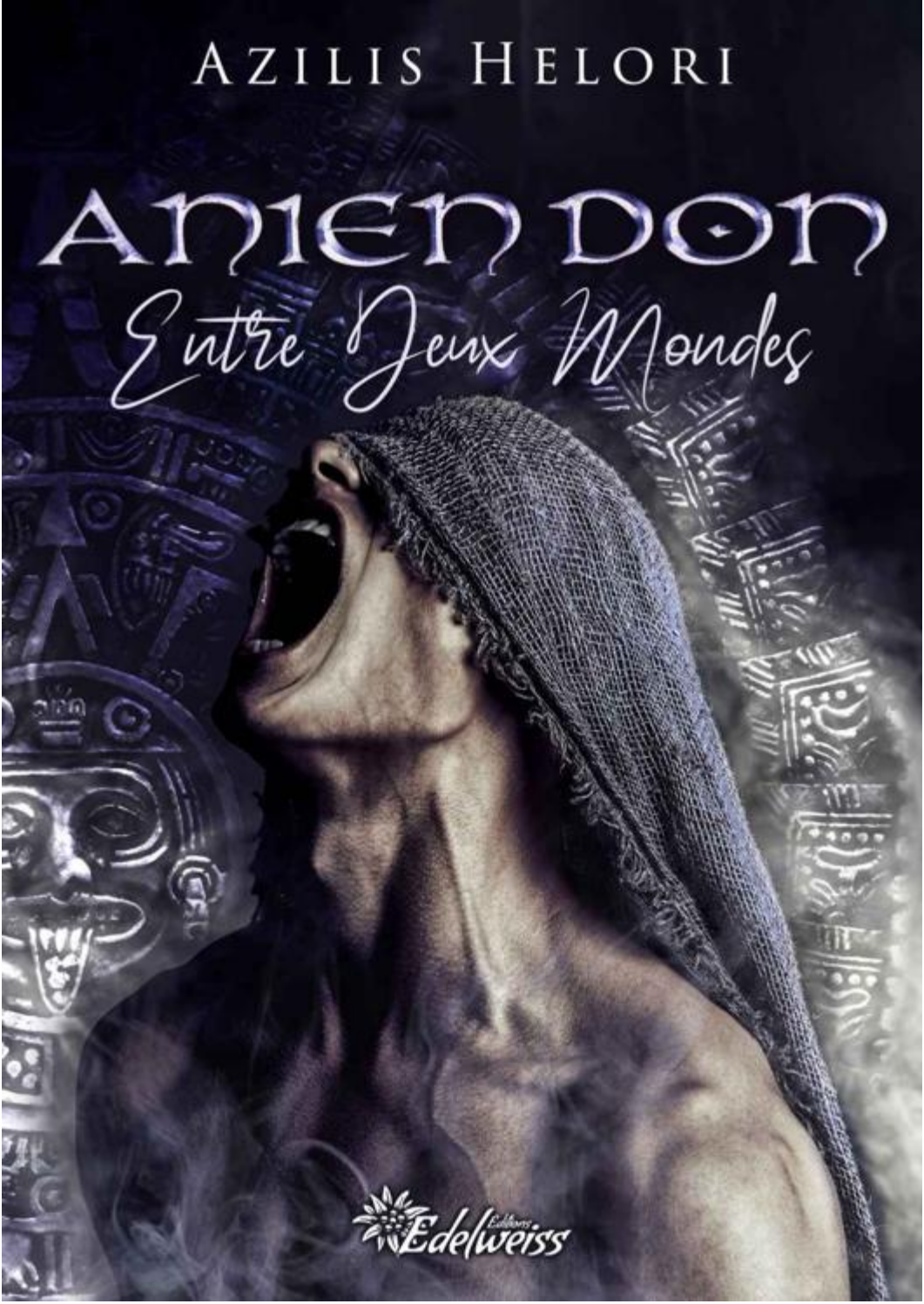
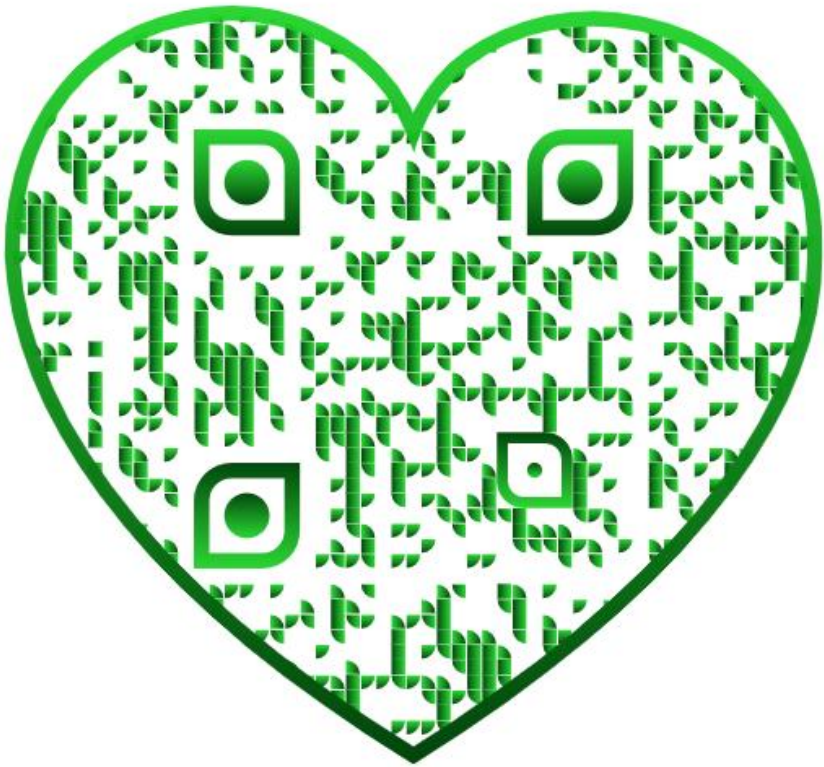
AZILIS HELORI

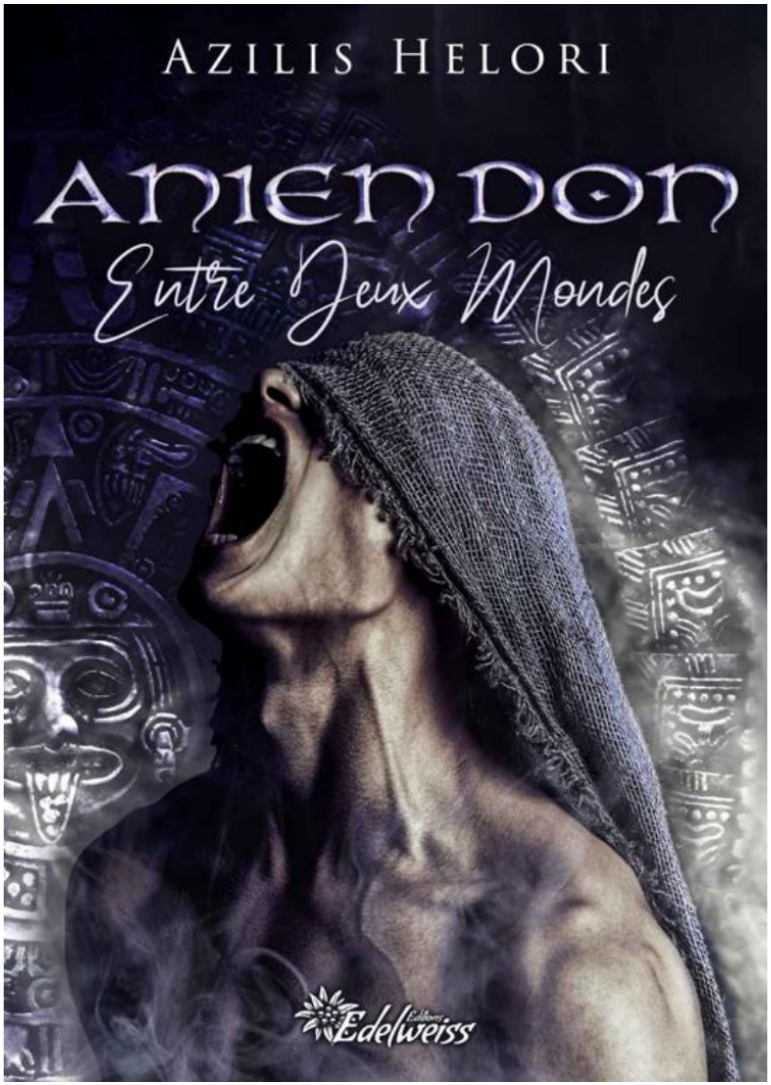
ANIEN DON

Entre Deux Mondes



Éditions Edelweiss




AZILIS HELORI
ANIEN DON
Entre Deux Mondes
Edelweiss

1. Prologue
2. Chapitre 1
3. Chapitre 2
4. Chapitre 3
5. Chapitre 4
6. Chapitre 5
7. Chapitre 6
8. Chapitre 7
9. Chapitre 8
10. Chapitre 9
11. Chapitre 10
12. Chapitre 11
13. Chapitre 12
14. Chapitre 13
15. Chapitre 14
16. Chapitre 15
17. Chapitre 16
18. Chapitre 17
19. Chapitre 18
20. Chapitre 19
21. Chapitre 20
22. Chapitre 21
23. Chapitre 22
24. Chapitre 23
25. Chapitre 24
26. Chapitre 25
27. Chapitre 26
28. Chapitre 27
29. Chapitre 28
30. Chapitre 29
31. Chapitre 30
32. Chapitre 31
33. Chapitre 32
34. Chapitre 33
35. Chapitre 34
36. Chapitre 35
37. Chapitre 36
38. Chapitre 37
39. Chapitre 38
40. Chapitre 39
41. Chapitre 40
42. Chapitre 41
43. Remerciements

1. Cover

AZILIS HELORI

ANIEN DON

Entre Deux Mondes

Éditions Edelweiss

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction illégale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Edelweiss Editions, 2021
Couverture : Florian C.
Correction : Raphaèle Cornille
Crédits photos : Adobe Stock et Roger Guillamon
SIRET : 878-529-148-00016
76 220 Ferrières-en-bray
www.edelweisseditions.com

ISBN : 978-2-491723-09-5

À vous,
Continuez de faire de votre mieux.
Vivez. Luttez. Comprenez. Acceptez.
Soyez.

Dans un pays pas si lointain que ça, un scorpion demanda à une grenouille de le porter sur son dos pour traverser la rivière. En effet, il avait un rendez-vous important de l'autre côté.

La grenouille, quelque peu interpellée, et ayant peur d'être piquée par son dard venimeux lors du voyage, lui répliqua :

« Je le ferais bien, mais vous allez me piquer. Je risque la mort. »

Le scorpion se défendit :

« Je peux vous l'assurer, Grenouille, je ne le ferai pas ! Je ne suis pas capable de nager, j'ai besoin de vous. Je suis en retard et faire cette traversée sur votre dos me fera gagner un temps précieux. »

À nouveau, la grenouille argumenta, méfiante :

« Si vous le faites, vous allez me piquer ! Je connais votre réputation ! »

Le scorpion plaida encore sa cause et se défendit avec assurance.

« Je ne sais vraiment pas nager, j'ai absolument besoin de votre aide. Je ne vous ferai rien. »

Il lui fit comprendre qu'il n'était pas fou, s'il la piquait, ils couleraient tous les deux.

La grenouille, prise d'un élan de confiance, acquiesça.

« Allons-y alors ! »

Le scorpion monta sur son dos, mais à mi-chemin, au plus fort du courant de la rivière, là où les tourbillons sont les plus violents, le scorpion piqua la grenouille avec son dard, ce qui les entraîna lentement dans les flots.

La grenouille, stupéfaite de cet acte de trahison, agonisante, mourante, s'adressa au scorpion :

« Mais pourquoi m'avez-vous piquée, Scorpion ? Votre incapacité à nager va vous condamner à une mort certaine ! Pourquoi une telle folie ? »

Avant de couler à son tour, le scorpion s'adressa une ultime fois à la malheureuse :

« C'était plus fort que moi… C'est dans ma nature. »

Le Scorpion et la Grenouille
Anonyme

Prologue

On va arriver trop tard. Je *vais arriver trop tard…*

Le souffle court, les jambes tremblantes, je tire sur mes dernières forces afin d'avancer, d'avancer toujours, avant qu'il soit définitivement trop tard. Les échos de quelques luttes acharnées résonnent encore derrière moi, mais je ne fais pas demi-tour pour porter secours à mes alliés. Si je le faisais, il y aurait de très grandes chances pour que certains de mes compagnons me le fassent payer, de toute façon.

Cours encore. Ne te retourne pas. Cours plus vite.

Une silhouette floue se dresse sur mon chemin, l'arme au poing ; seules ses prunelles, qui brillent d'une lueur meurtrière, sont visibles dans ce dédale sombre. D'ordinaire, j'aurais aimé faire durer le plaisir, d'autant que ce rival, prêt à l'attaque, semble désireux d'en découdre, mais aujourd'hui, je ne peux pas. Aujourd'hui, le temps presse. Prenant appui sur l'une des parois, je saute dans les airs, atterris souplement sur mes jambes, et abaisse le tranchant mortel de ma fidèle lame sur la nuque de mon ennemi. Il a à peine pu comprendre ce qui lui arrivait avant que je l'exécute. Je ne lui accorde pas un regard de plus, pas même pour m'assurer que sa tête s'est bien séparée du reste de son corps. Je reprends ma course effrénée, le cœur à deux doigts d'exploser.

Les couloirs que j'emprunte deviennent sinueux et escarpés, comme si tout avait été pensé exprès pour me ralentir, m'empêcher de réussir à *le* sauver. Si j'étais encore croyante, je pourrais presque me persuader que quelques dieux impies ont décidé de me faire payer mes mauvaises décisions et mon entêtement passés, à travers la pire punition qui soit.

En réalité, ce n'est que l'univers qui me met sous le nez mes erreurs, mes impardonnables erreurs…

Comment ai-je pu être aussi bête ? Aussi têtue et stupide ?

Tout est de ma faute.

Mes pas précipités flottent sur les pierres froides, survolent les légères flaques d'eau, puis finissent par ne quasiment plus toucher terre lorsqu'un regain d'énergie salvateur me submerge. C'est le signe que je ne suis plus très loin, à présent. *Il* est là, quelque part droit devant moi, et son sang, son être tout entier m'a reconnue et m'appelle.

Tiens bon, s'il te plaît. Tiens bon, j'arrive !

Je cavalcade dans ce lieu inconnu, plus vite encore que mon

palpitant qui me broie pourtant la poitrine. Je tourne à gauche, file en avant, pivote à droite. Une sueur poisseuse accompagne mes efforts. Enfin, je débouche sur une salle large, au comité d'accueil tout aussi vaste. Quatre soldats me sautent dessus, toutes dents et griffes dehors, déterminés à m'écharper. Je pousse un râle de guerre et commence à brandir mon épée au-dessus de ma tête, lorsque l'un des sbires me frappe violemment dans l'abdomen. Sa puissance de bête enragée m'envoie valser loin de mon arme et entre les bras assassins d'autres pions de cet échiquier géant. Leurs serres se referment sur moi, coupent en partie ma circulation sanguine, entravent tous mes mouvements défensifs.

Un profond cri de dépit mêlé à la colère m'échappe, alors que leurs ricanements stupides s'élèvent. Folle de rage, j'inspecte mon environnement, à la recherche d'un plan de secours, mais les seules choses qui retiennent mon attention sont des silhouettes plus loin sur ma gauche. Je stoppe tout geste pour de bon en les reconnaissant et sens bien vite mon souffle se couper sous le choc.

Je n'ai pas pleuré depuis des siècles, depuis la mort de mon dernier frère, toutefois à cet instant précis, mes yeux me brûlent, ma gorge se resserre et ma poitrine part en lambeaux. Mises en connexion, ma douleur propre se nourrit de celle qui l'habite, *lui*, explosive et acide, et seules les entraves qui m'entourent me permettent de ne pas m'effondrer au sol comme une loque.

Non… Non…

C'est intolérable.

Et c'est de ma faute.

Une plainte pitoyable monte en moi, quelque chose qui doit ressembler à son prénom, car son beau regard bleu tourmenté apparaît et se fixe sur moi. Une chaleur incandescente se met à me calciner de l'intérieur dès que notre précieux contact renaît, cependant elle est en totale contradiction avec la glace dans mes veines qui m'empêche de me mouvoir encore.

Maintenant que j'ai retrouvé ses yeux, je ne dévie plus d'eux, ce dont il semble lui aussi se satisfaire dans l'immédiat. Un mélange de soulagement et de tendresse passe dans ses prunelles avant qu'il soit remplacé par une nouvelle vague de souffrance qui me meurtrit les entrailles.

Accroche-toi, s'il te plaît. Accroche-toi.

Ses poings se serrent pour absorber la douleur, et c'est en apercevant les lourds fers au-dessus d'eux que je prends conscience de la position inconfortable dans laquelle il se trouve. Attaché à une croix de Saint-André aux proportions démesurées, l'homme au regard azuré ne porte plus que son pantalon, déchiré par endroits, et son corps est parsemé tant de blessures défensives que de stigmates de torture. Un

feulement résonne dans ma poitrine à cette vue ignoble.

Je vais tuer tous ceux qui ont posé la main sur lui. J'en fais la promesse.

Mes opposants me forcent à ployer les genoux, me contraignent à rester à leur merci sur la dalle poussiéreuse. Je m'exécute par automatisme, trop absorbée par l'éclat vibrant de ses orbes. Nous sommes incapables de formuler le moindre mot, toutefois plus nous nous observons, plus nous parvenons à transmettre à l'autre ce que nous mourons d'envie de lui faire comprendre.

Manque. Regrets. Souffrance. Culpabilité. Désir. Détresse. Peur…

… Amour…

En un regard, toutes ces émotions fortes circulent entre nous ; les minutes qui s'égrènent raffermissent notre lien, l'éveillent, le rendent plus puissant, plus intense. Il nous parcourt, alimente nos êtres de son énergie vitale et nous supplie de nous rapprocher l'un de l'autre afin d'assouvir complètement nos envies. Notre besoin de l'autre.

Remuée, je scrute tout de lui, enregistre pour la millième fois peut-être la forme virile de sa mâchoire, le grain pur et éclatant de sa peau, la couleur si brute de ses yeux en amande, et la courbe fine de sa bouche. Je retiens aussi les lignes de son corps, la largeur précise de ses épaules ou de son buste, la fermeté de ses jambes. Le souvenir du contact de sa peau nue et chaude contre la mienne fait un instant fourmiller un courant électrique dans mon sang, mais la sensation disparaît rapidement, remplacée par un nœud de tension grondant et sinistre.

La peur domine soudain, annihile toute autre forme de pensée de mon esprit. Je réalise brutalement que je risque de le perdre pour de bon cette fois.

J'ai lutté longtemps contre lui, contre ce que nous étions, parce que je refusais de croire qu'il pouvait tenir une quelconque importance dans ma vie. Parce que je ne voulais pas qu'il joue ce rôle précis dans mon existence…

Mais après tout ce qu'il s'est passé, après ce que nous avons vécu ensemble… je m'en veux amèrement pour tout ce temps perdu. Je contemple de très près, de trop près ma faute, et l'envie de pleurer me reprend devant ce grand gâchis.

Il m'est vital. Indispensable. Plus précieux que tout autre être au monde.

Je suis tellement désolée. Pardonne-moi…

— Allons-y, s'exclame soudain une voix basse à proximité de mon lié.

À ces mots, la croix bascule en arrière pour se retrouver à l'horizontale. Elle entraîne son supplicié avec elle.

— Non ! rugis-je en voyant l'ombre de la panique obscurcir son visage.

Un coup perfide dans mes omoplates me cloue face contre terre, cependant je ne m'y intéresse pas plus d'un millième de seconde. Un nouveau hurlement de protestation se répercute autour de nous, alimenté par ma terreur frénétique qui déchiquette mes entrailles. Et je me surprends à prier tous mes dieux anciens de nous venir en aide, lorsque c'est *son* cri qui retentit jusque dans ma moelle.

Chapitre 1

« Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance… d'en ressortir sobre. »

Assis sur un tabouret haut, dans ce pub légèrement enfumé, j'observe depuis plusieurs minutes déjà cette inscription revisitée – et, soyons honnêtes, d'assez mauvais goût dans le fond –, en ne sachant toujours pas si je dois en rire ou m'en insurger.

Cette étrange gravure serpente le mur supérieur du bar, et ses lettrines gothiques, aux dimensions aussi grandes et larges que mon avant-bras, sont, sans le moindre doute, la première chose qui a attiré mon regard à mon arrivée. Exit l'ambiance calfeutrée, les lumières tamisées, voire inexistantes, et la populace grouillante et bruyante. Ça ne souffrait pas la comparaison avec cette… chose.

Il semblerait toutefois que je sois le seul à y prêter une réelle attention : tout autour de moi, il n'y a que des groupes hétéroclites attablés devant des verres, deux barmen pris dans le rush de cette fin de soirée, et des amateurs de chopines, hilares, coincés entre le baby-foot et la cible aux fléchettes. Pas un coup d'œil en direction de cette fresque pourtant si imposante qu'elle pourrait crever les yeux d'un aveugle.

En secouant la tête, je me reporte sur ma propre boisson et en avale une lampée, le nez à nouveau levé sur les lettres gravées dans la roche. C'est la première fois que je mets les pieds dans ce bar, qui ne se trouve pourtant qu'à deux rues de ma boîte d'édition. J'y ai fait un saut à la demande de mes rares collègues, afin de fêter ensemble le bon bilan de cette année écoulée, mais je dois dire que le choix des lieux me laisse un peu perplexe. On ne peut pas dire que l'ambiance, ou même les gens ici soient très chaleureux ou avenants. La seule personne qui, depuis mon arrivée, s'est montré un minimum polie et souriante est un pauvre type, qui était déjà rond comme une queue de pelle à vingt et une heures passées…

Non, vraiment, je voyais mal quelqu'un comme Craig, d'un naturel débonnaire et enjoué, ou comme Natalia, timide et effacée, ou encore comme Morris, au tempérament vif et aux idées souvent bien arrêtées, aimer venir ici, boire un verre. Des gens aussi entraînants et survoltés dans un pub aussi lugubre… ça ne colle pas vraiment, non.

Toujours se méfier des apparences, Allan. On est rarement ce que l'on semble être.

Avec un soupir, j'engloutis une nouvelle rasade de mon breuvage amer, alors que mon regard part à la dérive, à la recherche de mes

fameux collègues de boulot. Je les retrouve, alpagués au billard, à quelques mètres de distance, en train de se disputer une partie, à grand renfort de huées et sifflements. Un vague sourire m'échappe au moment où Craig tire et loupe la boule qu'il convoitait. Ses sourcils broussailleux se froncent au-dessus de ses yeux clairs et étrécis, yeux qu'il braque soudain sur Morris et l'un de ses amis qui s'esclaffent de bon cœur à ses côtés. Craig est un mauvais perdant, malgré sa bonhomie coutumière. Et il sait toujours très bien le faire comprendre…

— Ça ne compte pas ! Vous m'avez déconcentré !

Sa voix tonne jusqu'à moi, claquante et vexée, et attire même l'attention des hommes installés entre le billard et le comptoir. Je m'intéresse encore quelques secondes à la suite de la partie, assiste aussi à l'explosion de joie de Morris lorsqu'il met trois boules d'affilée dans les poches, puis je me détourne et me concentre à nouveau sur le travail que j'apporte toujours avec moi partout où je vais : mes dessins.

Je suis illustrateur pour romans et romans graphiques dans une maison d'édition réputée à Seattle. C'est un métier qui demande beaucoup de temps et d'investissement, en plus d'une grande imagination et d'un savoir-faire impeccable. Tout comme en écriture, un style, une patte de dessinateur se travaille durant des années. On se cherche, on essaye, on efface, on recommence, on persévère. Et comme pour un écrivain, le chemin est long et difficile avant de, peut-être, se faire connaître et être reconnu par ses pairs.

Cela fait cinq ans que je suis illustrateur dans cette boîte, grâce à une promesse d'embauche qui a fait suite à un stage de six mois, en dernière année d'études. Cinq années de bons et loyaux services au sein de l'entreprise… et je n'en peux déjà plus.

Entendons-nous bien : j'aime mon métier. J'aime donner vie en images à des mots, des idées grandioses que d'autres ont eues. J'aime représenter la pensée de ces auteurs et voir briller cette étincelle de contentement et d'émerveillement lorsqu'ils découvrent mes dessins. Cependant, l'endroit où je suis employé n'est pas très épanouissant. Pas du tout même.

Pour expliquer très simplement ce qui ne va pas là-bas, disons que personne n'est indispensable et qu'on nous le fait bien comprendre. En début d'année par exemple, et en l'espace de deux mois à peine, trois personnes ont été licenciées pour cause de « délai non tenu ». Un motif de renvoi plus qu'éhonté quand on sait que sur ces trois personnes, une était hospitalisée et avait fait transférer sa commande urgente à un autre poste, et que les deux autres n'avaient que deux jours de retard sur ce qui était prévu…

Le principe du travail à la chaîne ne s'applique pas qu'aux usines. La

recherche de profit et de rendement immédiats est sans conteste une problématique commune à tout univers professionnel, seulement certains milieux semblent plus respectueux du genre humain que d'autres. Plus flexibles, plus empathiques aussi.

Par chance, je ne suis pas de ceux qui doivent rester enfermés dans un bureau huit à neuf heures de rang, et subir ainsi la pression constante et démoralisante de supérieurs hiérarchiques. Au contraire, j'ai cette chance de travailler majoritairement à domicile et sans avoir à supporter le regard oppressant de mes autres collègues et patrons. Je suis d'ailleurs bien plus en contact avec les auteurs, clients de la boîte qui m'ont été confiés, qu'avec qui que ce soit d'autre au quotidien… Mais tout de même. S'il n'y avait pas ma paye de fin de mois, légèrement supérieure à ce que je pourrais gagner ailleurs, je serais déjà parti pour me mettre à mon compte ou pour offrir mes faveurs à une maison d'édition plus modeste.

Résigné, je me penche sur mon carton à dessin et attrape la dernière esquisse que j'ai entamée. Une main sur le tapuscrit relatant les aventures fantastiques d'une comtesse moyenâgeuse, et l'autre avec un fusain, je reprends les contours délicats et fins d'une silhouette féminine sur ma feuille. J'accentue certaines ombres, en estompe d'autres, je retrace les courbes rondes que je juge trop peu marquées. Ce ne sera néanmoins pas la couverture définitive de ce futur roman rocambolesque, mais ces premiers tracés vont permettre à l'auteure de mieux se figurer le monde que j'envisage après lecture de son texte. Les yeux rivés sur ma production, je repasse sur l'expression franche et assurée de son regard, redessine la ligne froncée des sourcils noirs au-dessus, désirant faire transparaître à merveille l'opiniâtreté et la détermination farouche du personnage.

Une main de fer dans un gant de velours.

Alors que je m'apprête à ajouter quelques teintes colorées sur le tout, une voix claire m'interrompt dans ma quête de mon assortiment de couleurs.

— Tu ne viens pas avec nous ?

Je me redresse et fais face à Natalia et son sourire réservé.

— On allait commencer une nouvelle partie et je me demandais si tu n'aimerais pas te joindre à nous, cette fois.

— Je ne suis pas très doué, rétorqué-je avec une moue contrite et incertaine. Je ne voudrais pas vous ralentir… ou vous ennuyer.

— On pourrait peut-être changer de passe-temps dans ce cas, réplique-t-elle immédiatement. Un baby-foot te conviendrait mieux ?

Je souris avec douceur, appréciant sa prévenance manifeste. En mon for intérieur, je lutte contre ma tendance à vouloir rester à l'écart du reste du monde. Je refoule donc mon désir de la blesser inutilement en déclinant son offre – après tout, si je suis venu, ce n'est pas pour

m'isoler –, et me lève de mon siège.

Natalia a toujours été gentille avec moi. Je ne veux pas me montrer désagréable ou difficile, même si le cœur n'y est pas. Ça fait une heure et demie que je suis ici, et le sentiment de gêne et de malaise que j'ai ressenti avant de décamper des bureaux de la direction ne m'a pas quitté un seul instant. Comme à chaque fois que je me trouve dans une assemblée de ce genre d'ailleurs. Je ne me sens pas à ma place, pas légitime dans le rôle que je joue depuis toujours, alors que je feins un rire à une plaisanterie grivoise de Craig.

C'est pour ça que tu devrais rester seul et éloigné du reste du monde. Tu es incapable de t'adapter en société.

J'étouffe un soupir de lassitude. Ça fait bien longtemps que je n'ai plus l'habitude des relations sociales. J'ai perdu la main… et en toute honnêteté, je crois que je ne tiens pas plus que ça à la retrouver. Mes collègues ont beau être très sympas et chaleureux, j'ai la sensation qu'il y a comme un mur entre nous. Ce même mur qui me faisait déjà me dire, quand j'étais plus jeune, que je serais toujours en décalage par rapport aux autres. Quoi que je dise, ou quoi que je fasse.

Mais, ce soir, j'ai le sentiment que cette inadaptation est encore plus vraie, encore plus tangible qu'auparavant. Elle me prend aux tripes et décuple l'attraction de mes projets d'évasion. Plus j'écoute les discussions à bâtons rompus qui germent autour de moi, plus j'ancre mes pieds dans le sol afin de m'empêcher de me ruer sur la sortie. C'est parfaitement idiot, surréaliste même, j'en conviens. Comme si l'extérieur m'appelait, me sommait de le rejoindre… Pour aller où et vers quoi cependant ?

Tu n'es pas à ta place ici. Tu ne l'as jamais été et ne le seras jamais.

Mon instinct me dicte de fuir, lui aussi. Fuir tous ces gens, fuir cette ville, fuir ce monde, pour recommencer ailleurs.

Mais où ?

Sors et tu verras bien.

C'est insensé et trop tentant pour être raisonnable. Et je ne suis pas une personne irraisonnable.

Je ne suis pas une personne courageuse.

— Hé, Allan ? Ça doit bien faire un quart d'heure qu'on ne t'entend plus.

— Pardon ?

— Tu rêvasses ? m'interroge Craig, en faisant exploser ma bulle de divagations.

— Oh, euh… oui, un peu, balbutié-je, à la recherche d'une explication plausible. En fait… je pensais aux illustrations que j'ai en cours.

— Toujours à réfléchir au boulot, toi ! Tu devrais te détendre et souffler un bon coup, c'est l'occase en plus. Tu es celui qui travaille le

plus parmi nous. C'est donc toi qui mérites le plus un break ici.

Je souris à mon aîné de quelques années et lui présente mon verre pour trinquer. Après une nouvelle gorgée et un clin d'œil amusé de mon collègue, nous nous tournons vers le reste du groupe et nous intégrons à leur conversation.

Enfin, j'essaye.

Je sirote ma bière, assis dans un fauteuil en cuir, et réponds succinctement aux quelques questions qui me sont posées. Je laisse avec plaisir mes amis d'un soir s'épancher plus longuement sur leurs problèmes et autres sujets de préoccupation.

Deux bonnes heures s'écoulent ainsi, et petit à petit, mon malaise s'apaise. C'est peut-être dû à la troisième bière que je me suis fait servir, ou encore au fait que je gribouille de vagues croquis de temps en temps sur mon carton à dessin, je ne sais pas. Les deux sans doute… Quoi qu'il en soit, le résultat est là : je parviens à rire plus franchement et à participer à quelques-unes des discussions qui occupent cette soirée. Bon, je ne me sens pas encore comme un poisson dans l'eau – je ne le serai jamais réellement –, mais il y a du progrès.

C'est parfaitement ridicule. Tu es parfaitement ridicule.

— Coucou.

Dans un sursaut, j'avise Natalia en train de s'installer dans le siège voisin du mien, un de ses éternels sourires timides sur les lèvres.

— Pardon, je ne voulais pas te faire peur.

— Non, ce n'est rien, répliqué-je, en me redressant un peu. Ça m'apprendra à être trop souvent dans la lune. Je me laisse distraire trop volontiers.

— Ce n'est pas grave, sourit encore ma consœur avec indulgence.

— Tu souhaitais me dire quelque chose ?

— Te faire une proposition, plus exactement. Avec les garçons, nous discutions de l'éventualité de finir la soirée en boîte de nuit. Il y en a une à deux pas et il paraît qu'elle est bien.

Mon mince rictus d'intérêt se fane. Les boîtes de nuit, mon pire cauchemar. Si dans un petit bar comme celui-ci, entouré de gens que je ne connais pas, je me retrouve dans un état de nerfs pas possible, imaginez ce que ça donnerait, cerné par des dizaines et des dizaines d'inconnus… On en revient toujours à ce problème de mal-être en société.

— Il commence vraiment à se faire tard, Natalia, opposé-je, une main sur ma montre qui indique minuit passé. Je t'avoue que je suis pas mal fatigué.

— Tu n'as pas trop l'habitude de sortir le soir, je me trompe ?

— Non, tu as raison, c'est tout à fait ça. On peut dire que je suis du genre casanier même.

— C'est dommage… Je suis sûre que tu t'amuserais en plus, s'exclame encore ma collègue, les yeux baissés sur ses doigts joints.

— On verra une prochaine fois, l'apaisé-je de mon mieux.

J'attrape ma chope et en finis son contenu, avant de me saisir de ma veste en cuir posée sur le dossier derrière moi.

— Non !

La main ferme de Natalia jaillit entre nous pour m'enserrer le poignet. Surpris, je baisse mon regard sur elle et résiste contre l'idée de lui arracher sèchement mon membre.

— Je… Tu es sûr de toi, Allan ? Je veux dire…

Choqué et intrigué, je la regarde chercher ses mots puis respirer à fond par le nez, les paupières closes, comme pour mieux se calmer.

— Qui sait ? Ce serait l'occasion de faire davantage connaissance, toi et moi, souffle la jeune femme une fois ses prunelles décidées rouvertes, un sourire étrange sur ses lèvres.

Mes yeux dansent sur le visage un peu trop lisse de ma collègue, cherchant à déchiffrer – ou plutôt à deviner – ses motifs cachés. Est-ce qu'elle… s'intéresserait à moi ?

Elle me paraît toutefois beaucoup trop insistante pour ça. Voire, un tantinet trop fébrile… Le plissement de ses paupières, le frémissement de sa bouche et la lueur trouble dans ses iris semblent un peu suspects.

Ou alors c'est encore mon asociabilité qui me joue des tours. J'ai beau passer la majeure partie de mon temps à observer plutôt qu'à parler lorsque je suis en société, je ne peux pas me poser en expert du comportement humain pour autant…

Il n'empêche que Natalia commence à me rendre nerveux à me fixer ainsi.

— Je euh… Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Pour ce soir, ajouté-je précipitamment devant l'assombrissement de ses yeux. Je dois vraiment rentrer me coucher. La journée a été longue.

— Oui, je comprends… Et tu as sans doute quelqu'un à rejoindre, tente-t-elle avec un sourire bref.

OK, ça devient de plus en plus étrange…

— Non, il n'y a personne qui m'attend, lui retourné-je, perdu par cette discussion aux airs évidents d'interrogatoire. Je vais y aller, maintenant.

— Je ne peux vraiment pas te retenir plus longtemps ?

Dégage de là, Allan !

— Non, vraiment pas.

— Bon, alors rentre bien dans ce cas. On se reverra après nos congés, pour le pot de la nouvelle année.

— Passe de bonnes fêtes, Natalia.

— Toi aussi, Allan. Et à très vite.

Je hoche la tête une dernière fois puis tourne les talons, préoccupé et interloqué par cet échange.

Éloigne-toi, et vite.

Je ne suis pas toujours en accord avec cette voix sous mon crâne, qui me pousse à m'éloigner de tout et tout le monde, mais là je lui accorde tout crédit. Oublions mes hésitations et incertitudes quant aux attitudes et comportements sociaux : je ne suis peut-être pas expert en genre humain, mais ces dernières quinze minutes m'ont convaincu de la bizarrerie de ma consœur. Elle, si timide et réservée à l'accoutumée… Un peu plus, et elle m'effrayait pour de bon avec ses questions.

Un léger coup d'œil en arrière ne parvient pas à apaiser mes craintes : Natalia m'observe partir, une expression indéchiffrable sur ses traits fins, le regard brillant et déterminé.

Mais déterminé à quoi ?

Mieux vaut ne pas connaître la réponse… Quelque chose me dit que cette dernière ne me plaira pas du tout.

Tu vas finir par sortir de ce bar à la fin ?

Je serre la main de mes deux autres collègues retournés au comptoir, leur souhaite de bonnes fêtes à eux aussi, puis m'éclipse enfin pour rejoindre la nuit noire et froide. Une buée opaque s'échappe de ma bouche au moment où je pousse un soupir de soulagement. Après avoir remonté le col de ma veste, je me mets en route afin de retrouver ma voiture sur le parking de la maison d'édition. J'accélère le pas à mesure que la morsure du froid traverse ma fine protection.

Alors que je tourne au coin de rue du pub, je tente d'éloigner de mon esprit les derniers événements et cette impression tenace de… danger. Jusqu'à présent, je n'osais pas mettre de mots plus forts que malaise sur mon ressenti, mais cette fin de soirée me pousse à le faire. Je sais que ça peut paraître ridicule de réagir ainsi. J'ai l'air d'un véritable parano, à me figurer… Je ne sais même pas ce que je me figure, à vrai dire ! Et ça devient de plus en plus frustrant.

Depuis quelques jours, j'ai la sensation d'être encore plus sur les nerfs qu'avant. Mes émotions partent à vau-l'eau, mon humeur est en dents de scie, en plus du fait que mon instinct me souffle constamment de m'échapper, de partir loin pour trouver… quelque chose. Une chose que je ne connais même pas, que je ne saurais pas reconnaître si je tombais dessus. Toutefois, tout m'incite à aller vers elle. Même mon corps se ligue contre moi en me réveillant la nuit à coups de sueurs froides, puis de sueurs brûlantes ; mes entrailles se tordent dans tous les sens, refusent d'accueillir toute forme de nourriture ; et mon crâne me fait souffrir à force de m'infliger de violents maux de tête qui me clouent sur place durant de longues heures.

Mon être tout entier devient mon ennemi, sans que je comprenne pourquoi. J'ai dû me faire violence comme jamais pour pouvoir entrer dans ce bar ce soir et converser un peu avec mes confrères. Le peu de lien social que j'entretiens dépend de ma seule volonté à ne pas céder face à cette pression interne. Mais plus ça va, et plus elle gagne du terrain sur moi. L'échec de cette nuit ne fait que confirmer mes dires. Mon asociabilité a, elle aussi, augmenté d'un cran en l'espace de quelques semaines.

Comme si mon corps me faisait payer mon insubordination.

Un nouveau soupir quitte les tréfonds de mon ventre et s'écrase contre la brume ambiante. La profonde noirceur qui sévit autour de moi renforce ma tendance à la dépression.

Je ne sais pas quoi faire.

J'entends le faible écho de ma voix interne qui, *elle*, a un avis très arrêté sur la marche à suivre, mais je la réduis au silence avant qu'elle s'exprime pleinement et me redonne mal au crâne.

La paix ! Bon sang, la paix !

À bout, je m'adosse à un mur, près de l'entrée d'une ruelle, et respire un bon coup afin de me remettre les idées en place. Je suis à cinquante mètres à peine du parking désormais, et à vingt minutes de mon appartement. Dans une demi-heure maximum, je vais pouvoir mettre cette journée derrière moi. Le sommeil, s'il vient, me fera le plus grand bien.

Allez, encore un petit effort, ma délivrance n'est plus très loin. Enfin, je l'espère.

Je repars, les mains dans les poches pour les sauvegarder de la bise fraîche. Je ne fais toutefois pas plus de cinq pas avant que mon baromètre d'alerte s'éveille dans mes tripes. Mes poils se hérissent sur mes bras et dans ma nuque, mes jambes se figent, tendues à l'extrême, à l'instar de mon dos contracté.

Il y a quelqu'un devant.

Je ne vois pas de qui il s'agit, je ne distingue même pas une quelconque silhouette, mais je n'en reste pas moins en état de vigilance maximale. Je *sens* une présence à quelques mètres de distance. Mon cœur s'emballe alors que je scanne à vive allure les alentours, à la recherche d'une ombre, d'un souffle, d'un mouvement suspect… n'importe quoi qui confirmerait mes craintes.

Ce que tu ressens devrait te suffire comme preuve. As-tu déjà éprouvé pareille terreur pour ta vie auparavant, Allan ?

Elle a raison. Cette voix, ce que je pense être mon instinct de préservation, dit la vérité. Aussi fou que cela puisse paraître, je pressens que ce qui m'attend, là, devant, veut me faire du mal. L'air s'est alourdi, comme s'il était chargé d'ondes négatives, faisant se lever une nouvelle bourrasque de vent agressive.

Écoute-moi cette fois, Allan, et fuis. Rebrousse chemin et cours.

L'infime part de moi qui est sous le contrôle de mes impulsions reprend les commandes, investit mon être. Elle se glisse dans mes membres et me permet enfin de prendre mes jambes à mon cou.

Ne te retourne pas.

Mes muscles redoublent de force et de vélocité, ma cage thoracique se serre sous les pulsations frénétiques de mon palpitant. Je slalome entre d'immenses containers qui encombrent la rue, et cours plus vite encore afin de semer ce danger inconnu.

Il faut que je rallie l'une des avenues plus fréquentées de cette partie de la ville. Là où se trouvent des bars ou boîtes de nuit, voire des restaurants qui ferment très tard. Arrivé là-bas, je pourrai me fondre dans la masse, demander de l'aide et…

Tourne à gauche.

Quoi ? Non ! À gauche, il n'y a que des ruelles étroites qui mènent à un quartier malfamé et plusieurs culs-de-sac. Je vais sortir d'un traquenard pour me précipiter dans un autre. C'est totalement insensé ! Et si mon ou mes poursuivants me suivaient jusque-là et parvenaient à me coincer dans une impasse ? Je serais foutu. Hors de question de l'écouter cette fois.

Cependant, il semblerait que je n'ai pas voix au chapitre. Déjà, mon corps vire de bord et emprunte un passage étriqué et lugubre. Effrayé pour de bon, je tente de freiner des quatre fers, d'agripper les murs et autres portants sur les côtés de la venelle, au point de m'entailler profondément les mains… mais rien n'y fait.

Putain, mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

Les soubresauts de mon cœur reprennent de plus belle, anarchiques et discordants. Mon corps ne m'appartient plus. Je n'en ai plus le contrôle. Je ne sais pas ce qui se passe. Mon cerveau hurle à mes membres de cesser leur course, la panique étreint ma poitrine, toutefois rien ne m'arrête.

Rectification : rien n'arrête mon corps. Cette voix continue à lui souffler ses directives.

On se fixe.

Aussitôt formulé, aussitôt exécuté. Mes jambes s'immobilisent sur le sol. J'en profite pour me pencher sur mes genoux et respirer à pleins poumons. J'inspire et expire de grandes goulées d'air, et observe mes mains trembler sans discontinuité.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Des larmes incontrôlables me montent aux yeux, mes rotules cèdent sous la pression étouffante qui m'assaille.

Mais qu'est-ce qui m'arrive, putain ?

Tout va changer, à présent.

Désorienté, je redresse la tête en soufflant. Ma vision toujours

brouillée par des perles salées, j'écoute le vent s'adoucir autour de moi. Il faut que je recouvre mon calme. Je dois trouver de l'aide. Je dois me tirer de là.

Je renifle et me relève en flageolant un peu…

… puis stoppe tout mouvement en entendant des voix et de faibles plaintes s'élever.

Chapitre 2

Les impulsions de ma cage thoracique s'immobilisent presque complètement. Mon souffle glacé n'existe plus durant de longues secondes de latence. L'oreille tendue, je guette la survenue de nouveaux sons, sons qui ne tardent pas à se produire. Ils proviennent d'un renfoncement de la ruelle où je me trouve, et sur le mur à ma droite, je discerne les ombres de trois personnes très proches les unes des autres.

Approche-toi en douce.

Je ne veux pas le faire. Je ne veux pas bouger d'ici, à moins que ce ne soit pour rallier les avenues principales de la ville. Je ne veux pas écouter cet ordre, je pressens que le danger sera toujours d'actualité si je le fais. Mon baromètre interne ne s'est pas calmé, bien que cette course effrénée m'ait éloigné de la première menace. Il m'indique encore que la situation est alarmante et grave.

Si je m'avance vers ces personnes, je fonce tête baissée dans un nouveau péril. Je le sens…

D'où l'intérêt de savoir rester discret.

Je jure à voix basse lorsque mon corps abdique et fait ce que la voix lui dit. Une fois posté au bout de l'allée, à proximité de palettes humides et de quelques autres détritus, mes jambes fléchissent derrière les planches de bois et mon dos se colle contre la paroi du mur. Ainsi, je suis caché à la vue des silhouettes sombres.

Un œil glissé entre les interstices des palettes, j'observe ce qui se passe… et je suis à deux doigts de rendre les bières que j'ai ingurgitées.

Mon Dieu, quelle horreur !

Plaquée contre un mur, une jeune fille, aux vêtements réduits à l'état de lambeaux ou presque, est retenue captive par deux hommes. Elle semble avoir perdu connaissance, ses yeux clos et l'affaissement de son menton me portent à le croire, mais même dans l'inconscient, son visage est marqué d'une grimace d'effroi et de douleur qui fait froid dans le dos. Du sang coule de sa tête, macule une partie de son faciès crispé et poursuit sa macabre descente sur sa poitrine exposée.

Ses agresseurs ont dû vouloir faire cesser ses cris. Ça devait leur taper sur le système à la longue.

Les remarques détachées de cette voix en moi, sa façon chirurgicale et flegmatique de constater des faits qui m'auraient échappé vu la gravité de la situation, me terrifient. J'ai la sensation que cette partie de moi risque de me transformer en monstre, si elle continue à

prendre les rênes comme elle le fait. Mais ce n'est rien comparé à la vision d'horreur qui s'offre à mes yeux. Car ce qui se passe là, maintenant, est indéniablement l'œuvre de monstres avérés. Ceux-là sont en chair et en os et hanteront désormais mes rêves.

Debout et les muscles bandés, les deux êtres agrippent le corps à leur merci, leurs doigts forts laissant des marques rouges sur la peau diaphane. L'un des deux bloque la partie inférieure avec son bassin et ses jambes, tandis que l'autre a passé un bras sous le menton de la femme pour lui dégager le cou. Le premier devant, le second de côté, ils semblent la… *manger*.

La tête plongée dans la chair offerte, les créatures ne la redressent à aucun moment, elles paraissent avaler goulûment ce qu'elles ont sous la dent. Leurs légers grognements de plénitude sont la seule indication notable de leur activité, en soi. Toutefois, l'absence de mouvements mandibulaires prononcés m'interpelle malgré moi.

Les monstres n'ont pas l'air de mastiquer ou de mâcher… ils ne font que déglutir.

Non, ça ne peut pas être ça. Ça ne peut pas être vrai. Je dois être en plein cauchemar, et endormi quelque part. Pas dans la réalité. Je devrais sans doute me taper la tête contre le sol pour me réveiller, mais je sens que ça pourrait les attirer vers moi, et même en rêve, je ne tiens pas à être déchiqueté par ces choses. Je ne le supporterais pas.

Hélas, une nouvelle œillade dans leur direction confirme mes pires peurs. L'une des créatures rejette sa tête en arrière, rendant visible une longue traînée de sang autour de sa bouche, puis elle replonge sur sa proie. Ses dents mordent la chair plus haut au niveau de la jugulaire, s'enfoncent avec une facilité déconcertante, et quelques bruits de succion répugnants se font entendre.

Je n'aurais jamais pu imaginer le gargouillis épais qu'émet l'hémoglobine coagulée à sa sortie des artères et des veines. Pas plus que je n'aurais pu imaginer les traces de morsures rougeâtres et boursouflées sur le sommet de la clavicule de cette pauvre fille. Et surtout, je n'aurais pas su reproduire le son, ténu, mais poignant, du dernier souffle de vie qu'émet un corps réduit en charpie.

Tout est réel. Il n'y a pas de rêve qui tienne.

La mâchoire contractée pour m'empêcher à la fois de vomir et de hurler, je regarde, impuissant, cette pauvre fille se vider de son sang.

Tu n'aurais rien pu faire pour elle. Elle était morte avant même que tu arrives, ou tout comme.

Ma main se serre en poing sur ma cuisse afin de faire refluer mon envie de cogner dans le mur derrière moi. Je déteste cette voix. Je déteste tout ce qu'elle me fait subir. Je la déteste pour me forcer à regarder mourir une innocente de la plus atroce des manières et à

garder les bras croisés devant cette scène. Comme si je m'en foutais. Comme si ça ne m'atteignait pas.

Pourquoi a-t-il fallu qu'elle s'impose ainsi ? Pourquoi aujourd'hui, pourquoi maintenant ? Pourquoi ne puis-je plus rien faire pour la contrer ?

L'éveil…

Un murmure quasi inaudible, mais qui me laisse coi. Qu'est-ce que c'est encore que ces conneries, nom de Dieu ! De quoi parle-t-elle ?

Je ne peux néanmoins chercher plus avant des explications à ce nouveau mystère, car les deux êtres de cauchemar se redressent comme un seul homme en lâchant le cadavre, qui s'écrase par terre.

— Succulente celle-ci. Tu ne trouves pas, Ézéchiel ?

La première bête passe sa langue sur ses lèvres, comme pour récolter les dernières gouttes de nectar, avant de remettre de l'ordre dans sa tignasse ensanglantée. La seconde ne quitte toutefois pas des yeux le corps exsangue pour lui répondre.

— J'en ai goûté des meilleurs, mais je ne me plains pas pour autant. Je me sens repu, à présent.

Son acolyte sourit à son commentaire, et le rouge sur ses dents et gencives me flanque la chair de poule.

— Il y a toutefois un problème qui se pose, reprend l'autre, les sourcils froncés.

— Quoi donc ?

— La fille est morte. Nous ne devions pas la tuer.

— Ce sont là des choses qui peuvent arriver, déclare avec nonchalance son interlocuteur. D'autant plus lorsque l'on est à plusieurs sur une même proie… On peut vite se laisser emporter.

— Mais les autres vont nous trucider s'ils le découvrent. Tu sais très bien que ce laisser-aller est interdit, s'agace le meurtrier, une lueur angoissée dans ses prunelles noires.

— Ils n'ont pas à le savoir. Nous n'avons qu'à nous débarrasser du corps dans la rivière et le tour sera joué.

— Nous avons déjà trop tardé. Ils doivent être à notre recherche.

Stressé, il va jusqu'à passer ses deux mains poisseuses dans ses cheveux, et les fait dégouliner d'un liquide vermeil écœurant.

— Si l'on essaye de noyer la fille, on va être encore plus à la bourre qu'on ne l'est déjà. Ils vont finir par se douter de quelque chose !

— Arrête de paniquer. C'est vraiment agaçant, souffle son compère.

Il déchire ensuite un morceau de vêtement sur la dépouille pour s'essuyer le visage. Un haut-le-cœur remonte dans ma gorge au moment où, se saisissant de l'étoffe, un fragment de peau s'en détache et atterrit sur la botte du monstre.

— Tu es fatigant quand tu t'y mets, Ézéchiel. Je me sentais détendu et comme sur un nuage il y a encore cinq minutes, et tu gâches tout

avec ta pseudo parano…

— Non, mais tu t'entends parler, Marcus ? Ma pseudo parano ? Ce ne sera pas de la pseudo parano lorsqu'ils nous arracheront la tête et nous laisseront nous vider comme des gorets !

— Qu'ils essayent pour voir ! s'écrie le susnommé, un poing serré braqué sur l'autre. Je suis plus vieux et plus puissant que la plupart de ces clampins ! D'une seule main, je les écrase tous jusqu'au dernier.

— Tu ne pourrais pas lui tenir tête à *elle*, Marcus. Elle est beaucoup trop forte… qui plus est, elle se ferait un plaisir de te réduire en poussière, si tu lui en donnes l'opportunité.

Marcus pince les lèvres et se renfrogne. L'argument de son comparse semble avoir fait mouche. La créature râle et balance un coup de pied dans les ordures sur sa droite, l'œil plus alerte que jamais. Un court silence s'installe entre les deux, vite rompu par le plus calme.

— Voilà ce que je te propose de faire : on bazarde celle-là dans un coin, puis on fiche le camp pour rallier la base avant qu'ils nous trouvent. Le temps presse, on ne peut pas faire autrement.

— Très bien, cède Marcus dans un soupir. Allons-y.

J'étouffe un cri de surprise lorsque ce dernier se baisse et attrape le cadavre pour le hisser sur ses épaules en l'espace d'une seconde.

Non… C'est impossible.

Dérouté, je recule avec hâte, décidé à me planquer plus en retrait dans la ruelle, au cas où ils viendraient par ici. Hélas, je ne vais pas bien loin dans ma tentative de fuite puisque le bas de mon pantalon s'est pris dans un morceau de bois cassé. Ainsi, la construction précaire, qui me tenait lieu de cachette, s'effondre en partie au premier mouvement brusque de ma part. Les meurtriers pivotent en direction du bruit et leurs yeux brillants se posent sur moi avec étonnement.

— Tiens, tiens, tiens. Nous avons un invité surprise, mon cher Ézéchiel ! Un petit curieux qui ne devait sans doute pas savoir dans quoi il mettait les pieds, à venir faire son fouineur ici.

— Ce n'est plus le moment de faire mumuse, Marcus. Partons.

— Et le laisser en vie ? Certainement pas !

Sa voix qui claque me fait sursauter et déclenche les premiers tremblements de frayeur pure le long de mes membres. Je vais mourir dévoré par des monstres. Ils vont me tuer.

Arrête de t'agiter. Ça ne va pas t'aider pour la suite.

Je retiens un hurlement atterré et affolé devant ce conseil merdique. Cette voix ne peut pas être sérieuse ? C'est elle qui m'a envoyé dans la fosse aux lions ! Et au lieu de me seconder, au lieu de tout faire pour préserver ma vie, elle me dit de rester calme ? Soit je rêve, soit je deviens complètement fou.

Pourquoi ne fait-elle rien ? La mort est là cette fois, elle se tient

debout devant moi. Elle a revêtu l'apparence de deux monstres sanguinaires. Il n'y a pas d'issue possible.

Le silence est toutefois la seule réponse que j'obtiens, ce qui redouble les battements de mon cœur. Mon instinct s'est retourné contre moi et va bel et bien me laisser mourir. Je n'ai jamais autant entendu cette voix se manifester que ces derniers jours, mais au moment crucial elle se fait la malle.

Durant mes digressions, Marcus a lâché le fardeau qui l'encombrait et a réalisé quelques pas en avant, l'air concentré sur ma personne. À quelques centimètres de moi, il s'accroupit et penche davantage la tête de mon côté. D'un coup, les pulsations de mon cœur accélèrent.

— J'en étais sûr ! s'exclame-t-il sans dévier le regard de sa cible : moi.

— Qu'est-ce qui se passe encore ?

— C'est un sang-mêlé. Un hybride. Et avant que tu protestes, les battements de son cœur et son odeur me rendent formel. Je n'en étais pas sûr, mais là c'est clair comme de l'eau de roche. Tu n'as qu'à venir humer d'un peu plus près si tu ne me crois pas !

J'entends comme un souffle de mécontentement et de nouvelles querelles s'élever entre eux, mais la suite précise m'échappe, car ma tête me vrille soudain. Un seul mot ricoche à l'infini dans mon crâne, se déporte en écho contre ses parois et me donne envie de coller mes mains sur mes oreilles, comme pour étouffer ce cri : hybride.

Fondamentalement, ce terme n'a pas – ou en tout cas, ne devrait pas avoir – de sens réel. Ça ne m'évoque rien de tangible, de concret. Et sorti de la bouche de ce malade, ça me pousse encore plus à vouloir l'évincer de ma mémoire !

Cependant, à l'intérieur de moi… ce simple mot me remue tout entier. Tout s'anime. Mon sang bout dans mes veines. Mon cerveau est en ébullition. Ma peau se couvre de chair de poule. Un courant électrique me parcourt. J'ai l'impression que mes organes se meuvent à l'instar d'un banc d'anguilles et tentent de s'extraire de ma chair, de me perforer de l'intérieur.

La douleur m'étourdit, me rend plus fébrile que jamais. La fièvre me gagne et m'abrutit, au point de me faire ployer l'échine et toucher terre.

Hybride. Hybride. Hybride. Hybride.

Mes yeux se ferment, le noir m'englobe, et la compression exercée dans ma tête devient intolérable. Elle me serre dans un étau, ma cervelle pourrait exploser à tout moment tant cette litanie est entêtante.

Est-ce que c'est ce que l'on ressent avant de mourir ? Est-ce que chaque fin douloureuse et cruelle commence ainsi ?

— On doit s'en aller maintenant, Marcus ! Peu importe qu'il soit un

hybride ou un simple humain. Les autres arrivent ! s'époumone au loin Ézéchiel.

— Et s'il fait partie de leur groupe, hein ? Et s'il nous dénonce après notre départ ? On ne peut pas courir ce risque non plus !

— Alors tue-le puisqu'il t'inquiète tant, finit par céder le plus jeune des deux. Il me paraît trop mal en point pour représenter une menace, il va peut-être même crever d'ici cinq minutes vu comme il se tord de douleur, mais bon fais-le si tu y tiens tant ! Seulement dépêche-toi, ne fais pas traîner les choses.

— Ça va ! Calme-toi maintenant, et va cacher la fille dans des ordures. Je m'occupe de celui-là.

Un nouveau soupir, mi-énervé, mi-angoissé, se fait entendre ainsi que des pas lourds et appuyés venant dans ma direction. Dix minutes plus tôt, ce son m'aurait épouvanté ; désormais, je le vois comme une délivrance. La souffrance va enfin s'arrêter. Je ne peux plus la supporter. Si je pouvais, je m'empalerais moi-même sur les tuyaux d'acier derrière moi.

Patience… Ça ne durera pas.

J'y compte bien. Dans quelques minutes, j'espère être six pieds sous terre, alors…

Une main solide m'attrape au niveau de l'encolure pour me redresser, ce qui fait exploser une nouvelle pointe de douleur intense et viscérale. Je pousse un cri, défait, mais l'abomination poursuit sa route en me traînant sur le sol crasseux. Il nous mène de l'autre côté de la ruelle, loin des bruits de frottement et de verre brisé qu'émet son compère, occupé à sa sale besogne.

Mon assassin s'arrête, lâche sa prise et se penche une fois encore sur moi.

— Si j'avais eu du temps devant moi, je t'aurais sans doute saigné un peu. J'ai eu plus d'une fois la chance de goûter des hybrides comme toi, mais quelque chose me dit que tu es… plus particulier que tes semblables, souffle-t-il à quelques centimètres de mon visage plein de sueur.

Mon corps est pris de soubresauts, mes doigts griffent la terre battue de cet espace. Mes dents sont enfoncées dans mes lèvres pour m'éviter de hurler plus fort à la mort.

— L'odeur que tu dégages… Et le son de ton cœur… C'est fascinant et follement alléchant.

Comme un instant en transe, la créature exhale une expiration profonde et tremblante par la bouche.

— Un véritable gâchis…, se lamente sa voix alors qu'il se relève.

L'air qu'il soulève autour de lui se pose sur mes traits crispés et démis. Les yeux toujours clos, je capte les mouvements fluides et rapides au-dessus de mon corps avili, sens mon assaillant se déporter

dans mon dos et apposer ses mains sur mon cou.

— Quel dommage.

— Tu ne crois pas si bien dire, Marcus.

La voix, masculine et froide, qui vient d'intervenir n'est pas celle d'Ézéchiel. Elle m'est inconnue, par contre elle coupe le souffle de l'être dans mon dos. Avec un effort surhumain, je parviens à entrouvrir un œil et à apercevoir l'homme dans l'ombre qui inquiète tant Marcus.

— Conrad…

— On s'étonnait de ne pas vous voir revenir, Ézéchiel et toi, débute le nouvel arrivant sur un ton entendu. On a mis un peu plus de temps que prévu pour vous retrouver, mais nous voilà. Dans cette ruelle sordide et obscure. Et vous aussi, avec un macchabée et demi sur les bras.

— Conrad, je te promets que…

— Tu n'imagines pas notre déconfiture en comprenant ce que vous maniganciez ici, le coupe l'homme d'une voix ferme, à la colère rentrée. Non pas que j'ai été réellement étonné de vos magouilles de mécréants – j'ai toujours nourri une méfiance profonde à votre encontre à tous les deux. Mais disons que la déception était tout de même au rendez-vous pour certains.

La silhouette avance vers nous, le poing serré sur le pommeau d'une épée gigantesque. Ses bottes de combattant frappent le sol avec assurance et en rythme.

— Je te laisse deviner qui vous avez déçu… et quelle a été sa réaction première, continue-t-il, un sourire torve et malsain imprimé sur la bouche.

— Non…

Si j'avais assez de force pour me retourner, je suis sûr que j'aurais la vision d'un visage cadavérique. La simple négation que vient de prononcer Marcus est faible et tremblante, comme si le ciel allait lui tomber sur la tête.

— Elle est très énervée, tu sais, l'informe encore Conrad en faisant un pas de côté, prêt à laisser passer quelqu'un.

Un léger bruit de froissement de vêtements, accompagné d'un raclement métallique, parviennent à mes oreilles aux aguets.

Enfin…

Mes yeux s'ouvrent en grand et mes mains sont en appui sous mon menton pour m'aider à relever la tête. Un regain d'énergie me gagne, mais me laisse plus pantois et abasourdi qu'avant. Oh, bien sûr, j'ai toujours l'impression qu'on me transperce le crâne et l'abdomen avec une pique, toutefois étrangement ma concentration n'est plus altérée par la souffrance. Je la ressens, je la reconnais, cependant c'est comme si elle n'avait plus prise sur mes facultés.

C'est moi qui fais ça. Je ne sais pas comment, mais ça vient de moi. Une panique sourde monte dans mon échine devant cette nouvelle incompréhension, toutefois je n'ai pas la possibilité de l'appréhender plus d'une seconde. La voix reprend ses exigences sur un ton clair et légèrement impatient.

Concentre-toi. L'instant est beaucoup trop important pour te laisser distraire par des futilités.

J'ai un millier de questions qui voltigent dans mon esprit, mais comme un bon petit soldat qui n'aurait pas le choix, je fais ce qu'elle me dit. Je me focalise sur ce qui passe devant moi, tente de mieux discerner les personnes présentes, et j'écoute avec attention les sons qui m'environnent. Le raclement métallique s'est tu, seul le mugissement du vent se fait entendre désormais. Il laisse ainsi planer une tension à couper au couteau.

Les faibles lumières alentour me permettent de remarquer l'expectative qui s'est peinte sur les deux faciès à proximité, l'un étant plus pondéré et calme que l'autre cependant. Après un rapide tour d'horizon, je me rappelle soudain l'existence d'Ézéchiel et me figure son absence. Je fouille un peu mieux les lieux, étonné, mais il n'y a aucun signe de vie de lui.

Où est-il passé ?

Je sursaute lorsqu'un projectile rond et sombre vole au-dessus de moi, puis roule au sol en le marquant de traces visqueuses et dégoulinantes. Du sang.

Et on dirait…

Une tête coupée.

Ce constat me fait frémir de peur… mais aussi de plaisir.

C'est impossible. Ça ne se peut pas ! Je ne suis pas un monstre.

Un sourire appréciateur monte sur les lèvres de Conrad, tandis que Marcus, lui, fait trois pas en arrière, la bouche entrouverte de dégoût. L'un et l'autre n'ont toutefois pas l'occasion de dire quoi que ce soit : une silhouette longiligne s'approche entre eux. La cape dans son dos fouette l'air et le corps étêté qu'elle traîne avec elle.

Tous, nous observons en silence cette personne encapuchonnée marcher vers nous, secrètement impressionnés par l'assurance qu'elle dégage, et ouvertement inquiets par la crispation de ses muscles sous sa tenue de combat. Je crois même voir la pomme d'Adam de Marcus monter et descendre à plusieurs reprises.

La silhouette poursuit son chemin, lâche la chose ensanglantée aux pieds de son ancien partenaire de meurtres, puis s'arrête enfin à quelques centimètres de ma carcasse. Elle plante son arme effilée dans la terre battue, de laquelle s'écoule un filet rougeâtre et poisseux.

Sans accorder un regard à personne, elle rabat sa capuche, nous faisant voir les longs cheveux sombres, couleur pétrole, qui s'y

dissimulaient. Mon souffle se bloque un interminable moment lorsque je comprends enfin qu'il s'agit d'une femme… et que cette dernière est splendide.

Le profil que je devine à travers le jeu d'ombres est doux et rude à la fois. La forme arrondie du bas de son visage ainsi que la ligne sensuelle de sa bouche atténuent la fermeté de son expression, nuançant ainsi malgré elle la dangerosité mortelle qu'elle manifeste. Mon regard pensif descend sur son corps, mais a à peine le temps d'apprécier ses courbes féminines qu'elle se détourne de moi. Je n'ai plus que sa longue cape et l'arrière de sa tête en ligne de mire, et la pensée absurde et désappointée de ne pas avoir aperçu ses prunelles, me traverse l'esprit tandis qu'elle fait un pas de plus vers Marcus.

— Ézéchiel a tenté de s'enfuir à ma vue. Juste avant ça, il tassait vulgairement la jeune fille que vous avez tuée dans l'une des bennes, parmi des légumes en décomposition et autres déchets pourris et nauséabonds. Le peu de sang qui lui restait avait commencé à se déverser sur les parois externes alors que ton ami enfonçait ses membres flasques dans les détritus.

La partie la plus rationnelle de mon cerveau frémit à l'entente de ces détails sordides. L'autre part – celle que je ne contrôle plus désormais, mais qui prend de seconde en seconde plus d'ascendant sur moi –, elle, repasse en boucle l'écho mélodieux, quoiqu'un tantinet rauque, de la voix de la nouvelle venue. La colère, pourtant perceptible, ne l'atteint pas ; ce morceau de moi-même reste juste focalisé sur l'émerveillement grandissant qu'elle lui cause.

— Non seulement cette femme a connu une mort atroce et emplie de terreur, mais vous n'en aviez rien à faire de la laisser moisir dans les ordures jusqu'à la fin des temps, poursuit la guerrière à l'adresse de son vis-à-vis, froide et plus tranchante que la glace.

— Eleuia, je suis désolé. C'était une erreur de faire ça, nous n'aurions jamais dû remettre en cause et trahir votre confiance, regrette l'homme avec un regard suppliant.

Eleuia…

Ce prénom… je ne l'ai jamais entendu auparavant, il ne me dit rien. Je ne saurais même pas dire de quelle origine il peut être, tant il ne ressemble à aucun autre à ma connaissance. Cependant, l'effet invraisemblable qu'il produit sur mon être est immédiat. La pulsation dans mon crâne se remet à battre vigoureusement, à l'instar de mon cœur plus bas. Mon sang, attisé par ma pompe aortique, circule dans les canaux reboostés qui l'accueillent. Petit à petit, une chaleur incendiaire élit domicile dans mon corps, ravage une seconde fois mes entrailles, remonte dans mes organes, brûle tout sur son passage. Elle n'est pourtant pas fatale, pas comme la souffrance qu'a occasionnée le mot hybride… Elle est…

Pure. Elle te ramène à la vie, elle ne t'en prive pas.

Comment est-ce possible ? Pourquoi ça se produit ?

— Je t'en supplie, Eleuia, ne fais rien que tu pourrais regretter.

Comme un électrochoc, ce nom me rattache à l'instant présent, ce qui me permet de jouir d'un spectacle inédit : le teint cireux et l'œil épouvanté, Marcus scrute avec angoisse les mouvements de la combattante, qui se saisit de son épée. Elle s'empare de la poignée, à deux mains, avec aisance pour la sortir de terre, puis elle libère l'une de ses paumes afin d'aller faire courir ses doigts, tantôt sur la lame, tantôt sur les ornementations de la garde entière.

— Qu'est-ce que je pourrais regretter ? interroge-t-elle presque distraitement, ce qui déclenche un nouveau rictus à Conrad, quelques pas en arrière.

— Ne me tue pas, s'il te plaît ! Je peux me rattraper, je peux me montrer utile pour votre cause à tous ! Je ne déraperai plus désormais, l'implore la créature affolée. Pitié !

— As-tu su faire preuve de pitié, toi ? l'interrompt la femme sur un ton sans appel. Allais-tu être miséricordieux avec lui aussi ?

De son bras vengeur prolongé par son arme, elle me désigne sur le sol en gardant son visage tourné vers l'être misérable qui fuit soudain son regard. Sa poigne sur son arsenal se resserre.

— Tu en tueras d'autres, si je ne fais rien… Nous le savons tous ici.

Faisant volte-face, le meurtrier bouscule Conrad sur son passage et accélère le rythme effréné de sa course, jusqu'à devenir une ombre floue sous mon regard éberlué. Il prend la tangente à une vitesse effroyable, parvient au mur haut du fond de l'allée, prêt à l'escalader en deux temps trois mouvements…

… Mais une silhouette plus sombre surgit devant lui et le stoppe une seconde avant qu'il s'éclipse. Une seconde fatale.

Avec la rapidité du cobra, un objet scintillant s'abat sur sa nuque et tranche les tendons et muscles cervicaux. Une giclée d'hémoglobine fuse des artères sectionnées, éclabousse la brique vieillie la repeignant d'écarlate, tout comme la terre et la poussière qui réceptionnent le corps sans tête un instant plus tard.

Le souffle court, j'aperçois ce dernier dans un rai de lumière inopportun. Des coulures de sang s'en échappent en masse, et celui-ci finira sans doute par se perdre dans les caniveaux alentour. La scène est horrible à regarder, l'apparence cauchemardesque et presque grotesque que présente la vision d'un être avec une cavité béante me laisse sans voix. Ce qui n'est toutefois pas le cas de mon voisin de droite.

— Joli coup, Ele. C'était net et précis.

Mes yeux sont à deux doigts de sortir de leurs orbites au moment où la guerrière émerge du noir, la partie manquante de sa victime dans la

main. Avec un temps de retard, je comprends enfin ce qui vient de se passer. Je prends conscience du fait que je ne l'ai même pas vue se déplacer et rejoindre Marcus. Elle a été silencieuse et rapide. Trop rapide.

Elle n'est pas… normale, elle non plus.

D'un geste négligé, mais prompt, elle essuie son épée sur un pan de sa cape sombre, sans relever la remarque de son compagnon. La tête toujours baissée, la femme tourne de-ci de-là le plat de la lame afin d'examiner sa propreté.

— Rien de cassé ?

— Tu parles, il m'a tout juste bousculé, réplique l'homme en avançant jusqu'à elle.

— Je ne parlais pas de toi, mais de lui, le corrige-t-elle avec un mouvement de menton dans ma direction.

Cette vague attention à elle seule aiguillonne tous mes sens.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je ne suis pas allé le bichonner, s'impatiente Conrad, les sourcils froncés.

— C'est un hybride. Un pas encore éveillé. Et vu le tempo frénétique de son cœur, il ne doit rien comprendre à ce qui se passe et donc être mort de peur.

Elle peut entendre mon rythme cardiaque de là où elle se trouve… Je frémis et rentre la tête entre mes épaules.

— Si ça te préoccupe tant que ça, tu n'as qu'à aller lui parler, lui répond l'autre avec un hochement dédaigneux dans ma direction. Je préfère m'occuper des morts.

— Très bien. Et n'oublie pas d'appeler la police pour leur signaler le corps de la femme.

Conrad s'éloigne dans l'obscurité, les cadavres mutilés à sa suite, tandis que la combattante se rapproche des faibles halos lumineux près de moi. J'entrevois ainsi, de manière plus précise, un pantalon de cuir bordeaux, surmonté de bottes solides lui arrivant au-dessus du genou. Le revers de sa cape est fait d'imprimés complexes, dont les formes m'échappent hélas à cette distance. La couleur argentée qui les strie attire toutefois l'œil, tout comme le fourreau rigide et en métal qui pare sa taille fine.

Ses hautes chaussures finissent par s'arrêter sous mon nez quelques secondes plus tard. Je n'ose pas lever les yeux sur son profil tant sa proximité physique me trouble déjà bien assez.

Regarde-la.

Si je le fais, je pressens que plus rien ne sera plus jamais comme avant. Quelque chose va arriver… et c'est exactement ce qu'attend ma voix intérieure.

— Vous êtes blessé ?

Oh, c'est pire que ça, j'en ai bien peur…

L'étoffe autour d'elle bruisse lorsqu'elle s'agenouille devant moi, la bouterolle du fourreau s'enfonçant dans la terre meuble.

— Je ne vous veux aucun mal, je vous le promets, poursuit sa voix électrisante de plus en plus près de mon visage. Regardez-moi, s'il vous plaît.

Regarde-la.

Je fiche mes ongles dans mes paumes et lutte contre cet ordre impérieux. J'en crève pourtant d'envie, indépendamment de cette part indomptable en moi je veux dire. Cette… Eleuia m'intrigue, et ne rien savoir d'elle, pas même les traits de son visage, me tiraille de l'intérieur. J'aimerais céder…

Alors cède.

C'est bien pour cette raison que je ne devrais pas : depuis que j'écoute cette voix et qu'elle a pris le contrôle de ma vie, je me suis retrouvé dans des galères pas possibles. D'abord une course-poursuite contre un ennemi invisible, ensuite une boucherie immonde, puis des meurtres de sang-froid… ça ne peut pas continuer.

Tu n'as plus le choix, désormais.

— Hé. Regardez-moi. Je ne vous ferai rien, ne vous en faites pas, insiste la femme d'une voix douce et ferme à la fois. Et puis, en toute honnêteté, je pense que vous avez besoin de mon aide, que vous le vouliez ou non.

Cette dernière phrase, elle l'a murmurée, comme lorsque l'on confie un secret à quelqu'un. Avec gravité et une pointe de vulnérabilité. Et ça me touche en plein cœur.

Regarde-la !

— S'il vous plaît, regardez-moi et parlez-moi, quémande-t-elle soudain, de l'urgence dans la voix. J'ai besoin de me concentrer sur autre chose que votre…

Eleuia s'interrompt brusquement, ainsi que sa respiration. Bizarrerie qui me fait tiquer, mais je ne dis rien.

Tu ne fais que retarder l'inéluctable, Allan.

Arrête ! Ne dis plus un mot !

Regarde-la.

Non !

— Regardez-moi. S'il vous plaît.

Elle semble pressée, impatiente. Elle inspire une goulée d'air tremblotante, si incertaine que je l'entends siffler entre ses dents serrées.

— On a des choses à se dire, vous et moi.

Tout se fracasse en moi à mesure que la tension augmente et devient insoutenable. Je bloque ma mâchoire et contracte tous les muscles de ma nuque pour m'empêcher de me redresser et de plonger mes orbes dans les siens.

Regarde-la.

— Je vous le répète, je ne vous ferai aucun mal.

Brisé et tenaillé, je ne bouge pourtant pas d'un centimètre. Partez. Partez, partez, partez.

Regarde-la.

— Bon, allez, ça suffit ! Nous n'allons pas rester là indéfiniment.

Excédée, elle pose une main sur mon épaule, sans doute dans l'optique de me lever de force. Toutefois, dès que sa peau entre en contact avec la mienne pour la première fois, la sensation déclenche un électrochoc démentiel sous ma membrane… Et me force ainsi à redresser la tête bien droite et bien haute.

Au niveau de ses yeux.

Le foudroiement est complet et explose en moi. Dévastateur. Profond. Il déborde d'une énergie impénétrable qui m'aurait mis à terre si je n'y étais pas déjà. Les mots ne suffisent pas à l'expliquer avec assez de force et d'intensité.

Le brasier de tout à l'heure éclate, libère des coulées de feu partout où il passe. Je suis incendié et j'incendie tout à la fois.

Et les prunelles sombres comme la nuit qui me font face, écarquillées et brillantes, semblent comprendre et vivre la même chose que moi.

Chapitre 3

Sa beauté ténébreuse rayonne de mille feux. Je ne me figurais pas qu'elle pouvait être aussi éblouissante.

Incrédule, mon regard parcourt pour la première fois ses traits féminins et s'arrête sur chacune de leurs caractéristiques douces et affirmées en même temps. Il détaille d'abord l'harmonie de ce visage rond, encadré de larges boucles brunes ; les grands yeux sombres taillés en amande qui attirent immédiatement l'attention tant ils semblent briller de noirceur ; les longs cils recourbés qui effleurent presque les sourcils, ni trop fins ni trop fournis ; les pommettes hautes et saillantes qui renforcent l'aspect franc, à la limite du sévère.

Le bas du visage, quant à lui, est beaucoup plus ouvert. Il respire une douceur érotique avec son nez petit et un peu busqué, ses joues rondes et colorées, et sa bouche pulpeuse et charnue.

Le charme de cette femme est indiscutable. Il s'agit là d'un parfait mélange entre pureté, synonyme d'enfance et d'innocence, et sensualité brute. La couleur mate et satinée de sa peau – un rappel évident de ses origines d'Amérique centrale ou du Sud, à l'instar de son nez et l'arrondi de son visage – rend l'ensemble plus captivant encore.

Je reviens toutefois très souvent à ses orbes profonds durant ma contemplation muette. À eux seuls, ils m'envoûtent et m'ensorcellent. Leur pouvoir d'attraction va jusqu'à faire grésiller mon sang dans mes veines et dans mes tempes, me donnant l'impression déstabilisante d'être devenu une souris prise au piège par un serpent charmeur.

Néanmoins, le reptile qui me fait face ne paraît pas avoir plus de contrôle sur ce qui nous arrive que moi. Silencieuse et fascinée, Eleuia ne peut détacher son regard trouble du mien. Elle me jauge, la bouche entrouverte pour laisser passer son souffle pesant, terrassée par l'espèce de maléfice qu'on nous a jeté.

À chaque expiration de sa part, son haleine fraîche me percute tant nous sommes proches, et déclenche de courts frissons sur ma peau. Une nouvelle onde s'élève en moi au même moment, brûlante et incisive, prête à me briser les os si je ne prends pas garde à son intensité. Le rythme de mon cœur devient de plus en plus anarchique à chaque seconde qui passe ; il va finir par avoir raison de moi si je ne parviens pas à le calmer. De la même manière que les sensations bouillantes dans mon corps menacent de m'achever.

Toutefois, l'agonie de mon être ainsi que sa souffrance relative ne m'atteignent pas outre mesure. Elles devraient pourtant, mais la force

gravitationnelle qui me rend prisonnier d'Eleuia les transcende. Cette femme… est la seule chose désormais qui revêt une importance capitale pour moi. Je me noie dans ses prunelles étincelantes, me soumets à sa splendeur obscure, m'enchaîne aux secrets tapis au fond de son être.

Tout cela semble fou, je le sais bien. Tout ce que je vis depuis cette dernière heure est au-delà du rationnel. Et cette folie n'est pas que passagère, elle va régir ma vie jusqu'au bout, me priver de mon maigre libre arbitre. Le changement s'opère, il sue par tous les pores de mon corps. Il balaie l'ancien Allan Ford et l'éjecte de son enveloppe usée. Mon avilissement à cette puissance qui me dépasse est total, irrémédiable. Et il est catalysé par le regard noir comme l'ébène qui ne me lâche plus.

Je ne sais ni pourquoi ni comment, mais Eleuia et moi sommes…

Liés.

Ma voix interne exulte, répète ce mot avec un soulagement et une joie outranciers qui me statufient. Grisée par ce constat que je ne comprends pas, elle cogne et résonne plus fortement dans ma boîte crânienne au fil des secondes. Elle se mêle avec délice à la soumission inexpliquée de mon être, rêvant de me voir toucher la main, ou mieux encore, le visage gracile d'Eleuia. Tout en moi me pousse à le faire, à vrai dire. Mes doigts tremblants sur le sol ont d'ailleurs commencé à se rapprocher de la guerrière, millimètre après millimètre.

Sa peau doit être plus douce qu'une pêche. Et ses lèvres vermeilles plus fruitées encore.

Je réprime de nouvelles déflagrations de plaisir en m'imaginant réduire la distance, au point de pouvoir poser mes lèvres sur les siennes. Mon attention descend sur la bouche pleine et tentatrice à cette pensée, et analyse sa courbe ourlée. Je crois n'en avoir jamais vu d'aussi parfaite auparavant… De la même façon que je suis certain que sa propriétaire est la plus belle créature qui ait jamais croisé ma route.

Sous ses dehors de femme-enfant, elle respire l'assurance d'une femme aux nombreuses expériences et dégage une aura brute et chaleureuse qui éclipse tout le reste autour d'elle.

Tel un papillon attiré par une flamme, j'incline ma tête vers elle, le menton en avant pour lui présenter progressivement ma bouche. L'état second que son attraction déclenche en moi m'incite à le faire ; je suis comme sous l'effet d'un charme ou de quelque sortilège de séduction, même si celui-ci détient une puissance supérieure à n'importe quel pseudo philtre d'amour.

Liés.

Fébrile et le cœur battant à tout rompre, je me focalise sur l'objet de toutes mes convoitises, imagine déjà le goût suave et sucré qui doit être le sien…

Enfin. Elle est enfin là.

Eleuia ne cille plus, comme plongée elle aussi dans un état second. Ses prunelles incendiaires fouillent le tréfonds des miennes, m'aspirent jusqu'à la moelle. Nos nez se frôlent et nos souffles se mêlent lorsque j'atteins enfin mon but, mes mains agitées prêtes à se presser à tout moment sur ses formes offertes.

Elle est là. Elle est vraiment là…

— Ma liée.

Ma respiration se bloque une nouvelle fois sous le coup de ces mots. Ils sont déroutants, mais trop précis pour être anodins. Au contraire, ils forment un tout qui m'échappe encore. Un tout que je n'ai pas fait que penser pour une fois, mais murmuré sur un ton émerveillé que je ne me connaissais pas.

Sauf que la réaction d'Eleuia n'était pas celle qu'espérait la part sauvage et vibrante en moi.

L'expression de la jeune femme change du tout au tout en une seconde et délaisse son état rêveur pour un air froid, presque colérique. Son visage se referme à l'instar d'une coquille d'huître, tandis qu'elle bondit sur ses jambes et se redresse de tout son long. Ses pupilles toujours dilatées, la combattante pose un regard enflammé sur ma personne. Son corps félin se tend, contracte l'ensemble de ses muscles au point de faire apparaître une grimace crispée sur sa frimousse divine.

Je ne peux m'empêcher de ressentir un élancement dans ma poitrine lorsque sa tête dodeline frénétiquement de gauche à droite, réduisant ainsi à l'état de charpie ce moment hors du temps que nous venons de vivre.

Non…

— Conrad ! hurle-t-elle sans rompre son contact visuel hostile.

Son compagnon se matérialise à ses côtés à une vitesse hallucinante. Ses iris clairs, mais méfiants font la navette entre nous.

— Que se passe-t-il ?

— Appelle mon père et les autres dirigeants pour les avertir de la défection de Marcus et Ézéchiel, et de la sentence qui en a résulté, débute Eleuia sèchement. Et… préviens-les que nous ramenons quelqu'un avec nous. Un hybride.

— Tu es sûre ? Non, parce que tu n'as pas vu ta tête, Ele. On dirait que cette demi-portion vient de te cracher au visage, là, s'explique l'homme devant le regard irrité qu'elle lui lance.

— Ne dis pas n'importe quoi, grommelle-t-elle en déviant à nouveau vers moi.

— Tout ce que je dis, c'est que je ne verrai aucun inconvénient à ce qu'on le laisse derrière nous s'il t'indispose. Je ne parlerai pas de son existence, si c'est ce que tu veux.

Un élan de panique m'assaille à cette suggestion désinvolte, au point que je suffoque au sol. Des taches pourpres apparaissent devant ma rétine et ma tête m'élance à nouveau tant la peur de les voir m'abandonner, de *la* voir m'abandonner, me submerge.

Non, non, non. Ne pars pas. Ne me laisse pas.

— Il en est hors de question, tu le sais aussi bien que moi, lui répond la guerrière après un court silence haletant. Il va mourir si l'on ne fait rien.

— Peut-être pas. Tous les sang-mêlé ne dépérissent pas, sinon les rues seraient jonchées de leurs cadavres, remarque Conrad avec pragmatisme et détachement.

— Regarde-le, bon sang ! Tu crois vraiment qu'il va s'en sortir sans nous après cette nuit ? Il n'y arrivera pas. Certainement pas après ce qui vient de se produire…

— Ça n'a pourtant pas l'air de te réjouir plus que ça de lui sauver la vie.

Eleuia ne répond rien à cette remarque, un silence qui équivaut à un coup de poignard planté dans mon dos déjà meurtri, mais ses yeux insondables continuent à fouiller les miens.

— Quel âge as-tu ? m'interroge-t-elle soudain d'une voix plus neutre.

Je fais un effort pour me relever, mais échoue lamentablement dès que mes jambes ankylosées lâchent prise. Les deux créatures ne font aucun geste vers moi pour me prêter assistance, elles m'observent de haut sans bouger.

— Vingt-cinq ans, soufflé-je avec difficulté, la tête redressée vers mon interlocutrice principale.

Je crois discerner un frisson courir sur sa peau et remonter jusqu'à sa nuque au moment où j'ouvre la bouche pour parler, mais ma vue trouble peut me tromper.

— Depuis combien de temps ?

Je cligne des yeux sans bien comprendre le sens de sa question.

— Quand a eu lieu ton anniversaire ? clarifie-t-elle plus posément.

— Il y a trois semaines, ânonné-je à travers une déglutition bruyante.

Conrad sourcille à cette annonce.

— Eh bien ! Étonnant qu'il ne soit pas dans un état plus déplorable encore, dans ce cas.

— La vraie douleur… n'est présente que… depuis ce soir, expliqué-je abruptement, les mots sortant avec lenteur.

— Je ne parlais pas de la douleur, Hybride. Elle est presque secondaire comparée au reste.

Il balaie mes propos, indifférent à ma souffrance.

— Le reste ?

— La domination de ta réelle nature. Le contrôle immodéré qu'elle prend sur ton corps, ta vie, tes mouvements, ton esprit. L'asservissement ultime qui en découle. Bon nombre de tes semblables ont plongé dans une irrémédiable folie avant de réussir à nous trouver. Il n'y avait plus rien à faire pour eux. Leur éveil, n'ayant pas été canalisé, a eu raison d'eux.

Ce discours bref et concis de la misère qui s'abat sur moi depuis peu me laisse sans voix. Si de la transpiration ne coulait pas dans mes yeux et si je ne luttais pas contre l'écartèlement de mes organes, je fixerais l'homme de l'ombre, sidéré et défait, la bouche entrouverte, les bras ballants.

— Je vais mourir ? lâché-je dans un râle rauque et désespéré.

— Vu ta condition actuelle, les chances de survie restent minces, reprend Conrad avec un haussement d'épaules. Je ne vais pas te mentir, on est plus de l'ordre des trente pour cent de chance, là. Ton organisme affronte les dommages qu'occasionne ton éveil, le résultat final ne peut qu'aboutir à la mort ou à la survie. J'ai de sérieux doutes quant à ta capacité à passer la nuit, étant donné l'apparence pitoyable que tu te trimballes, toutefois les battements de ton cœur semblent solides et vigoureux…

Il fait une pause, pivote un peu la tête sur le côté, comme s'il pouvait mieux entendre ces derniers. Quelque chose me dit que c'est bien ce qu'il fait – aussi absurde que cela puisse paraître –, lorsque sa compagne se tend à sa droite et serre les poings afin de se contenir.

Mais se contenir de quoi faire au juste ?

— Tu t'accroches dur comme fer à la vie, on dirait. Tu ne vas sans doute pas être d'accord avec ça dans l'immédiat, mais un jour, tu remercieras cette part de toi qui s'anime et se démène pour te rendre à toi-même.

Un pâle sourire étire sa bouche sur ces mots qui, chez moi, par contre, m'offusquent l'âme. Je tente de libérer une expiration longue, mais elle est plus tremblotante qu'apaisante.

— Tu es peut-être plus résistant qu'il n'y paraît, poursuit encore Conrad, le regard plongé dans le vague. Cependant, tu ne réussiras pas seul. L'état de choc aura certainement raison de toi si nous te laissons livré à ton sort…

Ses orbes pensifs heurtent une seconde les miens avant de se déporter sur ceux d'Eleuia, restée très silencieuse jusque-là. Impuissant, je les observe s'adonner à un échange tout aussi muet durant de longues minutes, où la température de mon corps monte en flèche et risque de me faire tourner de l'œil.

Conrad dit sans doute vrai sur mes chances de survie. J'ai l'impression que je me nécrose de l'intérieur petit à petit. Cette fois, la mort n'est plus très loin.

— Tu es sûre de toi ? interroge la plus haute silhouette dans un faible murmure, des paroles que je n'aurais pas pu percevoir si le vent ne les avait pas transportées jusqu'à moi.

Je reporte mon attention sur la jeune femme et rassemble la frêle énergie dont je dispose pour analyser l'expression de son visage parfait. Elle doit sentir mon regard inquisiteur sur elle, mais ne s'en soucie pas et ne me le rend donc pas non plus. Ses prunelles obsidiennes se focalisent au loin sur sa droite, comme pour mieux m'éviter justement…

Pointe au cœur.

Ses sourcils froncés, ses lèvres pincées témoignent d'une profonde contrariété qui me remue et me donne l'envie stupide de me ratatiner davantage sur le sol.

Comment puis-je ressentir autant de déception et de chagrin à cause d'une femme que je ne connais même pas ? Mon cœur semble directement raccordé à elle, et chaque fois qu'elle m'ignore ou m'évince le brise un peu plus, le pourrit sous l'effet d'un poison insidieux.

Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi elle ?

Une minute passe encore ainsi, elle, indéchiffrable et manifestement en plein dilemme intérieur, moi, accablé et affaibli… Puis sa voix aux inflexions polaires s'élève enfin.

— Appelle mon père et les autres, Conrad, et transmets-leur le message de tout à l'heure. Mot pour mot.

— J'en ai pour deux minutes. Ensuite, je reviens t'aider pour le transporter jusqu'à la voiture.

Eleuia hoche la tête pendant que son collègue s'éloigne de quelques mètres, téléphone déjà greffé à l'oreille. La combattante ne bouge pas, se tient droite et fière devant la loque humaine que je suis, et ignore complètement mon existence dorénavant. De mon côté, je ne parviens pas à dévier d'elle et profite même d'une petite accalmie dans ma tempête interne pour la détailler de haut en bas.

C'est peut-être trivial et superficiel de penser cela, mais cette femme m'apparaît plus belle et impressionnante de minute en minute. Le buste et les épaules redressés, elle a tout de l'allure d'une reine, alors que ses pieds et jambes toniques, fermement enracinés dans le sol, rappellent un comportement martial et décidé. Je ne saurais dire si elle aurait plus sa place au front ou dans une célébration mondaine tant elle me trouble. À bien y réfléchir, les deux options pourraient être très plausibles. L'une d'entre elles lui permettrait de faire étalage de ses talents de belliciste, en semant chaos et mort sur son passage, tandis que l'autre pourrait mettre en évidence son charme et son élégance innés.

L'enveloppe qui entoure ses muscles forts et robustes est

envoûtante, la cascade de ses longs cheveux souples encadre ses prunelles téméraires. Ses mains fines aux doigts aériens se referment, telle une poigne d'acier, sur le pommeau mortel de son arme. Tout en elle, de son visage à sa tenue vestimentaire, respire la contradiction, entre puissance et calme, froideur et douceur.

C'est elle, la main de fer dans un gant de velours.

J'en frissonne d'avance. Le problème, c'est que je ne sais pas s'il s'agit de peur… ou d'autre chose.

— Ils nous attendent, déclare soudain Conrad en nous rejoignant. J'ai passé un appel anonyme à la police aussi pour leur signaler le corps de la fille.

Il range son portable dans sa poche de pantalon, puis lève les yeux sur nous, restés dans la même position – tendue et inconfortable.

— Tu veux que je me charge de lui ? demande-t-il prudemment à sa comparse, confronté à l'électricité qui sature l'air entre nous.

— S'il te plaît, oui. Je vais rapprocher la voiture jusqu'à l'entrée ouest de la ruelle.

Eleuia tourne les talons avant même d'avoir terminé sa phrase, pressée de s'éloigner de moi.

Lacération des côtes.

Je grogne au moment où Conrad se place à ma hauteur.

— Je ne sais pas ce que tu as fait pour la rendre aussi irascible. Je ne crois pas l'avoir déjà vue ainsi, souffle-t-il, étonné, ses bras passés sous mes aisselles.

Je me relève avec difficulté, ravale mes cris de douleur et de désespoir lorsqu'il me faut faire mes premiers pas pour me sortir de là. Conrad m'épaule en silence jusqu'au véhicule et s'assure ainsi que j'y arrive indemne. Ma gratitude lui est entièrement acquise au moment où il me dépose en position couchée sur la banquette arrière avec une couverture.

— Merci…

— Ton corps a subi un réel choc, il est traumatisé. La fièvre et les tremblements de froid devraient s'apaiser à notre arrivée. Enfin, si tu survis, temporise-t-il avant de claquer la portière et de se rendre sur le siège passager près d'Eleuia.

La jeune femme démarre sur les chapeaux de roue, faisant fi des potentielles limitations de vitesse et de mes grognements de douleur lorsque je me fracasse contre la poignée de la portière. Le véhicule avale les kilomètres, vrombit à chaque changement de vitesse brusque et maîtrisé, négocie quelques virages serrés à la périphérie de la ville. Le silence, lui, s'étire à l'infini dans l'habitacle. Entre deux tremblements incoercibles, je tente de capter malgré moi son regard fauve dans le rétroviseur, en relevant au maximum mon buste fragile. Hélas, même si elle sent mon attention sur elle, ses prunelles ne

dévient à aucun moment de la route. Désappointé, je me renfonce dans la banquette et tente de contrôler ma respiration sifflante, les paupières closes cette fois.

Au bout d'un temps dont je ne saurais déterminer la durée, les soubresauts de mon corps diminuent, ma température corporelle semble enfin chuter de quelques degrés, et le martèlement dans mon crâne me laisse petit à petit en paix aussi. L'irrépressible douleur qui torturait mes entrailles s'endort, devient plus docile et gérable… comme si le fait de m'éloigner de mon environnement pour me rapprocher d'un autre m'apaisait enfin.

Je te l'avais dit.

Je ne suis pas vraiment sorti d'affaire – l'engourdissement et les courbatures virulentes de mon corps, en plus de la meurtrissure que provoque l'indifférence d'Eleuia à mon égard, me garantissent l'arrivée de nouvelles souffrances très bientôt –, mais je dois bien admettre que je me sens *mieux*. Suffisamment en tout cas pour rouvrir les yeux, observer le paysage qui défile et bouger quelques muscles endoloris sans que je me mette à gémir. Je n'irais pas jusqu'à tenter le diable en m'asseyant par exemple, mais il y a du progrès.

Avec une délectation non feinte, je remplis d'air mes poumons et savoure l'absence de compression pénible alors que je l'expulse hors de mon organisme. Je reproduis ce petit numéro un très long moment et compte mentalement chaque inspiration et expiration.

1, 2, 3, 4…

À l'extérieur, le paysage change. Malgré la pénombre grandissante, je distingue des branchages touffus, des troncs massifs aussi, quoique flous à cause de la vélocité du véhicule. Aucune lumière artificielle n'éclaire notre route, laissant ainsi deviner que Seattle, ou toute autre ville se trouve bien loin derrière nous. La nature reprend ses droits immémoriaux, et plus nous avançons, plus sa présence sylvestre s'impose.

46, 47, 48, 49…

Le temps poursuit sa course au même rythme que ma respiration profonde et miraculeuse. Le soulagement se distille dans mes veines lorsque le tambourinage dans mon crâne cesse, au point que je laisse s'échapper un soupir de contentement qui fait se retourner Conrad sur son siège.

— Notre moribond semble vouloir s'accrocher au monde des vivants, on dirait. Il est tenace.

Flageolant, j'esquisse un sourire incertain à son adresse et me redresse un peu. Je ne parviens pas à déterminer s'il est satisfait ou ennuyé par mon rétablissement soudain. Son ton de voix est beaucoup trop neutre pour m'indiquer ce qu'il pense réellement.

En revanche, je n'ai besoin d'aucune parole de la part de la

conductrice pour comprendre son état d'esprit. Les deux mains sur le volant, ses phalanges blanchissent à mesure qu'elle l'enserre dans un élan de violence colérique qui m'effraie. Sa bouche reste close, son torse droit et tendu, ce qui me donne l'envie quasi irrépressible de me remettre en position fœtale sur le flanc.

Elle me déteste.

Cette certitude ne peut être erronée ou contrée. Elle ne me connaît pas, et je ne la connais pas, mais l'antipathie croissante qu'elle nourrit à mon égard est pourtant bien réelle. Comme à mon habitude, je ne saisis pas ce qui a déclenché son ressentiment… de la même manière que je ne comprends pas pourquoi j'éprouve un déchirement brûlant et détestable dans la poitrine à cette révélation. Ma voix interne est elle aussi à l'agonie. Terrassée par sa douleur, il n'y a que quelques bribes confuses de mots qu'elle parvient à faire ricocher contre les parois de mon cerveau. Cette détresse, que je ne réussis pas à accepter comme totalement mienne, me submerge et menace de faire couler des larmes de dépit sur mes joues creuses.

Un rapide mouvement à la périphérie de mon champ de vision m'éloigne un instant de mon apitoiement intérieur, et capte mon attention sur l'expression circonspecte de Conrad. Franchement tourné vers moi cette fois, il me dévisage. Ses prunelles claires balaient mes traits, descendent sur mon corps, plus perçantes que celles d'un faucon en pleine chasse.

— Comment t'appelles-tu ? me demande-t-il de but en blanc.

Par réflexe, je déglutis avec peine, mal à l'aise et interloqué par ce regard scrutateur.

— A… Allan.

— Eh bien, Allan, tu vas sans doute trouver ça bizarre, mais tu possèdes une odeur… vraiment singulière.

Je fronce les sourcils et adopte naturellement une position plus défensive, la tête droite et le buste relevé. Marcus m'a fait le même genre de remarque, juste avant de se faire tuer. Et le timbre de voix pensif et émerveillé que vient d'employer Conrad est calqué sur celui de mon agresseur. Le tout mêlé à son regard intense, subjugué…

J'ai l'impression que ça n'augure rien de bon. On dirait qu'il a… *faim*.

Enfin assis sur la banquette, je rapproche discrètement ma main gauche près de la portière de la voiture. Maintenant que j'ai recouvert un peu de force et de clarté d'esprit, je devrais sans doute tenter quelque chose pour m'enfuir. Sauf qu'un bref coup d'œil sur le compteur me dissuade tout net d'essayer le fameux roulé-boulé en pleine marche : l'aiguille frôle les cent trente-quatre kilomètres/heure.

Je suis coincé.

Un frisson de peur brute remonte dans mon échine lorsque le jeune

homme s'approche, les narines et pupilles dilatées.

— Je ne comprends pas ce que tu es, chuchote-t-il avec ferveur. Tu n'es pas comme nous, mais tu n'es pas humain non plus… Je n'ai jamais senti quelque chose de similaire auparavant…

Conrad semble davantage se parler à lui-même. Ses iris s'assombrissent de plus en plus, toutefois ses mots me font l'effet d'un seau d'eau glacée balancé en pleine figure.

Pas humain. Il a lui aussi dit que je n'étais pas humain. En plus de la terreur, une nouvelle vague de désarroi m'assaille, me pénètre jusqu'à l'os.

« Je ne comprends pas ce que tu es. » « C'est un hybride. Il n'est pas éveillé. » « La domination de ta réelle nature. »

Avant même que mes doigts aient le temps de se refermer sur la poignée pour me permettre de m'extirper de cet enfer, le visage de Conrad, devenu presque inhumain tant il paraît avide et affamé, se trouve à un centimètre du mien. Nos nez se frôlent, nos souffles se percutent, et j'observe avec effroi ses yeux flamboyer d'un nouvel éclat vif et mortel, alors qu'un son, proche du gémissement de plaisir, roule dans sa gorge.

Le cri qui monte en moi ne sort pas cependant, car au même moment, un autre bruit s'élève dans l'habitacle. Un grondement rauque, menaçant, dangereux. Largement plus dangereux que la créature qui me fait face et frémit malgré elle à cet avertissement.

— Ne le touche pas !

L'expression sombre, Eleuia a son profil tourné vers Conrad, et délaisse ainsi la route de longues secondes. L'onyx de son regard est plus dur que la roche elle-même, sa mâchoire marquée claque dans un craquement sinistre lorsqu'elle se contracte. Enfin, sa main ferme s'abat sur l'épaule de son comparse pour le forcer à se détourner de moi.

Elle est folle de rage… ce qui attire toute l'attention – et l'espoir – de ma voix intérieure.

Elle nous protège.

Dans un geste sec, et que je devine très modéré, Eleuia exhorte le prédateur à faire volte-face, ses doigts féroces toujours plantés telles des griffes dans la chair emprisonnée.

— Ne refais plus jamais ça. Si tu t'avises de recommencer, je broie les os de ton bras avant de te l'arracher. Est-ce clair ?

— Très clair, abdique son interlocuteur apeuré en récupérant vivement son membre. Je ne sais pas bien ce qui m'a pris, je voulais le humer d'un peu plus près pour comprendre, et soudain j'ai…

— Ça suffit, j'ai compris, l'interrompt la jeune femme. Efforce-toi de ne plus lui prêter attention jusqu'à ce qu'on arrive. Ce ne sera plus très long.

— Parce que toi, tu y parviens sincèrement ? lâche-t-il, incrédule. Sans rire, l'air embaume son parfum savoureux depuis qu'on est partis ! Je n'arriverai jamais à me concentrer sur autre chose que ça. Il est… spécial.

Il coule un regard affamé dans ma direction, qui me donne envie de me recroqueviller sur moi-même.

— Et il me donne faim. Tellement faim… C'est insensé. J'ai l'impression que, tant que je ne m'abreuve pas à lui, je ne pourrai jamais me le sortir de l'esprit. Que je ne pourrai jamais être contenté par un autre sang que le sien.

— La ferme ! aboie la conductrice, pleine de fiel. Arrête de parler !

Mon cœur bat la chamade alors qu'elle expulse bruyamment un trop-plein d'air de ses poumons.

— On sera au domaine dans moins d'une demi-heure. Alors tu as plutôt intérêt à te contenir durant ce court laps de temps, Conrad.

— D'accord, d'accord, marmonne-t-il ainsi que d'autres mots qui me sont inintelligibles.

Le silence retombe après cet incident fâcheux. L'homme tourne la tête vers la fenêtre, feint de s'intéresser à la nuit d'encre au-dehors, ce qui me permet de desserrer mes poings statufiés par la tension et la peur. Je pousse un soupir tremblant, à moitié rassuré par le nouveau sursis qui vient de m'être accordé. Je me fige toutefois bien vite sur place lorsque je relève le menton.

Dans le rétroviseur intérieur, une paire d'yeux abyssaux me regarde. Elle me dissèque, m'examine et finit par tutoyer mon âme quand je plonge à mon tour dedans et ne la lâche plus. Semblable aux ailes d'un colibri, mon palpitant redouble d'ardeur, prêt à exploser en mille morceaux, bien que j'essaye de le réfréner en captant le changement d'expression d'Eleuia dans le miroir. C'est presque subtil et invisible si on ne s'arrête pas *vraiment* dessus – je la soupçonne d'exercer un contrôle démesuré sur sa physionomie et ses émotions en général depuis que nous nous sommes mis en route –, mais, moi, je le vois.

Et ça veut dire qu'elle ne nous rejette pas complètement.

Notre contact s'éternise et me fait oublier tout aussi bien mon angoisse quant à mon devenir, que l'environnement qui nous entoure. Il ne reste plus qu'elle, moi… et mon envie démentielle de la toucher. Ça me démange de le faire, au point de sentir le bout de mes doigts fourmiller. Cette idée m'obsède depuis que j'ai croisé ses prunelles. Je rêverais de pouvoir suivre les contours de son visage, retracer les creux et rondeurs qu'il présente, redessiner les traits les plus marqués… Et plus Eleuia me dévisage, plus la douceur et la chaleur de sa peau m'obsèdent.

Elle est belle, forte, courageuse… Je donnerais tout pour qu'elle ne me déteste pas, et qu'elle ressente ne serait-ce que le centième d'admiration que

j'éprouve pour elle.

Je ne suis plus à une folie près, à présent. Parfois, je doute même d'être encore dans la réalité ; peut-être n'est-ce qu'un étrange songe qui me happe depuis tout à l'heure. Ou peut-être que tout est bien réel, et que c'est là mon dernier jour sur Terre. Le plus fantasque que j'aurais jamais vécu, cela va sans le dire.

Mes émotions se mélangent, mes pensées n'ont plus ni queue ni tête, cependant ça n'a aucune espèce d'importance grâce, ou à cause, – je ne saurais le dire, là encore –, de la femme devant moi. Tant qu'elle est là, auprès de moi, je ne peux pas sombrer. Tant qu'elle me regarde, ce qui m'arrivera par la suite ne pourra pas être mauvais. Tant qu'elle s'attarde un minimum sur mon sort, je peux respirer.

Ancrage et lien.

Une nouvelle chaleur me gagne. Elle me nourrit d'une force qui me faisait défaut jusque-là, alors que la voiture ralentit sur un sentier cahoteux. Au loin, parmi les arbres, quelques faibles lumières commencent à nous éclairer. Conrad se réajuste dans son siège, le torse légèrement penché vers l'avant.

— On arrive.

Sa voix est claire, son ton empressé. Il doit sans doute avoir hâte de rentrer et de s'éloigner de moi et de mon « étrange odeur » qui le perturbe tant…

Eleuia, elle, ne pipe mot. À nouveau concentrée sur la route, l'une de ses mains se pose sur le levier de vitesse pour rétrograder en quatrième, tandis que ses pieds se replacent correctement sur les pédales. Elle paraît absorbée dans ses pensées, ne répond pas aux exclamations de joie de son compagnon quant à leur retour. Elle continue de conduire, imperturbable, alors que, de mon côté, je tente de savoir si je dois avoir peur ou non de son silence.

Qu'est-ce qui m'attend, à présent ?

Si les horribles tortures que m'a fait subir mon corps ne m'ont pas tué, est-ce que les habitants de cette demeure vont le faire ? Qu'attendent-ils de moi ? Sont-ils vraiment là pour m'aider, ou tout l'opposé ?

Et, sans doute la question la plus importante de toutes : qui sont-ils ?

Chapitre 4

Le véhicule s'arrête dans un crissement de pneus discret, aux abords du domaine. D'après ce que je vois, nous nous trouvons à l'extérieur d'anciennes écuries reconverties en garage spacieux. Bien que les larges portes de ces dernières soient ouvertes, Eleuia n'a pas pris la peine d'y entrer, préférant se garer dans le sens de la marche, comme pour pouvoir repartir plus vite très bientôt. Perspective qui libère une vague de stress malvenue dans mon organisme. Je dois faire un véritable effort pour ne pas hyper ventiler bêtement dans le froid nocturne.

Les portières claquent lorsque nous sortons de l'habitacle et des volutes de buée blanchâtres montent dans le ciel à chacune de nos expirations. Stupéfait, je tourne plusieurs fois sur moi-même afin d'inspecter les alentours. Je ne vois pas grand-chose au-delà de cinq mètres de distance avec le manque de luminosité, mais je devine de grands champs ainsi que diverses bâtisses appartenant sans doute à cette propriété.

— Où… où sommes-nous ? interrogé-je faiblement.

— Toujours dans le comté du King, mais à une centaine de kilomètres de Renton, m'informe Conrad, resté de l'autre côté du break. C'est un coin assez reculé, suffisamment éloigné des plus curieux, sans pour autant être coupé du monde moderne grâce à la 90 qui passe un peu plus au nord… Ici, nous sommes à l'arrière du bâtiment principal. Le manoir et ses dépendances secondaires occupent deux hectares de la propriété à eux seuls. Je te laisse imaginer l'étendue totale…

Fier de m'avoir impressionné, Conrad sourit de toutes ses dents puis s'avance vers moi. Il se stoppe à un mètre – suis-je obligé de noter – et m'offre de le suivre jusqu'à l'avant du manoir, là où nous attendent « les autres ».

Incapable de m'en empêcher, je m'assure de la présence d'Eleuia dans mon dos et suis soulagé de l'y trouver, bien qu'elle n'ait toujours pas ouvert la bouche. Nous suivons donc la silhouette sombre de Conrad, longeons les murs imposants du bâtiment, pour finir par retrouver les lumières projetées par les larges et hautes fenêtres. Le perron en pierre brute est ainsi illuminé, tout comme une partie de la façade. Massif et cossu, je n'en saurais dater l'architecture tant le manoir paraît ancien et pourtant bien conservé. À mon avis, il s'apparente davantage à un château qu'à un « simple » manoir. Et bien qu'il semble outrageusement grand et riche, je pressens qu'il s'insère

très bien dans le panorama environnant.

Une construction sublime dans une nature sublime. Et quelque chose me dit que je ne dois pas être encore au bout de mes surprises.

Nous franchissons le seuil, moi avec prudence, les autres avec assurance en pivotant déjà sur la droite pour s'engouffrer dans un long corridor. Je leur emboîte le pas après un temps. Mes yeux vagabondent de-ci de-là, attirés par l'encadrement ouvragé des portes qui jalonnent le couloir, les renfoncements de pierres dans les murs bruts et froids, les torchères et autres candélabres peaufinés aux détails près et éclatants de richesses nobles. Je ne suis pas incollable en Histoire, mais il me semble que certaines pièces rappellent les codes de la Renaissance, d'autres du Moyen-Âge. Le mélange des matériaux et des tons est éclectique, surprenant même par moments… mais très agréable et chaleureux à regarder.

Mes compagnons, eux, en véritables habitués des lieux, ne s'arrêtent pas sur les quelques peintures exposées sur les murs, ou encore sur les tentures ocre et bordeaux camouflant certaines ouvertures. Leurs pas francs et sûrs ne ralentissent pas devant les collections d'armes et de protections présentes dans des vitrines ou accrochées aux cloisons. L'écho de leur démarche ricoche sur les parois plus lointaines de la bâtisse, et me fait enfin réaliser une chose qui m'avait échappée jusqu'à présent : nous sommes seuls. Personne n'a pointé le bout de son nez depuis que nous avons émergé de la voiture.

Déstabilisé, je tourne la tête de droite à gauche, de plus en plus vite, inspecte avec plus de précision les nombreuses galeries raccordées à la principale. Mais toujours rien. Pas un bruit, pas un mouvement. L'absence évidente d'âme qui vive ne paraît pourtant pas perturber les personnes devant moi. Le regard fixe, elles poursuivent leur route, nous font passer sous une arche spectaculaire, avant de pivoter dans un autre boyau. Arrivés à l'extrémité de celui-ci, nous empruntons un escalier tournant, le descendons, et échouons dans une sorte de vestibule haut de plafond, où l'humidité ambiante s'avère plus prononcée qu'à l'étage supérieur. J'ai soudain l'impression de me tenir dans les caves du domaine.

Au bout de quelques minutes supplémentaires, Eleuia et Conrad stoppent devant une double porte faite d'acier et de bois, plus massive encore que celle de l'entrée. Un bourdonnement indistinct me parvient de l'intérieur, des voix étouffées par l'épaisseur des matériaux. Ma nervosité remonte en flèche tout à coup, alerte et aux aguets.

Conrad pivote vers moi et me dévisage une seconde avant de m'interpeller.

— Comment tu te sens ?

— Mieux. La douleur… a presque disparu.

Surprenant, mais vrai : je suis passé d'un état d'agonie lente et

souffreteuse, à un état quasi normal, en dehors de quelques courbatures et élancements dans la poitrine. Et cela en l'espace d'une poignée d'heures à peine. Ça tient presque du miracle tant ma « guérison » est époustouflante et irrationnelle.

Il m'est avis qu'aucune, absolument aucune, intervention divine n'est responsable de tout ça… Dans notre monde, les miracles n'existent pas.

Conrad hoche la tête, tout en passant en revue mon corps de ses yeux perçants. Il me scanne, comme s'il était à la recherche de blessures qui nous auraient échappées jusqu'alors, puis remonte ses prunelles calmes et réfléchies dans les miennes.

— Bien. À présent, tu vas rencontrer nos dirigeants et quelques-unes des personnes qui vivent entre ces murs. Des présentations plus complètes sont de rigueur, je crois.

Il coule un regard énigmatique du côté d'Eleuia, cependant la jeune femme ne dit mot et garde son regard rivé sur les larges verrous qui entravent la porte. L'homme revient vers moi, un fin sourire amusé sur ses lèvres.

— L'heure des réjouissances est arrivée, Allan. Cette nuit, tout change pour toi. Ta vie ne sera plus jamais la même désormais.

— Et… ce changement est censé être en bien… ou en mal ? osé-je demander, sans arrêter d'observer nerveusement tantôt mes vis-à-vis, tantôt le battant verrouillé.

Les épaules d'Eleuia se crispent une seconde à l'entente de ma question, toutefois elle préfère laisser son acolyte répondre pour elle.

— Les deux, Hybride. Les deux. Tu vas prendre la plus grande leçon de ton existence ici… Ne l'oublie pas.

Incertain, j'acquiesce tout de même de la tête à ses propos, et récolte ainsi une œillade satisfaite. Le souffle court, je regarde la guerrière tirer sur les loquets, desserrer les verrous, tourner poignée sur poignée jusqu'à arriver à la plus grande de toutes qu'elle pousse vers la droite. Elle libère une expiration plus longue que les précédentes avant d'enfin attirer les lourds battants jusqu'à elle, laissant un nouveau puits de lumière ténu se refléter sur nous. Je me décale sur la gauche et jette un coup d'œil à la fois curieux et inquiet à l'intérieur… et ce que je vois me laisse bouche bée.

La salle toute en pierre est gigantesque. Son agencement rappelle celui d'un théâtre inversé : l'estrade surélevée, pouvant faire office de scène, est surplombée par des balcons taillés dans la roche et desservis par un grossier escalier sur la droite. Des colonnes, aussi larges que des troncs d'arbres centenaires, permettent de maintenir l'ensemble, leurs socles lourds rivés dans le sol poussiéreux. La lumière naturelle des rayons de la lune frappe l'intérieur de la fosse dans laquelle nous avançons. En hauteur, il doit il y avoir des ouvertures et lucarnes pour la laisser passer. Je ne discerne d'ailleurs pas ces dernières, tant le

sommet de ce sous-sol est hors de vue. Nous devons nous trouver plus profondément sous terre que ce que je croyais. L'existence d'un réseau sous terrain ralliant cet endroit au reste du pays ne m'étonnerait même pas.

Alors que nous progressons à faible allure, quelques torches s'allument à l'avant des balustrades de balcons, et encadrent ainsi la structure rocailleuse d'un halo vibrant qui atténue bien la sensation de froidure. Mes accompagnateurs s'arrêtent à cinq bons mètres de la scène. J'en fais de même trois pas derrière eux et glisse des œillades furtives sur les côtés. Mon regard erre sur les cavités sombres, les gravures étrangères sur les saillies des murs, le jeu d'ombres entre deux pics escarpés… tout plutôt que l'impressionnant comité d'accueil qui ne pipe plus mot depuis notre entrée dans les caves.

Je ne saurais estimer leur nombre sur un seul coup d'œil effrayé et rapide. Peut-être une petite trentaine de personnes, ou un peu plus. Au bas mot, autant de paires d'yeux qui, je les sens peser sur moi, inspectent avec minutie le moindre de mes faits et gestes. Et le déplacement soudain de mes deux escortes sur le côté n'arrange rien à l'affaire. Je suis dans leur ligne de mire immédiate. Aucune raison de paniquer, en somme.

Un fin nuage de buée s'échappe dans un tremblement lorsque j'expire l'air froid et moite du site. La tête basse, j'écoute et guette la suite des événements, ma salive restée coincée dans le fond de la gorge… mais les secondes s'écoulent sans que rien ne se produise.

Qu'est-ce qu'ils attendent ?

Dans l'expectative, je recherche le regard d'Eleuia, debout à un mètre de distance désormais, mais comme bien souvent, elle me le refuse. Les traits inexpressifs, elle garde la tête relevée vers la plateforme, ses yeux vagabondent paresseusement sur certains des visages qui lui font face. Je refoule un soupir et me tourne vers Conrad pour le découvrir dans la même position, à ceci près que lui, tantôt sourit, tantôt salue d'un profond hochement de tête ses homologues.

Enfin, les prunelles de la guerrière s'animent et se fixent sur le champ droit de la scène, vite imitées par les autres. Intrigué, je plisse les paupières, tente d'apercevoir ce qui les attire autant, mais rien n'est encore visible.

Alors pourquoi se tournent-ils tous dans cette direction ?

Ce n'est que quelques secondes plus tard que je comprends. Dans l'un des boyaux à mon côté, se répercute le son de pas tranquilles, dont l'écho me laisse toutefois deviner que leur propriétaire se trouve à une distance encore toute relative de notre position. J'écarquille les yeux d'effarement. L'acoustique de cette espèce de caverne nous aide à capter ces échos éloignés, cependant il est humainement impossible de

les entendre si tôt. Il s'est passé un trop long laps de temps entre le moment où ils ont perçu en premier ces bruits et celui où je les ai entendus… Ce n'est pas normal. Ce n'est pas possible. Vraiment pas.

Ne panique pas et respire.

Suivant les conseils de la voix, je me recentre et vois donc apparaître un homme aux longs cheveux gris et à la barbe taillée s'arrêter à l'entrée du tunnel. La peau mate, le corps robuste bien que vieillissant et les yeux foncés, le patriarche lève la tête sur les balustrades, la tourne vers l'estrade, puis vers la fosse, avant de rejoindre le plateau central. En chemin, sa bouche se fend d'un sourire tendre et rassuré pour Eleuia, et l'une de ses mains s'empare de celle que la jeune fille lui tend.

— Je suis heureux de te revoir, *maia gijia*[1], souffle le quinquagénaire en serrant affectueusement les phalanges bronzées.

— Moi aussi, *maio pudire*[2].

Quelques autres paroles sont échangées entre eux, certaines m'étant incompréhensibles à cause de l'emploi de cette langue étrange, mélange bigarré de sonorités espagnoles ou portugaises. Leur entretien ne s'éternise pas longtemps, mais assez pour que je note le plaisir et l'attendrissement sur les traits délicats d'Eleuia. Cet homme est important pour elle, et avant qu'une pernicieuse vague de jalousie monte en moi, je remarque les ressemblances équivoques entre les deux. La forme de leurs yeux notamment est identique, tout comme la ligne de leurs mâchoires. Père et fille semblent se retrouver enfin après une séparation qui leur a pesé.

— Bienvenue à toi aussi, Conrad, s'exclame le meneur en pivotant vers le guerrier. Je suis ravi de te retrouver en parfaite santé.

— Merci, Monsieur. J'espère que tout s'est bien passé ici en notre absence.

— Très bien. Nous n'avons rien à déplorer, heureusement.

Mon guide s'incline humblement une fois ces quelques civilités échangées. Le père d'Eleuia sourit une dernière fois à sa fille, puis termine son ascension jusqu'au plateau, où il salue la dizaine de personnes qui l'y attend.

Je le suis du regard, captivé par la force et l'énergie brutes qu'il dégage, alors qu'il ne fait rien d'autre que déambuler sur la scène pour l'instant.

Il est puissant. Très puissant.

Une femme blonde avance un siège à quelques centimètres du bord, tandis que trois autres personnes installent des bancs et autres assises en demi-cercle autour de lui. L'homme aux cheveux poivre et sel remercie les installateurs avant de s'asseoir au centre, à l'instar de ses condisciples. Les murmures qu'a engendrés son arrivée se tarissent dès lors qu'il lève la main pour réclamer le silence, le visage détendu et

serein. Après une nouvelle seconde d'attente, le maître des lieux – puisqu'il ne peut s'agir que de lui, au regard de la déférence qu'on lui témoigne – plonge ses iris noirs dans les miens, et déclare :

— Je vous souhaite la bienvenue dans ce manoir, Allan. Pardonnez la grandeur de cette assemblée, je sais qu'elle peut paraître intimidante, mais dès que nous avons su que vous arriviez, beaucoup d'entre nous ont souhaité faire votre connaissance au plus vite, plutôt que d'attendre demain.

L'assemblée en question concentre toutes ses prunelles acérées sur moi, désireuse de m'entendre m'exprimer pour la première fois. Nerveux, je déglutis et ose faire un pas en avant vers mon auditoire.

— Je… Merci pour votre accueil et votre sollicitude, dis-je avec hésitation, mon regard se perdant sur tous les faciès présents.

— J'espère que vous vous sentez mieux depuis votre arrivée ici, formule poliment mon vis-à-vis, un petit sourire confiant aux lèvres. Je suis navré pour les désagréments que vous avez connus sur le trajet. Et avant cela, aussi… Nombre d'entre nous sont déjà passés par vos tourments, nous compatissons à votre douleur.

— Oui, je… je vais mieux. Même si je ne comprends pas pourquoi. Tout comme ce qui m'arrive.

Un rire convulsif s'étrangle dans ma gorge et mes mains se serrent en poings pour tenter de faire redescendre la pression.

— Pour tout dire, je ne suis pas sûr d'avoir bien fait de venir ici. J'aurais… j'aurais peut-être dû rester dans cette ruelle.

— Vous alliez mourir dans cette ruelle, jeune Allan. Je ne vois pas en quoi il aurait été plus judicieux que vous y restiez, remarque le chef, les sourcils froncés.

— Parce que j'ai des chances de survivre ici ? interrogé-je, réellement surpris.

— Comment ça « des chances » ? Pourquoi seriez-vous là sinon ?

L'homme m'observe avec la même incrédulité sur ses traits que sur les miens. Je cligne plusieurs fois des yeux en inspectant tour à tour les figures de mon vaste public, et termine par celle d'Eleuia. Ses lèvres pleines sont pincées, comme si elle se retenait d'intervenir, et ses prunelles brillent d'une lueur à la fois courroucée et décontenancée.

Désorienté, je me focalise à nouveau sur son père et amorce des explications bancales.

— J'ai vu ce qu'ont fait ces… monstres à la jeune femme, là-bas. Ils l'ont mutilée, ils se sont… nourris d'elle, comme le feraient des… des…

Vampires.

Je n'ajoute plus rien durant de longues minutes, incapable de prononcer ce mot surréaliste. Mon silence n'est pas troublé par de

quelconques protestations ou murmures ; telle une statue de pierre, l'assistance ne bouge pas, elle ne semble même pas ciller. Un énième frisson remonte ma colonne au moment où je rouvre la bouche.

— Comme ma survie semblait assez importante aux yeux de vos amis, je pensais que c'était parce que vous vouliez joindre l'utile à l'agréable en somme, en…

— Vous mangeant. Ainsi, nous vous tuons et nous assurons votre silence éternel, tout en profitant de votre chair et votre sang.

Un spasme violent parcourt mes jambes et menace de me faire tomber au sol, à l'entente de ces conclusions – *mes* conclusions – formulées sur un ton froid et plat. Mon cœur fait une embardée malvenue dans ma poitrine, ce qui me vaut quelques coups d'œil et plissements de paupières plus insistants alentour.

— C'est ça, haleté-je, tendu.

Le quinquagénaire soupire et se renfonce dans son siège, la tête levée sur les crêtes et aspérités du décor.

— Sachez, jeune Allan, que nous déplorons tous ce qui est arrivé à cette malheureuse, souffle-t-il après une longue pause. Vous apprendrez bien vite qu'ici, nous avons des règles et des codes moraux à respecter et à appliquer, qui que nous soyons. Tuer pour son plaisir personnel ou tuer pour faire souffrir autrui n'en fait pas partie. Nous désapprouvons ces comportements et les punissons sévèrement.

— C'étaient pourtant deux des vôtres qui l'ont massacrée, si j'ai bien compris.

— Nous avons cru que Marcus et Ézéchiel partageaient les mêmes idéaux et visions des choses que nous. Nous nous sommes trompés, hélas… Et cette femme a payé le prix de notre erreur de jugement. Cela ne nous était plus arrivé depuis très, très longtemps…

— Que va-t-elle devenir ? demandé-je en me remémorant la douleur sur le visage crayeux de la morte.

— Conrad a appelé la police afin de leur signaler l'emplacement du corps. Ils ont dû débarquer sur les lieux peu de temps après votre départ. Caleb et Bree iront du côté de la morgue et du commissariat demain, pour voir si la famille de la victime a pu l'identifier et lui offrir des funérailles décentes. Dans le cas contraire, nous nous en chargerons.

— C'est très… gentil de votre part, réponds-je avec surprise et hébétude.

— Notre faute, notre responsabilité. C'est tout ce que l'on peut faire dans l'état actuel des choses.

Je ressens une pointe de compassion pour cet homme fatigué, à la voix si triste et monocorde soudain. Il paraît réellement souffrir et se préoccuper de la situation. Je hoche la tête à son adresse, en signe de remerciement implicite pour la sollicitude dont il témoigne.

Un nouvel instant de silence se déploie, silence que je finis par rompre en posant les questions qui me brûlent les lèvres depuis mon entrevue déplorable dans la ruelle.

— Alors je n'ai pas rêvé, ces Marcus et Ézéchiel étaient bien des monstres ? Ils l'ont dévorée ? Ce n'étaient pas juste des cannibales, ils étaient trop… étranges, trop forts et… rapides pour l'être. Ils étaient *autre chose*.

Mes yeux se perdent un instant dans le vague, mon esprit accaparé par les images fantasques et dignes du meilleur film d'horreur qui soit. Absorbé, je vire naturellement du côté d'Eleuia et revois son corps gracile se mouvoir dans la nuit, l'épée au poing et du sang frais sur ses bottes.

— Vous êtes tous autre chose, assuré-je à mi-voix en captant enfin le noir abyssal de ses iris.

Cependant, rien ne passe sur son minois juvénile. Elle n'exprime ni colère, ni surprise, ni désappointement, les seules émotions que je semble pourtant lui inspirer. Là, maintenant, alors qu'elle me regarde… elle est une coquille vide. Elle ne souhaite pas m'expliquer et continue à forger un mur infranchissable entre elle et moi.

Son père, lui, se montre plus loquace et ne rechigne pas à la tâche.

— C'est exact, Allan. Et vous savez déjà ce que nous sommes. Votre instinct n'a pas arrêté de vous le hurler. Il a même très certainement dû vous pousser à comprendre certaines autres choses avant cette nuit, concernant le monde… Et vous concernant vous.

Une secousse involontaire me lance de l'intérieur à ces mots et se répercute dans mon crâne, comme si la nouvelle part en moi voulait acquiescer *violemment* à cette idée.

— Vous n'étiez pas prêt à l'entendre avant, mais tout a changé pour vous aujourd'hui, n'est-ce pas ? C'est ce qui vous a poussé à nous rejoindre. Votre corps et une partie de votre esprit voulaient venir jusqu'à nous… et ils ont fini par nous trouver, m'explique le patriarche avec calme.

— Ça ne devrait pas être possible, chuchoté-je presque pour moi-même.

— Ça ne le serait certainement pas si tu étais humain, commente Conrad en faisant un pas en avant.

— Doucement, Conrad. Ne le brusque pas non plus.

— Sauf votre respect Monsieur, je ne crois pas que tourner trop longtemps autour du pot soit plus judicieux. Cet hybride s'est accroché envers et contre tout à la vie, et il ne se rend même pas compte de l'exploit qu'il est parvenu à réaliser dans cette voiture.

Le jeune soldat secoue la tête, presque déçu par mon manque de clairvoyance.

— Même si une partie de lui résiste encore, nous pouvons tous

sentir dans cette salle qu'il bouillonne de l'intérieur. Il doit et *veut* être confronté à la réalité.

Moi, bouillonner de l'intérieur ? Et tout le monde peut le sentir ? Je me donne plutôt l'impression d'être un moucheron prisonnier d'une toile d'araignée, apeuré et perdu, plutôt que celle d'un homme empressé et impatient.

— Sans vouloir te manquer de respect à mon tour, mon cher Conrad, tu n'as jamais vraiment su faire preuve de tact et de délicatesse, le morigène son vis-à-vis, les yeux levés au ciel. Il serait peut-être temps d'apprendre cet art et d'en témoigner à l'occasion.

Conrad se renfrogne, blessé, et s'avachit sur l'élévation rocheuse, tournant ainsi le dos à son délateur.

— Pardonnez l'impulsivité de notre compagnon, Allan, m'apostrophe ce dernier avec un sourire d'excuse. Il est vrai que nous avons bien des explications à vous fournir, explications que vous êtes en droit d'entendre et de réclamer, mais je ne voudrais pas vous effrayer outre mesure. Les événements du jour doivent être assez traumatisants comme cela, je ne souhaiterais pas mal m'y prendre et risquer d'aggraver votre état.

— Non, je… je comprends. Et je crois… que je veux entendre ce que vous avez à me dire.

— En êtes-vous sûr ?

Ma peur panique mène un véritable combat contre ma soif de réponses, elles s'entrechoquent toutes deux à grands coups d'arguments délétères et ravageurs pour mon organisme. Un instant terrassé par l'angoisse prégnante de voir mon univers entier basculer sur ses fondations, la seconde qui suit, je balaie cette dernière et la soumets à ma volonté de connaître plus, d'aller plus loin et d'évoluer enfin.

Cède. Arrête d'être une mauviette. Cède à ce que l'on veut tous les deux.

Ma tête pivote encore une fois vers Eleuia à la fin de cette pensée, soumis à la force d'attraction qui me domine depuis notre rencontre. Mutique, la guerrière brune me retourne un regard lointain et énigmatique que je ne parviens toujours pas à interpréter. Une nouvelle vague de chaleur monte en moi, lèche mes veines et fait vibrer mon cœur sous mes côtes. Chaque cellule de mon être cherche à se rapprocher encore et toujours d'elle, tandis que ma voix interne poursuit sa litanie de suppliques. Et plus je soutiens mon observation, plus l'empressement que décrivait Conrad tout à l'heure se fait sentir dans mes membres et ma poitrine. Cette femme est la raison principale qui me retient ici, plus que mon désir de savoir, je crois. Tout en moi me hurle de ne jamais plus la laisser, de ne pas tenter de lui tourner le dos, quand bien même elle n'est pas disposée à m'accepter pour le moment.

Repartir en l'abandonnant après moi serait comme m'arracher cœur et tripes, une perspective qui rend fébriles et désespérées les deux parts distinctes en moi. Eleuia nous… rassemble, nous force à œuvrer main dans la main, malgré nos différends. Plongé dans ses prunelles d'onyx, je me rends compte de l'importance capitale qu'elle représente pour moi. Pour nous.

Alors je fais ce que nous voulons. Malgré mes doutes, malgré ma profonde confusion. Je cède.

— Oui. J'en suis sûr. Dites-moi tout.

Chapitre 5

Ma déclaration n'étonne pas plus que cela mon auditoire. Personne alentour ne bronche durant plusieurs secondes, mais je me désintéresse bien vite des badauds pour me focaliser sur mon interlocuteur premier. Les yeux aussi foncés que ceux de sa fille, le patriarche ne dévie pas des miens. Il semble réfléchir au déroulement de ses explications.

Pensif, son regard franc fait trois fois la navette entre ma personne et Eleuia, une attitude qui accélère significativement mon rythme cardiaque. La belle brune feule tout bas en observant son père plutôt que moi, et ce dernier hausse un sourcil équivoque à son adresse. Un nouveau grommellement s'élève alors, plus clair que le précédent, toutefois le chef ne commente pas et se penche plutôt vers moi.

— Je tiens d'ores et déjà à vous avertir, Allan, que je ne peux parler qu'en mon nom, qu'au sujet de mon histoire personnelle, débute-t-il, sans faire cas de mon air ahuri après l'étrange échange qui vient d'avoir lieu. Les habitants de ce manoir pourront combler les trous dans mon discours à la moindre occasion, bien sûr. Quelques précisions supplémentaires ne seront sans doute pas de refus.

Il sourit aux silhouettes au-dessus et derrière lui, comme pour les remercier par avance pour leur aide et leur soutien. Je hoche la tête, puis j'attends qu'il poursuive.

— Peut-être faudrait-il que je commence par de plus amples présentations, raisonne-t-il avec un sourire plus discret. Je viens tout juste de me rappeler que je ne vous ai même pas donné mon nom.

Il rit, gêné par cette étourderie.

— Je me prénomme Necahual, et je suis né dans la cité de Pomoná. Si vous êtes assez féru de géographie comme moi, vous aurez compris que je suis originaire du Mexique, tout comme ma fille, Eleuia.

De concert, nous jetons un coup d'œil à la susnommée. Les traits toujours crispés, elle nous inspecte elle aussi, sans pour autant intervenir ou s'avancer en direction de son père. Campée sur ses pieds, la jeune femme n'a visiblement pas l'intention de bouger ou de nous apporter ses lumières.

— Oui, on remarque tout de suite vos ascendances amérindiennes, me permets-je de dire en revenant sur le visage de Necahual.

— Je vous l'accorde, il est difficile de passer à côté. Mais savez-vous que cette cité n'existe plus aujourd'hui ?

— Non… Je l'ignorais.

— Tout ce qu'il en reste désormais, ce sont quelques ruines,

m'informe-t-il encore, le regard au loin. C'était une cité maya, pas aussi prospère et glorieuse que celle de Chichén Itzá ou même de Tikal, mais nous y étions bien.

Un rictus mélancolique apparaît sur ses lèvres lorsqu'il glisse vers l'air insondable d'Eleuia.

— La vie était plus simple à l'époque. La culture du maïs et du cacao étaient prospères, nous faisions d'ailleurs énormément de troc avec les cités voisines plus petites. Nous nous entendions bien avec ces peuples. Nous avions créé des alliances avec nombre d'entre eux pour assurer nos sécurité et prospérité respectives.

— Attendez, vous…

Mon interruption ne semble cependant pas être entendue par Necahual qui continue son discours déroutant.

— Nous étions doués pour tisser le coton et travailler des métaux comme l'or ou l'argent pour créer des bijoux et parures. Une poignée de personnes ici et dans des maisons amies s'adonne encore à cette pratique, par goût et par nostalgie, évidemment…

— Mais vous ne… ça ne se peut pas.

Un nouvel accès de panique fouette mon sang et je sens mes yeux s'écarquiller tant l'énormité de ses révélations m'affole.

— Notre art a été très apprécié, et ce, de tout temps. Notre écriture et notre code ont fasciné des masses entières au fil des siècles, et il subsiste encore tant de secrets autour de notre civilisation ! Des secrets que nous avons emportés avec nous.

— Et qui resteront tus aux humains, déclare une voix sèche en hauteur.

Necahual lève la tête pour échanger un long regard d'apaisement avec la personne visiblement blessée et en colère. Enfin, et après un hochement du menton, le patriarche s'en détourne et tente, malgré ma perplexité grandissante, de reprendre sur un ton plus léger.

— Avez-vous déjà voyagé en Amérique latine, Allan ? Vous êtes-vous déjà arrêté devant les peintures et glyphes mayas qui ornent les sites et monuments de ce pays ? Non ? C'est là un spectacle magnifique que je conseille de voir au moins une fois dans sa vie. Les couleurs bigarrées et vivantes, la jungle tropicale, la faune sauvage, les cactus… et au milieu de tout cela, le reste des cités de mon peuple.

Trop choqué pour dire quoi que ce soit, je cligne bêtement des paupières, la bouche entrouverte, comme le serait un poisson hors de l'eau.

— Là-bas, j'ai eu la chance d'y voir naître et grandir six de mes enfants, souffle mon interlocuteur avec mélancolie. Deux autres sont mort-nés, hélas… Ma seconde femme s'en est longtemps voulue, malgré mes nombreuses tentatives pour la réconforter. Mais la perte d'un enfant, aussi précoce soit-elle, est une douleur parfois trop lourde

à porter. Elle n'a plus jamais été la même après ces tragédies.

L'homme plisse la bouche, amer et attristé par ses pénibles souvenirs. Il se lève, puis fait quelques pas lents sur l'estrade.

— Eleuia est la dernière survivante parmi mes descendants. Ses frères et sœurs se sont éteints les uns après les autres, malgré nos multiples tentatives pour les sauvegarder, ajoute-t-il en regardant sa fille. Nous avons tout fait pour, vraiment… Mais désormais, de notre famille, il ne reste plus qu'elle et moi.

— *Pudire*[3]…, murmure-t-elle sur un ton autant d'avertissement que de supplique.

— Je sais, je sais. Tu n'aimes pas lorsque nous parlons d'eux, l'interrompt son père avec un soupir.

— Et tu t'égares, relève-t-elle à son tour, les sourcils froncés. Ce n'est pas en parlant de nos morts que tu parviendras à clarifier les choses pour lui.

— Souhaites-tu t'en charger dans ce cas, ma chérie ? Tu connais aussi bien que moi notre histoire, tu y étais après tout.

Devant la pique et le ton mielleux de son père, Eleuia s'assombrit, mais ne moufte pas, décidée à ne pas lui faire ce plaisir. Elle ne tient absolument pas à m'expliquer, à moi, ce que le chef n'arrive pas à faire de but en blanc. Et bien que cette manière de tourner un peu autour du pot avec l'aide d'une longue introduction nébuleuse l'agace, Eleuia ne compte pas prendre la relève. Pas si cela revient à me parler directement.

Ignorant la pointe acérée qui s'insinue dans mon thorax, je zieute en direction de l'un et de l'autre, remarque leur posture passive-agressive, puis m'arrête sur le plus âgé des deux lorsque sa voix résonne à nouveau.

— Ma fille n'a pas totalement tort, je dois bien l'admettre… Ce préambule doit vous paraître bien mystérieux et hors de propos, mon cher Allan, j'en suis désolé. Je vous assure qu'il a toutefois son intérêt. Mais je vais tâcher d'être plus… direct et concis, comme me l'a conseillé Conrad tout à l'heure.

Je ne cille plus, obnubilé par l'expression pensive et sérieuse qui s'est peinte sur les traits de Necahual.

— Je suis né noble, tout comme l'ont été mon père et mon grand-père avant moi. Et comme dans de multiples autres endroits à travers le monde, j'étais destiné à diriger mon peuple, de par cette filiation. À la mort de mon père, je devais devenir le chef religieux de la cité de Pomoná. À l'instar de tout bon souverain, je devais remplir les devoirs inhérents à ma condition, comme celui de rendre grâce à nos divinités.

Rendre grâce à des divinités. Chef religieux. Une cité en ruines aujourd'hui. Tous ces éléments commencent à sérieusement m'inquiéter. Ce n'est pas juste une façon un peu trop excentrique ou

imagée de parler, cette fois. C'est bien plus que ça…

— Nous étions très croyants à cette époque, vous savez. Nous vénérions et saluions plusieurs dieux qui, nous en étions convaincus, devaient nous protéger des catastrophes ou invasions ennemies, ou encore nous aider pour assurer la pérennité de notre cité. Le Soleil, la Pluie, le Maïs… tous étaient liés à la Nature, que nous chérissions et servions.

Oh, bon sang… Ça ne peut pas être ce que je crois.

— Nos cultes religieux avaient pour but de remercier ces dieux et de nous attirer leurs faveurs futures. Ainsi, certaines… formes de dévotion s'imposaient et faisaient figure de, ce qu'on appellerait aujourd'hui, offices religieux courants, mais incontournables.

— Des sacrifices, expiré-je d'une voix à la fois distante et affolée, reflet parfait de la scissure qui se forge en moi.

— Oui. À diverses occasions, nous nous adonnions à ce genre de pratiques. Certains de nos prisonniers étaient sacrifiés, tout comme les perdants au jeu de balle, un jeu très populaire qui se disputait là encore au nom des dieux. D'autres fois encore, à la fin d'un cycle par exemple, c'était le chef religieux lui-même qui se perforait plusieurs parties du corps pour nourrir la terre de son sang.

— Oh, mon Dieu…

Une bise glaciale semble frigorifier un instant mes os, me faisant presque claquer des dents. Mon souffle se hache, s'entrecoupe et met plus de temps à remonter de mon pharynx jusqu'à atteindre ma bouche. Cependant, je tue dans l'œuf de nouvelles complaintes dès que j'aperçois les prunelles sombres et dures de la guerrière, tournées vers moi.

— Je ne peux que comprendre votre désapprobation et votre dégoût. Longtemps, nous avons cru bien faire, réplique Necahual, la mine triste et coupable. Nous pensions être dans le vrai et accomplir ce qui devait être accompli… Nous n'étions que des hommes, après tout.

Interpellé par cette ultime phrase, mon inconscient pointe le bout de son nez et me force à me montrer plus attentif et stoïque à ce qui va suivre.

— Nous avions toujours peur de souffrir plus que de raison, de connaître la fureur des dieux insatisfaits, murmure le patriarche, le nez plongé entre ses pieds. Nous partions davantage en guerre pour trouver de nouveaux prisonniers et calmer ainsi leur soif. Nos calendriers avaient beau être fiables et travaillés soigneusement, nous n'étions pas à l'abri de certains fléaux, comme crainte et paranoïa… Mon père et les notables de l'époque avaient instauré ce climat d'incertitude constante, ce qu'ils ont transmis à leurs descendants ensuite, en plus de leurs pouvoirs.

L'air indéchiffrable, il percute mon regard choqué et intrigué, avant de choir dans celui de sa fille et de soupirer.

— Les sacrifices humains sont déjà des atrocités en eux-mêmes, surtout lorsqu'ils sont « motivés » par des intérêts personnels et des croyances puristes. Aujourd'hui, nous le savons. Malheureusement, à l'époque… nous avons fait bien pire que cela.

Je frissonne et déglutis à cette annonce, peu rassuré déjà par les images atroces que me communique mon imagination trop fertile.

— Mon peuple et moi ne faisions pas qu'offrir ce sang à la terre, comme je vous l'ai déjà expliqué. Nous nous en *nourrissions* aussi. En abondance.

La nausée, tout comme la répulsion, me submergent une seconde, avant d'être vertement refoulées par la volonté de fer de mon esprit. La crispation de mes traits m'a néanmoins trahi lorsque je tombe sur l'éclat terni et vitreux des iris du chef de clan.

— Nos aînés pensaient que ce procédé nous permettrait d'être plus forts et en symbiose totale avec nos divinités et la Nature. Ils étaient persuadés que nous nourrir de sang nous forgerait davantage, nous façonnerait même en êtres plus robustes et plus dangereux pour nos ennemis.

Necahual stoppe ses déplacements devant moi et me scrute. Ses yeux plissés ne sont plus rieurs depuis un bon moment déjà, la gravité manifeste qui l'habite me donne autant envie de le soutenir que de m'enfuir en courant.

— Mon père a été le premier à instaurer cette coutume. Elle avait lieu très souvent, tous les prétextes étaient bons pour consommer encore et encore plus de sang… Lui et les autres nobles étaient obsédés par les supposées vertus que devaient nous apporter l'élixir de vie. Et lorsque, à sa mort, est venu mon tour de diriger la cité de Pomoná, j'ai suivi ses traces, sans remettre en cause ses principes. Car défier l'autorité de notre chef, mort ou vif, revenait à défier ni plus ni moins celle des dieux… Alors, la tradition a continué avec moi.

Son menton tourne en direction d'un balcon sur la gauche, sur lequel est rassemblée une dizaine de personnes. Il épluche leurs visages, s'abîme dans leurs regards, puis poursuit son récit, une ébauche de sourire ironique au coin des lèvres.

— Je n'étais pas toujours sûr du bien-fondé de cette entreprise. Je voulais à la fois honorer la mémoire de mon père et conserver la confiance de mon peuple, toutefois j'avais certains doutes… Je ne croyais pas vraiment que les dieux nous accorderaient leurs faveurs, pas au point de faire de nous des surhommes, comme en rêvaient nos aînés… Je me suis fourvoyé cependant.

— Co… comment ?

Son rictus s'élargit un peu à l'entente de mon bégaiement.

— Au fil des décennies, nous avons pu remarquer des changements certains chez nombre d'entre nous. Nous étions parvenus, par exemple, à soulever des charges de plus en plus lourdes, seuls, alors qu'elles nécessitaient normalement la force de quatre hommes réunis. Nous parcourions de plus longues distances sans nous sentir fatigués ou essoufflés. Nous courions plus vite, aussi vite que les guépards de la jungle. Nous étions moins soumis à l'emprise des maladies, de l'environnement… du temps.

Ébahi, j'entrouvre la bouche de stupéfaction, sans toutefois parvenir à prononcer une quelconque syllabe.

— Une véritable frénésie s'était emparée de nous à l'époque, se remémore le patriarche en secouant la tête. Nos rituels sacrificiels et notre dévotion religieuse ont évidemment gagné en puissance par la même occasion. Dans leur miséricorde, nos divinités nous avaient entendus et exaucé nos prières.

Le ton grinçant qu'utilise mon interlocuteur me pousse à pivoter vers le reste du public pour jauger sa réaction. L'expression blasée d'Eleuia ainsi que l'air pincé d'hommes sur ma gauche ne m'échappent pas et me font comprendre que tous rejoignent leur dirigeant : ces croyances anciennes étaient illusoires.

— Nous nous sommes bercés de ces fadaises un très long moment, n'ayant pas d'autres explications possibles pour ces miracles impromptus. Toute cette mascarade a duré et nos aptitudes hors du commun se sont amplifiées. De jour en jour, nous découvrions notre puissance, notre force, notre… invincibilité. Nous devenions plus grands, plus musculeux, plus agiles et intuitifs, plus captivants aussi. Nous étions redoutables, dangereux. La Nature nous avait fait cadeau de nouveaux dons pour mieux conquérir le monde. Et nous l'avons fait : nous avons migré de cité en cité, de région en région, puis de pays en pays, pour finir par nous éparpiller sur chaque continent de cette terre. Notre nouvelle longévité nous a permis de tout découvrir, de tout voir… Nous avons appris des hommes, nous nous sommes penchés sur leur mouvance, leur évolution. Nous avons compris ce qui…

— Attendez. S'il vous plaît. Attendez.

L'envolée lyrique et passionnée de mon hôte s'interrompt brusquement à ma demande. Ses orbes noirs percutent les miens, l'air interrogateur, mais il me faut quelques secondes supplémentaires pour rassembler mes mots – et le courage nécessaire – pour m'exprimer.

— Vous… avez parlé de… dons. De vitesse, de force.

— C'est exact, intervient-il lorsque je bute à nouveau. Je crois que vous avez eu la démonstration de ces talents il y a quelques heures.

— Vous avez aussi parlé de… longévité, me risqué-je, sans rebondir sur son intervention. Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Avec un sourire indulgent, Necahual descend de la scène pour me rejoindre et se plante à une trentaine de centimètres de mon corps tremblotant.

— Nous sommes très résistants. Et très vieux.

— Que…

Je déglutis avec peine, déstabilisé par l'énergie incommensurable qui se dégage de mon vis-à-vis. Je n'avais jamais été confronté à pareille… aura. Il n'est pas n'importe qui, et mon intuition me souffle que cet homme est l'être le plus puissant et charismatique de toute cette assemblée.

— Quel âge avez-vous ?

Cette question me brûlait les lèvres depuis un moment et il a fallu que ce soit la part la plus curieuse en moi qui la formule. Necahual me raconte sa vie à l'époque de la civilisation maya. Je le comprends en mon for intérieur. Je ne veux pas y croire, ne peux pas l'envisager… mais je dois savoir.

Le silence se fait autour de moi. Pas une vibration, pas un murmure ne s'échappe ; c'est comme si les respirations de la trentaine de personnes présentes s'étaient toutes coupées. Même si je suis tenté de le faire, je ne dévie pas de Necahual qui reste grave, solennel en continuant de m'inspecter. Mon souffle finit par se briser à son tour dès que sa réponse se fait entendre.

— J'ai vu le jour en 264 après Jésus-Christ. Les miens et moi avons connu l'ère maya et avons participé à sa prospérité. Voilà plus de dix-huit siècles que j'arpente la Terre, avec le soutien de mes compagnons.

Et sans ciller ou se détourner, il englobe d'un geste du bras le rassemblement derrière lui pour terminer son discours. Mes poumons me brûlent, la tête me tourne sous l'effet du manque d'oxygène, je n'arrive pourtant pas à remédier à ce problème dans l'immédiat. Trop choqué, je chavire un peu sur mes jambes, fais quelques pas confus vers l'arrière. Des spasmes violents parcourent de nouveau mes membres. Mon cou contracté craque à chaque pivotement frénétique sur la droite et sur la gauche lorsque je me mets en quête d'un démenti virulent, ou d'un ricanement sardonique qui me conforterait dans l'idée que tout ceci n'est qu'une vaste blague. Mais rien ne vient.

Les rares visages que je perçois sont aussi graves que celui de leur chef et ne trahissent aucune forme d'amusement rentré. En désespoir de cause, je me tourne franchement vers Eleuia, toujours amarrée à son pilier, mais ce que je lis sur ses traits angéliques m'électrocute. Sous son masque poli et maîtrisé d'indifférence muette, je vois toutefois briller un éclat brut et profond de sincérité… et de mélancolie.

Oh, mon Dieu ! Cela veut vraiment dire que…

Je tangue une nouvelle fois sur mes pieds, comme si je venais de

recevoir un magistral uppercut en plein foie. Ma bouche s'ouvre en grand, laissant ainsi une goulée d'air pénétrer dans mes poumons en détresse, même si, sur le moment, le soulagement ne m'envahit pas. J'ai la sensation que je vais tourner de l'œil ou vomir tripes et boyaux si personne ne me vient en aide et ne m'affirme que je ne suis que le dindon de la farce.

Ne dramatise pas et respire. Ce n'est pas une comédie, et tu le sais. Il est temps d'accepter la réalité, à présent.

Ne pas dramatiser ? Putain, mais ce n'est pas lui qui assiste à l'effondrement de son monde et de tout ce qu'il croyait vrai et réel ! J'ai le cerveau qui va exploser d'une minute à l'autre, mais ce n'est pas grave, il ne faut pas exagérer, hein.

Calme-toi, Allan. Te mettre dans un état pareil ne t'avance à rien.

Un trémolo feutré mêlé à un cri d'agonie vibre entre mes dents serrées, tandis que je me laisse tomber à genoux sur le sol poussiéreux. Mes mains agitées pressent mon crâne en surchauffe, et mon buste effectue quelques balancements irrépressibles d'avant en arrière lorsque de nouveaux hurlements hystériques enserrent ma gorge.

Ça n'est pas vrai. Ça n'est pas en train de se produire. Ça n'est pas vrai.

— Allan, respirez. Tout va bien se passer, m'affirme avec sollicitude Necahual au-dessus de moi.

— Il va peut-être mourir maintenant, finalement, note Conrad avec froideur, à quelque distance de là. Je me suis peut-être trompé.

— Tais-toi, Conrad ! Immédiatement !

Un tambour immense bat en rythme avec mon cœur contre mes tempes, distille un mal neuf dans mes veines chauffées à blanc. L'explosion n'est plus très loin cette fois, pareille à une éruption volcanique digne du Vésuve lorsqu'il a détruit la ville de Pompéi.

— Eleuia, viens. Il a besoin d'aide.

Dans mon brouillard enfumé, je tressaille à ce nom… et plus encore quand aucune réponse de sa part ne filtre.

— Eleuia, tu m'as entendu ? Il a besoin de toi. Viens l'aider.

— Pourquoi ?

Son ton est glacial, frise le défi et la grossièreté.

— Tu sais très bien pourquoi, ma fille ! éructe soudain son père, à bout de patience. Nous le savons très bien tous les deux. Alors, ne discute pas et fais ce que je te dis !

La jeune femme ne répond rien un long moment, et malgré l'horrible déchirement qu'elle m'inflige, ma tête pivote dans sa direction. Ma vision rendue floue par la douleur et la pression dans mes nerfs optiques, je ne peux que deviner sa fine silhouette qui s'est dégagée du mur. Stoïque et les bras le long du corps, elle ne s'avance pas et regarde droit devant elle, là où doit se trouver Necahual.

— Tu dois toi-même être dans un état déplorable, reprend ce dernier d'une voix sèche et cassante, alors épargnez-vous davantage de souffrances à tous les deux et viens ici.

Je crois discerner un frémissement continu sur la bouche d'Eleuia au mot « souffrances », mais je ne saurais dire s'il s'agit d'un spasme de colère ou de retenue.

— Eleuia ! continue à s'impatienter son père alors qu'elle ne bouge toujours pas.

Mon cœur vrille dans ma poitrine en même temps que l'autre part en moi essuie une avalanche de lacérations, plus affûtées que des poignards. C'est atroce, une véritable séance de torture dont le seul responsable est ma propre folie.

Le regard acéré de la guerrière tombe dans mes prunelles mouillées de larmes, mais aucune note de pitié ou de compassion ne vient le troubler. Il semble, au contraire, plus farouche que jamais. Une seconde, il se déporte sur le corps massif et colérique de Necahual qui se précipite sur elle, sa voix tonitruante poursuivant ses invectives autoritaires.

— Eleuia, il suffit avec cette mascarade ! Tu ne trompes personne et surtout pas moi. Tu es ulcérée, je l'ai bien compris, mais ne te venge pas puérilement sur lui. Il n'y est pour rien et n'a rien demandé non plus. Alors, cesse tes enfantillages et fais ce qu'il y a à faire pour le ramener !

Les paroles du chef m'auraient fait frissonner d'effroi si je n'étais pas déjà en train de lutter contre l'évanouissement. Sa religion est faite et ne souffre pas d'opposition : il tient à ce que je reste en vie. Je ne réussis pas à me sentir soulagé de cette découverte tant mon esprit divague et commence à lâcher prise, mais je note toutefois l'information. Pour plus tard. Du moins, si un plus tard est envisageable… Car si la décision du père est prise, celle de la fille l'est tout autant et elle ne va pas dans son sens.

Bornée, Eleuia revient plonger une seconde fois ses orbes incandescents et vindicatifs dans les miens, et s'exclame :

— Non. Je ne le ferai pas. Je ne peux pas.

Et tandis que Necahual enrage, que la foule échange des chuchotements de plus en plus fort, je sens une vague de ténèbres s'abattre sur moi.

Chapitre 6

Non !

Le cri strident de la voix dans ma tête me vrille les tympans et m'empêche de sombrer dans l'inconscient.

C'est hors de question ! Relève-toi sur-le-champ, Allan. Tu m'entends ?

Irrité par ses ordres, je serre davantage les paupières, comme pour m'en soustraire.

Tu te débrouilles pour te remettre sur tes deux jambes. Tu te débrouilles pour te redresser. Mais il hors de question que tu restes avachi sur ce sol, à attendre que la mort te cueille ! Je ne le permettrai pas.

Le ton, plus caverneux, proche de l'aboiement, résonne durement à mes oreilles, comme le ferait un orage pétaradant dans le ciel. Il est évident qu'il ne lâchera pas le morceau. Cette part de moi ne veut rien n'entendre de ma souffrance ou de mon désir d'abandonner. Son emprise infernale rôde dans mes membres et dans mon esprit, tel un vautour à l'affût du moindre signe de faiblesse de sa proie. Elle attend le bon moment pour frapper. Pour reprendre le contrôle. Mais je ne suis pas sûr de vouloir la laisser faire.

Comme si j'allais te laisser le choix !

À bout, je referme mes poings avec force et enfonce mes ongles dans mes paumes. Je n'en peux plus de tout ça. Je ne suis pas prêt à voir mon univers tout entier changer. Je ne suis pas prêt à *me* voir changer en quelqu'un… ou en quelque chose qui ne sera pas seulement humain.

Je suis secoué par une décharge, tout droit en provenance des tréfonds de mon être, qui équivaudrait à une tape bourrue dans l'épaule. Une tape qui voudrait me faire entendre que, puisque je semble comprendre de quoi il s'agit, je devrais l'accepter et ne pas avoir aussi peur.

Ça fait déjà partie de toi.

Et si je ne voulais pas que ça me submerge ? Si je préférais contrôler cette partie de moi plutôt que l'inverse, hein ? J'en ai assez de ne plus être le seul maître à bord. Ça ne devrait pas se passer ainsi.

Tu n'essaies même pas de m'écouter. Tu te rebiffes à chaque fois.

La réciproque est de mise ! Je ne suis pas non plus écouté. Je suis, *nous sommes* dans une impasse, car personne n'écoute personne, et chacun décide dans son coin ce qui serait le mieux à faire. Mon être ne devrait pas être scindé en deux. Ça n'est pas normal ou acceptable.

Alors écoutons-nous. Travaillons ensemble en commençant par nous redresser. N'abandonnons pas.

Et pour quoi faire ? Pour nous retrouver devant un public avide et inconnu qui, pour d'obscures raisons, me prend pour une bête de foire ? Pour affronter notre destinée ? Pour devenir aussi monstrueux que les autres ? Pour nous relever devant une femme qui sera sans doute si déçue de nous voir le faire qu'elle nous tournera le dos définitivement ? Pour voir briller le dégoût et la colère dans ses yeux à chaque fois qu'ils tomberont sur nous ? Pour qu'elle nous rejette encore une fois alors même qu'on ne se connaît pas ? Toutes ces perspectives ne me disent rien, à moi…

La voix ne trouve rien à répliquer sur la fin. Je me recroqueville un peu plus sur le sol, même lorsqu'une vague de douleur se diffuse depuis ma cage thoracique. Dès qu'il est question d'Eleuia, nous sommes en symbiose l'un avec l'autre : l'âme en peine, l'air aux abois et le cœur brisé. C'est totalement insensé…

Le silence s'installe un peu entre nous après cela, laisse les échos lointains des voix de Necahual et Conrad, et d'autres encore que je n'identifie pas, rebondir par ricochet sur nous. Leurs paroles sont indistinctes pour le moment, espèce de flou dissonant et insaisissable, mais ça n'est pas désagréable. Au contraire, cela me permet de me préserver encore quelques instants de la folie alentour.

Mon répit est de très courte durée cependant, car ma voix interne reprend doucement son plaidoyer dans ma tête.

J'ai conscience que tu passes par des moments difficiles. Et que certains… éléments sont plus perturbants que d'autres. Je comprends, dans une certaine mesure, ton état de lassitude et de peur. Mais j'aimerais que toi, tu comprennes que tout ceci n'est pas la fin. Mais bien le commencement.

Attentif, j'absorbe ses paroles et patiente pour avoir le reste.

Tu ne peux pas abandonner. Pas alors que nous sommes ici, entourés de personnes… comme nous. Des personnes qui peuvent nous aider à faire face et à comprendre tout ce que cette nouvelle vie implique. Il faut que l'on en sache plus, Allan. Ça fait partie de nous, de toi. On ne peut pas renier ce que l'on est.

Dans cet état entre conscience et inconscience, je me sens pousser un profond soupir, à deux doigts de céder. Elle a raison. Tout ce qu'elle avance résonne et vibre au fond de moi.

Redresse-toi, Allan. Et affrontons ensemble la suite.

J'ai envie de la croire. Et j'ai besoin d'avancer en accord avec moi-même.

Je te promets que si nous y mettons chacun du nôtre, nous y arriverons. Lève-toi maintenant.

Mes muscles dorsaux et cervicaux bougent en premier, s'assouplissent puis se bandent légèrement pour me permettre de changer de position à terre. Les sons et paroles s'interrompent au-

dessus de moi, me poussant ainsi à poursuivre mes efforts pas à pas. Je ramène mes genoux repliés au niveau de ma tête et rouvre les yeux, le nez enfoui entre eux. Mes poumons se remplissent d'air, puis l'expulsent, une fois, deux fois, avant que je me décide à poser mes bras tendus au sol et à pousser sur mes jambes contractées.

Soutenu par l'élan et la force que je ne considère pas encore comme tout à fait miens, je plante mes pieds dans la poussière et le granit, remonte le buste et les épaules bien droits, et embrasse la salle d'un seul coup d'œil circulaire.

— Pardon pour ce… malaise, déclaré-je le plus posément possible en m'arrêtant sur Necahual. Ça va mieux, maintenant. Je suis prêt à reprendre notre discussion.

J'avise les expressions qui m'entourent et je sens ma voix interne jubiler devant l'étonnement, voire l'ébahissement des uns et des autres. Leur chef a même un grand sourire satisfait dessiné sur sa bouche et les yeux pétillants de fierté, ou quelque chose d'approchant. Alors qu'il fait quelques pas tranquilles pour s'approcher de nouveau de moi, je m'en détache pour mieux chercher Eleuia. Je sais qu'elle est toujours là, aux ondes brûlantes qui me lèchent l'épine dorsale. Je la découvre à plusieurs mètres de distance, enfoncée à moitié dans l'ouverture d'un tunnel, son regard incisif pointé sur moi.

Les poings serrés elle aussi, la belle brune me jauge de haut en bas, une lueur indéchiffrable dans ses iris. Rien ne trahit sa surprise ou son mécontentement de me voir debout et bien portant. Elle reste juste là, sans bouger, plongée dans sa contemplation et ses pensées. Je donnerais très cher pour en connaître la teneur… tout comme je donnerais très cher pour pouvoir la toucher une nouvelle fois, aussi bref soit ce contact.

Mes jambes se raidissent soudain sous moi, comme si elles étaient prêtes à s'élancer droit sur elle. Je me force à les détendre sur-le-champ, les sourcils froncés, convaincu de la bêtise de cette action.

Mais on en meurt d'envie, toi et moi.

Peut-être, seulement ce n'est pas la chose à faire ! Ce n'est pas parce que son visage n'exprime aucune émotion hostile à mon égard qu'elle ne me réduira pas en charpie à la seconde où je tenterai de la rejoindre. Je sens que chaque pore de son être me rejette en bloc ; cette sensation s'est inscrite dans ma propre chair dès qu'Eleuia s'est écartée de moi dans cette ruelle. Et même si cela me démolit de l'intérieur, j'ai conscience que je ne suis pas en mesure d'y changer quoi que ce soit pour le moment.

Plus tard, donc.

Peut-être. Nous verrons… Là, tout de suite, j'ai d'autres sujets de préoccupation qui requièrent mon attention immédiate. Necahual est arrivé à mon niveau et serre mon épaule avec précaution, ses yeux

bridés dans les miens.

— Vous semblez revenir de loin, Allan. Vous ne désirez pas prendre un peu de repos plutôt ?

Sentant ma peau chauffer sous sa paume, je m'arrête un instant dessus, sûr d'y apercevoir de la vapeur ou des braises tant elle irradie et est chaude. Rien n'en sort, bien sûr, mais l'impression est troublante.

— Non, je n'ai pas envie de me reposer tout de suite…, réponds-je, l'air absent.

Je remonte sur le visage de Necahual et le détaille minutieusement cette fois. Son front, ses pommettes, les quelques rides sur ses joues et au coin de ses lèvres… Il paraît vraiment n'avoir qu'une cinquantaine d'années. Mais dès que je me penche sur son regard, sur l'infinie sagacité qui semble y régner, je ne peux que remettre en doute cette première idée. Ce ne sont pas là les prunelles d'un homme aussi « jeune ». L'expérience et les souffrances que j'y vois briller sont bien plus vieilles.

— Comment est-ce possible ? soufflé-je, toujours incrédule, mais plus calme. Comment pouvez-vous être encore en vie ?

Un bref rictus passe sur ses traits à cette question.

— Je viens de vous l'expliquer. Vous savez pourquoi.

— Allez-y plus franco dans ce cas.

— Bien. Si vous insistez, je ne m'y oppose pas.

D'un geste de la main, il m'invite à venir m'asseoir sur l'estrade. Je m'exécute et remercie même l'homme qui amène une chaise dans mon dos, avant que celui-ci disparaisse sans un mot, puis m'installe en face de mon interlocuteur. Les mains bien à plat sur ses accoudoirs et le buste haut, Necahual m'inspecte une dernière fois, songeur, avant de reprendre la parole d'une voix modérée et patiente.

— J'ai conscience que toute cette soirée vous déstabilise. Elle vient remettre en cause votre vision du monde et vos certitudes…

— Je le sais maintenant et je vais m'efforcer de l'accepter.

Je souffle par le nez tandis que Necahual me lance un regard d'excuse, puis ouvre la bouche pour exprimer d'une seule traite les mots les plus fantasques qui soient :

— Vous êtes un vampire. D'autres ici le sont également, comme l'étaient vos anciens acolytes, Marcus et Ézéchiel.

La part la plus rationnelle en moi n'arrive pas à l'intégrer ou à y croire, même si je sais être dans le vrai.

L'air toujours aussi désolé et doux, mon hôte n'abonde pas de suite dans mon sens. Il prend le temps de réunir ses idées avant d'avancer :

— Je suis né humain et j'ai évolué en vampire. Tout à l'heure, je me moquais de mes anciennes croyances et du fanatisme qui en avait résulté. Je ne peux toutefois, encore aujourd'hui, expliquer très

clairement ce qui m'a conduit, ce qui nous a tous conduits à ce devenir.

— Essayez quand même, quémandé-je, penché un peu plus vers lui.

— Ces rituels sacrificiels, qui se sont répandus et intensifiés pendant le règne de mon père, ont développé un changement, une mutation… dont ma génération et celles qui l'ont suivie, en ont été le catalyseur. Le sang que nous ingurgitions a eu un réel impact sur nos existences, il nous a transformés.

— Mais comment ? l'interromps-je, ma voix ricochant sur les parois.

— Un pur hasard génétique, un alignement parfait de planètes, une véritable volonté divine… toutes les spéculations sur l'origine même de ce phénomène sont possibles. La réponse, elle, n'a pas encore été trouvée, m'explique Necahual en secouant le menton. L'Homme a évolué à partir d'espèces diverses comme les hominines et les hominidés ; nous autres sommes une nouvelle forme d'évolution qui part des hommes.

— C'est vraiment…

— Je sais, acquiesce-t-il lorsque je ne finis pas ma phrase par manque de mots. Cette absence d'éclaircissements nous fait le même effet. Mais les choses restent ce qu'elles sont. Les faits sont les faits : nous sommes différents du commun des mortels. Nous sommes devenus vampires.

— Vous ne cherchez pas à savoir, à comprendre ?

— Si, bien sûr ! Nous y travaillons depuis des décennies, même. Les avancées scientifiques sont nos meilleurs alliés, assure-t-il avec un sourire entendu.

— Donc il existe des vampires scientifiques ? interrogé-je, l'image d'une de ces créatures en blouse blanche à l'esprit.

Ses yeux pétillent et il rit avant de me répondre.

— Mais oui. Nous occupons toutes sortes d'emplois d'ailleurs. Nous vivons comme n'importe qui !

— À quelques détails près, fais-je toutefois remarquer.

— À quelques détails près, concède mon interlocuteur après s'être un peu calmé. C'est vrai.

— Vous êtes vraiment âgé de dix-huit siècles ?

— Oui, Allan.

— Et la puissance et l'énergie que je sens se dégager de vous ne sont pas des jeux de mon esprit ?

— Je ne pense pas.

Je fais une pause, à moitié rassuré de ne pas être tombé dans la folie furieuse.

Pas à pas, Allan.

J'avale ma salive avant de poursuivre mes interrogations nerveuses.

— Comment… gère-t-on le fait d'être immortel ?

— Nous ne sommes pas immortels, Allan, déclare Necahual avec un sourire. Certes, nous vieillissons bien plus lentement que n'importe quel autre être humain, mais nous mourrons tous un jour.

— Ah bon ?

— Nous ne sommes pas des morts-vivants. Nous n'avons pas dû faire d'échange de sang avec un autre vampire avant d'être tués, puis nous réveiller sous terre en quête d'une victime pour terminer le processus. Anne Rice et Bram Stoker étaient des auteurs remarquables, mais la création vampirique ne marche pas ainsi.

L'amusement sur ses traits ne m'échappe pas, il plisse un peu plus les pattes-d'oie sous ses paupières.

— Vous voulez dire que…

— Nous sommes des êtres vivants, Allan. Et comme tout être vivant, nous mourrons un jour… Même si dans notre cas, la mort ne nous visite pas avant plusieurs siècles.

— Incroyable, soufflé-je malgré moi. C'est… incroyable.

Je le fixe une longue minute avec des yeux ronds, ébahi par cette longévité démesurée. Bien vite cependant, mon cerveau revient sur l'un de ses dires.

— Existe-t-il tout de même un processus pour cette « création vampirique » ? Peut-on transformer un humain en vampire ?

Est-ce ce qui m'est arrivé ? Aurais-je été mordu, ensorcelé ou qu'importe la manière pour être changé ?

Absorbé par cette nouvelle vague d'inquiétudes, je capte toutefois un profond soupir agacé derrière moi. Je me retourne et aperçois Conrad, les bras croisés et les yeux au ciel, en train de secouer la tête d'agacement.

— Eh ben, il n'est vraiment pas très fin quand il s'y met !

— Conrad, l'avertit Necahual avec un regard torve.

— Non, mais c'est vrai. À croire qu'il n'a rien écouté depuis le début !

Irrité, l'homme sage ferme les paupières et pince l'arête de son nez. Je me ratatine sur mon siège, soudain honteux d'avoir commis une bévue.

— Je suis désolé si je vous ai énervé, susurré-je, le feu aux joues. Je n'ai peut-être pas été assez attentif…

— Ne vous excusez pas, Allan, je ne suis pas énervé contre vous, me rassure immédiatement mon vis-à-vis. Vous découvrez l'envers du décor après avoir subi un horrible traumatisme, et si certains ici présents semblent l'oublier ou n'en avoir cure, ce n'est pas mon cas.

Sa dernière réplique, plus sèche, est directement adressée à Conrad, accompagnée d'un coup d'œil courroucé. Le patriarche attend un instant pour poursuivre notre conversation, le menton tourné vers la tête basse de Conrad, s'assurant ainsi qu'il n'émettra plus aucune

remarque désobligeante à l'avenir.

— Pour en revenir à cette histoire de création, dit-il avec plus de calme, il n'est pas possible de transformer un humain en vampire, non. Le vampirisme n'est ni un virus ni une « aptitude » qui se transmettrait par un simple échange de sang ou par une morsure. Tout est question de génétique, en fait. Nous avons découvert que la transmission ne pouvait se faire que par les gènes.

— Comme pour certaines maladies ou carences, vous voulez dire ?

— C'est un bon parallèle, oui. Pour essayer d'expliquer le plus simplement possible ce mécanisme, les gènes « surnaturels » peuvent être activés par l'éveil du sang par toutes nos espèces. Le sang est synonyme de vie, de tout temps, de tout âge et dans toute culture. Toutefois, l'activation de ces gènes dépend de la part génétique déjà « disponible ». Si, par exemple, le brassage génétique est trop important, si les ancêtres « surnaturels » sont trop lointains dans l'arbre généalogique, et que la base humaine reprend le dessus, il n'y aura pas d'activation de ces gènes… On en revient donc ici à la question de la dominance et de la récessivité génétique. De surcroît, grâce à ces gènes particuliers, il est possible d'observer une forte augmentation du taux de neurotransmetteurs, de synapses, de molécules, de connexions cérébrales, d'hormones, *et cætera*. D'où un surdéveloppement des facultés cérébrales et l'apparition de nos… aptitudes spécifiques.

Necahual s'arrête, hoche la tête dans le vide en décrochant ses prunelles des miennes, pourtant rondes comme des billes. J'ouvre et je referme la bouche à plusieurs reprises, à nouveau soufflé et dépassé.

— « Toutes nos espèces » ? parviens-je enfin à lâcher, étourdi par les conséquences que ces trois pauvres mots impliquent.

Pourquoi tu t'en étonnes ?

Ignorant la question flegmatique de ma conscience, je balaie d'un œil neuf les environs, détaille avec peur les quelques visages que je réussis à voir.

Tu t'attends à pouvoir les différencier d'un simple coup d'œil ?

Je ne réplique rien, continue mon inspection jusqu'à ce que l'homme puissant devant moi penche la tête dans ma direction.

— Les vampires ne sont pas les seules créatures hors du commun qui soient, cher Allan.

— Com… Combien y en a-t-il d'autres ? bégayé-je, statufié sur place.

— Quelques-unes. Et certains de leurs représentants sont effectivement présents parmi nous, déclare-t-il en remarquant mes regards alarmés. Cela dit, peut-être que nous devrions aborder cette question plus tard… non ?

Comme depuis le début de cette loufoquerie, les deux parts en moi ne sont pas d'accord sur la réponse à fournir. Cependant, je parviens à m'imposer cette fois-ci et à acquiescer à la suggestion de Necahual. Ce

dernier n'ajoute rien, respectant ma décision.

J'étouffe le soupir agacé qui résonne dans ma tête, puis ravale la boule logée dans ma gorge.

— J'aimerais tout de même savoir une chose.

— Quoi donc ?

Mes dents passent avec nervosité sur ma lèvre inférieure, tandis que mes orbes tourmentés plongent dans ceux sages et calmes qui m'épinglent.

— Je veux comprendre ce que je suis, proféré-je en me félicitant par-devers moi de ne pas avoir la voix tremblante ou incertaine. Je veux savoir.

Une nouvelle tension alourdit l'atmosphère ; les visages, inexpressifs jusque-là, se crispent un à un. Seul Necahual ne semble pas habité de la même agitation. D'un geste de la main sur le côté, il réclame le calme et la maîtrise chez ses hôtes. Il les obtient en un dixième de seconde, en véritable chef incontesté.

— C'est une requête plus que compréhensible et raisonnable, Allan, débute-t-il, bien assis dans son siège. Et j'aimerais vraiment y apporter une réponse claire et sans embûche…

Mes sourcils s'arquent haut sur mon front à l'écoute de cette étrange réponse.

— Je ne suis pas sûr de saisir ce que cela veut dire…

— Ça n'est pas très évident à expliquer non plus, argue le chef avec un demi-sourire. Disons que cela tient plus à des sensations qu'à un raisonnement cohérent et ordonné.

— Où vous voulez en venir ? attaqué-je, rendu acide par ses paroles sibyllines.

— Nous ne savons pas précisément ce que vous êtes, Allan. De prime abord, j'estime que vous êtes assez proche de mon espèce, vu l'attrait particulier qu'exerce votre sang sur certains d'entre nous.

— Je vous demande pardon ?

Horrifié, j'agrippe avec force les accoudoirs et y enfonce mes ongles, prêt à bondir au moindre signe ou mouvement suspect autour de moi.

— L'odeur de votre sang et l'arôme de votre peau nous attirent beaucoup, comme le feraient habituellement ceux de nos congénères. Votre empreinte olfactive est similaire à la nôtre, toutefois elle paraît plus exotique, presque plus… épicée ?

— C'est vrai, acquiesce Conrad à quelques pas de là. Ça embaume et donne très vite l'eau à la bouche. Son odeur est plus séduisante encore que celles d'un incube et d'un vampire réunis.

— Je suis d'accord. Il doit forcément avoir des liens avec les incubes aussi… Un hybride à trois sangs mêlés donc ? Humain, vampire et incube.

— Ça en a tout l'air.

Inconscients du malaise grandissant qu'ils font naître en moi, les deux hommes discutent de ma condition, tout à leurs spéculations et impressions dérangeantes. La partie de moi qui est sous le charme de ces créatures boit leurs paroles, fascinée par leurs théories et les affiliations qu'ils émettent. Alors que de mon côté, je me retiens de hurler ma détresse et de prendre mes jambes à mon cou.

Necahual me regarde sans vraiment me voir, de profonds hochements de tête ponctuant la fin de chaque intervention de Conrad, l'air absorbé par toutes les pensées qui le traversent à mon sujet. Je n'écoute plus ce qui se dit entre eux, bien assez perturbé par les mots « sangs mêlés » et « incube » pour ne pas rajouter de nouvelles sources d'affolement à mon esprit surmené.

— Il y a toutefois quelque chose d'indéfinissable et d'insaisissable chez lui, murmure encore mon interlocuteur. Peut-être que…

Il s'arrête, songeur et en pleine délibération interne, semble-t-il, tandis que Conrad derrière lui me jette un nouveau coup d'œil inquisiteur.

— Ne le croyez pas plus extraordinaire que nécessaire, Monsieur, lui fait remarquer le jeune homme avec aplomb. Avoir trois affiliations génétiques sera sans doute le seuil maximal atteignable, beaucoup d'entre nous n'en ont pas autant. Et ceux qui présentent un code génétique hors-norme ne développent pas obligatoirement les particularités dues à ces espèces.

— Tu as raison, Conrad. Cependant, nous ne sommes pas à l'abri de trouver quelque exception à ces règles, réplique Necahual avec un regard éloquent dans ma direction.

— Vous croyez que ce moucheron est un genre de super hybride ? Lui ?

Le dédain transparaît dans son ton de voix, me faisant instantanément oublier la pseudo gentillesse dont il avait fait preuve avec moi à la sortie de la ruelle. Conrad ne m'apprécie pas, il semble même se méfier de moi… Il ne m'accepte pas, et son seul regard condescendant me l'apprend. Je ne sais pas d'où lui viennent ce flegme et cette inimitié à mon encontre, mais il ne s'en cache pas.

On dirait que le mépris des classes sociales existe aussi ici.

Pour un peu, la comparaison grinçante de ma voix interne me ferait presque sourire. Je choisis plutôt de reporter mon attention sur Necahual, qui n'a toujours pas répondu à la pique irrespectueuse du guerrier. Son silence dure quelques autres secondes, secondes qu'il passe ses yeux plantés dans les miens.

— Il pourrait l'être, oui… Qui sait… Mais même si ça n'était pas le cas, il reste l'un des nôtres et nous devons lui offrir asile et protection, s'exclame-t-il en reportant son expression dure sur Conrad. Nous devons l'aider à découvrir son plein potentiel ainsi qu'à s'acclimater à

sa nouvelle condition. Ainsi, jeune Allan, proclame-t-il en s'adressant à nouveau à moi, vous êtes le bienvenu entre ces murs. Et nous souhaitons vous apporter soutien et assistance pour cette nouvelle vie qui commence.

Nouvelle vie ?

— Je dois rester ici ? Et mon travail, mon appartement ? paniqué-je.

— Je sais que cela fait beaucoup de choses à la fois, Allan…

— Je ne peux pas rester ici, voyons ! J'ai une vie, des gens qui vont finir par s'inquiéter de ne pas me voir venir au boulot.

— Mais aucune famille et peu d'attaches en dehors de votre emploi, je me trompe ? m'interrompt Necahual, le calme personnifié.

J'ouvre la bouche, mais ne trouve rien à argumenter. Je n'ai effectivement pas de famille ou d'amis proches qui me manqueraient ou à qui je manquerais… Cependant, ce genre d'éléments n'est pas à la disposition du premier venu, encore moins d'un homme que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam il y a encore quelques heures…

Chapitre 7

— Comment savez-vous cela ? l'interrogé-je, sceptique.

— C'est un aspect propre aux hybrides, tels que vous, Allan. Si vous n'êtes pas dès votre naissance insérés dans notre univers, entourés de représentants de votre espèce, vous vivez une « existence humaine » simple, mécanique.

— Vide, ajoute Conrad sans pouvoir – ou vouloir – s'en empêcher.

— Vous ne vous liez pas beaucoup avec ceux qui habitent votre environnement, rebondit le patriarche en foudroyant le jeune sur place, parce qu'inconsciemment vous êtes à la recherche de vos semblables. Vous nous cherchez sans bien le comprendre et sans bien l'avoir intégré, jusqu'à que vous tombiez enfin sur nous.

— Non… C'est… c'est trop.

— Vous êtes attirés par nous, et nous par vous. Nous nous reconnaissons mutuellement. C'est un peu comme si nous formions…

— Une famille, soufflé-je sans trop y croire.

— Une famille un peu informelle, je vous l'accorde, tempère Necahual avec un sourire doux aux lèvres.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Eh bien, il y a parfois quelques tensions entre nous bien sûr, comme vous pouvez le constater à l'heure actuelle, mais globalement notre fonctionnement ressemble à celui d'une vaste famille recomposée.

Quelques rires chaleureux accueillent ses explications au-dessus de nos têtes. Il sourit franchement et leur envoie un geste de la main en réponse à leur approbation, tandis que je secoue plusieurs fois la tête.

— Le problème reste toutefois inchangé dans mon cas, protesté-je à nouveau. Je ne peux pas disparaître du jour au lendemain. Et je ne peux pas non plus abandonner mon poste comme ça.

Et pourquoi pas ? N'as-tu déjà pas mille fois envisagé d'en démissionner ? N'y pensais-tu pas encore il y a quatre heures de cela ? Cette vie fait partie de ton passé, Allan. Ce qui t'attend ici, c'est ton avenir.

— Tu ne sembles pas saisir la nécessité de te retrouver ici, intervient soudain une femme mûre en se détachant du groupe. Même si Necahual a raison quant à tes capacités hors pair, je doute que tu puisses survivre loin des tiens, comme tu le prévois.

Ses jambes robustes la mènent à quelques centimètres de mon siège, ses prunelles bleu clair, et froides comme la glace, fixées sur moi.

— Notre chair, notre corps, et plus que tout notre sang, appellent à être réunis avec ceux de nos semblables. Nous dépérissons loin d'eux,

nous nous affaiblissons. Les moins résistants d'entre nous perdent la tête avant de succomber. Ensemble en revanche, nous nous protégeons, nous soutenons. Nous apprenons des uns des autres. Nous devenons plus forts, plus maîtres de nous-mêmes.

Je ne moufte pas durant son laïus, fasciné par la ferveur qu'elle met dans ses mots. Cette femme croit dur comme fer à ce qu'elle dit, et plusieurs sifflements appréciateurs s'élèvent derrière nous. Je tourne sur moi-même et découvre le même feu, la même témérité se consumer dans chaque être à proximité.

Écoute-les, Allan. Ils savent de quoi ils parlent.

Consterné, je reviens face à Necahual, resté en retrait jusque-là.

— Ce qu'avance Marianne ici présente est vrai, Allan. Nous ne pouvons pas rester trop éloignés les uns des autres, encore moins lorsqu'il est question de « novices ». Vous êtes plus fragiles, plus vulnérables face à vos émotions, à vos changements internes… En plus de nécessiter un accompagnement dans votre acclimatation, vous risquez aussi de… déraper plus facilement.

— Déraper ? relevé-je, alarmé par son air pincé.

— Un euphémisme pour « massacre d'innocents », me répond immédiatement la dénommée Marianne. C'est ce qui arrive chez les non éveillés, ceux qui n'ont pas été élevés parmi nous dès leur naissance et qui ne connaissent donc rien de leurs facultés jusqu'au jour où ils commettent l'irréparable. Des personnes comme toi, jeune Allan.

— Je ne vais pas… Enfin, je ne vais pas me mettre à tuer n'importe qui, c'est ridicule ! Pourqu… pourquoi le ferais-je ?

— Parce que tu ne sauras pas te contrôler. Parce que c'est dans ta nature.

— Comment ça ? Je croyais que vous ne tuiez pas les hum… d'innocents ? m'offusqué-je, les yeux ronds, en butant toutefois sur le mot « humains ».

Marianne ne me répond pas, elle scrute le visage fermé de son chef qui finit par se lever de son séant et nous tourner le dos. Mains jointes, Necahual reprend lentement la parole alors que je bouillonne d'impatience.

— Vous vous rappelez de ce que je vous ai appris sur mes origines, Allan ? Sur les origines des vampires comme moi ? Ce que le sang que nous ingurgitions nous avait permis d'acquérir.

— Oui, très bien.

Trop bien, même…

— C'est le sang qui nous permet de vivre si longtemps et de développer des… pouvoirs qui font rêver les hommes depuis la nuit des temps. Il nous a permis d'évoluer. Mais il est aussi responsable de notre cruauté.

— Quoi ?

— La nature, la vie trouve toujours un équilibre, poursuit-il dans un filet de voix. Ainsi, elle nous a rendus dépendants à cette source de puissance. Nous ne pouvons nous passer de boire du sang désormais. Ce qui n'était que rituel obscur à l'origine s'est retourné contre nous pour se transformer en nécessité.

Mon souffle se perd quelque part entre ma trachée et ma bouche, et une sueur froide coule entre mes omoplates en me figurant que le pire reste encore à venir.

— Bien sûr, nous n'avons pas besoin de tuer les êtres sur lesquels nous nous nourrissons dans l'absolu, cependant le sang… crée une véritable frénésie en nous qu'il est dur d'endiguer par notre seule volonté. Le sang réveille nos plus sombres pulsions, nos plus noirs instincts. Et l'inexpérience et l'absence d'empathie font partie de nos plus grands ennemis lorsqu'il est question de ne pas y céder.

— C'est ce pour quoi il est impératif que tu demeures parmi nous, Allan, embraye la femme à mon côté. Nous t'aiderons à ne pas fléchir devant ces pulsions.

Si je n'étais pas déjà assis, je m'écroulerais très certainement.

— Je… Vous avez dit que vous n'étiez pas sûrs de savoir ce que j'étais, balbutié-je après quelques secondes de flottement. Je ne suis peut-être pas vampire, je ne vais peut-être pas…

— Toute créature surhumaine est soumise à des instincts de mort et de destruction qui la dépasse, me contredit Necahual, une lueur désolée dans ses iris. Ce que vous êtes n'a pas vraiment d'importance concernant ce point spécifique. Vous voudrez tuer, Allan… Et jouir de la souffrance que vous infligerez.

Mon Dieu, c'est un vrai cauchemar. Le pire film d'horreur qui soit. Et je viens tout juste d'intégrer le casting réservé aux monstres hideux et assoiffés de sang. Necahual, Marianne, Conrad… tous n'ont eu de cesse de me le rappeler : je suis comme eux et donc condamné à semer chaos et désespoir autour de moi. Il n'existe aucune forme d'échappatoire. Bientôt, je serai dans une autre ruelle sombre, tard la nuit, mais plus en tant qu'observateur tétanisé, mais bel et bien comme prédateur à l'affût de sa prochaine proie.

Sauf si tu apprends à te contrôler. Sauf si tu restes ici avec eux. Ils t'enseigneront tout ce qu'il y a à savoir sur eux, sur nous. Ils sauront te guider et t'empêcher de commettre l'impardonnable. Il faut juste que tu acceptes leur proposition et que tu leur fasses confiance.

Mes mains tremblent de nouveau sur mes genoux alors que j'écoute attentivement les conseils de ma voix interne. La peur d'être seul pour affronter cette vraie nature est soudain aussi forte, si ce n'est plus, que celle d'être autre chose qu'humain. Ce que je suis et ce dont je suis supposé être capable me terrifie, mais la perspective d'être livré à moi-

même, loin de ces quatre murs, m'empêche tout simplement de respirer.

— Ça va aller, Allan ? s'enquiert le patriarche avec sollicitude.

Je ne peux pas répondre avec honnêteté à cette question. Je baisse les yeux sur mes doigts et tente d'en calmer les tremblements incessants, mais la panique bat trop fort dans mes veines. Dieu merci, je garde conscience cette fois – je me suis assez donné en spectacle comme ça…

Contre toute attente, Marianne se penche sur moi, plante son regard franc dans le mien, et attrape mes mains froides entre ses doigts. Elle m'arrime à elle, me transmet un peu de son être, de son histoire, de sa ténacité en un seul échange. Elle perce mes défenses à son tour, s'attendrit un instant sur ma confusion et mes angoisses, puis s'endurcit en captant l'autre part de moi, déjà prête au combat. Sa force de caractère m'épingle sur place, me travaille au corps et finit par me pousser à sortir les mots que je crève d'envie de dire au plus profond de moi.

— Je vais rester. D'accord, je vais rester. Je vais rester avec vous.

Marianne esquisse un sourire satisfait et hoche la tête, tandis que Necahual s'avance jusqu'à moi en souriant plus largement encore.

— Parfait ! Nous sommes ravis de vous accueillir dans notre communauté, Allan. J'espère que vous vous y sentirez comme chez vous.

— Merci, murmuré-je en me levant enfin de mon siège.

— Il est bien trop tard à présent pour que nous vous fassions une visite des lieux en bonne et due forme, cela devra attendre quelques heures. Le temps de vous reposer un peu et de reprendre des forces, continue le chef de clan, une main posée sur mon épaule.

Quelques conversations à mi-voix s'élèvent lorsque nous nous dirigeons vers les escaliers. Les gens aux balcons se désintéressent enfin un peu de nos personnes. La vie semble reprendre son cours normal, certains vont même jusqu'à quitter la cave *via* les souterrains, sans demander leur reste. Des personnes forment quelques petits groupes informels çà et là, échangent et rient tranquillement, tandis que nous marchons entre eux.

— Durant les premières semaines de votre séjour, vous allez en apprendre un peu plus sur notre fonctionnement, notre histoire et notre rythme de vie, m'explique encore Necahual en saluant de temps en temps quelques têtes connues. Vous allez rencontrer beaucoup de monde ici et découvrir d'anciennes et de nouvelles cultures. Vous allez aussi vous entraîner physiquement et mentalement afin de développer au mieux vos aptitudes. Et vous pourrez faire des recherches sur votre propre histoire, vos origines personnelles, si le cœur vous en dit.

— Je ne saurais même pas par où commencer, confié-je, hésitant. Je

ne connais quasiment rien de ma famille.

— Ne vous en faites pas, vous y arriverez à force de persévérance et de patience. Je vais vous affecter quelques guides pour vous accompagner dans tous vos apprentissages. Des personnes de confiance et qui sauront vous plaire, j'en suis certain.

— Oh, c'est gentil de votre part, mais je ne souhaite pas devenir un poids.

— Vous ne serez jamais un poids, Allan, enlevez-vous cette idée saugrenue de la tête ! Vous êtes l'un des nôtres et vous serez traité en tant que tel par tous.

Je lui adresse un pâle sourire, reconnaissant, mais je ne peux être totalement d'accord avec lui. Je connais au moins une personne ici qui ne me voit pas comme son égal, mais bien comme un fardeau. Sa silhouette est d'ailleurs tournée dans notre direction, même si elle fait tout pour nous ignorer.

Mon cœur se contracte, froissé par l'attitude blessante d'Eleuia, et me pousse à prendre une inspiration pour me ressaisir.

Elle ne supporte même pas de me regarder…

Necahual observe lui aussi sa fille, une barre de contrariété ridant son front couleur teck. Je le sens hésiter à aller lui parler, mais soudain son attention est appelée ailleurs. Son regard se déporte sur sa gauche, imité par le mien, et sa bouche forme un sourire réjoui.

— Ah ! Quand on parle du loup…

Un rire amusé résonne sur toutes les parois des souterrains, le plus profond et caverneux que j'ai jamais entendu. Je me mets instinctivement au garde-à-vous, intrigué et confondu par ce son. Mais à l'apparition du propriétaire de ce rire, mon ébahissement dépasse tout entendement. L'homme qui s'avance droit sur moi, les yeux pétillants de malice, est une véritable armoire à glace. Un char d'assaut n'en viendrait pas à bout même s'il était lancé à pleine puissance, tant ce colosse en impose et paraît indestructible.

Massif et musculeux, le poitrail fier et le pas sûr à la limite du martial, le nouvel arrivant détonne dans le décor. Le teint blanc, les cheveux mi-longs ramenés en une petite queue-de-cheval à l'arrière du crâne, il ne semble ressembler à aucun autre ici. Tous ceux qu'il croise sur son passage arrêtent de parler et le dévisagent une seconde, tantôt méfiants, tantôt incrédules devant ce géant. Même s'ils doivent être habitués à lui s'ils vivent vraiment ensemble, une lueur similaire de choc et d'épatement brille dans leurs iris.

La question est de savoir si nous devons nous aussi nous émerveiller ou nous en méfier ?

— Sander ! s'exclame Necahual en donnant l'accolade à l'homme-montagne. Mon ami ! Comment s'est terminée ton excursion avec ton groupe ?

— Bien, nous n'avons connu aucun problème majeur, lui répond-il.

Ils échangent ainsi quelques instants sans plus se préoccuper de moi, me permettant d'observer plus avant le monument-vivant à ma droite. De près, ce Sander est plus impressionnant encore. Sa large mâchoire prononcée dessine un sourire tout aussi grand qu'elle, et lui confère un air simple et amical en total contraste avec sa carrure de mastodonte. Toutefois, la seconde chose qui interpelle après son corps, c'est son regard : ses yeux sont d'un bleu glacé électrique, une couleur froide, déstabilisante et sauvage qui ne manque pas de rappeler ses origines scandinaves. Cela, ajouté à son prénom, ses cheveux clairs et sa stature de lutteur invincible… un Norvégien ou un Suédois, peut-être ? Un homme qui aurait reçu en cadeau de ses ancêtres du sang viking, par exemple.

Ou peut-être a-t-il été lui-même Viking…

Je réprime un frisson, mal à l'aise avec cette idée pourtant très plausible au vu de ce que je viens tout juste d'apprendre, et préfère reporter mon attention sur Necahual.

— Je voudrais te présenter Allan qui rejoint cette nuit notre communauté, me présente-t-il en reposant une main sur moi. Allan, voici Sander, celui qui, s'il accepte, deviendrait l'un de vos guides et mentors ici. J'ai une confiance aveugle en lui et il est l'homme idéal pour ça.

— Le chef tient surtout à me garder quelque temps entre ces murs plutôt que de me voir courir la campagne à tout va, réplique Sander avec un clin d'œil humoristique. Il n'empêche que je serai heureux de t'aider à t'adapter, Allan.

Serein, il me tend l'un de ses battoirs immenses que j'hésite à serrer une seconde. Je crains qu'il brise mes doigts entre les siens. Je m'y résous cependant et l'intense chaleur qui m'enveloppe à son contact me surprend. Là encore, une nouvelle contradiction entre son apparence brute et polaire et le caractère plus rayonnant et attractif qu'il m'offre petit à petit.

— Je suis ravi de te rencontrer, Sander. Merci pour ton futur soutien, dis-je avec un sourire sincère sur le visage.

Il hoche la tête, mouvement profond qui desserre un peu le nœud dans sa tignasse, le regard soudain attiré sur nos mains jointes. Concentré sur ces dernières, il garde la mienne une seconde de trop avant de la relâcher et de relever ses orbes surpris sur moi.

— Impressionnant… Je pense que l'on te l'a déjà fait remarquer, mais tu dégages quelque chose d'étrange et de… familier à la fois, c'est troublant. C'est comme si tu étais un être neuf et ancien en même temps…

Sander penche la tête sur le côté pour mieux m'inspecter, comme l'avait fait Conrad un peu plus tôt, les sens aux aguets.

— Je ne comprends pas bien comment une telle chose est possible, mais c'est ce que je ressens… Personne ne m'avait dit qu'il était si particulier, reproche-t-il soudain à Necahual, les sourcils froncés dans sa direction.

— C'est sans doute parce que personne ne le savait avant de se retrouver confronté à lui, lui réplique ce dernier d'un air espiègle. Excusez Sander, il a un petit côté savant obsessionnel toujours à la recherche de nouvelles énigmes scientifiques.

— Ah ! C'est l'hôpital qui se moque de la charité, là, raille le colosse avec un sourire en coin. Tu es même pire que moi !

Déboussolé par cette joute verbale, je ne relève pas sur le moment et laisse mon regard désarçonné naviguer de l'un à l'autre. Après de nouveaux échanges de réparties piquantes et allusions que je ne capte qu'à moitié, Necahual balaie la salle du regard puis demande à Sander :

— Où est Gillian, mon ami ? Je croyais qu'elle devait arriver avec toi.

— Elle ne doit pas être très loin, elle voulait repasser par sa chambre avant de rencontrer notre nouvelle recrue, le rassure Sander en me décochant un coup joueur dans les côtes.

Par chance, le gaillard n'y est pas allé trop fort et a su se maîtriser. Je tremble rien qu'en m'imaginant les terribles fractures et autres blessures irréparables qu'il est capable d'infliger avec une simple claque…

— La voilà ! s'exclame-t-il, son doigt pointé sur une fine silhouette qui zigzague jusqu'à nous. Elle a dû prendre une douche et se changer, elle paraît moins fatiguée que tout à l'heure.

La femme qui s'avance est grande et élancée, ses cheveux blond pâle assemblés en une tresse gigantesque qui bat le bas de ses reins à chaque mouvement. Ses iris verts, pour l'instant perdus sur les visages alentour, sont sérieux et laissent deviner une forme de sagesse chez elle. Quelque chose proche de la prudence et de la prévoyance aussi. L'expression sur ses traits marqués par la dureté et sa beauté naturelle est préoccupée, comme si elle était confrontée à un dilemme interne sans solution à la clé. Lorsque son regard vague se pose enfin sur moi, elle pile net, ses sourcils fins levés haut sur son front. Elle papillonne des cils, et un étrange éclat s'allume dans ses prunelles.

— Oh… Ne fais pas trop attention, Allan, m'avertit Sander en se postant près de moi. Gillian est, disons, très sensible aux énergies des gens, et le moins que l'on puisse dire c'est que la tienne est étonnante. Voire carrément spectaculaire.

J'ai une énergie spectaculaire, moi ? D'accord, je prends note de cette information-là aussi.

Avec un sourire mi-figue mi-raisin, je regarde Sander interpeller

plus ouvertement la fameuse Gillian afin de la sortir de sa transe. Cette dernière reprend enfin sa marche, de manière plus lente et modérée cela dit, puis s'arrête à un mètre de nous.

— Gillian ! C'est un plaisir de te revoir ici, l'accueille Necahual avec un sourire.

— Le plaisir est partagé, lui assure la jeune femme de sa voix douce quoiqu'un brin rocailleuse sur certaines consonnes.

— Permets-moi de te présenter Allan. Comme tu le sais, il vient tout juste d'arriver. Sander et toi pourriez-vous vous charger de son acclimatation ?

— Bien sûr, ce sera un plaisir, assure Gillian avec un hochement de tête.

— Commencez gentiment, d'accord ? Allez-y petit bout par petit bout, mes chers.

Mes futurs guides acquiescent au conseil de Necahual, puis se tournent à nouveau vers moi.

— Ne t'en fais pas, Allan ! Tu ne pouvais pas mieux tomber avec un guide comme moi, se targue Sander avec sa familiarité coutumière qui fait monter un sourire de sympathie sur mes lèvres. Tu vas découvrir tous les petits secrets et histoires sordides de cette demeure et de ses habitants !

— Sordides à quel point ? me risqué-je en plaisantant à moitié.

— Oh, je me garde le plus croustillant pour la troisième semaine d'initiation. Tu n'auras pas l'estomac assez solide et résistant avant ça.

Je m'étouffe presque avec ma salive tandis que Necahual éclate de rire et que Gillian lève les yeux au ciel. Sander me donne une claque bourrue dans le dos qui décolle mes poumons de leur cage.

— Bon, je vois que les choses partent bien entre vous, j'en suis très heureux. Gillian, Sander, que diriez-vous à présent de montrer sa chambre à notre ami afin qu'il s'y repose enfin ?

— Bien sûr. Suis-nous Allan, les chambres sont vraiment très confortables. Je pense que tu apprécieras, m'aborde gentiment Gillian en me désignant l'un des tunnels.

— Merci à vous.

— Oula, ne la vouvoie surtout pas ! Aucun de nous, d'ailleurs, se récrie Sander en secouant la tête en tous sens. Madame est du genre susceptible, qui plus est.

— Ferme-la, crétin.

— Et d'une humeur de chien ce soir. Eh ben, on a le lot complet cette fois !

Son glapissement de douleur feinte, au moment où la blonde lui frappe le bras, résonne fort dans la cave. Une dizaine de personnes nous dévisage, le visage fermé, alors que Necahual m'attrape l'épaule.

— Je vous souhaite une bonne nuit de sommeil, cher Allan. Nous

nous reverrons dans la journée de demain.

— D'accord.

— Ça va aller ?

J'avise son regard sombre et soucieux, puis mes nouveaux accompagnateurs en train de se chamailler, et prends le parti de rester le plus zen et ouvert possible.

— Ça va aller, oui. Un peu de repos me fera du bien et me redonnera des forces pour attaquer la suite, comme vous l'avez très bien dit, le rassuré-je avec un petit sourire confiant.

— Très bien, très bien… J'espère sincèrement que vous vous plairez ici, Allan. J'aimerais que cet endroit soit votre nouveau chez vous.

— Moi aussi, Necahual, réponds-je avec honnêteté en me surprenant à moitié. Moi aussi…

Son sourire s'élargit, fier et satisfait, mais je ne m'attarde pas plus longtemps dessus, appelé ailleurs.

— Tu viens, Allan ? Tu n'es pas le seul à être claqué, tu sais, m'apostrophe Sander, avant d'étouffer un bâillement dans son poing. Nos lits nous appellent.

— Je viens.

Encadré par Gillian et l'homme-montagne, je m'éloigne de la mine réjouie de Necahual pour rallier l'une des galeries qui mènent au manoir. Mais avant que nous puissions l'emprunter, nous sommes interrompus dans notre marche par un cri empressé.

— Gill !

Nous nous retournons d'un seul bloc et mon cœur se resserre dans ma poitrine en découvrant Eleuia dans notre sillage. Ses prunelles de feu percutent une seconde les miennes avant de s'en détourner sèchement et qu'elle fasse un signe de tête à l'intention de Gillian. Accompagnée du soupir exaspéré de Sander, la jeune femme se détache de notre petit groupe pour rejoindre la guerrière, à trente mètres de distance.

— Elles me fatiguent d'avance, marmonne dans sa barbe le géant en les vrillant d'un coup d'œil courroucé.

— De quoi tu… ?

J'oublie toutefois toutes mes interrogations dès lors qu'elles se mettent à parler ensemble. Leurs voix, pures et douces d'ordinaire, se modifient plus rudement sous les intonations et ondulations de sons qu'impose le dialecte qu'elles emploient. Je cligne des yeux, perdu et abasourdi. Elles parlent vite, échangent des répliques rapides et abruptes que je ne comprends pas. Soudain, leurs regards convergent vers ma personne et me dévisagent longuement, comme si j'étais une espèce d'énigme à résoudre.

C'est certainement ce qu'elles sont en train de se dire…

Leur discussion houleuse reprend, marquée par quelques silences

mystérieux, tandis que je me penche vers mon guide, affalé contre une des parois rocheuses.

— Sander ? Euh… quelle langue parlent-elles au juste ? Je ne crois pas la connaître.

— C'est du breton, une langue qui s'est développée en Bretagne, une région de France, m'informe-t-il. La Petite, pas la Grande-Bretagne. Eleuia et Gill l'ont apprise lorsqu'elles vivaient là-bas il y a près de deux siècles de cela. C'est une langue très chère à leur cœur, elles la parlent couramment entre elles.

— Et… tu comprends ce qu'elles disent ? demandé-je encore, sans relever le mot « siècles » dans ses explications.

— Plus ou moins, oui, admet-il après une courte pause qui me met encore plus la puce à l'oreille. Mais ce n'est pas très important. Des babillages de filles…

C'est définitivement de moi dont elles parlent donc. Sander est juste trop poli et discret pour me l'avouer.

Je meurs encore plus d'envie de comprendre, maintenant.

Je hoche la tête, en accord total avec le désir de ma voix interne. Et le fait que leurs iris agités s'égarent souvent vers moi ne m'aide pas à réfréner cette envie…

—*Talañ a rez re outañ, se zo kaoz eo re start*[4].

— *Mar plij, Gill. Na grog ket.*

Gillian fait soudain la moue tandis que la brune semble la supplier du regard. Après une nouvelle pause entre les deux, la plus petite secoue la tête, ses cheveux blonds fouettant l'air, puis elle reprend leur conversation dans un souffle. Cela dure quelques secondes supplémentaires, durant lesquelles je tends un peu l'oreille afin d'essayer de discerner des syllabes ou des mots, peut-être.

— *E-pelec'h emaout o vont ?*[5]

— *N'ouzon ket. Pell, sur…*

Les yeux verts bouteille de la blonde se ternissent, sa bouche va même jusqu'à réfréner une grimace de déception.

— *N'eo ket an diskoulm, Eleuia. Gouzout a ouzez, neketa* ?[6]

La combattante plante une nouvelle fois ses yeux sombres dans les miens, alors que son interlocutrice ne la lâche pas et semble attendre une réponse de sa part.

Le cœur battant à tout rompre, j'attends moi aussi, même si je ne comprends pas, même si peu importe ce qu'elle dira ensuite, dans notre langue ou dans une autre, cela ne changera rien à ce qui se passe entre nous. Je le sens au plus profond de moi.

Je n'ai même pas besoin d'aviser les traits crispés de Sander, ou les sourcils froncés de Gillian pour le savoir. Je n'ai même pas besoin qu'Eleuia réponde à l'intervention mystère de son amie.

Son silence s'éternise et est pareil à une chape de plomb sur mes

épaules malmenées, prêtes à céder. Les doigts passés dans le revers de sa cape, elle crochète cette dernière, et contracte vivement la mâchoire au moment où un nouvel afflux de sang rugit à mes tympans.

— Y*a. Gouzout a ouzon. Met ne cheñcho netra*[7].

Et sur ces ultimes mots prononcés sur un ton ferme et non équivoque, Eleuia nous tourne le dos, puis s'enfuit à un rythme rapide par l'un des tunnels du fond.

Pas besoin de traduction, le brasier dans mon corps et son attitude me suffisent.

Elle est partie.

Et je pressens qu'elle ne reviendra pas de sitôt, ce qui va définitivement m'achever de l'intérieur… Tôt ou tard.

Chapitre 8

Je cours à en perdre haleine, m'enfonce inéluctablement dans les ténèbres et le froid. L'écho de mes pas se répercute tout autour de moi, il rebondit sur les parois rapprochées et humides de ce couloir infini.

Mon cœur caracole à vive allure dans ma poitrine, cadencé par le sentiment de danger qui agrippe mes tripes. La transpiration sur mon front dévale le long de mes tempes, mouille mes yeux déjà aveugles dans cette obscurité ambiante, puis finit par rejoindre la naissance de mon cou et de mon sternum nus. Les pans ouverts de ma chemise flottent dans l'air et éraflent par moments ma peau brûlante et moite.

Je poursuis mes efforts et redouble d'ardeur, décidé à atteindre le bout de ce tunnel, qui me reste pourtant invisible. J'ai beau scruter la nuit opaque, pas un seul filet de lumière, pas une seule ouverture, aussi minime soit-elle, ne m'apparaît.

Je suis seul, dans le noir, aussi misérable que dans cette ruelle de Seattle. Et à deux doigts de mourir si j'en crois mon instinct et les soudains bruits traînants qui enveloppent l'atmosphère.

Ils sont là.

Ils vont me détruire s'ils me rattrapent. Les spasmes de fatigue qui parcourent mes jambes menacent de me faire céder, mais je ne peux pas écouter les faiblesses de mon corps. Ramper ne me sortira pas de ce mauvais pas. Je ne dois pas m'arrêter. Je ne dois pas ralentir ne serait-ce que d'un degré.

Ils vont me retrouver et me briser.

Des pas vifs et déterminés résonnent tout à coup, accompagnés de souffles lourds et pesants qui me donnent la chair de poule. L'une de leurs respirations se détache du lot, devient de plus en plus sifflante, de plus en plus agressive à mesure qu'elle se rapproche.

Ils vont me tailler en pièces.

Ma peur sourde me rend à nouveau gauche et maladroit. Je trébuche sur mes propres pieds et finis ma cavalcade sur le sol rugueux et poussiéreux de cette galerie.

Non !

Je m'effondre, cahote sur quelques centimètres, mais subitement, au lieu de rester avachi sur les dalles, je poursuis ma chute, aspiré par un trou ou une fosse. J'atterris dans un nouveau lieu. Un endroit chaleureux, confortable, douillet. Un lit large et moelleux qui ne semble pas être celui que l'on m'a affecté au manoir. Celui-ci est plus grand et profond, un cocon de bien-être et de douceur qui me laisse perplexe.

Où suis-je ? Et où sont passés mes poursuivants ?

Des voilages fluides entourent le cadre de la couche et retombent avec légèreté sur les draps soyeux sur lesquels je suis à un cheveu de me prélasser. La nuit domine là aussi dans ce décor, cependant elle est atténuée par quelques lueurs de bougies à droite et à gauche de ma tête plongée dans les oreillers.

Je me redresse un peu, à l'affût d'indices sur la composition exacte de ce nouvel environnement, et suis frappé par l'odeur délicate et sucrée qui y flotte. Dahlia, épices solaires, cacao et une pointe d'agave… C'est là un parfum que je n'ai pu humer qu'une seule et unique fois, mais que je ne pourrai plus jamais me sortir de l'esprit désormais. Il est gravé dans ma mémoire, enraciné dans mon cœur d'artichaut et implanté dans mon âme à vif.

— Eleuia…

Un mouvement délié attire mon regard sur ma droite et me fait enfin prendre conscience de la présence irradiante de celle qui hante toutes mes pensées. Sa gracile silhouette se rapproche du bord du lit, élégamment vêtue d'un déshabillé rouge sang qui met en valeur sa chevelure bouclée et brillante. Sa peau caramel chatoie sous les flammèches brûlantes, tandis que son visage angélique flamboie d'un sourire secret et exquis.

— Eleuia, comment…

— Chuuut, ne dis rien, me coupe la guerrière en progressant toujours jusqu'à moi. Ne gâche pas tout.

Stupéfait par son attitude suave, je l'observe s'arrêter près de la tête de lit, puis s'asseoir sur le matelas, ses prunelles incendiaires enfin au niveau des miennes. Je réprime un cri de surprise et d'émerveillement lorsque, contre toute attente, ses doigts aériens se posent en coupe sur ma joue râpeuse. Son autre main s'égare sur ma poitrine dénudée afin d'y sentir les battements empressés de mon palpitant. Il est au bord de l'explosion, transcendé par ce rapprochement inattendu entre nous.

Comme hypnotisée, la jeune femme ferme les paupières, bouche entrouverte. Elle tend l'oreille vers mon buste, concentrée sur la musique endiablée que je joue pour elle, et juste pour elle.

— Comment ai-je pu seulement envisager l'idée de te résister ? de te fuir ? murmure-t-elle tout en caressant tendrement ma pommette.

Je reste sans voix, sans parvenir à croire ce qui se déroule sous mes yeux. Ce retournement de situation est miraculeux. Elle amorce un mouvement de tête vers le bas, en direction de mon pectoral gauche. La gorge nouée, les doigts tremblants, je la laisse faire sans bouger, incapable de lâcher ses iris sombres.

Ses lèvres se posent avec lenteur sur ma peau enflammée, cajolerie sensuelle qui m'électrise des pieds à la racine des cheveux. Elle bascule un peu en arrière pour m'offrir un sourire divin qui manque me couper le souffle.

— Ton cœur tressaute fougueusement ici, déclare-t-elle en effleurant

l'endroit qu'elle vient d'embrasser. C'est presque comme s'il chantait pour moi.

— C'est ça, haleté-je, les mains moites et fourmillant de la toucher à mon tour. Il ne s'emballe jamais de cette manière que lorsque tu es dans les parages.

— Tu veux dire que tu *ne t'emballes jamais de cette manière que lorsque je suis dans les parages, rectifie Eleuia avec un rictus espiègle qui la rend plus désirable de seconde en seconde.*

— C'est ça, répété-je sans rien trouver d'autre à dire, mon cerveau court-circuité par sa beauté.

Elle rit, pour la toute première fois depuis notre rencontre, et ce son est plus beau et ensorcelant que ce que je m'étais imaginé. Sa bouche pulpeuse navigue un peu plus haut sur mon corps, câline un instant ma clavicule, s'alanguit dans mon cou, m'arrache un râle incontrôlable de contentement. Mes doigts se resserrent sur les draps qui absorbent l'intense plaisir que cette déesse me procure avec de simples baisers.

— J'ai un aveu à te faire à mon tour, souffle-t-elle, alors que ses lèvres tentatrices se retrouvent soudain au-dessus des miennes.

La pointe de ma langue passe sur ces dernières pour les humidifier, captant ainsi le regard crépitant de la sublime créature penchée sur moi.

— Il n'y a qu'avec toi que je désire m'emballer, moi aussi. Quitte à laisser raison et cœur entre tes bras.

Oui. Oui. Oui !

Cédant définitivement à ses envies, Eleuia plonge sur ma bouche offerte, alors que j'arrive enfin à me sortir de ma léthargie et à attraper sa hanche fine pour approfondir notre étreinte. Ses doigts se perdent dans mes cheveux et ma nuque tandis que son baiser, léger comme les ailes d'un papillon pour l'heure, m'embrase tout entier. Elle soupire, s'abandonne à mon toucher affairé. Le paradis ne pourrait pas être plus merveilleux que ce moment béni.

Je dévale sur ses reins, elle agrippe mes biceps contractés. J'attire son bassin sur le mien, elle ramène une main fiévreuse sur mon visage et l'autre sur mon thorax. Je retrousse le voile de tissu afin de découvrir la douceur de ses jambes, elle pousse par à-coups son entrejambe contre mon sexe érigé.

Brusquement, Eleuia relâche sa prise sur mon cou pour la remonter dans mes mèches et tirer ma tête dans un autre angle. Ses autres doigts, eux, emprisonnent mon épaule dans son étau implacable. Je pousse un cri de douleur, dérouté.

Qu'est-ce que… ?

Rouvrant les paupières, je cogne l'arrière de mon crâne contre le mur en apercevant une autre paire d'yeux que celle d'Eleuia fixée sur moi. Suffoqué, j'analyse ces orbes aux reflets givrés, presque translucides tant les pupilles sont dilatées par la soif de sang et de destruction. Les formes

affriolantes d'Eleuia disparaissent au profit d'un corps plus lourd et viril qui crée une cage de muscles sur le mien.

Rendu captif, je regarde avec horreur ce nouvel individu changé, muté, passé d'un profil humain à un aspect plus proche de celui d'un monstre de l'Enfer. Ses articulations éclatent, une toison de poils rêches pousse sur son épiderme bouillonnant. Sa mâchoire bouge, se contracte à plusieurs reprises puis finit par s'agrandir et s'allonger, laissant ainsi suffisamment de place à des dents acérées dans sa nouvelle gueule putride.

Une affreuse créature de l'ombre apparaît au fur et à mesure de sa métamorphose, laide, vile et malfaisante. Toutefois, avant que toute once d'humanité s'évapore de cet être de cauchemar, et que j'émette un hurlement de terreur brute, je saisis les traits d'origine, camouflés sous une couche de monstruosité informe.

Ces mains fermes et longues ; ces cheveux bruns et hérissés ; ce grain de beauté sous les côtes ; ces joues creusées autour d'un nez droit ; ces prunelles bleues lumineuses vers l'extérieur et plus foncées au niveau de la pupille…

C'est moi.

Trempé de sueur, je sursaute et rebondis sur les oreillers de mon lit. Une main pressée sur ma poitrine palpitante, je furète de tous côtés, à la recherche de ces iris de dément, ou de n'importe quel autre élément cauchemardesque de ce rêve étrange. Rien n'est en vue cependant. Autour de moi, il n'y a rien ni personne de suspect, hormis les quelques meubles de rangement en bois et la salle de bain attenante à ma chambre.

Ce n'était qu'un songe, qu'une invention de mon esprit fatigué. Rien de tout cela n'était vrai.

Malheureusement…

Une pensée amère me traverse à l'image fugace d'Eleuia sur mes cuisses, mais je décide de ne pas m'attarder dessus. Il n'y a rien de bon à se morfondre sur soi-même. Surtout pas lorsqu'il n'est… que sept heures du matin, comme m'informe le réveil posé sur ma table de chevet.

Cela ne fait que quatre petites heures que j'ai rejoint ce lit, mais je ne me sens pas me rendormir pour autant, pas après m'être imaginé en bête assoiffée de sang et de chair. Alors je me lève, et malgré la fatigue qui pulse derrière mes yeux, je me dirige vers la salle de bain et prends une douche rapide avant d'enfiler l'une des chemises mises à ma disposition. Et tandis que je passe un pantalon, je ne peux m'empêcher de revenir sur l'impression tenace et incommodante qui se propage dans mes os depuis mon réveil.

À quel point ce cauchemar n'est-il que le fruit de mon imagination ? Se pourrait-il qu'il soit plus que cela, comme une sorte de projection des pires peurs qui m'habitent et qui ont pris racine dans mon être ?

Se pourrait-il… que ce rêve soit un peu prémonitoire ?

Est-ce à cela que je vais ressembler, maintenant que je sais… ce que je sais ? Vais-je me transformer en quelque chose d'aussi terrifiant ? Est-ce que tous ceux et toutes celles qui m'entourent désormais abritent, au plus profond d'eux-mêmes, un exemplaire tout aussi inhumain que celui qui est mien ? Suis-je encore le Allan que j'étais il y a encore quelques jours ? Ou suis-je condamné à changer irrévocablement ? Au point de faire souffrir… ou de tuer autrui ?

Je n'ai aucune réponse à ces questions… Je ne suis pas tout à fait sûr d'être prêt à les entendre si quelqu'un pouvait me les fournir, cela dit.

Il faudra bien, pourtant.

Je sais… Je ne vais pas pouvoir me cacher de la vérité indéfiniment. Tôt ou tard, je saurai ce que je suis vraiment et ce dont je suis capable. Et vu la méfiance et la tension générales que ma seule présence alimente chez les hôtes de Necahual, je ne suis pas inoffensif. Je suis quelque chose qui les intrigue… et leur fait peur tout à la fois. De ce fait, découvrir mon « potentiel » ne fait pas partie de mes priorités immédiates.

Peut-être puis-je donc commencer par me consacrer au millier d'autres interrogations que j'ai en tête, et qui me semblent plus faciles à gérer ? Après tout, je suis ici pour apprendre et me familiariser avec un nouveau monde et de nouveaux fonctionnements. Je suis plus disposé à comprendre ces problématiques-ci aujourd'hui. Demain, quant à lui, est un autre jour…

Ma voix interne ne réfute ni n'acquiesce à mes propos. Elle se fait discrète, me laissant penser que, même si mon plan n'est pas tout à fait à sa convenance, elle ne s'y oppose pas pour le moment. L'adaptation à cette nouvelle vie va être très difficile, et la part en moi qu'elle contrôle semble le comprendre.

L'impatience à l'idée d'enfin découvrir les secrets qui auréolent cet univers est bel et bien là, mais la nouvelle partie en moi la bride un minimum pour me faciliter la tâche. Elle agit dans mon sens et pas contre moi.

Petit bout par petit bout.

Je hoche la tête avec un vague sourire, content que nous ayons trouvé un accord cette fois. C'est sur ce succès intérieur que je suis interrompu dans mes réflexions par des coups vigoureux contre la porte. Un peu étonné par cette visite très matinale, je me précipite sur le battant et l'ouvre. Mes prunelles tombent sur celles chaleureuses et pétillantes de Sander, ainsi que sur le large sourire qui complète son air railleur et débonnaire.

— Salut ! J'espérais bien te trouver déjà debout ! s'exclame-t-il en passant en revue ma tenue du jour.

— Bonjour. Tu es là tôt.

— Yep, les excursions au-dehors me font toujours cet effet-là. Pendant quelques jours, je ne dors que très peu, à peine quatre heures par nuit, le temps que mon organisme se réacclimate à la vie plus tranquille du domaine.

— Ah oui, je comprends, dis-je sans trop y penser, en refermant la porte de ma chambre derrière moi. Tu étais parti longtemps ?

— Trois semaines. Nous étions du côté de Vancouver, et je peux te dire que le froid est bien plus mordant là-bas !

— Que faisiez-vous au Canada ? demandé-je en longeant le couloir à ses côtés.

— Nous étions à la recherche d'un groupe d'alliés qui a accueilli de nouvelles recrues récemment. Nous y sommes allés dans le but de leur prêter main-forte, voire de leur offrir de ramener un ou deux nouveaux avec nous pour les décharger un peu. Leur territoire est moins étendu que le nôtre, m'explique le géant avec calme tandis que mes pupilles s'agrandissent de stupeur. Il y a moins de place chez eux qu'ici, c'est parfois embêtant.

— Tu veux dire que vous êtes plus nombreux encore ? Il n'y a pas que dans ce manoir que résident des… ?

— Absolument pas, me répond Sander en voyant que je ne sais pas comment finir ma phrase. Nous sommes partout, tu sais. Et notre nombre exact est inconnu de tous. Je ne pourrais même pas te donner une estimation.

— Bon sang…, soufflé-je, interdit.

— Tu as tant de choses à apprendre, mon pauvre ! Mais Tonton Sander est là pour ça, s'amuse-t-il, une main sur mon épaule. Tu ne trouveras certainement pas meilleur professeur que moi. Sauf peut-être Gill, mais ne lui répète pas que je t'ai dit ça, je risque d'en entendre parler pour les trente décennies qui suivent sinon.

Il fait une grimace préoccupée. La perspective de voir la jeune blonde l'asticoter avec cet aveu semble le contrarier. Si je n'avais pas été aussi ébahi par ces nouvelles révélations, j'aurais sans doute ri franchement.

— Tu as parlé d'alliés… qu'est-ce que ça implique au juste ? reprends-je, incertain et craintif quant à la réponse qui va suivre.

— La même chose que pour le monde des hommes, Allan. Nous avons nous aussi des ennemis, des personnes qui s'opposent à notre vision du monde et qui souhaiteraient, de ce fait, nous anéantir.

— De quelle vision du monde parles-tu ? risqué-je alors qu'il fait une pause méditative dans son discours bien plus sérieux.

— Parmi nos espèces, il existe des gens qui, comme nous, pensent que nous ne sommes pas supérieurs aux hommes. Qu'étant tous issus de cette condition, nous ne pouvons pas nous prétendre meilleurs

qu'eux. Nous ne possédons pas plus de valeurs que les humains, juste sous prétexte que la nature a décidé qu'une partie de la population disposerait de plus d'aptitudes que l'autre. C'est tombé sur nous, pour plusieurs raisons dont la majorité nous reste obscure aujourd'hui. Mais ça aurait très bien pu arriver à d'autres.

Je scrute son expression concentrée et sincère, surpris par cet accès d'humilité. Je sens qu'il parle là avec son cœur, sans détournement et sans exagération. Ce sont là ses propres arguments, sa propre pensée sur la question, et son positionnement me touche réellement, moi qui suis bien plus en phase avec mon humanité que ma nouvelle part surhumaine.

— Nous n'avons rien fait, ou si peu, pour être exceptionnels, à part développer les « bons » gènes, ou vivre dans le « bon » environnement. Pourquoi nous considérerions-nous comme exceptionnels dans ce cas ? Pourquoi devrions-nous croire que nous sommes au-dessus des autres ? Alors que nous pourrions vivre et grandir avec et grâce à eux…

— Certains ne sont donc pas du même avis que vous, remarqué-je sur un ton doux en sentant la contrariété et l'incompréhension dans sa voix.

— Non, soupire-t-il, et leur opinion sur notre existence est aussi hautaine et réactionnaire que celle que possèdent certains des êtres humains les plus néfastes ici-bas.

Je fronce les sourcils, pas vraiment préparé à cette comparaison, mais me reprends bien vite en comprenant là où il me mène.

— Tu insinues que ces autres… êtres qui vous ressemblent voudraient dominer les hommes, ou quelque chose comme ça ?

— Je ne l'insinue pas, je l'affirme. Nos clans ennemis se considèrent comme l'élite de l'élite qui tutoie le divin, l'absolu, me répond Sander avec amertume et les dents serrées. Ils croient qu'ils transcendent les hommes, que ces derniers devraient être réduits en esclavage pour qu'ils servent au mieux nos « intérêts ».

Devant mes yeux exorbités, le géant s'arrête dans un angle de couloir et penche sa large tête vers moi.

— Ces monstres veulent les pleins pouvoirs, diriger le monde comme ça leur chante. Et ils sont prêts à tuer jusqu'au dernier, ceux qui se mettent en travers de leurs idéaux. Ils n'ont aucune pitié, aucune compassion. Nos ennemis ont de grands projets maléfiques pour la Terre, et nous faisons partie de ceux qui leur mettent des bâtons dans les roues… Il est hors de question que nous les laissions faire, et chacun d'entre nous entre et au-delà de ces murs est prêt à donner sa vie pour notre cause.

Ses prunelles glacées sont implantées dans les miennes, à la fois dures et flamboyantes. Sander est très sérieux. Ce ne sont pas des paroles en l'air, ce n'est pas un discours qui a pour seul but de me

convaincre qu'eux sont les « gentils », et les autres, les « méchants » afin de me rallier à son parti. Il a choisi de dévouer toute son existence à ce qu'il estime être le plus juste, à savoir protéger la vie, assurer un équilibre entre les différentes espèces qui peuplent notre monde.

Peu importe la pénibilité que représente cette tâche, peu importe le nombre d'opposants qu'il aura, peu importe aussi la cruauté qui caractérisent ces derniers, Sander est sans doute prêt à tout pour des gens tel que moi.

C'est un héros, un être aux intentions nobles et pures. Et au nom de l'ensemble de l'univers, je lui souffle un fervent merci, le regard brûlant de reconnaissance. Un rapide sourire traverse son visage avant qu'il s'éloigne de moi pour poursuivre sa marche.

— L'existence de « tensions », de désaccords, entraîne donc l'existence de différents clans, comme je te l'ai fait comprendre, dit-il d'un ton plus prosaïque alors que je me traîne à ses côtés. Et ces séparations comportent plus ou moins de métissage, qui est aussi dû à une forme d'intolérance, de racisme extrémiste que l'on retrouve chez les hommes aussi, malheureusement.

— Comment ça ?

— Eh bien, comme pour la question de la couleur de peau, le métissage génétique des êtres surnaturels pose problème à une partie de ces réacs et fachos. Ils pensent que seuls les « sangs purs » issus donc d'une seule et unique race devraient gouverner le monde, blabla… Pff, des sangs purs ! Comme si cela existait, tiens !

— Mais, il y a bien eu des originels, de hum… « vrais » vampires, par exemple ?

— Nous venons tous d'une même souche commune, Allan : l'homme. Qui est lui-même issu d'un primate, issus lui-même, à l'origine, de bactéries qui ont muté, se sont modifiées et ont évolué. Qu'est-ce qu'il y a de pur là-dedans ?

— Ça paraît tellement évident pour les hommes que j'ai du mal à le calquer sur vous, pour l'instant, m'excusé-je en secouant la tête.

— Nous dépendons des hommes. Sans eux, nous n'existerions pas. De ce fait, tout ce qui les constitue nous constitue aussi en grande partie, le métissage génétique inclus… Bien sûr, des êtres comme Necahual ne sont considérés que comme des vampires parce que nous ignorons tout du départ même de ce phénomène de mutation. Il y a donc de fortes chances pour que Necahual ait dans ses ancêtres un ou plusieurs représentants surnaturels qui pourraient expliquer sa mutation, qui eux-mêmes auraient eu des ancêtres surnaturels, et ainsi de suite.

— Mais vous ne savez toujours pas d'où cela démarre. Comment cette mutation a eu lieu en tout premier lieu.

— Aurons-nous seulement un jour la réponse à cette question ? Ne

te méprends pas, je rêve de découvrir le fin mot de l'histoire, comme bon nombre d'autres personnes d'ailleurs. Je souhaiterais savoir et comprendre le pourquoi du comment. Mais je garde aussi dans un coin de ma tête que cette problématique pourrait très bien rester l'un des plus grands mystères de l'existence. Nous verrons bien…

Sur cette conclusion, il hausse les épaules, une lueur spéculative au fond du regard. Je soupèse un instant ses paroles, d'une part impressionné par l'immense réservoir de connaissances qui sommeille en lui, d'autre part frustré par la zone d'ombre qui persiste sur toute cette affaire.

— Si je résume, reprends-je en revenant à l'amorce de notre discussion, l'univers des êtres surnaturels fonctionne *grosso modo* comme celui des hommes ? Au travers d'alliances, de conflits, de ségrégations…

— Et de guerres territoriales, d'échanges commerciaux, et de la recherche de pouvoir. Oui, c'est assez bien résumé. Comme te l'a dit Necahual hier, nous ne différons pas de beaucoup des humains.

— À quelques détails près, répété-je là encore, un sourcil entendu levé.

— À quelques détails près, oui, oui, souffle mon interlocuteur, exaspéré par ma remarque pourtant pertinente. À t'entendre, on croirait que nous sommes des bêtes de foire, ou les *freaks* que l'on aimait à la fois contempler et moquer.

— Pardon, je ne voulais pas me montrer désobligeant avec toi, Sander. C'est juste… que j'ai encore du mal à me faire à tout ça. Une part de moi n'y croit toujours pas.

— Je sais que c'est difficile pour toi, Allan. Je ne t'en blâme pas et ne te reproche aucune de tes paroles. Mais j'aimerais beaucoup que tu aies plus confiance en nous que peur.

— J'essaie, j'essaie… Et je te remercie pour ta patience.

Nous échangeons un petit sourire complice, et je sens qu'il se tisse entre nous une espèce de lien, proche de la confiance et de la camaraderie, grâce à ce premier vrai échange. Nous poursuivons toutefois notre route, durant laquelle mon compagnon me décrit le rythme de vie relativement calme et paisible dans le manoir. Cette demeure accueille un très grand nombre de personnes, de familles même, qui y coulent des jours heureux et riches en apprentissages de toutes sortes. Lorsque nous passons devant certaines portes closes, Sander m'énumère leur fonction, et je suis à chaque fois ébahi par la quantité de disciplines qui sont pratiquées entre ces murs : escrime, lutte, boxe, entraînement au tir et au tir à l'arc, natation, musique, danse… Sans compter les nombreuses pièces, bibliothèques, laboratoires, et autres salles d'armes qui les accueillent.

Waouh !

L'ensemble des habitants s'exercent à au moins cinq des activités dont je viens de prendre connaissance, leur extrême longévité demandant à être comblée et occupée le plus possible. J'apprends aussi qu'une grande partie, en plus de leur formation sportive, travaille et vit au-dehors. Certains occupent des postes assez avancés dans plusieurs entreprises et infrastructures plus ou moins cotées ; d'autres se contentent de postes plus modestes. Mais tous, par contre, effectuent des roulements aux quatre coins du globe depuis des décennies – parfois même des siècles – afin de voyager, découvrir le monde et ses innombrables cultures. Aucun être surnaturel ne reste trop longtemps à un même endroit pour éviter de trop attirer l'attention des humains sur leur très lent processus de vieillissement – à l'exception des hôtes de Necahual qui, vivant dans ce domaine reculé, ne sont pas dérangés par la curiosité des gens.

L'existence de ces êtres est en constance mouvance, en quête de changements et d'évolutions permanentes. Ce sont ceux qui contribuent d'ailleurs le plus à l'avancée des recherches, m'informe encore Sander, grâce à leurs contacts à travers le monde. Aucune piste pour mieux saisir l'univers des hommes et des surnaturels n'est écartée ; et leur richesse en matière de connaissances est inépuisable.

— Ainsi, notre fonctionnement ne contient pas beaucoup de règles à proprement parlé, enchaîne mon guide, une main pressée sur des doubles-portes reliées à un autre corridor. Nous devons veiller à rester discrets dans le monde des hommes, en n'usant pas de nos « pouvoirs ». De même, lorsqu'il est grand temps pour nous de partir, nous devons trouver les bons prétextes et excuses pour nous installer ailleurs. Dans ces conditions, nous savons être invisibles à leurs yeux et gérer notre couverture humaine.

— Vous faites donc vraiment partie du monde moderne ? Dans son ensemble ? interrogé-je en retenant un début de sourire impressionné cette fois.

— Dans les entreprises, le commerce, la communication, les gouvernements, *et cætera*. Nous sommes vraiment partout, oui, rigole presque Sander. Pas trop effrayé par cette idée ?

— Non, je… Je crois que je commence à m'y faire un peu… Enfin, je m'inquiète tout de même pour quelque chose.

— Dis-moi.

— Je me demande comment se déroule la… coexistence directe et quotidienne entre vous et les hommes…, murmuré-je, tendu.

— Tu as peur qu'il existe d'éventuels débordements de notre part, que nous n'arrivions pas tous à nous contrôler, clarifie le colosse, une fois devant moi.

— Est-ce que j'ai effectivement des raisons de m'en faire ? insisté-je, les images de la sauvagerie de leurs semblables en tête. Necahual m'a

bien dit que tous les êtres surnaturels veulent tuer et pourchasser les hommes… Il n'y a aucune exception à cette règle-ci.

Je m'étrangle sur cette dernière phrase et sens à nouveau un pic de stress s'élever dans mes veines au souvenir de la mise en garde du chef de clan.

« Toute créature surhumaine est soumise à des instincts de mort et de destruction qui la dépasse. Ce que vous êtes n'a pas vraiment d'importance concernant ce point spécifique. Vous voudrez tuer, Allan… Et jouir de la souffrance que vous infligerez. »

Ces paroles me hanteront jusqu'à la fin de mes jours et j'espère qu'elles me pousseront toujours à faire les meilleurs choix qui soient, mais pour l'heure elles compriment ma trachée dans un étau de fer. Le regard grave de Sander se pose sur moi et étudie mes traits contractés, méditant sur la teneur de la réponse à apporter.

— Necahual a raison. Nos désirs mortifères et sanguinaires, bien que communs à ceux de l'intégralité de l'humanité, sont accentués par notre côté surnaturel. Nous sommes plus prompts à la violence et à la soif littérale de sang ou de chair. C'est une part de nous intrinsèque, dont on ne se libère jamais complètement… Mais le temps, l'expérience, la maîtrise que nous acquérons jour après jour, année après année, siècle après siècle, nous aident à la contrôler. Nous ne sommes pas tous égaux face à nos instincts primitifs et cette inégalité naît aussi de la discipline à laquelle nous nous soumettons ou non.

Accaparé par son récit, Sander s'adosse à une colonne – position que j'imite sur une autre portion de mur –, ses prunelles couleur ciel d'été brillant dans la pénombre.

— Aucun être que nous estimons trop « immature » ou instable n'entre en interaction directe avec le monde. Il en va de la survie de tous, et à commencer par celle des hommes. C'est un principe qui fait loi dans tous les clans et groupes que je connais, qu'ils soient amis ou ennemis. Enfin, pour le moment, c'est ainsi que cela fonctionne chez nos ennemis aussi, ajoute-t-il, un plissement soucieux sur son front. Les tueries inconsidérées et inutilement spectaculaires ne sont dans l'intérêt de personne, en toute logique… Elles risquent de nous exposer. Il nous semble que nos adversaires ont encore conscience de cela.

Il effectue une pause, réfléchit sans doute à ses dernières paroles, tandis que je réfrène mon envie de poser de nouvelles questions sur ces ennemis et la menace qu'ils représentent.

— Nous veillons les uns sur les autres, reprend la voix de baryton de mon vis-à-vis. Nous nous aidons à lutter contre ce mal qui nous ronge. Mais nous veillons aussi à ce que ceux qui ont juré de ne pas s'en prendre impunément aux hommes tiennent leur promesse. S'ils ne le font pas et qu'ils proviennent de nos groupes alliés, nous les

exterminons. Afin de nous assurer qu'ils ne reproduiront pas deux fois la même erreur.

— Pas de miséricorde accordée aux pécheurs, lâché-je, désireux de faire un trait d'humour devant la froideur réfrigérante de son timbre de voix.

— Pas si ces pécheurs ne font rien pour obtenir l'absolution ou pour combattre leurs démons. Comme je te l'ai dit, nous apprenons tous à nous modérer, et hélas, certains « accidents » se produisent, oui, malgré notre vigilance et malgré la bonne volonté de beaucoup d'entre nous. Mais celles et ceux qui n'éprouvent ni remords ni peine pour ce qu'ils ont fait, dont la teneur de leurs crimes n'a rien d'accidentel, et qui se complaisent dans leurs péchés… ceux-là n'ont aucun respect pour la vie. Nous n'en avons donc pas pour la leur.

Le silence retombe après cette ultime sentence, nos souffles rapides résonnent sur les parois. Nous ne nous quittons pas du regard et appréhendons ainsi tout ce que l'autre communique encore à travers sa posture et une chose plus profonde, plus… viscérale. C'est focalisé sur cette dernière, sur cette… aura brute et franche, que je me repasse les informations que j'ai apprises sur Sander. En l'espace d'une heure à peine, j'ai découvert quantité de choses sur ce personnage si singulier, à commencer par sa foi inébranlable en la vie, en la valeur sacrée qu'il lui accorde. Il s'exprime parfois comme l'aurait fait un prêcheur, ou un homme de Dieu, me faisant m'interroger plus avant sur son histoire passée, sa potentielle appartenance religieuse ou autre. À d'autres moments cependant, je ne peux que l'imaginer en guerrier puissant sur un champ de bataille, au regard de sa carrure de colosse qui ne correspond pas à l'image d'homme pieux que j'ai pu me faire de lui la seconde d'avant.

Comme tout ce qui m'entoure, et malgré ce qu'il a bien voulu me livrer sur lui et son monde, Sander reste un mystère pour moi, l'un de ceux qui ne m'effraient plus assez pour m'empêcher d'ouvrir la bouche et demander :

— Qui es-tu exactement ?

Son visage perd de sa gravité, métamorphosé par le sourire en coin, presque secret, qui monte sur ses lèvres. Ses prunelles trop claires regagnent un peu de chaleur, laissent s'envoler l'intense voile de dureté et de sévérité qui les recouvrait. Elles s'allument même d'une flammèche d'humour.

— Patience, mon grand. Tout vient à point à qui sait attendre.

— Sander…

— Et puis, je préfère attendre le deuxième rendez-vous avant de trop en dévoiler sur mon compte, ajoute-t-il avec un sourire carnassier accompagné d'un clin d'œil trop appuyé et salace.

— Sander !

— Désolé, mais c'était bien trop tentant ! explose-t-il en n'ayant cure de ma contrariété. Si tu voyais ton air aussi, on dirait que je te fascine, que tu m'admires !

Je m'empourpre derechef, irrité par ses allusions de pseudo drague, alors qu'il continue à rire comme le dernier des imbéciles.

— Je suis flatté hein, ne te méprends pas. C'est juste que je ne mange pas vraiment de ce pain-là et j'étais persuadé que toi non plus d'ailleurs, pas avec les œillades que tu décochais à…

— Je n'essaie effectivement pas de te draguer, espèce de crétin ! me récrié-je, déterminé à lui couper l'herbe sous le pied. Et tu ne me fascines pas non plus.

— Alors c'est de l'admiration, en conclut-il, assez satisfait lorsque je n'ajoute rien d'autre.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Je ne te connais pas beaucoup, mais j'ai quand même l'impression que si je te dis que je t'admire, tu risques de prendre la grosse tête et de devenir infernal, non ? vérifié-je, suspicieux.

— Ça ne fait aucun doute.

— Alors je vais me taire.

Sander ricane et je retiens mon rire de se joindre au sien, décidé à garder ma fausse mine boudeuse et sérieuse pour ne pas perdre la face trop vite.

— Allez, trêve de plaisanterie pour l'heure ! s'exclame le géant une seconde plus tard. Je suis sûr que ton ventre crie famine, il est temps de se rendre à la salle à manger.

Sitôt cette remarque prononcée, mon estomac se met à gargouiller pour lui donner raison. Avec un rictus, Sander se dirige vers une nouvelle porte et l'ouvre pour moi, puis reprend en refermant dans notre dos :

— Gill doit nous y attendre et elle n'aime pas trop le retard. Mieux vaut nous presser un peu.

— L'espèce d'énorme armoire à glace que tu es, craindrait-elle un peu cette fille ? le taquiné-je.

— « Heureux sont les ignorants »[8], déclame mon voisin de marche, les yeux levés au ciel. Quand tu la connaîtras mieux elle aussi, tu apprendras qu'il est plus sage de ne *jamais* la contrarier. Et cela passe notamment par le fait d'arriver à l'heure à tes rendez-vous avec elle.

— Si tu le dis…

L'image de la jeune femme blonde s'impose à moi, et bien que j'aie senti sa puissance et son pouvoir indéniables émaner d'elle par vagues, je ne vois pas en quoi physiquement elle pourrait impressionner ou intimider qui que ce soit… Elle ne peut pas être si terrible que ça.

Devant ma légère désinvolture, Sander coule un regard dépité sur ma personne et secoue sa large tête.

— Tu as encore tant de choses à apprendre sur nous !

— Je sais.

Et j'ai hâte.

Après avoir monté un énième escalier, et pris un énième couloir, nous nous stoppons devant une porte close, derrière laquelle s'élèvent de vagues murmures de discussion. Sander récupère la lourde poignée entre ses doigts pour l'actionner.

— Tu es un être étrange, Allan, me fait-il part tout à trac, sans aucune autre forme de préambule. Tantôt craintif, tantôt sûr de lui… L'aura que tu dégages est tout aussi instable, comme incapable de s'arrêter sur une seule voie. Ton évolution risque d'être la chose la plus incroyable qu'il m'aura été donné de voir et à laquelle j'aurai participé.

Je l'observe sans rien dire, touché d'une manière que je ne m'explique pas encore par ses mots. Ses orbes pensifs parcourent ma silhouette, détaillent mes cheveux en pétard, ma mine brouillée, mes yeux clairs assombris par l'inquiétude, tandis que la chaleur de la pièce nous atteint à la seconde où il rabat le battant sur le côté.

— Tu es les deux versants d'une pièce de monnaie à la fois. Indissociables, mais jamais réellement en phase l'une avec l'autre… Et je compte bien t'aider à combiner au mieux ces deux parties si distinctes pour n'en faire plus qu'une. Mais avant ça, restaure-toi mon ami, car tu vas avoir besoin d'un maximum de force pour ce qui nous attend !

Chapitre 9

Lorsque Sander et moi franchissons le seuil, un silence assourdissant tombe dans le réfectoire. Une dizaine de paires d'yeux se plante dans mon regard et fait courir un long frisson sur mon échine.

Bel accueil…

Chaque faciès se pare d'un air de défiance à mon endroit, ce qui ne me rassure guère. Mon accompagnateur n'est pas ravi non plus, je le sens se tendre à mes côtés. Il essaie toutefois de ne pas s'alarmer outre mesure et décide de s'avancer de quelques pas dans la pièce. Apeuré à l'idée de le voir s'éloigner, je ne le quitte pas d'une semelle bien que je ne me réjouisse pas de son initiative. Ne pourrait-on pas revenir plus tard plutôt ? Quand les lieux seront vidés et qu'aucune menace ne planera plus dans l'air… ?

Je déglutis avec difficulté, évite tous ces coups d'œil insondables en baissant la tête sur mes chaussures, et suis le sillage de Sander sans bruit. Hélas, ma tentative de discrétion pour me faire oublier ne fonctionne pas : j'entends distinctement des pieds de chaise racler le sol, suivis par le bruit de foulées allègres. Quelqu'un vient vers nous et quelque chose me dit que ce n'est pas juste pour sortir du réfectoire…

— Alors c'est lui l'hybride dont tout le monde parle ? s'exclame une voix d'homme à quelques centimètres de mon guide. J'avoue que je m'attendais à quelque chose de plus spectaculaire…

— L'odeur qu'il dégage me semble assez spectaculaire, à moi, argue une autre voix aux intonations plus fébriles. Je comprends les autres, j'avoue qu'à moi aussi il me donne faim.

— Tout doux, les gars ! intervient l'homme-montagne alors que je redresse le menton pour observer les hôtes de Necahual. On se détend et on reste calme.

Le premier homme rit sans me lâcher de son regard brut, tandis que le deuxième scanne ma silhouette de haut en bas. Je découvre également une troisième personne avec eux, qui arbore une expression plus distante que ses comparses. Tout cela n'augure rien qui vaille…

— Allan et moi désirons juste manger un morceau en toute tranquillité, reprend Sander sans desserrer les dents. Nous n'avons pas le temps pour vos gamineries.

— Quelles gamineries ? Voyons, Sander, nous ne faisons rien de mal !

Pour l'instant.

Une même tension que celle de mon voisin court dans mes muscles à mesure que je détaille leurs traits. Le premier intervenant a un

sourire trop large pour être sincère. Il est évident qu'il nous a alpagués dans le seul but de nous chercher des ennuis et pour s'amuser un peu. Le deuxième me donne tout bonnement la chair de poule : ses prunelles avides qui ne me lâchent pas crient l'envie délirante qu'il a de me… manger. Et le dernier, même s'il n'a pas ouvert la bouche jusque-là, ne m'est pas plus sympathique que les deux autres.

Alors, envoie-les valser dans le décor.

Je fronce les sourcils à l'entente du nouveau conseil de ma voix interne. Mais qu'est-ce qu'elle raconte ?

Deux d'entre eux te veulent du mal, tu l'as dit toi-même. Attaque-les avant qu'ils le fassent.

— Tu sais, nous aussi on aimerait bien l'aider, Allan, poursuit celui au sourire trop grand. On peut être de très bons guides et mentors.

— Ne m'oblige pas à vous en coller une, Fallon…

— Que d'agressivité ! se récrie l'interpellé devant les poings contractés du géant. Il nous intéresse vraiment, cet hybride ! On veut le tester un peu, voir en quoi il est si spécial…

Il te menace. Réplique !

Sauf que je n'ai pas l'intention de faire ce plaisir à cet abruti. C'est tout ce qu'il attend, avec son rictus de dément et la lueur torve dans ses yeux. Néanmoins, je sens une vague d'animosité se répandre dans tout mon être, au point que ma mâchoire craque. Ma voix interne essaie de prendre le contrôle.

Cogne-le, Allan.

— Tu auras besoin d'alliés, Hybride ! m'apostrophe directement l'homme. Mais les alliés, ça se mérite, tu sais…

Attaque, bon sang !

— Tu vas la fermer, à la fin ? s'énerve Sander en faisant un pas vers lui.

— Crois-moi quand je te dis qu'on peut t'aider, Allan. On sera sans doute bien plus efficace que cette bête stupide, crache Fallon avec une œillade méprisante pour mon mentor.

— Ou bien plus que l'autre erreur de la Nature qui le chaperonne, ajoute le troisième énergumène sur un ton mauvais, plein de rancœur.

Je tique et plisse le front devant toute l'inimitié que voue cet être à Gillian. La colère et la confusion bouillonnent en moi. Elles montent en flèche, mais aucune d'elles n'éclate, car le battant, qui s'était refermé après nous, s'ouvre brusquement dans notre dos.

À l'entrée du réfectoire, Gillian se tient immobile et scrute l'étrange scène qui s'y joue. Ses iris verts croisent en premier ceux de l'homme-montagne, puis les miens, et ils échouent enfin dans ceux soudain hostiles de nos vis-à-vis. L'éclat de ses émeraudes s'obscurcit la seconde suivante, il n'y a plus rien de doux ou de sage à l'intérieur. Gillian est habitée par une colère implacable qui soulève un froid

mordant dans la pièce.

Je dévie mon attention sur les importuns et constate que là aussi, leur expression a changé. Ils ne sont plus goguenards ou pédants ; les trois comparses sont devenus aussi durs que la glace et furieux. Les quatre protagonistes se regardent en chiens de faïence un long moment, créant ainsi une atmosphère plus pesante qu'à mon arrivée. Nous la ressentons tous. Les autres hôtes présents ne mouftent pas plus que Sander ou moi.

Que se passe-t-il au juste ? Qu'ont-ils tous à se reprocher ? Ne sont-ils pas censés vivre en communauté entre ces murs ?

Plusieurs secondes passent ainsi, puis le trio finit par se mouvoir comme un seul homme. Passant bien au large de Gillian, ils se dirigent vers la sortie, tandis que la jeune femme les garde dans son champ de vision. Fallon et ses acolytes sortent enfin du réfectoire, leur hostilité encore dans l'air, et je tressaille lorsque deux autres personnes les suivent. Je ne comprends pas ce qui vient de se produire, mais cela a eu un sacré effet sur les habitants du manoir !

Une fois les trouble-fêtes disparus, je me tourne illico vers Gillian et Sander.

— Qu'est-ce qu'il vient de se passer ? les interrogé-je, piqué d'une curiosité dévorante.

— Pas grand-chose, me répond le géant, l'expression bougonne. Juste des inimitiés tenaces qui refont surface…

— Hein ?

— Sander veut parler du passif assez lourd qui existe entre les vampires, qui viennent de quitter les lieux, et mes semblables et moi. C'est à cause de nos affrontements, soupire la jeune femme, encore contrariée.

— Des affrontements ? Entre toi et des vampires ? reformulé-je, de plus en plus surpris et confus. Et qu'entends-tu par tes « semblables » ?

— Viens t'asseoir, Allan. Je vais t'expliquer.

Gillian me conduit à une table et m'incite à m'y installer, tandis que Sander part derrière un large comptoir pour nous trouver quelque chose à manger.

— Les vampires et les sorcières sont deux espèces entre lesquelles les heurts ont été nombreux. Nos affrontements comptent parmi les pires, hélas. Nos pertes, d'un bord comme de l'autre, sont incalculables encore aujourd'hui.

— Tu veux dire que tu es… ?

— Une sorcière, oui. Ne l'avais-tu pas senti, Allan ? m'interrompt-elle, avec une ébauche de sourire entendu sur les lèvres.

Je reste coi, stupéfait par le choix de ses mots qui se veulent presque provocateurs. Comme si elle voulait me faire dire quelque chose de précis… Mon ressenti, mes impressions…

Mes pressentiments.

— Lorsque l'on s'est rencontré hier soir, débuté-je en laissant l'autre part en moi prendre les rênes pour l'expliquer, j'ai bien senti et compris que tu n'étais pas comme Necahual ou Conrad. Même Sander ne te ressemble pas, bien qu'il semble y avoir quelque chose qui vous lie, d'une certaine manière. Ce que tu dégages, ton… aura n'est pas la même.

— Qu'est-ce que tu éprouves à mes côtés ? m'incite-t-elle à poursuivre, ravie de m'entendre m'étaler sur mes sensations imparfaites, mais instinctives.

— Ce n'est pas tant un sentiment bien précis que des images, des sons et des odeurs aussi. Je vois la terre, j'entends l'eau qui ruisselle, je sens la fumée âcre du feu et la caresse diffuse de l'air.

Je lui réponds les paupières baissées et le corps penché vers sa silhouette aux ondes élémentaires. Quand je rouvre les yeux, ses traits fins sont enchantés et traversés par un sourire satisfait.

— Il est très fort, lâche Sander en face de moi, les mains pleines et l'air impressionné.

— Très, confirme la blonde avec un hochement de tête. C'est excellent, Allan. En quelques mots, tu as résumé l'essentiel de ce que je suis.

— Mais… je ne suis pas sûr de comprendre ce que j'ai dit, hasardé-je en plissant les yeux de perplexité. Si je reprends, tu es reliée aux éléments de la Nature ?

— C'est exact. Tous les sorciers et sorcières sont en communion avec la Nature, la Vie. Nous assurons sa protection et sa sécurité et les êtres qui sont issus d'elle. Nous maîtrisons les éléments pour assurer la préservation de l'équilibre entre vie et mort, nous sommes au service de cet équilibre. C'est là notre mission absolue et intemporelle.

— Wow…

Saisi par ces révélations, je contemple la sorcière qui se tient près de moi d'un œil neuf, où se mêlent admiration et respect pour sa dévotion. Mon cerveau turbine à plein régime désormais, intrigué par ces nouvelles données.

— Y a-t-il aussi une influence génétique à l'origine de la sorcellerie ?

— Comme pour les vampires et d'autres créatures surnaturelles, nos aptitudes proviennent de l'acquis, de la culture, ainsi que de la transmission génétique, oui. Même si pour notre cas aussi il est bien compliqué d'apporter une réponse franche et définitive sur nos origines réelles. Disons qu'à l'heure actuelle, on peut naître avec des gènes de sorciers, mais nos « dons » ne peuvent perdurer et s'entretenir qu'à travers l'apprentissage et la transmission.

— C'est passionnant !

Tu m'ôtes les mots de la bouche.

— Combien de sorciers et sorcières vivent ici ? m'informé-je tout en furetant à droite à gauche afin de tenter d'en repérer d'autres par je ne sais quelle déduction.

— Une bonne vingtaine des miens, je dirais. Nous nous sommes un peu dispersés ces deux dernières décennies environ. Certains d'entre nous étaient désireux de se réinstaller dans leurs contrées d'origine et vivre au gré de la modernité.

— Et eux aussi vivent en communauté avec des espèces différentes ?

— Pas tous, mais la grande majeure partie le fait par habitude et bienveillance. Des relations solides ont pu voir le jour entre sorciers et incubes, ou sorciers et sirènes, par exemple. Ou encore, avec des êtres comme Sander, ajoute Gillian en se tournant vers l'intéressé.

— Surtout avec des êtres comme moi, tu veux dire, Gilly. Mais à bien y réfléchir, peu de mes semblables sont aussi exceptionnels, brillants, beaux et drôles que moi, alors…

— Tu ne te fatigues donc jamais ? le coupe son amie, les pupilles rondes d'agacement et d'incrédulité.

— Mais c'est là tout mon secret pour être aussi formidable, ma Gilly ! Je serais tellement plus banal et insipide sans ça.

— La banalité a parfois du bon, Sander. Tout comme la tranquillité et le silence.

— Serait-ce là une allusion à peine voilée pour que je me la ferme, ma chère ? s'enquiert-il, avec un rictus en coin.

— Je ne vois pas en quoi il s'agit d'une allusion, encore moins voilée. Ça me paraît plutôt limpide et direct à moi.

Le colosse s'esclaffe et, sur une impulsion, saisit la main de la jeune femme, qu'il porte à sa bouche pour la baiser. La blonde rit à son tour, les yeux pétillants et les joues rougies, puis se détourne du brun charmant et charmé pour s'intéresser à moi. En pauvre spectateur que je suis, je me repasse les informations délivrées par Gillian et m'arrête à nouveau sur l'une d'elles. Les sirènes font elles aussi partie du décor surnaturel, on dirait, en plus des incubes, vampires et sorciers.

À ma grande surprise et fierté, je ne panique pas trop à cette annonce. Je laisse plutôt l'excitation et la fascination qui sont en moi prendre le dessus sur mes émotions, me déchargeant ainsi de tout stress éventuel. Au moins pour l'instant.

Tu commences à te faire à tout ça, Allan. C'est bien.

Des sirènes donc… Bien entendu, je m'imagine de suite des femmes-poissons avec ce terme mythique, mais il ne me semble pas avoir aperçu de queue ou d'écailles sur les corps des hôtes de Necahual. Ma représentation de ces êtres est faussée par les contes et légendes qui ont bercé mon enfance, de la même manière que mon idée des vampires était erronée.

Enfin, presque… Le massacre de la jeune femme dans la ruelle colle

malheureusement assez bien à l'image de monstres sanguinaires que je m'étais toujours figurée.

Je me secoue pour ne pas m'appesantir plus longtemps sur cette macabre découverte, et essaie plutôt de reprendre le fil de la conversation initiale.

— À vous entendre, on dirait que vous vivez tous en harmonie ici, mais je viens pourtant d'assister au contraire…

L'éclat de quiétude, qui brillait jusque-là dans le regard de la sorcière, se ternit, et ses traits s'affaissent. Même Sander devant moi perd un peu de sa superbe. Il se renfonce dans son siège et adopte une attitude plus renfermée.

— Il faut que tu saches que notre Histoire, à nous êtres surnaturels, est ponctuée elle aussi de nombreux conflits, reprend Gillian sur un ton où transparaissent amertume et regret. Je n'exagérais pas tout à l'heure en t'apprenant que ces combats ont principalement opposé sorciers et vampires, et leurs alliés respectifs. Nous en étions les instigateurs avérés.

— Pourquoi ces deux espèces en particulier ?

— De ce que nous en savons, elles sont les plus anciennes, ce qu'on appellerait les races originelles qui auraient donné naissance, ou en tout cas, auraient aidé au développement des autres, me répond Sander avec précaution, me faisant ainsi de nouveau comprendre toute l'opacité qui englobe nos origines.

— Nous avions peur des uns et des autres, des capacités hors du commun et dangereuses que possédait le camp adverse, repart Gillian, une vague grimace sur son visage. Nous ne nous connaissions pas, nous ne savions pas réellement de quoi était capable l'autre, et personne n'a cherché à le savoir. Nous n'avions vu que le pouvoir, la dominance, les ressources à disposition de notre ennemi, et c'est tout. C'était suffisant pour penser de lui qu'il était une menace, et *vice versa*.

— Vous vous êtes fait la guerre à partir de là, commenté-je en approchant une tasse de café de mes lèvres.

— Nous nous sommes entretués. Nous nous sommes massacrés, réduits en charpie, éventrés, étripés. Une fois sur le champ de bataille, nous fonctionnions comme des bêtes et ne recherchions que destruction et chaos. Nous devions tous faire peur à voir…

Ma gorgée me reste un instant en travers de la gorge, mais elle finit par descendre dans mon estomac noué. Gillian expire une longue bouffée d'air, les épaules tendues et la nuque raide. Ses prunelles sont toujours voilées, assombries par un authentique sentiment de culpabilité et de remords qu'elle ne semblait pas éprouver tout à l'heure. Mais, soudain, alors que je l'aborde sous un autre angle, je comprends ce qui m'avait échappé tantôt : Gillian éprouvait déjà ces sentiments dévalorisants, elle faisait juste en sorte de ne pas les

afficher. Pour ne pas me montrer trop vite ses faiblesses. Pour garder la face. Et pour se préserver de la douleur que lui causent encore aujourd'hui ses erreurs du passé.

Mû par une sorte de réflexe, je tends la main vers elle et agrippe ses doigts tièdes pour lui communiquer toute ma sympathie et mon admiration devant sa force de caractère. La jolie blonde redresse ses orbes surpris vers les miens, et finit par esquisser un rictus à mi-chemin du sourire reconnaissant.

Je serre un peu plus fort sa main, faisant durer ce contact doux et galvanisant entre nous, puis la relâche lorsque sa bouche s'ouvre à nouveau pour parler.

— Ainsi, notre mésentente a duré de très, très longs siècles. La peur et la haine que nous inspiraient les vampires, nos ennemis jurés, nous ont poussés à créer de nouveaux sortilèges pour nous protéger. Mais nos lacunes, notamment en termes d'aptitudes physiques et musculaires, nous ont fait défaut plus d'une fois…

Lors de sa petite pause, Gillian jette un coup d'œil mystérieux vers Sander, qui ne bronche toujours pas. Sans me laisser le temps de faire une remarque quelconque sur son attitude, elle reprend sur ces dites faiblesses et le moyen… hors du commun qui leur a permis de les contrer. D'une voix basse et aux accents fragiles, Gillian enchaîne sur le récit d'un sort, vieux de plusieurs siècles, qui était destiné à éveiller des guerriers puissants, issus d'une contrée lointaine à l'Angleterre, sa patrie d'origine. Des guerriers dotés d'une force surhumaine qui représentaient le dernier espoir de victoire sur l'oppression vampire de son époque…

Après moult essais infructueux, durant lesquels le clan de la jeune femme s'est adonné à, je cite, « de l'apprentie sorcellerie », les sorciers ont fini par retrouver la trace des descendants directs de ces êtres d'exception. Galvanisés par cette découverte, les mages et Gillian ont ainsi lancé le sortilège d'éveil et transféré cette activation de puissance, de pouvoir aux générations futures de ces combattants.

Le silence s'installe après ces premières explications, un silence que je ne parviens pas à briser tant il règne un profond capharnaüm dans mon esprit. Gillian, de son côté, soupire et tripote nerveusement la pointe de sa longue tresse. Son trouble est manifeste, les réminiscences de ce passé pèsent sur elle, contractent ses épaules et rendent son regard fuyant. Une forme d'amertume transparaît dans son ton et le choix de ses mots, et je l'associe sans peine à un sentiment de regret et de honte quant à ses agissements passés. Et tandis que je m'interroge sur les raisons profondes de cette morosité, l'intervention de Sander m'apporte les réponses à mes questions.

— Ce qui est fait est fait, Gilly. Les tiens et toi étiez désespérés, vous cherchiez une solution à votre malheur… Je ne comprendrai jamais

pourquoi tu persistes à te flageller pour ce choix… *A contrario,* les miens et moi sommes très satisfaits de notre sort. Nous voulions que vous nous changiez, car cela était inscrit dans nos gènes. Tôt ou tard, et avec ou sans votre intervention, le processus se serait réactivé de lui-même.

— Quand bien même, nous n'aurions pas dû provoquer ce changement. Nous aurions dû laisser la Nature faire son œuvre toute seule. Nous n'avions aucun droit de prendre cette décision, contre la sorcière, le regard terne.

Loin de se laisser démonter, Sander argumente encore, aussi têtu que son vis-à-vis à lui faire entendre raison. Toutefois, Gillian ne semble pas convaincue par son analyse et pousse un très lent soupir, comme si ça n'était pas la première fois qu'ils se retrouvaient dans cette impasse verbale. Quant à moi, je tape furieusement du plat de la main sur la table afin d'attirer à nouveau toute leur attention sur ma personne estomaquée et aux yeux exorbités.

— Attendez, attendez ! Ralentissez un peu pour moi et revenez en arrière, s'il vous plaît. Je ne suis pas sûr d'avoir tout compris là et surtout d'être passé à côté d'une information capitale.

Me tournant vers l'homme-montagne, je finis mes remarques d'une voix intriguée :

— Une information capitale qui te concerne.

— On ne peut rien te cacher, Allan ! se marre Sander alors qu'il envoie un poing robuste dans mon épaule. (J'aurai un bleu cette fois-ci à coup sûr). On parlait bien de moi et de mon histoire, *grosso modo*.

— Donc tu es l'un de ces guerriers féroces dont a fait mention Gillian ?

— Yep.

— Et tu viens de Scandinavie ?

— De Norvège, plus précisément.

— Tu n'as pas vraiment d'accent à ce que j'entends.

— J'ai quitté la Norvège il y a quatre siècles de cela, s'égaye-t-il. Certaines habitudes se perdent.

Ses épaules tressautent lorsqu'il retient son rire. Je m'arrête une seconde, hésite sur la formulation de ma prochaine question.

— Et qu'est-ce qui différencie un guerrier comme toi d'un guerrier plus lambda ?

Un sourire plus large encore apparaît sur ses lèvres, comme s'il attendait depuis des lustres que je lui demande ça en particulier.

— Je suis un berserker, Allan. Je suis bien plus qu'un simple guerrier de pacotille, s'amuse-t-il en se redressant fièrement.

— Un ber… serker ? ânonné-je, peu sûr de la prononciation. Qu'est-ce que ça implique ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est être complètement imbu de sa personne, marmonne tout

bas Gillian, le nez plongé dans sa tasse de thé.

— Un berserker est une machine de guerre, plus redoutable qu'un char d'assaut lancé à grande vitesse. Notre force et notre puissance surpassent n'importe quelles autres. Nous sommes invincibles au combat au corps-à-corps. Nous sommes quasiment insensibles à la douleur et aux blessures, ce qui nous rend redoutables. Nous ne nous épuisons presque jamais, nous ne craignons pas la peur ni le fait de mourir.

— Pour revenir à notre sujet principal, relance ma guide un peu plus fort afin de stopper le discours enflammé de Sander, dès lors que les sorciers et sorcières ont obtenu une aide supplémentaire, la tendance s'est un peu inversée en notre faveur. Malgré les années et les différentes formes de répression que nous subissions, nous avons réussi à rester debout et à poursuivre les combats.

— De quelles répressions tu parles ? En dehors de celles des vampires, je veux dire.

— Je pense qu'un petit contexte historique s'impose afin de mieux t'expliquer ce que j'entends par là. 1653, en Angleterre : Cromwell a instauré le Commonwealth et est nommé Lord Protecteur de la République d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Et à l'époque de sa dictature, les pays sous sa coupe ont connu une montée du puritanisme et d'intolérance religieuse – dirigée surtout à l'encontre des catholiques, les ennemis jurés des protestants.

— Tous des fous furieux, ajoute Sander dans un souffle amer.

— À côté de cela, Cromwell croyait en l'existence des sorcières. Il était persuadé que sa grand-mère avait été victime d'un maléfice d'une sorcière et qu'elle en était morte. De ce fait, et grâce à son ascension au pouvoir, il a encouragé et soutenu les agissements cruels d'un chasseur de sorcières très célèbre au dix-septième siècle : Matthew Hopkins.

— Un autre fou furieux.

Gillian pousse un long soupir en replongeant dans ses souvenirs, que je m'imagine pénibles et douloureux eu égard à l'affliction, voire à la colère qui déforme ses traits harmonieux.

— Beaucoup d'innocents sont morts, des personnes qui n'avaient bien entendu rien à voir avec la sorcellerie de près ou de loin… Il y a toutefois eu des pertes dans nos rangs, mais ce n'était pas dû à la perspicacité d'une poignée d'humains, mais bien à la basse dénonciation des vampires.

— Ils ont dénoncé certains d'entre vous aux humains ?

J'en crois à peine mes oreilles !

— Tous les coups bas sont permis lorsque l'on entre en guerre, déclare platement le châtain aux yeux clairs.

— À partir de cette année-là, embraye la jeune femme, nos combats

ont gagné en intensité. Nous étions plus hors de nous que jamais et avons tenté de faire durement payer leur lâcheté à ces suceurs de sang.

Elle crache ces derniers mots pleins de fiel, ce qui me surprend un court instant. Le pincement de lèvres de Sander m'indique d'ailleurs que cette attitude n'est pas habituelle chez elle ; notre sorcière doit être très happée par ses réminiscences pour réagir aussi mal qu'au moment des faits.

Certaines blessures sont plus dures que d'autres à cicatriser.

Le silence retombe entre nous, tendu, durant lequel Gillian regagne son calme légendaire. Elle plisse un court instant les paupières, concentrée sur de nouveaux éléments à me livrer, puis laisse aller sa voix profonde et apaisée.

— Nous avons toutefois signé une sorte d'armistice en 1659, inaugurant ainsi un temps d'accalmie bienvenu qui perdure encore aujourd'hui.

— Mais… comment êtes-vous arrivés à cet armistice ? Qu'est-ce qui a changé ? l'interrogé-je, perdu.

Mon regard alterne rapidement entre elle et son compagnon d'armes. Aucun des deux ne moufte, et une tension nouvelle sature l'air autour de nous. Mes deux guides semblent entretenir une conversation muette qui me dépasse, leurs visages soudain assombris par un désaccord commun.

— Oh, allez, Gill ! Il a le droit de savoir, s'écrie Sander, les yeux au ciel.

— Ce n'est pas à nous de lui faire part de cette histoire-là, lui oppose la blonde, des éclairs dans les yeux.

— Et pourquoi pas ? Ce n'est pas non plus un secret d'État que je sache !

— La question n'est pas là, et tu le sais.

— Mais enfin, parti comme c'est entre eux, il pourrait bien attendre cinquante ans avant de connaître ce pan de notre Histoire ! s'irrite l'homme-montagne, avec un geste de la main dans ma direction.

— Tu exagères, comme toujours. Elle n'est pas si têtue que cela.

— Pas si têtue ? On parle bien de la même personne, là ?

Gillian soupire à nouveau, exaspérée par les accusations de son ami. De mon côté, je sens les accélérations de mon cœur vibrer jusque dans ma gorge en comprenant, à demi-mot, de qui ils sont en train de parler. Chaque battement au fond de ma poitrine semble faire résonner son prénom contre mes parois internes.

Eleuia. Eleuia. Eleuia.

Depuis mon rêve ce matin, j'ai tenté de la chasser de mon esprit, mais la revoilà, avec ses prunelles d'onyx, sa bouche gourmande et ses courbes voluptueuses… Elle accapare chacune de mes pensées, tandis

que les chamailleries reprennent devant moi.

— Je refuse de faire ça. C'est déloyal et injuste.

— Très bien, ne le fais pas. Je le fais à ta place, donc, rétorque le Norvégien en se tournant de moitié vers moi.

— Ce n'est pas à nous de le faire, Sander ! s'énerve cette fois la sorcière. J'ai raconté mon histoire, toi la tienne, Necahual la sienne. Respectons son silence à elle. Il ne durera pas, de toute façon. Elle ne pourra pas lutter indéfiniment.

Mon corps se crispe, parcouru par un courant électrique puissant. Je suis à deux doigts de bondir sur mes pieds et m'élancer… à sa poursuite. Pour la retrouver. La forcer à me voir et à me parler. Lui faire entendre ma voix à moi. La faire tout connaître de moi, et qu'elle me fasse tout connaître d'elle.

Eleuia. Reviens-moi…

— Mais il crève d'envie de savoir, plaide avec plus de force et de ténacité encore le colosse. Il a même *besoin* de le savoir. Ça va finir par le rendre marteau tous ces mystères autour d'elle ! Je sais bien que l'idéal serait que ce soit elle qui lui en parle, mais elle n'est pas là et nous n'avons aucune idée de quand elle rentrera. Ça pourrait prendre des semaines, voire des mois que ça ne m'étonnerait pas !

Un son grinçant envahit l'espace, sec et inhabituel, rappel de celui que produit une coque de bateau entrant en collision avec des récifs. Les regards de mes accompagnateurs se tournent en un éclair vers moi, délaissant un instant leur querelle, puis se baissent sur la table entre nous. J'en fais de même et c'est avec horreur que je découvre une profonde entaille sur la moitié du plateau. Seules les larges extrémités ont été épargnées et soutiennent encore le meuble sur ses fondations.

Choqué, je retourne mes mains, paumes vers le ciel, et aperçois des échardes qui commencent à s'incruster sous mon derme. C'est moi qui ai fait ça ?

— Tu vois, Gill ! Il va déjà mal, ce truc est en train de le bouffer de l'intérieur. Et ce n'est que le commencement ! Il faut l'aider un peu, là.

Profondément interpellé par ce nouveau manque de contrôle, cette expression de violence instinctive, je ne prête plus attention à ce qui se raconte, ou encore au regard intense que pose Gillian sur moi.

— Gill ! capté-je face à moi. Ne reste pas plantée là, aide-moi plutôt à amener Allan jusqu'à l'infirmerie.

Sander se déplace et s'arrête près de mon siège, ses mains posées sur mes épaules prêtes à me relever. Avant qu'il puisse faire un nouveau geste, la sorcière l'interpelle et le somme de se stopper. Agacé, l'homme derrière moi grommelle en regardant la jeune femme se lever à son tour puis se poster à hauteur de mes yeux.

Nous échangeons un long regard, de ceux qui permettent de lire et

deviner, avec précision, les tourments de l'âme. Et Gillian doit être une excellente lectrice, car il ne lui faut pas deux minutes d'échange pour qu'elle cerne ce mélange de peur et de confusion qui me colle à la peau. Elle analyse ensuite l'affliction qui m'étreint à chaque fois que je pense à Eleuia. Elle comprend que je préférerais ne pas autant me préoccuper d'une femme que je ne connais même pas. Que j'aimerais me soustraire à cette emprise qu'elle exerce sur moi. Que je n'accepte pas non plus, tout comme elle, ce qui se passe en moi lorsqu'elle se trouve dans les parages. Mais que je suis impuissant face à ce que je ressens… Que c'est plus fort que moi.

La jolie blonde qui me fait face voit, comprend tout ça et bien plus encore, et me décoche une œillade emplie de compassion et d'excuse, qui supplante un instant la vague d'inquiétude dans mon cœur malmené.

Par la suite, Gillian prend mes mains avec lenteur et délicatesse, veille à ne pas trop appuyer sur les zones où le bois s'est méchamment imprimé dans ma peau, et referme ses doigts dessus. Ses prunelles vertes pailletées d'or sont recouvertes par ses paupières. Sa bouche, elle, s'entrouvre pour laisser passer un filet d'air tandis qu'entre nos mains, une vibration se déclenche. Elle est immédiatement suivie d'une pointe de chaleur au creux de mes paumes, qui se prolonge comme un flux courant dans mes vaisseaux sanguins. Je sursaute lorsque ce nouveau réseau d'énergie alimente mes membres tendus jusque-là et clôture son circuit dans mon cœur, dont le rythme se stabilise sur une fréquence apaisante et normale.

J'expire une longue goulée d'air au moment où la sorcière replonge ses orbes clairs dans les miens. Après cela, elle retire ses mains refermées en poings, les élève jusqu'à mon visage ébahi. Elle les ouvre et laisse tomber des particules de poussière entre nous. Alors que je suis ces dernières pour les voir toucher terre, je suis sidéré en découvrant mes paumes débarrassées de toute écharde. Elles ont disparu. Se sont envolées. Sont…

Réduites à l'état de poussière.

Je redresse la tête et retrouve les émeraudes cristallines et sereines de la sorcière. Mes propres yeux doivent lui crier de me fournir une explication, vu que j'ai à nouveau perdu ma langue, car elle s'exclame :

— Je contrôle tout ce qui est composé d'eau, d'air, de terre et de feu. Je peux diriger, commander et refaçonner les éléments de la Nature.

Toujours bouche bée, j'inspecte tour à tour mes mains et son visage.

— Plus besoin d'aller à l'infirmerie, désormais.

— Mouais, pas sûr… Il est blanc comme un linge, là quand même, fait remarquer Sander d'un ton bourru.

— Comment te sens-tu, Allan ? m'interroge Gillian, sans détourner son regard franc du mien.

— Je…

J'avale ma salive tout en cherchant une réponse à donner. Me sens-je mal ? Pas vraiment, je dirais même qu'intérieurement le calme est revenu. Vais-je m'évanouir comme semble le craindre Sander ? Je ne pense pas, non. J'ai sans doute besoin d'une petite minute pour récupérer, mais sinon… je vais bien.

— Ça va, les informé-je avec un hochement de tête. C'est juste… l'effet de surprise.

— Je comprends. Je suis désolée, si ça devait se reproduire, je veillerais à te prévenir la prochaine fois, s'excuse la sorcière avant de s'écarter un peu de moi.

— OK… Merci au fait, lui dis-je, ce qui me vaut un sourire de sa part. Et pardon pour la table. Je vous rembourserai ou en rachèterai une.

— Ne te fais pas de mouron pour ça, mon gars ! Des tables, il y en a plein dans cette baraque. Et ce n'est sans doute pas la première fois que quelqu'un dégrade le matériel, assure le géant en me donnant des claques joueuses dans les omoplates.

— Sander a raison. Ne t'en préoccupe pas.

— Comment ai-je fait pour… détruire cette table ? soufflé-je. Je n'ai pas assez de force pour avoir fait ça, enfin. Elle est beaucoup trop solide…

Si. Tu as assez de force pour l'avoir fait. Très précisément. Et plus le temps va passer, plus tu seras en mesure de pulvériser bien plus qu'une simple table en bois.

Je respire un grand coup à l'entente des conclusions méthodiques de ma voix interne. Elle a sans doute raison ; j'ai beau continuer à me considérer comme simplement humain, mes gènes disent le contraire. Bientôt, mon hybridation va pleinement s'exprimer au travers de mes actes et mes pensées et laisser ainsi s'épanouir celui que je suis au plus profond de mon être. La transition, qui s'est déjà mise en place, va être ardue et semée de complications. Je sens déjà son énergie dévorante et démesurée s'infiltrer en moi et grossir toujours plus.

N'oublie pas que c'est ce que tu es. Et que tu n'es pas seul.

Ce mantra en tête pour m'encourager, je reviens à mes guides, qui ont choisi de ne pas interrompre mon silence méditatif et ma prise de conscience saccadée. Leurs prunelles attentives jaugent mon état, mes réactions, mais ils semblent soulagés de ne pas me voir paniquer à outrance.

Pas à pas.

Chapitre 10

— Wow… Cette pièce est immense !

Mon exclamation hallucinée résonne contre les parois de la salle d'entraînement, dans laquelle Gillian et Sander m'ont entraîné à la fin de notre petit-déjeuner. Ils ont insisté pour me mener dans cette partie du domaine, et jusqu'ici je ne regrette pas leur initiative. Nez levé, j'admire tantôt la hauteur sous plafond, tantôt l'armada d'équipements de guerre en tout genre, allant, par exemple, des poignards aiguisés aux gros calibres massifs. Plusieurs cibles sont disposées dans un encastrement, rangées selon leurs fonctions (tir à l'arc ou tir standard), leurs tailles, leurs formats, etc.

Un vaste espace est dédié à l'entraînement physique et musculaire, muni entre autres d'un cheval d'arçon, de barres d'élévation et de gainage, de poutres, de tremplins, et d'appareils à charges. Tout a été pensé pour développer la force et la puissance physiques des habitants de ce domaine.

Et au milieu de cet ensemble hétéroclite, un vrai ring de boxe, à la gauche duquel se trouve une myriade de mannequins de combat à taille humaine.

— Le parcours du combattant se trouve dans une autre salle d'entraînement, m'informe Gillian, installée sur un banc en bois. Il a été conçu par nos soins afin de nous endurcir au mieux et de développer nos réflexes.

— On ira y faire un tour un de ces quatre, m'assure à son tour Sander alors qu'il monte sur le ring.

— C'est impressionnant !

Contemplatif, je m'arrête devant une gigantesque armoire aux finitions travaillées, et me permets de l'ouvrir afin d'apprécier son contenu. Accrochés à des pointes ou suspendus à des crochets, se trouvent un bon nombre d'arbalètes, d'arcs et de flèches redoutables, ainsi qu'un nécessaire de cordes robustes pour remplacer celles qui seraient usées sur les armes.

— Tout le monde ici s'entraîne donc au combat ? demandé-je en effleurant du bout des doigts la branche supérieure ouvragée d'un des arcs.

— Tout le monde, sans exception. Nous n'avons pas tous les mêmes facultés innées dans le maniement des armes ou pour le corps-à-corps, m'explique posément la sorcière. Après tout, nous ne sommes pas tous berserkers ou vampires dont la force physique est naturellement supérieure aux autres espèces.

— Tout le monde ne peut pas naître incroyablement doué et fantastique, glisse Sander avec malice.

Je me retourne à temps vers eux pour voir Gillian le foudroyer sur place – pour la centième fois peut-être depuis que je les connais. Je ravale *in extremis* mon sourire d'amusement lorsque la jeune femme pivote ses prunelles vertes vers moi.

— Les sorciers sont ceux ayant le plus de lacunes et de difficultés pour combattre. C'est ce qui nous a poussés à nous rechercher des combattants plus expérimentés lors de nos anciennes guerres, comme je te l'ai appris tout à l'heure. C'est ce qui a failli nous coûter la vie plus d'une fois…

Elle pousse un soupir et pince un peu les lèvres, affectée par cette « fragilité » inhérente à sa condition.

— Nous avons appris de nos faiblesses et apprenons chaque jour à nous améliorer avec le concours de nos « professeurs », aussi imbus soient-ils de leur personne.

Gillian coule un regard entendu vers le guerrier bien ancré sur ses pieds, ce qui lui vaut un sourire tordu et un clin d'œil espiègle en échange.

— Il faut dire aussi que depuis qu'une accalmie s'est instaurée avec vos anciens ennemis vous avez moyen de vous entraîner bien tranquillement sans être déconcentrés par un nouveau conflit, se moque le brun en croisant le regard de son amie. Tiens, en parlant d'accalmie ! Ça me fait penser que nous n'avons pas terminé de raconter l'histoire des vampires et sorciers.

Sander jette un coup d'œil faussement innocent à la jolie blonde, qui se renfrogne davantage devant son entourloupe roublarde.

— Tu es vraiment…, commence à s'énerver la sorcière, le bas du visage coloré, avant qu'elle soit interrompue.

— Maintenant que nous sommes dans un lieu plus tranquille et qu'il paraît évident qu'on n'y coupera pas après ce qui s'est passé dans la salle à manger, finissons donc cette discussion.

Il s'écoule une longue seconde durant laquelle mes deux compagnons se jaugent du regard, des avertissements et des reproches dilatant leurs pupilles.

— Très bien, cède enfin Gillian. Mais si elle apprend d'une manière ou d'une autre ce que je lui ai dit, ajoute-t-elle avec un regard dans ma direction, je la préviendrai que c'est de ta faute.

— Je prends le risque, lui répond le jeune homme non sans contracter inconsciemment sa mâchoire.

Peu convaincue par son air sûr de lui, la sorcière le jauge une dernière fois avant de hausser les épaules et se tourner vers moi.

— Si un armistice a été décrété entre vampires et sorciers, c'est parce qu'Eleuia était là.

Un tressaillement me saisit comme toujours lorsque son nom est prononcé, mais je tente de ne rien laisser paraître et décide d'aller m'asseoir aux côtés de mon interlocutrice.

— Comment ça ?

Elle me regarde m'installer en silence, l'expression de son visage investie par ses réminiscences.

— Pendant cette guerre et cette dernière année de combat, Eleuia faisait partie du clan des vampires. Ils étaient venus prêter main-forte à leurs amis qui cherchaient à nous décimer. Et Eleuia a su se distinguer sur le champ de bataille. Son âge et ses expériences passées faisaient – et font toujours d'ailleurs – d'elle une guerrière puissante. Redoutable. Plus mortelle que certains de ses congénères censés être plus forts et massifs.

Ma tête dodeline toute seule, d'accord avec ces propos élogieux sur la jeune femme. À notre première rencontre, j'avais déjà senti cette puissance destructrice en elle.

— Elle a fait de très nombreuses victimes sur son passage, qu'elles soient sorcières ou berserkers. Elle avait déjà croisé le fer avec ces derniers dans d'autres contrées que la nôtre, le sortilège d'éveil s'étant largement répandu à d'autres clans, cela va de soi. Mais…

Gillian s'arrête une seconde, le regard soudain un peu fuyant, et cette attitude met aussitôt le feu aux poudres.

— Mais quoi ? réclamé-je qu'elle poursuive, mes doigts recourbés sous le banc, comme pour me retenir.

— Mais notre assemblée était davantage composée de berserkers. Et ils étaient hors de contrôle.

— Qu'est-ce que ça implique ? exigé-je sur un ton sec et aigre. Qu'ont-ils fait ?

J'ajoute cette question, tourné vers Sander. Ce dernier m'observe sans rien dire, ses bras musculeux croisés sur le torse.

— Ils étaient à six contre elle, me répond la sorcière. Ils avaient réussi à l'isoler du reste des combattants, à force d'attaques à répétition. Ils se sont dirigés vers un vallon hors de notre portée et de notre vue à tous.

Oubliant ma tentative de rester immobile, je bondis sur mes pieds, à un cheveu d'exploser pour de bon.

— Et ? lâché-je entre mes dents serrées.

— Eleuia a été grièvement blessée. Lorsque les berserkers l'ont abandonnée, elle était dans un état déplorable. Ils l'ont laissée pour morte…

Cette fois, mon pied envoie valdinguer au loin une caisse en ferraille qui se trouvait là et dont la course finit contre le mur opposé, cabossée et déformée de toutes parts. J'entends Gillian retenir son souffle alors que je fonce sur la silhouette trop calme de Sander.

— Tu y étais, n'est-ce pas ? Tu lui as fait du mal ? hurlé-je à sa face dès que j'arrive à sa hauteur. Tu t'es comporté comme la bête sauvage que tu es et tu l'as massacrée avec tes frères, c'est ça ?

Mais l'homme-montagne reste stoïque et droit dans ses bottes, sans jamais dévier de mon regard fou, ce qui me met encore plus en rage.

— Si tu as touché à un seul de ses cheveux, je te jure que je vais te…

— Allan !

Le corps tendu de Gillian se poste juste à côté de celui de Sander, mais celui-ci l'empêche d'intervenir.

— Laisse-le, Gilly. Il faut que ça sorte.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Le géant fait un geste de la main pour la faire taire et l'éloigner, tandis que son autre main me fait signe d'approcher.

— Vas-y, montre ce que tu sais faire…, souffle-t-il tout bas.

Hors de moi, je plonge en avant et essaie de l'attraper à la gorge, mais le berserker est bien plus fort et habile. Son bras se tend, intercepte mon propre membre pour l'abaisser sèchement, puis son buste dévie sur le côté afin d'éviter ma nouvelle attaque aveugle. J'envoie mes poings à tout va, ulcéré à chaque fois qu'ils loupent leur cible. Je ne vois plus rien, n'entends plus rien. Je ne suis que colère et hargne… jusqu'à ce que Sander me fasse une clef de bras pour me contenir.

— Calme-toi, Allan. Et reprends-toi !

Je cille plusieurs fois en effaçant progressivement mon attitude belliqueuse de mes muscles et mes tendons, puis fais un pas en arrière. Sander me relâche et pose ses orbes sérieux sur ma personne quand je lui fais à nouveau face. Mon souffle est haletant alors que je regarde mes mains, incrédule.

— Mais qu'est-ce qui m'a pris ? Bon sang ! Qu'est-ce que j'ai essayé de faire ?

Te battre.

J'écarquille les yeux et sens quelques frémissements remonter mon dos.

— Je ne me comprends pas… Je… Je suis désolé, lancé-je en avisant tour à tour mes compagnons. Sander, je suis vraiment désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Mon guide hoche la tête puis déclare :

— Je ne t'en veux pas, Allan. Ce n'est pas grave. J'avais envie de voir jusqu'où tu pouvais aller…

— J'ai été une expérience pour toi ?

— En un sens, acquiesce-t-il. Mais sache tout de même que non, je n'étais pas dans le groupe qui a attaqué Eleuia. Je n'ai fait mon apparition que plus tard, comme tous les autres.

J'opine moi aussi du chef dès lors qu'il ajoute cette précision rassurante. Je repars ensuite en direction du banc, l'esprit et le cœur en vrac.

Avec sollicitude, la blonde pose sa main sur mon épaule et la serre, un sourire d'encouragement sur les lèvres. Je détourne le regard, dépassé une nouvelle fois par cette nature d'hybride instable. Et dire que je ne suis pas encore au bout de mes peines…

— Tu voudrais bien continuer ton récit malgré tout, Gillian ? osé-je quémander de ma voix la plus douce et tranquille. J'ai… besoin de savoir.

— Bien sûr, affirme-t-elle avec une autre pression sur mon épaule.

La sorcière se détache de moi après cela, puis racle sa gorge pour éclaircir sa voix.

— Après que ses opposants sont partis, Eleuia a réussi à se traîner en dehors du ravin et a rejoint un arbre, un frêne bicentenaire qui était sur le déclin. Elle s'y est affaissée, ses forces la quittant et le sang coulant sur le sol. Et alors qu'elle attendait la mort, incapable d'aller chercher de l'aide dans son état et convaincue qu'il était trop tard, une chose étrange s'est produite sous ce frêne.

Le cœur lourd la seconde d'avant, je me sens d'un coup plus serein devant le sourire mystérieux de Gillian.

— Le sang qui s'échappait des plaies béantes d'Eleuia a « nourri » l'arbre en le recueillant. L'énergie, la force qui sont inscrites dans les veines de notre amie ont permis au frêne de recouvrer lui aussi un peu plus d'ardeur. Et la nouvelle énergie qui s'est mélangée à l'ancienne s'est transposée en partie à Eleuia. Ils ont mis en place un échange de flux vitaux, le premier nourrissant le second, et *vice versa*. Ils étaient en train de se sauver l'un l'autre lorsque mes sœurs et moi sommes arrivées sur les lieux. Nous avons compris en un coup d'œil ce qui se jouait là et avons décidé d'y contribuer.

— Vraiment ? m'exclamé-je avec une pointe de reconnaissance nouvelle dans ma chair.

— J'ai convaincu mes sœurs de le faire, me dévoile la sorcière, et mon allégresse gonfle en réaction. Le processus était déjà lancé grâce à sa connexion avec la terre, je ne voulais pas m'opposer aux forces naturelles. Qui plus est, en la sauvant, nous avions une chance d'apaiser les conflits avec nos ennemis. C'était quitte ou double : soit les vampires tenaient absolument à leur comparse et voulaient la récupérer, peu importe sa nouvelle forme, peu importe comment ; soit ils nous tuaient et elle comprise.

— Attends, Gillian, l'interromps-je. Qu'est-ce que tu entends par « sa nouvelle forme » ?

— J'y viens, Allan. Et c'est lors de notre rassemblement que ça s'est passé : nous étions en communion les unes avec les autres afin

d'assurer la survie à cette vampire, lorsque nous avons senti une symbiose se créer avec elle. Elle était en osmose totale avec la Nature, la terre qui la nourrissait, et avec nos esprits… Eleuia est entrée dans notre cercle et a été comme éveillée.

— Tu veux dire comme avec le sortilège des berserkers ? demandé-je, éberlué par ce que cela impliquait.

— C'était une autre forme d'activation, tout à fait inédite et fabuleuse, qui nous a toutes prises au dépourvu. L'hybridation vient des gènes de deux espèces différentes, ce qui nécessite une rencontre entre les deux – d'ordre sexuel dans notre cas. Il n'avait jamais été question d'y accéder par seul transfert, par simple… transvasement d'énergies. Mais c'est ce qui s'est pourtant produit.

Gillian mord sa lèvre et secoue le menton, comme si elle avait encore du mal à y croire des siècles plus tard.

— Eleuia est devenue en partie sorcière ce jour-là et a donné ainsi « naissance » à une toute nouvelle forme d'hybridation. Et comme nous l'avions espéré, les siens ont désiré la garder en vie en découvrant ce qu'elle était devenue. Elle était trop précieuse pour son clan, pour son père surtout, qui a été émerveillé par son changement.

— Sa nouvelle condition a abouti à signer un armistice entre nous tous, enchaîne Sander avec un sourire en coin. À elle seule, elle a réussi à réconcilier deux espèces ennemies depuis la nuit des temps.

— Sa seule existence a stoppé les plus gros conflits entre nous et a contribué à un nouvel équilibre.

— C'est incroyable…, m'époustouflé-je encore. Complètement incroyable.

— Toutefois, cette forme d'hybride reste assez rare encore aujourd'hui, m'avertit Gillian avec un froncement de sourcils. Les tensions entre vampires et sorciers sont encore prégnantes chez nombre de nos représentants, comme tu as pu le voir. Ils n'aiment pas trop se mélanger.

— Certaines habitudes ont la vie dure, remarque pensivement mon autre accompagnateur dans son coin.

Je me relève du banc, le cerveau en ébullition et une sensation de chaleur dans le ventre. Je repense à l'histoire d'Eleuia, je me représente sa lutte, sa résignation devant la gravité de ses blessures, son acharnement à rejoindre le frêne, sa libération en absorbant l'énergie qu'on lui offrait. Je compare ces images fortes avec celles tout aussi puissantes que j'ai emmagasiné d'elle depuis notre rencontre. Je les superpose et ressens l'étonnant pouvoir qui circule dans ses veines, alors qu'elle se trouve à des kilomètres de moi.

Il bat au diapason du mien, souffle une brise de légèreté improbable dans mon corps et me pousse à inspirer une profonde goulée d'air, paupières closes.

Je m'imagine ce qu'elle a pu éprouver en « renaissant », ce qu'elle a ressenti en comprenant ce qu'elle était devenue… et quelque chose me dit que la transition n'a pas été simple pour elle. De la même manière qu'elle ne l'est pas pour moi…

Un peu plus simple quand même. Elle ne démarrait pas de zéro, elle.

Peut-être, mais quand bien même… Des changements aussi importants que ceux qui nous ont traversés – qui me traversent encore pour ma part – ne se gèrent pas du jour au lendemain. Il faut s'adapter, les accepter – quelque chose que j'apprends encore à faire –, se transcender pour devenir pleinement nous-mêmes.

Eleuia et moi sommes des hybrides, nous partageons ça en commun. Des hybrides… plus exceptionnels que ce que des personnes comme Gillian et Sander ont l'habitude de voir et connaître, d'après ce que j'ai compris et senti. Et cette condition peut être un cadeau ou un fardeau, suivant notre façon de l'appréhender.

— Necahual et Conrad ont parlé de mon cas au sous-sol, avant que vous arriviez, fais-je, le front plissé par les questions que cela soulève en moi. Il parlait de sang-mêlé, d'affiliations génétiques particulières…

— Oui, Necahual nous a fait un compte-rendu de votre entretien d'hier soir, après que tu es parti te coucher, m'informe Gillian tandis que son compère hoche la tête.

— Alors vous savez qu'ils me pensent…

— Affilié à au moins trois de nos espèces, complète à ma place le géant.

— Vous croyez que c'est possible ? Que je suis à la fois humain, vampire et… incube ? relancé-je après avoir réfléchi au nom de la dernière race.

— Tu sembles t'être calqué sur la nature complexe d'Eleuia, une des rares à avoir développé une hybridation de ce genre. Vous… êtes très différents des autres hybrides.

J'acquiesce lentement en l'entendant confirmer mes pensées de tout à l'heure. Mes yeux convergent ensuite vers Gillian, restée un peu trop silencieuse lors de ce dernier échange. L'expression de son visage, concentrée, mais incertaine, nous apprend qu'elle a un autre avis sur la question. Observateur, Sander remarque aussi l'attitude de la jeune femme et l'interroge donc sur son cheminement de pensée.

— Ce qu'il est, son essence… elle vibre à notre contact aussi, je le sens dans ma chair et dans son aura. Et je sais que tu l'as ressenti aussi, à ta manière Sander. Il y a quelque chose, une force ou… un élan qui nous attire vers lui. Et réciproquement. Il nous ressemble aussi. Dans sa façon de se connecter aux flux qui cheminent en nous et dans l'air. Dans sa manière de laisser s'exprimer sa sauvagerie, ses instincts…

La sorcière s'interrompt sans dévier son regard de ma personne. Elle est aussi songeuse que Necahual hier, on dirait… et ce constat me trouble autant qu'elle.

— Tu as peut-être d'autres questions pour nous, Allan ? me relance-t-elle ensuite, comme pour éviter de trop s'appesantir sur cette impression si particulière – du moins pour le moment. Nous serons prêts à répondre à toutes celles qui te tracassent, si tu le souhaites.

Beaucoup de choses me traversent évidemment l'esprit avec cette proposition. D'un côté, j'aimerais par exemple leur demander de poursuivre la visite du domaine, afin de me familiariser avec ce lieu riche et magnifique – d'autant que je suis sûr que la visite prendrait la journée entière, si ce n'est plus ; d'un autre côté, je souhaiterais que Gillian continue de me raconter leurs histoires passées, qu'elle m'apprenne tout ce qu'il y a à savoir sur les espèces surnaturelles. J'ai encore tant d'éléments à apprendre, tant de découvertes à faire…

Mais c'est à une autre part de ma soif de connaissances que j'ai envie de céder, même si ce n'est sans doute pas une excellente idée… Tout en moi, de ma voix interne à mon cœur battant, me hurle de poser de nouvelles questions *la* concernant. Je n'aurai jamais assez d'informations sur elle à mon goût, il m'en faut toujours plus. L'idéal serait que ce soit elle qui me les donne, cependant, même si elle était là pour le faire, elle refuserait d'accéder à ma requête. Comme Sander l'a dit, Eleuia pourrait passer encore des semaines loin d'ici, obstinée dans l'idée de ne pas me voir…

Sauf que je ne suis pas prêt à attendre pour obtenir mes réponses de sa bouche. Je ne veux pas courir le risque de ne jamais avoir confirmation de mes doutes… ou de mes espoirs. Je ne peux pas attendre qu'elle se décide enfin à arrêter de m'ignorer. Je ne peux pas rester sans savoir plus longtemps.

Je pivote vers Gillian et ses prunelles calmes, dans l'attente de la suite, et laisse échapper :

— Hier soir, Necahual n'a pas fait que parler de ma condition d'hybride. Il a aussi échangé de manière houleuse avec Eleuia, avant que je m'effondre. Il lui criait de m'aider, et de s'aider elle-même. Il la sommait de me rejoindre, d'arrêter d'être en colère contre moi parce que je n'y étais pour rien.

À peine ai-je prononcé le prénom de celle qui hante toutes mes pensées, que la blonde se referme, la bouche pincée et le regard assombri. Je ne me laisse toutefois pas démonter par son attitude distante et réticente, soutenu dans mon audace par ma voix interne qui me crie des encouragements.

— J'aimerais savoir très précisément de quoi ils parlaient, réclamé-je enfin sur un ton sans appel.

— Je comprends, mais je ne pense toujours pas que Sander et moi

devrions éclaircir ces points d'ombre. Nous ne sommes pas les mieux placés pour le faire. Nous t'en avons déjà beaucoup trop dit sur sa personne, son histoire, sans qu'elle ait été présente ou qu'elle nous ait donné son accord, alors je…

— Vous êtes des liés, la coupe le brun d'une traite. Vos sangs, en premier lieu, cherchent à vous réunir. C'est ce qui explique la force d'attraction qui s'éveille en vous et vous pousse vers l'autre.

— Sander !

La jeune femme et moi arrêtons tout net de nous assassiner des yeux pour nous reporter sur le visage tranquille à notre droite. Elle lui adresse une œillade meurtrière tout en jurant vertement dans une autre langue, tandis que j'observe Sander avec reconnaissance.

— Je suis désolé Gilly, mais j'ai promis de l'aider au mieux, glisse-t-il entre deux injures.

— Et moi non, peut-être ? rétorque la sorcière, bougonne.

— J'ai le droit de savoir, lui soufflé-je plus calmement. Ne m'enlève pas ce droit, s'il te plaît Gillian. Aide-moi comme je le souhaite.

Sander se place en tailleur devant la blonde et porte une main réconfortante sur son genou, qu'il serre avec douceur. Ensemble et en usant de nos regards apitoyants, nous venons à bout de ses résistances.

— Bon, très bien… Je cède parce que vous avez tous les deux raison, je suis obligée de le reconnaître. Toutefois, je tiens à t'avertir d'ores et déjà, Allan, que notre apport sera assez maigre et pas très poussé. Il est difficile d'expliquer un phénomène comme celui-ci, surtout lorsque soi-même on ne l'expérimente pas.

J'acquiesce à ses avertissements, concentré et alerte.

— Sander a utilisé les bons mots pour commencer à te décrire cette connexion unique qui existe entre Eleuia et toi. C'est un lien aussi fort que celui qui unit un parent à son enfant – bien que sa nature profonde ne soit pas la même –, c'est quelque chose qui vous rend à la fois plus dépendants et puissants, qui vous gouverne et vous guide. Les deux partis ressentent le besoin de rester auprès de l'autre, de le protéger. Vous devenez protecteurs et bienveillants envers votre partenaire.

— Que vous le vouliez ou non, le lien s'établit dès lors que vous vous êtes trouvés, surenchérit le berserker. Il suffit d'un regard pour « l'activer ».

— Vous êtes en train de me dire qu'Eleuia et moi sommes… quoi ? Des âmes sœurs ? demandé-je pour clarifier, le cœur battant plus vite de seconde en seconde.

— Quelque chose comme ça, me répond laconiquement le géant, ses mains pressées sous son menton.

— Les hommes comme les êtres surnaturels ne sont pas d'accord sur cette question d'âmes sœurs, me rappelle Gillian de manière plus terre

à terre. Certains y croient, d'autres non, sans qu'il y ait d'explications tangibles pour confirmer ou infirmer cette singularité. Tout ce que nous savons de notre côté, c'est que notre sang, notre essence appelle notre semblable. Étant naturellement plus sensibles et à l'écoute de notre… entité, nous devenons captifs d'elle et de celle qui nous ressemble le plus.

— C'est à la fois une question de chimie pure et de magie, résume Sander avec un sourire sur le dernier mot. Mais, si tu veux mon avis, c'est avant tout une question de magie. Le lien fait partie de l'une de ces choses qui ne trouvent pas de réponses ou d'explications fixes sur cette terre.

— Sander a une vision un peu trop romanesque de la chose, temporise la jeune femme, les sourcils froncés. Je ne voudrais surtout pas te faire de peine, Allan, mais il faut que tu comprennes bien que le fait que deux personnes soient liées de cette manière ne veut pas dire qu'elles sont… amoureuses. Des forces, qui nous dépassent tous, les dirigent vers leur alter ego, les incitent à dépendre l'une de l'autre, mais pas à s'aimer. Pas forcément…

Retourné par ses mots, je retiens mon souffle ainsi qu'un léger râle lorsqu'une nouvelle lacération déchire mes entrailles. Sous le regard scrutateur et inquiet de mes compères, j'arrête de penser, j'arrête de réfléchir, de respirer ou même de bouger. Mes prunelles vaguement embuées s'accrochent au mur qui leur fait face et n'en dévient plus durant un long moment. Ses contours s'estompent d'ailleurs, tout comme sa couleur ou sa matière uniforme. Je suis démuni devant la seule image qui danse et se répète : celle d'Eleuia me tournant le dos et s'éloignant à grande vitesse de moi.

Elle ne nous aime pas… Et elle ne veut pas nous aimer.

La plainte brûlante de ma voix intérieure aurait pu me faire m'écrouler sur le sol si je n'avais pas été assis. La détresse et le chagrin absolus qui se déversent dans mon corps m'auraient tué sur place si j'avais été moins « résistant », j'en suis persuadé.

Sentant ces ondes négatives tournoyer et assombrir mon âme, Sander se déplace pour s'asseoir plus près de moi et porte une main secourable sur mon épaule.

— Ça va aller, mon ami. Nous sommes là.

— Elle ne m'aimera jamais, expulsé-je sous le coup d'une nouvelle attaque interne. Elle ne veut pas de moi et me déteste.

— Ça ne veut pas dire que ses sentiments ne peuvent pas évoluer. Si moi je suis trop romanesque, Gillian, elle, est parfois trop alarmiste, reprend l'homme-montagne. Peut-être qu'Eleuia n'accepte pas cette situation maintenant, mais qui nous dit qu'elle ne changera pas d'avis plus tard ?

Je jette un coup d'œil dans sa direction pour l'inviter à poursuivre

et à contribuer à nourrir l'espoir fou qui germe tout à coup en moi.

— Je commence à bien la connaître à présent, c'est quelqu'un de têtu et de difficile, certes, mais elle saura t'accorder une chance pour mieux te connaître. Sa curiosité et son instinct auront raison de son obstination, crois-moi.

— Vraiment ?

— Gillian peut te le confirmer, acquiesce-t-il en la cherchant du regard.

Nous tournons nos têtes ensemble sur ma droite, et interceptons les iris cristallins de la sorcière. Elle nous regarde à tour de rôle puis finit par hocher raidement le menton, d'accord avec Sander dans le fond. C'est toutefois ses réserves qui retiennent le plus mon attention, et au lieu de me laisser aller au soulagement, je tiens à les éclaircir.

— Eleuia est bien plus bornée que ce que tu t'imagines, m'explique-t-elle, l'arrière de son crâne posé contre les pierres nues derrière elle. Et cette ténacité peut très bien la garder éloignée de toi un très, très long moment… Même si elle te désire ainsi que ta présence dans une certaine mesure, elle a déjà commencé à tout mettre en œuvre pour lutter contre.

Infoutu de réfuter cette vérité incontestable, je continue à l'écouter, un soupir de frustration dans la gorge et le départ d'Eleuia se déroulant encore à l'arrière de ma rétine.

— Qui plus est, ajoute la sorcière sur un ton plus précautionneux, vous ne seriez pas les premiers liés à vous éviter l'un l'autre. Il y en a eu d'autres avant vous qui n'acceptaient pas leur connexion et ont donc tenté de la rejeter en bloc.

— Ça a marché ? demandé-je, perdu entre peur ou apaisement d'entendre que oui.

— Non, la lutte est vaine, tout le monde le sait même si tout le monde ne l'admet pas au début… Le temps contribue à cette prise de conscience : quelque part, plus on reste éloigné de son lié, plus on comprend toute l'importance qu'il a dans notre vie. Le manque devient proprement insupportable.

Un grand silence accueille ses explications. Mes yeux dansent sur le visage de la blonde, le temps que je retrouve ma langue et parvienne à formuler une phrase cohérente.

— Combien… de temps ?

— Pardon ?

— Tu viens de dire que plus on reste longtemps éloigné de son lié, plus le manque devient insupportable et nous pousse à le rejoindre. Combien de temps cela prend-il au maximum ?

Sander peste dans son coin à grand renfort d'exclamations orageuses dans une langue étrangère, tandis que j'observe la bouche surprise de Gillian s'ouvrir et se refermer à plusieurs reprises.

— Allan, je ne voulais pas…, balbutie-t-elle, ses joues commençant à se colorer de rose.

— Réponds-moi, s'il te plaît Gillian. Je veux savoir. Combien de temps cela peut-il prendre pour elle ? Des semaines, des mois… des années ? lâché-je, sans perdre de vue la silhouette aux longs cheveux noirs qui s'engouffre dans un tunnel.

Je ne souffrirai aucun refus et cela doit se lire dans mon regard franc, car la sorcière avoue enfin :

— Nous connaissons un couple qui a mis vingt ans avant d'accepter leur lien et de développer de vrais sentiments l'un pour l'autre.

Vingt ans…

Si Eleuia choisissait de rester au loin pendant vingt ans elle aussi, je ne sais pas ce qui restera de moi à son supposé retour. Elle va me détruire, *nous* tuer à petit feu. Une femme que je ne connais même pas détient un pouvoir gigantesque sur moi, et il n'y a rien que je puisse faire pour m'y soustraire.

Ou pour qu'elle accepte de m'écouter.

Une déferlante de frustration et de peine fait fléchir mes genoux sous mon poids. Ce n'est pas possible qu'une chose pareille m'arrive !

Elle ne peut pas s'évincer aussi longtemps, c'est impossible. Elle ne le veut pas elle-même. Elle va changer d'avis, il faut qu'elle change d'avis !

Je laisse ma voix interne à sa crise de nerfs en sentant la présence d'un corps immense réchauffer mon flanc.

— Tu tiens le coup, Allan ? s'enquiert Sander, la tête penchée vers moi.

Je prends une grande inspiration avant de lui répondre.

— Je crois que je n'ai pas le choix de faire autrement…

La moue sur sa bouche s'affaisse un peu, mais il sait aussi qu'il ne peut rien faire ou dire pour alléger mon fardeau. Gillian de son côté reste muette, le regard grave et affligé, sans doute très gênée d'alimenter – aussi involontairement que ce soit – mes tourments et mes peines.

Sander, lui, ne résiste toutefois pas à l'envie, à son besoin presque de me remonter le moral et ajoute donc :

— Gilly et moi sommes tout de même convaincus qu'Eleuia reviendra d'ici quelques semaines. Sa première réaction a été de fuir, et nous savons que ça n'est pas très engageant et rassurant de ton point de vue, mais elle ne restera pas au loin très longtemps. Elle ne pourra pas.

— Elle a juste besoin d'un peu de temps. Ça vous a fait un choc à tous les deux, et votre manière de le gérer…

— Je comprends, Gillian, ne t'en fais pas, l'arrêté-je en levant une main devant moi. Je comprends…

Il y a même une part de moi qui désirerait elle aussi prendre le

large, si je suis parfaitement honnête. Prendre du recul, être plongé dans des activités prenantes, changer d'air, ne plus endurer la chape de pression et de tension qui pèse un peu plus de seconde en seconde… Cette part-là aurait préféré être très loin d'ici, n'avoir jamais découvert l'envers du décor. De ce fait, c'est celle qui se met le mieux à la place de la vampire et qui intègre le mieux son rejet. Elle est en phase avec Eleuia, en quelque sorte…

Cependant, aucune des deux ne peut obtenir gain de cause, car la réalité n'abonde pas dans leur sens et les faits sont là. Nous ne pouvons pas éternellement nous ignorer. À l'instar de cet autre couple, nous ne saurons pas vivre l'un sans l'autre jusqu'à la fin des temps. C'est tout à fait injuste et irrationnel, un véritable cadeau empoisonné à bien des égards, mais viendra le jour où ne nous pourrons plus faire autrement que nous côtoyer.

Bien que l'attente qui se profile me désespère, d'un autre côté, je vais devoir patienter pour son retour. Je vais à la fois apprendre à accepter sa fuite en avant et à travailler sur moi-même pour qu'elle ne me perçoive surtout pas comme un boulet, un être faible et inutile qui ne lui servirait à rien.

Pour cela, le meilleur moyen est de commencer immédiatement ton enseignement. Ce sera aussi une excellente distraction…

J'approuve la remarque de la voix ancrée dans mon esprit et me tourne vers mes camarades pour leur faire part de mon désir d'apprendre encore.

— Peut-être pourrions-nous quitter cette salle et visiter une autre partie du domaine ? Il faudrait que je prenne quelques repères pour éviter de me perdre dans les dédales de couloirs, aussi.

— C'est une très bonne idée, Allan, approuve Gillian avec joie et soulagement. Retournons dans la galerie menant à ta chambre et de là, nous rejoindrons l'un des jardins de derrière.

Elle prend mon bras dès qu'elle se redresse sur ses pieds, puis affiche un air plus serein accompagné d'un sourire à mon attention. Ses prunelles plissées semblent me remercier du cours qu'ont pris mes pensées et initiatives. Je lui adresse un hochement de tête discret qui agrandit son rictus reconnaissant sur sa bouche pleine.

— Tu viens, Sander ? On a un peu de marche à faire jusqu'à l'extérieur !

Le guerrier ne répond rien dans un premier temps. Son regard couleur océan analyse la scène un peu fictive que nous lui offrons. Je fais un pas vers lui, un peu contrit par toutes les simagrées que nous instaurons juste pour éviter que l'atmosphère ne s'alourdisse entre nous à cause de ma proportion à vouloir broyer du noir.

Je ne suis pas l'homme le plus agréable qui soit, je peux vite devenir difficile à vivre même, alors je veux faire des efforts tout de suite et

pour eux. Pour les remercier de toute l'aide qu'ils m'apportent déjà. Et pour tisser de vrais liens entre nous. C'est ma chance cette fois, et je ne peux pas la laisser passer.

— Tu accepterais de me parler un peu plus de ton clan, Sander ? l'interpellé-je. J'aimerais mieux comprendre votre histoire, votre parcours… et peut-être bientôt rencontrer un ou deux de tes amis.

J'observe sa personne avec attention et me détends lorsqu'il pousse un soupir résigné, puis qu'une lueur ravie s'allume dans ses iris. Il sourit ensuite et se lance dans une explication détaillée de ses origines, de sa vie en Norvège au début du dix-septième siècle, accompagné des quelques remarques complémentaires de Gillian.

Et tandis que le battant de la salle d'entraînement se referme sur l'écho des paroles du guerrier, j'expire une grande goulée d'air et enferme à double tour le problème « Eleuia et Lien » dans un tiroir de mon esprit. Pour le moment.

Chapitre 11

L'intensité de cette première semaine d'immersion m'a laissé sur les rotules et le cerveau rendu à l'état de bouillie, dès deux heures de l'après-midi. Mes journées commencent tôt pour se finir tard, accompagnées d'un nombre incalculable de données et d'informations sur le monde surnaturel et leurs êtres. J'ai d'abord commencé mon tour d'horizon avec les berserkers, je me suis familiarisé avec leurs anciennes coutumes et croyances nordiques. Puis je me suis consacré à leur mode de pensée et d'action qui n'est pas sans rappeler la fidélité et la dangerosité des loups. Ensuite, j'en ai un peu plus appris sur les sorcières et sorciers et ai même été témoin de certaines pratiques, par exemple un retour de vitalité chez un chêne, ou la manipulation d'une tempête et de la pluie.

D'un autre côté, Sander prend grand plaisir à me faire monter sur le ring et m'apprendre, entre deux-trois coups bien sentis, à me défendre et à développer ma force et mes instincts.

Deux de ses amis proches nous ont d'ailleurs rejoints lors de mon troisième jour entre ces murs. Elias et Reun, respectivement sorcier et hybride mi-berserker mi-humain, participent à certaines de mes leçons en tant qu'intervenants extérieurs. Le feeling n'est pas tout de suite passé entre nous – notre appréhension mutuelle nous a bloqués dans un premier temps pour sympathiser –, mais ma perpétuelle envie de mieux comprendre ceux qui m'entourent et leur désir de m'apprendre leur parcours personnel ont fini par briser la glace.

Et ce matin, tandis que nous prenons notre petit-déjeuner au réfectoire – un de nos nombreux rituels, à nous autres, hommes de notre groupe –, la discussion porte sur la guerre des Boers, durant laquelle Elias a affronté, en tant que membre de l'armée britannique, les fermiers africains blancs du sud du continent, entre 1899 et 1902. Très vite toutefois, alors que le sorcier nous relatait en détail les raisons qui ont poussé les troupes de Sa Majesté à la riposte, Reun et Sander se sont immiscés dans son discours, à grand renfort de contre-arguments. Une querelle, vieille de plusieurs décennies déjà, a donc éclaté entre eux, les uns rappelant l'usage de la politique de la terre brûlée[9] des Britanniques et ses déplorables conséquences, l'autre assurant le bon droit anglais à mettre tout en œuvre pour se défendre et remporter la victoire finale, encore très controversée aujourd'hui.

Assis, le dos enfoncé contre ma chaise et une tasse fumante à la main, j'écoute leurs échanges tantôt houleux, tantôt railleurs, et souris par-devers moi. À les entendre chahuter et user de grands gestes pour

appuyer leurs dires, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'ils agiraient tout aussi puérilement s'ils polémiquaient autour d'un match de foot… Le sujet du jour a beau être plus sérieux, leur attitude boudeuse et irritée n'est pas sans rappeler celle de ces fans de sport incapables d'admettre la défaite de leur équipe préférée.

— Qu'est-ce qui vous arrive les garçons ? On vous entend depuis le couloir est.

Vêtue d'une longue robe sombre qui lui tombe jusqu'aux pieds – son vêtement de prédilection, si j'ai bien compris, à force de la voir habillée ainsi –, Gillian nous observe tour à tour depuis l'extrémité de la table. Un fin sourire pare son visage avenant et séraphique. Ses longs cheveux de blé balayent son dos à chaque oscillation de sa tête et miroitent sous les puits de lumière dorée issus du plafond.

— Salut, Gillian ! l'apostrophe Reun avec un signe de la main. Comment vas-tu ce matin ?

— Bien, merci. Quel était le sujet de votre conversation avant que je vous interrompe ?

— La guérilla des Boers, lui répond Elias dans un marmonnement contrarié.

Je lève les yeux au ciel devant cette réplique et les sourires fiers des berserkers en face de moi. L'arrivée de la sorcière sonne la fin de leur affrontement et l'impossibilité pour Elias de surenchérir une dernière fois. Cependant, cela ne le retient pas d'adresser un regard noir à Reun et Sander ainsi que quelques mots dans une langue aux intonations rudes.

— Hé ho, restons polis ! s'indigne en anglais l'homme-montagne, les sourcils froncés.

Elias croise les bras sur son torse, un rictus torve aux lèvres. Les deux combattants grognent dans sa direction, en guise d'avertissement.

— Tu vas voir la raclée qu'elles vont te mettre, les chiffes molles, lui promet Reun, le regard perçant et décidé.

— Désolée par avance de vous décevoir, mais Allan et moi ne pourrons pas assister à la suite de ce combat de coqs pourtant si prometteuse, nous avertit soudain la sorcière sur un ton flegmatique, sans doute blasée et indifférente à leurs gentilles prises de bec.

Je réfrène mon éclat de rire et me tourne, interrogateur, à l'instar de mes compagnons, vers la jeune blonde.

— Tu veux avancer la leçon de la matinée, Gillian ? lui demandé-je après une seconde de flottement.

— Non, ce n'est pas ça. Si je suis venue ici, c'est pour te prévenir que Necahual voudrait s'entretenir avec toi ce matin.

— Oh !

Je ne l'avais vraiment pas vu venir. Le chef et moi étions censés

nous voir le lendemain de mon arrivée, mais des affaires urgentes – dont, je soupçonne, le départ précipité de sa fille – l'ont retenu et empêché de nous rencontrer. D'après Gillian et Sander, Necahual était en déplacement ces derniers jours, je ne savais donc pas qu'il était rentré.

— Il veut me voir tout de suite ? lancé-je en proie à un stress soudain, à deux doigts de bondir de ma chaise.

— Si tu as terminé ton petit-déjeuner, je peux te conduire jusqu'à ses appartements, m'informe la jeune femme.

— Oui, bien sûr ! Allons-y.

Je me lève, m'époussette afin d'ôter toute miette de ma chemise couleur crème et vérifie aussi qu'aucune tache disgracieuse ne souille mes vêtements. Rassuré sur ce point, je salue mes amis et suis Gillian en dehors de la salle à manger.

— Détends-toi, Allan, me conseille-t-elle après s'être un peu éloignée de la porte derrière nous. Tu n'as pas à avoir peur.

— J'ai surtout le trac, confié-je en triturant le bouton défait de mon col.

— Pourquoi cela ? Necahual t'a pourtant fait bonne impression lors de votre première rencontre.

— Oui, évidemment, là n'est pas le problème. C'est juste que…

J'hésite à poursuivre, peu sûr du choix de mes mots. La sorcière s'interrompt dans sa marche et pivote vers moi, l'air prête à tout entendre.

— Je… Je suis un peu nerveux parce que je ne veux surtout pas le décevoir et lui faire mauvaise impression, chuchoté-je enfin, les yeux baissés sur le sol le temps de faire mon aveu.

— Tu ne le décevras pas, Allan. Ni aucun d'entre nous.

Sa main tiède passe sur mon bras à ces mots.

— Je ne le supporterais pas si c'était le cas.

C'est la vérité. J'ai beau ne pas toujours être satisfait de mon nouveau sort, je suis reconnaissant à Necahual de m'avoir offert un toit sur la tête et des guides aussi extraordinaires pour m'aider. Je ne remercierai jamais assez Sander et Gillian pour leur gentillesse et leur confiance en moi. Tous acceptent celui que je suis et composent avec. Moi qui me suis toujours considéré en marge des autres – et à raison, je le sais aujourd'hui – je ne pensais vraiment pas avoir la chance de faire la connaissance de personnes aussi proches de moi. Et petit à petit, je me prends à espérer que la famille qu'ils forment tous ensemble devienne ma famille un jour ou l'autre…

Il serait toutefois plus judicieux et sage de ne pas mettre la charrue avant les bœufs. Rien ne me dit encore que je serai accepté, et pleinement accepté, dans ce domaine et par mes autres congénères. J'ai mes preuves à faire, même si je ne suis pas sûr de bien savoir à

quoi correspondent ces preuves en question…

— Tu réfléchis parfois beaucoup trop, Allan, sourit Gillian, avec une lueur de compassion au fond des yeux cependant.

— Oui… Je suis un peu trop cérébral pour mon bien, dis-je, mi-sérieux, mi-moqueur.

Elle rit, puis entreprend de gravir les marches d'un escalier en colimaçon. Je ne suis jamais venu dans cette partie du manoir. D'après les explications de Sander, elle comporte quelques chambres, exclusivement réservées aux proches de Necahual ou à ses invités ponctuels ; deux bureaux, une immense bibliothèque privée, ainsi qu'une salle d'entraînement tout aussi spacieuse.

Vu la quiétude sur le palier où nous atterrissons, je suppose que nous émergeons directement dans la partie dortoir de ces appartements. Dans ce couloir, huit portes se font face sur deux rangées, avant qu'un coude apparaisse au fond, à droite, menant à une seconde partie éclairée par plusieurs appliques.

— Necahual se trouve dans son bureau, m'informe la sorcière en me désignant le corridor de droite donc.

Je lui emboîte le pas. L'écho de nos pas résonne contre la pierre, nos ombres difformes sont projetées sur quelque paroi alentour. Afin d'oublier mon trac, j'inspecte les éléments à ma portée, les appliques, les portes, la roche… Je m'en désintéresse bien vite cependant, ne découvrant rien de neuf comparé aux autres ailes du domaine. Les aménagements et matériaux utilisés, bien que beaux et anciens, sont les mêmes ; ça ne parvient pas à distraire mon esprit.

Tu devrais apprendre à te détendre, Allan. Et à ne pas te stresser pour des choses futiles.

Je bredouille entre mes lèvres, contrarié. Ce n'est pas futile de craindre que l'hôte de mon nouveau lieu de vie ne m'apprécie pas. Ce n'est pas non plus futile d'avoir peur que ce même hôte me reproche tout spécialement le départ de sa fille unique, par exemple.

Necahual ne ferait jamais ça. Il sait ce qui se passe.

Ça n'a pourtant pas empêché Eleuia de me détester à mort et de fuir loin de moi.

Curieusement, ma voix intérieure n'a rien à répliquer à ma nouvelle estocade. J'aurais pu me réjouir d'avoir réussi à lui rabattre un peu le caquet, mais non. Pas quand il s'agit d'Eleuia. À ce sujet, ma voix et moi trouvons un accord commun dans la déprime.

— Nous y voilà !

Je redresse le nez et me raccroche à l'instant présent en découvrant Gillian devant une large plaque de bois ouvré. Un sourire rassurant aux lèvres, ma guide me désigne la porte avec un coup d'épaule.

— Après avoir frappé, tu peux entrer directement. Il t'attend.

Je hoche la tête et ravale le plus discrètement possible ma salive.

Peine perdue : alors qu'elle passe à mon côté pour repartir, Gillian presse sa main sur le haut de mon bras, son regard confiant plongé dans le mien.

— Tout va très bien se passer, Allan. Tu sauras retrouver ton chemin jusqu'à l'aile sud, d'ici ?

À nouveau, j'acquiesce sans prononcer un mot. Ses lèvres tressautent une dernière fois avant qu'elle pivote et reparte en sens inverse.

Le souffle un peu court, je dresse mon poing fermé à hauteur de ma tête, désireux de grappiller quelques précieuses secondes de latence. Je respire profondément par la bouche et laisse enfin aller ma main sur le battant rugueux. La voix assourdie de Necahual me prie d'entrer au moment où j'actionne la poignée.

— Merci d'être venu jusqu'à moi, Allan ! Et bienvenue dans mes quartiers ! m'accueille-t-il avec un sourire affable.

Son corps trapu se relève derrière un large bureau croulant sous des manuscrits et documents en tout genre. Mes yeux errent sur les murs de cette grande pièce, découvrent quelques tableaux décrivant certains mythes et légendes folklores, comme une copie de l'œuvre de Füssli[10], et des étagères solides remplies à craquer.

J'avance ensuite jusqu'au chef de clan et serre la main qu'il me tend.

— Bonjour, Necahual.

— Comment allez-vous, mon jeune ami ? Commencez-vous à avoir de bons repères dans le manoir et à vous sentir plus à l'aise ?

Sa sollicitude restée intacte tout comme le regard posé et serein qu'il pose sur moi me soulagent grandement. S'il avait eu des reproches à me faire, il n'aurait pas engagé la conversation de manière aussi courtoise et avenante.

— Ça peut aller, oui. Les choses se mettent en place petit à petit. J'ai la chance d'avoir des enseignants extraordinaires pour ce faire, lui assuré-je en pensant à Gillian et Sander, mes deux piliers depuis mon arrivée.

— Fort bien, fort bien ! Je suis ravi d'entendre cela. Je savais bien que ces deux guides allaient vous plaire.

— Vous n'auriez pas pu mieux choisir, je pense, confirmé-je avec un sourire. Ils sont… très patients et encourageants avec moi. Merci beaucoup.

— Mais je vous en prie, Allan. Je ne sais pas qui de vous ou de moi est le plus satisfait de cette situation, rigole-t-il en me tapotant l'épaule.

Son bras me fait tourner sur moi-même tandis qu'il m'invite à aller m'asseoir sur des fauteuils en cuir installés sous une fenêtre à larges carreaux de verre. Tandis que je m'installe, Necahual me propose à

boire, sollicitation que je décline avec politesse.

D'un pas fluide, le patriarche me rejoint et s'assoit en face de moi, sa tête et son dos confortablement enfoncés dans le dossier.

— Vous vouliez me voir pour une raison précise, Monsieur ? me risqué-je à demander après un court silence.

Même si l'amorce de notre discussion s'est bien passée, je reste tracassé par mon idée première que quelque chose pose problème à Necahual.

— S'il vous plaît, pas de Monsieur entre nous, je préférerais que vous m'appeliez par mon prénom. Et pour répondre à votre question, je tenais surtout à m'assurer que vous ne rencontrez pas de difficultés majeures ici. J'aurais voulu le faire plus tôt, mais…

Il s'interrompt sur la fin, le regard un peu vague, puis porte une tasse de thé à ses lèvres. Je lui laisse un instant de répit, devinant sans peine qu'il n'est pas disposé à me parler des « affaires » qui le retenaient ailleurs. Je dois me mordre un peu la langue pour m'empêcher d'aborder le sujet d'Eleuia.

Mais toi et moi savons très bien que nous ne tiendrons pas indéfiniment sans en parler.

Je refoule un soupir, désespéré par avance par ma ténacité à me flageller. En face de moi, mon hôte pose son breuvage sur la table basse qui nous sépare et m'adresse un sourire cordial, néanmoins crispé par son air préoccupé.

— Dites-moi Allan, quelles sont vos leçons préférées pour le moment ?

— Je dirais peut-être celles sur le contrôle des éléments avec Gillian, réponds-je après réflexion. Ou peut-être les tests de vitesse que me fait faire Sander tous les jours.

— Les tests de vitesse, vraiment ? Je n'aurais pas eu idée de répondre cela.

— C'est surtout les sensations que la course me procure qui me plaisent, précisé-je, l'esprit un instant transporté par les images de mes muscles bandés, du vent soufflant sur mon visage. Dès que je me mets à courir, j'ai la sensation que plus rien ne peut m'arrêter. Que le monde, la vie, et même mon esprit n'ont plus d'emprise sur moi. Je les sème enfin…

Lorsque mes pieds redoublent de vélocité, ma tête se vide, et la seule chose qui importe est de réussir à aller encore plus vite. Dépasser mes limites, me sentir aussi léger que l'air, croire que plus rien ne me retient… c'est là le meilleur moyen pour moi d'éprouver ma liberté. Elle se dérobe à moi sinon. Et tout prétexte pour la ressentir à nouveau est le bienvenu ; là-dessus, l'entraînement de Sander est une bénédiction.

— Ces sensations doivent être décuplées à mesure que les jours

passent, remarque la voix calme de mon hôte. Plus vous vous exercez, plus vous devenez rapide, au point de bientôt pouvoir égaler un berserker ou un vampire, je pense.

— Ah oui ?

— Il n'y a pas que l'effort physique qui vous permet de progresser, il y a aussi l'énergie et le plaisir que vous mettez dedans. Les effets de ces éléments-ci sont évidemment plus forts et remarquables pour des êtres de notre constitution. C'est ce pourquoi je suis convaincu que dans quelque temps, vous pourrez défier sans problème l'un de nos compagnons à la course, rajoute-t-il avec un clin d'œil joueur.

À cette suggestion, le visage de Conrad s'impose à moi. Ce vampire un peu trop hautain et sûr de lui m'a fait mauvaise impression dès nos premiers échanges. En plus de cela, il semble développer une véritable inimitié à mon encontre, sans que je n'aie pourtant rien fait pour qu'il me condamne si vite. Une sorte de duel qui nous opposerait de manière cadrée ne serait peut-être pas une si mauvaise idée… Cela nous défoulerait l'un l'autre pour commencer. Et la perspective de lui faire mordre la poussière me ravit secrètement et stimule mon nouveau sens aiguisé de la compétition.

Un petit sourire satisfait monte sur mes traits, cependant je ne parviens pas à le dissimuler à l'œil vif de Necahual. Ce dernier penche la tête sur le côté, un rictus un peu semblable au mien commençant à faire son apparition.

— Je crois comprendre que mon idée vous plaît assez. Je serais curieux de savoir à quel concurrent potentiel vous êtes en train de penser.

Je rougis un peu, gêné d'avoir été pris la main dans le sac. Je hausse avec une fausse nonchalance mes épaules et prie en silence pour qu'il ne s'étende pas sur le sujet. Un éclat de rire lui échappe, mais il n'insiste pas, à mon grand soulagement.

— Et comment se passent vos cours plus théoriques ? Y trouvez-vous aussi votre compte ?

— Oui, ces leçons sont riches et fascinantes ! Parfois aussi, un peu effrayantes, je dois bien l'admettre, complété-je avec embarras, mais ça reste passionnant.

— J'ai cru entendre que votre enseignement a débuté sur la question des sorciers et berserkers. Avez-vous pu vous pencher sur les incubes, les sirènes et les vampires ?

— Hier, nous avons évoqué les sirènes et les incubes/succubes et revu leurs performances, confirmé-je. Pour ce qui est des vampires, vos explications ont été complétées il y a quelques jours. Mais j'ai encore beaucoup à apprendre, j'en suis certain.

— Et d'un point de vue plus pratique, avez-vous testé vos affinités avec ces espèces, si affinités il y a ?

— Non, pas pour l'instant, admets-je en secouant la tête. Sander et Gillian ne voulaient pas… précipiter les choses, ce que j'ai trouvé judicieux euh… Je veux dire enfin, que je ne suis ici que depuis une semaine, donc…

— Oui, bien sûr, bien sûr ! Ne vous en faites pas, Allan, ce n'étaient pas là des reproches que je vous adressais ! Nos amis font un formidable travail avec vous, nous sommes tout à fait d'accord là-dessus, vous et moi.

— Oh, très bien, parfait, lâché-je avec soulagement après avoir eu peur un instant de l'avoir déçu.

— Je pense juste qu'il serait avisé d'organiser dans les semaines à venir une rencontre avec une sirène et un incube de ma connaissance. Ainsi, vous pourriez en apprendre plus à leur sujet, « directement à la source » si je puis dire, et pourquoi pas vous entraîner avec eux.

— Oh ! Oui, oui, c'est vrai que c'est une bonne idée.

Cette proposition me prend un peu de court, je ne m'y attendais pas. Certes, elle est séduisante, car il ne peut y avoir meilleurs professeurs que des représentants directs de ces deux espèces ; ils sauront avec certitude de quoi ils parlent et me guider en conséquence. Cependant, si l'idée de rencontrer une sirène ne me déplaît pas, j'ai quelques difficultés à me défaire de ma première impression plutôt négative quant aux incubes. Pour l'instant, je ne vois en eux que des êtres libidineux et trop caractériels et charismatiques pour le bien d'autrui. J'ai quelques semaines devant moi donc pour apprivoiser mes mauvaises idées reçues…

— Je vais m'occuper de cela le plus vite possible, promet Necahual, content d'avoir pu m'exposer ses plans.

— Et… l'apprentissage côté vampire ? ne puis-je m'empêcher de lancer. Vous avez une idée pour parfaire cet enseignement-là ?

Le cœur battant, je fixe le chef de clan dans l'attente de sa réponse, dévoilant implicitement – mais efficacement – les arrières pensées que j'avais à ce sujet. Necahual m'observe lui aussi, à l'écoute sans doute de mes pulsations cardiaques anarchiques. On dirait un jeune adolescent en plein émoi amoureux, désespéré d'entendre le père de la jeune fille lui donner l'autorisation de sortir avec cette dernière, ou quelque chose d'approchant.

Je pourrais en avoir honte, je devrais sans doute même, cependant l'autre partie qui me contrôle n'en a rien à faire de la honte et reste concentrée sur l'expression du patriarche, à l'affût du moindre signe pouvant nourrir son espoir ou le réduire à néant.

Avec lenteur, Necahual se lève, passe derrière son siège et se poste sous les rayons plus chauds du soleil. Sans le vouloir, j'arrête de respirer et plante mes doigts dans les accoudoirs, inquiet et impatient d'obtenir ce que je guette. Les mains croisées dans le dos, l'homme

aux cheveux gris reprend la parole sur un ton lointain.

— Je travaille aussi sur ce point, Allan. J'y travaille dur…

Il fait volte-face et croise mon regard brûlant et alerte.

— Mais je n'ai pas encore tout à fait obtenu gain de cause, se désole-t-il, avec un coup d'œil entendu. Cela va demander encore un peu de temps et de patience…

Conclusion : la seule vampire que je convoite de revoir ne veut pas encore m'affronter. Elle n'est pas non plus disposée à devenir l'un de mes professeurs, comme je le souhaiterais tant. Si je me laissais aller, je hurlerais à pleins poumons ma colère et casserais un ou deux meubles présents dans la pièce. Au lieu de cela, je ne fais que légèrement égratigner le cuir souple sous mes ongles – ce que Necahual et moi faisons semblant de ne pas remarquer –, puis me lève à mon tour de mon séant.

— Si jamais vous aviez du nouveau à ce propos dans les jours ou les semaines qui suivent…, débuté-je, la gorge asséchée par la détresse.

— Je vous préviendrais sur-le-champ, termine mon hôte à ma place en opinant du chef.

J'acquiesce à mon tour, les yeux dans le vague. Patience, donc…

— Et comment trouvez-vous… ?

L'intervention de Necahual est coupée par la sonnerie du téléphone sur le bureau. Après un mot d'excuse à mon intention, mon hôte se lève et décroche l'appareil.

— Allô ? Oh, c'est toi…

Ses prunelles sombres se déportent une seconde sur ma personne avant de s'en détourner, mais mon corps a compris. Il s'échauffe et se tend bien malgré moi. C'est Eleuia à l'autre bout du fil.

— Calme-toi, je te prie, je comprends à peine ce que tu dis ! s'exclame l'homme, les sourcils froncés. Reprends depuis le début.

Un bourdonnement indistinct répond à son exigence et la frustration me gagne à nouveau. Je n'arrive pas à l'entendre… J'ai beau tendre l'oreille, je n'y arrive pas. Il n'y a que les bribes de phrases de Necahual face à moi qui me parviennent, mais elles ne me sont pas plus intelligibles que ça.

— *Gijia*[11], arrête de t'énerver. Ça ne changera rien…

Un flot continu de sons réagit à ces mots, ce qui pousse mon vis-à-vis à resserrer ses doigts sur le combiné.

— Tu dois te reprendre ! Je te rappelle que ton rôle n'est pas de venger les morts, mais de défendre les vivants !

La voix dure de Necahual tonne et déclenche un frisson d'appréhension sur ma peau. Je ne l'avais jamais vu s'énerver ainsi. Le léger sursaut que j'émets lorsqu'il plaque une main colérique sur le bureau attire son attention sur moi. Le regard assombri, il me scrute une longue seconde avant de demander à son interlocutrice de

patienter.

— Je suis désolé, mon ami, formule-t-il à mon adresse en couvrant le téléphone, mais nous allons devoir remettre cette fin de conversation à plus tard. J'ai… de nouvelles affaires à régler.

— Oui, je… m'en vais tout de suite.

Je me redresse, l'esprit confus, et me dirige vers la sortie avec une dernière œillade pour le patriarche. Il m'observe partir, tandis que ses lèvres forment des mots rapides et dans une autre langue pour sa fille. Je referme la porte derrière moi, le son étouffé de cette étrange conversation résonnant encore à mes oreilles, et m'affale contre le bois frais. Bon sang ! Mes doigts tremblent et mes pensées partent dans tous les sens tant je suis chamboulé. Qu'avait Eleuia, pourquoi était-elle si remontée ? Et qu'a voulu dire son père à propos de son rôle ? Quand il a dit qu'elle devait défendre les vivants et non pas les morts ? Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire… ?

Ma main s'égare dans mes cheveux et tire avec nervosité sur quelques mèches. Je suis à cran.

Et dire que la journée ne fait que commencer.

Et dire que c'était elle à l'autre bout du fil…

Je souffle un bon coup. Je me force ensuite à m'éloigner de la porte et entreprends quelques pas dans le couloir. Ma tête tourne plusieurs fois en direction du bureau de Necahual sans que je ne puisse m'en empêcher. Un épais mystère enveloppe cette pièce… Et tout mon être meurt d'envie de le découvrir.

Chapitre 12

— C'est trop lent, Allan ! Et sers-toi plus de tes hanches pour pivoter !

Je souffle bruyamment, à genoux sur le ring d'entraînement, et essuie la sueur qui coule sur mon front. Je jette un regard noir à mon coach personnel juché sur un poteau à deux mètres de là, puis me relève de moi-même avant que Sander décide de le faire à sa manière.

— Et s'il te plaît, n'oublie pas de remonter un peu plus haut ta garde, ajoute encore sa voix basse, alors qu'il analyse ma posture défensive.

Ma troisième semaine au sein de la maison de Necahual débute sur les chapeaux de roue, comme les précédentes. Sander a décidé de laisser tomber, je cite, « les exercices dignes d'un échauffement superficiel et primaire », pour passer au niveau supérieur. Et ce programme débute par de véritables combats au corps-à-corps, suivis par ceux avec des armes. Selon lui, maintenant que j'ai acquis plus de muscles et de force, je devrais pouvoir m'en sortir « honorablement » lors d'un duel singulier. On ne peut pas dire que ses conclusions soient tout à fait justes, pour l'heure.

L'adversaire que j'ai en face de moi, Onyr, un berserker tout aussi impressionnant que mon compagnon, vient juste de m'envoyer un beau direct dans le foie. Il enchaîne avec un crochet du bras qui finit sa course sur ma pommette. Je me retiens de vomir – pour la troisième fois depuis le début de ce combat – et ravale la bile acide qui remonte dans ma gorge.

— Tu as baissé ta garde, soupire mon guide plus loin. Encore une fois.

— Un peu d'encouragement ne serait pas de refus, tu sais. Avant de finir massacré, je préférerais entendre des choses plus sympathiques, l'interpellé-je, dents serrées, tout en replaçant mes jambes sur le tapis.

— Si tu évites de te faire massacrer, je pourrais peut-être te faire quelques éloges par la suite.

— Je suppose que je n'obtiendrai pas mieux de ta part…

De nouveaux coups sont échangés, noyés par nos râles et grognements d'effort. Je parviens à déséquilibrer par deux fois l'armoire à glace qui me fait face, me permettant ainsi de l'atteindre au thorax et à l'épaule. Toutefois, Onyr revient à la charge, à peine l'air plus énervé qu'avant. La puissance de frappe qu'il possède m'aurait enterré vivant depuis très longtemps si je n'avais pas été aussi solide. Toutes ces heures passées sous des machines de torture et

les directives intensives de Sander auront au moins servi à ne pas me tuer trop vite…

Si tu me laissais intervenir, peut-être que l'enjeu serait différent.

Je grogne de douleur face aux attaques combinées d'Onyr et de ma voix interne, et choisis de faire la sourde oreille pour la seconde tandis que j'arme à nouveau mes poings pour répondre à la première. Hélas, le back-fist que je tente, un coup de poing de revers, n'atteint pas sa cible. Celle-ci pivote à la dernière seconde sur son talon gauche et réajuste l'angle de son bras droit pour l'enfoncer dans mes omoplates à découvert.

— Attaque le moins frontalement possible pour le moment, jeune hybride, m'avertit le berserker en respirant fort. Contente-toi de trouver une faille dans mes attaques et de t'en prendre à mes flancs.

— Non ! Il doit apprendre ce qu'est un vrai combat, Onyr. Il est prêt pour ça.

Harassé, je me plie en deux une seconde puis me redresse et bombe un peu le torse, les poumons remplis d'air. De nouvelles perles de sueur dégoulinent sur ma peau, nue dans l'ensemble, et font briller par endroits les bleus et coupures qui me recouvrent.

— Baisse tes épaules, elles sont trop proches de tes oreilles. Ne contracte pas trop la mâchoire, tu risques de la briser au moindre mauvais coup. Maintenant, vas-y !

Je laisse de côté l'horrible tiraillement qui malmène mon buste, tout comme les insistances irritantes de ma conscience, et frappe de toutes mes forces la masse dure qui me rend la pareille. Fort de son expérience, le combattant me voit venir et esquive mon attaque avec son avant-bras dressé. Dans le même mouvement, il me décoche un coup de pied latéral qui m'envoie au tapis.

— Stop, ça suffit, Onyr !

À moitié sonné au sol, je porte une main tremblante à mes côtes malmenées, tandis que l'autre monte jusqu'à ma bouche pour y essuyer un mince filet de sang. La tête baissée et les tempes battantes, je capte toutefois l'approche décidée de Sander sur le ring. Ses chaussures de marche sombres, reconnaissables entre toutes, s'arrêtent devant moi, et un clignement d'yeux plus tard, c'est sa tête aux traits graves qui me fait face.

— Allan ? Allan, tu m'entends ?

Je lâche un grondement en guise d'acquiescement.

— Relève-toi, alors.

Autre grognement, mais cette fois de refus.

— Lève-toi, Allan. Onyr, descends une seconde s'il te plaît.

Le côté gauche du ring s'affaisse sur lui-même puis s'allège d'un poids lourd l'instant d'après.

— Allan, écoute-moi, reprend la voix profonde et autoritaire de mon

ami. Écoute-moi bien. Si tu continues comme ça, tu vas finir en miettes. Tu n'en es déjà pas très loin, d'ailleurs.

— Merci pour ton soutien, exhalé-je avec difficulté, le bras pressé contre mon flanc.

— Tu réfléchis trop et tu contrôles trop tes coups, poursuit-il sans se préoccuper de mon cynisme. Tu bloques aussi ta respiration, de la même manière que tu bloques volontairement ta puissance.

— J'applique les leçons que tu m'as données. J'utilise toutes les frappes et les coups que l'on a vus ensemble.

— Oui, mais tu les emploies mal. Tu les emploies dans le mauvais but, me détrompe Sander. Tu crois qu'il est juste question de mettre K.O. ton adversaire du jour, que ce n'est que pour faire semblant.

— Ah ? Parce que mes blessures sont du chiqué, aussi ? Je vais pouvoir arrêter de souffrir le martyre alors…

— Mais tu as tout faux. Il ne s'agit pas de savoir mener des combats à la régulière, de se tromper et pouvoir recommencer le lendemain. Il est question de survie, là, Allan.

Je rouvre les yeux et les plante dans ceux soudain vindicatifs de mon vis-à-vis.

— De survie ? répété-je, à la fois sceptique et abasourdi. Qu'est-ce qui se passe ? Tu t'attends à ce qu'une guerre éclate bientôt ?

— On ne peut jamais être sûrs de rien, répond-il sur un ton mystérieux qui éveille une sirène d'alarme en moi. Notre monde est sujet à des mouvances et des changements souvent plus rapides que ceux du monde des hommes. Cela implique donc que nous soyons prêts à faire face à tout et n'importe quoi, en tout lieu et à tout moment.

— Sander… De quoi est-ce que tu… ?

— J'ai promis de t'aider et de t'épauler, et je tiendrai cette promesse jusqu'au bout, me coupe-t-il encore, plus solennel. Mais je sais et je sens que tu as toute la force et le pouvoir qu'il faut pour mener à bien tes batailles. Tu t'en méfies beaucoup, tu souhaiterais les rejeter même, toutefois tu as conscience aussi que ça ne marche pas comme ça. Ils font partie intégrante de toi.

Ses mains brûlantes se posent sur mes épaules, me forçant ainsi à croiser à nouveau ses prunelles liquides.

— Tu dois apprendre à les maîtriser, plus que d'en avoir peur, Allan. Tes dons t'aideront. Si tu le désires, ils sauveront plus de vies qu'ils n'en détruiront. C'est une question de volonté avant tout, Allan. La perte de contrôle résulte bien plus d'un choix que d'une contrainte ; tu peux choisir de ne pas emprunter cette voie.

Je ravale ma salive, touché dans mes os et dans ma chair par les paroles sages et aux accents fervents de Sander. Son corps musculeux nous hisse sur nos pieds, ses bras stabilisent toujours le sommet de

mon buste en l'enserrant.

— Laisse-toi aller. Écoute cette voix dans ta tête qui te hurle de ne pas te réfréner. Tu ne dois faire qu'un avec toi-même, désormais.

Je me soustrais à son regard, baisse le menton et ferme les paupières, décidé à me laisser guider par ses conseils. J'inspire puis expire profondément l'air de mes poumons, et me contrains à ne pas paniquer lorsqu'un flux nouveau roule sous ma peau de plus en plus chaude.

— C'est bien, m'encourage l'homme-montagne. Continue, trouve cette part que tu tentes de refouler. Laisse-la t'aiguiller.

Un bref mouvement d'air m'informe qu'il fait signe à Onyr de rejoindre le ring, puis ses pas souples m'avertissent qu'il se trouve devant moi.

— Elle monte en toi, réchauffe ton sang, bande tes muscles, et prépare ton corps à la lutte.

Ça va au-delà de ça, même : mon cerveau excité analyse et compartimente l'ensemble des informations que me délivrent les simples mouvements d'air, ou encore le poids qui pèse sur le tapis. Tout ce qui concerne mon adversaire est catalogué, de même que mes souvenirs de ces dernières heures passées ensemble. Taille, forme du visage, corpulence, longueur de cheveux, types de blessures, cicatrices… tout y passe. Mon corps, comme mis sur pilotage automatique, effectue de microgestes, de microchangements d'orientation pour s'adapter au mieux.

Je rouvre les yeux, détaille encore une fois la silhouette massive du berserker, et mon cerveau continue de classer les éléments qui m'avaient échappé auparavant. Je n'omets aucun détail. Mon regard, chirurgical, navigue sur les différents membres du combattant, ce qui allume au passage une lueur de surprise non feinte dans ses prunelles.

L'énergie dans mes veines continue sa course folle, stocke un maximum de force dans mon organisme sous tension, tandis que l'élaboration d'un plan d'attaque prend forme dans mon esprit.

Une poignée de secondes supplémentaires me sont nécessaires avant que ma tactique se mette définitivement en place. Un silence de plomb règne dans les lieux, plus aucun commentaire ne fuse des lèvres de Sander, redescendu sur la terre ferme.

Une nouvelle charge d'électricité alourdit l'atmosphère, et au vu des coups d'œil insistants de mes compères, elle semble émaner de ma personne. Ma prise de puissance alimente l'air, fait briller plus intensément les bougies et autres lumières des environs. Elle donne un rythme plus soutenu aux cœurs et respirations de mes compagnons… jusqu'à ce que j'en absorbe une partie pour m'en nourrir à mon tour.

Le calme revient alors, la salle et ses occupants recouvrent une certaine forme de quiétude, comme si rien ou presque ne s'était

produit ces dernières minutes.

Sauf pour moi.

Ça y est, enfin…

Mon sang pulse, lourd et épais, la chaleur de mon corps bouillonne, mon être chauffe à plein régime… et se meurt d'obtenir le coup d'envoi des festivités.

— Vous êtes prêts ? lance à quelques mètres la voix mi-préoccupée, mi-stimulée de mon guide.

Onyr hoche la tête pour nous, puis se voûte un peu sur lui-même avant le commencement. Je me calque sur sa position sans le lâcher des yeux.

— Combattez !

Le feu vert donné, mon adversaire et moi entamons une sorte de danse circulaire sur le ring, tournant et tournant encore autour de l'autre, les sens aux aguets. Bestiaux, mais au summum de notre contrôle, nous nous jaugeons durant quelques minutes, nous estimons les failles, les possibles brèches qui se forment dans nos défenses respectives. Autant dire qu'il n'y en a pas beaucoup.

N'oublie pas ce que j'ai dit. Les brèches sont inutiles.

J'écoute sans broncher ma voix intérieure et poursuis docilement le petit manège qu'elle a décidé. Les tours s'enchaînent, se répètent, sans qu'aucune tentative d'attaque n'ait vu le jour. Le premier à s'en fatiguer est Sander qui, à force de soupirs, nous communique son impatience.

— J'attends toujours mon combat, moi…

Onyr et moi restons stoïques à ses plaintes, le colosse ne relâche pas une seconde sa vigilance. Je l'imite là encore sans peine.

D'autres minutes s'écoulent ainsi, jusqu'à ce qu'un changement, infime, s'opère : le cœur de mon vis-à-vis a un court soubresaut. Il a accéléré parce que ses plans ont enfin changé.

Le signal que j'attendais tant…

En une seconde, son corps musculeux se tend un peu plus qu'il ne l'est déjà. Son regard se fait plus acéré. Et l'instant qui suit, ses jambes redoublent de vélocité pour me foncer dessus tel un boulet de canon. Il arrive, plus rapide et mortel qu'une balle sortie de son revolver, me faisant ainsi comprendre que tout ce temps-là il se retenait pour me ménager… mais il ne m'atteint pas.

Sander a le souffle coupé quand je pivote sur moi-même et bondis en arrière. J'atterris accroupi sur les larges cordes sur les côtés, sans répliquer au feulement mécontent de mon adversaire. Ce dernier se retourne sur moi et fait trembler mon perchoir pour m'en déloger. Je le laisse faire, tout comme je le laisse tenter de m'enserrer entre ses bras d'acier avant de lui échapper une nouvelle fois.

Nouveau feulement, accompagné d'une nouvelle torsion de ma part

lorsqu'il revient à la charge. Tantôt je bondis, tantôt je glisse sur le sol afin de lui échapper. Il s'agace à chacune de mes fuites… et j'adore ça.

Plus le combat dure, plus j'aperçois de subtils changements morphologiques chez Onyr. Sa façon de bouger est plus animale, ses muscles semblent devenir plus durs et volumineux. Ses râles s'apparentent à ceux d'un loup ou d'un ours, et enfin, ses iris s'assombrissent, passant d'un gris perlé à un regard aux reflets charbonneux.

Je reste un instant choqué et abasourdi par ces transformations qui l'éloignent des codes purement humains, n'ayant jamais entendu parler de ce phénomène. Toutefois, mon corps, lui, ne laisse aucune place à la surprise et continue de suivre les indications martiales de cette part en moi qui n'est plus tout à fait humaine non plus.

Aucune forme de protestation n'est acceptée. Aucune distraction, aucune « futilité » ne vient faire dévier ma voix interne de sa trajectoire. Elle a pris le contrôle général de mon être et souhaite me voir moi aussi adhérer à ses décisions.

Ne réfléchis plus à autre chose qu'à notre combat, et laisse-moi te montrer.

Le bras vengeur d'Onyr se dresse dans mon champ de vision, mais il est aussitôt arrêté par le plat de ma main qui le déporte. Son bras inutile retombe tandis que son corps pivote de trois quarts afin de m'asséner un coup de pied latéral. Mais là encore, j'intercepte son attaque, accroche mes doigts à sa cheville dressée, et le déséquilibre pour le projeter sur le dos.

Une nouvelle décharge d'adrénaline me secoue de l'intérieur, et c'est grisé que j'observe mon adversaire couché sur le sol.

C'est ça, coule-toi en moi.

Je replonge dans mon état presque extatique du début et accepte les manœuvres habiles et les feintes rusées qui nous viennent.

Le temps s'écoule encore ainsi : moi, mettant en déroute toutes les offensives d'Onyr, et lui, s'acharnant et redoublant d'efforts pour me toucher et me blesser. Bientôt, ce sont davantage ses aboiements rageurs que les bruits d'échanges de coups qui se font entendre dans la salle d'entraînement. Le but du berserker semble de moins en moins à sa portée, et c'est au moment où il s'en rend compte qu'un déclic se produit. La fatigue le gagne, sa respiration devient sifflante et laborieuse, et quelques tremblements spasmodiques agitent ses membres. Il est cependant trop fier et énervé pour s'avouer vaincu. Ses assauts – plus mous – se poursuivent, alors qu'un sentiment de satisfaction naît dans ma poitrine.

C'est le moment.

Sans crier gare, je reproduis la première attaque de mon adversaire et lui fonce dessus, sauf que contrairement à moi, il ne parvient pas à

m'éviter. Un cri de douleur lui échappe lorsque j'amoche ses côtes, suivi par une vociférération sourde quand mon pied s'enfonce dans ses reins.

Après un demi-tour sur moi-même, je prends un peu d'élan et frappe la chair offerte, tout en parant sans difficulté ses recherches de défense.

Encore.

J'obéis, non sans éprouver un immense plaisir à chaque fois que mes coups atteignent leur cible. Une giclure de sang fait son apparition sur l'abdomen tuméfié d'Onyr, et à cette vue je sens monter un sourire froid sur mes traits.

Encore !

Mes forces semblent être inépuisables, mieux encore, elles se régénèrent et deviennent plus dangereuses à chaque nouvelle attaque. Toutes les rotations de jambes ou de buste que j'effectue, tous les bonds que je prends plaisir à produire, ne me demandent aucun effort. C'est comme si j'avais toujours su les faire. D'un seul coup, c'est presque aussi simple que de respirer ou de marcher.

Coup circulaire. Balayage. Saut. Direct. Coup de pied retourné.

Je m'en donne à cœur joie et l'énergie frénétique de tout à l'heure m'accompagne toujours. Elle me guide, comme prévu.

C'est grisant, euphorisant. J'ai l'impression de ne plus être la même personne et je commence à aimer ça.

Ou alors peut-être que tu es enfin toi-même.

Mes poings qui chauffent me hurlent que c'est ça. Oui, c'est ça. Je suis moi. Le vrai moi.

Et je ne me suis jamais senti aussi vivant que maintenant.

— Allan.

Survolté, je rejoins en un éclair les cordages et me hisse dessus, mon regard de prédateur braqué sur la forme affaissée que je surplombe.

— Allan !

Un son strident à l'arrière-plan me fait grincer des dents. Il vaut mieux pour lui qu'il s'arrête, et vite, s'il ne veut pas finir en bouillie. De vagues vibrations se propagent sur mon perchoir, dans l'optique sans doute de me déséquilibrer. Cette fois, je retrousse ma lèvre supérieure et gronde, menaçant.

— Allan !

Ulcéré, je lâche ma proie des yeux et me tourne en direction de ce bruit agaçant. Je tombe sur un visage apeuré, aux traits déformés par le choc. Il me dévisage, la bouche ouverte sur un nouveau cri.

— Allan ! Arrête, s'il te plaît !

J'incline la tête tout en jaugeant l'attitude tendue et épouvantée de la personne. Il me faut quelques secondes supplémentaires pour reconnaître Sander sous cette expression inédite. La brume de danger

et de rage qui m'enveloppait se disperse lentement lorsque je capte les paroles pressantes de mon guide.

— Ça suffit, maintenant. Calme-toi. Tu peux arrêter le combat. Tu *dois* l'arrêter !

Inconsciemment, quelques-uns de mes muscles se relâchent sous ses directives, mais ma vigilance, elle, reste à son apogée.

— S'il te plaît, Allan… Descends de là et calme-toi.

Devant son ton suppliant, je finis par faire ce qu'il me dit et me poste à quelques pas du ring. Aussitôt, Sander se faufile sous les cordes et se jette aux côtés de la masse que j'avais fini par oublier.

— Onyr ! Onyr, tu m'entends ? Ça va ?

Un mugissement sourd répond à son insistance. Le corps s'agenouille avec peine, la tête basse et la respiration haletante et douloureuse.

— Onyr ? Comment tu te sens ? Vas-y en douceur, mon ami.

Les bras tremblants de l'homme torse nu se tendent vers l'autre géant pour obtenir de l'aide. Sander se précipite à son secours, un bras passé sur ses hanches noirâtres, l'autre sous son crâne dodelinant. Mon guide le mène sur le sol plus praticable et le soutient encore jusqu'à la porte de la salle.

— Ulric, Kalon ! appelle-t-il dans le couloir. Venez ici !

Une porte claque non loin d'eux et des pas rapides retentissent.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Emmenez Onyr à l'infirmerie, s'il vous plaît. Demandez aux personnes de garde de soigner ses blessures.

— Nom d'un chien, il est sacrément amoché !

— Il ne guérit pas ? interroge une autre voix inconnue, surprise et inquiète.

— Si, mais il va avoir besoin du coup de main des sorcières pour se remettre complètement.

— C'est toi qui lui as fait ça ?

— Ça suffit avec vos questions ! Partez maintenant ! ordonne l'homme-montagne en leur confiant son fardeau. Dépêchez-vous !

Les deux hommes soupirent, un bras chacun autour du blessé, puis s'éloignent sans un mot. Sander attend qu'ils se soient rendus à l'entrée de la galerie pour refermer sur lui, les muscles de son dos contractés à l'extrême.

Son souffle est sifflant lorsqu'il inspire une goulée d'air. Il prend son temps pour me refaire face et s'approcher de moi. Son visage n'exprime rien d'autre que gravité et tension au moment où sa large silhouette stoppe devant moi.

— Allan… ? débute-t-il, hésitant. Est-ce que tu te souviens de ce qui s'est passé ?

Je balade mon regard sur mon vis-à-vis, indécis quant aux

explications que je dois fournir.

— Allan ?

— Oui.

— Oui ?

— Oui, je me souviens de ce qui s'est passé, réponds-je plus clairement.

— Tu étais conscient tout du long ? s'informe mon ami en nous faisant asseoir.

— Oui. Oui…

Mon agressivité reflue maintenant que toute confrontation est écartée. Cependant, le calme ne règne pas sous ma peau. Au contraire.

— Je me souviens de tout…

Des frémissements irrépressibles me submergent et rendent tout geste ou prise de parole impossible. J'ai… agressé un homme. Je l'ai frappé, mis à terre, et étais prêt à aller plus loin encore. J'étais prêt à le tuer.

— Allan, Allan. Respire ! Calme-toi. C'est fini. C'est fini.

Tout se bloque à l'intérieur de moi : mes poumons, mon cœur. Mes veines semblent devenir givre, mais ma tête, elle, s'embrase. Des flammes de feu irradient les images sauvages de mes attaques, les rendent plus brillantes… plus réelles encore.

— J'allais le tuer…, parviens-je à cracher d'une voix étouffée.

— Je t'en aurais empêché.

— J'allais le tuer ! rugis-je, hors de moi et dévasté par cette réalité.

— Mais tu m'as écouté !

L'exclamation cinglante de mon acolyte a au moins le mérite de me couper le sifflet. Je demeure interdit et parcours des yeux son visage aux traits résolus.

— Tu m'as écouté, Allan, répète-t-il avec plus de calme, mais aussi plus de conviction. Tu ne t'es pas laissé envahir par ta… bestialité. Tu as su te modérer, te détourner de tes instincts de prédateur.

— Tu m'as gêné, lâché-je sur un ton bourru pour expliquer mes actes. J'aurais pu t'attaquer aussi, mais… ton expression m'a interpellé.

— C'est un début.

— Ne te fous pas de moi, Sander ! m'énervé-je à nouveau. Ce n'est rien du tout, ça. C'est juste la preuve que je suis incapable de me modérer !

— Je n'arrête pas de te le répéter : tout cela s'apprend et demande du temps. Évidemment que tes premiers combats risquent de déraper pour l'instant, tu es novice dans le contrôle ! Je suis là pour te l'enseigner.

— En me donnant carte blanche pour dépecer certains habitants du manoir ?

— Onyr va vite s'en remettre, souffle mon interlocuteur, exaspéré. C'est un berserker vieux de cent trente ans. Certes, tu as usé de beaucoup de force et de cœur pour le mettre au tapis, mais tu ne l'as pas achevé. Au moment même où l'on parle, une partie de ses blessures est déjà guérie.

— Ça n'excuse pas ce que je lui ai fait, objecté-je en secouant la tête. Tu as l'air de prendre ma brutalité à la légère.

— Non, Allan. Je ne prends rien à la légère, pas en ce qui concerne ton enseignement ou ta personne, assure-t-il en me sondant. J'ai parfaitement conscience que quelque chose de grave s'est produit aujourd'hui, et j'ai eu peur pour la santé d'Onyr… Toutefois, je sais que je serais intervenu bien avant que tu lui assènes le coup de grâce.

Je ne réponds rien à ses allégations, toujours aussi sceptique et démoralisé.

— Il est hors de question que je me batte à nouveau contre qui que ce soit, finis-je par déclarer en me massant les paupières.

— Il est hors de question que tu arrêtes de t'entraîner ! se récrie le colosse.

Il bondit sur ses pieds et place ses bras croisés sur son torse ferme.

— Tu m'entends ? Le combat d'aujourd'hui était une leçon, autant pour toi que pour moi, dont il va falloir comprendre et appliquer les conclusions qu'elle nous donne.

— La conclusion majeure, c'est que je suis un danger ambulant et qu'il ne faut pas que je me batte ! vociféré-je en me levant à mon tour.

— Ce n'est pas possible d'être aussi têtu ! Allan, je…

Sander s'interrompt tout à coup dans son emportement, l'oreille tendue vers la porte d'entrée. Ses orbes perçants longent le mur, comme pour suivre les mouvements d'une personne. Je me concentre sur les bruits alentour et capte moi aussi ce qui a attiré l'attention de mon compagnon. Des pas hâtifs accourent dans notre direction.

Chapitre 13

Le battant claque contre le mur en pierre au moment où Gillian, le regard paniqué, entre en trombe. Nous la dévisageons une seconde, incapables de déterminer si elle vient nous sermonner ou nous annoncer une mauvaise nouvelle. Ses jambes raides la mènent jusqu'à nous, les traits de son visage restant figés en une grimace d'inquiétude.

— Tout le monde doit se rendre dans les souterrains immédiatement, nous annonce-t-elle à un mètre de distance, toujours aussi tendue.

— Que se passe-t-il ? l'interrogé-je, nerveux. Est-ce que c'est… à cause de moi ?

La sorcière et le berserker échangent un long regard qu'ils sont seuls à comprendre. Cela n'arrange rien à ma nervosité croissante. Soudain, les images d'un Necahual fou de colère, accompagné d'un Onyr très mal en point se télescopent dans mon esprit.

— Gillian ? Est-ce que c'est à cause de moi ? la pressé-je en cherchant à rompre leur contact visuel.

— Calme-toi, Allan, me répond Sander, une main sur mon épaule. C'est une autre affaire qui nous appelle en bas.

— Quelle affaire, dans ce cas ?

— Tu le sauras bien vite, souffle-t-il encore, une nouvelle lueur anxieuse dans ses prunelles. Necahual nous attend. Allons-y.

Sur son impulsion, nous sortons de la pièce et empruntons divers couloirs et escaliers afin de rallier le sous-sol. Peu de paroles sont échangées durant cette descente. Gillian s'informe de mon état en s'attardant un instant sur mes bleus et autres coupures, mais je ne m'étends pas sur le combat en lui-même et son issue. Il semblerait que la jeune blonde ne soit pas encore au courant de ce qui s'est joué quelques étages plus haut, entre Onyr et moi. Très égoïstement, je ne tiens pas à le faire. Je mourrais de honte si le regard de Gillian sur ma personne changeait à cause de cet… incident.

Ça n'était pas un incident. Te voiler la face ne t'aidera pas.

J'assène une gifle mentale à cette voix perfide qui ne fait que me gâcher la vie, et poursuis vaille que vaille mon chemin dans l'obscurité et l'humidité des dédales. De nombreux chuchotements nous parviennent déjà à près de six cents mètres du point de ralliement. Je les capte, mais ne les saisis pas encore, au contraire de mes deux compagnons qui se tendent de seconde en seconde. Indéniablement, le contenu de ces murmures n'est pas une bonne nouvelle.

Nous débouchons ensuite dans une autre partie des sous-sols que celle de mon arrivée, où des dizaines d'habitants sont déjà réunis en petits cercles restreints. Plusieurs coups d'œil me sont décochés, certains plus colériques que d'autres, ce qui me fait dire que leurs propriétaires savent ce que j'ai infligé à Onyr. Je baisse la tête, coupable, et accélère le pas.

J'espère que Sander ne me mentait pas en m'assurant que l'état du berserker n'était pas dramatique. Car s'il m'avait trompé, en plus de devoir composer avec ma culpabilité, j'aurais de nouveaux ennemis sur le dos qui ne me lâcheront pas d'une semelle tant qu'ils ne m'auront pas fait payer.

L'homme-montagne se glisse plus près de moi, comme s'il avait senti les ondes négatives et assassines des autres guerriers. Avec le soutien de Gillian, il se dirige vers un plus grand groupe de personnes, dont l'effervescence me frappe de plein fouet.

De là où je me trouve et parmi toutes les têtes inconnues, je crois apercevoir celle du chef de clan tournée vers ses interlocuteurs directs. Tous ont une même expression tourmentée sur le visage qui me donne froid dans le dos. Que s'est-il passé ?

Mes acolytes ne font plus un pas en avant une fois arrivés au niveau d'une nouvelle colonne, ce qui me pousse à leur jeter un regard interrogateur. Leur tension est perceptible, elle émane de leur être par vagues et contracte leurs muscles rigides. Un puissant mal de crâne me submerge à force d'emmagasiner à mon tour pression et fatigue. Je n'ai plus qu'une seule envie, c'est d'aller m'allonger et dormir un long, très long moment…

— Allan… Il y a quelque chose que nous ne t'avons pas dit…, commence la sorcière à ma droite, sur un ton un peu hésitant.

Au même instant, les yeux foncés de Necahual tombent dans les miens et je crois y lire là aussi une forme d'hésitation. Son regard part sur sa droite, reste focalisé sur quelqu'un ou quelque chose avant de revenir sur moi, et ainsi de suite. Mon mal de tête grandit, me donne soudain trop chaud, comme si j'avais de la fièvre et des sueurs brûlantes.

Qu'est-ce qui m'arrive encore ?

Une pointe dans ma poitrine me fait grimacer et porter une main mal assurée dessus, toutefois cette enveloppe n'empêche pas un énième coup de se manifester à l'intérieur. Mes iris interloqués se baissent sur mon buste et y découvrent des perles de transpiration nouvelles, ainsi que les vibrations trop rapides et saccadées de mon palpitant sous la chair.

Qu'est-ce que… ?

Mon corps réagit violemment, trop violemment pour que ce qui le déclenche soit quelque chose d'anodin. Mon esprit survolté fouille mes

pensées et ma mémoire pour trouver la raison de cet affolement. Même mon affrontement de tout à l'heure, ou la course-poursuite dont j'ai été le larron il y a des semaines de cela ne m'ont pas mis dans un état pareil. Non, il n'y a qu'un seul prétexte qui puisse expliquer ce changement brutal.

Je redresse brusquement le nez et dirige toute mon attention vers le groupe de Necahual, mes pieds déjà lancés dans cette direction. Je n'écoute pas les appels de mes amis tandis que je tente de voir les visages qui me tournent encore le dos.

Je ne sais pas ce qui a fini par la faire se retourner. Peut-être les cris de plus en plus pressants de mes guides ? Les coups d'œil répétés de son père ? Ou juste les battements effrénés de mon cœur qui ne font qu'accélérer depuis que j'ai reconnu ses cheveux ébène ?

Quoi qu'il en soit, Eleuia pivote sur elle-même et offre à ma vue les traits, d'abord préoccupés puis rembrunis de son visage parfait. Je comprends bien qu'elle n'est pas ravie de me voir, mais dans l'immédiat ça n'a pas de réelle importance. Je suis tellement submergé par un sentiment de joie démesuré et par le soulagement de la retrouver ici, saine et sauve, que je ne m'offusque pas de son manque de chaleur.

Elle me fait crépiter, bouillonner de l'intérieur. Malgré elle, la vampire parvient à déclencher mille et une sensations euphorisantes qui me rendent captif de ses yeux, de sa prestance, du cœur battant dans sa poitrine.

Elle est là. Elle est vraiment là.

La douleur qui gonflait sous mon crâne explose et se répand jusque dans ma cage thoracique brûlante. Étrangement, elle me fait plus de bien que de mal. Elle semble éveiller tout mon être, faire que ce dernier soit plus vaillant et vigoureux que jamais. Comme à son habitude, il est attiré par celui d'Eleuia, comme le feraient deux aimants, mais il y a quelque chose en plus que je dois souligner. Désormais, le flux d'énergie, dans mes réseaux et mon sang, se raffermit, se solidifie. Ce n'est plus qu'une vague présence qui se manifeste au moment de mes exercices avec Gillian ou Sander ; ce n'est plus la petite source de vie que je ne faisais qu'effleurer timidement du doigt. Elle tressaille et vibre de manière constante.

Mon sang l'appelle à moi. Et à présent mon essence, ce que je suis profondément, corps et âme, le fait aussi.

Des liés…

Ses prunelles d'obsidienne, bien que réticentes, ne lâchent pas les miennes, ce que je m'empresse de prendre comme un signe d'encouragement. Alors, sans que mon cerveau et mes jambes ne se soient concertés au préalable, je renouvelle une approche jusqu'à elle, toutefois j'en suis empêché par une masse solide autour de mon cou.

— Salut, Eleuia ! s'exclame vivement Sander en me retenant en arrière. Ça fait plaisir de te revoir parmi nous. La réunion n'a pas encore commencé, dis-moi ? Nous ne sommes pas trop en retard ?

La jeune femme le rassure d'une secousse de la tête, ce qui engendre un soupir exagéré chez le colosse.

— Ouf ! Heureusement pour nous ! On va donc aller s'installer un peu plus loin en attendant le début. Je crois que Gillian avait quelque chose à te dire en aparté d'ailleurs.

La sorcière fait un pas en avant à cette apostrophe, tandis que mon ami me traîne en sens inverse. Je ne dévie pas de la brune renfrognée, ne voulant plus la perdre de vue, même lorsque mon geôlier peste vertement.

— Un peu plus de mesure et de retenue ne feraient pas de mal, Allan. Tu t'es montré beaucoup trop empressé et stupide ! Un pas de plus, et elle aurait pu dégainer son épée pour te refaire le portrait.

— Elle ne m'aurait pas fait de mal, argué-je d'une voix distraite, le regard rivé sur ses lèvres rondes entrouvertes sur des paroles rapides.

— Bah voyons ! N'en sois pas si sûr, l'ami. Ce n'est pas parce que vous êtes destinés l'un à l'autre que le comportement versatile et rebelle d'Ele va se faire la malle ! Bien au contraire.

Je ne prête pas beaucoup attention à ses mises en garde, obnubilé par mon observation lointaine de l'hybride fougueuse. Son voyage en dehors de notre contrée n'a pas dû être de tout repos : ses vêtements de guerrière sont abîmés et tachés par endroits, sa cape déchirée sur les bords, et des marques de terre ou de poussière maquillent ses traits contractés et fatigués. Des ennuis lui sont tombés dessus et ce constat me cause autant de peur que de rage.

Un rapide coup d'œil sur les personnes qui l'entourent m'apprend qu'elles ne sont pas dans un meilleur état que le sien.

— Sander, que s'est-il passé ? demandé-je, plus tendu soudain.

— Je ne sais pas très exactement. Nous sommes là pour le découvrir.

Je me tourne vers lui, perplexe, avant d'être happé par la voix portante de Necahual.

— Merci à tous d'avoir répondu présent à notre appel, déclare-t-il en s'adressant à la ronde. Nous nous sommes réunis ce matin afin d'accueillir le retour de nos amis et d'écouter les nouvelles qu'ils rapportent avec eux. De sombres nouvelles, hélas… Je te laisse poursuivre, Eleuia.

Sa fille s'avance près de lui et focalise son regard dur sur l'avant de son auditoire.

— Comme beaucoup d'entre vous le savent, mon équipe et moi-même étions parties en direction de Medford pour nous assurer de la bonne intégration de leurs nouveaux arrivants. Nous voulions aussi

refaire un stock important de bois par la même occasion. Seulement, à la fin de notre séjour chez le clan Richter, nous avons été surpris aux abords de la ville par un groupe belliqueux qui semblait nous attendre de pied ferme. Ils ont mené l'assaut les premiers, l'évaluation de leurs forces et de leur attaque nous a vite fait comprendre qu'il s'agissait principalement de berserkers et d'incubes bien entraînés à la lutte. Un homme et une femme se tenaient en retrait du combat et fouillaient notre troupe des yeux, à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un. Je ne sais pas qui ils étaient et ce qu'ils voulaient, ils se sont volatilisés dans la nature avant que je puisse les interroger sur leurs véritables intentions. Nous avons fini par les repousser et continuer notre route jusqu'ici, cependant… deux de nos hommes n'ont pas survécu.

Des reniflements sur ma gauche répondent à ses ultimes paroles, vite suivis par un bruit de course dans les tunnels. La physionomie de la vampire se raidit, et une nouvelle flamme de tristesse s'allume dans ses iris. La silhouette d'un homme se détache de l'assemblée au même moment, forçant la belle brune à se concentrer à nouveau.

— Tu es sûre de ne pas avoir reconnu au moins l'un d'entre eux ? l'interroge l'homme, ses traits plissés en une moue préoccupée.

— Les soldats de première ligne ne me disaient rien, non. Mais l'homme à l'écart m'évoquait vaguement quelque chose… Je crois l'avoir déjà vu dans les rangs de Jarlath, il y a quelques années.

Un concert de feulements et de sifflements ténus accueille cette annonce. Tout autour de moi, les visages se sont fermés et arborent une expression haineuse qui me surprend. Qui est donc ce Jarlath ?

— Tu crois que c'est l'un de ses sous-fifres ? crache la voix énervée de Conrad près de l'hybride.

— Il y a des chances, oui.

— Il ne nous laissera donc jamais en paix ? s'exclame une autre personne avec colère.

— C'est un fléau ! Un être abject. Il faut l'arrêter !

— Bien d'accord ! Ses magouilles n'ont que trop duré.

— À cause de lui, trop de gens souffrent. Et maintenant, nos proches meurent.

Une cacophonie de voix hargneuses s'élève et monte crescendo dans le sous-sol, faisant entendre les rêves de vengeance des uns, les espoirs de guerre ouverte des autres. Hommes comme femmes ici s'entendent sur la haine et la colère que leur inspire le dénommé Jarlath. Leurs cris assourdissants font écho à l'impuissance inacceptable qui sommeille en leurs cœurs et qu'ils veulent à tout prix changer, transformer en lutte acharnée.

Tandis que Necahual réclame le silence et l'apaisement des esprits échauffés, je me tourne vers Sander, désireux de mieux comprendre

les tenants et aboutissants de cette soudaine indignation.

— Je t'en parlerai plus tard, me chuchote-t-il, ses prunelles préoccupées fixées sur l'attroupement toujours survolté.

Je hoche la tête pesamment puis refais face au chef de clan. Le patriarche s'entretient quelques secondes supplémentaires, en aparté, avec deux hommes colériques, puis il élève la voix pour nous tous.

— Je comprends votre colère et le feu de vengeance qui brûle dans vos cœurs, mes amis, mais il nous faut rester calmes et pragmatiques. Nous devons tenter d'en apprendre plus sur les desseins de notre ennemi.

— Mais combien de temps encore allons-nous rester passifs devant lui, Necahual ? Voilà déjà des années que Jarlath nous empoisonne l'existence ! s'écrie l'un de mes voisins proches avec emphase.

— Il n'y a d'ailleurs pas que nous qui soyons menacés, l'humanité entière l'est aussi, surenchérit une femme, la peur pouvant se lire sur son visage défait. Ainsi que de nombreux autres clans qui, eux, ont subi les représailles de ce monstre pendant des siècles !

— Mon père en est conscient, intervient la voix dure d'Eleuia. Et il n'est pas question de ne rien faire, pas après ce qu'il vient de se passer à Medford. Toutefois, agir sans stratégie et attaquer sans préparation n'est pas la solution.

— Alors reprenons tous l'entraînement au combat et partons ensuite faire la peau à ce salaud ! décrète un autre, le poing levé.

Un cri d'assentiment unanime résonne à nouveau, faisant se dresser les poils de ma nuque.

— Mes frères ! Mes sœurs ! Tempérez-vous, je vous prie, reprend Necahual, paumes dressées en l'air. Nous allons réunir un grand conseil dans les jours à venir et inviter les représentants et chefs de nos alliés à décider de la meilleure marche à suivre. Je vous promets que ces crimes ne resteront pas impunis.

Ses lèvres se durcissent sur ces derniers mots, et une lueur décidée passe dans son regard.

Une mélasse de colère et de motivation se forme en réponse à son intervention. Le regard droit et direct, notre hôte nous sonde avant de rouvrir la bouche.

— Nous lutterons pour notre mode de vie. Et nous lutterons pour la préservation des humains, comme nous l'avons toujours fait. Soyons encore un peu patients et organisons-nous pour ressortir vainqueurs de cette affaire.

Des murmures affirmatifs et appréciateurs prennent l'ascendant sur les échos va-t-en-guerre des êtres surnaturels. Les troupes se dispersent lentement, certaines reforment quelques groupes plus compacts et interpellent très vite Necahual et Eleuia. Père et fille les rejoignent, leurs traits barrés par l'inquiétude, et je dois faire appel à beaucoup de

volonté pour ne pas m'interposer lorsque le ton monte entre eux tous.

— Tout le monde n'est pas prêt à se calmer, on dirait, lâché-je dans l'air ambiant, aussi à cran que les plus remontés parmi nous.

— Ne t'en mêle pas pour autant, glisse Gillian derrière moi, ses doigts enroulés sur mon poignet. Surtout qu'ils savent très bien se défendre.

La sorcière a raison, bien sûr. Un seul coup d'œil sur le leader et sa seconde m'informe de leur réussite à pondérer les ardeurs, toutefois je ne me sens pas plus serein pour autant.

— Gilly dit vrai, rebondit mon autre ami en se plantant plus près de nous. Tu verrais le nombre de fois où ces deux-là ont su refermer le clapet à mes frères les plus téméraires ! Ils repartaient tous la queue entre les jambes.

Un bref éclat de rire le prend à cette anecdote, mais nous savons tous les trois que ce n'était qu'une simple tentative de diversion qui n'a pas marché. Pour preuve, je reste obstinément focalisé sur les silhouettes tendues devant moi. Sander pousse un soupir abattu, mais n'ajoute rien. Le silence retombe entre nous, le temps que les parlementations s'achèvent.

Le regard acéré de la vampire tombe de temps en temps sur notre groupe, ce qui déclenche la même réaction en chaîne que d'habitude dans mon corps. Ma colonne frémit lorsque sa voix profonde et vaguement épuisée porte jusqu'à moi. Ses prunelles noires ne s'arrêtent pas plus d'une seconde complète sur les miennes, mais cela suffit à me brûler jusqu'à la moelle.

C'est un supplice de ne pas pouvoir l'approcher. Un fléau que d'être autant attiré par elle.

Ma raison et ma chair se disputent constamment sur la nature de ce qui nous relie – est-ce un don ou une malédiction qui nous perdra l'un comme l'autre ? Je ne suis pas d'accord avec moi-même sur ce que j'éprouve ou sur ce que je voudrais éprouver, tout se mélange trop en moi pour que la réponse soit aussi nette. Cependant quand je la vois, quand je la revois enfin après tout ce temps, je comprends que mes interrogations sont reléguées au second plan. La lutte est vaine, elle n'aurait aucun sens. Ce qui se passe, ce qu'elle est, me désarçonne complètement.

Je réalise soudain, alors que je la regarde parler avec son père, que ce ne sont pas mes pouvoirs qui m'effraient le plus. C'est son pouvoir sur moi qui est ma plus grande menace.

Ou ma plus grande chance de bonheur…

Necahual quitte sa fille sur des paroles qui semblent avoir contrarié la jeune femme, et s'élance dans un boyau sombre afin de retourner à ses appartements, après nous avoir salués de la main. Le sous-sol se vide de plus en plus avec le départ du patriarche. Bientôt, il ne reste

plus que notre trio et Eleuia, séparés par quelques mètres de distance. L'hybride observe un long moment le tunnel qu'a emprunté son père, un même pli de contrariété coupant encore son front. Elle hésite, ne semble pas savoir quoi faire. Sa tête se tourne deux fois vers nous, restés immobiles et tout aussi hésitants, puis c'est finalement vers nous qu'elle se dirige à pas mesurés.

— Garde ton calme, m'intime Sander dans un souffle. Surtout, garde ton calme.

Plus facile à dire qu'à faire ! À chaque nouveau centimètre comblé, je ressens une nouvelle décharge, proche d'une explosion, remonter ma poitrine. Je suis fébrile, autant à deux doigts de tomber dans les pommes à cause de l'émotion, que de la serrer dans mes bras pour ne plus jamais la lâcher.

La guerrière brune s'immobilise vingt secondes plus tard devant notre groupe, chargeant l'atmosphère d'une électricité lourde et orageuse. Notre amie commune s'empresse de se placer à ses côtés et d'engager la conversation sur les derniers événements qui nous ont conduits ici. Les quelques réponses qu'elle obtient sont laconiques et rapides. Eleuia les formule parfois même dans une autre langue – si je ne me trompe pas, celle qu'elles ont employée ensemble la dernière fois, le breton. Les deux jeunes femmes parlent vite et finissent par ne privilégier que cette langue inconnue, rallongeant ainsi leurs explications et discours.

— Tu devrais aller te changer et te reposer, reprend soudain normalement la blonde, une main compatissante sur le bras de son amie. Tu en as bien besoin.

— Dans une minute, oui, lui assure elle aussi l'hybride en anglais. J'ai une dernière chose à régler avant.

Avec lenteur, Eleuia se tourne vers Sander et moi, muets et rigides depuis tout à l'heure. Je retiens mon souffle lorsque son regard me percute. Elle m'inspecte de haut en bas, une lueur de défi brillant au fond de ses iris, et je me sens ruer dans les brancards au moment où elle effectue quelques pas vers moi. Son visage est aussi dur que la pierre, aussi lisse que le marbre. Avec ses vêtements sombres et déchirés, sa physionomie butée et intransigeante, elle m'apparaît comme une déesse vengeresse que l'on viendrait d'avoir outragée par quelque offense.

— Mon père m'a dit que ton entraînement se déroulait bien, mais qu'il devait rapidement passer à la vitesse supérieure, déclare-t-elle avec sécheresse. Il m'a dit aussi qu'on lui avait rapporté que tu étais doué au combat et à la course. Est-ce vrai ?

Le grand imbécile que je suis ouvre grand la bouche, déconcerté par sa volonté de *me* parler, de *me* poser des questions, mais aucun son n'en sort sur le moment. Le vide se fait dans mon esprit. Même ma

voix interne est sous le choc, elle est tout aussi incapable que moi de former des syllabes convaincantes et sensées.

La jeune femme attend, ses bras toniques le long de ses flancs et ses jambes plantées fermement dans le sol, sans chercher à combler le silence gênant que je ne parviens pas à rompre moi-même. Son regard imperturbable reste focalisé sur mon visage stupéfié, ce qui remet mon rythme cardiaque sur « avance rapide ».

Parle, parle, parle. Dis quelque chose.

Après un moment à chercher des bribes de mots, à humidifier mes lèvres asséchées par la peur et l'excitation mêlées, je trouve enfin l'impulsion – et l'intelligence – nécessaire pour lui fournir une réponse sommaire et bégayante.

— O… Oui. C'est vrai.

Eleuia reste impassible, puis pivote vers nos acolytes interdits et cois, et s'adresse directement au berserker.

— Demain, à huit heures, je veux m'entretenir avec toi de ses aptitudes à la lutte et sur ses progrès de ces deux dernières semaines. Je veux savoir par quoi vous avez commencé, ce que tu lui as déjà enseigné et ce qu'il reste à voir.

— D'accord, acquiesce son interlocuteur, les yeux toujours ronds. Huit heures demain.

— L'as-tu déjà fait combattre contre un vampire ?

— N-non. J'ai préféré attendre pour cette étape. Je ne savais pas… qui prendre comme adversaire.

— Et de ton côté Gill ? As-tu mené tes leçons en augmentant d'un cran le niveau ces derniers temps ? lance la vampire en n'écoutant qu'à moitié les réponses hésitantes de mon guide.

— D'un cran intermédiaire, oui, lui répond l'interpellée plus calmement que ne l'a fait le géant. Je comptais aborder la distorsion de la matière cette semaine.

— Fais-le dès demain matin, indique la brune, ses yeux d'obsidienne replongés dans les miens. L'entraînement physique ne reprendra que l'après-midi.

— Très bien.

Eleuia acquiesce, puis elle poursuit la suite de la conversation avec Gillian en breton. Son ton est sec, plus autoritaire même qu'il y a une minute, cela dit la sorcière ne se démonte pas. Je crois que j'assiste à une joute verbale grinçante entre les deux.

Et devine qui en est le sujet principal…

— Ha na glask ket damantiñ dezhañ. Ret eo dezhañ deskiñ buanoc'h bremañ[12].

—Kompren a ran… Met ne rin ket an traoù diwar e goust kennebeut.

— Ne m'eus ket goulennet ouzhit kement-se.

— Sur out ?

La guerrière coule un regard en coin que son amie soutient une longue minute. Les deux femmes caractérielles s'affrontent du regard et semblent poursuivre leur mise au point mystérieuse en silence. C'est finalement Eleuia qui hoche la tête en retenant un soupir.

— Bien. Fais comme tu veux, abdique-t-elle devant la sorcière. Rendez-vous demain matin, Sander. Ne sois pas en retard.

— Je ne m'y risquerai pas…

L'hybride hoche une nouvelle fois la tête, me lance un dernier coup d'œil que je ne parviens pas à déchiffrer, puis fait demi-tour et s'éloigne de nous. Je ressens autant de soulagement que de douleur à la voir partir ainsi et cela réactive un de mes fameux maux de crâne aux pulsations violentes.

— Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ce qui vient de se passer…, lance Sander dans un souffle, son regard bloqué, à notre instar, sur le corps mouvant de la vampire.

— Avec Eleuia, difficile de savoir.

L'homme-montagne et moi glissons nos orbes interrogateurs de son côté. La blonde observe toujours le sillage de son amie, l'éclat de ses émeraudes de plus en plus songeur et lointain.

— Après tout, dit-elle pour finir sa pensée, il peut tout aussi bien s'agir d'une catastrophe que d'une bénédiction…

Chapitre 14

— Continue comme ça, Allan. Tu t'en sors bien !

Je halète une nouvelle fois sous l'effort, les mains tremblantes et la mâchoire contractée, et continue de projeter mon esprit sur la matière. Je regarde, les yeux plissés, le bout de ferraille se tordre sur lui-même à trois mètres de distance, atteignant ainsi le premier objectif que m'a posé Gillian il y a une heure de cela. Mais je ne parviens pas à m'en réjouir comme elle. J'ai bien trop l'impression que mon cerveau se ratatine et s'entortille pour le faire.

Le morceau métallique effectue un autre tour sur la droite, forme un genre de nœud délicat en son centre. J'essaie d'aller plus loin en visualisant un double nœud à son extrémité, quelque chose qui pourrait rappeler un bretzel sommaire, mais le rendu n'est pas très concluant. Il faudrait trancher dans la matière pour la scinder en deux parties, seulement je suis incapable de le faire. Je tente tout de même une autre approche et entortille plusieurs fois le métal, dans l'espoir qu'il cède sous la pression et les lacets serrés.

La voix sage de la sorcière m'assure que je n'ai pas à aller plus loin pour cette fois, mais je ne l'écoute pas. Je sens que, si je puise encore un peu dans mes forces, je peux réellement fendre en deux cet objet. J'ai juste besoin… d'un peu de temps supplémentaire… quelques minutes.

J'observe la position et l'aspect général du métal, puis je clos mes paupières avec cette image précise en tête. À partir de là, je le tourne plusieurs fois sur lui-même, me le représente torsadé dans tous les sens sans plus jamais le regarder en face. J'entends quelques grincements au loin, signe que ma manipulation mentale fonctionne, toutefois je ne me déconcentre pas et poursuis mon labeur.

Front plissé, lèvres pincées, je fais faire un autre tour à la ferraille et imagine comme un poids, une force qui tirerait sur ces deux extrémités. Elle le manipule avec tant d'acharnement qu'une déchirure commence à se former en son centre malmené. Et une seconde plus tard, je perçois le son d'une chute fracassante sur le sol de la salle d'entraînement. J'ouvre les yeux et ressens un mélange de surprise et de fierté devant les deux lots de fer, en train de rouler près des pieds de Gillian.

— C'est formidable, Allan ! s'exclame-t-elle avec un sourire, ses prunelles ravies rivées sur les débris. Exactement ce que j'attendais !

— J'ai eu du mal à découper la matière, fais-je remarquer en me dirigeant vers elle et la bouteille d'eau qu'elle me tend.

— C'était parfait, ne t'en fais pas pour ça. À force de t'entraîner, tu effectueras ce genre d'exercices de plus en plus vite. Et de plus en plus facilement.

— J'ai une si mauvaise tête que ça ? plaisanté-je tout en passant de l'eau sur mon front moite.

— Je t'ai déjà vu plus en forme, c'est sûr, admet mon amie avec amusement. Non, plus sérieusement, tu te débrouilles bien, Allan. C'est remarquable ce que tu as acquis en si peu de temps.

Je ne réponds pas, peu convaincu par ses dires. Gillian m'invite à faire une courte pause pour souffler et j'en profite pour me diriger vers mon sac à dos. Arrivé à son niveau, je fouille à l'intérieur afin d'en sortir une nouvelle bouteille d'eau et mon portable. Je replace mes cartons à dessins et crayons une fois que j'ai récupéré mon bien, et mon cœur rate un battement en découvrant un nouveau mail sur mon écran. Il y a deux jours, j'ai envoyé un certificat médical bidon à mes patrons qui m'inventait une maladie imaginaire pour gagner du temps auprès d'eux. Je suis censé être dans les locaux après-demain, et même si j'ai envoyé une planche entière de croquis à mon service et l'un de mes clients, mon absence pourrait être très mal vue.

Je me précipite dans ma boîte de réception, la peur au ventre de lire un message de mécontentement ou pire, d'avertissement, et pousse un grognement devant l'identité de l'expéditrice. C'est Natalia, encore… Après m'avoir souhaité un joyeux Noël, puis une bonne année et m'avoir demandé au moins deux autres fois depuis de mes nouvelles, la voilà qui m'interroge sur mon état de santé. Elle a appris pour ma supposée maladie et s'inquiète pour moi. Elle voudrait que je l'appelle.

Toujours aussi flippante, cette femme…

Je décide d'ignorer sa sollicitude pour l'instant – les premières fois ne m'ont pas dérangé, mais plus ça va, plus elle devient trop insistante à mon goût – et rengaine donc mon portable dans ma poche, puis me tourne vers Gillian.

— Tu penses vraiment que je m'améliore ? l'interrogé-je en revenant à mes préoccupations premières.

— Tu fais des progrès de jour en jour, tu apprends vite et efficacement, et tes divers entraînements donnent des résultats plus qu'honorables.

— Mais ne suis-je pas censé être un super hybride ? Ne devrais-je pas déjà être capable de déraciner un arbre centenaire, ou de lire dans les pensées des autres ?

— Admettons que tu sois *censé*, à l'heure actuelle, savoir faire toutes ces choses et bien plus encore, me répond ma guide après m'avoir observé en silence quelques secondes. Ne crois-tu pas que ce qui t'empêche de les réaliser, ce ne sont que les limites que tu t'imposes continuellement ?

Je me renfrogne et baisse la tête sur le sol.

— J'ai bien failli tuer l'un des vôtres, hier, lui rappelé-je, sombre et dégoûté de moi-même. Je pense que ces limites sont justifiées.

— Tu as raison. Tu as besoin de limites, comme chacun d'entre nous d'ailleurs. Mais pas celles que tu t'infliges, parce que ce ne sont pas les bonnes. Elles ne font que brider ton avancée pour l'instant et te frustrer au plus profond de toi-même.

Je cligne des yeux plusieurs fois en analysant les paroles sûres et confiantes qu'elle vient de prononcer.

— Ce ne sont pas les bonnes ? Qu'est-ce que c'est supposé vouloir dire ça, Gillian ?

La jolie blonde fait quelques pas vers l'entrée de la pièce, là où gisent encore mes exploits du jour. D'un léger geste de la main, plus aérien que le glissement d'une plume dans les airs, la sorcière fait se décomposer le métal par terre, jusqu'à en obtenir une poussière fine et imperceptible.

— Si je le voulais, je pourrais réduire à néant tout ce qui est, avec la même facilité et la même simplicité que je viens de le faire avec cette babiole, reprend-elle sans pour autant se retourner. Tout être humain, puisqu'il est composé d'eau et respire de l'air, pourrait subir le même sort sans que j'aie à me fatiguer. Il me suffirait juste… de ma volonté pour le faire.

La sorcière s'interrompt un instant et j'ose à peine remuer un orteil devant la gravité de son discours. Elle fait volte-face sans hâte et plonge ses prunelles vertes et lumineuses dans les miennes.

— J'ai conscience de cela. J'ai conscience que je peux être la pire créature qui ait jamais peuplé la Terre. J'ai conscience que la mort, la souffrance et le sang sont des choses qui m'attirent presque autant – si ce n'est plus – que l'amour, la joie et la liberté. Et c'est parce que j'ai conscience de tout cela et que je l'ai accepté aussi, que je ne sors pas du cadre, des limites qui nous sont imposées.

Les yeux toujours brillants, elle marche jusqu'à moi et se penche près de mon visage.

— Accepte pleinement et entièrement ce que tu es, Allan. Accepte le pire comme le meilleur de ta nature profonde. Sois en phase et en paix avec ces deux parts de ta personne. Cela t'apprendra à ne pas déraper… et à ne pas te haïr si un jour cela arrivait.

Je reste sans voix, secoué, presque choqué par l'intense forme de clairvoyance et de mise à nu mêlées qu'elle me dévoile là. Son regard est franc, ses traits détendus et un faible sourire étire ses lèvres roses. La sagesse est le meilleur qualificatif qui soit pour décrire cette femme incroyable et je ne peux m'empêcher de me demander si cette qualité faisait déjà partie intégrante de son être à sa naissance, ou bien si c'est l'influence de ses six cents ans d'existence qui l'ont développée. Gillian

est pleine de discernement et de décence, et cela fait d'elle, très certainement, la meilleure personne que j'aie jamais rencontrée.

Alors que j'ouvre la bouche pour lui répondre et la remercier pour son bon sens et ses bons mots, nous sommes interrompus par l'irruption retentissante de notre acolyte, précédé par l'aura brute d'Eleuia.

L'un et l'autre pilent au moment où Gillian et moi nous détachons et nous redressons. Leurs yeux respectifs s'étrécissent à l'état de fente, leurs lèvres entrouvertes pour parler se referment en un claquement sec, et j'aperçois même, avec une légère appréhension, les poings de Sander se contracter.

Mes iris inquiets croisent ceux tout aussi préoccupés de la sorcière. Si la réaction de la vampire arrache un cri de joie à ma voix interne et un soubresaut dans ma poitrine, celle du berserker en revanche me statufie.

Se pourrait-il que lui et Gillian… ?

Je fais la navette entre les deux concernés et surprends tout à coup le rougissement des pommettes de la blonde près de moi. Ses émeraudes se détournent des aigues-marines glacées de notre vis-à-vis, et ses bras fins se serrent sur sa poitrine.

Oh, bon sang ! Je ne m'étais jamais posé la question, je n'y pensais même pas. J'observe plus attentivement mon ami, mortifié de capter une lueur dure et austère lorsqu'il me rend mon regard. J'aimerais ouvrir la bouche pour le rassurer – il n'a pas pu se produire, et il ne pourra jamais se produire quoi que ce soit entre Gillian et moi –, mais je dois remettre mes explications à plus tard, car la brune ténébreuse se racle la gorge et nous interpelle.

— L'entraînement de la matinée est déjà fini ?

La même froideur que lors de notre entretien d'hier réside dans sa voix. Elle ne nous lâche pas des yeux, des éclairs dans ces derniers, et attend notre réponse.

— L'objectif du jour a été atteint, déclare ma voisine avec calme, en désignant le reste de ferraille sur le côté.

Eleuia pivote dans la direction indiquée et découvre la partie non détruite de mon œuvre. Ses sourcils se haussent de surprise une seconde avant que son élan spontané s'efface de ses traits.

— Oh ! Je vois. Très bien.

Ses prunelles incendiaires reviennent automatiquement sur le bout de métal et elle enregistre en silence la franche déformation que je lui ai fait subir.

— Nous allons pouvoir passer à la suite, dans ce cas, annonce-t-elle face à nous cette fois.

Instinctivement, je déglutis et adopte une attitude tendue et méfiante. Je ne me représente pas encore bien le programme qu'elle a

en tête, mais je suis certain qu'elle ne me ménagera à aucun moment. Sa silhouette se déplace dans la salle, dépose sa longue cape sur l'un des bancs de l'entrée, et ses mains fines retroussent les manches de sa veste en dessous. Sa peau à la couleur chatoyante se découvre et tranche avec la rudesse implacable de ses prunelles. Ses longs cheveux sont détachés, comme lors de notre première rencontre. Ils dansent jusqu'au milieu de son dos, lui conférant un air plus sauvage, plus guerrière prête à fondre sur son ennemi.

Eleuia s'arrête à proximité du ring, au fond de la salle, et croise les bras sur sa poitrine tout en me jetant un regard insondable.

— Sander m'a appris tout ce que j'avais besoin de savoir sur ton entraînement, tes progrès, tes faiblesses, *et cætera.* Il semblerait donc que tu sois rapide, fort et assez doué dans la maîtrise des éléments. Tu as un bon instinct aussi, même si tu ne parais pas toujours disposé à l'employer.

Elle s'interrompt et replonge dans ses pensées. De mon côté, je ne respire plus tant je suis ébahi. C'est la première fois que l'hybride me parle autant.

— Tu es un bon élève, attentif et curieux. Tu apprends vite et bien, d'après ton mentor.

Je reçois avec plaisir les louanges indirectes de mon ami, fier de lui inspirer d'aussi bonnes impressions, toutefois je ne m'attarde pas dessus plus d'une minute. Le regard d'acier qui me transperce m'en détourne.

— Sauf que ça ne suffit pas, tranche la vampire, sa voix portante et claire. Ça ne suffit plus, plus maintenant. L'alerte a été donnée, la guerre est à notre porte et les troupes doivent se rassembler. Et si tu ne sais pas te défendre, tu mourras avant même d'avoir atteint le champ de bataille.

— Lui faire peur ne nous avancera pas à grand-chose, Ele, grogne l'homme-montagne, assis sur les dalles de pierre.

— Il faut qu'il ait conscience de ce qui se passe. La peur est un excellent moyen pour ce faire. Toute personne entre ces murs, possédant un minimum de bon sens, doit éprouver de la peur lorsqu'une menace gronde.

— Mais la peur est un meilleur moteur quand on sait ce que l'on craint. Or ce n'est pas le cas d'Allan.

À la suite de cette nouvelle intervention, Eleuia me fixe comme pour lire sur mon visage et vérifier les dires de Sander. Elle semble y trouver confirmation – je suis un plus grand livre ouvert que je ne le pensais –, car une seconde plus tard, elle pivote vers le berserker, la mine contrariée.

— Tu ne lui as vraiment pas expliqué ?

— Et quand l'aurais-je fait ? Je te rappelle que la réunion d'hier s'est

terminée tard et que ce matin, j'étais enfermé avec toi dans ton bureau.

Mon guide souffle, les yeux au ciel, mais fait un grand effort sur lui-même et sa mauvaise humeur pour reprendre à mon intention.

— Te rappelles-tu de notre toute première conversation dans les couloirs du manoir ? Celle où je t'expliquais, à ta demande, pourquoi nous avions des alliés.

Je replonge dans mes souvenirs, revois très nettement cette matinée où Sander m'a confié les rouages et mécanismes de l'univers des surnaturels. Ce moment où j'ai compris qu'il était plus étendu que ce que j'imaginais, et que chaque clan qui existe a tout aussi bien des alliés, comme ceux dans le Canada, que des ennemis. Et que ces ennemis en question veulent assujettir l'Homme et exterminer mes hôtes. Necahual et les siens défendent des intérêts plus nobles et ils sont prêts à donner leur vie pour leur cause…

Mes pupilles s'écarquillent sous le coup de la compréhension et se plantent dans celles limpides de mon vis-à-vis.

— La guerre… Elle va se jouer entre vous et ceux qui veulent asservir la Terre, hoqueté-je avec horreur et désolation.

— Jarlath est l'un des pires monstres qui soient dans ce domaine, ajoute-t-il avec un hochement de tête pour mes déductions. Cela fait des années maintenant que nous tentons de contrecarrer ses plans et de l'empêcher de nuire.

— Mais aujourd'hui ses ressources semblent plus solides que jamais, relance la guerrière, attirant immédiatement mon regard sur elle. Ces vassaux sont plus nombreux de jour en jour, plus déterminés à obtenir ce qu'ils désirent. La donne a changé, ce qui nous a valu, à mon groupe et moi, cette attaque surprise et macabre. Les plans de notre ennemi se sont affinés et de nouvelles représailles sont à craindre.

Je scrute mes compagnons tour à tour, mortifié par ces nouvelles. C'est une catastrophe, une infamie et le pire reste à prévoir.

J'immobilise mes va-et-vient oculaires sur la belle brune et ses billes d'obsidienne.

— Que dois-je faire pour vous aider ?

Ma question paraît les surprendre tous, mais ma décision est inébranlable. Je décide de faire la même chose qu'eux, le même choix que lorsqu'ils ont appris que l'équilibre de leur monde était en danger. Je n'ai pas besoin d'y réfléchir à deux fois. J'ai beau être en transition, plus souvent perdu et confus dans mon corps et mon esprit que sûr de moi et confiant, je sais que me joindre à eux est le meilleur choix à faire. Je le sens dans mes entrailles, je le sens au plus profond de mon cœur.

Car il s'agit aussi de mon monde, de ma vie. Défendre leur cause, c'est défendre la mienne. M'engager à protéger leur vie, c'est protéger

la mienne. Les humains, les vampires, les berserkers, les sorcières… ils sont tous une part de moi.

Je suis un peu eux et ils sont un peu moi.

Et ensemble, nous ne faisons qu'un.

J'attends que mes accompagnateurs se reprennent et souris avec assurance lorsque des prunelles vertes et bleues me jaugent, incrédules. La première à se ressaisir est évidemment Eleuia, et lorsqu'elle le fait, une flammèche intense brille dans son regard noir.

— Exactement ce que j'attendais, souffle-t-elle, un sourire froid pendu à ses lèvres.

Je hausse un sourcil et sens mon cœur faire une embardée quand la jeune femme disparaît soudain de mon champ de vision. Ma tête tournant dans tous les sens, je ne la repère pourtant nulle part, jusqu'à ce qu'elle réapparaisse debout et en équilibre sur une poutre au plafond.

— Voilà que ta véritable leçon du jour commence, Hybride. J'ai été… missionnée par mon père afin que tu fasses connaissance avec le type d'ennemis que nous trouverons en première ligne, lors de nos affrontements futurs…

Je grimace à l'appellation « Hybride » – Conrad était le seul jusqu'à présent à m'appeler ainsi, mais Eleuia semble décidée à faire pareil, avec la même brutalité que son congénère. J'essaie de suivre les déplacements d'air ou bruits qu'elle émet en se mouvant, cependant je ne capte rien et suis surpris de la trouver à un mètre de moi, l'air brave et rebelle.

— … Les vampires, conclut sa voix plus basse que tout à l'heure, avant qu'elle s'échappe à nouveau.

Je cligne plusieurs fois des yeux, le souffle court, à la recherche d'une trace de la jeune femme dans la pièce. Sa rapidité et sa ruse sont époustouflantes. J'ai beau me tordre le cou, avoir les sens en alerte et à l'affût ne serait-ce que d'une parcelle de son ombre, je ne vois et n'entends rien.

— Les vampires sont dotés d'une vélocité sans égale, ainsi que d'une force physique qui peut rivaliser avec celle des berserkers. Nous sommes des êtres réfléchis, mais dont les tendances brutales et violentes entraînent de véritables carnages et mettent vite à mal le plus puissant des surnaturels. Là-dessus, le monde moderne, notamment à travers sa nouvelle littérature, parvient à faire une description assez fidèle de ce que nous sommes.

La musique calme et pondérée de sa voix reprend derrière moi pour me donner ses explications. Je pivote vers la source de ce son, dans l'espoir d'apercevoir son visage, mais déjà elle est repartie dans la direction opposée.

— Mais oublie tout ce qui a été dit ou écrit sur notre nature, en

dehors de cela. Nous ne craignons pas la lumière du jour par exemple. Encore moins l'ail, le feu ou l'eau.

Un souffle d'air atterrit sur ma nuque en même temps qu'un coup modéré dans le mollet me déstabilise. Je me déporte sur ma gauche, les yeux affolés, et ravale un grognement lorsque le bras d'Eleuia frappe à nouveau.

— Nous ne dormons pas dans des cercueils. Nous ne nous transformons pas en monstre répugnant doté de canines aiguisées, aux traits ravagés par la soif de sang et de mort.

Nouveau déplacement d'air, aussi subtil et léger qu'une brise d'été. Et nouveau coup dans la cuisse cette fois. Je ploie le genou sous l'impact et l'effet de surprise.

— Nos yeux ne changent pas de couleur. Nous ne possédons pas de griffes. Des ailes ne nous poussent pas dans le dos. Nous ne sommes pas à l'image des êtres chimériques qui hantent les cauchemars des hommes.

Je me mords la lèvre presque jusqu'au sang en tentant d'absorber une nouvelle attaque. La guerrière n'y met pas toute sa force – si elle le faisait, je serais sans doute déjà six pieds sous terre –, toutefois la brutalité de ses gestes, et encore plus de ses mots, ne rate jamais sa cible. Il ne lui a pas fallu trois minutes complètes pour me faire ployer devant sa puissance et son impétuosité.

— En fait, poursuit-elle encore, sans stopper sa danse improbable, c'est bien pire que cela. *Nous* sommes bien pires que cela.

Soudain, son corps chaud, mais raidi par la traque, apparaît au-dessus de moi. Et tel un cobra s'abattant sur sa proie, elle m'attrape à la gorge, bloque mes jambes sous son poids, et redresse un peu mon menton jusqu'à plonger ses prunelles inflexibles dans les miennes effarées.

— Nous ne changeons pas, souffle-t-elle presque avec détachement. Nous sommes aussi normaux et… banals que n'importe quel être humain. En réalité… nous sommes… monstrueusement… nous-mêmes.

Eleuia prononce son ultime phrase en séparant chaque mot pour y mettre plus de poids. Mais bien qu'une partie de moi soit terrifiée par ses propos, comme elle le souhaitait, je ne parviens pas à enregistrer l'information. Sa proximité m'obnubile trop. Je n'ose plus bouger, encore moins respirer. Je m'arrime à son regard, semble m'y perdre pendant une décennie.

Un long silence tombe entre nous, seulement comblé par les battements primitifs de nos cœurs. Vu la vitesse à laquelle l'un et l'autre tambourinent, on pourrait presque croire qu'ils cherchent à s'extraire de nos poitrines, à se rejoindre.

Et c'est peut-être bien le cas…

Le feu au fond de ses iris continue de brûler, aussi bien alimenté par sa démonstration de force que par l'intensité de ce moment précis. Une longue mèche de cheveux noirs tombe entre nous, soyeuse et brillante. La tentation de la saisir afin de la glisser derrière son oreille, l'effleurant ainsi, *elle*, d'encore un peu plus près, est si grande que je sens ma main droite trembler.

Touche-la. Fais-le.

La voix vibre dans ma tête, au summum de sa forme. Elle irradie, redoutable et exigeante, plus pressante que jamais maintenant qu'elle a à portée de main l'objet de tous ses désirs. J'exhale un souffle tremblotant d'entre mes lèvres, à deux doigts de craquer, et ce simple mouvement attire les yeux brillants de la guerrière.

Pupilles dilatées, elle détaille plus franchement mon visage et se penche vers moi. Sa respiration courte s'écrase bientôt sur mes paupières, mon nez, et effleure ma bouche quelques secondes plus tard. J'inspire brusquement, fébrile, agité. Je focalise à mon tour le regard sur ses lèvres… Hélas, le charme se brise à l'instant même où mon portable sonne dans ma poche. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, mais je l'extirpe de la toile de mon pantalon et nos deux têtes convergent vers l'écran. C'est un appel de Natalia.

La vampire plisse les paupières et je capte une lueur nouvelle dans ses yeux. Une lueur proche de la contrariété, de la colère…

Elle cille ensuite, se secoue comme pour se remettre les idées en place, puis se redresse d'un seul coup. La brune instaure une distance aussi glaciale que cuisante de déception. Sans se déporter, elle se relève, rabat sa chevelure dans son dos, puis repart en direction de l'entrée de la salle d'entraînement. Seul et démuni sur le sol, je la regarde attraper sa cape et la remettre en place.

— Nous reprendrons demain, après le déjeuner. Même endroit.

Une fois ses directives données, elle tend la main jusqu'à la porte, l'ouvre, et s'éclipse dans le couloir sans un regard en arrière.

Toujours aussi prostré dans la poussière, je ne lâche pas des yeux la porte désormais close. Mes tremblements se sont atténués, mais mon rythme cardiaque, lui par contre, demeure incontrôlable. L'incongruité de ce qui vient de se passer ne m'échappe pas et je me demande même si, au fond, je ne l'aurais pas rêvé. Il n'y a eu qu'à une seule occasion où Eleuia et moi avons été aussi proches l'un de l'autre et c'était lors d'un de mes songes. La logique voudrait que ce soit le cas encore aujourd'hui.

Toutefois, le raclement de gorge et le léger bruit de pas qui se font entendre derrière moi m'informent que je ne dors pas. Impossible. Jamais je n'aurais invoqué d'autres personnes en même temps que la belle guerrière. Quand je rêve d'elle, je ne rêve *que* d'elle.

Je me redresse sur mes coudes et pivote vers la gauche quand deux

ombres inégales me surplombent.

— Wow. C'était… déconcertant.

Mes yeux se braquent sur le visage étonné de Sander, lui aussi tourné vers la porte. Il cligne une ou deux fois des paupières avant de revenir sur moi et d'avancer une main secourable.

— Tu vas bien ? me demande-t-il en me relevant complètement.

J'acquiesce sans réfléchir et époussette mon pantalon, tête baissée pour éviter de croiser les iris brûlants de mes guides. D'un geste rageur, j'envoie l'appel de ma collègue sur messagerie et serre la mâchoire de frustration.

Quelle idiote !

Pendant que je me dirige vers mon sac, Gillian m'informe que la leçon est écourtée et me propose de nous retrouver plus tard dans la journée pour une balade. Sander approuve à ma place.

— Je vais raccompagner Allan jusqu'à sa chambre, ajoute-t-il en s'approchant dans mon dos.

Après une brève hésitation, Gillian accepte puis s'éclipse de la salle, après un dernier sourire compatissant pour moi.

— Tu es sûr que ça va, Allan ? Ça n'a pas dû être facile cette… première approche.

— Ça va, lui mens-je. Je ne m'y attendais pas, mais… ça peut aller maintenant.

— Personne ne s'y attendait, elle la première je pense. Tout le monde a été surpris.

Je ne réponds rien, encore un peu perdu dans le maelström de sensations brutes et confuses qui me traverse. Plongés dans nos pensées respectives, nous faisons quelques mètres vers la sortie, puis la voix embêtée de l'homme-montagne résonne contre les murs.

— Je suis désolé pour… notre, mon accueil tout à l'heure… J'ai bien senti que j'ai été trop froid avec toi. J'ai réagi comme un abruti.

— Je… je ne savais pas pour toi et Gillian.

— Nous ne sommes pas… enfin c'est compliqué, répond-il, de plus en plus hésitant. Notre relation n'est pas très… claire.

Ses doigts noueux montent jusqu'à sa tignasse qu'ils agrippent et frottent nerveusement. Sa gêne est perceptible, je n'insiste donc pas trop et tente plutôt de le rassurer.

— Il ne se passe évidemment rien entre nous. Nous sommes amis, elle m'aide de la même manière que toi pour m'adapter et…

— Tu n'as pas à te justifier, Allan. Je le sais très bien. Mais… par moments, ma jalousie me rattrape et me fait passer pour le dernier des idiots.

Il soupire longuement en secouant la tête.

— Bref. J'espère vraiment que tu ne m'en veux pas trop.

— Ce n'est rien du tout, Sander. Je comprends très bien, ne t'en fais

pas.

Une courte pause prend place lorsque nous remontons un couloir, mais je la romps le premier.

— Elle va t'en vouloir ?

— Elle m'en veut déjà, assure-t-il avec un pauvre sourire triste qui n'atteint pas ses prunelles. Elle n'aime pas ce genre de comportement ni que je me sois montré aussi transparent.

— Désolé.

Je tapote le bas de son omoplate, chagriné pour mon ami. Il semble vraiment tenir à Gillian et être perdu face aux sentiments qu'elle lui inspire. Une situation que je ne comprends que trop bien…

Un ricanement étranglé monte dans sa gorge, attirant mon attention sur ses traits chiffonnés.

— C'est ridicule ! Tu es en train de me consoler, alors que c'est toi qui t'es retrouvé confronté à ta liée réfractaire à ta présence et l'existence de votre lien. De nous deux, c'est toi qui as passé la plus mauvaise journée quand même.

Je hausse une épaule, le regard rivé sur le chemin devant moi.

— Ça aurait pu être pire…

Eleuia aurait pu me briser la nuque, après tout…

Ou nous rejeter à jamais et s'enfuir loin, sans voyage de retour cette fois-ci.

— Allan…, tente à nouveau Sander en sentant une nouvelle vague de mécontentement m'étreindre.

— Je pense que je vais retourner seul jusqu'à ma chambre, l'interromps-je. Je préfère, Sander.

Mon mentor ne proteste pas, cette fois. Déçu, mais compréhensif, il opine du chef avant que je m'enfonce dans le couloir menant à ma chambre. Une fois arrivé, je balance mes affaires dans un coin et fais les cent pas. Je suis sur les nerfs, aussi furieux que démoralisé par la nouvelle fuite en avant d'Eleuia. Mes poings se serrent et l'un d'eux s'égare dans ma commode, la faisant valdinguer sur quelques mètres. L'une des chaises subit le même sort, ainsi qu'une armoire, avant que je me jette sur mon matelas. Frustré. Contrarié.

Les affaires de dessin que j'y avais installées en prévision d'une séance en soirée finissent elles aussi par terre. À quoi bon, après tout ? Cela fait quelques jours que je n'arrive plus à produire… Et la raison de ce blocage me met encore plus les nerfs en pelote.

Cette femme aura ma perte. Et son supplice ne fait que commencer.

Chapitre 15

Le lendemain et les jours suivants, les mêmes difficultés se sont présentées. Comme je le craignais, Eleuia s'est montrée très distante pendant ses leçons. Froide et directive, la guerrière s'est contentée de me mettre raclée sur raclée, tout en m'apprenant les ficelles et subtilités du fonctionnement vampirique. Elle ne m'a parlé que lorsque cela était nécessaire pour mon enseignement ; une fois nos entraînements terminés, la brune s'éclipsait aussitôt et laissait le relais à mes autres formateurs et amis pour me… rafistoler. Au sens propre comme au figuré.

En revanche, plus d'une fois, j'ai senti son regard indéchiffrable glisser et s'arrêter sur moi. À chaque croisement dans un couloir, à chaque repas pris en même temps dans la salle à manger, ou encore à chaque rare temps de pause lors de ses cours, ses prunelles noir charbon me scrutent en silence et se détournent à l'instant où je tente de les soutenir.

Ainsi, Eleuia refuse toujours autant de s'approcher de moi, mais ses attitudes entrent en contradiction avec son entêtement. Quelque part, Sander et Gillian ont raison : le temps joue en ma faveur. Et plus nous en passons ensemble – contrainte et forcée de son côté, pour l'instant –, plus ses réticences vont finir par… s'apaiser. Non ?

Les tentatives de réconfort de mes amis m'aident à tenir le coup et à éprouver le caractère borné de la belle hybride, même si mon impatience et ma frustration montent crescendo parfois. Je me languis de pouvoir la toucher, lui parler vraiment, apprendre d'elle son histoire, ses aventures, ses rêves et ses peurs. Chaque nouvelle micro-information que je note chez elle – comme sa manie de passer son pouce sur son avant-bras gauche ou la flamme de plaisir qui brille en elle lors de ses conversations en breton avec Gillian – me fait brûler de curiosité.

Si l'atmosphère entre nous ne s'améliore pas, il n'en va toutefois pas de même pour mes progrès. Le rendu des leçons d'Eleuia est indiscutable. Je deviens plus fort, plus rapide encore, plus intelligent et réfléchi.

Mes muscles se développent et s'affermissent, mes sens s'affinent à l'extrême. Ma vue et mon odorat sont ceux qui se sont avivés le plus, au point que je me surprends parfois à me focaliser sur la fragrance de certaines personnes plus longtemps que nécessaire. Désormais, la faim et l'appétit m'accompagnent quasi quotidiennement dans ces moments-là, me faisant ainsi découvrir une autre notion de cet

univers : la soif de sang.

Je n'en ai pas encore parlé à l'un ou l'autre de mes guides, ressentant à la fois trop d'excitation et de honte au contact de cette nouvelle sensation. À l'heure actuelle, cette soif reste tolérable, il n'y a qu'en présence d'Eleuia qu'elle me tiraille plus que de coutume. Cela ne m'a pas surpris outre mesure, je le pressentais au fond. Le fait de partager un lien rend les âmes sœurs accros et dépendantes l'un de l'autre ; tout chez notre moitié nous obsède, et lorsque le vampirisme fait partie de nos gènes, le désir de boire son sang va presque de soi…

Je suis dans l'ensemble plus alerte, plus sensible que jamais à mon environnement. Je sens que tout change en moi, que j'émerge enfin de sous la surface, toutefois les nombreux exercices de respiration que je m'inflige me permettent de ne pas perdre totalement pied. J'ai compris la nécessité d'être et d'accepter ma nature. Le but maintenant, c'est de ne pas me laisser engloutir par elle et ses désirs compulsifs.

Avec Eleuia comme mentor, j'apprends à devenir un être capable de se défendre, de maîtriser le monde qui l'entoure. En l'espace de quelques heures de travail avec elle, je me transforme peu à peu en machine de guerre dernier cri, aux facultés, tant physiques que mentales, redoutables.

Cette avancée fulgurante dans mes progrès est d'ailleurs plus que bienvenue, car la menace des ennemis de Necahual se rapproche. De nouvelles attaques de leur part ont été essuyées par les clans alliés de mon hôte et d'autres pertes ont été dénombrées dans leurs rangs… Jarlath et ses sympathisants ne nous laissent plus aucun répit désormais, leur volonté semble être infaillible et infatigable. L'urgence de la situation est alarmante et la réunion interne au domaine entre certains dirigeants des surnaturels n'a fait que le confirmer. Les tensions sont fortes, même entre groupes amis, et sont alimentées par le flou brumeux qui enveloppe ses soudaines attaques. Certes, le but premier de nos ennemis est connu de tous, mais une question demeure : pourquoi maintenant ?

Quelque chose a changé dans leurs rangs et dans leurs plans pour qu'ils s'en prennent à nous avec autant d'acharnement, mais nul ne sait quoi au juste. Le moral des surnaturels n'est donc pas au beau fixe, toutefois leur motivation à les contrer, elle, ne s'altère pas. La guerre est proche, des ententes martiales ont déjà été mises en place entre Necahual et d'autres chefs. Les troupes se forment, des alliés convergent vers nous petit à petit pour créer de véritables Q.G. militaires en attendant de lancer les frappes offensives. Et je serai là pour leur venir en aide le jour où il faudra monter au front. Je serai prêt.

Dans l'attente de ce moment, je poursuis mes efforts et profite des quelques temps de pause qui me sont accordés. Même si au fond, ces

derniers ne sont pas non plus de tout repos. En réalité, ils sont souvent synonymes de cours informels pour Gillian. En effet, la jolie sorcière aime aller plus loin dans son partage de connaissances et d'expériences, toute occasion est donc bonne à saisir. Ce à quoi je ne m'attendais pas par contre, c'est que mon propre passé fasse soudain partie de ses réflexions d'études.

Installés à l'écart, au soleil, Sander, Gillian et moi sommes silencieux depuis quelques minutes. Nous observons la fonte de la neige sur les champs autour de nous, lorsque la blonde se tourne vers moi.

— Allan… As-tu connu ta famille ?

Ma tête et celle de mon voisin pivotent d'un seul coup vers le visage sérieux de notre amie. J'ouvre la bouche sous l'effet de la surprise et mets quelques secondes pour formuler une réponse claire.

— Mais Gillian, tu sais bien que je n'en ai pas. Ma nature d'hybride fait que je n'ai pas d'autres attaches que vous dans ma vie.

— Je ne t'ai pas demandé si tu as une famille, Allan. Je t'ai demandé si tu la connais, si tu sais des choses sur ses membres. Connais-tu ne serait-ce que ton nom ? Le nom de tes parents ou de tes grands-parents ? À quel âge es-tu devenu orphelin ?

— À quatre ans. J'ai été en orphelinat puis en famille d'accueil jusqu'à mes dix-sept ans.

— Et en dehors de cela, que sais-tu d'autre sur tes origines ?

— Où veux-tu en venir, Gilly ? l'interroge à son tour l'homme-montagne, aussi perdu que moi sur les intentions de la sorcière.

L'interpellée prend un instant avant de répondre, son regard lumineux errant sur les traces de poudreuse.

— Tu développes beaucoup d'affinités avec différentes espèces : le contrôle des éléments des sorciers, la force combative des berserkers, l'attrait des incubes, l'esprit stratège des vampires…

— L'attrait des incubes ? la reprend Sander, les yeux ronds. Voilà une particularité que je n'avais pas relevée chez lui.

— Elle existe pourtant bel et bien. Et depuis le premier jour qui plus est.

— Euh… merci, lancé-je hésitant, lorsque son visage pointe vers moi.

— Tu n'as donc pas remarqué les multiples œillades qui t'accompagnent souvent sur ton passage ? Plus d'une femme ici s'intéresse à toi, sourit mon amie. Peut-être même des hommes, va savoir.

— Tu fais erreur…, répliqué-je après un temps de latence. C'est seulement parce que je suis nouveau et une énigme, ça n'a rien à voir avec… enfin…

Je m'interromps à l'entente de son rire clair et léger et croise les

billes de Sander, qui semblent tout aussi étonnées que les miennes.

— Crois-moi, ce n'est pas que ta nature mystérieuse qui les fait réagir. Tu étais déjà bel homme à ton arrivée au domaine, mais avec les semaines d'entraînement et d'immersion que tu viens de passer…

Gillian a les yeux rieurs et un sourire franc sur les lèvres pour poursuivre.

— Disons qu'il n'y a pas que ta masse musculaire ou tes dons qui se sont développés. Le charisme que tu dégages s'accentue lui aussi.

— Ah…

Je détourne le regard dès qu'une légère rougeur s'installe sur mes joues, et préfère méditer ses paroles plutôt que de surenchérir dessus. Moi, charismatique ou séduisant… ? Je n'en suis pas convaincu.

Mais la sorcière ne fait pas trop cas de ma gêne et ajoute quelques autres explications à son plaidoyer.

— Tu possèdes aussi une odeur spéciale et si l'on en croit les vampires du domaine, elle est aussi attirante que celle des incubes. Certaines disent même plus.

— Je croyais que si son odeur était aussi particulière c'est parce qu'il est un hybride puissant ? interroge mon deuxième guide, les sourcils froncés.

— Attends, toi aussi tu trouves que je sens bizarrement ? m'affolé-je presque.

— Il y a de cela, oui, lui répond Gillian, sans prêter attention à mon mouvement de panique. Cependant l'effet de sa fragrance semble plus prononcé pour les vampires parce que ses côtés humain et incube prennent l'ascendant. Comme ce sont là les deux espèces les plus proches génétiquement parlant, les vampires l'ont remarqué tout de suite et ont su qu'Allan faisait partie du genre incube… Et je dois bien avouer que je l'ai ressenti.

— Tiens donc ! Et on pourrait savoir pourquoi ? peste son interlocuteur, la mine plus sombre.

— Je ne sais pas. Peut-être parce que je suis une femme et que je suis donc naturellement plus réceptive à ce type de phéromones, expose-t-elle, l'air d'y réfléchir encore.

— Les incubes ne s'intéressent pas qu'aux femmes. Je te rappelle qu'il y en a qui sont plutôt homosexuels ou bi, désapprouve le géant, les yeux au ciel.

— Et de toute évidence, Allan n'est ni homosexuel ni bisexuel, réplique la jeune femme, butée. Et de mon côté, je ne suis attirée que par les hommes. Donc son « champ d'action » est réservé aux personnes comme moi, ce qui expliquerait pourquoi j'y suis sensible et toi non. C'est quelque chose que nous ne contrôlons pas, c'est chimique.

— Peut-être, mais…

— Euh, s'il vous plaît ! Est-ce que l'on pourrait passer à autre chose,

maintenant ? réclamé-je, mortifié pour de bon. Je ne me sens vraiment pas à l'aise avec cette discussion, là…

Je n'ai pas besoin de me regarder dans un miroir pour savoir que la légère rougeur de tout à l'heure s'est étendue au bas de mon cou et s'est changée en une couleur cramoisie. Je souffle un bon coup en voyant mes compagnons se calmer enfin et suis soulagé de constater que je ne suis pas le seul à être embarrassé. Sander touche les cheveux au sommet de son crâne, tandis que Gillian se racle la gorge.

— Pardon, nous nous sommes écartés du sujet principal. Avant que l'on dérape, je voulais dire que tous ces liens avec déjà quatre espèces différentes me poussent à m'interroger sur ton patrimoine génétique, Allan. Je me demande qui étaient les membres de ta famille, quels noms figurent dans ton arbre, *et cætera*. Peut-être que nous trouverions des réponses en travaillant là-dessus ?

— Oh ! Oui, ça pourrait être une bonne piste, tu as raison, m'exclamé-je en hochant la tête plusieurs fois. À la mort de mes parents, on m'a remis plusieurs documents sur notre famille, comme mon certificat de naissance et les leurs. Nous pourrions les récupérer à mon appartement si vous voulez.

Gill approuve l'idée et me promet que quelqu'un ira les récupérer pour moi.

— Tu as peut-être déjà quelques informations de première main à nous fournir ?

— Que voudrais-tu savoir ?

— Eh bien déjà, commençons par ton nom, sourit-elle.

— Ford.

— Et… tu as des souvenirs de tes parents ?

— Très peu. Des choses floues et incertaines, réponds-je après avoir fouillé ma mémoire. J'étais très jeune.

— Comment sont-ils morts ? me sollicite Sander cette fois, les traits plus apaisés et marqués par la compassion.

— Un accident de voiture. Mon père est mort sur le coup alors que ma mère est décédée quelques heures plus tard, pendant une opération.

— Où étais-tu à ce moment-là ?

— Avec une baby-sitter. Mes parents étaient simplement partis passer une soirée au restaurant.

— Tu n'avais pas d'autre famille ? Des personnes chez qui aller vivre ?

— Apparemment non… Mes parents étaient enfants uniques, ainsi il n'y avait pas d'oncles ou de tantes proches chez qui me rendre. Mes grands-parents, eux, étaient soit morts, soit trop mal en point pour s'occuper d'un jeune enfant.

Gillian hoche la tête, pensive, mais n'ajoute rien durant un petit

moment. Un coup de vent agite ses longs cheveux, les envoyant ainsi frôler mon épaule.

— Je pense qu'il nous faudrait récupérer au plus vite les documents qui concernent ta famille afin de bien commencer nos recherches. Peut-être qu'en remontant sur une ou deux générations, nous trouverons quelques noms connus « de nos services », explique mon amie, en mimant des guillemets sur la fin.

— Tu crois ?

— Le monde est petit, mon ami, intervient Sander à mes côtés. Tu serais surpris de voir à quel point nous nous connaissons tous ou presque, ici.

— D'accord, acquiescé-je, épaté par son assurance. Nous allons voir alors.

— J'irai visiter Necahual ce soir pour lui parler de notre idée. En attendant, nous devrions rentrer, embraye la sorcière, le nez levé vers le ciel. Le temps va finir par se gâter. Un orage risque d'éclater dans la soirée.

— C'est ton instinct qui te le dit ? lui demandé-je, une fois debout.

— Et ma sensibilité face aux éléments de la Nature, approuve-t-elle.

— Que ce soit ton instinct ou ta sensibilité qui te prévient de tout ça, ça n'est pas le plus important, remarque le géant, son regard glacé vrillé sur les nuages qui commencent à s'amonceler. Le plus important est de savoir qui de nous trois atteindra en premier la bibliothèque pour s'installer au plus près du feu !

Étonnés, Gillian et moi nous coupons dans notre élan et restons à nous regarder sans comprendre.

— Bah quoi ? Vous n'avez pas entendu ce que je viens dire ? nous relance mon guide, un sourire amusé sur les lèvres.

— Tu veux que l'on fasse la course comme le feraient des enfants à peine entrés dans la puberté ?

Gillian fait une moue sceptique à son intention, toujours figée sur place.

— C'est exactement ça, Madame la rabat-joie, raille le berserker, l'air blasé et dépité. Allez, rien ne vaut une petite course pour stimuler notre esprit de compétition ! On aurait déjà dû être rentrés bien au chaud à l'heure qu'il est, si vous ne restiez pas là à me regarder bêtement.

Je ricane, désireux au fond de moi de m'adonner à ce petit jeu avec lui. Espiègle, je courbe le dos, prépare mon corps à la course. Mon vis-à-vis le remarque et m'imite, une lueur de défi dans le regard.

— Vous êtes sérieux ? Vous allez vraiment… ?

La sorcière n'a toutefois pas le temps de finir sa phrase. Sander et moi disparaissons dans un éclat de rire, l'écho de ses remontrances emporté par le vent.

Chapitre 16

— Tu es sûr qu'il n'y a rien à faire pour qu'ils changent d'avis, Craig ? Ils ne peuvent pas tout me retirer comme ça…

Je souffle dans le micro de mon téléphone, une main accrochée dans mes cheveux.

— Je suis désolé, Allan. Vraiment désolé, s'apitoie mon collègue de travail à l'autre bout du fil. Ils ont compris la première fois, avec ton état de santé peu vaillant, mais cette fois…

J'étouffe un juron et lâche un coup de pied dans le mur en pierre devant moi. Une lézarde remonte sur ce dernier, mais je prête à peine une seconde d'attention à cet impair. Je suis déconfit et en colère, mais je ne peux pas dire que la surprise est grande. Cela me pendait au nez depuis quelque temps, malheureusement…

Je viens d'être officiellement renvoyé de mon travail ce matin, au travers d'un seul et glacial e-mail. Voilà déjà presque deux mois que je suis au domaine de Necahual, et bien que j'aie tout tenté pour calmer mes patrons et rester éloigné de Seattle, cette fois-ci mes tentatives d'excuses n'ont pas pris.

Craig a été mon intermédiaire ces derniers temps afin de le tenir au courant de ma « rémission ». Quelques brefs appels et messages m'ont aidé à apaiser un instant donc l'impatience de nos supérieurs.

— Merde ! Et qu'est-ce que je vais devenir moi ? Et mes auteurs ? Ils comptent sur moi…, me lamenté-je, une bile amère dans le fond de la gorge.

— Tes contrats ont déjà commencé à être réaffectés à d'autres collègues, murmure faiblement Craig, gêné de me dévoiler ces informations.

Je redonne un coup au mur devant moi, ulcéré. Ils nous traitent vraiment comme des machines interchangeables. Dans une semaine à peine, j'aurai déjà un putain de remplaçant au train où vont les choses…

— C'est pas vrai…

J'ai perdu mon travail.

Bien sûr, c'était loin d'être le poste idéal, mais c'est ce qui me permettait de gagner ma vie et d'économiser pour un jour réaliser mes projets plus ambitieux, comme devenir illustrateur à mon compte, ou même ouvrir ma propre boîte.

— Je suis désolé, Allan, répète encore mon collègue. J'aurais voulu faire plus, mais…

Je pince l'arête de mon nez et retiens une inspiration pour mieux

supporter la puissante bouffée de stress et de rage qui tord mes boyaux.

— C'est bon, tu n'y es pour rien, Craig. Je te remercie pour ton soutien de ces derniers temps, réussis-je à souffler le plus calmement possible.

— Vraiment navré… J'espère que tu trouveras quelque chose de mieux ailleurs.

— Je te souhaite la même chose.

Un long soupir répond à mon vœu : Craig aussi n'en peut plus. Nous prenons ensuite congé l'un de l'autre, et une fois que j'ai raccroché, je développe des trésors de volonté pour ne pas exploser mon téléphone dans ma paume ou faire pire.

Je porte mon regard sur l'extérieur, dans l'espoir que le paysage enneigé et verglaçant détourne ma mauvaise humeur, cependant ce faible effort ne marche pas. Rendu plus à fleur de peau ces dernières semaines, cette nouvelle contrariété ne fait qu'ajouter de l'huile sur mon feu intérieur. La colère supplante tout, au point que l'idée de retourner à Seattle pour y arracher quelques têtes fait éruption dans mon esprit échauffé. Je ne ferais preuve d'aucune pitié et donnerais la leçon de leur vie à tous ces enfoirés prétentieux. Ils ne doivent pas s'en sortir à si bon compte !

Combien d'autres personnes comme moi ont dû subir leur manque d'empathie et de compréhension ? Combien d'entre elles ont été traitées avec cette même absence d'égard ? Qui sont-ils eux, pour nous rabaisser ainsi et se débarrasser de nous en un claquement de doigts ?

Ils sont complètement fous s'ils croient que je vais les laisser s'en tirer comme ça ! Ils doivent souffrir autant que nous. Ils doivent comprendre qu'il y a toujours un retour de bâton, surtout lorsque l'on se croit intouchable. Je vais leur montrer ce que ça fait de se sentir impuissant devant un être supérieur qui…

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Je sursaute et me retourne brusquement en entendant cette question lancée d'une voix claire, mais sèche. Emporté par mes terribles divagations, je n'ai pas perçu l'arrivée d'Eleuia dans les escaliers. Ses yeux d'onyx balayent ma personne et les alentours, à la recherche d'une réponse avant que je la lui donne, et s'arrêtent une seconde de plus sur le téléphone que je serre toujours en main. Ses sourcils se froncent puis ses prunelles remontent dans les miennes, interrogatrices et légèrement agacées, comme à chaque fois qu'elle doit me regarder.

Je cille plus d'une fois, échappant à la brume de fureur qui m'enveloppait pourtant avec ferveur, et détaille sa silhouette fine et vêtue de son éternel pantalon en cuir et de son haut couleur rouge sang. Seule sa cape ne fait pas partie de son attirail habituel aujourd'hui, signe qu'elle n'a aucune sortie importante de prévue dans

la journée. Ses longs cheveux noir corbeau sont lâchés et semblent aussi figés dans son dos que le reste de sa posture. Elle est tendue, comme sur le qui-vive. Les traits de son visage demeurent impénétrables devant moi. Aucune moue ne vient déformer ses lèvres charnues, tandis que son regard conserve sa lueur de questionnement.

— Réponds-moi : qu'est-ce que tu fais ici ? me relance-t-elle sans bouger du haut des marches.

Je secoue la tête et me racle la gorge avant de formuler un début de réponse peu convaincant.

— Je viens de…

… M'imaginer assassiner mes employeurs dans un accès de rage.

— … Raccrocher avec l'un de mes collègues. J'ai été viré de mon travail ce matin.

— Oh.

Un simple souffle, une syllabe sortie sous l'effet de la surprise. Ses épaules s'affaissent un peu alors qu'elle descend une marche, et bien que je note cette particularité – on pourrait croire qu'elle est soulagée, comme si elle s'attendait à quelque chose de plus grave… – je n'en dis pas un mot et la laisse progresser vers moi.

— Je ne savais pas que tu avais un emploi, dit-elle, ses orbes plus calmes plantés dans les miens.

— C'était encore le cas hier. Je travaillais dans cette boîte depuis la fin de mes études, expiré-je en m'adossant au mur fragilisé derrière moi.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sur ces mots, elle imite mon geste contre la pierre froide. Je lui raconte alors dans les grandes lignes ce que je faisais, ce que j'attendais de cet emploi plus tard, de mes tentatives vaines pour garder ma fonction malgré ma défection inopinée. J'essaie de contenir mes élans colériques en lui expliquant que j'aurais voulu aller au bout de mes contrats avant de présenter ma démission, puisqu'au vu de ma situation je ne pouvais pas espérer continuer d'exercer là-bas, mais qu'on ne m'en a pas laissé l'opportunité.

Je suis frustré, en plein pic de non-maîtrise sur mes émotions, et persuadé que mes clients et collègues doivent se dire que je suis un incompétent doublé d'un lâcheur.

Je parle à Eleuia un long moment, sans me retenir ou me censurer, et plus ma parole se libère, plus mon trop-plein d'aigreur s'atténue. Elle ne m'interrompt à aucun moment, attentive et silencieuse. C'est lors d'une pause dans mon discours qu'elle embraye sur ses propres réflexions, qui me laissent une seconde étonné et perplexe.

— Je ne savais même pas que tu étais illustrateur. Que tu savais dessiner.

La partie la plus instable en moi désirerait lui faire remarquer que

ce n'est pas très étonnant, étant donné que jusqu'à présent elle a toujours tout fait pour me fuir et limiter nos contacts au strict nécessaire. Cependant, je la retiens : l'aubaine de me rapprocher d'elle se présente enfin, il est hors de question de la gâcher avec mes humeurs noires.

— C'est pourtant le cas, assuré-je. Il semblerait que j'ai une âme d'artiste.

— J'ai l'impression pourtant que tu ne dessines pas beaucoup. Je ne t'ai jamais vu un crayon à la main, insiste la jeune femme, sans forme de jugement en soi, mais avec énormément de sécheresse dans la voix.

— C'est vrai, articulé-je, la tête baissée. Depuis mon arrivée ici, je n'ai plus beaucoup travaillé mes dessins et commandes. J'ai essayé quelques fois, le soir dans ma chambre, mais…

— Mais quoi ?

— Quelque chose me retient, ou me manque peut-être, pour reprendre cette activité. Je ne sais pas ce que c'est, je ne comprends pas moi-même ce qui peut me bloquer. Mais c'est là. Je ne parviens pas à reprendre mes projets en cours ou en inventer de nouveau.

Ce que je n'ose pas lui dire et garde donc pour moi, c'est que la seule chose que je souhaiterais tracer au crayon, c'est elle. Ses lèvres, ses cheveux, son teint, ses yeux… je voudrais les croquer encore et encore, à l'infini, car ils m'obsèdent – *elle* m'obsède –, tous les jours. Je n'ai toutefois jamais fait son portrait ; au fond de moi, je crains trop qu'elle tombe dessus un jour et que ça la rendre folle de rage. Je n'ai déjà pas beaucoup de points à mon actif, je ne tiens pas à perdre le peu que j'ai… Je veux qu'elle continue de me parler comme elle le fait, là. Oh, bien sûr, ce ne sont pas des échanges très chaleureux ni même toujours cordiaux, cependant j'y tiens. Je m'y accroche même.

— Ça reviendra, m'exclamé-je encore, un fin sourire incertain sur la bouche. J'en suis sûr.

— Et que vas-tu faire pour ton travail ? Tu avais l'air assez remonté quand je suis arrivée, s'informe Eleuia, les bras croisés sur sa poitrine.

— Rien, il n'y a rien à faire, soupiré-je, ma tête dodelinant seule sous le coup de la déception. Je vais juste appeler mes anciens clients pour les prévenir… en espérant devancer la boîte sur ce coup-là.

— Je suis désolée, confie-t-elle après un nouveau silence. Même si ce travail semblait ne pas être tout rose, tes clients sont importants pour toi. Ça a l'air de vraiment te tenir à cœur.

— C'est le cas. J'ai l'impression de les abandonner, de n'avoir jamais été digne de leur confiance quelque part.

— Tu n'as pas choisi ce qui t'arrive, résonne la brune, les lèvres pincées. Tu ne pouvais pas prévoir.

— Je le sais bien… Mais entre savoir une chose et l'accepter, il y a une différence.

Les prunelles de la brune me vrillent. Elle paraît interpellée par mes paroles. Elle reste plusieurs longues secondes ainsi, sans rebondir dessus pour autant, et je sens mon cœur caracoler comme un fou dans le creux de ma gorge sous cette inspection soudaine. Quelque chose d'indéfinissable passe dans son regard obscur, et j'ai beau ne pas le comprendre, ma cage thoracique se serre lorsque mon palpitant loupe un ou deux battements.

— Si tu parviens à… retrouver l'inspiration, j'aimerais bien voir ce que tu fais, requiert-elle avec hésitation tout en rompant notre contact visuel. Enfin, si tu es d'accord…

— Tu voudrais ? vérifié-je, en tentant de réfréner la note d'espoir dans ma voix.

— Oui… Je n'y connais pas grand-chose en dessin ou en peinture, mais j'aime apprendre aux côtés de ceux qui savent, de ceux qui pourraient transmettre.

— Je ne suis pas non plus un grand expert, précisé-je toutefois, une main dans les cheveux.

— Tu es illustrateur professionnel, me rétorque-t-elle tranquillement. Tu as donc du talent et une vraie maîtrise des codes en termes de tracés et de couleurs. Tu ne ferais pas ce que tu fais sans.

— Oui, mais… Je ne voudrais pas te décevoir…

— Me décevoir ? répète la guerrière, perdue.

— Imagine que ça ne te plaise pas…

J'en mourrais.

Je me retiens de lever les yeux au ciel devant une telle extrémité. Peut-être pas non plus – je suis certain que cette femme causera ma perte, mais certainement pas à cause d'une chose aussi futile que le fait qu'elle n'aime pas mon travail –, cependant je ne nie pas que cela me ferait mal et ajouterait une autre épine dans mon cœur. L'opinion d'Eleuia m'est précieuse, trop pour mon bien-être même.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi, assure-t-elle à son tour, les yeux écarquillés par une légère surprise. C'est absurde.

— Tu as raison, excuse-moi. C'était stupide, lâché-je promptement.

Arrête à présent, tu t'enfonces.

Je n'y peux rien si je perds tous mes moyens devant cette femme ! Je suis à peine l'ombre de moi-même en sa présence. Je ne sais jamais quand me taire, quand parler, quoi dire lorsque je trouve enfin ma langue, etc. Elle me déstabilise et dans mon plus grand malheur, je passe constamment pour un imbécile à ses yeux…

Le stress monte à nouveau, le feu fourmille dans mes joues tandis que je me racle la gorge et essaie de trouver quelque chose à ajouter pour sauver cette fin de conversation chaotique.

— Je, euh… Ce sera un plaisir de te montrer quelques-unes de mes esquisses, si tu en as envie. Tu n'as qu'à demander.

Peut-être n'est-ce qu'un tour de mon esprit, mais je crois voir frémir un instant la bouche ronde d'Eleuia, comme si elle réfrénait un début de sourire… amusé. Ses larges boucles sont dérangées lorsqu'elle secoue la tête de droite à gauche, et j'admire la brillance qu'elles dégagent sous la faible lumière solaire qui frappe leurs reflets. Eleuia redresse le menton et entrouvre les lèvres, prête à répondre à mon invite, je le sens, quand elle est interrompue par des bruits de pas dans le couloir sur notre droite.

Nos deux têtes pivotent dans leur direction et une pointe de dépit se fige dans ma chair en reconnaissant mes amis s'avancer vers nous.

— Hey ! On te cherchait, Allan, m'apostrophe le géant aux yeux de glace, avec un sourire.

— Oui, on a fait plusieurs découvertes intéressantes à la bibliothèque, enchaîne Reun près de lui. On voulait t'en parler au plus vite !

Je jette un coup d'œil à la guerrière cachée à leurs yeux dans le tournant des escaliers, et comprends bien vite que notre vague moment de connivence vient de prendre fin. Son beau minois se referme d'un seul coup, laisse transparaître une expression dure et impénétrable qui me fend le cœur. Je m'en détourne, chagriné, et observe d'un œil morne mes amis continuer à progresser.

— Qu'est-ce que tu fabriques seul dans ce couloir ? me lance Sander, de plus en plus près. Tu attends quelqu'un ?

— Euh…

Alors qu'ils sont enfin à mon niveau, c'est embarrassé que j'imite leurs va-et-vient oculaires curieux sur les alentours, mais il n'y a rien à voir. Aussi furtive qu'une ombre, Eleuia s'est éclipsée en quelques secondes.

— Personne, réponds-je au final, en refoulant le sentiment de déception qui m'oppresse. J'étais au téléphone juste avant que vous arriviez, en fait.

— Rien de grave j'espère ? s'enquiert mon interlocuteur, les sourcils un peu froncés.

— Eh bien, je suis viré depuis ce matin…

— Oh, non ! Je suis vraiment désolé pour toi, vieux ! s'exclame Reun avec sympathie. C'est moche, ça.

Son bras presse mon épaule dans un geste de réconfort. Je lui adresse un petit sourire pour le remercier, puis me tourne une nouvelle fois vers mon guide, ses traits froissés par la contrariété. J'essaie de le rassurer et d'éviter qu'il ne s'inquiète trop pour moi en affirmant que je trouverai un moyen de poursuivre mon métier.

Mon mentor me décoche une œillade compatissante, conscient du coup dur qui vient de me tomber dessus. Toutefois, je préfère ne pas m'appesantir pour l'instant sur cette déconfiture et choisis de changer

d'angle de discussion.

— Alors comme ça, vous aviez des choses à me partager ? Dois-je comprendre que cette séance de recherches a été plus fructueuse que les précédentes ?

— Carrément, même ! On a enfin retrouvé la trace de tes arrière-grands-parents ! se réjouit le jeune berserker. On les a !

— Waouh ! Ce n'était pourtant pas gagné avec les maigres documents que l'on avait récoltés, fais-je remarquer, admiratif. Cela a dû vous prendre des heures.

— Le principal c'est que notre acharnement a fini par payer.

— Tu veux voir ? m'invite encore Reun, le buste déjà tourné en direction de l'aile sud.

— Je vous suis.

Nous nous rendons donc jusqu'au lieu de travail de prédilection de ces dernières semaines. La bibliothèque baigne dans les rayons du soleil réconfortants et chaleureux. L'exposition plein sud enraye la froideur hivernale qui sévit à l'extérieur de ses murs. Les garçons me mènent à l'étage et pestent une seconde devant le bazar éparpillé sur leur table. Plusieurs livres et feuilles volantes la recouvrent, et un ordinateur dernier cri trône sur une des chaises.

— Il faudrait vraiment qu'on apprenne à être aussi organisé que Gillian, marmonne Reun en poussant çà et là quelques documents. Tu verrais son bureau, Allan ! Il est quasi immaculé, rien n'en dépasse.

Je souris, pas étonné pour un sou. Gillian est la personne la plus soignée que je connaisse.

— Installe-toi là, si tu veux, m'invite mon mentor, sa main tendue vers le siège à son côté. On va te montrer ce que l'on a récolté.

Différents papiers passent sous mes yeux, accompagnés des commentaires éclairés de mes comparses. Ces derniers m'informent ainsi que plusieurs de mes aïeuls étaient vampires ou dhampires, qu'un autre appartient au clan des sorciers, et qu'une grande tante, elle, pourrait bien être une succube. Certains de ces éléments méritent quelques éclaircissements – Gillian est d'ailleurs sur le coup, à téléphoner à droite à gauche pour les vérifier –, mais mes acolytes sont convaincus. Ma nature et mes gènes ne sont plus à prouver pour eux. Le surnaturel fait partie de moi depuis des générations et ce constat me donne un instant le tournis.

— Waouh. Je ne m'attendais pas à ça lorsque l'on a commencé ces recherches, confessé-je, un peu dérouté par toutes ces révélations.

— Nous non plus, reconnaît également le guerrier dans un étirement. C'est un début plus que prometteur.

— Comment c'est possible ? soufflé-je plus pour moi-même que pour lui.

— Le hasard des rencontres, la puissance des mutations

génétiques… il n'y a aucune réponse parfaite, il n'y a certainement pas qu'une seule réponse même.

Il hausse les épaules, peu perturbé par ce manque d'éléments. Sa moitié de sourire reste rivée sur son faciès enjoué.

— Tout ce que je sais avec certitude maintenant c'est que tu es exceptionnel, et que par extension, tes origines doivent l'être tout autant. Ce que l'on découvre est impressionnant, mais logique au fond.

— À t'entendre, on te dirait blasé, remarqué-je en réprimant un rire fébrile.

— Disons plutôt que tout ce qui te concerne est tellement extraordinaire qu'une chose en plus allant dans ce sens ne devrait plus me prendre autant au dépourvu…

Il me lance un clin d'œil qui me fait lever les yeux au ciel. Je secoue la tête, aussi gêné que diverti par ses paroles, et très vite mon esprit se tourne à nouveau vers ces proches surnaturels. Je ne les ai jamais connus, mais tous m'ont transmis une partie – aussi infime soit-elle – de leurs aptitudes et de leurs gènes si particuliers. Et l'ensemble de ce mélange hétéroclite a fini par donner…

Toi.

Oui… Un être hybride aux facultés toutes neuves, dont l'éclosion était lente, mais étincelante, si l'on en croit les dires de mes amis.

Chaque jour qui passe, je deviens plus puissant, plus habile, plus aguerri. Plus dangereux aussi. Et je me demande sans cesse, à l'abri des regards et seul avec mon esprit scindé, si c'est une bonne ou une mauvaise chose… Car après tout, qui peut dire de quoi je suis capable ? Je suis susceptible de déraper à tout moment, quoi qu'en disent mes mentors. Personne ne sait avec précision qui je suis, d'où je viens… Pas même moi. Surtout pas moi.

Et ça me fait peur.

J'ai comme le pressentiment que tout ne tournera pas toujours rond avec moi. Comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs ? Les pouvoirs que je possède tendent autant vers les ténèbres et la destruction que vers la lumière et la création. Et si pour l'heure, la deuxième option semble plus forte que la première, il se peut bien qu'un jour, la tendance s'inverse. Cruellement. Férocement. Inexorablement.

Puissions-nous, moi et mes gardiens, réussir à me maîtriser si le pire devait arriver.

Chapitre 17

Le retour de la sorcière blonde, quelques minutes plus tard, est une nouvelle mine d'informations : son appel téléphonique l'a transportée, au point d'être presque méconnaissable lorsqu'elle débute son laïus.

— Maddy, l'une de mes amies sorcières, a été formelle : cette tante dans l'arbre d'Allan, Sylvia Cameron, était bien une succube. Une femme épatante et au sens de l'humour corrosif, d'après Maddy. Mais le point le plus intéressant qu'elle a soulevé, c'est que cette Sylvia a donné naissance à une fille, dans les années 10 : une sirène nommée Azela ! Une sirène, vous vous rendez compte ?

Je ne l'avais jamais vue aussi survoltée. Ses deux billes vertes grandes ouvertes passent plusieurs fois sur nos têtes ahuries, avant de revenir sur la paperasse un peu chiffonnée entre ses doigts.

— Tu es apparenté avec cette espèce aussi ! s'exclame-t-elle encore en me sondant. Ça ne me veut pas forcément dire que tu vas développer leurs aptitudes, mais ça n'en reste pas moins incroyable. Je ne sais même pas s'il existe d'autres cas comme le tien, ça doit être tellement rare !

Son regard brille de curiosité et d'émerveillement. Comme nous autres, elle ne s'attendait pas à ce genre de découvertes et le jeune Reun près d'elle semble être tout aussi ébahi.

— Je suis sûr qu'il n'y a aucun précédent, Gillian ! C'est trop dingue et extraordinaire pour que ce soit le cas.

— Et il semblerait que cette même Azela ait eu un ou deux enfants, il y a quelques décennies. Elle leur a donc transmis ses gènes, tout comme tes autres parents, ainsi le brassage a continué son œuvre et t'a doté, au final, d'un riche, très riche, patrimoine génétique.

— Il n'y a pas de traces récentes de ces cousins et tante, par hasard ? m'enquiers-je, dans l'espoir de pouvoir enfin rencontrer quelques membres de ma famille.

— Rien depuis ces vingt dernières années. Toutefois, cela ne veut rien dire : il est très fréquent, pour ne pas dire constant, que nous prenions des noms d'emprunt lorsque nous déménageons. Il est fort probable que ces proches l'aient fait pour ne pas trop attirer l'attention.

— Azela n'est pas un prénom très commun, ajoute Sander, dans la même tentative de réconfort.

J'adresse un sourire plus sincère à mes deux amis et me redresse vivement à leur entente, décidé à ne pas me laisser submerger par l'accablement. Ils ont sans doute raison : ces parents doivent couler

des jours heureux dans une contrée lointaine. Ils ne sont pas forcément six pieds sous terre, comme mes parents et mes autres aïeuls. Je ne suis peut-être pas seul et je dois m'accrocher à cette éventualité. Après tout, l'espérance de vie des surnaturels est bien supérieure à celle des humains !

Mes mentors proposent que nous approfondissions les recherches avec le concours de Necahual et d'autres aides aux relations fournies, suggestion qui me semble très bonne. Par la suite, Gillian s'informe sur mon lien avec les berserkers, si quelque chose est ressorti.

— Aucune certitude pour l'heure. J'ai sollicité quelques amis pour en savoir plus.

— Tu as des pistes alors ?

— Deux ou trois, oui, affirme le colosse avec un hochement de tête. Plus qu'à attendre leur réponse, à présent.

La sorcière nous offre ensuite de nous arrêter là pour la journée, histoire de recharger les batteries. Nous acquiesçons à l'unisson et commençons à débarrasser la table de travail surchargée. Une fois tous les livres remis à leur place et les chaises sagement rangées en cercle, nous marchons jusqu'à la porte et passons le battant, nos esprits encore orientés vers nos trouvailles du jour. Je suis toutefois vite interrompu dans mes divagations silencieuses par la main de Gillian posée sur mon épaule.

— Je suis désolée Allan, mais le repos devra attendre un peu te concernant. Tu as une leçon de contrôle du feu dans dix minutes, me prévient-elle avec un rictus un peu penaud.

— Oh ! Mais…

— Je sais, elle n'était pas prévue avant demain matin, me coupe ma guide avec douceur. Il y a eu un petit changement de dernière minute.

— D'accord, ce n'est pas grave, bredouillé-je sans réfléchir.

Je tire sur l'arrière de mon crâne, pris au dépourvu. Moi qui rêvais de décortiquer minutieusement l'arbre généalogique qu'ont monté mes amis, c'est loupé. J'aurais aimé me pencher dessus, au coin du feu, dans la salle à manger ou l'un des nombreux salons de détente, plutôt que d'aller prendre une nouvelle leçon. Je suis bien tenté de négocier un peu avec Gillian pour la reprogrammer à demain, quitte à lui faire des yeux de chien battu pour l'amadouer, mais je finis par vite abandonner l'idée. Ce déplacement de cours n'a pas dû être fait pour rien. Mon amie a visiblement autre chose de prévu et ne pourra donc pas l'assumer en temps et en heure voulus.

— Où devons-nous nous rendre pour cela ? enchaîné-je alors, mes pieds tournés naturellement vers l'aile nord, là où nous avons l'habitude de travailler ensemble.

— Tu es attendu dans la salle d'entraînement de l'aile ouest, me répond la jeune femme. Tu devrais prendre le corridor des armes si tu

ne veux pas être en retard.

— Attends, comment ça je suis attendu ? Ce n'est pas toi qui assures le cours ? insisté-je, de plus en plus surpris et dérouté.

Un sourire badin passe sur ses traits alors qu'elle me désigne du menton le couloir à ma gauche.

— File, Allan. Bon cours !

Elle me plante là, sans plus d'explications. Ses pas allègres la mènent sur les traces de nos acolytes tandis que j'écarquille les yeux de confusion. Qu'est-ce qui se passe encore ? C'était quoi ce numéro ? Pourquoi tant de mystères autour d'une simple leçon de sorcellerie ?

Et surtout, si Gillian ne me fait pas cours, qui s'en charge ?

Abasourdi, j'effectue le chemin qui me sépare de mon lieu de rendez-vous mystère dans le flou. Je me creuse les méninges pour deviner qui peut bien m'attendre dans cette pièce, mais aucun nom ne me vient. Elias, le sorcier avec qui j'ai eu quelques cours, n'est pas au domaine durant le mois entier, et en dehors de lui, je ne connais pas vraiment d'autres sorciers ou sorcières.

Pas un bruit ne fuite de derrière la porte lorsque je me poste enfin devant. La galerie est elle aussi silencieuse ; en dehors des battements un peu plus rapides de mon cœur et de mon souffle irrégulier, il n'y a rien à entendre ici. Pas de souffle d'air en trop, aucune présence manifeste… Tout est tranquille.

Mais alors pourquoi sens-je comme un affolement étrange monter en moi ?

Je ne suis pas en situation de danger, j'aurais perçu une menace si ç'avait été le cas. Je ne me sens pas non plus stressé ou angoissé à l'idée d'avoir un nouveau professeur, juste étonné par cette initiative qui sort de mes habitudes bien rôdées depuis mon arrivée. Ce n'est donc pas cela qui me met en émoi. C'est quelque chose d'autre que je ne saisis pas encore, mais qui se manifeste dans mes pulsations cardiaques… Quelque chose d'intense, de fort qui me rappelle ce que je ressens quand…

Ma pensée ne va pas plus loin, l'élan de mes membres prend le relais et me pousse à m'engouffrer dans la salle sans plus tergiverser. La lumière diffuse de l'intérieur me laisse entrapercevoir une silhouette de dos, fine et élancée. En la reconnaissant, le bond que réalise mon palpitant dans ma poitrine aurait presque pu le loger dans ma gorge, tant il est violent. À la hauteur du bouleversement que la femme présente devant moi m'inspire.

Eleuia, ses cheveux libres et plus sombres encore que sa tenue, se tient juste là, à quelques mètres de distance. Elle se tourne vers moi et braque ses prunelles plus noires que l'encre dans les miennes. Elle m'analyse un moment et ne délaisse pas notre échange, même quand je lui rends la pareille. La déchirure ardente qu'occasionne sa vue se

réveille et se répand dans mes entrailles. J'en ai parfaitement conscience, la ressens jusque dans le plus infime recoin de mon être, mais je tiens le choc. Rendu plus fort et plus endurant, je ne la laisse pas me contrôler, j'apprends à l'accepter… Le plus difficile restant de devoir supporter les cris et autres suppliques à l'intérieur de mon crâne : avec eux, je n'ai aucun répit ni aucune réelle maîtrise.

Alors, comme pour lutter contre, bon gré mal gré, je serre mes poings le long de mes cuisses et leur refuse leurs exigences, comme celles de me rapprocher ou de la toucher. J'expulse l'air de mes poumons à travers mon nez, le plus lentement possible, tandis qu'Eleuia ne dit toujours rien, ses orbes sérieux accrochés aux miens.

L'ambiance qui règne entre nous n'est plus aussi légère que celle qui nous enveloppait dans les escaliers. Une nouvelle forme d'électricité circule, différente aussi de celle qui passait entre nous lors de nos premières rencontres. Quelque chose que je ne m'explique pas semble avoir changé, évolué, et la partie indomptable de mon être paraît le comprendre et le ressentir désormais. Cela a pour conséquence d'augmenter le volume sonore des glapissements de ma voix interne, menaçant ainsi de me rendre sourd à toute autre parole.

Respire, respire… Trouve une distraction quelconque avant de faire ou de dire une vraie connerie devant elle.

Aussitôt cette pensée formulée, je réussis à baisser les yeux de quelques centimètres loin de son regard hypnotisant et remarque enfin le reste de mon environnement. Cela commence déjà par l'objet brillant que tient la jeune hybride dans sa main droite : une bougie blanche allumée. Puis mon champ de vision s'étend par degré et capte donc les centaines d'autres petites lumières placées çà et là. Toutes de cette même couleur immaculée, j'observe leur flamme vaciller allègrement de droite à gauche, poussées par le souffle d'air alentour. Tantôt disposées par terre, tantôt sur les quelques meubles de la pièce, elles la tapissent et l'englobent d'une lumière tamisée que j'ai été incapable de remarquer à mon entrée.

Éberlué, je tourne sur moi-même, tente d'estimer leur nombre, mais abandonne bien vite. Je me replace devant Eleuia, la bouche entrouverte sur une question.

— Pourquoi y a-t-il autant de bougies ici ? À quoi cela rime ?

— Elles vont nous servir pour ta leçon, réplique la guerrière en déposant son bien sur une commode.

— Ma leçon ? Tu veux dire que… le cours de contrôle du feu doit se dérouler avec toi ?

— C'est exactement ça, oui.

Soufflé, je prends quelques précieuses secondes pour réfléchir à mes prochains mots et pour régulariser la montée d'adrénaline dans mon organisme.

— Je croyais que tous mes cours de sorcellerie étaient gérés par Gillian, plus rarement par Elias lorsque Gill doit s'absenter ou est retenue ailleurs.

— C'est également exact, assure-t-elle à nouveau dos à moi, en train d'arranger l'espace. Toutefois, l'entraînement d'aujourd'hui est un peu particulier.

— J'ai déjà eu un enseignement sur la maîtrise de cet élément, rappelé-je, toujours aussi déconcerté.

— Et d'après Gillian, tu t'en sors à peu près bien. Mais pour un être comme toi, « à peu près bien » est insuffisant.

— Un être comme moi ?

— Un hybride. Dont la filiation aux sorciers est certaine, m'explique-t-elle. De ce fait, le contrôle des éléments naturels ne doit pas se borner à un « à peu près bien », il doit aller bien au-delà de ça.

Je scelle mes lèvres à cette réponse, interdit et troublé. La sorcière blonde a toujours semblé satisfaite de mes exploits et de mon avancée dans nos leçons, mais peut-être qu'Eleuia a raison et que ce que je sais faire n'est pas suffisant ? Peut-être que Gillian s'est montrée trop… magnanime et patiente avec moi, au point de ne pas oser m'en demander plus ou de ne pas avoir passé une nouvelle vitesse, un nouveau cran dans son apprentissage.

Je devrais sans doute être capable de bien plus encore parce que je suis un hybride 3.0 et que c'est visiblement ce que l'on attend de moi. Je suis censé aller plus loin que n'importe qui, je suis censé savoir m'approprier les dons et pouvoirs de quatre ou cinq espèces différentes. Je suis censé devenir une sorte de champion pour mes amis… Celui qui saura combattre à leurs côtés et les protéger devant le danger. Celui qui ne restera pas à la traîne et qui réussira à se faire une vraie place dans leurs rangs quand l'heure sera venue.

Je veux me sentir utile et fort. Être leur égal… voire être au-dessus d'eux. Pas par vanité, mais par nécessité. Je leur dois tout : un foyer, une nouvelle connaissance de moi-même et du monde, une protection, une famille… Je veux être à la hauteur de tout ce qu'ils m'ont offert sans concession et parvenir à le leur rendre avec des intérêts. Apprendre que ce que j'ai mené jusqu'à présent est loin d'être suffisant… m'ébranle profondément.

Je pivote un regard implorant dans la direction de la combattante aguerrie, et formule une nouvelle requête.

— Dans ce cas, j'aimerais vraiment faire mieux, et si tu es prête à m'aider, je t'en serai reconnaissant.

La brune, de biais à moi, suspend son geste dans les airs et marque un temps d'arrêt. Elle glisse ses iris surpris dans les miens, l'air incrédule. Je n'ai pas le temps de m'interroger plus avant qu'elle acquiesce à mes propos, et que de nouveaux mots se bousculent sur

ses lèvres rondes.

— J'en ai bien l'intention, crois-moi.

— Mais pourquoi maintenant ? rebondis-je sans la lâcher du regard. Pourquoi… pourquoi es-tu là de ton plein gré pour m'aider ?

Un peu tremblant, j'attends dans la peur et l'impatience sa réponse à ma question osée que je n'ai pas su retenir. Elle m'a échappé, tant elle m'obsédait l'esprit depuis que j'ai aperçu ses prunelles d'onyx. Qu'est-ce qui la motive soudain ? Qu'est-ce qui a changé en elle, en moi, pour qu'elle décide de laisser un peu en retrait son côté froid et intouchable ? Pourquoi, depuis notre rencontre dans les escaliers aujourd'hui, est-elle si… aimable et patiente avec moi ?

Sa bouche s'incurve brièvement vers le bas alors qu'elle paraît réfléchir à une formulation de réponse. Ses yeux rencontrent un instant les miens avant de s'en détourner, et c'est en se fixant sur un point derrière moi qu'elle parvient à s'exprimer.

— Pourquoi pas… ?

Son ton est impénétrable, ce qui décuple ma curiosité. Elle secoue la tête, comme si elle avait elle-même du mal à croire en ce qu'elle dit, puis elle récupère bien vite son dynamisme et sa prestance légendaires.

— Bon, on va pouvoir commencer !

Totalement face à moi cette fois, Eleuia retire sa veste en cuir et retrousse un peu les manches de son haut, laissant ainsi apparaître ses avant-bras fins et couleur caramel.

— En tant qu'hybride issu de vampire et sorcière, Gillian et moi avons trouvé pertinent que je gère aussi quelques leçons de sorcellerie, poursuit-elle.

Sa main gauche s'ouvre durant ces informations, paume vers le haut, et une des flammes à quelques mètres de là se place à l'intérieur.

— D'autant plus que j'ai développé une affinité très spéciale avec le feu, conclut la belle femme en baladant l'étincelle entre ses doigts, un fin sourire sur la bouche.

Je lui renvoie ce dernier et effectue un pas vers elle.

— Je croyais que l'ensemble des sorciers et sorcières savait apprivoiser tous les éléments, sans exception.

— C'est vrai, mais je n'ai pas dit que je ne contrôlais pas les autres. J'ai dit que j'avais une affinité particulière avec l'un d'eux, souligne Eleuia en refermant la paume de sa main, ce qui fait s'éteindre la flamme.

— C'est possible, ça ?

— Disons que ce n'est pas une généralité… Je ne connais qu'une poignée de sorciers à travers le monde qui ont développé cette aptitude en plus.

— Et qu'êtes-vous capables de faire en plus, par exemple ?

l'interrogé-je, brûlant de curiosité.

Rivé sur son visage d'ange, mon regard détaille sa mine à la fois satisfaite et ombrée de mystère. En une seconde toutefois, elle efface son sourire, tourne sur elle-même et avise les nombreuses bougies qu'elle a placées. Ses prunelles les sondent rapidement avant de revenir sur moi, pleines de sérieux, puis l'incroyable se produit soudain : l'ensemble des timides lueurs triple de volume, plus incandescentes que jamais. Les yeux écarquillés, je regarde les flammes se dévorer, s'alimenter, puis croître jusqu'à devenir un seul et même feu au-dessus de nos têtes.

Le brasier continue de s'élever, implacable et mortel, et augmente ainsi la chaleur ambiante d'une dizaine de degrés. La sueur s'invite sur mon front, dégouline dans mon dos tandis que je jauge, légèrement effrayé, l'espèce de danse macabre qu'effectue ce mélange vertigineux de rouge et d'orange. Ce dernier reste un long moment en suspension dans l'air, s'enroulant à l'infini sur lui-même, prenant lentement l'apparence d'un serpentin géant qui menace à tout instant de s'effondrer sur ses victimes. Nez redressé, j'admire, empli d'émerveillement et de crainte, l'étendue des pouvoirs de l'hybride devant moi.

L'intéressée, elle, ne me quitte pas des yeux durant sa prestation, comme si ce qu'elle effectuait ne lui demandait pas d'effort réel. Éclairés par ce flamboiement époustouflant, des reflets de feu s'allument dans ses cheveux, mais aussi dans ses iris sombres. Cela révèle un éclat de malice pur qui accélère mon rythme cardiaque.

Eleuia semble… *s'amuser*. Elle tire beaucoup de plaisir de cette démonstration. Elle change d'attitude, paraît moins sur la réserve et plus libérée. Un simple mouvement gracile de ses doigts, et voilà l'incendie projeté au sol, rampant, tel un long serpent, autour de sa silhouette. La guerrière observe son œuvre, appréciatrice et souriante, plus détendue que jamais… Et cela déclenche un soubresaut dans ma poitrine.

Elle est belle. Gracieuse. À couper le souffle, auréolée ainsi de cette lumière.

Il ne manquerait plus qu'un léger éclat de rire joyeux pour parfaire ce magnifique tableau et la rendre plus désirable encore.

Tu te sens enfin tomber, ça y est ?

Cette pensée s'imprime au fer rouge dans mon esprit, active un nouvel élan fiévreux en moi. J'avale ma salive et opine discrètement du chef, le regard fixé sur la créature brillant littéralement de mille feux.

Il était temps…

Mais je la connais à peine… Et le lien fait que…

Ce n'est pas que le lien cette fois, et tu le sais très bien. C'est différent.

C'est tout aussi puissant, mais c'est différent.

J'expire une goulée d'air tremblante, le palpitant à mille à l'heure. Ma voix interne a raison : ce n'est pas que le lien. Ce dernier a toujours eu une volonté propre, me faisant comprendre qu'il est la chose la plus imprévisible et hors des limites qui soit. Je ne pourrai jamais le maîtriser ni le comprendre réellement. Dès qu'il s'est déclenché, il m'a privé d'une partie significative de mon libre arbitre, ce qui explique pourquoi j'ai tenté de le combattre au début, à l'instar de ce qu'a fait Eleuia en s'enfuyant.

Mais aujourd'hui…

Maintenant que je sais mieux qui je suis, que je ne subis plus les affres de ma nature. Maintenant que j'ai accepté ce que nous sommes, Eleuia et moi, ce que nous sommes censés représenter l'un pour l'autre. Maintenant que je suis plus fort et entraîné… Je suis plus conscient de ce que je veux, plus éclairé sur mon fonctionnement. Ma vision interne est nette, mes émotions sont libres et non plus soumises qu'aux caprices du destin. Je retrouve ma clairvoyance, je suis plus en phase avec moi-même et ma lucidité.

Et lorsque je dévisage la splendide femme qui joue avec le feu sous mes yeux, je réalise que ce que je ressens pour elle n'est pas que programmé. Je comprends que mes sentiments ne sont pas que dictés par notre sang.

Aujourd'hui, je suis frappé en plein cœur par celle qu'elle est.

Aujourd'hui, je vibre pour la personne brillante, talentueuse et secrète qui me fait face.

Aujourd'hui, je suis tombé pleinement et consciemment amoureux d'Eleuia.

Chapitre 18

Au moment où me vient cette brusque prise de conscience, je capte, du coin de l'œil, la diminution de luminosité dans la pièce. Reprenant contact avec la réalité, je constate que le brasier a perdu en intensité, devenu un petit feu de camp au pied de l'hybride. Je remonte mes prunelles dans son regard, qui semble perplexe.

— Tout va bien ? s'enquiert Eleuia, de l'hésitation dans la voix. Tu semblais… ailleurs.

Je retiens une grimace devant cet euphémisme. Je suis persuadé que la vampire a très bien entendu les battements incoercibles de mon cœur et senti le profond émoi qui m'habitait. Elle n'en comprend peut-être pas pleinement les raisons, mais elle a saisi sans nul doute que ça la concernait. La belle combattante préfère toutefois passer sous silence ses intuitions, même si je parviens à les déchiffrer dans son regard de braise.

Je pousse un léger soupir et tente de regagner une contenance devant elle.

— Ce n'est rien, articulé-je avec gêne. Je… Je ne voulais pas te déconcentrer, excuse-moi.

— Pas grave. On peut faire une pause si tu préfères ?

— Non ! On vient juste de commencer, m'écrié-je en m'ébrouant un peu. Je veux vraiment apprendre avec toi.

Je lui adresse un regard déterminé, très désireux de ne pas mettre fin à notre leçon.

— Je ne serai plus distrait, je te le promets. Montre-moi, murmuré-je en m'approchant doucement.

Son visage n'exprime rien durant de longues secondes, puis elle finit par acquiescer et se positionner devant le feu.

— Je pense que Gillian te l'a déjà dit, mais avec le temps certains gestes et mimiques ne seront plus nécessaires pour commander aux éléments. La visualisation mentale te permettra d'aller plus loin dans tes maniements.

— Oui, c'est ce que je me suis efforcé de faire avec le métal, l'autre jour. C'est extrêmement fatigant.

— C'est vrai. Ça le sera moins à force de pratique, crois-moi. Il faut que ça devienne aussi naturel que de bander tes muscles, ou que de tenir un crayon. L'effort sera réduit à zéro ainsi.

— C'est ce que tu fais avec le feu ? Tu t'imagines juste l'éteindre ou le déplacer, et c'est ce qui se produit ?

— Ça dépasse même le fait de bander ses muscles. C'est comme

respirer ou cligner des yeux dans mon cas, m'informe-t-elle sans me lâcher des yeux.

Derrière elle, l'incendie regagne en vigueur, lèche les meubles sans pour autant les brûler, puis se désintègre petit à petit, jusqu'à redevenir les fines étincelles du début. Leur lumière décline, devient plus supportable, tandis qu'elles retournent une à une dans leur foyer d'origine faite de cire blanche. Nous ne sommes plus qu'en présence de bougies allumées ; le brasier s'est tari.

— Ce que tu as réalisé avec la pièce de métal était très bien, relance la femme, l'air accaparée par la lumière. Mais au-delà de la fatigue, tu as dû te sentir vidé ensuite, je me trompe ?

Je secoue la tête. Effectivement, les heures qui avaient suivi cet exercice m'avaient semblé interminables. J'étais à la limite de m'endormir sur la table de salle à manger, ou de me décrocher la mâchoire toutes les deux minutes.

— C'est à cause du manque d'habitude : plus tu t'y exerceras, plus ça deviendra aisé. Ça ne te coûtera plus autant d'énergie.

— J'ai hâte d'arriver à ce niveau-là, alors, assuré-je avec ferveur, le regard plongé dans les flammes.

Quelques flammèches commencent à vaciller sous mes yeux, mues par la seule volonté de l'hybride à mes côtés. Elles se mettent à clignoter, perdant puis regagnant en intensité au fil des secondes, ce qui me provoque un bref sourire charmé.

— C'est vraiment fabuleux, soufflé-je devant la danse du feu. Les seules choses que je suis parvenu à réussir avec cet élément, c'est de l'éteindre puis de le rallumer sans y toucher, et de le déplacer dans un espace très réduit.

Une courte pause s'impose entre nous, seulement rompue par le crépitement diffus des mèches enflammées. Tout à coup, l'étincelle nichée sur l'une d'entre elles se détache de son support, navigue jusqu'à moi et s'arrête dans le creux de ma main ouverte. Je réprime le mouvement de recul qui me prend au contact de la chaleur, et agite lentement les doigts pour la placer en suspension et la faire tourner sur elle-même. Mes orbes remontent pour happer ceux d'Eleuia, et je suis très satisfait de la trouver moins tendue ou sur ses gardes que d'habitude.

Quelque chose a changé en elle, cette leçon n'a pas la même saveur prudente et âpre que les précédentes. La belle guerrière s'ouvre timidement, opte pour une nouvelle stratégie afin de peut-être mieux me connaître. Ou de me faire une place dans sa vie…

J'ébauche un sourire à son intention, soulagé et bêtement heureux, tout en raccompagnant la flamme sur son socle. Eleuia s'autorise un nouveau sourire posé, qui m'emplit là encore de joie, puis elle revient à notre préoccupation principale.

— Tu voudrais essayer ? m'invite-t-elle d'un geste en direction des bougies.

— Créer un incendie, tu veux dire ?

— Le but n'est pas de mettre le feu aux locaux, me sermonne-t-elle gentiment. Juste de produire quelque chose de grand, mais contrôlé.

Je dévie vers les présentoirs illuminés, pensif. La seconde suivante, je décide d'adopter le même style vestimentaire qu'Eleuia avec mes manches de pull retroussées bien haut sur les bras. Je scrute méthodiquement la large combustion qui nous entoure, concentré sur le nouvel objectif que l'on m'impose.

— D'accord. Je suis prêt. Que dois-je faire en premier ?

Une lueur, aussi brillante que celle des bougies, pétille dans son regard tandis qu'elle s'avance vers moi et se poste sur ma droite. Sa présence entêtante et la métamorphose de ses traits grillent quelques circuits internes et provoquent une réaction inattendue : les petits flambeaux devant moi font fondre la cire plus vite. Ils s'enflamment et irradient, sans que j'aie eu besoin de faire le moindre geste. Je sais que c'est moi qui en suis responsable, et un simple coup d'œil porté sur Eleuia me le garantit sans hésitation.

Le sourire plus grand, l'hybride fait un nouveau pas dans ma direction. Et cette nouvelle approche change encore l'intensité des flammes, écho parfait de l'émoi qui me saisit à la sentir plus près. Les feux s'embrasent, de la même façon que ma gorge aussi asséchée que le désert de Gobi. Ma soif se réveille, pareille à un fer chauffé à blanc, et ne fait que décupler à mesure qu'Eleuia s'avance.

À un mètre désormais, je perçois son souffle tiède frôler ma nuque lorsqu'elle déclare dans un murmure :

— Allons-y, alors. Commençons.

∞ ∞ ∞ ∞

Deux heures plus tard, Eleuia et moi nous dirigeons vers la sortie de la salle d'entraînement, une bouteille d'eau fraîche dans la main. Sous les recommandations de mon mentor du jour, je me modère pour ne pas l'engloutir toute entière en une seule lampée. Il faut bien avouer qu'après avoir survécu à toutes ces choses, il serait fâcheux que je meure étranglé stupidement. Même si je crève de soif.

— Merci encore pour ce cours, Eleuia, réussis-je à articuler entre deux inspirations sifflantes. C'était très instructif.

Et presque aussi éreintant que ses leçons de combat ou celles de Sander. Qui aurait cru que générer un feu de toute pièce et en modifier la forme soit aussi gourmand en énergie et en force qu'une lutte à l'épée ?

La vampire hoche la tête tout en fermant à clé derrière nous.

— Tu travailles bien et tu apprends vite, dit-elle avec une pointe d'appréciation dans la voix qu'elle n'avait pas avant. Tous les efforts que tu fournis là seront récompensés un jour.

J'essuie la sueur qui perle sur mon front avec un bout de mon haut, puis lui décoche une œillade perplexe.

— Tu n'as pas chaud ? C'était une véritable fournaise là-dedans, je suis étonné que tu le supportes aussi bien.

— Question d'habitude, lâche-t-elle, les épaules négligemment haussées. Ma température interne se régule plus vite et mieux que la tienne pour l'instant. On va dire que je n'ai pas aussi chaud que toi et je n'en souffre pas de la même manière.

Une pointe de déception étrange me traverse à l'idée de ne jamais voir la transpiration due à l'effort ruisseler sur sa peau cuivrée. Mais je la chasse bien vite, honteux et atterré. Si Eleuia avait connaissance des images et pensées qui me passent par la tête à son sujet, elle me réduirait à l'état de poussière… J'éponge plus prestement mon visage, dans l'espoir de masquer le rouge qui me brûle les joues et qui n'a plus rien à voir avec la canicule ardente de tout à l'heure.

— Hum… Quand est censée avoir lieu notre prochaine leçon ? m'informé-je, désireux d'oublier au plus vite mes idées égarées.

— Je ne sais pas. J'assisterai à celle de Gillian demain, sur la communion avec la terre. C'est un moment de ressource et de calme pour plusieurs d'entre nous.

— D'accord, répliqué-je après une seconde, déçu de ne pas obtenir une réponse plus claire et satisfaisante.

Le peu d'entrain dont je fais preuve n'échappe toutefois pas à mon interlocutrice qui stoppe son avancée et m'affronte franchement du regard.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquiert-elle, un sourcil incertain arqué.

Allez, dis-lui. N'hésite pas.

Je mordille ma lèvre avec nervosité, gêné par mes membres dont je ne sais pas quoi faire et qui commencent à se balancer de droite à gauche. L'horrible sensation de me comporter comme un gamin de six ans m'étreint et déclenche une nouvelle vague d'embarras et de honte dont je me serais bien passé. Combinée à la brûlure intense et impondérable qui me saisit toujours à la gorge, j'ai triste mine…

Ma gaucherie et mon hésitation me feront la peau un jour. On dit que le ridicule ne tue pas ; je vais sans doute être l'exception à cette règle.

— Je…

Je referme la bouche, mécontent et agacé. Il faut que j'arrête de bégayer devant elle. Eleuia n'a déjà pas une haute d'estime de ma personne, inutile d'en rajouter à chaque fois. Je respire donc un bon

coup, tente de faire abstraction de son regard brûlant sur moi, et me lance d'une seule traite.

— Au-delà du plaisir que j'ai à apprendre avec toi, j'avais pensé qu'une future rencontre nous aurait permis de reparler du dessin ensemble. Tu semblais intéressée ce matin, alors je me disais que je pourrais apporter quelques croquis et te les montrer à ce moment-là.

Une fois ma petite grenade dégoupillée, j'épie le faciès de la jeune femme à la recherche de la moindre expression, de la moindre émotion, le cœur battant. Et plus les secondes passent sans que son visage n'arbore rien – ni sourire ni froncement de sourcils, rien –, plus l'air se raréfie autour de moi.

Dis quelque chose. S'il te plaît, dis quelque chose.

Comme si elle se réveillait d'un rêve et reprenait pied avec la réalité, Eleuia cille plusieurs fois, l'air confuse et ébahie. Devant cette expression, je ne retiens plus mes doigts gourds qui vont se nicher dans mon cuir chevelu et le tirailler convulsivement. Nous ne lâchons pas nos prunelles respectives tandis que le choc se diffuse et paralyse nos corps, avant de disparaître aussi vite qu'il est apparu. Et ce n'est qu'à ce moment-là que la vampire ouvre la bouche pour parler :

— Je, hum… Oui, je suppose que ça pourrait se faire après un autre cours. C'est une bonne idée, Allan.

Je n'avais jamais entendu Eleuia s'exprimer avec autant d'incertitude et de maladresse. Ce n'est pas le genre de femme à se laisser dépasser par la surprise ou tout autre sentiment vif ; elle paraît toujours avoir une pleine maîtrise d'elle-même et de ses états d'âme. Et la voir soudain flottante, un peu bredouillante me touche et me fait entrapercevoir une facette que je ne soupçonnais pas.

Plus important encore, c'est la première fois que je l'entends m'appeler par mon prénom. Elle l'avait toujours évité, consciemment ou non. Mais pas aujourd'hui, et ça électrise mon sang, me fait bouillir de l'intérieur. Mon nom sonne juste, plus juste qu'à n'importe quelle autre occasion ou qu'avec n'importe quelle autre personne pour le prononcer. Il vibre, résonne, revêt une texture plus onctueuse que le miel, plus pure que les nuages. Je dois presque me mordre la langue pour m'empêcher de la supplier bêtement de le dire à nouveau.

Elle nous accepte un peu plus.

La main toujours enfoncée dans mes cheveux, j'agrippe leurs racines et tire dessus pour éviter que la part la plus stupide et impulsive en moi ne prenne le relais. Je dois sans doute avoir les larmes aux yeux devant les iris arrondis d'Eleuia, mais je ne m'en préoccupe pas. Il faut que je me calme.

Je lui adresse un sourire que je souhaite détendu, ou à défaut plus posé que l'état de mon esprit, mais je n'ai pas le temps de surenchérir. Des voix étouffées se rapprochent de nous depuis l'accès au couloir

nord. Comme un seul homme, la guerrière et moi pivotons vers ces sons et attendons que les responsables se dévoilent sous nos yeux. Ces derniers ne tardent pas à faire leur apparition, et il ne s'agit pas moins de nos amis, en grande conversation.

Sander est le premier à nous voir et à s'immobiliser à quelques mètres de distance, vite suivi par Gillian et Kalon. Tous les trois nous observent un court instant en silence, me rappelant la scène des escaliers ce matin, puis les mots forts et pleins d'entrain de l'homme-montagne s'élèvent.

— Votre leçon est finie, ça y est ? Ça s'est bien passé ?

— On venait voir si vous ne vouliez pas manger un morceau avec nous, nous informe la sorcière aux yeux émeraude. Vous devez mourir de faim.

Mon estomac se réveille effectivement à la mention de mon amie, émettant un gargouillement peu discret qui fait apparaître des sourires amusés sur les visages devant moi.

— Bon, il est clair qu'Allan a faim, rit la jeune blonde. Et toi, Ele, tu veux te joindre à nous ? J'ai l'impression que les sorts creusent plus que les entraînements physiques…

Sa voix s'éteint sur la fin et l'expression avenante de son minois se ternit alors qu'elle ne quitte pas des yeux la combattante. Intrigué, je me tourne vers cette dernière, mais en dehors de ses iris un peu brillants et de sa posture très droite, je ne comprends pas ce qui interpelle notre amie commune. Eleuia semble aller bien, alors pourquoi cet air affligé et désolé ?

— *Ma digarez. N'em boa ket c'hoant…*[13]

— *Ne rez ket bil. Mont a ra mat*, lui répond de manière sibylline la brune, sur un ton doux et précautionneux.

La sorcière mord sa lèvre, toujours aussi penaude. Interloqué, je tente d'obtenir des explications en me focalisant sur les garçons, mais ils ne semblent pas disposés à répondre à mon regard interrogateur.

— *Diaes e oa ?*[14] relance encore Gillian, délicate, dans cette langue que je ne comprends pas.

— *Evel bewech…*

Un soupir échappe à la sublime femme debout près de moi, et même si j'en ignore la raison, il me donne envie de la consoler tant il paraît venir de très loin.

— Vraiment désolée…, souffle mon amie en langue commune.

Une pause, que je n'ose pas rompre malgré ma perplexité, s'installe entre nous. Mon regard parcourt un à un les profils graves et plus fermés qui m'entourent, sans savoir quoi faire ou quoi dire pour retrouver l'atmosphère légère du début. Par chance, Eleuia se racle la gorge et reprend la discussion sur un ton tranquille, reflet de son désir de voir envoyer ce passage contrasté aux oubliettes.

— Vous devriez aller manger. Je dois ranger la salle et monter voir mon père après cela.

— Tu veux que l'on se retrouve plus tard ? lui propose Gillian. Dans ta chambre, dans quelques heures ?

— D'accord, on fait comme ça.

Eleuia expire avec lenteur puis me regarde à nouveau, un pâle sourire au bord de ses lèvres pleines.

— On se verra au cours de Gillian demain. Repose-toi en attendant, me dit-elle.

— Toi aussi. À demain, alors.

Elle se détourne, et je me rive sur ses pas vifs et son dos droit, songeur. Son départ précipité est loin d'être inhabituel en soi – à chaque fin de ses leçons, Eleuia ne s'attarde jamais plus que de raison et file à l'anglaise dès qu'elle le juge opportun. Mais cette fois, il n'est pas directement motivé par sa… répulsion ou sa colère à mon égard. Cette fois, c'est autre chose qui l'y pousse et me laisse pantois. Une allusion que je n'ai pas captée, une discussion que je n'ai pas saisie. Et ça l'a fait fuir…

Je pivote vers mes camarades toujours silencieux et surprends leurs regards à la fois troublés et curieux posés sur moi. Mais au lieu de leur poser les questions qui me brûlent les lèvres, leur air me coupe l'herbe sous le pied et me fait dévier de mes intentions initiales, m'attirant un feulement irrité de ma voix interne.

— Qu'est-ce que vous avez ? les interrogé-je. On dirait que vous venez de voir une étoile filante.

— Ça semble ne pas s'être trop mal passé entre vous, réplique Sander avec un coup de menton dans la direction qu'a prise l'hybride.

— Le cours s'est bien passé, oui. On a bien avancé.

— Et c'est tout ?

J'avise Kalon et ses bras croisés sur sa poitrine, dérouté par sa question.

— Comment ça, c'est tout ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les gars, on devrait vraiment y aller, nous interrompt Gillian en se mettant entre nous. Cette conversation n'a pas de sens.

— Celle que vous entreteniez en breton, toi et Eleuia, n'en avait pas non plus à mes yeux, rétorqué-je sur un ton plus froid, rattrapé par mon sentiment de frustration. J'aurais bien aimé y participer.

— Ça ne te concernait pas, Allan.

— À d'autres ! À chaque fois que vous parlez dans une langue différente, c'est pour pouvoir mieux parler de moi sans que je comprenne justement. Et tu sais à quel point ça me blesse et m'ennuie, Gill.

— Tu as raison, abdique-t-elle, la tête baissée. Je suis désolée, Allan. Et crois-moi quand je t'assure que ce n'est pas notre but… Seulement

il y a certaines choses que je ne suis pas libre de dire devant toi. J'aimerais le faire, mais ce n'est pas à moi de t'en parler. À aucun d'entre nous d'ailleurs.

Ses prunelles acérées se braquent de longues secondes sur celles des garçons, message limpide et transparent qui les pousse à approuver ces propos dans un mouvement de tête et un soupir déçu.

— Je sais que tu as aussi conscience de ça, dit la sorcière en revenant vers moi. Nous voulons vraiment t'aider, Allan, cependant nous sommes parfois limités bien malgré nous…

Je porte une main nerveuse à la base de ma nuque pour la frotter, touché par ses paroles. Je sais que Gillian a raison : ni elle ni mes autres amis ne sont les mieux placés pour m'expliquer ce qui se passe entre Eleuia et moi. Ils m'ont déjà apporté les premiers éléments de réponse lors de mon installation ici, je ne peux pas leur en demander plus. Ce n'est pas à eux de me répondre, nous le savons tous dans cette histoire.

Ma guide dépose ses doigts délicats et secourables sur mon avant-bras, comme elle a pris l'habitude de le faire quand quelque chose me contrarie.

— J'espère que tu ne m'en veux pas trop, souffle-t-elle, son regard doux et rempli d'excuses plongé dans le mien.

— Non, bien sûr que non. Je comprends, lui assuré-je en secouant le menton.

Elle m'encourage à continuer dans cette voie, à me montrer encore un peu patient, ce à quoi je réplique que j'aimerais que ça aille plus vite.

— Je sais, chuchote Gillian avec un coup d'œil sur mon expression gênée et impatiente à la fois. Ça viendra… En attendant, profite de ce qu'elle est capable de te montrer. Elle a peu d'attaches et n'aime pas se dévoiler aux autres, alors te laisser entrer dans sa vie, d'une manière ou d'une autre, représente beaucoup.

J'opine du chef lentement pour appuyer la véracité de ses mots. Mon autre guide s'avance jusqu'à nous et échange un regard confiant avec moi. J'accepte cette marque de soutien tandis que Gillian relance sa proposition de départ, à savoir nous restaurer.

Kalon et Sander lui emboîtent le pas lorsqu'elle commence à marcher en direction de la salle à manger, un nouveau sujet de discussion sur leurs lèvres afin de contribuer à détendre l'atmosphère.

Je suis leur sillage, plus en retrait, la tête encore pleine d'interrogations et d'incertitudes quant à l'avenir et ma relation avec la guerrière brune. Et c'est à l'unisson, une fois répertoriés tous les déconvenues et doutes qui nous assaillent, que ma voix interne et moi poussons un soupir. Cette dernière a beau avoir plus foi et plus de ressources que moi, elle se rend bien compte de la difficulté de la

tâche. Le temps reste toujours notre allié, pas de doute là-dessus… En revanche le manque d'éléments sur sa vie et ses pensées, lui, ne nous aide pas.

Impossible donc de ne pas en arriver à cette conclusion, alors que je traverse un couloir, l'écho des voix de mes amis au loin : conquérir Eleuia sera l'une des plus grandes épreuves de ma vie.

Chapitre 19

Avachi sur mon lit, je retrace paresseusement les contours d'un de mes vieux dessins, rapportés de mon appartement par Sander. Il s'agit d'un projet personnel, un mélange chromatique de bleu et de vert censé représenter les profondeurs de l'océan. Essuyant mes mains tachées sur une serviette, j'inspecte mon travail et secoue la tête, insatisfait. Le fusain était un bon choix pour cette conception, mais le rendu est loin d'être assez parlant. J'ai tenté d'insuffler quelques touches de noir par endroits afin de marquer les abysses, cependant cela n'a pas pris. Je ne suis pas satisfait de ce dessin. Ni assez terrifiant, ni assez vivant, il mériterait d'être repris de zéro.

Je le repousse sur un coin de ma couche et m'apprête à saisir une feuille vierge, lorsque mon œil est attiré par une esquisse que j'ai sciemment dissimulée sous mes cartons à dessins. Un des bouts dépasse et me donne envie de tirer dessus pour la découvrir. La feuille cartonnée n'est pas très remplie, le maigre dessin à trait que j'ai réalisé est loin d'être fini, mais il me paraît assez prometteur et… réaliste.

Mus par une volonté qui leur est propre, mes doigts s'emparent d'un crayon à papier bien taillé et s'attardent ensuite sur les lignes figées qui composent les lèvres pulpeuses d'Eleuia. Je sais, je m'étais juré de m'empêcher de la dessiner afin d'éviter qu'elle devienne plus obsédante qu'elle ne l'est déjà. J'avais réussi à tenir ce pari risqué jusque-là… Mais hier, quand mon mentor m'a ramené tout mon nécessaire à dessin en plus du reste de mes affaires, je n'ai plus su résister. Mes pinceaux, mes crayons, mes fusains… l'ensemble me narguait depuis sa boîte, posée sur mon bureau. Et cette nuit, après un énième rêve où la belle hybride m'est apparue, plus sensuelle que jamais, j'ai bondi de mon lit et attrapé cette feuille pour y coucher ses traits.

Je soupire tout en touchant les zones de son visage qui sont parachevées. À défaut de pouvoir le faire en vrai, je caresse ainsi la rondeur du haut de ses joues puis descends vers l'arête de son menton plus creuse et plate. J'inspecte les ombrages entre sa bouche tentatrice et son nez retroussé avant de longer l'aile droite de ce dernier, et d'arriver à la jonction de ses pommettes avec ses yeux. Les contours généraux sont faits, le bas du visage a été peaufiné il y a quelques heures avec de légères ombres par endroits. La chevelure noire et bouclée encadre parfaitement l'ensemble, et j'ai tenté de rendre sa texture aussi saisissante et brillante qu'en réalité. C'est peut-être

l'élément dont je suis le plus fier pour l'instant : j'ai toujours imaginé les cheveux de la guerrière doux au toucher – plus doux encore qu'un duvet. C'est ce que dégage cette esquisse, je crois. Quand je la regarde en tout cas, j'ai la sensation qu'elle respire à la fois douceur et ténèbres, beauté et force, à l'instar de son modèle.

Enfin… disons qu'on s'en rapproche. Ce portrait pourrait vraiment évoquer tout cela, si je me résolvais à y ajouter de la vie dans ses yeux. Ils sont vides de toute pupille, de tout caractère pour l'instant. Je ne suis pas encore parvenu à les recopier ; je ne veux surtout pas me planter pour cette ultime partie. C'est la plus importante, la plus prenante, la plus profonde.

Eleuia a des yeux magnifiques, un regard trouble et si souvent indéchiffrable qu'il en devient captivant. Mille secrets se dissimulent derrière ses prunelles, des secrets dont je ne conçois même pas la portée, mais dont je rêve de pouvoir un jour en entendre les récits. On dit que les yeux sont le reflet de l'âme. Je ne doute pas que celle d'Eleuia soit plus complexe, intense, brûlante et brillante que ce que je lis déjà dans ses portails couleur charbon.

J'observe encore un long moment cette ébauche puis décide d'être sage et de la ranger : je dois travailler sur autre chose. Si j'ai bien la possibilité de montrer quelques croquis à Eleuia dans les jours ou semaines à venir, je dois avoir de la matière à disposition. Je crois toujours que ce serait une catastrophe si elle se rendait compte que je la dessine, alors autant ne pas tenter le diable et éviter de trop m'adonner à cet exercice.

J'éloigne donc le carton qui renferme la reproduction de la femme de feu et m'essaie à la réalisation de la façade du domaine de tête. Les contours prennent vite forme, le crayon est remplacé par les fusains pour marquer avec plus de netteté certains plans et coupes. Une bonne heure passe pendant laquelle je ne décolle pas le nez de ce nouveau croquis.

Je suis en train d'ajouter des touches de couleur claire sur les pierres apparentes lorsqu'un peu d'animation vient me distraire de ma production. Le son d'un pas, que je commence à bien reconnaître grâce mon ouïe surdéveloppée, traverse l'entrée du couloir et se répercute jusqu'à ma porte entrouverte. Gillian semble être seule et si vivement plongée dans ses pensées qu'elle les exprime à mi-voix, engendrant un petit sourire amusé sur mes lèvres.

« Il faut que je ramène ce livre à la bibliothèque, mais impossible de mettre la main dessus ! Où diable l'ai-je mis ? J'ai déjà regardé partout dans ma chambre… Même dans celle de Sander. Mais rien. »

Son grognement de frustration déclenche mon ricanement et me pousse à l'interpeller aussitôt.

— Détends-toi, Gill. Si c'est bien du livre sur la décoction de plantes

médicinales dont tu parles, tu l'as prêté à Phileas la semaine dernière, la rassuré-je sur un ton badin alors que j'entends sa marche s'arrêter net à cent mètres de ma chambre.

Aucune réponse ne me parvient durant de longues secondes, puis ses foulées reprennent, plus précipitées que tout à l'heure. Elles la mènent jusqu'au seuil de mon antre, dans l'ouverture sommaire du battant, et mon regard tombe en premier sur l'écarquillement anormal de ses prunelles vertes.

— Comment… Qu'est-ce que tu viens de dire ? balbutie-t-elle en repoussant la porte avant de faire un pas à l'intérieur.

— J'ai dit que si tu cherches le livre sur les décoctions, il est sûrement en la possession de Phileas, répété-je avec indolence. Tu avais l'air un peu irritée de ne pas le trouver, alors je…

— Comment as-tu su que je cherchais un livre ? m'interrompt la sorcière, de plus en plus incrédule et troublée.

— Je viens de t'entendre en parler dans le couloir, réponds-je, les traits tout aussi figés que les siens à présent. Je sais que tu ne parlais pas non plus extrêmement fort, mais le son porte ici et mon ouïe n'est plus aussi faible qu'avant… Pourquoi ça a l'air de t'étonner ?

La blonde referme la bouche, ne sachant visiblement plus quoi répliquer. Une expression de pure stupéfaction s'est peinte sur son visage de porcelaine et un sentiment d'inquiétude m'étreint soudain sans que je n'en comprenne la cause.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Gillian ? Tu commences à me faire peur, là, m'exclamé-je avant de me lever pour me rapprocher d'elle.

À son niveau, je plaque mes mains sur ses épaules et tente d'établir un vrai contact avec la sorcière, mon regard préoccupé planté fort dans le sien.

— Gillian ? Hé, parle-moi s'il te plaît.

Elle ne se sent pas bien ? Je devrais peut-être aller chercher de l'aide… Sander ne doit pas être bien loin. Je la secoue doucement en l'appelant une nouvelle fois et un faible soulagement m'envahit lorsque son regard se fait plus clair et précis.

— Allan…, souffle enfin mon amie alors que je me penche sur elle. Je… je ne l'ai pas dit à voix haute, Allan. Je l'ai pensé.

Je me statufie sur place et repasse mentalement ces mots pour tenter de les intégrer. Car ils ne peuvent pas vouloir dire ce que j'ai cru comprendre. Ça ne peut pas signifier… Ou alors si… ?

Hébétés, Gillian et moi restons à nous dévisager durant de longues secondes encore, puis je retrouve enfin ma langue et parviens à formuler une phrase décousue et difficile :

— Ça veut dire… si j'ai vraiment entendu tes pensées… Non ?

— Tu as développé le don des sirènes, complète ma guide en battant des cils, ébaubie. C'est incroyable !

Je retiens une inspiration, choqué par cette découverte. Je viens d'entendre les pensées de mon amie, comme sont capables de le faire les sirènes, ces êtres descendants d'incubes et de succubes, voire de vampires. Je ne sais pas quelle attitude adopter devant ce fait accompli. Gill, elle, semble beaucoup moins perdue que moi. Un immense sourire halluciné dévore le bas de son visage et ses mirettes brillent, alors qu'elle s'exclame à nouveau :

— Peux-tu le refaire ? Peux-tu me dire à quoi je pense là, maintenant ?

— Je ne sais pas comment faire ça, bredouillé-je avec un signe de tête négatif. Pour moi, tu parlais à voix haute, je n'ai eu… qu'à tendre l'oreille, de la même manière que je le fais maintenant.

— Tu ne t'en es vraiment pas rendu compte alors ?

— Non. Pas du tout.

Je m'interromps un court instant et réfléchis à l'implication de cette particularité.

— C'est inquiétant, tu penses ? poursuis-je ensuite, les sourcils froncés. Que je ne m'en sois pas rendu compte ?

Avant que mon amie me réponde, je réalise d'un coup ce que je viens de dire : je m'inquiète plus du fait de l'anormalité potentielle de l'apparition de cette nouvelle aptitude, plutôt que de l'aptitude en elle-même. Il y a moins de trois mois de cela, j'aurais été totalement paniqué si j'étais parvenu d'emblée à lire les pensées. Je me serais cru plus fou encore que ce que je pensais déjà… Il semblerait donc que j'ai fait du chemin depuis.

— Je ne crois pas, déclare Gillian en me ramenant à notre préoccupation initiale. Un barrage semble avoir cédé dans ton esprit de façon tout à fait inopinée, ce qui explique sans doute l'absence de conscientisation immédiate.

— Je ne suis pas sûr d'avoir compris ton explication…

— Pour être plus claire, je pense que c'est la partie inconsciente de ton cerveau qui a débloqué le processus. Tu as cru que je parlais à voix haute parce que tu n'as pas pris conscience de ce phénomène. Si je ne te l'avais pas dit d'ailleurs, il y aurait eu de très grandes chances pour que cela se répète avec quelqu'un d'autre sans que tu ne comprennes encore une fois qu'il s'agissait de télépathie.

Un air rêveur se peint sur ses traits doux à la fin de son exposé, et une forme de malaise me prend lorsqu'elle me contemple d'un œil neuf. J'ai soudain l'impression d'être une bête de foire, impression que je m'empresse de partager avec mon interlocutrice sur un ton un peu froid et nerveux.

— Excuse-moi, Allan. Ça n'était pas mon intention.

— Si tu pouvais arrêter quand même, je me sentirais beaucoup mieux, notifié-je, les yeux au ciel devant son expression toujours

époustouflée.

— Oublie cette histoire ridicule de bête de foire, dit-elle en balayant d'un geste mes réserves. Je suis impressionnée. Toutes les personnes vivant ici le seraient tout autant, tu sais.

— Mmh… Si tu le dis.

Mon scepticisme lui fait à son tour lever les yeux au ciel.

— Bon, tu veux bien réessayer de lire mes pensées, à présent ?

— On ne devrait pas plutôt informer les autres et Necahual ?

— Si, mais l'un n'empêche pas l'autre, réplique-t-elle, espiègle. Allez, s'il te plaît ! Je voudrais voir comment cette aptitude se manifeste maintenant que tu as compris que tu la possédais.

Je soupire devant son obstination un peu enfantine sur les bords, mais m'exécute tout de même. Je ferme les yeux et me concentre sur ma voisine, tente de faire le vide dans mon esprit. Ça facilitera peut-être la « connexion »…

Deux minutes passent sans que rien ne se produise. Je serre un peu plus fort les paupières, dans l'espoir de faire une différence, mais toujours rien.

— Peut-être qu'un contact physique pourrait t'aider ? propose Gillian lorsque je reviens sur son regard incertain.

— On peut toujours essayer, acquiescé-je en rapprochant ma main de son bras fin.

J'appose mes doigts sur l'articulation entre son épaule et le haut de sa clavicule, puis me replonge dans le noir, le cerveau aussi vide que possible. La chambre est seulement remplie par nos respirations calmes et profondes tandis que nous restons immobiles et silencieux. Les secondes, puis de nouvelles minutes s'égrènent ainsi, pendant lesquelles je ne perçois rien. Pas même un murmure lointain.

Ça ne devrait pas être permis d'être aussi nul et empoté. Allez, concentre-toi !

Bloquant ma mâchoire et penchant le sommet de mon crâne vers l'avant, je redouble d'efforts, à l'affût du moindre son, du plus faible chuchotis… Et soudain ça fonctionne. Enfin, pas tout à fait… Ce ne sont pas des sons ou des mots que je capte, ce sont des images.

Colorées, un peu floues aux encornures, elles donnent vie à des paysages qui me sont inconnus. Une grève de sable fin, une forêt touffue aux tons automnaux, une maison en pierre d'un autre temps… Ces quelques plans défilent vite et sans réelle logique dans ma tête. J'admire leurs formes, leurs apparences parfois trop indistinctes, puis cherche à me plonger plus loin encore dans les réminiscences de mon amie.

Je semble me trouver dans un pays étranger – une partie reculée de l'Angleterre peut-être ? – où la verdure et les vallées, ainsi que les récifs entourés par la mer, ont élu domicile. La côte, les bois, les

terres… le panorama est riche, vivant. De vagues silhouettes anonymes, qui me tournent le dos et paraissent en plein travail à l'extérieur, complètent ces visions d'une ancienne époque qui me laissent pantois et admiratif.

Serait-ce là le pays d'origine de Gillian ? Seraient-ce les souvenirs de sa prime jeunesse, de sa vie auprès de sa famille ?

C'est extraordinaire ! Et plus je m'attarde à l'intérieur, plus les images deviennent nettes et gagnent en détails. Il faut que je creuse encore un peu. J'aimerais être sûr de…

— Je peux savoir ce que vous faites ?

La bulle qui s'était forgée autour de nous éclate brutalement sous cette exclamation extérieure, forte et incrédule. Je papillonne des yeux quelques secondes afin de chasser les méandres de l'esprit de Gillian de sur ma rétine, puis pivote vers la source de cette voix. La sorcière m'imite et nous tombons tous deux sur les prunelles glacées de Sander, qui effectuent des allers-retours inquisiteurs entre nos silhouettes.

Son regard s'arrête longuement sur un point entre moi et mon mentor, et je comprends en baissant les yeux dessus que le géant bloque sur ma main posée sur la jeune femme. Trop absorbé durant notre échange, je ne me suis pas rendu compte que mes doigts ont glissé de son cou et se sont logés en haut de sa poitrine, au niveau du cœur.

Une lueur féroce apparaît au fond des iris de mon guide au moment où ses poings immenses se referment sur ses paumes.

« *Qu'est-ce que c'est que ce bordel encore ?* »

Et merde. Problèmes en approche.

— Je peux te jurer que ce n'est pas du tout ce que tu crois, l'informé-je avec empressement et sur un ton implorant.

— Alors dans ce cas, lâche-la, me rétorque-t-il de sa voix d'un froid aussi polaire que son regard.

Je retire mes doigts, rouge de honte et de confusion. C'est la deuxième fois que Sander assiste à quelque chose jugé ambigu entre Gillian et moi. S'il ne me massacre pas cette fois-ci encore, je pourrai m'estimer être l'homme le plus chanceux de tout l'univers.

— Sander…, gronde la blonde en le foudroyant sur place. Tu as conscience d'être parfaitement ridicule, là ? Tes enfantillages commencent à me fatiguer. Laisse Allan tranquille et utilise ta tête plus de deux minutes pour une fois, avant de faire ou dire une chose que tu risques fort de regretter !

Le guerrier se renfrogne devant cette attaque et le visage ulcéré de la sorcière. L'un et l'autre s'observent en chiens de faïence un long moment et communiquent en silence, comme ils ont si souvent l'habitude de le faire lorsqu'un désaccord les divise. Si l'on met de côté leur colère et emportement, cette faculté de se comprendre sans un

mot est prodigieuse et témoigne d'un véritable lien entre eux. Pour mes amis, la télépathie serait complètement superflue : au fond, ils se la sont réappropriée à leur manière.

Le berserker grommelle tout bas, une relative tension toujours présente dans ses larges épaules, puis il se décide à se maîtriser en soufflant comme un bœuf.

— Vous pourriez m'expliquer ce qui se passe quand même ? Tu avais l'air… absorbé, Allan.

Gillian roule les yeux, mais lui répond avec la même excitation que tantôt.

— Allan peut lire dans les pensées ! Il a surpris certaines des miennes alors que je marchais dans le couloir et a répondu à mes interrogations silencieuses.

— C'est pas vrai ! s'écrie Sander, ses prunelles rondes comme des soucoupes. Waouh ! Mais ça veut dire que tu développes toutes les facultés des différentes espèces !

Un franc sourire s'invite sur son long faciès, laissant vite entendre que sa mauvaise humeur est passée à la trappe.

— C'est formidable, Allan ! applaudit-il encore, le regard pétillant.

— Je ne le contrôle pas vraiment, articulé-je comme pour temporiser sa joie débordante. Je n'ai pas réussi à l'entendre une seconde fois…

— Mais quand tu m'as touchée, il s'est passé quelque chose, n'est-ce pas ? intervient la sorcière. J'ai vu ton visage se transformer. Tu paraissais si… émerveillé.

— C'est vrai. J'ai perçu des images, des fragments de ton passé en Angleterre, je crois. C'était très beau et coloré.

Mon amie penche la tête de côté et émet une petite grimace en fronçant son nez délicat.

— Je ne pense pas que ce que tu as vu corresponde à l'Angleterre, m'explique-t-elle devant mon incompréhension. Je ne garde pas beaucoup de bons souvenirs de mon pays natal… Je l'ai plus souvent connu en temps de guerre que de paix.

— Oh… pardon, je ne voulais pas te rappeler de mauvaises choses, m'excusé-je, contrit.

— Ce n'est pas grave, Allan. Tu n'en savais rien.

— Qu'as-tu vu exactement ? rebondit le géant en se rapprochant de moi, curieux.

— La mer, une grande forêt, de petites maisons en pierre… Des vallées verdoyantes aussi.

Les traits de mon vis-à-vis se détendent et rayonnent soudain.

— Alors tu as dû avoir un aperçu de la Bretagne. Courant dix-neuvième siècle.

— Waouh… Ça m'a beaucoup plu en tout cas.

— C'est un très beau pays, assure-t-elle avec un hochement de tête. Ça te plairait vraiment, je pense.

— Alors tu as pu voir ses souvenirs ? interroge Sander en reprenant le fil principal de cette discussion. C'est incroyable. Prodigieux !

— Les sirènes savent aussi faire ça ? m'enquiers-je en les observant tour à tour.

— Pas à notre connaissance, avance la jeune femme tandis que son compagnon secoue négativement le menton. Mais nous ne sommes pas experts en sirènes, nous les fréquentons peu…

— Ce rendez-vous avec l'une d'entre elles devient urgent, fait remarquer le Scandinave, ses doigts épais portés à sa barbe.

— Tu as raison, Sander. Il faut accélérer les choses, cette fois.

— Il ne devait pas être prévu pour dans trois semaines ? lâché-je, incertain devant leur air déterminé.

— Ça, c'était avant que tu deviennes télépathe ! explicite l'homme, une main plaquée sur mon épaule. Maintenant, cette rencontre va devoir être programmée le plus tôt possible.

— Allons demander à Necahual ce qu'il en pense.

Et d'un commun accord, mes deux mentors attrapent chacun une de mes épaules et me guident d'un pas rapide vers les appartements de notre hôte. J'ai à peine le temps de réagir ou de me ressaisir après cette extraordinaire découverte que nous sommes déjà en la présence du Maya, et que mes amis ont tôt fait de lui exposer la situation. Le patriarche les écoute attentivement et m'observe de ses iris scrutateurs et brillants tout du long. J'ajoute quelques rares éléments pour alimenter leurs propos, notamment le fait que j'ai entendu de manière fortuite le cri de rage interne du berserker, mais guère plus. Je me sens intimidé devant l'homme sage, d'autant plus alors que mes acolytes s'extasient longtemps, trop longtemps, sur mes nouveaux talents…

Heureusement, le flot de leurs paroles se tarit enfin, laissant la possibilité à Necahual de s'exprimer et de donner ses impressions.

— C'est tout à fait remarquable, Allan, je ne peux qu'être d'accord avec vos amis ! Et évidemment, cette nouvelle exige un remaniement immédiat de nos plans, à commencer par avancer votre entrevue avec Amada.

Un sourire apparaît sous sa barbe fournie tandis qu'il marche jusqu'à moi.

— Je vais lui téléphoner et voir si nous ne pourrions pas convenir d'un rendez-vous dans les jours prochains. Il faudrait qu'elle puisse vous apprendre tout ce qu'elle sait de son peuple, de ses pouvoirs, *et cætera*.

— Où se trouve Amada en ce moment ? l'interroge le Norvégien.

— À son siège, à San Francisco.

— En avion, il nous faut deux bonnes heures pour y arriver. Si l'on prend le prochain trajet, on pourra y être pour le dîner.

— Paix, Sander, paix ! lui intime le chef, les bras en l'air. Laissons au moins le temps à notre sirène de nous donner une réponse avant de lui sauter dessus sans même nous être annoncés.

Sander branle du chef et calme son ardeur. Le vampire lui sourit avec bienveillance puis s'adresse à nouveau à nous tous.

— Je vous laisse patienter dans l'antichambre à côté. Je viendrai vous prévenir dès que j'aurai terminé.

Aussitôt dit, aussitôt fait : nous refermons la porte de son bureau derrière nous et patientons assis sur les chaises mises à notre disposition. Notre attente est toutefois vite interrompue par l'arrivée surprise d'Eleuia, et la jeune femme semble tout aussi étonnée de nous voir là.

— Qu'est-ce qui vous amène dans le bureau de mon père ?

— Nous avions une chose assez importante à lui annoncer, lui répond la sorcière.

Mon pouls s'emballe dans mes veines tant à cause de la raison de notre venue et des derniers événements, qu'à cause de sa présence à elle.

— Quelle chose importante ?

Son regard soyeux glisse sur moi, comme dans l'attente que *je* lui donne la réponse. Mais évidemment, ma capacité à parler se bloque au fond de ma gorge et mes mains deviennent moites de nervosité. Dire que je pensais avoir fait des progrès, quelques jours plus tôt…

— Allan semble être télépathe comme les sirènes, en plus du reste, dit mon ami en venant à mon secours. Il est, sans doute possible, relié à cette espèce-là aussi.

Un effarement sans commune mesure se peint sur le visage angélique de l'hybride devant moi, une des nombreuses expressions que je ne l'avais jamais vue arborer jusqu'à présent. Ses yeux d'onyx reviennent sur moi et me dévisagent si longuement que ma peau commence à me brûler.

— Six espèces… Humain, vampire, berserker, sorcier, incube… et maintenant sirène.

Ses paroles ne sont qu'un souffle incrédule, un murmure trop aberré et aberrant pour être prononcées d'une autre façon. Nous ne nous quittons pas du regard et j'entrevois brièvement dans le sien toute la confusion, toute la stupéfaction que lui inspire cette révélation. Plus personne ne trouve rien à dire durant ce moment suspendu dans le temps… jusqu'au retour sonore de notre aîné à tous.

— L'affaire est réglée.

La porte ouverte laissant passer son corps massif, Necahual pose ses prunelles marron sur nos silhouettes figées, un sourire satisfait aux

lèvres.

— Vous partez demain, mes très chers. Tous les quatre.

Chapitre 20

Dur. Mort. Fièvre.

— Eh bah… sacré bâtiment !

Nez en l'air, Sander scrute l'immense building de l'autre côté de cette rue animée. Un petit sifflement s'échappe d'entre ses lèvres à mesure qu'il penche loin la tête en arrière.

Sang. Entrailles. Feu.

— Oui, sacré bâtiment, vraiment !

Le soleil de Californie illumine ses cheveux de reflets plus clairs et fait briller ses yeux bleus d'une nuance proche du turquoise que l'on voit très peu.

— Ça fait combien de temps que l'on n'est pas revenus ici, Gilly ? Huit ans ?

— Plutôt onze, je dirais.

— Onze ans… Les villes changent si vite.

Son regard balaie les alentours, rêveur, puis se tourne vers la combattante brune qui elle aussi inspecte les lieux, mais clairement pas dans un but récréatif.

— Ele, on devrait faire un tour en ville plus tard, une fois qu'on…

— Nous ne sommes pas ici pour faire du tourisme, le coupe-t-elle sans abandonner son poste de vigie. Nous devons rencontrer Amada puis reprendre l'avion dans trois heures. C'est tout.

— Quelle rabat-joie tu fais…, bougonne l'homme-montagne. Un peu de lèche-vitrine n'a jamais tué personne.

Tuer. Détruire. Briser.

Le cou de la vampire craque sèchement lorsqu'elle décide de foudroyer sur place le Norvégien.

— Dois-je te rappeler que les temps sont incertains et que nombre de nos compagnons ont subi des attaques à travers le pays ? Que pas plus tard qu'il y a deux semaines, un groupe d'opposants était dans cette ville même, disposé à massacrer tous les surnaturels qu'il croiserait ?

Sander pince les lèvres, ne trouvant rien à répliquer.

— Quand je dis que l'heure n'est pas au shopping, je ne plaisante pas. Nous avons une mission, veillons à ce qu'elle se passe au mieux et sans incident si possible.

Elle s'interrompt une minute, son regard sombre déviant vers moi, plus en retrait durant ce laps de temps.

— D'autant plus que je doute fort que ton ami supporte très longtemps notre escapade…, ajoute l'hybride avec un signe de menton

pointé vers moi.

Douleur. Douleur. Douleur.

— Ça va Allan, tu tiens le coup ? me sollicite la sorcière, un bras secourable passé dans mon dos.

La respiration trop sifflante, je me contente d'un hochement de tête rapide pour la rassurer. Je sens plus que je ne vois son scepticisme réagir à ma pitoyable tentative : la sorcière resserre sa prise, comme si elle avait peur que je ne tienne plus debout d'ici quelques secondes.

Et si je suis parfaitement honnête, c'est bien possible que cela arrive…

Souffrance. Souffrance. Souffrance.

Je presse mes mains sur mon abdomen en feu et tente de contenir l'infâme sensation que mes boyaux se tordent dans tous les sens. Ma gorge, elle, est sèche, aussi effritée que du papier de verre, au point que j'ai préféré me tenir éloigné d'Eleuia, ma première tentation, depuis notre arrivée sur le sol californien.

Le voyage a déjà été compliqué, en soi : le jet n'était pas assez grand pour m'éviter d'être subjugué par l'odeur de l'hybride. Il semblerait que plus nous passons de temps ensemble, plus ma soif d'elle s'accroît et devient disproportionnelle. Sauf que ma soif ne se restreint pas qu'à la jeune femme : maintenant qu'elle est éveillée et bien stimulée, la voilà qui me prend à la gorge et me rend obsédé par le sang. Alors, autant dire que le débarquement dans un aéroport blindé puis dans les rues grouillantes de San Francisco ne m'a pas calmé.

Ma part la plus bestiale et sauvage s'est focalisée sur chaque pulsation cardiaque à portée d'oreille, sur chaque veine gonflée par la chaleur de l'infrastructure, sur chaque corps luisant de sueur, sur chaque parcelle de peau découverte… Les gens autour de moi m'ont donné *faim*. Une faim de chair qui n'a jamais connu commune mesure avant aujourd'hui. Elle s'est mélangée à ma soif de sang, toutes deux sont devenues de véritables tentations. Des obsessions dont je me retrouve incapable de me débarrasser.

Boire. Manger. Se rassasier.

Elles se sont immiscées trop profondément dans mon être, cette fois. Elles me supplient de les assouvir enfin, et elles me punissent à chaque fois que je m'y refuse, que je lutte contre, en déchirant un peu plus fort mes organes. Un incendie ravage mon crâne, m'oblige à garder la tête baissée et les yeux le plus souvent fermés… Ce qui n'est pas plus mal dans le fond, ainsi je suis moins obnubilé par les chairs séductrices, pourtant peu découvertes, la température dehors n'excédant pas quinze degrés.

J'ai déjà été tenté par l'odeur de certains habitants du domaine, qu'ils soient vampires, berserkers ou sorciers. Plus d'une fois, j'ai ressenti cette envie d'étancher ma soif au détour d'un couloir, dans le

réfectoire bondé, ou pendant quelques réunions. Depuis mon arrivée, beaucoup d'hôtes de Necahual m'ont paru alléchants, mais je n'ai jamais sauté le pas avec eux ou avec une poche de sang. C'était une sensation désagréable, mais pas insoutenable pour autant. Elle ne tient pas la comparaison avec ce que je ressens à côté d'Eleuia par exemple… Ou avec ce que j'endure là, tout de suite.

Sang. Sang. Sang.

— Respire profondément, Allan, me somme la voix compatissante de Gillian. Tu vas y arriver. Tu l'as déjà fait, il y a quelques semaines, tu t'en souviens ?

Si je ne serrais pas autant les dents, je rirais jaune. Elle parle de cette pauvre immersion dans un bar, à peine rempli, en plein milieu de la nuit ? Cette espèce de test gentillet pour que je me retrouve confronté à des humains et des humains seulement, afin de juger de mon self contrôle ? Ce n'était rien ça, rien qu'un petit bain de foule. Là, il s'agit d'une véritable piscine olympique. Un océan de personnes alléchantes qui dégagent des parfums plus entêtants les uns que les autres.

Je n'étais pas englué dans toutes ces odeurs et phéromones alors. Je n'étais pas réellement entouré d'attroupements de gens. Je n'étais même pas aussi « proche » d'Eleuia ! Notre lien était en sommeil comparé à la force brute qui l'habite désormais et me pousse à rechercher une distance – un comble quand on pense à tous ces jours que j'ai passés à souhaiter me rapprocher d'elle…

Je ne peux même plus me tenir à moins de cinq mètres d'elle sans éprouver… sans désirer ardemment…

Je ne suis même pas sûr de bien savoir ce que je lui ferais si jamais nous étions si proches. Ma soif, mon désir et mes sentiments pour Eleuia sont trop entremêlés pour que je voie clair dans mes intentions. Alors je ne tente pas le sort : je reste à l'écart et ne lui adresse même plus la parole. Une situation dont elle semble s'accommoder, au demeurant. Notre hésitante complicité de ces derniers temps en a pris un sacré coup ; depuis hier, depuis l'apparition de ma télépathie, c'est à peine si nous nous sommes adressés un mot ou nous sommes regardés plus d'une seconde. Je pourrais m'en désespérer si je ne souffrais pas déjà autant le martyre.

Si je ne meurs pas dans les prochaines heures – minutes –, je le ferai sans doute…

Chair. Carnage. Satiété.

— Allan ? Il faut que nous avancions, Allan. Le siège d'Amada est juste en face, intervient la voix grave de mon mentor. Tu peux le faire, tu peux lutter. Je sais que tu le peux.

— Peux… Pas… Crever…

— Tu peux et dois le faire. Tu as réussi à tenir jusque-là, tu ne vas

pas abandonner si près du but !

Les paroles d'encouragement du géant me donnent autant envie de lui faire plaisir que d'écraser sa large tête sur le bitume. Je me déchire de l'intérieur. Un goût de rouille ou de sang amer envahit mon palais. L'impression de devenir fou et de me scinder en deux est si saisissante qu'elle m'empêche de respirer ou de déglutir ce relent poisseux. Je suffoque, j'exalte la violence rentrée par tous les pores, et je sens ma fièvre destructrice monter encore et encore…

Tuez-moi avant que je fasse un massacre.

C'est la seule pensée sensée qui parvient à percer le marasme perfide de mes envies de meurtre. Hélas, je ne trouve plus ma bouche pour l'exprimer tout haut. Elle s'est perdue dans l'horrible douleur qui me perclut aussi bien l'âme que le corps. Actuellement, je regrette d'être le seul de notre groupe capable d'entendre les pensées ; car, si leur profonde inquiétude s'immisce par à-coups dans mon esprit en déroute, eux sont malheureusement hermétiques à mes avertissements muets…

Faites-le. Tuez-moi. Tuez-moi avant que je vous tue. Tuez-moi !

— Allan ?

Je suis sourd à leurs cris. Mes doigts se plantent avec rage dans mes côtes pour réfréner mes pulsions.

— Allan !

Calcination. Poison. Ruines.

Mes mains m'enserrent, s'enfoncent dans ma chair comme pour extirper le mal purulent à sa racine. Elles creusent pour atteindre mon cœur, pour atteindre mon âme et les éjecter de mon être. Je ne vais pas tenir encore très longtemps. Si je ne parviens pas à faire ce qui doit être fait, je commencerai par arracher la tête de mes amis, boire leur sang, me nourrir de leurs entrailles, avant de poursuivre ce dessein macabre avec d'autres victimes.

Je leur briserai les os un à un. J'éventrerai leurs corps pour observer leurs viscères se disperser à mes pieds. Je déchiquetterai leurs chairs tendres.

Encore. Encore. Encore !

Je les écorcherai. Les écartèlerai. Les désosserai, les…

— Allan.

Je cesse tout mouvement et ne cherche même plus mon souffle. Tout se suspend autour et à l'intérieur de moi. Tout s'arrête. Mon esprit se fige. La douleur et la folie sont toujours là à répandre leur poison à mon oreille, mais je ne les écoute plus, je ne les entends plus. La voix d'Eleuia est la seule chose qui résonne et prend sens dans ma tête.

La jeune femme n'a pas bougé elle non plus, je le sens. Elle ne s'est pas approchée de moi, et pourtant sa voix fervente était aussi claire et

vibrante que si elle s'était tenue juste devant moi.

Mes yeux fatigués se rouvrent sur le sol sale puis pivotent laborieusement vers la silhouette de la guerrière afin de m'ancrer aux siens. Elle ne fuit pas mon contact cette fois, elle l'affronte durant un long moment au contraire. Ses prunelles, aussi noires que les ténèbres qui m'enveloppent, me jaugent, m'examinent, pour finir par me raccrocher à elle, et à elle seule.

C'est le seul être qui compte dans mon entourage dépeuplé, la seule préoccupation de mon esprit embrumé, le seul moteur de mon existence vaine. Elle le sait, je le sais et nous l'acceptons ensemble, peut-être pour la toute première fois…

— Redresse-toi maintenant, souffle l'hybride sur un ton doux et chaleureux que je lui connais peu.

Je m'exécute avec lenteur, teste ma stabilité et mes résistances précaires. L'un comme l'autre hypnotisés, nous ne nous lâchons plus du regard, évaluant avec respect et admiration la tournure que vient de prendre notre relation.

Nous ne comprenons pas toute sa portée, nous ne savons même pas s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise chose… mais quoi qu'il arrive, un changement vient de s'opérer aujourd'hui et ses effets ne vont pas s'effacer de sitôt.

— Nous devrions… y aller, à présent.

Eleuia ravale sa salive après cette courte phrase hésitante, puis rompt notre lien visuel. Je me détourne également et me retrouve nez à nez avec l'expression coite du géant. Son regard de glace fait des allers-retours ébahis entre nous et finit par s'arrêter sur moi.

— Comment tu te sens ? Ça va ? Tu penses que tu peux marcher ?

J'acquiesce à cette dernière question tout en effectuant un premier pas prudent vers l'avant. Rien de dramatique ne se passe, les vibrations acérées dans mon crâne semblent même s'apaiser, aussi je réitère mon geste. La main de Gillian se tend vers mon bras pour m'offrir un soutien, mais je ne m'en saisis pas et continue d'avancer jusqu'à me positionner à deux petits mètres de la combattante.

Visiblement mal à l'aise, cette dernière serre la mâchoire et jette des coups d'œil furtifs de tous côtés pour éviter de croiser mon regard. La chaleur de nos corps se percute et me procure une sensation de paix et de bien-être qui achève de me remettre les idées en place.

— Merci… pour ce que tu as fait, lui dis-je le plus bas possible. Tu m'as sauvé, je crois.

— Je n'ai rien fait du tout. Tu as trouvé seul comment te reprendre et résister, me contredit-elle avec aplomb et témérité.

Toutefois, je vois passer dans ses yeux un éclair d'incompréhension et de nervosité qui fait écho à ce que je ressens. Elle aussi ne sait pas ce qu'il s'est produit, ce qu'elle a fait exactement. Ça la laisse perplexe

comme moi et clairement dépassée. Et s'il y a bien une chose que ne supporte pas Eleuia, c'est bien de ne pas maîtriser ce qui lui arrive. Mon entrée dans sa vie étant sa bête noire absolue.

— C'est toi qui l'as fait, nous le savons tous les deux, reprends-je en secouant la tête. Sans ton intervention, je ne sais pas ce que j'aurais fait… Enfin si, rien que je ne puisse tolérer et me pardonner, c'est bien ma seule certitude.

Son regard sombre revient sur mon visage honteux et abattu, brièvement habité par un élan de compassion et de tristesse à mon égard qui fait chanter mon sang dans mes veines. Elle sait de quoi je parle, je n'ai pas besoin d'aller plus loin dans mes explications et ça la chagrine. Sincèrement.

Mais très vite, ses traits se figent à nouveau dans une expression plus neutre et ses jambes font un pas en arrière.

— Si tu es un peu plus en forme maintenant, on va pouvoir monter. Amada nous attend.

— Très bien… Je te suis, abdiqué-je avec un geste mou pour désigner l'autre côté de la rue.

Elle effectue un ample mouvement du menton puis se met en route sans prévenir. Je retiens un soupir lorsque la présence imposante de Sander se poste sur ma droite.

— Tu es sûr que ça va aller ? vérifie-t-il une énième fois.

— Oui. Je me sens mieux.

— Et… tes pulsions ? hésite mon ami en m'inspectant du coin de l'œil.

Je prends un instant pour évaluer sa demande et lui répondre.

— C'est supportable pour l'instant. Je peux tenir encore un peu, le temps de ce rendez-vous.

Quoi qu'ait fait Eleuia, ça ne durera pas éternellement. J'ai mes limites et l'énorme brûlure qui ne quitte pas mes entrailles est là pour me le rappeler.

— Comment vont tes mains ? s'enquiert mon voisin après une courte pause.

Je suis son regard soucieux et découvre avec étonnement des traces de sang sous mes ongles. Aussitôt, je dérive vers mon buste et remarque des marques rouges sous ma veste, au niveau de mes côtes maltraitées. Je soulève mon haut et passe mes doigts sur les endroits encore sensibles : la guérison a déjà commencé, il n'y aura plus aucun signe de mutilation d'ici quelques minutes.

— Tu n'y es pas allé de main morte, commente Sander alors que je remets mon tee-shirt – foutu – en place.

— Je ne me contrôlais pas vraiment…

— Je sais. Tu es sûr de vouloir y aller maintenant ?

— Oui. Je ne vais pas abandonner aussi près du but, ajouté-je, un

demi-sourire aux lèvres.

Sa bouche se pare du même sourire tandis qu'il hoche sa large tête. Nous nous écartons du trottoir ensemble pour rejoindre celui d'en face. Bridant le plus possible mes sens durant la traversée, afin de conserver le relatif contrôle que m'a octroyé Eleuia, je souffle par la bouche une fois passé les portes en verre de l'entreprise. Peu de personnes se tiennent dans le hall d'accueil. J'avise le bureau de la réception, où les filles se trouvent déjà, et suis encore plus soulagé lorsque Gillian nous enjoint de rester là où nous sommes d'un simple coup d'œil.

Elles n'ont pas besoin de nous pour le moment et c'est une très bonne chose. L'air frais près de l'entrée finit de faire disparaître la pellicule de sueur sur mon front et a l'autre mérite de porter des odeurs neutres jusqu'à moi. Au fil des secondes, je parviens à me ressaisir et à regagner des forces. Une légère vérification sous ma veste m'informe que mes plaies aux côtes se sont refermées. Je dois juste veiller à garder mon par-dessus bien zippé pour que les taches de sang ne soient pas apparentes.

Revigoré, je me tiens droit lorsque l'hybride et la sorcière nous rejoignent, accompagnées par l'hôtesse d'accueil.

— Bienvenue chez *World Community* ! nous lance-t-elle en souriant. Mademoiselle Lynch vous attend dans son bureau. Les ascenseurs sont par ici.

Sa main parfaitement manucurée désigne un couloir clair sur notre gauche. Nous nous remettons tous en marche, laissons la jeune femme mener la danse et nous guider. Curieux, mes comparses et moi-même inspectons les lieux tandis que notre guide progresse d'un pas souple dans les dédales vitrés. Les timides rayons du soleil californien se répercutent sur les immenses carreaux qui composent cette espèce de verrière géante, ravivant les couleurs claires et épurées qui habillent les murs autour de nous. Le design intérieur suit cette tendance moderne à travers des meubles en fer forgé et en bois blanc. Quelques rares touches plus sombres se fondent dans le décor toutefois, sous la forme de canapés ou fauteuils relax, ou encore de meubles de rangement.

Mon œil d'artiste juge l'ensemble très soigné, cadré, presque austère, et je me demande bien à quel genre de personnages nous allons avoir à faire. Cette Amada sera-t-elle conforme à l'image de ce bâtiment ? Est-ce que toutes les personnes y travaillant le sont aussi ?

L'hôtesse s'arrête enfin devant une porte gris pâle avant d'y frapper deux coups francs. Sans attendre de réponse, elle nous invite à entrer d'un aimable signe de tête, puis fait demi-tour.

D'un seul mouvement, nous nous tournons à nouveau vers le bureau en entendant du mouvement à l'intérieur, et jaugeons la silhouette

gracile qui s'approche sur des talons aiguilles.

— Bonjour. Amada Lynch. Vous devez être les envoyés de Necahual.

La femme qui vient de parler est grande et blonde vénitienne. Ses yeux gris orageux naviguent sur nos visages surpris tandis que sa poigne assurée entre en contact avec les nôtres.

— Ravie de vous rencontrer, ajoute-t-elle sous le cliquetis de ses bracelets. Je vous en prie, installez-vous.

Sitôt cette invitation formulée sur un ton direct, notre hôte regagne son siège imposant et lisse son tailleur immaculé avant de s'y asseoir. Nous nous exécutons une seconde après elle, toujours un peu sous le choc de la prestance et de l'assurance que dégage la sirène. Eleuia est toutefois la première à retrouver sa langue et à prendre la parole d'une voix calme et vide de toute nervosité.

— Merci pour votre accueil et le temps que vous prenez pour nous. Vous êtes une femme très occupée, nous savons que cela n'a pas été chose facile de caler cet entretien.

Au moment où la guerrière finit sa phrase, le téléphone portable d'Amada sonne sur la table, comme pour lui donner raison. Sans même regarder le numéro d'entrée, la sirène coupe la sonnerie et retourne l'appareil.

— En effet, je suis quelqu'un de très pris, asserte la PDG. Mais j'étais curieuse de connaître les raisons de votre empressement à me rencontrer. Et je dois bien admettre… que je ne suis pas déçue.

Sa tête penche légèrement sur le côté alors qu'elle nous inspecte avec minutie. Je cille lorsque ses orbes reviennent sur moi et ne se délogent plus des miens. C'est comme si j'étais un véritable livre ouvert qu'elle feuilletterait allégrement, et lorsque je me rappelle ce que sa nature extraordinaire implique, je réalise soudain que je ne dois pas être si loin de la vérité.

— Intéressant…, murmure sa voix songeuse sans me quitter du regard. Vous avez une tête à faire peur, cher ami. Je vois que votre immersion dans le monde ne s'est pas excellemment bien déroulée.

J'aurais pu rire de cet euphémisme, mais je suis trop scotché par l'étendue de ses pouvoirs. Cette femme n'a pas besoin de nous toucher pour lire en nous et la base de données à laquelle elle doit avoir accès est très certainement illimitée. La manière dont Amada nous sonde, comme si elle nous aspirait à travers ses prunelles, ne me trompe pas : en à peine cinq minutes de temps, la sirène doit avoir pris connaissance de dizaines d'informations nous concernant.

— Je suppose qu'il est superflu de nous présenter, reprend l'hybride à l'intention de notre hôte, l'air sur la même longueur d'onde que moi.

— C'est effectivement loin d'être nécessaire, acquiesce Amada. Je sais déjà tout ce que je dois savoir.

Ma voisine se tend un peu à ses mots et son regard s'obscurcit

davantage. Aucun doute que cette situation l'embarrasse beaucoup. Eleuia ne supporte pas que son esprit soit livré en pâture à qui que ce soit, encore moins à une inconnue. Pour son plus grand bonheur, la grande majorité du temps ses pensées me sont inaccessibles, il n'y a que quelques bribes de phrases qui me parviennent parfois. Le manque d'expérience, de pratique, et la prime fraîcheur de mon don expliquent sans doute ces… défaillances. Et comme il est hors de question d'envisager un quelconque contact physique pour me permettre de mieux la comprendre…

Mais Amada n'est pas du tout de la même trempe. Cette sirène est âgée, très âgée même, et ses pouvoirs sont redoutables. Elle semble comme branchée sur nos cerveaux, lisant ou visionnant à sa guise l'ensemble de nos souvenirs, de nos pensées intimes, sans qu'elle n'ait à fournir le moindre effort. C'est une créature incroyable, mais dangereuse…

— Vos conclusions sont exactes, Allan Ford, lâche-t-elle avec un sourire froid. Vous vous appuyez davantage sur vos impressions que sur vos dons de télépathe pour les déduire – sans doute votre côté sorcier qui ressort –, mais vous n'en restez pas moins doué.

Je ne réponds rien, bien que je sente les prunelles curieuses de mes compagnons se déporter sur moi. Ils sont perdus devant ce dialogue qui n'en est pas vraiment un. Face à la perplexité grandissante de ses invités, la businesswoman sourit plus largement encore, même si son rictus n'atteint pas ses yeux.

Ses bras croisés sur la table, Amada se penche vers nous, cette même expression réfrigérante sur le visage.

— Bien, que diriez-vous si nous entrions dans le vif du sujet, à présent ? Vous vous interrogez donc sur vos nouvelles aptitudes et leur potentielle évolution, si j'ai bien compris.

Cette dernière remarque m'est directement adressée. J'opine donc et retrouve l'usage de la parole pour m'expliquer.

— Croyez-vous qu'elles puissent changer ? Pour le moment, l'ensemble est assez aléatoire et ne fonctionne pas toujours même lorsque je me concentre, mais…

— Vous n'en êtes qu'aux balbutiements, bien sûr que votre télépathie va se développer ! N'en a-t-il pas été de même pour tous vos autres dons, cher Allan ?

Le ton quasi narquois qu'emploie mon interlocutrice m'empêche de répondre à cette question, complètement rhétorique au demeurant.

— Si je ne l'avais pas vu de moi-même, relance la sirène en désignant vaguement son front, j'aurais eu quelques difficultés à croire en votre existence. Les cinq espèces surnaturelles présentes et révélées chez un seul homme… C'est prodigieux. Vous allez faire des envieux autour de vous.

— Comment ça ? répliqué-je sans bien comprendre.

— Vous êtes une arme dangereuse et mortelle, Allan Ford. Que vous le vouliez ou non, c'est la réalité. Plus d'une personne serait prête à tout pour vous compter dans ses rangs, m'explique-t-elle, comme si elle dispensait une leçon à un enfant. Vous avez visiblement choisi la cause que vous désirez défendre, et c'est tout à votre honneur. Mais si vous tombiez entre des mains moins propres et pures que vos acolytes, comme celles de nos nouveaux amis terroristes, je ne donnerais pas cher de vous.

— Vous voulez dire qu'ils me tueraient ? tenté-je d'éclaircir alors que mon cœur s'emballe dans ma poitrine.

— Eh bien… vous ne serez plus le Allan que nous connaissons, on peut donc apparenter cela à la mort dans un sens…

Ses lèvres se plissent en une moue songeuse, puis elles reprennent leur aspect pincé du début lorsque leur propriétaire se fixe à nouveau sur moi.

— Vous seriez entièrement aspiré par ces êtres, Allan. Ils vous emploieraient, vous retourneraient contre vos proches et vos valeurs pour que vous serviez leurs intérêts. Vous seriez le char d'assaut qu'ils lanceraient sur leurs ennemis, le poing vengeur qui ratatinerait tout sur son passage… S'ils savaient que vous existiez, ils détruiraient l'homme que vous êtes pour créer à la place une machine, un…

— Monstre, conclus-je à sa place, horrifié.

Le rêve de ma première nuit au domaine remonte à la surface et se rejoue avec une clarté effrayante dans mon esprit. Ma difformité, mes dents acérées, mes yeux noirs, abyssaux, sans trace d'humanité à l'intérieur…

N'était-ce qu'un rêve dans le fond ? Ou bien était-ce une mise en garde, un avertissement prémonitoire de mon subconscient ?

Amada a raison : si les ennemis de ma nouvelle famille me découvrent, ils feront de moi leur instrument de mort… Je me transformerai en cet être de cauchemar et massacrerai tout et tous autour de moi.

Jusqu'à semer des os et des cendres dans notre sillage…

Chapitre 21

Les yeux écarquillés, je me tourne vers mes compères muets et déchiffre leurs expressions. Gillian a le visage livide : il est évident que cette éventualité ne l'avait jamais frappée. Elle tombe des nues. Sander, lui, fronce intensément les sourcils, risquant ainsi de creuser des rides prématurées sur sa face. Il semble perturbé et préoccupé, mais je ne pense pas que lui aussi avait envisagé cette idée auparavant.

Enfin, je cherche le regard sombre d'Eleuia, la plus éloignée de moi, et ce que j'y lis ne me surprend qu'à moitié. L'hybride y avait déjà pensé, à tel point qu'elle a analysé et décortiqué cette possibilité depuis un bon moment déjà. Elle en a eu peur, elle a même été effrayée en imaginant qu'elle se réalise un jour. J'entrevois tout cela dans ses prunelles qu'elle n'a pas détournées des miennes ; la belle brune m'y autorise l'accès et me laisse deviner toute l'inquiétude qu'elle a ressentie alors.

— Je constate que tout le monde n'était pas arrivé au même point dans ses réflexions personnelles…, reprend la voix pernicieuse de la sirène.

— Fermez-la, s'agace la vampire, avec un regard mortel dans sa direction.

La bouche d'Amada se rehausse, l'air satisfaite d'avoir réussi à faire perdre un instant le sang-froid légendaire de ma comparse.

La seconde d'après, nous sommes interrompus par de légers coups portés à la porte derrière nous.

— Entrez ! s'exclame sèchement la PDG.

Le battant s'ouvre ensuite sur une autre jeune femme en tailleur et veste cintrée.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous interrompre, déclare-t-elle avec un regard d'excuse à notre intention. Je voudrais obtenir le…

— Il se trouve dans ce meuble-ci, dans le tiroir du bas, la coupe la sirène avec un geste de la main pour le mobilier susnommé. Et dites à Phil que j'aurai vingt minutes de retard et à Liane d'arrêter de vous envoyer à sa place faire son travail, sous prétexte qu'elle trouve mes manières intransigeantes et froides.

L'employée la dévisage avec froideur, raide sur ses jambes. Ses épaules aussi se contractent, mais elle finit par hocher la tête avant de récupérer ce qu'elle était venue chercher à la base. Au moment où le battant se referme dans son dos, nous scrutons férocement la patronne des lieux.

— La discrétion ne semble pas faire partie de vos qualités, Mademoiselle Lynch, l'accable la sorcière en premier, son regard d'une couleur verte plus foncée qu'à l'ordinaire. Je vous signale que c'était une humaine ! Ce ne sont pas là des façons de faire avec eux si vous voulez préserver votre anonymat.

— Et le secret de notre existence à tous, surenchérit Sander, les bras croisés de contrariété sur son torse musculeux.

— Tous mes employés, qu'ils soient humains ou surnaturels, me trouvent extravagante et trop effrayante pour oser me dire en face ce qui les gêne ou pour me faire des reproches, se justifie la femme distante face à nous. Aucun d'eux n'ira jamais se plaindre de moi ou raconter mes « bizarreries » à qui que ce soit. Les surnaturels surtout ont bien trop peur de me voir divulguer leurs plus infâmes secrets en guise de représailles.

Un rire grinçant lui échappe à cette perspective.

— Bon, maintenant que je vous ai « rassurés » sur mon sens de la prudence, nous pourrions poursuivre notre conversation, non ? glisse notre hôte, un sourcil goguenard redressé.

Sander et Gillian se renfrognent, détestant de plus en plus l'attitude décalée d'Amada. Eleuia, elle, ne pipe plus mot, hors d'elle. Il ne reste donc plus que moi pour interagir avec cette créature si éloignée de ma conception des sirènes.

— Vous semblez tout savoir de nous, ou presque, l'apostrophé-je sur un ton calme et réfléchi. En revanche, nous ne savons rien de vous. Peut-être que vous pourriez… réparer cet impair ?

Ma formulation finale est assez guindée, mais je ne pouvais pas faire autrement : l'ambiance est trop à couteaux tirés pour que je n'essaie pas quelque chose afin de l'aplanir un peu.

Mon initiative plaît d'ailleurs à Amada qui laisse apparaître ses dents blanches dans un grand sourire affable.

— Vous fourmillez de questions et d'interrogations en tout genre, se justifie-t-elle sans perdre son air amusé. Quelle est celle à laquelle je dois répondre en premier ?

— Commençons par le commencement, suggéré-je en l'observant attentivement.

— Très bien. Je suis née en Grèce, en pleine période antique. J'ai environ mille six cents ans, j'avoue ne pas être totalement sûre étant donné que j'ai débuté ma vie seule et sans famille.

— Vous êtes orpheline ? vérifié-je sans pouvoir m'en empêcher.

— Je n'ai jamais su qui étaient mes parents et je dois admettre que ce mystère a très peu suscité d'intérêt en moi, me répond-elle sans s'émouvoir une seconde. J'ai grandi et me suis construite seule. J'ai appris tout ce qu'il y avait à apprendre sur moi et le monde par moi-même. J'ai tout fait pour arriver là où je suis aujourd'hui.

La sirène se lève de son fauteuil et marche jusqu'à la baie vitrée, nous tournant le dos pour mieux admirer les rayons du soleil.

— Avez-vous toujours été celle que vous êtes ? la relancé-je après un instant de silence contemplatif. Une sirène, une télépathe, je veux dire.

— Oui. La première fois que j'ai perçu les pensées de quelqu'un, j'avais trois ans. J'étais fascinée… et enchantée de l'ébahissement des gens lorsque je répondais ou argumentais sur leurs réflexions silencieuses. Encore aujourd'hui, la tête que fait tout un chacun devant cette capacité me plonge dans une joie infinie. C'est si grisant d'avoir cette longueur d'avance sur eux, de mieux savoir ce qu'ils sont… Mieux qu'ils ne le feront jamais, d'ailleurs.

Je ne peux voir le visage d'Amada, mais au ton vibrant qu'elle prend, je parie qu'elle doit sourire de la manière la plus éclatante et sincère dont elle est capable.

L'espace d'un court moment, je m'interroge sur le désir de Necahual de nous faire rencontrer cet être. En dehors de son savoir inestimable, Amada est si… fière et indifférente au sort d'autrui. Il lui suffirait d'une poignée d'autres réflexions rigides et effrontées pour qu'elle devienne antipathique. Elle l'est déjà aux yeux de mes compagnons, c'est inscrit en lettres de feu sur leur front. Pour ma part, je ne sais pas comment me positionner vis-à-vis de la sirène. Son étrangeté me trouble trop pour cela…

Ses prunelles nacrées s'ancrent dans les miennes lorsqu'elle pivote à nouveau. La femme d'affaires m'adresse un clin d'œil complice, ayant visiblement entendu mes dernières délibérations internes. Je lève les yeux au ciel, un peu irrité par son manège, et un ricanement s'échappe d'entre ses lèvres en conséquence.

— Vous êtes vraiment un homme très intéressant, Allan Ford ! s'exclame-t-elle avant de regagner son siège. Et plus solide que vous ne le soupçonnez.

— Pourrait-on revenir à votre histoire ? réclamé-je en réprimant une grimace gênée. Par exemple, comment avez-vous réussi à contrôler vos dons ? Vous étiez seule là aussi pour le faire ?

— Pendant deux ou trois décennies, oui, reprend Amada en se pliant à mes envies sans rechigner. J'étais déjà puissante alors, mais l'affreuse cacophonie qui régnait sous mon crâne a été difficile à réguler… Comme vous le savez déjà, aucun d'entre nous ne peut s'empêcher de lire dans les pensées, car nous sommes en permanence « branchés » sur le conscient des gens. Lorsque nous maîtrisons cette faculté, elle se manifeste indépendamment de notre volonté. La méditation m'a donc aidée pendant un temps et puis elle n'a plus suffi… J'ai dû me rabattre sur d'autres techniques de relaxation et maîtrise qui avaient toutes une date d'expiration plus ou moins rapide,

hélas.

— Vous étiez submergée par les pensées des gens ? réalisé-je avec effroi.

— Cela s'expliquait par le fait que mon don se « branche » sur les canaux de pensées les plus larges et étendus qui soient. Pas besoin de contact physique, pas besoin de développer non plus une certaine forme d'affinité avec les personnes. L'intimité des autres devenait mienne, que je le veuille ou non.

— Qu'est-ce qui a fini par fonctionner ?

— Le temps et la pratique, comme pour toute autre aptitude de ce genre. J'ai rencontré des semblables plusieurs années plus tard qui m'ont soutenue et apporté de nouvelles clés pour le contrôler. Désormais, je peux couper le flux des canaux à ma convenance, ou les amplifier au contraire.

— En fait, vous n'avez pas tout fait et tout appris seule…, corrige Sander sur un ton faussement innocent.

Il arbore un sourire sardonique au moment où la PDG intransigeante le regarde, l'air sombre.

— Personne ne peut se vanter de se réaliser entièrement seul, vous n'avez pas tort de le souligner, Monsieur Hörling, réplique-t-elle d'une voix blanche. Toutefois, en près de deux mille ans d'existence, j'ai dû passer, quoi ? Vingt ou trente années entourée et épaulée dans la mesure du possible. Le reste du temps, il n'y avait que moi avec moi-même pour avancer, progresser… Mais vous, mon cher, combien de temps avez-vous passé seul depuis votre… mutation, loin de cette sorcière que vous suivez comme un chien servile ? L'équivalent d'une année environ ?

Devant le visage rouge de colère et d'indignation de mon ami, c'est au tour d'Amada de lui offrir un sourire moqueur.

— Mmh… non, une année c'est déjà beaucoup trop long. Intenable même pour vous. Vous n'avez jamais dû la quitter dans le fond, n'est-ce pas ? Elle ou ceux que vous appelez « vos frères », bien que vous ne partagiez pas grand-chose avec eux, si ce n'est votre tendance à vous comporter comme des bêtes sauvages et stupides, continue la femme face à nous, sans se départir de son air ingénu et de cette lueur malveillante dans son regard.

L'homme-montagne, ulcéré cette fois, serre ses poings énormes et amorce un geste brusque dans sa direction. Gillian agrippe son bras pour le retenir, ses orbes émeraude ancrés à ceux réfrigérés de son voisin. Un simple échange de regard et un mouvement bref de la tête dissuadent le géant d'aller jusqu'au bout. Il se renfonce dans sa chaise, la mine grave et colérique, tandis qu'Amada rit en silence dans son coin.

— Bon chien…, souffle-t-elle encore, railleuse.

— Ça suffit, Amada ! éructé-je, le regard noir. Arrêtez ce petit jeu, c'est ridicule et puéril.

L'interpellée lève ses mains en l'air, une expression sournoise et nullement désolée sur ses traits fins.

— Ça va, ça va. Je me tais. Plus un mot au sujet de Simplette et Grincheux ne sortira…

— Stop !

— Allons-nous-en, nous ordonne le Scandinave, le regard brûlant de rage.

— Sander…

— Tout de suite !

Je soupire, mal à l'aise. Je me sens contrit et impuissant devant la furie qui bout dans ses veines. La pauvre tentative de la sorcière pour le contenir se solde par un cuisant échec : monté sur ressorts, l'homme-montagne est déjà sur ses pieds et fonce vers la sortie, les muscles contractés et tendus.

— Si vous désirez partir, libre à vous de le faire, dit la vipère en haussant la voix. En revanche, votre ami devrait rester encore un peu. Je n'ai pas fini de lui parler…

— Pour lui dire quoi ? s'énerve mon mentor avec un rire grinçant. À quel point vous êtes une salope perfide ? Ne vous en faites pas, le message est bien passé !

— Je pensais plutôt approfondir ses connaissances sur les aptitudes de mon espèce, puisque certaines… données ont été passées sous silence avec vous, lui réplique trop tranquillement la businesswoman.

L'homme se fige face à la porte, et le souffle de mes accompagnatrices se coupe un instant. Mes yeux se portent sur chacun d'eux, étonné par leur réaction, et un drôle de pressentiment me saisit à la gorge lorsque le silence des lieux se prolonge.

— À quelles… données êtes-vous en train de faire allusion ? me risqué-je à demander lorsque la tension dans l'air devient trop lourde.

Amada sourit froidement.

— Je parle du fait que je ne suis pas qu'une télépathe. Les sirènes, de manière générale, ne se réduisent pas qu'à cela. Nous avons d'autres atouts dans nos manches… Des atouts qui semblent terrifier et inquiéter vos compagnons, cher Allan.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? insisté-je, à deux doigts de hurler pour de bon.

— Si nous savons lire dans les pensées, nous savons aussi manipuler ces dernières. Dès que nous entrons dans l'esprit d'une personne, nous pouvons contrôler leur cours, nous les réapproprier et les rediriger.

Amada s'interrompt pour vriller ses prunelles grises dans celles brillantes de colère d'Eleuia.

— Comme ceci, souffle la voix de la sirène.

Son regard intense ne se détourne pas de la guerrière, semble absorbé par elle. De seconde en seconde, il devient plus éclatant, plus sauvage. Une lueur étrange s'allume à l'intérieur et me fait frissonner malgré moi.

Je me déporte vers Eleuia afin de jauger sa réaction, et ce que je découvre me laisse sans voix et paralysé sur ma chaise. Comme si un interrupteur venait d'être abaissé, les iris pleins de fiel tantôt, s'éteignent brusquement. Leur éclat meurtrier disparaît, remplacé par une forme de vide, d'apathie, et le corps de la belle brune se détend. Elle s'amollit, quitte son allure rigide et vigilante… Et la sirène ne la lâche pas du regard tandis qu'elle poursuit l'espèce d'ensorcellement qu'elle est seule à avoir initié.

Choqué, je détaille la scène et réfrène un mouvement de surprise lorsque les jambes d'Eleuia se meuvent soudain. Sous l'emprise de la PDG, la jeune femme contourne son siège, effectue quelques pas lents… jusqu'à s'arrêter devant moi.

L'air amorphe, elle me regarde sans vraiment me voir et reste immobile une longue seconde durant laquelle je sens à nouveau mon sang frémir sous ma peau.

— Amada, arrêtez ça, exigé-je en faisant la navette entre l'interpellée et son pantin du moment.

La sirène ne m'écoute pas. Elle va même jusqu'à esquisser un sourire torve au moment où l'hybride, elle, se penche vers moi et approche son visage du mien. Le souffle en berne, je harponne mes accoudoirs et plante mes ongles dedans en tentant de me reculer dans mon fauteuil.

— Amada…

Je sens le cuir crisser sous mes doigts crispés. Un peu plus, et je risque fort de l'égratigner en profondeur, toutefois je n'accorde pas plus d'un millième de seconde d'attention à cette éventualité. L'odeur suave que dégage Eleuia m'enivre, menace de me faire chavirer à tout instant. La douleur dans ma gorge explose à nouveau, plus déroutante que tout à l'heure. Elle ravage tout à l'intérieur, pareille à un incendie. Ma soif ne sommeille plus, elle est au-devant de la scène. Oubliés les effets apaisants qu'avait insufflés la combattante : mon désir de la posséder de toutes les manières possibles revient soudain au triple galop.

— Amada, putain ! hoqueté-je, furieux de la voir ne rien faire pour m'aider.

Je bloque désespérément ma respiration et supplie Eleuia du regard de ne plus faire un geste. Hélas, cela n'a aucun résultat : l'hybride n'est plus aux commandes, pour mon plus grand désarroi…

— Arrêtez ça ! Laissez-la !

Je ne pourrai pas tenir indéfiniment. Eleuia m'attire trop pour que

je réussisse à lutter seul. Je ne peux pas non plus me tourner pour voir ce que font mes autres compagnons et les appeler à la rescousse, tant la présence et la chaleur vibrante de la Maya m'envoûtent.

Son être tout entier me submerge à l'instar du lien profond qui nous relie. Et je ne peux rien faire pour le contrôler. Surtout pas quand le bas de son visage se rapproche encore et encore du mien…

Sa bouche pulpeuse et tentatrice est à présent à cinquante centimètres de mes lèvres tremblantes… puis vingt centimètres… quinze centimètres… dix… Et elle continue d'avancer.

Nos souffles se mêlent, je peux goûter sur ma langue l'arôme sucré et doux de ses lippes.

Au fond de moi, je ne veux pas que ça se produise. Pas comme ça. Ce serait une erreur, car ça n'est pas vraiment elle qui le ferait. Je ne veux pas d'un échange faussé et souhaite encore moins servir le jeu tordu de la vraie instigatrice de cette mascarade. Mais je sais aussi que je ne suis pas en mesure de résister. À l'instant où nos lèvres se rencontreront, tout va être bouleversé et je ne saurai plus m'arrêter.

L'approche d'Eleuia se ralentit, elle me frôle seulement à présent, et rien que cela m'embrase de l'intérieur.

Je l'attends. Je me languis. Je me déteste. Je lutte. Je maudis Amada. J'abdique. Je la désire. Je voudrais mourir.

Et ensuite…

— Voilà, là, ça suffit !

Aussi efficace qu'un seau d'eau renversé ou qu'une gifle en pleine face, la voix de la sirène rompt le charme qui emprisonnait la guerrière. Ses yeux papillonnent lorsqu'elle retrouve pleinement ses moyens, recouvrent ainsi leur lucidité, et ses boucles brunes tressautent autour d'elle quand elle bondit à plusieurs mètres de distance.

Prunelles grandes ouvertes et respiration irrégulière, Eleuia est paniquée, abrutie par la stupeur. Un long frémissement la saisit tandis que son regard aux pupilles dilatées effectue des allers-retours sur l'ensemble de nos visages. La combattante esseulée s'arrête sur moi, me dévisage intensément et finit par ouvrir la bouche sur un cri silencieux, ses lèvres pleines formant un o parfait.

Le souffle aussi aléatoire que le sien, je reste là à la scruter, incapable du moindre mot ou du moindre geste d'apaisement. Je dois être dans un état aussi grave et sonné qu'elle.

Mais tout notre émoi ne trouble pas une seconde la femme d'affaires. Toujours bien installée sur son fauteuil, elle détaille sa manucure en paix avant de reprendre la parole sur un ton flegmatique :

— Pour dévier les pensées des gens de leur but initial et les voir réaliser vos envies, vous devez vous concentrer sur toutes celles qui

fourmillent dans l'esprit de votre cible, Allan. Elles doivent apparaître clairement dans votre propre tête. C'est comme si elles brillaient et étaient tissées ensemble sur la même toile… Une fois qu'elles sont devenues vôtres, vous coupez leur fil directeur. Vous arrachez leur logique, vous détruisez leur essence et installez la vôtre à la place. Vous semez le chaos dans les idées de votre victime, vous vous réappropriez son esprit puis son corps afin de lui faire faire ce que vous désirez…

Amada s'interrompt pour aviser l'hybride tremblotante, aux poings serrés de colère malgré tout. Un fin sourire narquois retrousse la commissure de ses lèvres tandis qu'elle la balaie de son regard brut.

— Et si vous êtes d'humeur généreuse et magnanime, vous répondez aussi aux désirs plus ou moins refoulés de votre cible.

— Je vais vous étriper, grince Eleuia, mâchoire contractée et muscles raidis par la fureur. Je vais veiller à vous faire souffrir et hurler grâce avant de…

Le grondement menaçant de la vampire est toutefois étouffé lorsqu'un son explosif et vibrant se répercute jusqu'à nous. Quelques étages plus bas, le verre des larges vitres éclate et se répand sur le sol.

La tour est attaquée.

Chapitre 22

Dans un pur réflexe, je me baisse et porte mes bras au-dessus de ma tête pour me protéger.

Ce ne sont pas quelques éclats de verre qui vont te faire du mal, Allan. Tu n'es plus un simple humain, maintenant. Et puis, l'attaque n'a pas été lancée ici. Pas encore…

Je me redresse immédiatement et suis les regards préoccupés de mes compagnons au moment où une alarme retentit dans tout le bâtiment.

— On dirait que les sbires de Jarlath sont là, déclare Sander d'une voix épineuse par-dessus le son strident.

— On doit partir et vite, ajoute Gillian en se déportant vers notre hôte. Y a-t-il une autre issue que l'entrée principale ?

— Quelle question ! répond la PDG avec ironie. Bien sûr qu'il y en a une, je ne suis pas née de la dernière pluie… Suivez-moi.

Nous nous calons tous sur son pas énergique qui nous mène jusqu'au fond de son bureau, à gauche de la baie vitrée. La sirène rejette ses cheveux en arrière et lisse ses vêtements d'un geste désinvolte – ce qui lui attire des grognements unanimes d'agacement dans son dos – et esquisse enfin un geste vers le pan de mur qui lui fait face. Intrigué, je m'approche d'elle et observe avec étonnement le mur bouger. Il se déporte sur le côté et laisse la place à une porte métallique entourée de boutons lumineux. Un ascenseur.

— Je l'ai fait installer à mon arrivée, il y a des années de cela, explique Amada en appelant l'engin. Peu de gens connaissent son existence, vous serez donc tranquilles. En théorie.

— En théorie ? rebondit Gillian, les dents serrées.

— Je sais lire dans les pensées, pas prédire l'avenir, ma chère. Si quelqu'un de l'extérieur connaît cette installation – ce dont je doute fort toutefois –, je n'y peux rien.

— Super… Nous voilà rassurés…

— Vous préférez peut-être rester ici ?

La réplique acerbe de la sirène est accompagnée d'un bruit sourd ; une nouvelle explosion de verre à l'étage d'en dessous cette fois.

Dépêchez-vous !

La porte s'ouvre dans un chuintement discret devant nous. Sans attendre, nous nous engouffrons à l'intérieur, et je lâche un bref soupir de soulagement. On va pouvoir se sortir de là…

— Amada ? interpelle soudain Eleuia dans mon dos. Qu'est-ce que vous faites ?

Je fais volte-face et découvre avec incrédulité la femme d'affaires devant la cage d'ascenseur.

— Pourquoi vous n'entrez pas ? demandé-je à mon tour en la regardant reculer encore.

— J'ai autre chose à faire, très cher Allan, me répond-elle avec calme et un léger sourire aux lèvres. Je ne vous accompagne pas.

— Quoi ? Mais enfin c'est ridicule ! Ils vont vous tuer !

— J'ai plus d'un tour dans mon sac, voyons. Je ne vais pas me laisser faire docilement…

— Descendez avec nous au lieu de dire des conneries pareilles ! rugit Sander, aussi pantois que moi dans le fond.

— Je ne peux pas. Partez maintenant, dit-elle sur un ton sans appel.

— Amada, la presse encore la guerrière brune, une main en travers de la porte. Venez !

— Je pourrais presque croire que vous vous préoccupez de moi, rit la susnommée, la tête rejetée en arrière. Pourtant je suis persuadée que je ne vous manquerai pas.

Et sur cette ultime phrase, elle appuie fermement sur le bouton du tableau de commande. Avec un geste lent de la main, la sirène nous regarde une dernière fois pendant que la porte se ferme et que je crie mon désaccord.

— Merde ! m'énervé-je. Pourquoi elle a fait ça ?

— Elle a fait son choix, Allan, émet Gillian, ses doigts sur mon épaule. Elle ne voulait pas nous suivre.

— Imbécile, murmuré-je tout bas en secouant la tête. Quelle imbécile…

— Préparez-vous à courir, nous avertit la voix franche d'Eleuia. Nous arrivons.

Nous atterrissons dans ce qui semble être un large parking sous-terrain. Les allées paraissent désertes, aucun son ne vient troubler le silence ambiant de cette zone lugubre. Notre cheffe de file jette de nombreux coups d'œil acérés dans les locaux, puis elle nous donne le feu vert pour sortir de la cabine et nous ruer en direction de la sortie.

Débouchant à l'arrière du building, un vent frais nous accueille et revigore nos sens affûtés. Nous contournons l'édifice, veillons à longer en silence les murs, et observons de loin les dégâts générés par nos ennemis. Des débris de verre se sont répandus sur le bitume, en plus d'une belle foule de badauds, leurs nez levés vers les étages ravagés. De nouveaux bruits de casse retentissent en hauteur et entraînent les exclamations choquées et affolées des humains devant nous.

— Il faut qu'on file sans tarder, souffle l'homme-montagne, un œil sur les vagues silhouettes sombres qui passent dans les couloirs.

— Tous ne sont certainement pas à l'intérieur. Une partie doit être dispersée dans les rues, à attendre les quelques fuyards de la tour,

raisonne la beauté brune, les lèvres pincées.

Trois secondes plus tard, un gargouillement sinistre s'élève dans notre dos, au coin d'une rue adjacente à notre position. Pris d'un frisson d'angoisse, je me retourne et aperçois un homme foncer lui aussi dans cette direction et se faire attraper par une femme, qui lui brise la nuque. Le corps mou s'écroule au sol, à une centaine de mètres, sans vie, les yeux grands ouverts sur le néant. Plus loin, une mare de sang visqueux roule jusqu'au caniveau en se faufilant sous son cadavre.

Le dégoût et la faim me submergent devant cette vision, mais ils sont vite balayés et remplacés par une poussée d'adrénaline lorsque mon regard tombe sur celui de la meurtrière.

Elle nous a repérés.

Ni une ni deux, la créature se précipite dans notre direction, les bras tendus en avant dans le but d'enfoncer ses serres dans mon cou. Toutefois sa course effrénée est interrompue par le corps svelte de l'hybride. Eleuia l'envoie valser dans le décor, puis, à une vitesse folle qui défie l'entendement, elle est à nouveau sur la femme et la transperce sèchement avec le poignard qu'elle garde toujours sur elle. Un coup sec en plein cœur la neutralise, mais la guerrière ne s'arrête pas là. En à peine vingt secondes, elle lui rompt aussi la nuque et use de sa force pour l'étêter. Je suis estomaqué.

Les mains rougies, Eleuia se redresse et s'essuie sur les pans de son pantalon avant de nous rejoindre.

— Au moins, celle-ci ne donnera pas l'alerte, c'est une certitude, déclare-t-elle sans une once d'émotion dans la voix. Nous devons trouver une voiture et dégager.

Ses prunelles incendiaires inspectent les alentours et se figent sur une vieille Dacia noire non loin de là.

— Allons-y !

Nous cavalons jusqu'à l'auto, toujours sur nos gardes, et laissons notre leader prendre le volant. Cette dernière tire les fils de sous le tableau de bord, les dénude et les assemble entre eux pour faire rugir le moteur. Une fois cela fait, elle démarre sur les chapeaux de roue et emprunte des ruelles étroites pour rallier la périphérie de la ville, destination l'aéroport.

— Sander, tu vois quelque chose dehors ? interroge la vampire, concentrée sur la route.

— Je n'en ai pas l'impression, lui rétorque mon ami, les yeux collés au rétroviseur. Mais ça ne veut pas forcément dire que…

— Je sais, le coupe-t-elle avec un soupir étouffé. Ils peuvent très bien être derrière nous…

— Quoi ? Comment ça ? m'imposé-je, au bord de la panique. Je pensais pourtant qu'il n'y avait que cette fille qui nous avait

remarqués. Et tu l'as dit toi-même, Eleuia, elle n'a pas eu le temps de donner l'alerte !

— Rien ne nous dit qu'un ou plusieurs de ses compères ne nous ont pas vus ensuite filer dans cette voiture, avance Sander en se tournant vers moi. Les adorateurs de Jarlath sont ici pour une mission bien spécifique : trouver tous les êtres surnaturels adverses et les massacrer. Si tu cours dans la mauvaise direction, c'est que tu n'es pas avec eux, mais contre eux. Et s'ils te voient t'échapper, ils te poursuivent pour t'éliminer. C'est aussi simple que ça.

— Et vous pensez vraiment que les autres nous ont vus ?

La conductrice passe une nouvelle vitesse et écrase le champignon. Une brusque accélération derrière moi semble lui répondre en écho et nous tendre sur nos sièges.

— Je crois que l'on a notre réponse, maintenant.

— Putain ! rage Sander en frappant du plat de la main la portière. Il faut qu'on les sème !

— Accrochez-vous.

Pied au plancher, Eleuia slalome entre les voitures qui encombrent les avenues principales, et récolte ainsi plusieurs klaxons de protestation sur son passage.

Le véhicule s'amortit sur la route à chaque bond dans les côtes et pentes bien connues de cette ville. Nos crânes menacent de s'écraser à de multiples reprises contre le plafonnier, mais aucun d'entre nous ne proteste. Nous sommes tous à l'affût de nos poursuivants qui, hélas, n'ont pas abandonné. Leur voiture se trouve derrière nous et ils cherchent encore à se rapprocher afin de nous faire dévier de notre trajectoire. Par deux fois déjà, nos ennemis sont parvenus à se coller à notre aile.

— Ele, accélère encore, ils reviennent ! hurle Sander.

— Je fais ce que je peux, mais on ne peut pas dire que le moteur soit extrêmement performant, lui répond-elle, la mâchoire contractée alors qu'elle négocie un nouveau tournant.

— Essaie de virer à gauche, suggère Gillian en scrutant les environs.

— Le trafic est très dense là-bas, on va rester bloqués.

— Justement, contré-je, le cerveau en ébullition. Dès que l'on atterrit dedans, tu fonces entre les voitures et tu prends la première sortie qui se présente.

— Et ensuite ?

— On va débarquer dans une partie de la périphérie que je connais bien, poursuis-je en reconnaissant quelques panneaux et immeubles au loin. On va pouvoir les semer dans des ruelles où la Dacia se fondera très bien dans le paysage. Et où l'on trouvera un autre véhicule aussi.

Mes amis ne disent rien durant de longues secondes, l'air étonnés.

— Comment connais-tu toutes ces choses ? me demande le géant en

me jaugeant.

— J'ai vécu dans cette partie de San Francisco entre mes douze et treize ans. Une de mes familles d'accueil habitait dans le coin et je me suis perdu plus d'une fois dans certaines rues… peu fréquentables, expliqué-je rapidement sans quitter du regard les voies devant nous.

Plus personne ne pipe mot après ma déclaration. Leurs visages se ferment un peu, ils paraissent tristes et dépités pour moi, cependant je ne peux ni les rassurer ni reprendre mes mots. Le temps presse et nous avons d'autres chats à fouetter.

Eleuia vire sur la route indiquée et recommence à partir d'un bord à l'autre des voies de circulation. Ses réflexes vampiriques prennent le relais et lui permettent de zigzaguer promptement et efficacement : les autos sur les côtés défilent à toute allure chaque fois qu'elle les dépasse, et nous assure ainsi une longueur d'avance sur les sbires de Jarlath.

— Là ! Prends cette sortie, indiqué-je à la guerrière, un doigt pointé dans la direction souhaitée.

Elle braque à fond en rétrogradant puis reprend son élan une fois replacée sur la bonne file. Nous remontons la bretelle de sortie, arrivons dans les quartiers que j'ai fréquentés adolescent, et à partir de ce moment-là je deviens le copilote attitré de la Maya.

— Vire à gauche. Garde bien ta droite ensuite sur au moins cent mètres, et après tu pourras prendre une venelle à proximité d'un vieux pont fermé.

— On va prendre ce pont ? en déduit-elle tout en exécutant à la lettre toutes mes directives.

— Oui. Il a été condamné avant que je quitte les lieux, mais je sais que l'un de ses contrebas est une excellente cachette, hors de vue de la route et des îlots à proximité.

— C'est génial ! s'exclame Sander, excité par mon plan.

J'attends pour exprimer toute ma joie et mon soulagement. Tant que nous ne sommes pas sûrs que mon plan fonctionne, il est inutile de se réjouir trop vite, je pense.

Il ne nous faut qu'une poignée de minutes pour rallier notre point de chute. Eleuia se gare sous l'arche la plus solide, en veillant à dissimuler le capot dans l'obscurité de ce début de soirée.

Nous restons l'oreille aux aguets, à guetter le bruit d'un moteur lancé à vive allure, mais rien ne nous parvient. Dix minutes passent ainsi, puis vingt autres, et toujours rien.

— Est-ce que vous pensez à la même chose que moi ? souffle d'une voix basse le Scandinave.

— Je crois que oui, lui répond sur le même ton la sorcière, un sourire rassuré sur ses lèvres.

— On a réussi ! On les a eus !

Je pousse un soupir de délivrance et me renfonce dans mon siège. On a réussi…

Mes compagnons s'extirpent du véhicule, et à peine ai-je posé le pied par terre, que mon mentor me ceint dans ses gros bras forts, ses prunelles azurées pleines de malice.

— C'est grâce à toi, l'ami ! Tu nous as tirés d'affaire !

— Sander… Tu vas finir par l'étouffer.

À l'entente de l'avertissement presque amusé d'Eleuia, l'homme-montagne me relâche sans pour autant ôter ses mains calleuses de mes épaules.

— Tu es plein de surprises, Allan ! continue-t-il de me féliciter. On aurait vraiment été dans la merde sans toi.

— Ça va Sander, ça va, tenté-je de le calmer avec un petit rire. Ne t'emballe pas autant. Il faut maintenant que nous partions d'ici pour nous rendre à l'aéroport.

— Je jubile encore deux minutes et on y va !

Je ris encore et le laisse à son exultation personnelle. J'échange un sourire complice avec Gillian sur mon chemin, content de la trouver bien plus détendue et calme que tout à l'heure. Puis je m'arrête près de la combattante, en train de tester le moteur d'une Mégane. Elle grommelle quelque chose puis se dirige vers le capot pour aller bricoler je ne sais quoi à l'intérieur du moteur.

— Tu t'y connais en auto, on dirait, lui lancé-je depuis la portière côté passager.

— En mille sept cents ans d'existence, j'ai eu la possibilité d'apprendre beaucoup de choses. Notamment comment remettre en marche un véhicule un peu vieilli, rétorque-t-elle sans lever le nez.

Quelques bruits métalliques montent jusqu'à moi tandis qu'elle continue ses manipulations obscures. Une fois qu'elle semble satisfaite du travail accompli, le moteur rugit enfin.

Elle est très forte.

L'hybride ressort de la voiture, une main salie sur la portière, et porte son regard sombre sur moi.

— Tu as eu une excellente idée, c'était bien trouvé. Merci, déclare-t-elle avec un hochement de tête appréciateur.

— Disons que j'ai eu une illumination au bon moment, marmonné-je, gêné, une main dans mes cheveux.

Sa bouche frémit et dessine un sourire qui décuple mon rythme cardiaque. Nous nous regardons, un millier de non-dits passant entre nous, puis la belle brune rompt tout contact pour interpeller nos deux acolytes.

— Gill, Sander ! Nous avons une voiture, on va pouvoir y aller.

Je ravale un soupir en me replaçant sur la banquette arrière, secrètement dépité. Puis, j'indique d'une voix lasse le chemin à

emprunter afin de rejoindre au plus vite notre avion. La partie la plus raisonnable de mon esprit me souffle en continu que ce n'est pas le bon moment pour s'entretenir en tête-à-tête.

Je sais que ce raisonnement est le bon et le seul qui s'impose dans les circonstances actuelles. Cependant, je ne peux m'empêcher aussi de brûler d'envie de revenir sur ce qui s'est passé dans le bureau d'Amada.

« Et si vous êtes d'humeur généreuse et magnanime, vous répondez aussi aux désirs plus ou moins refoulés de votre cible. »

Ces mots signifient-ils bien ce que je crois ? Eleuia et moi serions-nous enfin sur la même longueur d'onde ? Se pourrait-il que je l'attire de la même manière qu'elle m'attire ? Puis-je espérer que son intérêt à mon égard ait évolué ?

Gillian et Sander avaient peut-être raison à ce sujet. Et peut-être que leurs conclusions vont se réaliser plus tôt que ce qu'ils pensaient.

Je ne peux pas toutefois me baser sur de vagues suppositions, qui n'émanent même pas de la première concernée. Et je suis fatigué de nourrir de faibles et secrets espoirs qu'un jour Eleuia voudra peut-être de moi. Le rôle de l'amoureux transi qui aime en silence et de loin me pèse de plus en plus… Dans cette peau, je parais bien plus ridicule et immature que je ne le suis réellement, et ce, même à mes propres yeux.

Eleuia et moi sommes adultes, et bien que cette situation soit plus que sensible et embarrassante, nous ne pouvons pas continuer ainsi. J'ai besoin d'une discussion franche avec elle, je ne peux plus rester dans cet entre-deux inconfortable et électrique. L'abcès doit être crevé, et je suis prêt à faire le premier pas pour, cette fois.

Il faut que nous parlions, et c'est décidé nous allons le faire dès notre retour. Je dois juste encore un peu ronger mon frein…

J'en suis là dans mes réflexions lorsque notre conductrice s'arrête enfin à proximité de notre avion. Comme un seul homme, nous descendons de voiture et claquons les portières. Nous jetons plusieurs coups d'œil méfiants alentour, des fois que nos ennemis nous aient retrouvés, puis nous nous élançons jusqu'à la piste d'embarquement.

Un à un, nous nous engouffrons dans l'appareil et ne retenons pas le soupir de soulagement qui gagne nos lèvres, au moment où nous percevons le vrombissement du décollage.

Nous sommes en sécurité. Nous avons vraiment réussi à leur échapper. Nous allons pouvoir souffler un bon coup et nous calmer…

Nous sommes en sécurité.

Jusqu'à la prochaine fois.

Chapitre 23

— Bon sang… Nous savions qu'il y avait des risques, mais autant… Quelle catastrophe.

Necahual secoue gravement la tête, atterré. Debout devant son large bureau, il pose un regard plein de pitié et de douleur brute sur nous, le front plissé.

Voilà une bonne heure que nous sommes auprès de lui et que nous lui racontons les péripéties de notre court séjour en Californie. Notre compte-rendu est difficile à avaler pour notre hôte : il se sent responsable de ce qui nous est arrivé, mais lui comme nous savions que nous n'avions pas vraiment le choix de faire autrement. Moi mieux que tous les autres. Plus que quiconque, je souhaite mieux comprendre qui je suis et ce dont je suis capable. Et toute occasion d'en apprendre plus, même si elle est dangereuse, est bonne à saisir. Certes, mettre mes compagnons en danger ne me ravit pas, cependant je sais que sans eux je ne m'en sortirais pas.

Ils sont mes piliers. J'ai une chance inestimable de les avoir. Même s'ils me cachent parfois certaines vérités indispensables…

— Vous n'avez reçu aucune nouvelle d'Amada ? l'interrogé-je, en visualisant le visage faussement angélique de la sirène.

— Non. Mais je ne m'en fais pas trop pour elle, dit le patriarche, l'ombre d'un faible sourire sur la bouche. Je suis d'accord avec Amada Lynch lorsqu'elle vous a assuré avoir plus d'un tour dans son sac. Cette femme sait toujours comment se sortir des pires situations.

— Pourtant, une partie de son building a brûlé…

La remarque à peine chuchotée de Gillian est vraie : à notre atterrissage, nous avons surpris les images de l'édifice fumant aux informations nationales. La partie droite de la tour, là où se trouvaient les quartiers de la PDG, a été incendiée. Les premières supputations humaines penchent pour un attentat terroriste.

Ils ne sont pas si loin de la vérité…

— J'ai vu les images comme vous, reprend Necahual sans se départir de son calme légendaire, cependant je suis confiant. Je sais qu'elle s'en est sortie. Amada sait toujours comment s'en sortir.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ? lui opposé-je, les sourcils froncés devant sa confiance inflexible.

— Parce qu'elle a su se tirer de bien pire que cela par le passé… Et parce qu'il s'agit d'Amada Lynch. Elle est plus déterminée et futée que le commun d'entre nous.

Une lueur éclaire son regard brun tandis qu'un rictus plus enjoué

prend possession de ses traits. Il semble vraiment sûr de lui, sûr de ses conclusions. Je hoche pensivement la tête, aussi admiratif que dubitatif pour le coup, et ce mouvement attire à nouveau l'attention du Maya sur moi.

— Vous l'appréciez, me lance-t-il, ses mots résonnant plus comme une affirmation qu'une question.

Je détourne le regard, mal à l'aise, et évite de me tortiller sur place.

— Je ne sais pas, réponds-je avec honnêteté.

— Vous pouvez, vous savez. C'est un être certes très froid et bien souvent dédaigneux, mais qui n'en reste pas moins remarquable et doté d'une intelligence et d'une perspicacité à toute épreuve. Elle sait vraiment lire dans les gens, pas juste dans leurs pensées. Elle comprend qui ils sont, même si à de trop nombreuses reprises, elle le fait savoir d'une manière sèche et blessante.

— Vous l'appréciez. Vous l'admirez, en conclus-je.

— Oui. Elle a beau avoir un sale caractère et rendre chèvre tout le monde, même le plus stoïque d'entre nous, je l'apprécie, c'est vrai.

J'esquisse un sourire en coin devant ce parfait tableau de la sirène, ce qui entraîne celui large et franc de mon vis-à-vis.

— Tu dois bien être l'un des rares, Necahual. Personnellement, je ne l'apprécie pas. Je la déteste même, s'exclame Sander avec mordant et rancune.

Les bras croisés sur son torse, il a adopté la parfaite attitude de l'homme blessé dans son orgueil, prompt aux tendances revanchardes et belliqueuses si l'occasion se présentait. Sa réaction déclenche un rire profond et joyeux chez son interlocuteur.

— Tout le monde ne peut pas plaire à tout le monde, lui réplique-t-il, presque avec philosophie.

Il garde son rictus amusé et secoue la tête, comme pour se remettre les idées en place. Il se tourne ensuite vers nous tous.

— Vous devriez aller vous reposer, à présent, mes amis. La journée a été riche en émotions…

Son regard sage se darde sur le mien avant d'ajouter qu'il tentera de joindre Amada afin d'avoir de ses nouvelles. J'opine du chef, rassuré. Je n'entretiendrai jamais de relation franche et entière avec elle, pas de celle que j'ai créée avec Sander ou Gillian, mais son sort est loin de m'indifférer.

Nous prenons congé de notre chef en lui souhaitant une bonne nuit, puis nous nous retrouvons tous les quatre dans le couloir. Mes yeux parcourent les traits de mes camarades, éclairés par les nombreuses appliques murales, et leur font comprendre avant ma bouche mes attentes.

— On doit se parler, je crois, dis-je ensuite d'une voix sans appel. Nous avons quelques points à clarifier ensemble.

Bonne initiative.

Le berserker et la sorcière échangent des coups d'œil embarrassés et coupables, l'air honteux et dépités, alors que la vampire reste impassible. C'est d'ailleurs la première des trois à remuer les lèvres pour parler à son tour, mais ce qui en sort n'est clairement pas ce à quoi je m'attendais.

— Je ne peux pas rester. Je dois voir certaines personnes pour leur faire part des détails de cette nouvelle attaque.

— Quoi ? Mais quelles personnes ? bafouillé-je, estomaqué par sa énième fuite en avant.

— Tous ceux qui dirigent nos troupes au même titre que moi, plus les autres commandants de nos groupes alliés.

— Mais… c'est insensé. Nous devons vraiment parler ! insisté-je en sentant une vague d'irritation monter en moi.

— Je suis le bras droit de mon père, rétorque la guerrière sans me lâcher de son regard noir. Je suis la première dirigeante de nos troupes martiales. C'est à moi qu'il incombe de tenir les rênes en mettant notamment en place nos stratégies de guerre. Ce qui s'est passé aujourd'hui constitue une nouvelle base de données à exploiter au plus vite pour contrer nos ennemis.

— Ele…, l'interpelle son amie, ses prunelles vertes persuasives enfoncées dans les siennes.

— Je ne peux pas rester, répète la jeune femme sans en démordre. On parlera tant que vous voudrez, mais plus tard.

— *Gaouiadez*[15].

Les mots et le ton soudain plus brusques de Gillian semblent glisser sur son vis-à-vis. Eleuia ne dévie pas de mon visage, ne cligne même pas des yeux alors que la blonde, elle, pince furieusement les lèvres.

— Désolée.

L'hybride tourne ensuite les talons sans écouter les souffles de protestation et de déception dans son dos. Je l'appelle plusieurs fois, mais elle n'en a cure. La Maya se volatilise sans m'écouter.

Elle a littéralement pris ses jambes à son cou. Je n'en reviens pas. Je souffle fort, écœuré par son manque de courage. Je ne peux pas me battre pour me maintenir à flot et contre elle à la fois. J'en ai assez de tout ça.

Rattrape-la et confronte-la, dans ce cas.

Je le ferai, oh oui je vais le faire ! Mais avant, je vais tenter de me calmer au risque de dire ou de faire une grosse connerie une fois devant elle… J'ai aussi d'autres personnes à confronter, et elles se trouvent justement près de moi, immobiles, prêtes à faire face aux représailles qui leur pendent au nez.

— Ne te montre pas trop dur avec nous, Allan, intervient l'homme-montagne après avoir comme lu dans mes pensées. Nous ne pensions

pas à mal…

— Vous m'avez quand même caché une partie de mes aptitudes, balancé-je sans pouvoir retenir une pointe d'acidité dans mes propos.

— Nous sommes désolés, Allan, rebondit Gillian, sincère. C'était stupide de notre part…

— Est-ce qu'Amada a raison ? C'est parce que vous avez peur de cette faculté que vous ne m'avez rien dit ? vérifié-je après avoir pris un instant pour me remémorer les dires de la sirène.

— Notre première motivation a été de ne pas vouloir trop t'en dire d'un coup. Nous ne voulions pas que ce soit trop lourd à supporter… C'est parfois si douloureux et compliqué pour toi de gérer et de… vivre avec tes nouvelles capacités… Lorsque tu as découvert tes dons de télépathe, nous avons voulu ralentir un peu la cadence de tes efforts, juste pour faciliter cette nouvelle acclimatation. Pour que tu puisses te familiariser doucement à cela aussi.

La voix de la blonde est emplie de compassion et de regrets. Elle s'en veut, je le vois dans ses yeux également.

— Cela étant dit, nous ne pouvons nier les « accusations » d'Amada, relève Sander avec la même franchise vibrante dans sa voix.

— Vous avez peur de moi ? soufflé-je avec lenteur, accablé par cette constatation.

— Tu es un être très spécial, extraordinaire, Allan. Encore aujourd'hui, après tout ce que nous avons découvert sur toi, ta nature, tes dons et ton passé, nous ne savons pas vraiment à quel point tu peux l'être…

Mon ami hausse ses larges épaules, l'air démuni et de ne plus savoir quoi ajouter. De mon côté, je m'effondre un peu sur moi-même, le buste incliné vers l'avant.

— Vous avez peur de moi… Vous pensez vraiment que je pourrais vous faire du mal ?

Rien que cette idée me hérisse les poils et forme un poids semblable au ciment dans mon estomac. Je préférerais mourir plutôt que de toucher à un cheveu de leur tête. Ils sont mes amis, ma seule famille… Si je les trahissais, si je les faisais souffrir, je ne me le pardonnerais jamais.

— Allan, écoute-moi, m'interpelle la sorcière en passant ses mains tièdes sur mes pommettes pour me détourner de mon affliction. Nous sommes tes amis, de vrais amis. Nous t'apprécions pour ce que tu es, pour tout ce que tu es. Nous voulons te protéger et t'aider, nous voulons être à tes côtés. Et rien dans tes dons et dans ce que tu es capable d'en faire ne peut surpasser ça. Jamais. Nous avons mal agi en apprenant pour ta part de sirène, nous aurions dû nous montrer plus transparents avec toi dès le départ. C'est ce que doivent faire de vrais amis, les membres d'une même famille entre eux, et nous avons failli à

notre tâche, à notre devoir. Nous pardonneras-tu ?

Ses iris émeraude brillent devant les miens et reflètent toute la tristesse et la honte qu'elle ressent envers elle-même. Jamais personne n'a montré autant de prévenance et de repentir envers moi. Cette femme est une perle et l'homme qui se tient près de mon flanc est tout aussi impressionnant. Ils sont ma famille. La seule que j'aurai à jamais. La seule que je désirais avoir.

— Oui, murmuré-je, encore remué par leurs mots. Bien sûr que je vous pardonne.

Un rictus soulagé rehausse les traits harmonieux de Gillian tandis que ses doigts caressent doucement mes joues.

— Merci… Nous saurons nous montrer dignes de ton pardon.

Je lui souris à mon tour, puis pivote en direction de mon autre mentor.

— Je t'en fais aussi la promesse, mon frère, déclare-t-il avec sérieux.

Mon cœur réagit fortement à cette nouvelle appellation. « Mon frère ». Il est aussi le mien, celui que j'ai toujours rêvé d'avoir.

Je lui adresse un sourire plus large encore alors que Gillian s'éloigne de moi et se replace aux côtés du Norvégien.

Je suis content que nous ayons résolu ce point ensemble, mais pas pleinement satisfait. L'image d'Eleuia flotte dans un coin de mon esprit et me rappelle que le plus dur reste à venir. À cette pensée, mon rictus joyeux s'efface petit à petit, ce qui interpelle mes deux amis.

— Qu'est-ce qu'il y a, Allan ? m'interroge ma guide.

— Il faut que j'aille parler à Eleuia. Ce qu'il s'est passé tout à l'heure, ce qu'a dit Amada… Il faut que nous en discutions.

— À ce propos, Allan… Nous sommes désolés de n'avoir rien fait pour vous sortir de son charme. Elle nous tenait nous aussi, m'explique Sander d'une voix contrite en poussant un soupir.

Je hausse un sourcil, épaté par l'étendue et la force du contrôle d'Amada. Elle tenait trois personnes sous sa coupe en même temps, et elle ne m'a pas semblé une seconde éreintée après cela…

J'espère la revoir bientôt. Elle a tant de choses à nous apprendre…

Je réprime un frisson, sans savoir s'il correspond à du dégoût ou à de l'excitation, et chasse ces réflexions pour me concentrer sur une seule et même chose : Eleuia. Où peut-elle bien être ?

— Je comprends, ne vous en faites pas, les rassuré-je en scrutant l'endroit où elle s'est envolée. Ça n'est pas important.

— Allan ?

Je reviens vers Gillian qui m'observe de ses grands yeux verts.

— Tous les soirs, et ce peu importe l'heure, elle se rend dans une salle d'entraînement. Une fois qu'elle a fait ce qu'elle avait à faire dans le manoir, elle s'enferme quelque temps pour s'entraîner. Je te conseille d'en faire le tour et de pousser jusqu'au sous-sol au cas où.

J'acquiesce, reconnaissant d'avoir obtenu son aide. D'habitude, Gillian ne veut pas se mêler des affaires des autres, encore moins des problèmes existants entre Eleuia et moi. Alors je ne sais pas si ce sont quelques résidus de sa culpabilité qui parlent, ou bien un véritable désir de voir les choses s'améliorer entre nous, mais aujourd'hui la sorcière est disposée à me prêter main-forte.

— Merci, Gill, souris-je.

J'aperçois le clin d'œil complice du géant avant de me ruer dans les couloirs, le cœur battant.

Il me faut une bonne demi-heure pour la trouver enfin. J'ai dû parcourir les ailes ouest et nord avant de décider de me diriger vers les sous-sols. Et Eleuia est là, dans un coin reculé et plus sombre que tous ceux de cette cave gigantesque. L'humidité et le froid ambiants ne la gênent en aucune façon : installée devant un sac de frappes, elle transpire même à grosses gouttes et souffle bruyamment à chaque impact.

Je ne l'ai jamais vue dans cet état. Tous nos entraînements ensemble ne lui ont à aucun moment demandé autant d'efforts, me démontrant ainsi à quel point elle n'a jamais été à pleine puissance avec moi. Là, sous mes yeux, elle s'épuise, expulse de manière acharnée toute la colère et la tension qui la rongent de l'intérieur.

Toutefois, ce n'est pas sur ses frappes haineuses ou sur sa respiration sifflante que je me focalise. Non. Cela devient même secondaire dès l'instant où je réalise ce qu'elle porte.

Téméraire et pleine de fiel, Eleuia n'est vêtue en tout et pour tout que d'un legging serré qui met encore plus en valeur ses jambes fuselées, et d'une brassière semi-longue qui laisse à découvert une partie de son dos.

Depuis que je la connais, je ne l'ai toujours vue qu'avec ses sempiternels pantalons en cuir sombres et ses hauts bordeaux surmontés d'une veste et/ou d'une cape. Le changement est brutal et me laisse sans voix et sans souffle.

Ses longs cheveux bouclés sont assombris par la sueur et collent à son vêtement et à ses épaules tendues. Ses pieds nus tressautent sur le sol pierreux, dansent d'avant en arrière. Ses mains fines sont bandées et serrées en poings pour faire valdinguer en tous sens le sac devant elles. Ses cuisses se contractent dès qu'elle lève la jambe pour réaliser quelques coups de pied. Tout son corps bouge, frappe, se meut sous ses impulsions rudes et autoritaires.

Elle est tonique, agressive, forte, concentrée et puissante. Elle poursuit son acharnement encore et encore, même lorsque résonne dans l'air un craquement ténu et constant indiquant que la corde qui retient son attirail va bientôt lâcher. Eleuia lutte, se bat, assène de nouveaux coups intenses qui dissuaderaient n'importe quel adversaire

de se frotter à elle.

Elle est une guerrière, une combattante née. Chaque mouvement est incrusté dans sa peau tant ils sont tous naturellement bien exécutés. Elle va jusqu'à effectuer un coup de pied retourné d'une très large amplitude dans un cri rageur, les traits du visage contractés et le regard en feu, et c'est cet ultime choc qui met K.O. le sac. Il atteint le sol dans un son sourd alors qu'Eleuia repositionne sa garde, une jambe devant l'autre derrière, les bras repliés devant son visage.

Elle est magnifique.

Son souffle haché ralentit sa course hors de ses poumons, et ses bras perdent peu à peu de leur rigidité. L'air autour de moi est saturé par son odeur, sa fragrance plus épicée qu'à l'ordinaire après son acharnement physique. Elle me vrille le crâne, menace de faire dérailler mon esprit, mais je tiens bon. Nous ne sommes plus dans les rues californiennes bondées, je ne suis plus assailli de mille et une autres tentations en plus de la sienne – qui restera à jamais la plus susceptible de me faire perdre la tête. J'ai plus de recul et de self-control désormais, ce qui me permet d'avancer à pas prudents jusqu'à me trouver cinq mètres derrière sa silhouette.

— À quoi penses-tu ? lance-t-elle à brûle-pourpoint après une éternité, sans pour autant se retourner.

À quel point tu es trop belle et désirable pour être vraie…

— Au fait que j'ai encore beaucoup de chemin à parcourir, réponds-je plutôt en chassant mes autres pensées moins sages. Tu m'as semblé redoutable. C'était très impressionnant.

— Tu fais chaque jour de nouveaux progrès. Le chemin qu'il te reste à faire n'est pas aussi long que ce que tu penses, rebondit Eleuia sur un ton presque distrait, comme si elle énonçait l'évidence même.

Mais pour moi, cela correspond davantage à un compliment, l'un des plus précieux que l'on m'ait fait parce qu'il vient d'elle. Alors je ne dis rien pendant quelques longues secondes, je savoure la sensation revigorante et chaleureuse qui m'emplit à ces mots.

Eleuia est avare en compliments ; elle n'admettrait jamais que c'en est un de toute façon. Mais, moi qui ne cesse de marcher sur des œufs en sa présence, je me délecte de ce petit rien qui compte tant…

— As-tu pu consulter les personnes que tu devais voir ? l'interrogé-je en tentant de garder un ton clair, quasi neutre pour ne pas me laisser transporter.

— Oui. J'ai fait passer les messages qu'il fallait. D'ici une à deux semaines, nous repartirons aux quatre coins des États-Unis pour rallier de nouveaux groupes. Je doute fort qu'ils ne soient pas déjà au courant de ce qui se trame dans les environs, mais toute troupe a besoin d'un leader, alors…

— Tu vas repartir ?

Je tente vainement de ne pas trahir ma déception et ma surprise à cette annonce, tandis que la guerrière attrape une serviette sur le sol, puis déroule ses bandes de protection.

— Bientôt, oui. Il faut que nous soyons les plus nombreux possible. Nous ne savons pas exactement de combien de gens disposent Jarlath, et j'espère toujours que la réciproque est vraie… alors autant se parer à toute éventualité et prévenir tous les groupes de confiance autour de nous.

— La guerre va donc avoir lieu ?

— Elle a déjà commencé, me réplique la belle brune, son regard dans le mien cette fois. Nous n'y avons pas encore pris part, là est toute la différence.

Elle s'interrompt un instant, ses prunelles crépusculaires s'attardent sur la poussière à ses pieds.

— Il est temps que cela change, souffle-t-elle. Nos amis meurent, de nouveaux innocents sont en danger chaque jour qui passe… Nous devons répliquer nous aussi et le faire plus fort qu'eux. Que *lui*.

Soudain, Eleuia me paraît plus déterminée encore que lors de son combat improvisé. La lueur dans ses yeux n'a rien à envier à celle de tout à l'heure : elle est plus sauvage, plus décidée. La combattante qu'elle est sait où est son devoir et a hâte de s'y appliquer, je le sens dans l'énergie électrique que diffuse son corps.

— Tu te sens prête ? lui demandé-je encore tout en m'approchant d'elle, restée près des quelques affaires qu'elle a apportées.

— Je le suis depuis des années, confirme-t-elle avec un sourire sans joie cependant. J'ai passé ces dernières décennies à me préparer pour.

— Tant que ça ?

— Jarlath nous a mené la vie dure plus d'une fois… Ses projets fous sont une véritable obsession. Il a décimé plusieurs groupes « rebelles » comme le nôtre par le passé, et il ne s'arrêtera pas sur sa lancée. Il veut arriver à ses fins. À n'importe quel prix.

Sa tête pivote vers moi et l'expression de son visage est aussi grave que les explications qu'elle me donne. Je retiens un frémissement pour seule réponse immédiate. Nous glissons tous deux le long du mur, accablés. Un mètre de sécurité nous sépare encore tandis que nous nous abîmons dans nos pensées respectives. Comme toujours, je ne tente pas de lire les siennes, du moins j'essaie de ne pas prêter trop grande attention aux quelques bribes qui me parviennent.

Une torture bien inutile, si tu veux mon avis…

Je n'écoute pas ma voix intérieure et lâche plutôt un bref soupir. Je n'ai pas envie de profiter de mes avantages, pas de cette manière. Je choisis plutôt de me creuser les méninges pour enchaîner sur ce qui m'a amené ici à la base, toutefois aucune formulation, aucune entrée en matière adéquate ne me vient.

C'est affligeant. Tant de retenue pour quoi au final… ?

Irrité, je suis sur le point d'entamer une dispute stupide avec cette part de moi tout aussi stupide, quand la solution me parvient de là où je m'y attendais le moins. Un faible murmure intérieur traverse mon esprit et me fait me tourner vers l'origine de la source.

— Tu y penses beaucoup, toi aussi ? lâché-je en scrutant vivement les iris sombres d'Eleuia. Tu penses à ce qui s'est passé dans les bureaux d'Amada.

La belle hybride se referme à ces mots, les yeux plissés par l'irritation et les muscles à nouveau tendus.

— Tu n'es pas censé lire dans mes pensées, tu te souviens ? fait-elle avec froideur. Tu avais estimé toi-même que c'était trop intrusif et irrévérencieux pour les autres.

— Je n'ai pas oublié ce que j'ai dit et je le pense encore, rétorqué-je, un peu piqué au vif. Seulement parfois, trop souvent même, je ne le contrôle pas et ce qui vous trotte dans l'esprit percute le mien. Et comme ce qui te travaille est en écho parfait avec ce dont je voudrais que l'on parle, ça a été encore plus fulgurant.

Eleuia ne pipe mot, une moue dépitée et frustrée sur ses lèvres.

— J'aimerais vraiment qu'on parle de ce qui s'est passé, insisté-je d'une voix plus docile et calme. Ça n'était pas rien et…

— C'était motivé par cette imbécile de sirène. Toi comme moi ne maîtrisions rien.

En clair : elle n'assume pas du tout ce qui est arrivé. Elle est prête à fuir, à me fuir. Encore une fois.

Non.

— Une part de toi l'a voulu pourtant, soufflé-je, obstiné. Amada l'a senti.

— Amada aurait mieux fait de se mêler dès le départ de ses propres affaires ! s'énerve la guerrière, le regard flamboyant de colère.

— Tu ne contestes pas, là.

— C'était stupide et très dangereux ! Le lien qui nous relie est nocif, un vrai fléau. Et il n'y a pas que nous qui courrons le risque d'être blessés, ou pire. Tout à l'heure, les autres auraient pu connaître le retour de flammes…

C'est la première fois qu'Eleuia parle de notre lien et même si ce n'est pas en termes élogieux, je suis épaté qu'elle le fasse.

Ses genoux tremblent légèrement lorsqu'elle se redresse de tout son long, ses mains s'affairant à rassembler ses boucles indomptables.

— C'était stupide, une grosse erreur. Je suis contente que cette sorcière se soit interrompue à temps. Voilà. Maintenant, je vais ranger ce bazar et monter me coucher. Tu devrais en faire autant d'ailleurs.

Ses talons pivotent pour la mener en ligne droite, en direction du sac échoué sur le sol sale. Ses épaules et son dos raides bougent au

rythme de ses pas vifs, mais ces derniers se stoppent net lorsque ma voix, plus douce qu'un murmure, s'élève entre nous :

— Moi, j'aurais voulu aller jusqu'au bout…

Son corps gracile est immobile à quelques mètres de moi et son souffle n'existe plus après ma confession. Le mien accélère petit à petit en même temps que les battements incoercibles de mon cœur dans ma poitrine.

Ma témérité nous surprend tous les deux. Je ne sais pas d'où elle vient, à quel endroit en moi j'ai réussi à puiser la force de lui dire sans détour ce que je pense, ce que je ressens. J'imagine son visage effaré, alors qu'elle est statique, comme paralysée.

Mes dents éraflent ma lèvre inférieure, la nervosité me gagne de seconde en seconde, mais je ne renonce pas. Encouragé par les échos de ma voix intérieure, je me lève à mon tour et continue de lui livrer ce que j'ai sur le cœur.

— Je sais que c'était dangereux. Je n'étais pas dans un bel état, aujourd'hui, j'ai eu mille fois l'impression que j'allais commettre l'irréparable. Avec les passants dans la rue. Avec ceux de l'aéroport. Avec Gillian. Avec Sander. Avec toi…

Je déglutis difficilement après cet autre aveu. Eleuia ne dit toujours rien, dos à moi.

— Je voulais faire couler le sang. Je voulais vider toutes les personnes de leurs entrailles. Je désirais ardemment voir la vie s'échapper de leur carcasse sans valeur. Je désirais devenir un monstre, laisser s'exprimer ce qui sommeille en moi. En chacun de nous.

Je marche vers elle et surprends des frissons courir sur sa peau, mais je ne sais dire s'ils correspondent à une réaction de peur ou d'excitation. Elle et moi sommes faits de la même étoffe ; elle sait très bien de quoi je parle…

— Dans cette rue, sur ce trottoir, j'ai cru me perdre… ou me trouver entièrement, je ne sais pas bien… Mais tu m'en as empêché. Toi, et ton seul regard.

J'inspecte ce dernier lorsque je me poste devant elle. La vampire me détaille elle aussi, moins impénétrable et indéchiffrable à mesure que les mots coulent de ma bouche.

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé à ce moment-là. Toi-même tu ne dois pas bien le savoir non plus… Mais ça s'est produit. Tu m'as calmé, tu as réussi à faire refluer un instant la marée qui menaçait de m'emporter. Toi et ton regard, Eleuia…

La susnommée prend une brève inspiration par ses lèvres entrouvertes alors que je m'approche encore.

— Dans les bureaux d'Amada, quand tu t'es penchée sur moi, j'ai senti cette puissance, ce désir de tout construire et tout détruire à la

fois revenir. Mais il n'était pas seul. Ce n'est pas la seule chose que j'ai ressentie au moment où tu n'étais qu'à quelques centimètres de moi.

J'effectue encore un pas vers Eleuia, au point de presque coller nos bustes l'un contre l'autre. Son cœur, son merveilleux cœur qui me fait saliver malgré moi, tambourine aussi fort que le mien. Ses yeux onyx ne se détachent pas des miens, ils les fouillent, les explorent. Si longuement et profondément que ses membres sursautent lorsque je pose avec lenteur mes paumes sur ses joues.

Je la touche. Je ne la combats pas, je ne tente pas de la saisir alors qu'elle file plus vite qu'une étoile filante. Nous ne sommes pas au beau milieu d'un entraînement. Là, je la touche, elle. Je m'imprègne de la texture si douce de son derme. Je promène timidement mes doigts tremblants sur les contours parfaits de ses pommettes. J'imprime dans mon esprit la fine rougeur qui teinte son visage, proche de celle qui ne quitte jamais ses lèvres charnues.

Elle est sublime. Je meurs d'elle. Je meurs pour elle.

— Je tenais à ce que tu saches que même si ce n'était pas la bonne chose à faire, même si c'était hautement risqué et stupide, poursuis-je à deux centimètres d'elle, la voix vibrante, je voulais t'embrasser. Mon être tout entier désirait ce baiser. Plus que n'importe quoi d'autre.

Son souffle haletant s'écrase sur ma bouche après que j'ai levé son menton à ma hauteur. Je teste une nouvelle fois sur ma langue le goût qu'Eleuia a, ce mélange de sucre et d'épices qui se diffuse depuis sa bouche aussi. Tout m'enivre en elle, mais la puissance de mon attirance et de mon amour fouette plus que jamais mon sang dans mes veines. Nous sommes si proches l'un de l'autre… C'est autant un délice qu'une torture, une récompense qu'une punition.

Les pupilles de ma liée se dilatent, son propre sang pulse dans sa gorge fine qui repose sous mes pouces.

— J'aurais aimé aller jusqu'au bout, Eleuia…, soufflé-je en m'attardant sur ses lèvres offertes.

— Allan…

Mon nom meurt sur le bord de ses lippes et mon index part à leur rencontre pour stopper toute tentative de protestation. Il redessine leur tracé, découvre leur chaleur et leur moiteur. Je retiens un gémissement d'anticipation. J'ai tellement envie d'elle. Je la désire depuis si longtemps…

Embrasse-la.

J'effleure son nez et garde mes mains sur son visage tout en plongeant sur elle. Un bruit guttural remonte en elle et s'échoue sur mes lèvres, un son bas et vibrant de désir refoulé qui finit de m'exciter. Ça m'achève. Ça me brûle.

Eleuia me veut, elle aussi.

C'est ce que nous attendons tous les deux avec impatience. C'est ce

que nous avons toujours voulu…

Mais dès l'instant où je frôle la douceur et le satiné de sa bouche, ma liée recule.

Elle. Recule.

Ses grands yeux alarmés sont ouverts et fixent les miens, une lueur de panique et de regret à l'intérieur.

Non…

Eleuia vacille et s'écarte un peu plus de la chaleur de mes bras, son regard toujours ancré dans mes orbes perdus.

— Je… je ne peux pas.

Son chuchotement résonne comme un cri déchirant et destructeur dans ma poitrine. Il me laisse sans voix et instaure une nouvelle brûlure en moi qui n'a plus rien à voir avec celle qui me consumait tout à l'heure.

— Je suis désolée, continue encore la guerrière, ses poings tremblants et serrés le long de son corps. Allan…

Mon nom soufflé sur ce ton suppliant me lacère de toutes parts. Il me pousse à fermer brièvement les yeux sous le coup de la douleur.

— Pardon, conclut-elle avant de se détourner et de disparaître dans l'un des boyaux.

Ma tête se vide, seulement habitée par l'écho insupportable de ses pas qui s'éloignent de moi. Mes genoux fléchissent. Je suis fauché, terrassé par la souffrance qui se déverse dans chaque parcelle de mon être. Je tombe. Je tombe tant sur le sol rude qu'à l'intérieur. Je m'effondre. Je bascule. Mes membres sont parcourus de spasmes violents, mais je n'en ai que faire. Ce n'est rien comparé à la plaie purulente qui balafre mon cœur désormais.

« Je meurs d'elle. Je meurs pour elle. »

Ça n'a jamais été aussi vrai qu'en cet instant…

Elle est encore partie…

Je baisse la tête et les épaules, vaincu. Quelques larmes, qui refusent de couler, brouillent ma vue. Ma poitrine s'ouvre en deux, tailladée et écartelée. Je suis éraillé de douleur.

Parce que je suis maudit d'aimer une femme qui me fuit…

Chapitre 24

Les jours enneigés et glacials ont cédé la place à ceux pluvieux digne d'un début de printemps placé sous les pires auspices. La pluie grinçante s'abat sur la bâtisse solide du domaine, plus virulente et acharnée de semaine en semaine. Le vent qui l'accompagne érafle les arbres alentour, leur font perdre leurs précieuses branches et feuilles, indispensables pourtant pour le renouveau de cette nouvelle année.

La terre fertile faiblit face à l'air courroucé, l'eau triomphe sur la chaleur du soleil… Et aujourd'hui, j'ai décidé de contribuer à ce déchaînement de la Nature.

Le déluge qui sévit abat ses trombes d'eau sur moi, alors que je me tiens dehors, au beau milieu des champs entourant le domaine. Nez levé vers les cieux enragés, j'observe la menace noire qui réside au-dessus de ma tête. Tout n'est plus que ténèbres et grisaille partout. Le vent fouette mon visage trempé, cinglant, et emporte tout ce qui est à sa portée dans son sillage.

— Allan !

Je suis étonné de réussir à entendre ce cri au milieu de cette agitation. L'averse est si forte, j'aurais cru que rien n'aurait pu venir troubler cette pluie torrentielle… Mais c'était sans compter sur la voix tonitruante de Sander.

— Allan !

Il est à un petit kilomètre de moi. Il ne lui faudra qu'une poignée de secondes pour me rejoindre, même si le temps est hautement mauvais et dangereux.

Je reporte toute mon attention sur les nuages oppressants qui me surplombent et les analyse, concentré. Tranquillement, ma main droite s'élève au niveau de mon poitrail tandis que mes paupières s'abaissent. Je prends une courte inspiration et visualise par la pensée le ciel entravé, l'eau sévère, les bourrasques sifflantes…

Mes doigts bougent, font tourner mon poignet plusieurs fois sur lui-même, et le résultat ne se fait pas attendre plus longtemps. Comme pour imiter mon mouvement souple, quelques nuages tourbillonnent sur eux-mêmes, grossissent encore et créent un vortex en leur sein. La vitesse de ma paume accélère à l'instar de la tempête. Des éclairs éclatent dans le ciel, le tonnerre gronde et vrombit dans l'air saturé d'électricité… et une tornade aux teintes de l'Enfer prend racine dans les terres malmenées devant moi.

Le vent nourrit ce tourbillon et le pousse à avancer dans la direction que je lui indique. Mon contrôle est entier et dévoué à la tourmente

que je répands, du ciel à la terre. L'averse redouble d'intensité, le souffle de l'air devient ouragan et l'orage fait trembler les champs.

— Allan !

Cette fois, mon guide m'a rejoint et s'arrête brutalement à mon côté. Son regard azuré s'écarquille devant le spectacle infernal qui se joue, puis ses mains agrippent mes épaules.

— Allan ! Qu'est-ce qui te prend ? hurle-t-il par-dessus l'écho sinistre de la tornade. Arrête ça !

Je réfléchis à ses propos sans lâcher mon emprise sur les éléments. Ce que je fais ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne le sais plus depuis des jours déjà. Depuis qu'Eleuia m'a abandonné une nouvelle fois.

— S'il te plaît, Allan, arrête ça et parlons !

Pour dire quoi de plus ? À quoi rimerait une nouvelle discussion sur l'attitude de cette femme ?

Huit jours. Cela fait huit jours qu'elle s'est éclipsée en me laissant comme un minable, seul et le cœur brisé dans les souterrains. Et en huit jours, ce que j'ai à dire sur ce qui s'est passé n'a pas changé : Eleuia a refusé de m'embrasser. Eleuia m'a fui. Eleuia ne veut pas de moi.

Eleuia ne m'aime pas.

Un éclair vibrant s'abat à deux cents mètres de nous et laisse une trace de brûlure énorme qui dévaste toute la verdure dans son rayon. Un juron s'échappe de la bouche béante de mon ami au moment de l'impact. Sa tête pivote sèchement dans ma direction.

— Tu veux nous tuer ou quoi ? Bon sang, Allan !

Ses yeux vont et viennent entre moi et le ciel éventré par le cataclysme. J'observe distraitement sa gorge monter et descendre lorsqu'il déglutit, inquiété par les grondements et craquements lugubres. Pendant ce temps, mes doigts s'agitent encore, mus par une volonté sourde et exigeante que je veux laisser parler. Qu'elle s'exprime. Qu'elle lâche tout ce qu'elle a en réserve. Qu'elle me libère, si une telle chose est encore envisageable.

Sander passe en revue les premiers dégâts que j'ai causés, ma main déterminée et mes paupières qui se referment pour faciliter ma concentration. Une lueur de réelle panique refait surface dans ses prunelles de glace.

— Allan…

Je sens ses doigts gourds se poser sur mes épaules. Son souffle brisé caresse par intervalles irréguliers mon visage presque apaisé.

— Je sais que tu souffres, lâche Sander sur un ton à la fois doux et suppliant. Je ne peux même pas envisager l'intensité de la douleur qui te fauche… Je ne peux pas me représenter à quel point ça te déchire de l'intérieur.

Il fait une courte pause pour inspirer longuement.

— Quand je m'imagine perdre Gillian, si ça devait arriver… Je suis sûr que je me sentirais vide et brisé. J'aurais la sensation que plus rien ni personne ne pourrait jamais me rendre heureux, souffle sa voix torturée. Et je ne suis même pas lié à elle…

Les cieux s'ouvrent à nouveau pour laisser passer un éclair et le vent mugit plus violemment encore. Ses paroles libèrent un peu plus le poison qui court dans mes veines, qui asphyxie mon âme et broie mon cœur.

— Je ne vais pas te mentir, je ne sais pas si, au cas où elle continuerait de te fuir, tu pourras t'en remettre. Je ne sais pas si tu iras mieux. Je ne sais pas si elle va enfin changer d'attitude. Je ne sais plus…

Mon mentor semble soudain aussi perdu et déboussolé que moi. Ces perspectives et incertitudes l'inquiètent réellement. Il a conscience, tout comme moi, qu'il n'a aucune emprise là-dessus.

— J'aimerais pouvoir être plus optimiste et avoir de bonnes raisons de l'être… Mais même en lui passant tous les savons possibles et inimaginables, elle reste une sacrée tête de mule, grogne Sander en grinçant des dents.

Je fronce les sourcils.

Non. Ils ne doivent pas l'engueuler ou chercher à la faire changer d'avis. Ça doit venir d'elle et seulement d'elle. Si elle ne veut pas de moi… personne ne doit l'y forcer. Ça ne rimerait à rien.

— Tu dois rester fort, Allan, reprend le Norvégien en serrant sa poigne sur moi. Je sais que tu ne le veux pas, que tu t'en as plus les ressources, mais il le faut pourtant.

En réponse, la tempête se rebelle, comme pour noyer ses directives insensées.

— S'il te plaît, Allan ! Ne dévaste pas tout. Ne te dévaste pas toi-même. Tu dois tenir !

Le tonnerre roule, plus puissant que jamais ; la tornade tourne à grande vitesse ; la terre fume là où la foudre tombe.

— Allan !

Mais je ne veux plus l'écouter. Je ne veux plus non plus entendre le rugissement de la douleur qui me dévore à petit feu. C'est trop insupportable… Alors j'augmente le volume des catastrophes que je déchaîne. J'étouffe presque tout le reste ainsi.

Les éclairs jaillissent à tout va, embrasent autant le ciel que les champs brûlés. Mes paupières ne sont pas une barrière suffisante à leur dévastatrice clarté ; ils frappent, et frappent encore la terre à des kilomètres d'ici comme celle à nos pieds. Chaque impulsion de ma colère, chaque fibre de ma douleur est une nouvelle strie lumineuse qui pourfend les ténèbres et les abysses que j'ai créés.

Cependant Sander n'a pas dit son dernier mot.

— Regarde-moi, Allan !

Peine perdue. Je refuse de le faire.

Je sens sa tête se pencher un peu plus près sur mon visage, réclamer ainsi toute mon attention. Quand il rouvre la bouche, je ne peux pas assourdir le ton vibrant qu'il emploie.

— Allan… Ne perds pas le contrôle.

Ces cinq mots sont un véritable électrochoc. Je me fige sur place, cesse tout mouvement de la main. Mon regard troublé rencontre ses orbes francs et sérieux, qui me communiquent un message que je ne peux ignorer.

Non… Perdre le contrôle, je ne peux pas. Je n'en ai pas le droit. C'est la pire chose qui pourrait arriver…

Tout autour de nous, la Nature se calme peu à peu. Le vent s'apaise, le déluge tempère ses ardeurs, la tornade se délie lentement, ne devenant plus qu'un vague souvenir. Seul l'orage persiste et se déplace vers d'autres contrées. Son bourdonnement s'échappe, perd en intensité alors que je continue à fixer mon ami dans les yeux.

— Ne perds pas le contrôle, répète-t-il comme un mantra. Tu es plus fort que ça.

— Ne pas perdre le contrôle, chuchoté-je à mon tour. Je ne dois… pas perdre le contrôle.

Il acquiesce d'un mouvement souple du menton, puis son nez se lève pour inspecter le ciel. Les nuages de pluie sont toujours là et ils déversent leur eau froide en de fines gouttelettes. Un courant d'air vif sévit encore sur le domaine, mais il n'est plus dangereux. Tout est redevenu normal.

Le son de l'averse est le seul qui vient troubler le silence qui s'est installé entre nous. Les traits et les cheveux dégoulinants, Sander me scrute longuement, évalue ma capacité à tenir le coup. Puis il pousse un court soupir.

— Viens, me dit-il, un bras réconfortant autour de moi. Rentrons maintenant.

∞ ∞ ∞ ∞

Après m'avoir raccompagné dans ma chambre et fait couler un bain pour me revigorer, Sander m'a laissé seul une bonne heure et demie dans la baignoire. Il tenait à ce que je me détende, à ce que je ne pense plus à rien un petit moment, le temps pour moi de reprendre des forces.

Les vapeurs d'eau chaude s'élèvent au niveau de mes narines et apportent avec elles l'odeur fraîche et parfumée du bain. Depuis mon entrée dans la salle de bain, j'essaie de respirer à fond ce parfum pour me calmer et appliquer les directives de mon guide… Mais ça ne porte

pas vraiment ses fruits. Avec un soupir, je sors de l'eau et me sèche.

La seule chose qui obnubile mon esprit, c'est mon attitude dans le champ. J'ai été d'une bêtise monstre… Toute cette souffrance, toute cette rage, toute cette colère qui s'est déchargée en véritable début d'apocalypse sur Terre… C'était dangereux, stupide et ridicule.

Si je n'avais pas su le contrôler, si j'avais laissé mes émotions néfastes me dépasser et me submerger entièrement, j'aurais causé de très, très gros dégâts. Je m'en serais pris à tout ce qui était sur mon passage, sans distinction aucune. J'aurais eu des morts sur la conscience, et très certainement parmi eux, la mort de mes proches.

Je ne dois jamais perdre le contrôle ! Je suis un être trop instable et mortel pour me le permettre. La vision de cauchemar d'un moi difforme et monstrueux me revient en pleine face et se placarde en première ligne dans mes pensées. Ce moi qui hante parfois mes rêves ne doit jamais voir le jour.

Je ne peux pas me laisser aller à mon désespoir : il causerait ma perte et celle des gens auxquels je tiens. La fureur et la tristesse qui m'habitent doivent-elles aussi être refoulées. Je n'ai d'autre choix que de les tenir éloignées.

Tout ça parce que j'aime une femme qui ne veut pas de moi…

Dans un geste rageur, je propulse une brosse contre le mur devant moi, au moment où la porte s'ouvre dans mon dos. Sander est de retour et hausse un sourcil en regardant l'objet brisé sur le sol. Nous nous dévisageons quelques longues secondes, puis dans un soupir, je lui présente des excuses et ajoute :

— Je te promets que c'est la dernière fois que je perds mon sang-froid.

Le berserker approche sans un mot et prend un tabouret sur lequel il s'installe. Il semble fatigué, harassé depuis quelque temps. Je me mords l'intérieur de la joue en réalisant que ma comédie de tout à l'heure n'a pas dû l'aider.

— Tu es jeune, Allan. Tu sauras mieux te maîtriser au fil du temps, répète-t-il pour la énième fois cette sorte de doctrine qui me rassure autant qu'elle m'agace.

Je pousse un nouveau soupir, vite suivi par celui de mon acolyte.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va…

Hormis l'immense honte que je ressens, ça va.

— Tu te trouves plus calme ?

— Oui.

— Bien. Parce qu'il faut que l'on aille dans la salle à manger, maintenant, m'annonce-t-il.

— Pourquoi ?

— De nouvelles attaques ont eu lieu ce matin, chez des amis plus à

l'est.

Je me rembrunis immédiatement. Dans la semaine écoulée, trois assauts ont été menés à l'encontre de groupes alliés, laissant derrière eux plusieurs victimes. Si on compte cette attaque en plus, c'est la quatrième donc, et au vu de l'expression fermée de mon mentor, le nombre de morts est tout aussi conséquent là encore.

— Il y a déjà eu une réunion ce midi pour en parler, mais celle de ce soir a pour but d'accueillir de nouvelles troupes avant leur départ en direction du sud. Ils bougent très vite et cherchent à nous affaiblir par tous les moyens.

Les sourcils du berserker se froncent et creusent un pli au-dessus de son nez. Il s'inquiète beaucoup et regrette de ne pas être sur le terrain. Son esprit m'est de plus en plus limpide et ces derniers jours, c'est tout ce qui prédomine ses pensées. Sander est un guerrier, il a toujours eu sa place dans les combats et batailles. Il se demande donc quand l'on fera appel à lui, où il sera affecté, etc. Il a peur, il a hâte, il rechigne à nous laisser derrière, Gillian et moi, il se tient prêt… il attend et se blinde jour après jour.

Je ne commente pas le maelström de sensations et réflexions confuses qui l'habite, et ravale la boule d'angoisse qui se forme dans ma gorge en l'imaginant partir au front et ne jamais en revenir. Je ne dois pas penser à ça maintenant…

— Pourquoi le sud ? demandé-je plutôt après m'être éclairci la voix.

— C'est vers là qu'ils semblent se diriger, d'après certains de nos hommes. Les autres fois, nous n'avions pas pu les suivre à la trace, ils paraissaient s'envoler tout de suite après, sans aucune piste dans leur sillage. Mais aujourd'hui, la donne a changé : des soldats, qui arrivaient sur les lieux, juste après le massacre, sont parvenus à les retrouver. Ils nous envoient des rapports toutes les deux heures.

— C'est formidable, dis-je avec un sourire plus confiant.

— Oui. Un bataillon est déjà sur place, prêt à les cueillir, mais deux-trois troupes en plus ne seront pas de trop.

Sander écarte son siège lorsqu'il se remet debout à la fin de ses explications.

— Allez, viens, il faut que l'on se tienne informés le plus possible de tout ce qui se passe.

— J'arrive, acquiescé-je, prêt à attraper mes vêtements pour m'habiller.

— Allan ? Je… Il y a de grandes chances qu'*elle* soit présente, souffle mon ami, une lueur d'appréhension dans le regard.

Mes mains, qui enserraient déjà la serviette autour de ma taille, raffermissent leur prise. Je ferme les paupières. J'ai été bête de ne pas y penser plus tôt…

Yeux clos, j'inspire lentement par le nez, absorbe en silence

l'uppercut de douleur qui tord mes entrailles. J'expire une fois, inspire une deuxième fois, puis plante un regard dur et déterminé dans celui de Sander.

— J'enfile rapidement des vêtements et je te rejoins devant ma chambre dans cinq minutes.

Abasourdi, il acquiesce tout de même puis quitte la salle de bain. Comme un automate, je me débarrasse de ma serviette, attrape le jean et le pull qui traînent près de mon lit pour les mettre. Et durant les cinq minutes que me prennent ces opérations, j'étouffe le mal qui me ronge, déglutis la cendre dans ma bouche et me redresse droit comme un piquet, décidé à affronter ce qui m'attend dans cette salle à manger.

Le trajet jusque là-bas se déroule dans le silence total. Sander et moi avançons, d'un pas sûr et décidé, chacun plongé dans ses pensées… plus houleuses que notre démarche. Je respire à fond, tente de me concentrer plutôt sur les déroulé et contenu de la réunion qui va suivre. Je dois tout faire pour me blinder, pour ne pas flancher.

— On a sans doute du retard, m'informe mon mentor lorsqu'il s'arrête et tend l'oreille devant la double porte. Ils ont déjà commencé.

Sans perdre plus de temps, il enclenche la poignée et entre, moi sur ses talons. Beaucoup de gens sont rassemblés et les discussions sont animées entre eux. Nous nous asseyons sur un bout de table du fond, qui a été laissé vacant, et écoutons attentivement les décisions qui sont prises. Je fais un véritable effort pour rester focalisé là-dessus et ne pas me mettre à fouiller les lieux pour capter l'emplacement exact d'Eleuia. J'ai su qu'elle était ici à l'instant où je suis entré : comme toujours, sa présence – et maintenant quelques-unes de ses pensées – m'a frappé de plein fouet.

Reste concentré, Allan. Ils parlent des ennemis et de l'offensive qu'ils pensent mener contre eux.

Les chefs de guerre des groupes alliés veulent scinder le plus possible les troupes pour les renvoyer dans les régions qui ont été attaquées. Il reste des survivants qui ont préféré demeurer sur place, sur leurs terres : il faut donc pouvoir les protéger et les rapatrier en cas de nouveaux assauts. Des attaques qui risquent fort de se reproduire aux mêmes endroits, car, comme l'avance justement l'un des meneurs, le but ultime de Jarlath est d'éradiquer tous ses ennemis : à un moment ou à un autre, il reviendra donc tuer les survivants en sursis.

Les leaders choisissent aussi de laisser une garnison importante ici, au domaine. Les troupes de Jarlath ne nous ont pas encore rendu de visite, mais là encore ça ne saurait tarder. À force d'accueillir de nouveaux groupes et plusieurs réfugiés, nous devenons une menace très sérieuse à éliminer au plus vite. Néanmoins, nos adversaires ont

besoin de trouver autant d'adhérents que nous, ce qui demande un peu de temps.

J'apprends – comme d'autres dans la salle, à l'entente de quelques hoquets surpris – que leur maison mère se trouve à une centaine de kilomètres de la nôtre, elle aussi perdue dans un vaste espace difficile à dénicher. Et à l'instar de la demeure de Necahual, elle se solidifie, se fortifie de soldats en tout genre pour nous affronter. Ainsi, les deux pôles principaux sont en stand-by pour l'instant et chacun attend les premiers mouvements offensifs de l'autre pour agir.

Pour résumer, le gros du plan est donc de lutter sur des zones plus petites et aux dommages moindres, car déjà dévastées/dépeuplées en partie ; de s'assurer que l'ensemble de nos troupes avance uniformément et fasse des rapports réguliers sur les événements ; de protéger les maisons alliées toujours debout comme la nôtre, et qui mettent à l'abri de nouveaux êtres surnaturels ; de devenir plus nombreux encore pour gagner le combat ; et enfin, de garder la tête froide et les nerfs solides.

Et aussi étrange que cela puisse paraître, c'est le dernier point qui est le moins simple à mettre en pratique.

L'ambiance dans cette salle est étouffée par la tension, la peur, la colère. Les hommes et femmes plus aguerris se contiennent mieux, mais dans l'ensemble, l'humeur n'est pas au beau fixe.

— Bien, je pense que tout le monde ici sait ce qu'il a à faire, s'exclame un homme blond d'une trentaine d'années en nous observant tous. Ceux qui peuvent encore se reposer, profitez-en et retournez dans vos chambres. Pour les autres : nos départs respectifs sont prévus pour dans une heure, alors allez préparer vos paquetages, mangez un morceau, et rendez-vous dans la cour arrière.

Des acquiescements s'élèvent dans la pièce, puis la communauté se disperse petit à petit. Sander et moi restons assis à nos places, et au passage de certains de nos camarades, mon ami échange quelques mots avec eux, désireux de connaître leurs affectations respectives. Quelques minutes s'écoulent ainsi avant que notre sorcière préférée nous rejoigne, un sourire timide et hésitant aux lèvres.

— Salut, lui soufflé-je avec un hochement de tête.

— Salut… Comment te sens-tu ?

Ses orbes scrutent prudemment mon visage. Toute la semaine, Gillian a marché sur des œufs avec moi et je ne doute pas qu'elle ait eu connaissance de mon acte de folie du jour… Elle cherche à lire en moi, à déceler les nuances de mon aura, et ce qu'elle découvre lui fait pincer la bouche de tristesse.

— Je suis vraiment désolée, Allan…

— Ne t'excuse pas, tu n'y es pour rien. Et je me sens mieux maintenant.

Elle ne répond pas, mais je vois bien qu'elle ne me croit pas. Cependant, elle comme moi allons devoir nous contenter de cela pour l'heure, car Necahual m'interpelle soudain.

— Allan ! Je vous cherchais.

— Bonsoir, Necahual, le salué-je au moment où il s'arrête devant moi.

— Cela fait bien une bonne semaine que nous ne nous sommes pas vus. Comment allez-vous ?

Je ne lui réponds pas tout de suite, attiré par les silhouettes qui se rapprochent de lui, dans son sillage… dont une qui m'est très familière.

— Je vais bien, dis-je avec automatisme en échangeant une œillade morne avec Eleuia.

— Auriez-vous un moment à nous accorder ? me demande mon hôte avec un geste du bras pour les ombres qui le talonnent.

— Bien sûr.

Aimanté à son regard bien malgré moi, je reviens sur Eleuia. Ses prunelles brillent alors que le reste de son visage semble éteint. Un drôle d'éclat les habite, assez proche de celui qui grésille à l'intérieur de moi et qui me surprend donc : de la douleur. Elle brûle au fond de ses yeux, se mêle aux ténèbres qui la retient, et même lorsque son père se tourne vers elle pour reprendre la parole, cette émotion ne disparaît pas complètement. Elle est atténuée, mais pas inexistante.

— Voilà, hier soir, j'ai reçu un appel d'une de mes connaissances incubes qui souhaitait avancer votre rencontre avec lui et ses autres amis. Initialement, vous le savez, ce rendez-vous était prévu pour la semaine suivante, m'explique le patriarche, mais cette personne a très envie de vous voir.

— Ah ? fais-je en haussant un sourcil surpris.

— Ses amis aussi, d'ailleurs. Ils ont beaucoup entendu parler de vous.

À l'instar de mon guide, je fronce les sourcils à cette annonce. Comment ont-ils bien pu entendre parler de moi ? Mon existence, en dehors de ces murs, est quasi secrète, nous y avons veillé. Ce que je suis ne doit pas s'ébruiter, les avertissements d'Amada et de Necahual, il y a des mois de cela, ont été claires : des personnes mal intentionnées, comme Jarlath, pourraient vouloir me mettre la main dessus et m'exploiter comme arme. Je dois rester discret donc et ceux qui me connaissant doivent l'être tout autant.

— L'établissement où résident cette connaissance et ses amis est assez populaire, et certains de nos hôtes y ont leurs habitudes, continue encore Necahual. Ils ont sans doute évoqué vos capacités hors norme devant ces incubes et succubes…

Sur la fin, mon interlocuteur pivote vers une table derrière lui, où

sont installés quelques hommes, et les foudroie du regard. Ces derniers, qui épiaient avec nervosité notre conversation, baissent la tête, les joues cramoisies, et font mine de boire à grands traits leur verre.

Une vague de colère monte en moi et mes poings se serrent durement pour la contenir au mieux.

— Je vois, répliqué-je avec sécheresse. Et à quand a été avancé ce rendez-vous ?

— À demain, minuit. Ils ont lourdement insisté…, souffle mon chef avec un air d'excuse.

Je soupire et passe une main dans mes cheveux, tout en hochant la tête. Je n'ai pas la possibilité de refuser ou de reporter, de toute façon…

— Pour plus de sécurité, vous serez accompagné d'une escorte. Les personnes que voici, en plus de vos compagnons habituels, bien sûr.

Six hommes et femmes, sans compter Sander, Gillian et Eleuia. Je hausse un sourcil devant ce nombre.

— Ce n'est pas trop ?

— Je ne prendrai plus aucun risque désormais. Ce qui s'est passé la dernière fois aurait pu très mal finir… Si vous deviez subir une attaque, je veux être sûr que vous serez assez nombreux pour vous défendre et vous échapper efficacement.

Le ton de sa voix est sans appel. La situation actuelle met les nerfs de Necahual à rude épreuve. Il est fou d'inquiétude et de colère, même s'il tend à les contenir. Ses prunelles couleur d'automne me fixent et s'assurent que le message est bien passé. Le patriarche est le seul à ne pas trouver gênant ou intrusif de me voir capter les méandres de ses pensées : aujourd'hui même, il trouve cela nécessaire et primordial pour que je comprenne les enjeux et dispositions du moment.

À nouveau, j'acquiesce en silence, et satisfait, Necahual reprend pour tout le monde.

— Vous partirez deux bonnes heures avant, les voitures sont déjà prêtes pour vous. L'établissement se situe dans la périphérie nord-est de Seattle.

— Nous nous rendons sur un lieu de travail donc ? Un travail de nuit ?

— Si l'on veut, me répond-il avec un sourire énigmatique.

— Quel genre d'établissement est-ce au juste ? insisté-je un peu, vaguement inquiété par cette réponse évasive.

— Un genre qui va vous étonner je pense, cher Allan ! s'esclaffe-t-il doucement.

Un bruit sourd s'élève derrière lui et nous pousse à nous tourner dans sa direction pour découvrir le visage fermé et la mâchoire verrouillée d'Eleuia. C'est elle qui a… feulé ?

De plus en plus perplexe, je reviens sur les traits amusés de son père et ne comprends décidément rien à ce qui se passe.

— Je vous abandonne, mes amis, j'ai d'autres personnes sur le départ à aller voir. Reposez-vous bien, et bonne chance pour demain !

Necahual prend donc congé de nous, avec un dernier clin d'œil pour la route. Et déjà son esprit s'est détourné de notre conversation, m'empêchant donc de le fouiller plus avant pour comprendre ses paroles sibyllines. Comme un fait exprès… Qu'est-ce que ça veut dire ?

Resté en retrait jusque-là, Sander s'approche de l'un des hommes de l'escorte pour régler de menus détails pour demain, puis une fois cela fait, nous commençons à nous disperser.

— Allan !

C'était toutefois sans compter sur Eleuia qui, au lieu de tourner les talons, a fait un pas vers moi et arbore une expression tourmentée.

— Je pourrais te dire un mot, s'il te plaît ? quémande-t-elle.

J'inspire longuement, ravale l'intense brûlure que me cause le simple son de sa voix, et m'écarte de mon meilleur ami.

— Je te rejoins plus tard, lui lancé-je en croisant son regard grave. Prends les devants.

Il opine, muet, puis franchit les portes doubles, accompagné par Gillian. La salle à manger est quasi déserte maintenant que la réunion est terminée ; seules deux tables, assez éloignées de nous, sont encore occupées.

Plus austère que jamais, je me poste droit devant elle et attends qu'elle s'exprime. Le grand vide qui s'est installé cette dernière semaine dans ma poitrine a au moins le mérite de me faire paraître imperturbable et froid.

La guerrière, l'air mal à l'aise, ne sait pas par où commencer et mordille sa lèvre inférieure. En quête d'inspiration, elle pose un regard terne sur moi et j'aperçois à nouveau cette étrange lueur à l'intérieur.

— Je… Je ne saurais pas te dire à quel point je suis désolée. Et démunie…

Ses paroles sont hésitantes, l'équivalent d'un souffle aussi léger et fragile qu'une brise d'été.

— Ce qui s'est passé la semaine dernière…

— Nous n'avons pas à en reparler, la coupé-je en ne la voyant pas poursuivre. Je pense même qu'il n'y a rien à dire de plus là-dessus.

Les prunelles obsidiennes se gorgent de surprise et de chagrin mêlés que je peine à comprendre et même à accepter. Elle n'a pas le droit d'être triste. Elle m'a rejeté à de multiples reprises, c'est ce qu'elle voulait. C'était son choix, pas le mien.

— Allan… Je regrette, je ne voulais pas te blesser…

Chaque fois que mon nom roule dans sa bouche, je me consume un peu plus. Le feu me déchire, m'éventre, plante férocement ses griffes

au niveau de mon cœur pour l'écharper.

« Je ne voulais pas te blesser »… Si j'en avais la force, je rirais. Le simple fait de la regarder me blesse. Le fait de respirer le même air qu'elle me blesse. Le fait de ne pas pouvoir la toucher me blesse.

Et le fait qu'elle ne veuille pas m'aimer m'anéantit.

Je ferme brièvement les paupières pour me calmer, puis les rouvre sur le désappointement qui l'habite.

— Oublie ça, murmuré-je sans grande conviction au fond, mais avec une voix ferme pour la convaincre. Ça n'a pas d'importance. Nous avons d'autres chats à fouetter en ce moment, alors mieux vaut se concentrer là-dessus.

— Mais…

— Nous n'avons plus de temps à perdre. Et tu as très certainement d'autres choses plus urgentes à faire, là tout de suite.

— Allan…

— On se retrouve demain, dans les garages. À dix heures.

Et sur ce, sans plus lui accorder un regard, je pivote et me dirige vers la sortie. Eleuia m'appelle une seconde fois, plus pressante cette fois, mais je ne l'écoute pas. J'accélère le pas, tente de réguler ma respiration chaotique et secoue mes bras tremblants.

J'essaie d'effacer de mon esprit l'air affligé d'Eleuia, mais la douleur, elle, ne l'oublie pas. Elle s'en sert pour se nourrir un peu plus et menace de me faire sombrer dans la folie et le désespoir, tant elle me consume encore.

Chapitre 25

Les kilomètres jusqu'à Seattle défilent, avalés par les roues des véhicules puissants à notre disposition. Assis à l'arrière, je devine le paysage à travers la vitre battue par la pluie : des dizaines d'arbres penchés par le vent, une brume fine accrochée au sol, et des nuages bas et sombres. Les chutes de neige que nous avons connues le mois dernier n'ont jamais dû toucher la métropole, seul le crachin constant des averses s'est manifesté ici.

À mesure que nous avançons, la végétation disparaît peu à peu pour laisser place aux infrastructures mouillées et assombries par la pluie. Rapidement après, je discerne les bâtiments de l'*University of Washington* au loin, me faisant comprendre que nous touchons presque au but. Encore une bonne demi-heure de route et nous serons arrivés.

J'ai beau avoir tenté d'interroger mes amis, j'ignore toujours ce qui nous attend. Leurs paroles sibyllines, autant celles de Gillian et Sander que de Necahual, ne m'ont pas apporté de précisions concluantes. Nous nous rendons sans doute chez des originaux un peu excentriques qui, je cite, « adorent leur travail ». C'est à peu près tout ce que j'ai récolté sur eux, en plus des rires tonitruants de certaines personnes, dont Reun, qui écoutaient ces explications nébuleuses.

Ça promet…

Je ne parviens pas à réprimer une moue dubitative alors que je me remémore les quelques informations délivrées par mes mentors, lors de nos cours improvisés. Les êtres que nous allons rencontrer, les incubes et succubes, sont très charismatiques et réputés pour leurs prouesses sexuelles. Ils se nourrissent du plaisir sexuel, tant du leur que de celui qu'il déclenche chez leur partenaire. Ainsi, si l'on en croit mes guides, leur dangerosité ne prend pas la forme de viols, ou d'étouffements dans le sommeil des humains, comme l'a dépeint Füssli. Disons qu'ils sont en lien direct avec notre inconscient pour connaître nos fantasmes et désirs et nous soumettre à cette volonté qui nous est propre.

Cette volonté qui nous est propre… Je secoue la tête, un poil sceptique encore. Je ne me détache pas de ma mauvaise impression à leur sujet ; à l'heure actuelle, je ne vois en eux que leur statut d'obsédés sexuels du monde surnaturel.

— Augmente la vitesse des essuie-glaces, Darcy, souffle Sander à l'avant. Le temps semble tourner à l'orage petit à petit.

Tout comme moi, la conductrice jette un coup d'œil au ciel et remarque vite la justesse de la remarque du Norvégien. L'obscurité

devient plus menaçante.

Je n'y suis pour rien cette fois, mais la météo s'accorde tout de même à mon état d'esprit. Me retrouver à nouveau en « mission » avec Eleuia est une épreuve pour mon self-control. Sa présence me rattrape, tout comme les sentiments confus qu'elle m'inspire.

Au moment du départ, ma volonté n'a toutefois pas fléchi : je ne lui ai pas accordé un regard, je suis monté dans une autre voiture que la sienne… Et je compte bien continuer à l'ignorer jusqu'à notre retour au domaine. C'est beaucoup plus simple comme ça. Pas forcément moins douloureux, mais plus tenable.

— On arrive dans dix minutes. Gare-toi un peu à l'écart, pas trop près du bâtiment, indique l'homme-montagne en désignant une rue peu fréquentée sur notre gauche.

Darcy acquiesce et met son clignotant. Les autres voitures doivent nous imiter et trouver un endroit à proximité de notre lieu de rendez-vous pour se garer. Nous tentons de rester prudents et de ne pas attirer l'attention sur trois véhicules stationnés ensemble devant un même établissement. Nous rejoindre à pied semble plus raisonnable.

En claquant la portière, je respire l'atmosphère saturée en électricité comme hier, et pressens la venue de l'orage. D'ici quelques minutes, deux heures tout au plus, les éclairs déchireront le ciel.

À l'abri sous une capuche, je suis mes accompagnateurs et nous évoluons en vitesse dans ce dédale de petits chemins.

Une poignée de minutes nous suffit pour rallier le point de chute, et tandis que nous attendons l'arrivée des autres, je scrute les fameux lieux. Vu de l'extérieur, l'établissement ne paye pas de mine : il ressemble à tous ces bâtiments de brique et délavés qui nous entourent. Sale au niveau du toit, strié de taches d'usure de-ci de-là, l'immeuble n'attire pas l'œil et se confond dans ce décor pauvre et défraîchi. Visiblement, il n'y a que quelques « privilégiés » qui connaissent l'existence et la fonction de cet établissement. Le premier venu passerait devant sans s'arrêter.

J'effectue quelques pas sur les côtés et ne trouve aucune plaque non plus. Seul le numéro de rue est indiqué pour le dissocier de ses semblables.

Étrange endroit…

N'oublie pas, Allan : méfie-toi des apparences.

Je tique et sursaute en percevant ma voix interne. Elle se fait de plus en plus rare ces temps-ci, elle semble… s'éteindre en fait. Comme si elle souhaitait disparaître parce qu'elle n'avait plus de rôle à jouer. Comme si je n'avais plus besoin de ses remarques et impressions. Je reste interdit une longue seconde, médite cette nouvelle étrangeté, puis reporte mon attention ailleurs. Des bruits de frottement résonnent à l'ouest : nos compagnons nous ont rejoints.

Gillian et Eleuia marchent côte à côte, et si la première nous adresse un sourire doux, la seconde, elle, arbore une expression neutre et sérieuse. La guerrière est repassée en mode cheffe de groupe.

— Tout le monde est là ? demande-t-elle à personne en particulier sur un bref tour d'horizon. Bien. Vous savez tous comment ça se passe : on reste sur nos gardes, on observe tout et tout le monde, et on ne perd pas de vue notre objectif. Aucune distraction ne sera tolérée.

Sur la fin, sa voix claque plus fermement sans que je comprenne pourquoi. Je suis toutefois le seul dans ce cas-là, car les autres hochent la tête avec gravité. Certains ont même les joues rosies, ce qui me laisse un instant perplexe. Mais où avons-nous débarqué ?

— Si tout est clair, alors allons nous annoncer, reprend la Maya en passant devant.

Nous lui emboîtons le pas, silencieux, et patientons comme elle après qu'elle a frappé à la porte rouge bordeaux. Des bruits de pas s'élèvent avant qu'une belle femme blonde nous ouvre. Sourire sur ses lèvres carmin et yeux bruns pétillants, elle replace sa fine robe ivoire sur ses hanches tout en nous inspectant du regard.

— Bonsoir. Je m'appelle Octavia et vous souhaite la bienvenue à *L'Emprise*. Vous êtes attendus dans le salon pourpre. Suivez-moi je vous prie.

L'air toujours aussi avenante, elle nous guide dans des couloirs étroits. Le son de baffles se répercute de plus en plus fort à mesure que nous approchons de son origine. Octavia s'arrête devant une porte toute simple, à la poignée ancienne et petite, et nous sourit plus largement en l'actionnant.

— Nous vous souhaitons de passer une agréable soirée entre nos murs, souffle sa voix chaude lorsqu'elle s'efface pour nous laisser entrer en premier.

Je m'avance donc… et stoppe net, les yeux écarquillés. Bordel de… !

Derrière moi, la réaction est aussi vive : ils retiennent tous un hoquet de surprise.

— Putain…, chuchote l'un des berserkers dans mon dos.

Il m'ôte les mots de la bouche – en admettant que je puisse les prononcer à un moment. Je pense que je m'attendais à tout sauf à ça…

Le salon pourpre est, comme son nom l'indique, peint et décoré du sol au plafond de cette couleur rouge violacé. Les meubles, les bibelots, les assises… rien n'y échappe.

La pièce, très grande, est constituée d'arches et de poutres qui laissent apparaître au-dessus de nos têtes un étage en mezzanine. L'ensemble est meublé avec opulence et flamboyance, et lorsque j'y regarde de plus près, je me représente soudain l'inspiration originale. De larges miroirs sur les murs sombres, des bougies pour créer une

ambiance tamisée, des canapés aux motifs mêlant fleurs et rubans, des objets décoratifs aux lignes courbes et asymétriques… Nous sommes en plein dans le style rococo. Au beau milieu de cet art jugé ostentatoire, luxueux, frivole, exotique… et érotique.

Ce dernier trait est d'ailleurs le plus mis en valeur ici, mais cela tient moins à la décoration qu'aux personnes présentes aux quatre coins de la pièce. Alanguies sur des sofas, avachies sur de larges divans, ou encore installées à califourchon sur des chaises, elles sont en train de batifoler de partenaire en partenaire.

Les corps s'allongent les uns sur les autres, se butinent, se goûtent, passent ensuite de bras en bras avec extase et insouciance. Des hommes, des femmes, des jeunes, des moins jeunes… il y a de tout ici. Ce qu'il n'y a pas beaucoup en revanche, ce sont des vêtements : les… convives sont à moitié dénudés, – certains plus qu'à moitié même, ce qui me fait immédiatement détourner les yeux –, et des rires grivois s'élèvent lorsque de nouvelles étoffes touchent le sol.

Sur la gauche du salon, un genre de podium a été construit pour permettre à quelques danseurs et danseuses de se déhancher et de tourner sur des barres de pole éclairées en contre-plongée. L'une des artistes, seins nus et fesses à peine dissimulées sous un pagne de tissu, s'élance dans les airs, et sa large ombre est projetée tout autour de nous, rendant ses figures acrobatiques plus spectaculaires encore. Plusieurs personnes la regardent faire, et continuent dans le même temps leurs activités lubriques avec leurs mains et/ou leur bouche.

Tout cela est enrobé par la bande-son de gloussements, de rires et autres bruits gutturaux explicites, qui parviennent presque à éclipser la musique électro déversée par les enceintes.

Pour la première fois de ma vie, je me trouve dans un bordel d'incubes et de succubes. Une maison close où désir et plaisir sont les maîtres-mots. Un véritable enfer de débauche et de luxure…

— Vous le saviez ? lancé-je en me tournant vers Gillian et Sander. Vous saviez qu'il s'agissait d'un bordel !

Comment ont-ils aussi bien réussi à retenir leurs pensées en ma présence ? Car il est évident que c'est ce qu'ils ont tous fait. L'espace d'une seconde, je ne peux m'empêcher d'admirer ce subtil jeu de l'esprit auquel ils se sont adonnés, mais ensuite…

Mes amis ont au moins la décence de détourner le regard de honte et de rougir. Mes orbes, eux, ne cessent de faire la navette entre les visages tantôt choqués, tantôt fascinés de mes accompagnateurs et l'espèce d'orgie géante qui se déroule autour de nous.

— C'est donc ça leur travail de nuit, continué-je à dire, de plus en plus consterné. Ils tiennent un lupanar…

— Nous préférons le terme de maison close ou de tolérance.

Je pivote vers l'origine de la voix masculine qui vient de

m'interrompre et découvre un homme d'une petite trentaine d'années, châtain, et les yeux couleur whisky, qui esquisse un sourire carnassier à mon adresse.

— Mais je ne vais pas m'en formaliser, ne t'inquiète pas, reprend-il en me jaugeant des pieds à la tête. Ne t'en fais vraiment, vraiment pas…

Torse nu comme la plupart de ses acolytes, il marche vers moi et ne s'arrête qu'une fois à ma hauteur. Un sifflement bas lui échappe tandis que ses prunelles étincelantes me parcourent encore.

— Eh bien ! Avec un visage pareil, on te donnerait le Bon Dieu sans confession…

Pétrifié, je l'observe me tourner autour puis s'immobiliser à nouveau devant moi.

— Et ses yeux ! Leur couleur est sublime, on pourrait s'y noyer aussi facilement que dans l'océan, ronronne-t-il encore, penché sur mon visage.

J'ai un léger mouvement de recul qui le fait sourire un peu plus.

— Tu es un très bel homme… Peut-être trop beau pour ton propre bien. Trop tentant…

Je ne bouge toujours pas. Mes muscles se tendent imperceptiblement lorsque l'une de ses mains effleure mon bras et qu'un soupir monte dans sa gorge.

— Je ne saurais dire ce qui est le plus tentant chez toi : ta beauté virile ou ta fragrance si spéciale ?

Il me renifle d'un peu plus près et ne peut s'empêcher de fermer les paupières et de gémir faiblement en réaction.

— Magnifique…, souffle-t-il en ancrant ses pupilles dilatées dans les miennes.

—Dren ! Arrête ton cirque maintenant, tu nous fatigues.

L'homme se tourne vers Eleuia qui, les bras croisés devant elle, le foudroie de ses yeux abyssaux. Le dénommé Dren s'éloigne de moi d'un pas – tout petit le pas, toutefois – et décoche un rictus amusé à la guerrière.

— Ma chère Eleuia ! Je ne t'avais pas vue, ma belle, excuse-moi. Mais tu me connais, moi et mon penchant pour les beaux garçons : je ne résiste jamais à l'un d'eux, c'est plus fort que moi.

Et il conclut ses explications par un bref haussement des épaules qui ne la convainc pas une seconde. L'air toujours irritée, la belle brune ne réplique pas de suite, ce qui laisse l'opportunité à cet étrange énergumène de surenchérir.

— Celui-ci, tout particulièrement, est fameux. Un véritable enchantement pour les sens et les yeux ! Je meurs d'envie de le…

— Ça suffit, j'ai dit ! s'énerve la leader d'une voix plus forte. Tes enfantillages et lubies ne m'intéressent pas.

— Oh, Honey… Quelque chose n'a pas l'air d'aller ? Tu as peut-être besoin de décompresser un peu ? Je peux te présenter à l'une de nos nouvelles recrues, si tu le désires : un Brésilien au sang extrêmement chaud, aux manières un peu rustres, mais ô combien efficaces, lui suggère Dren avec un regard faussement innocent.

Il s'interrompt une seconde puis revient sur mon visage.

— À moins que ce qui te rend aussi tendue ne soit autre que notre Adonis ici présent, embraye-t-il, la tête sur le côté. Remarque, je te comprends, ma chérie : si je devais vivre H24 avec *ça* sous les yeux, sans y toucher ou y goûter, je ne donne pas cher de ma peau non plus… Ah, quel gâchis !

Nos camarades étouffent leurs rires derrière une quinte de toux mal imitée, tandis que Dren secoue la tête de dépit devant la face consternée d'Eleuia. La jeune femme pince l'arête de son nez et expire bruyamment.

— Dren, si tu ne veux pas te recevoir à nouveau mon poing dans ta jolie petite gueule de décérébré, tu ferais mieux de la mettre en sourdine de suite !

— Ça va, ça va ! abdique l'interpellé, les yeux et les bras au ciel. Bon sang, on ne peut même plus dire ce que l'on pense maintenant.

—Dren…

— J'arrête, c'est bon !

Il s'esclaffe doucement, puis, une fois qu'il a retrouvé son calme, me vrille de son regard malicieux.

— On devrait tout de même passer à des présentations plus en règle, propose-t-il avec un clin d'œil joueur. Je suis Dren, l'un des gérants de cette maison de tous les plaisirs ! Cela fait deux cents ans que je tiens les rênes de cet endroit avec deux autres succubes. Et je suis à deux cents pour cent homosexuel. Et toi, mon mignon ?

Je le jauge, interloqué, ne sachant trop ce qu'il attend de moi. Dois-je me présenter succinctement ou lui donner mon orientation sexuelle ? À sa manière de me dévorer du regard – et aux bribes de pensées indécentes qui le traversent –, je me doute bien que ce second point l'intéresse, mais il ne peut tout de même pas… enfin, il n'est pas aussi direct et franc-parler que ça ? Si ?

Dans le doute, je préfère choisir la sécurité et après m'être raclé la gorge, je m'exprime :

— Je suis Allan. Allan Ford. L'hybride que vous vouliez rencontrer.

À peine sortis, je me rends compte de la stupidité de mes mots. Il doit déjà savoir qui je suis, enfin ce que je suis, comme moi-même je parviens à discerner l'essence des personnes autour de moi. Cependant, Dren me décoche un grand sourire.

— Et je dois dire que je ne suis pas déçu de cette rencontre ! Il aurait fallu qu'elle ait lieu bien plus tôt, même !

Je lui souris par politesse, mais je sens que mon rictus est assez chancelant. Je ne sais pas quoi penser de cet hôte. D'un côté, son attitude très rentre-dedans me met mal à l'aise, mais d'un autre, je devine qu'il n'est pas méchant ou malveillant.

— Mais tu n'as pas répondu à ma question, chéri, m'apostrophe à nouveau l'homme. Hétéro ou homo ?

Nouvelle vague de malaise. Derrière moi, de nouveaux rires étranglés s'élèvent alors que je ne sais plus où me mettre. Les prunelles scrutatrices et impatientes de Dren ne me lâchent plus, il attend très clairement ma réponse. Je jette un coup d'œil sur mes camarades, m'attarde sans doute une seconde de plus sur Eleuia – c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher – et reprends :

— Hétéro. Je suis hétéro. Sans doute possible.

— Mmh… Nous verrons bien, souffle-t-il avec une moue incertaine, même si je sais qu'il a capté mon œillade. Bon ! Un petit tour du propriétaire s'impose maintenant, je crois !

Apparemment, les présentations ne s'appliquaient que pour lui et moi… Son intérêt est plus qu'éloquent et ne m'aide en rien à me détendre. Encore plus maintenant que nous allons nous engouffrer dans les tréfonds de ce bordel – sans mauvais jeu de mots.

Bon sang…

Je ne suis pas prude, mais je ne ressens pas d'excitation ou d'impatience à l'idée de découvrir cet endroit, pas comme certains dans mon dos qui exultent.

Je soupire et m'apprête à suivre l'excentrique Dren, lorsque ce dernier pivote la tête et capte le regard d'une personne. Ses iris brillent alors qu'il fend notre petit groupe pour s'approcher de… Sander ?

— Sander ! Oh, je ne t'avais pas vu avant ! Quel plaisir de te revoir, chéri !

Dren s'empresse d'attraper les épaules de l'homme-montagne et de le prendre avec chaleur dans ses bras. Sander lui rend son étreinte puis s'en détache et lui adresse un sourire avenant.

— Je suis content de te revoir aussi, Dren.

— Tu m'as amené là une perle rare ! Quel dommage que vous repartiez dans quelques heures, j'aurais tant voulu le garder pour moi… C'est une vraie bombe ! Il ferait de sacrés ravages parmi nous.

— Je suis bien d'accord avec toi, raille mon mentor, yeux moqueurs plantés dans les miens. Il pourrait devenir un putain de sex-symbol.

Je me mords la joue, fort, pour me retenir d'aller lui flanquer une trempe maison. Ce connard se paye ma tête, l'air goguenard et à deux doigts d'exploser de rire. Je lui lance un regard d'avertissement et belliqueux. C'est à charge de revanche. Il mime un baiser avec sa bouche sans que son interlocuteur principal ne le remarque, ce dernier

bien trop occupé à continuer de… chanter mes louanges.

La nuit va être longue…

— Un dieu vivant, oui ! se récrie mon fan du jour en se tournant vers moi. Tout ce potentiel… Cette enveloppe, cette odeur… Comment faites-vous pour ne pas lui sauter dessus ?

Sander rit à gorge déployée, bien décidé à se payer ma tête un long moment. Mais c'est sans compter sur mon impatience grandissante.

— S'il vous plaît ! m'exclamé-je, à bout de nerfs. On pourrait peut-être commencer ce fameux tour, là ?

Soudain, je ne suis plus réticent à le faire. Je suis même pressé, si ça peut stopper le flot de paroles crues de l'incube.

Gillian s'avance et soutient ma suggestion. Je sens qu'elle non plus n'est pas très emballée par ce projet, mais elle désire m'aider à me sortir de ce mauvais pas.

— Toujours aussi autoritaire et déterminée, à ce que je vois, Gillian, lui réplique Dren. Mais tu as raison : suivez-moi !

Dren nous dépasse donc et ouvre la marche, tandis que je me penche à l'oreille de la sorcière.

— Toi aussi tu le connais, alors ?

— Oui. Sander l'a rencontré avant moi, il y a cent cinquante ans, du côté de Zurich.

— Vous êtes déjà… venus ici ?

Gillian pince les lèvres, comprenant très bien le sens plus profond de ma question.

— J'ai déjà accompagné Sander lorsqu'il venait obtenir des renseignements auprès de Dren – tu apprendras bien vite que cet incube est une véritable commère qui met son nez dans les affaires de tout le monde. Il est un puits de science intarissable.

— C'est lui qui vous donne des nouvelles des groupes alliés et ennemis ? deviné-je.

— Entre autres. Je dois reconnaître qu'il est très doué pour faire parler et écouter, en plus d'avoir une excellente mémoire.

Le sourire narquois qu'elle avait jusque-là se fane brusquement lorsqu'elle pense à une nouvelle chose.

— Sander a eu quelques habitudes ici, à une époque…, me confit-elle dans un souffle lugubre, après s'être assurée que le concerné était assez loin et trop pris dans sa discussion pour nous entendre. Dren a su lui trouver les bonnes distractions…

Plus de cent ans ont dû s'écouler depuis, mais la blessure de mon amie est toujours à vif. Je ne dis rien pendant plusieurs secondes, peu désireux de m'immiscer dans leur histoire. Leur relation n'a jamais été claire même si les sentiments sont présents des deux côtés ; et l'un comme l'autre souffre des erreurs et des non-dits qui jalonnent leur histoire commune.

— Tu n'apprécies pas Dren, fais-je en rebondissant sur ses derniers mots et l'étincelle d'amertume qui brille dans ses iris émeraude.

— Nous n'avons jamais su nous entendre, lui et moi, réplique-t-elle de manière assez évasive. Mais comme nous ne nous côtoyons pas souvent, ce n'est pas un problème.

Je n'insiste pas plus alors qu'elle m'entraîne à la suite des autres. À présent, une pointe de culpabilité de ne pas avoir trouvé les mots justes pour la réconforter ou la rassurer me saisit. Les lieux ne sont pas très propices pour ce genre de discussion à cœur ouvert, mais l'air morose et les pensées défaitistes de mon amie, eux, s'y prêtent complètement.

Je me creuse la cervelle, fais abstraction de l'univers qui nous entoure, et plus d'une fois, j'ouvre la bouche pour parler puis la referme. Bon sang, quel piètre ami je fais par moments !

Agacé, je retente un essai, mais une nouvelle intervention de Dren me coupe l'herbe sous le pied.

— Les incubes et les succubes ne sont pas les seuls à travailler ici, quelques humains y ont leur place, même s'ils n'occupent que des postes de serveurs ou de danseurs. Pour ce qui est de la clientèle par contre, la tendance s'inverse : pour notre plus grand bonheur, mais aussi pour le leur, il y a plus d'humains à nous demander nos services. Cette partie-ci de l'établissement est dédiée à la distraction et aux spectacles. Nos clients sont libres de s'installer où bon leur semble, avec qui bon leur semble ; leur confort, tout comme leur compagnie, est garanti !

— C'est le cœur des préliminaires ici, quoi, résume l'un de mes accompagnateurs, un vampire du nom de Trent.

— C'est une assez bonne manière de voir les choses, mon mignon, acquiesce notre guide. Bien que nous n'ayons pas tous la même définition de ce terme.

Son rire est englobé par ceux des autres et de quelques sifflements appréciateurs. De mon côté, je regarde distraitement l'agencement des lumières autour du podium, dans le but d'éviter autant que possible les scènes de débauche autour de moi. Les bruits sont déjà de trop…

Nous continuons de faire quelques pas, accompagnés par les explications emportées et parfois trop détaillées de Dren, jusqu'au moment où Gillian, accrochée à mon bras, m'interpelle.

Je tourne la tête dans sa direction et l'interroge du regard, sauf que le sien n'est pas dirigé vers moi. La sorcière est focalisée sur un élément sur notre droite. Intrigué par la moue à la fois surprise et méfiante qu'elle affiche, je dévie vers ce qui l'intéresse et reste interdit.

Un homme et une femme, qui étaient en plein préliminaires intensifs si j'en juge par leur air débrayé, se sont stoppés net dans leur

activité pour nous scruter avec attention.

— Je crois… qu'ils te regardent, toi, me souffle d'une voix tendue la jeune femme.

Et elle est dans le vrai : en passant à côté d'eux, ils m'ont flairé et mon odeur alimente leur curiosité et leur désir d'incube et de succube. À n'en pas douter, ces êtres-ci avec les vampires, sont les plus sensibles à ma fragrance d'hybride : elle leur donne faim, dans tous les sens du terme. Et elle fait de moi une proie alléchante et rare pour eux. Pour preuve, les deux obsédés sexuels, nez au vent et pupilles dilatées, se lèvent et marchent précipitamment dans ma direction.

Au secours !

— Bonsoir, ronronne la femme.

Plantée devant moi, dénudée jusqu'à la taille, elle m'adresse un sourire de prédatrice, tandis que son partenaire glisse sur le côté. Tous deux me déshabillent du regard.

— Je ne vous ai jamais vu ici. Vous êtes nouveau ? Une nouvelle recrue de Dren peut-être ? enchaîne-t-elle avec espoir et excitation.

— Je ne suis là qu'en visite, répliqué-je, dans l'espoir de tuer dans l'œuf ses désirs fous.

Tendu, je la vois passer sa langue sur ses lèvres et son imagination s'emballe dans sa tête rousse. Impossible d'y échapper et surtout, pas besoin de ne serait-ce que l'effleurer pour l'entendre : ses fantasmes à mon encontre sont aussi assourdissants que des cris. La succube nous représente elle et moi, à même le sol, transportés par l'orgasme, vision qui me fait grincer des dents. Mais ses fantasmes n'arrivent pas à la cheville de son partenaire. Ceux-là sont bien plus bestiaux et dépravés.

Je retiens un frisson d'effroi alors que Gillian serre un peu plus fort mon bras.

— Nous ne pouvons donc pas rester, maintenant excusez-nous…, leur dit-elle en tentant de nous entraîner loin d'eux.

— Vous êtes sûrs de ne pas pouvoir ? intervient l'incube en nous bloquant la voie. Nous pourrions bien nous amuser, tous les quatre.

De mieux en mieux…

— Sans façon.

— Si vous cherchez quelqu'un, nous pourrions vous aider à le retrouver. Nous connaissons pas mal de gens ici, nous serions de bons guides, suggère la femme, plus près.

L'odeur de sexe et de quelque chose de plus suave nous entoure et fait battre des cils la sorcière. Ses iris perdent de leur éclat farouche, deviennent plus dociles et brumeux à mesure que nos assaillants poursuivent leur approche. J'émets plus de résistance que mon amie et me poste devant elle pour la soustraire aux regards envoûtants qui nous alpaguent.

— Laissez-nous, nous ne sommes pas intéressés, décrété-je avec

conviction et force.

Cela n'a hélas pas l'effet escompté : leur peau se couvre de frissons d'extase tandis que leurs paupières s'abaissent. Ils sont excités, totalement sous *mon* charme.

— On t'a déjà dit que tu as une voix rauque et sexy ? susurre la succube, une main possessive sur mon pectoral. C'est terriblement émoustillant.

Je serre les poings et fusille des yeux ses doigts qui vont et viennent sur mon poitrail, dans une vaine tentative de m'aguicher. Je les repousse sèchement au moment où l'incube frôle mon dos et reprend sur un ton bas et sans équivoque.

— Tu devrais monter avec nous. Nous avons une chambre spacieuse là-haut. Tu ne regretterais pas le voyage…

— Foutez-moi la paix, articulé-je, à deux doigts de m'énerver pour de bon cette fois.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

La voix dangereusement cinglante d'Eleuia retentit soudain et fait lâcher prise à mes agresseurs. Ses prunelles de feu les vrillent, les incitent à reculer. La rousse et le brun ne se font pas prier et s'exécutent en voyant le reste de l'équipe arriver dans le sillage de la guerrière enragée. Un grognement lugubre monte dans sa gorge lorsqu'elle nous rejoint, interrompu toutefois par l'intervention réprobatrice de Dren.

— Jack, Elia, j'espère que vous ne dérangez pas mes hôtes ! Allez donc vous tripoter ailleurs et laissez mes invités tranquilles. De sérieuses représailles vous attendent sinon.

Il accompagne cette mise en garde par un coup d'œil évocateur en direction d'Eleuia, l'air prête à bondir pour leur arracher la gorge, et de Sander, venu prendre Gillian dans ses bras sans lâcher de ses yeux glacials les fauteurs de troubles. Je hausse un sourcil devant l'attitude de la jeune femme, mais ne parviens pas à comprendre ses motivations profondes. Son esprit est obnubilé par la rage, rien d'autre ne m'est accessible.

Les dénommés Jack et Elia tournent les talons sans demander leur reste et partent s'isoler dans un coin reculé et sombre de la pièce. Mes muscles se décontractent un à un à mesure qu'ils plient bagage.

— Je suis désolé pour cette intrusion, mon mignon, intervient Dren. Je pensais que tu étais toujours parmi nous…

— Comment va Gillian ? m'informé-je plutôt en cherchant le regard de cette dernière.

— Sander veille sur elle, ne t'en préoccupe pas. Elle n'a été que très légèrement secouée par leurs phéromones.

Mon interlocuteur balaie l'air de sa main, comme pour écarter ce « petit incident sans conséquence ». Ces mots dansent dans sa tête et me

hérissent au point de me faire pivoter rageusement dans sa direction.

— Ce n'était pas qu'un petit incident, grogné-je, le regard noir. Ce qui s'est produit aurait pu avoir de lourdes conséquences.

Il écarquille les yeux, surpris de m'entendre employer ces termes. Toutefois, je ne lui laisse pas le temps de répliquer.

— Ils auraient pu lui faire du mal. Ils étaient prêts à le faire si ça leur permettait de se retrouver seuls avec moi. Tous les moyens étaient bons pour.

Je fais un pas de plus vers lui, menaçant, ce qui a le mérite de le faire déglutir.

— Cette femme est mon amie, poursuis-je avec un geste pour la sorcière. Si quelqu'un ose la toucher, je ne me retiendrai pas. Si quiconque s'approche de trop près de mes amis ici présents ou de moi, je m'assurai que la personne en question paye au centuple. Est-ce bien clair cette fois ?

À à peine dix centimètres de son visage, je jauge la lueur de peur qui passe dans ses orbes clairs, puis le hochement de tête rapide et conciliant qu'il m'offre. Pour la première fois depuis mon arrivée à *L'Emprise*, notre hôte ne me voit pas seulement comme un beau gosse à la fragrance unique, ou comme un potentiel nouveau jouet sexuel. Il me prend au sérieux et a peur des menaces que je formule.

Je ne sais pas si c'est le contrecoup de ma montée de pouvoirs de ce matin, ou bien l'effet puissant, mais hautement menaçant de cet endroit, mais je suis habité par une énergie froide et implacable qui circule à grande vitesse dans mes veines. Elle décuple mes sens, renforce mes dons, surtout celui de télépathie qui jusqu'alors se limitait au contact physique, ou presque. Là, en plus de me sentir gorgé d'un flux vif et galvanisé, je parviens à décrypter les intentions profondes des personnes qui m'entourent.

Mes aptitudes ont passé un nouveau palier et il faut que j'y fasse attention.

Je recule lentement, sans quitter l'expression effarée de Dren du regard, puis inspire une grande goulée d'air. Mes nerfs sont mis à rude épreuve cette nuit, je me sens à cran. Je dois rester calme et maîtrisé.

Décidé à reprendre cette visite avortée – même si elle ne met pas en joie –, je vais pour suggérer cette idée à mes compagnons, lorsque je tombe sur des têtes ahuries. Tous m'observent avec de grands yeux, à la limite d'avoir la mâchoire décrochée. Je sens mes joues rosir lorsque je capte leurs pensées : ils sont ébahis, ébranlés par le numéro d'intimidation que je viens de leur jouer. Le Allan calme et réservé qu'ils ont l'habitude de côtoyer semble bien loin tout à coup. Ils ne s'attendaient pas à ça de moi et plus d'un est agréablement surpris par ce changement.

On dirait que mes dons ne sont pas les seuls à avoir évolué : ma

personnalité en a pris un sacré coup aussi.

Je baisse les yeux sur le sol au moment où Sander m'adresse un clin d'œil et un sourire en coin, me racle la gorge pour réorganiser mes pensées, puis relève le menton.

— Bon… On devrait peut-être reprendre là où vous vous êtes arrêtés. Et peut-être que, par la même occasion, vous pourriez me parler un peu plus des incubes et succubes *en général*, pas seulement de ceux qui sont ici. Parce que très honnêtement, votre établissement ne m'intéresse pas…

Je ne parle qu'à Dren qui me regarde toujours avec stupéfaction. Il retient un hoquet à la fin de ma tirade, l'air choqué par mes propos.

— En attendant, je vous laisse ouvrir la marche, Dren, conclus-je sans m'attarder sur sa réaction exagérée.

Un nouveau moment de flottement s'installe après ma déclaration. Chacun garde ses prunelles médusées rivées sur moi. Gêné, je fais un signe de main pour céder le passage au gérant des lieux, afin que tout le monde puisse sortir de sa léthargie. Comme des automates, ils commencent à faire quelques pas en avant, mais pas un son ne s'échappe de leurs gorges durant de longues secondes. L'incube est le premier à briser le silence par une exclamation stupéfaite.

— Waouh… ! Mais quel homme !

Chapitre 26

Nous empruntons un escalier en bois pour rejoindre l'étage. Marchant aux côtés de Sander cette fois, je découvre un lieu plus sommaire que le rez-de-chaussée : quelques tentures aux fenêtres, des couleurs chaudes, mais classiques aux murs, et d'innombrables portes finement sculptées. Il n'y a pas grand-chose de plus dans cet espace bien qu'il soit vaste et étendu. C'est en percevant plusieurs sons sans équivoque que je comprends pourquoi. Nous nous trouvons dans un simple vestibule, le plus « intéressant » se déroule derrière les portes closes. À n'en pas douter, les chambres doivent être richement meublées et ornées pour coller au cadre érotique de *L'Emprise*… même si je crains qu'aucun de leurs usagers ne s'attarde dessus.

Je lève les yeux au ciel puis me pince l'arête du nez à l'entente de cris et gémissements derrière les parois, en plus de quelques coups portés aux cloisons. Le salon pourpre était déjà assez éprouvant comme ça, quelle idée de nous amener jusqu'ici !

— Ce n'est qu'une étape, m'informe Dren devant moi, après avoir senti mon regard mauvais porté sur son dos. Il y a deux bureaux de l'autre côté.

Je souffle sans piper mot. Nous continuons notre progression et je focalise toute mon attention sur les paroles de notre hôte, plutôt que sur ce qui se passe alentour.

— J'ai bien saisi qu'un petit nombre d'entre vous n'était pas convaincu par l'intérêt ou par l'utilité d'un lieu pareil. Vous vous dites que ce n'est qu'un bordel parmi tant d'autres, qu'il ne sert que nous, les incubes et succubes. Tous les autres ne sont que des victimes de notre fonctionnement.

Personne n'acquiesce ou ne réfute ce qu'il avance. Notre meneur attend d'être arrivé à une intersection pour se tourner vers nous et reprendre.

— Sauf que vous avez tort. Tout le monde se sert de tout le monde ici, pour obtenir ce qu'il est venu chercher. Compagnie, plaisir, fantasme, érotisme, sexe, relations… nos gammes de services sont plus étendues que ce que vous pourriez croire. *L'Emprise* a le mérite d'accepter n'importe qui avec n'importe quelle demande. Nous tenons un établissement libre, mais contrôlé.

— Qu'entendez-vous par là ? demandé-je en tiquant sur ce dernier mot.

— Tu connais notre nature profonde : les incubes et les succubes se nourrissent du désir sexuel des autres. Nous tirons notre puissance et

notre charisme de nos relations avec les autres espèces, même si notre « péché mignon » restera toujours les humains. Or, ces derniers sont les plus faibles, les plus fragiles… Comment crois-tu que cela se passe entre un incube et un humain ? Qui prend l'ascendant sur l'autre durant leur rapport ?

Je fronce les sourcils alors qu'il se place devant moi, ses yeux devenus sérieux et graves.

— Qui risque de mourir si l'autre ne se contrôle pas ? poursuit-il de manière plus explicite. La perte de contrôle est notre hantise à tous, mais elle est constante lorsque l'on parle de sexe. On s'abandonne complètement, on lâche prise. On laisse l'autre faire ce qu'il lui semble bon de faire de nous, lorsque l'on est en confiance. C'est absolu, et c'est d'autant plus vrai avec des êtres tels que nous, qui sont nés pour ça.

Tandis que je le jauge en silence, je me repasse les quelques discussions que j'ai eues avec mes guides sur ce sujet. Ce que met en lumière Dren m'avait déjà été transmis en partie. Sander avait même ajouté que les incubes et les succubes, s'ils ne sont pas tous pourvus d'une beauté renversante, possèdent sans exception un petit quelque chose en plus qui attire leurs « proies » dans leur filet. Prestance, élégance, raffinement, charme, séduction, charisme, magnétisme… cela fait partie de leur essence, c'est inscrit dans leur être, dans leurs gênes – vampires et humains à l'origine. C'est ce que dégagent leurs phéromones, tout comme leur fragrance. Ils nous promettent plaisir et jouissance, le sentiment d'être comblé… jusqu'au point de non-retour.

— Ceux qui nous détestent disent de nous que nous sommes des prédateurs sexuels, continue Dren sur un ton plus plat et linéaire. Ils ont à la fois tort et raison. Raison dans le sens où nous ne pouvons pas nous passer du sexe, de la même manière qu'un vampire ne peut pas vraiment vivre sans sang, ou qu'un sorcier a besoin d'être en communion avec la Nature. Mais tort parce que nous ne nous résumons pas qu'à ça, nous ne faisons pas que ça à longueur de journée. Et surtout, nous n'abusons pas des gens. Toute relation doit être consentie par les deux partis pour que l'un comme l'autre tire un maximum de plaisir. Ça ne fonctionne pas autrement.

— Tes amis de tout à l'heure étaient prêts à tester la manière forte, pourtant, réplique Gillian, les bras croisés sur sa poitrine.

— Allan les a affolés, ils n'ont jamais été confrontés à un être comme lui. Ça les a remués.

— Je rêve ou tu cherches à les excuser ?

— Tu n'as pas été secouée le jour où tu l'as rencontré peut-être ? s'agace l'incube, ses prunelles envoyant des éclairs.

— Si, bien sûr, mais je n'ai pas tenté de le violer pour autant ! lui rétorque avec colère mon amie. Je comprends qu'il ne laisse personne

indifférent, mais certainement pas que l'on tente de s'en prendre à lui d'une manière ou d'une autre !

— Calme-toi, Gilly, tente Sander en reprenant le corps tendu de la sorcière contre lui. Tout va bien maintenant.

Mais les poings serrés, la jolie blonde ne décolère pas. Ses émeraudes sont assombries et vrillées aux orbes irrités de son interlocuteur. Un lourd silence se fait entre nous, et à mon grand étonnement celle qui le brise n'est autre qu'Eleuia.

— Revenons à *L'Emprise*. Explique en quoi ta… maison close est si spéciale.

Dren se déride d'un seul coup et va jusqu'à esquisser un sourire malicieux et plein de fierté avant de répondre.

— Nous vérifions que le temps passé avec un ou une même partenaire n'excède pas une certaine limite. La perte de contrôle chez nous se traduit par une trop grande absorption de l'énergie sexuelle, donc vitale de nos partenaires. Pour pallier ce problème, nous nous assurons aussi que ceux et celles qui profitent le plus de nos services changent de partenaires régulièrement. D'ailleurs, dans ce cas de figure, les priapées sont conseillées afin de limiter tout débordement.

— Comment ça ?

— Eh bien, c'est évident : plus on est nombreux, plus on absorbe l'énergie des autres, mais sans pour autant leur en vider ! C'est une question de dosage et d'équilibre.

Satisfait de ses explications, l'incube pose ses iris brillants sur chacun de nous. Des rires s'élèvent, accompagnés de sifflements ravis, mais Gillian, Eleuia et moi restons de marbre. Après cet exposé, j'affirme que les orgies ne seront définitivement jamais mon truc.

Sander m'envoie un coup de coude dans l'estomac avec un clin d'œil, tandis que le reste du groupe échange un peu plus avec le maître des lieux.

— Avoue tout de même que c'est assez sensé comme raisonnement, me lance-t-il comme argument pour effacer ma grimace dubitative et blasée.

— Admettons, dis-je après un court instant de réflexion. Dren est sans doute un expert pour le coup, je ne vais pas me risquer à le contredire. Il n'empêche que je n'ai pas envie de vérifier par moi-même.

L'homme-montagne explose de rire et frappe mes omoplates. Parfois, son sens de l'humour m'échappe…

— Ne me dis pas que depuis que tu sais que tu es en partie incube, tu n'as jamais pensé à cet aspect-là de ta nature ? m'interroge-t-il avec plus de sérieux cette fois.

Je suis pris de court par cette question. Sander le voit sur mon visage et penche la tête de côté.

— Non, mais vraiment, tu n'as jamais imaginé ce que ça pouvait impliquer… sexuellement parlant ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais je ne trouve rien à répliquer dans l'immédiat. Puis mon regard tombe sur la silhouette d'Eleuia qui, se tenant bien droite, a tourné le dos aux esprits survoltés par les nouvelles explications de Dren et inspecte plutôt la nuit d'encre par une fenêtre.

— Je n'en ai pas vraiment eu l'occasion, déclaré-je enfin à voix basse, sans dévier de l'objet de tous mes tourments.

Sander me lance un regard compatissant suivi d'un sourire triste que je fais semblant de ne pas voir. Si je recommence à m'appesantir sur mon sort, je n'arriverai jamais à sortir la tête hors de l'eau. Heureusement pour moi, quelqu'un me hèle pour attirer mon attention, et c'est avec soulagement que je me tourne, prêt à laisser de côté les pensées parasites qui gravitent autour d'Eleuia. Je déchante un peu lorsque je comprends que la voix qui m'a interpellé n'appartient qu'à nul autre que Dren. De peur d'un nouveau numéro de sa part, je soupire discrètement et me tiens sur mes gardes.

— Je peux te dire un mot, s'il te plaît ? quémande-t-il en désignant du bras un renfoncement dans le mur plus loin.

Je hoche la tête – à quoi bon tenter d'y échapper ? S'il y tient vraiment, il trouvera toujours un moyen pour me dire ce qu'il a à dire… Après que l'incube a indiqué aux autres que nous n'en aurions pas pour longtemps, nous nous isolons à quelques mètres d'eux. Par chance, l'alcôve est assez large pour nous permettre de rester à une distance raisonnable l'un de l'autre.

Raide comme la justice, je croise les bras devant moi et inspecte une seconde ses prunelles aux reflets ambrés.

— Que voulez-vous me dire, Dren ? lancé-je avec calme, sans déceler de malice ou de fourberie dans son regard.

— M'excuser. Nous n'avons pas commencé du bon pied, ou disons plutôt que *je* n'ai pas su commencer du bon pied avec toi, déclare-t-il en baissant la tête.

Déconcerté par la tournure de cette discussion, j'abaisse les bras et entrouvre la bouche de surprise.

— Je n'ai pas vraiment de filtre, je dis ce que je pense quand je le pense et comme je le pense surtout, souffle mon vis-à-vis avec un demi-sourire aux lèvres. Mais ce n'est pas toujours très bon.

Il fourrage nerveusement dans sa tignasse claire.

— Je te présente de nouvelles excuses pour ce qui est arrivé avec Jack et Elia. C'était un débordement inadmissible, je n'aurais pas dû réagir avec autant de désinvolture.

Dren s'interrompt, l'air sincèrement peiné. Je reste sans voix une poignée de secondes, déstabilisé par ce mea culpa inattendu.

— Je suis touché par vos paroles et votre démarche, merci beaucoup. Je ne m'y attendais pas… Je… La seule chose que j'ai réellement à vous reprocher c'est d'être trop rentre-dedans avec moi.

Je sens une faible rougeur caractéristique gagner mes joues, cependant je ne lâche pas le morceau malgré ma gêne croissante.

— Je comprends. Je n'aurais pas dû me montrer aussi insistant, acquiesce-t-il. Encore une fois, je suis désolé.

— Merci.

— Est-ce que ça veut dire que l'on peut être amis ?

Je scrute son visage et note la lueur d'espoir presque candide qui brille soudain dans son regard clair. J'esquisse un sourire, de plus en plus détendu maintenant que le gros de la tempête est passé.

— Oui, on peut essayer de l'être. Un ami en plus ne me fera pas de mal, loin de là !

— Très bien. Alors, dans ce cas, par pitié, tutoie-moi maintenant. J'ai l'impression d'être un vieux croulant quand tu me donnes du vous à tout bout de champ !

Je ris tout en acceptant sa requête. Un sourire ravi fleurit sur ses lèvres tandis qu'il me tend une main, comme pour sceller notre nouvelle entente. Je m'en saisis et la serre.

— C'est parfait ! Je suis content que l'on ait pu régler ça.

— Moi aussi.

— Et c'est une fierté de te compter parmi mes amis les plus beaux et charismatiques.

—Dren…

— Non, mais vraiment, toute drague mise de côté ! se récrie l'incube avec un mouvement ample de la main dans ma direction. Tu t'es regardé dans la glace récemment ? Des muscles bien dessinés, des jambes musclées, un visage viril, des yeux à se damner… Tu vas tous et toutes les rendre dingos, crois-moi !

— Je n'apprécie pas d'être traité comme un jouet sexuel ou un étalon…, marmonné-je avec un soupir.

— Ce n'est pas ce que je fais, réfute Dren. Je te dis la vérité en espérant que ça rebooste ton ego et ta confiance en toi.

Il tourne la tête et laisse errer ses iris sur quelque chose de bien précis derrière moi, et quand je découvre ce dont il s'agit, je sens mes traits s'affaisser.

— Parce que quelque chose me dit qu'ils ont été salement mis à mal ces derniers temps, poursuit mon nouvel ami sans dévier de la silhouette de la guerrière.

Je ne tente même pas de nier – à quoi bon, là encore. Je soupire en l'observant aussi de loin. Elle est en pleine conversation avec Gillian et Brett, et ses cheveux ondulent dans son dos à chaque mouvement bref de sa tête. Je ne peux pas voir son visage de là où je suis, mais je

devine qu'elle est absorbée par les explications qu'elle donne à ses interlocuteurs.

— Je ne t'envie pas, chéri. Elle a beau être un enchantement pour les yeux et être la femme la plus téméraire que je connaisse, son fichu caractère est trop souvent une plaie, me souffle l'incube d'une voix mi-compatissante, mi-agacée.

— À qui le dis-tu…, surenchéris-je.

Je détourne ensuite lentement le regard. Une nouvelle vague de frustration et de colère m'envahit dès que je nous visualise une fois encore à deux doigts de nous embrasser. C'est fou comme ça fait encore aussi mal.

— Si tu as besoin d'être consolé, je te laisse une chambre une heure avec l'une de nos meilleures filles, suggère Dren après une courte pause.

— Non merci, je n'y tiens pas.

— Tu es sûr ? Ça pourrait te faire du bien pourtant, et peut-être même… la mettre vraiment en colère, argue-t-il en me désignant Eleuia.

Son visage se pare d'un énorme sourire digne du pire des saligauds. J'ouvre la bouche pour lui assurer plus fermement mon refus – il ne manquerait plus que je me comporte comme le dernier des crétins, tiens ! –, mais je suis interrompu par un grand fracas en provenance du toit.

Toutes les conversations se meurent, les têtes se lèvent par la même occasion, et une profonde tension s'instaure dans l'atmosphère. Aux aguets, nous nous statufions et écoutons plus attentivement encore ce qui se trame dehors. Toutefois, plus aucun son ne nous parvient depuis le plafond. Du coin de l'œil, j'aperçois les gestes lents et précis de mes compagnons pour dégainer leurs armes. Poignards et armes à feu occupent désormais leurs mains serrées en poings. Eleuia sort même un bâton télescopique, fait en acier et non en bois, de sa botte droite. Elle le déploie devant elle puis se l'approprie à deux mains.

— C'est peut-être une fausse alerte, nous souffle-t-elle le plus bas possible. Mais quoi qu'il en soit, préparez-vous et restez vigilants.

Mes yeux se braquent tour à tour sur les issues du couloir, les portes des chambres et les fenêtres, mais rien ne se produit. Rien ne vient troubler les ébats qui se poursuivent derrière les cloisons.

Attention…

Je fais abstraction des sons parasites qui résonnent dans ce vestibule et ferme les paupières pour mieux sentir que voir les choses. Mon corps est en alerte maximale, mes poils se hérissent sur mes bras, et une raideur caractéristique s'installe dans ma nuque et mon dos, prête à les briser à tout moment.

Ce n'est pas une fausse alerte.

L'air se charge d'électricité, la pluie au-dehors redouble d'intensité et cogne furieusement contre les carreaux. Nous ne bougeons plus, nos souffles deviennent plus bas et profonds comme avant chaque combat, et nous attendons. D'où la menace va-t-elle bien pouvoir débarquer ?

La fenêtre.

J'ai tout juste le temps de rouvrir les yeux avant que le verre explose, faisant se coucher Brett et Darcy au sol. Trois silhouettes s'engouffrent dans le trou béant et ne perdent plus une seconde pour nous foncer dessus. Sander et Maxence, un autre berserker, sont les premiers à les cueillir, et leurs grognements se mêlent au choc de leurs armes et de leurs chairs.

Une autre fenêtre explose, cinq mètres derrière eux, laissant là aussi passer de nouvelles silhouettes massives et trapues. Des berserkers et des vampires. Et ils n'ont pas hésité à sortir l'artillerie lourde : deux d'entre eux, munis de fusils d'assaut, tirent sur nous, tentent de viser nos cœurs et nos cerveaux, les seules zones irrévocablement mortelles de nos corps.

Des giclées de sang repeignent les murs, une cacophonie sans nom s'élève lorsque les portes des chambres s'ouvrent à la volée sur des hommes et des femmes terrifiés. Nos nouveaux adversaires les plantent et leur tranchent la gorge tout en progressant vers notre groupe, le but principal de leur mission. Des gargouillis informes et des geignements ténus, annonciateurs de mort imminente, fusionnent avec les hurlements de détresse.

Eleuia plonge dans la mêlée, fait tournoyer son arme à une vitesse folle dans les airs et envoie coup sur coup sur chaque corps ennemi qui se met en travers de sa route. Une de ses comparses vampires lui prête main-forte, en tranchant les tendons de leurs chevilles et les artères de leurs cuisses. Ainsi, en moins de deux minutes, quatre ennemis tombent à genoux avant de voir s'enfoncer l'arme de l'hybride dans leur crâne.

De seconde en seconde, d'autres surnaturels investissent les lieux, mais mes acolytes combattent bien. Ils ne se laissent pas submerger, chacun met plusieurs d'entre eux hors d'état de nuire – même la douce et sage Gillian qui, avec le renfort d'un vampire, veille à défenestrer ses adversaires affaiblis.

Il n'y a que Dren et moi qui n'avons pas encore pris part à la lutte, mais je ne serai plus en reste très longtemps. Les sens et le sang fouetté, je roule des épaules et me plie sur moi-même, dents retroussées sur mes lèvres. Je m'élance dans les airs, sauf qu'un élément que je n'avais pas pris en compte jusque-là obstrue mes plans belliqueux : l'effet de surprise.

Une porte est soudain défoncée sur ma droite, l'une des rares à être restée fermée, et un mastodonte de guerrier m'attrape depuis le seuil,

sa main sur ma gorge. Il m'attire contre la cloison intérieure, son bras musculeux pressé plus férocement que ses doigts sur ma trachée, et me soulève de terre.

— Tiens, tiens. Qu'avons-nous là ? murmure-t-il à deux centimètres de mon visage.

Je tente de me débattre, en vain, tout en respirant bruyamment par le nez à la recherche de nouvelles réserves d'air. Son bras me hisse un peu plus haut contre le mur, me fait décoller de plus d'un mètre du sol. Pour lui, je dois peser l'équivalent d'un fétu de paille.

— J'espère que tu seras un peu plus résistant que les autres, là-bas, me dit-il avec un coup de menton vers le fond de la pièce. J'aime m'amuser avant de tuer.

Attiré par son geste et ses paroles, je dévie le regard dans la direction qu'il m'indique et écarquille d'horreur les yeux.

Ce qui devait être les corps de deux hommes nus a été éparpillé aux quatre coins de la chambre. Ils ont été démembrés, étripés. Les coulures d'hémoglobine qui s'en sont déversées ont envahi les draps, se sont répandues sur le parquet. Leurs viscères jalonnent le sol et ornent vulgairement les meubles alentour. Certains membres sont à peine reconnaissables sous leur couche écarlate ; ce ne sont plus que des tas difformes, à l'aspect spongieux.

Le grand malade qui me fait face s'y est donné à cœur joie et à mains nues si j'en juge l'état effroyable de ses mains et de son visage buriné. Des lambeaux de chair se sont incrustés sous ses ongles et le sang commence à sécher à la commissure du sourire carnassier qu'il m'adresse.

— Tu vas crier ? m'interroge-t-il en penchant la tête de curiosité. J'espère vraiment que tu vas crier… Un massacre n'est pas un bon massacre sans sa dose de hurlements.

Je me débats de plus belle, mais sa poigne se resserre encore sur ma gorge. Il ne passe plus qu'un filet trop maigre d'air dans mes poumons, désormais. Je griffe ses articulations pour le faire desserrer. Je vais m'évanouir s'il continue.

Un rire caustique lui échappe devant ma piètre tentative d'évasion, et sa bouche grande ouverte me laisse voir un palais et une langue imprégnés de sang. Pas faite qu'avec les mains donc, la boucherie…

Mon rythme cardiaque s'emballe encore un peu, devient assourdissant à mes propres oreilles. Je regarde partout et nulle part à la fois en quête d'une solution, d'une issue, mais rien ne me vient. Et mon corps qui est soudain trop faible pour se défendre… Je ne sais si c'est l'effet de surprise ou l'excès de peur qui envahit mon organisme qui me bloque ainsi, mais quoi qu'il en soit je ne parviens pas à résister plus efficacement.

Mon assaillant s'en rend bien compte et me décoche un nouveau

rictus vermeil. Sa prise se resserre, et je suffoque une fois encore. Je l'observe approcher le bas de son visage plus près du mien… et s'arrêter net lorsqu'un objet métallique transperce son crâne de part en part.

Des gerbes de cervelle se répandent sur mes traits choqués tandis que le corps massif de l'ennemi s'effondre au sol. Derrière lui, Dren est tendu comme un arc, le regard acéré, et retire sèchement son arme de fortune de la cavité proéminente. Il s'agit d'un candélabre brisé qui devait parer la chambre. Sa tige s'est enfoncée de plus de trente centimètres dans sa cible, les souillures remontent assez haut dessus.

— Tu n'as rien ? m'interroge l'incube en me tendant une main secourable.

— Un peu secoué, mais ça ira, lui réponds-je, une main sur ma trachée. Merci. J'étais foutu sans toi.

— De rien, chéri, réplique-t-il avec un clin d'œil complice. Tu es beaucoup trop beau et attirant pour mourir prématurément, je ne le permettrai pas.

Un faible rire remonte jusqu'à mes lèvres alors que ma paume serre plus résolument la sienne. Dren me sourit encore et rouvre la bouche pour me dire quelque chose avant d'être interrompu par une ombre dans l'embrasure de la porte.

— Mais… qu'est-ce que vous faites là ? Et qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Le choc se peint sur le visage défait d'Eleuia et ses yeux font le tour de la chambre saccagé. Elle fait quelques pas précipités à l'intérieur, puis se fige en apercevant le cadavre qui gît à nos pieds.

— Tu vas bien ?

Ses prunelles alertes me jaugent de la tête aux pieds, puis se figent sur mon cou. Elles s'assombrissent devant les marques laissées par les battoirs du géant.

— Ça va, assuré-je. Dren est arrivé à temps pour me secourir.

Elle me sonde encore un long moment sans rien exprimer, puis elle hoche la tête avec raideur.

— Bien. Dren, je voudrais que tu aides Allan à quitter cet endroit, reprend la vampire sans une once d'émotion dans la voix. Tu es le seul à connaître les lieux mieux que ta poche.

— Quoi ? Mais, et les autres ? m'écrié-je. Vous avez besoin d'aide pour les repousser. Je sais qu'il y a plus d'ennemis à investir les lieux !

— Nous nous en sortons sans problème, réplique la combattante en se réarmant de sa barre. Certains clients se sont joints à nous pour nous prêter main-forte. Nous voilà à quinze contre dix.

Une déflagration retentit plus loin dans le couloir derrière Eleuia, suivie par un mugissement de douleur. Un corps tombe, une autre personne court jusqu'à ce dernier, et un nouveau bruit de lame

rentrant dans la chair se fait entendre avant le silence complet.

— Plus que neuf, rectifie mon interlocutrice avec un sourire en coin.

Son rictus disparaît lorsqu'elle revient vers nous.

— Emmène-le, Dren. Il ne faut pas qu'ils tombent sur lui.

— Non ! Il en arrivera d'autres, ils sont mieux organisés que nous ! Ils vont finir par vous submerger si vous n'avez pas d'autres combattants à vos côtés !

— Il n'en est pas question ! aboie la jeune femme, le regard brillant de colère. Nous savons très bien ce que nous faisons, nous savons faire front aussi bien qu'eux ! Nous avons des siècles d'entraînement derrière nous, ce qui n'est pas ton cas.

La colère monte en moi, rugit hargneusement devant son coup bas. Le même éclat brûlant s'allume dans mon regard, tandis que mes poings se contractent au point de faire blanchir mes articulations.

— Aucun de nous n'a le temps de s'occuper de toi, ajoute-t-elle sur un ton plus rude encore. Dren peut s'en charger.

— Dis tout de suite que je suis aussi inutile que lui à tes yeux…, réplique l'intéressé.

Eleuia le foudroie du regard pour le faire taire, puis reporte toute son attention belliqueuse sur moi.

— Tu pars d'ici que ça te plaise ou non, Allan. Nous n'avons pas besoin de toi.

Aussi efficace qu'un uppercut porté au ventre, ses mots me blessent en profondeur et elle le sait. Je vois rouge, dégoûté par ses manœuvres d'intimidation, mais l'hybride ne me laisse pas le temps de riposter : elle repart comme une flèche au cœur de la lutte.

— Putain !

J'envoie un coup dans le mur derrière moi. Il s'effrite dangereusement, mais je n'en ai cure. La rage m'a envahi tout entier cette fois. Elle est allée trop loin…

— Calme-toi, Allan. Ça ne sert à rien de s'énerver… Et ce n'est pas le bon moment pour ça, déclare mon acolyte en posant une main chaude sur mon omoplate.

J'inspire à fond et acquiesce froidement sans le repousser. Il s'éloigne ensuite, et déplace les meubles renversés sur son passage.

— Chaque chambre comporte une sortie de secours dissimulée, en cas de problème de ce genre, m'informe-t-il, le dos tourné. On va pouvoir s'enfuir par là, rester cacher dans les sous-sols le temps que ça se calme ici, et après…

Tout en prenant garde de ne pas rentrer en contact avec les restes de ses clients, il pousse le lit, soulève le tapis et dévoile une trappe fermée en dessous.

— Bingo ! Allez, viens Allan, on… Mais qu'est-ce que tu fais ?

Je ne réponds pas à sa question, remarque à peine ses prunelles

interloquées alors que je tourne les talons et le plante là. Je passe le pas de la porte et n'écoute aucun des cris insistants de l'incube. Je reste concentré sur mon objectif.

La rage au corps, le feu brûlant mes veines, je suis les bruits de lutte, qui se sont reculés dans le vestibule, et stoppe à un croisement. La guerre a éclaté plus loin, ravage tout et incendie les cœurs révoltés. Elle a pris possession des hommes et des femmes, leurs cris vengeurs déchirent l'air… et il ne me faut qu'un seul pas pour m'y précipiter à mon tour.

Chapitre 27

Calme et mesuré, j'observe avec une grande attention la scène macabre qui se déroule sous mes yeux. Cette nuit, l'Apocalypse a élu domicile à *L'Emprise* et nulle part ailleurs. Sa violence et sa puissance irradient de chaque être qui la sert. Sa couleur vermeille jonche le sol, orne les murs, habille les visages et corps qui se meuvent pour elle. Ceux qui ont péri sont couchés par terre, leurs bras étendus devant eux pour vénérer même par-delà la mort cette nouvelle divinité. Sa colère gronde dans les gorges, sa force se propulse dans les membres toujours vivants, sa détermination se répand dans chaque coup porté, et son chaos vibre dans les cœurs rongés.

Son chant funèbre s'exprime dans chaque cri poussé aux portes de l'agonie. Son rictus de haine est esquissé sur chaque bouche avant qu'elles mordent ou insultent l'opposant. Sa jouissance explose dans l'éclat de leurs yeux dès que leurs armes ou leurs griffes atteignent leur cible.

Le bruit est assourdissant, les odeurs écœurantes de mort et de sang. Tous se battent, esquivent, repartent à l'attaque, s'acharnent sur leurs proies. Une frénésie sans nom s'est emparée d'eux et guide leur mouvement, dont le seul but final est de tuer à la place d'être tué.

Les lames tranchent, les mains étripent, les pieds écrasent, les coups massacrent, les balles déchiquettent… Tout n'est plus que meurtre et déchaînement autour de moi.

Mes yeux balayent tout ce qui est à ma portée et un drôle de frémissement remonte mon échine à chaque nouvelle découverte.

Tu es fait pour ça.

Ma bestialité refait surface et n'attend plus que de pouvoir se jeter dans cet enfer, mais je la retiens encore un peu. Si je me lance sans avoir réfléchi un minimum sur la marche à suivre, je risque fort de m'en prendre aux mauvaises personnes. Je ne dois pas oublier que je suis là pour lutter aux côtés de mes alliés, que je suis un autre soldat et non pas une machine de guerre sans état d'âme.

Je dois éradiquer les ennemis tout en protégeant mes amis… Je dois arriver à combiner les deux sans me laisser dépasser par le premier.

Alors je réfléchis tout en poursuivant mon analyse de la situation. Dans l'ombre des lieux, je canalise ma force, je la fais cheminer dans tout mon être. Mon envie de meurtre grandit en moi, mais elle finit par me servir pour trouver un plan en même temps qu'elle me nourrit. Je cherche activement un équilibre, l'équilibre dans ma nature. Entre mes penchants vampirique, sorcier, incube, sirène et berserker. Je

veux réussir à utiliser toutes mes facultés à bon escient dans ce combat.

Être rapide, fort, rusé, habile, patient.

Être déterminé, réfléchi, calculateur, implacable, intouchable.

Être le meilleur…

Et c'est maintenant que je vais m'efforcer de l'être.

La tête tournée sur la gauche, je vois Darcy acculée contre l'une des parois par un berserker. Son bras droit est grièvement blessé, elle tente d'endiguer l'hémorragie tout en dressant sa lame courbe entre elle et son ennemi pour l'empêcher d'approcher. Le guerrier ricane devant cette piètre défense et agrippe d'un coup sec son membre mal en point. Il y enfonce ses doigts et arrache un hurlement de douleur à la vampire. Je marche vers eux, décidé et la tête froide. Mes pieds glissent aisément sur le parquet taché, me permettent de me poster dans le dos de l'ennemi avant qu'il repère ma présence.

Pour ma plus grande fierté, le berserker a à peine le temps de sursauter avant que mes mains se posent sur sa nuque et la brisent d'un geste sec et précis.

Hors d'état de nuire, je le repousse loin de Darcy et resserre mes doigts sur son cou, de plus en plus fort. Puis je tourne violemment sa tête dans tous les sens jusqu'à ce qu'elle cède dans un nouveau craquement sinistre. Je me débarrasse de cet appendice inutile en le jetant dans mon dos, puis me penche sur la vampire.

— Ça va aller ? lui demandé-je platement avec un coup d'œil pour son corps.

En plus de son bras, une profonde entaille lacère sa cuisse et laisse s'écouler son sang à vive allure. Un instant, ma soif revient sur le devant de la scène, consume ma gorge et assèche mes veines pour mieux me tenter de lui céder. Mais je bloque ma respiration et remonte sur les traits crispés de cette alliée.

— Je… Je m'en remettrai, bégaie-t-elle, une main pressée sur sa jambe. Ça saignera déjà moins dans une minute.

Je hoche la tête sans rien dire, puis m'oblige à me détourner. Mieux vaut que je ne tente pas trop le diable non plus. J'ai une bonne maîtrise de moi-même pour l'instant, je refuse de la perdre pour quelque chose d'aussi futile que mon désir de sang. Cette soif-là devra attendre, j'en ai une autre à combler plus urgemment.

Je m'éloigne de la malheureuse et évite quelques projectiles sur le chemin qui me mène toujours plus près du cœur de la tourmente. Un vampire à la poitrine béante s'écroule alors que j'approche du duel opposant Maxence à un autre berserker. L'ensemble de mon groupe est occupé, pas un seul de ses membres n'est tombé : ils combattent tous un ou plusieurs adversaires à la fois.

Ils se débrouillent bien, Eleuia avait raison lorsqu'elle m'affirmait

qu'ils géraient. Cependant, j'étais encore plus dans le vrai qu'elle en la prévenant que nos ennemis étaient mieux préparés. D'autres créatures traversent en petit nombre les fenêtres brisées, prêtes à en découdre. Chaque nouvelle recrue est pleine d'énergie et de rage, tandis que mes amis s'affaiblissent lentement, mais sûrement. Ils vont les épuiser, les rendre vulnérables… tôt ou tard, il y aura des blessés graves dans nos rangs, voire pire.

Sauf si j'interviens.

Une rafale de vent s'engouffre à l'intérieur et menace de me déséquilibrer une seconde. La pluie s'infiltre par les ouvertures aussi, elle va jusqu'à tomber du plafond en de fines gouttes à travers les interstices du bois. Je renifle l'air et comprends bien vite qu'une sorcière est derrière ce cataclysme. Elle doit se tenir en retrait, sans doute même à l'extérieur du bâtiment pour exercer son contrôle. C'est une bonne stratégie : en plus de nous envoyer leurs combattants les plus sanguinaires, nos ennemis s'aident d'une sorcière pour nous déstabiliser et nous ralentir. À coup sûr, elle ferait s'abattre la foudre directement sur nous si l'on tentait une échappée.

Malin donc… mais insuffisant.

Une nouvelle bourrasque souffle et fait s'envoler les pans de ma veste. Elle transporte plusieurs odeurs avec elle, certaines très reconnaissables comme celles de mes camarades, d'autres moins connues, mais assez alléchantes à leur manière. La peur, le désespoir suintent timidement pour l'heure, me donnant l'eau à la bouche. Mais une fragrance plus forte encore me percute de plein fouet et me fait pivoter jusqu'à sa source. Cette dernière en fait de même lorsqu'elle capte la mienne, et ses yeux noir charbon se rivent aux miens.

Eleuia me scrute avec un mélange de surprise et de colère, la tête levée bien haut pour ne pas me perdre. Elle crie mon nom, me somme de m'éclipser alors qu'elle repousse un nouvel assaillant.

Son parfum épicé m'enveloppe à mesure que le vent mugit autour de nous, et je le hume un instant, les yeux fermés – ce genre de désir ne devrait pas être autorisé… Mais je me reprends bien vite. Je rouvre les paupières, juste à temps pour la voir faire basculer son adversaire par-dessus la balustrade. Son regard irrité ne me quitte pas alors qu'elle continue de me hurler ses ordres et invectives.

Ma tête roule sur le côté lorsqu'elle tente une percée dans la mêlée pour me rejoindre. Mon cœur tressaute avec vigueur au moment où elle m'interpelle.

— Fuis ! Pars ! rugit-elle encore, alors qu'elle reste bloquée à plus de cent mètres de moi à cause des échauffourées.

Je ne bouge pas d'un millimètre. Je ne fais que la regarder et écouter avec un certain plaisir malsain ses vociférations. Elle est folle de rage après moi. Elle ne supporte pas qu'on ne lui obéisse pas.

J’ignore qui de mon ego blessé ou de mon obstination s’exprime, mais toujours est-il que j’ouvre la bouche et articule silencieusement un mot, un seul mot à son adresse.

« Non. »

Elle a très bien compris et réagit au quart de tour : plus sombre et emportée que jamais, la guerrière éjecte ceux qui entravent sa route avec une force démesurée et fonce droit vers moi. Ses orbes d’onyx me pourfendent sur place et une grimace de rage déforme ses traits. Toutefois je m’en détourne, l’esprit déjà appelé ailleurs. J’ai un travail à faire, et pour la première fois de ma vie je me contrefiche de ce que peut bien penser Eleuia.

Mon regard tombe sur le corps-à-corps sanglant de l’un de mes acolytes contre un vampire, puis sur celui qui oppose Sander à un autre berserker. Joris, comme mon mentor, commencent à peiner dans leur affrontement, certaines de leurs attaques perdent en précision et en puissance… Les muscles de Sander roulent sous sa peau égratignée et sanguinolente, et un souffle haché s’échappe de ses lèvres sous l’effort.

Mes jambes se contractent pour avancer jusqu’à eux et se plient lorsque je les rejoins. Je me place ensuite entre mon ami et son opposant. Des yeux verts entrent en contact avec les miens, une lueur folle et affamée les habite. Ses narines se dilatent tout comme ses pupilles au moment où mon odeur le percute, réveillant d’un seul coup la part bestiale qui est en lui. Tout ce que j’attendais…

Sans écouter les cris de mon guide, je le repousse loin de nous et affronte en silence l’être de cauchemar qui me fait face. Il est évidemment le premier à foncer et à essayer de m’atteindre, mais aucune de ses passes ne prend. Plus rapide que lui, je me faufile entre ses bras de bûcheron et esquive toutes ses tentatives pour m’atteindre. Je savoure les grognements de douleur et de fureur qu’il émet lorsque, moi, je le touche et appose des marques vivaces sur son corps immense. Des traînées de sang frais se superposent à celles séchées, son abdomen est bientôt plus rouge que doré, m’arrachant un bref sourire.

Déterminé, je saisis son bras tendu, le retourne brutalement dans son dos, dans un angle approximatif qui lui arrache une complainte de geignements mélodieux à mes oreilles. Un autre mouvement rude casse le membre, et tandis que le guerrier le ramène contre sa poitrine, je passe sur le côté, récupère un sabre sur le sol et l’embroche dans sa colonne à découvert. La lame monte jusqu’au cœur, le transperce avec autant d’aisance que du beurre. L’homme s’écroule à genoux. Ses pulsations cardiaques s’arrêtent net avant même qu’il touche terre.

Un de moins.

Je file à nouveau comme une tornade et prends encore moins de temps pour régler le compte du vampire qui étrangle Joris. Campé derrière l'adversaire, mes mains posées bien à plat sur ses tempes, je tire sur sa tête, et comme avec l'assaillant de Darcy, la bascule de droite à gauche avant de l'arracher de ses vertèbres et cervicales.

Deux de moins.

Sans m'attarder sur le sort de mes amis, je repars en quête de nouvelles victimes, mais pile à l'abord d'une fenêtre dévastée. Je sens la présence de créatures en dessous, six ou sept, prêtes à gravir la façade pour nous rejoindre. La sorcière, elle, se situe à dix mètres d'eux et commande inlassablement à la pluie et au vent. Je l'entends scander quelques paroles désuètes pour l'aider à se concentrer.

Un nouveau souffle violent entraîne d'ailleurs Gillian dans son sillage et l'assomme contre un des murs. Brett s'agenouille à ses côtés pour la soutenir et la protéger de toute attaque éventuelle.

Le vent rugit dans tout l'étage. Mon regard se déporte sur la gauche, là où l'air cinglant du dehors s'infiltre par l'une des chambres ravagées et frappe mon torse pour me faire reculer. Je ne bouge pas d'un pouce toutefois. Je regarde l'ouverture béante, écoute les bruits que livre le vent, notamment l'avancée des combattants ennemis sur le mur extérieur, et une nouvelle idée me vient.

Je ferme les paupières, baisse la tête et me concentre sur les rafales. J'inspire à fond, en alerte, m'approprie les sons et les sensations de la Nature déchaînée. Je capte les souffles effrénés et excités de plus en plus proches… le claquement de l'ondée sur le toit… le roulement du tonnerre lointain. J'expire avec lenteur, fais un microscopique pas en arrière… Et au moment où le sommet des crânes apparaît à la fenêtre à ma gauche, mon bras jaillit et incite le vent venant de droite à envoyer une bourrasque puissante sur nos ennemis. Ils dégringolent et s'écrasent au sol, six mètres plus bas.

Huit de moins.

Un soldat est resté rivé au mur, évitant la chute mortelle. Je me penche vers lui, inspecte paresseusement son air horrifié, puis croise les prunelles écarquillées de la sorcière plus bas encore. Ils sont apeurés tous les deux, le vampire se demande même s'il ne devrait pas s'enfuir sans se retourner et oublier du même coup son dévouement à son maître, Jarlath… C'est sans doute la meilleure idée qui soit, mais il est trop tard pour ça, alors je ne lui laisse pas le temps de la mettre à exécution. Nez levé, j'écoute le tonnerre gronder soudain au-dessus de nos têtes, ressens son électricité alourdir l'atmosphère. Puis je regarde ses éclairs frapper à tour de rôle la sorcière aux abois et le vampire affligé. Bientôt, il ne reste plus que leurs cendres fumantes.

Dix de moins.

Je me détourne avec lenteur et sonde mon environnement. Les

combats se terminent petit à petit, les autres ayant déjà connu une issue favorable pour notre groupe. Plusieurs morts sont étalés çà et là autour de nous, beaucoup comportent des plaies béantes au niveau de la poitrine en plus de nombreuses autres blessures. Le regard perdu sur ces cadavres, je remue les doigts et communique mon désir de les voir disparaître aux éléments. Le vent enregistre ma requête et les soulève dans ses airs cahoteux avant de les refaire traverser les verres fracassés. Au bout d'une poignée de minutes, tous ont atterri dans la boue au pied de l'immeuble, dégageant ainsi l'accès au couloir.

Un nouveau perdant s'effondre et va de suite rejoindre ses camarades à l'extérieur. Je traverse le vestibule et récupère deux autres macchabées sur la route. Arrivé au niveau des escaliers menant au salon pourpre, je remarque les mines fatiguées de mes acolytes. Chacun est en train de se soutenir, de panser des blessures, voire de rester les yeux fermés en attendant que notre régénérescence naturelle finisse le travail. Il n'y en a qu'une qui n'en a pas terminé avec la lutte.

Eleuia affronte le dernier colosse encore debout, armée de sa barre d'acier. Sa respiration mesurée contraste avec celle plus lourde de son adversaire. Ses mouvements sont vifs, sûrs, dignes d'une vraie guerrière qui sait et aime se battre proprement. Elle tourne, glisse, pivote sur elle-même avec grâce et fluidité, comme si tout était chorégraphié à l'avance, comme si chaque déplacement avait été mesuré au millimètre près. Et dès qu'une ouverture se présente, elle frappe sans ménager sa force et sa hargne, et soustrait à sa victime des râles et protestations souffreteux. Elle allie danse et violence dans ce ballet de la mort ; tantôt sa barre lui permet d'être un appui pour exécuter ses vrilles dans les airs, tantôt elle reprend sa fonction première d'arme meurtrière.

Dans le silence seulement rompu par les échanges de coups, tous les regards convergent vers cet ultime acte mortuaire de la nuit. Par moments, je sens quelques iris se déporter sur ma personne et brûler mon dos, mais je relègue vite cela au second plan. Ce qui se joue là maintenant est plus intéressant.

La jeune femme brune poursuit et enchaîne les passes, fatigue de plus en plus son adversaire… jusqu'à réussir à lui faucher les jambes et le déséquilibrer. Le berserker s'écroule à genoux devant elle, cherche à se redresser à la force de ses bras, mais la Maya l'en empêche grâce à une secousse dans sa mâchoire. Mis au supplice, l'homme est désormais à sa merci. Le coup final n'a plus qu'à être porté.

Jambes écartées, buste relevé, et barre placée en arrière dans sa main droite, les prunelles d'Eleuia se rivent sur son opposant. Elle effectue une passe rapide dans son dos afin de rattraper son arme dans

sa main gauche et de la lever bien haut, au-dessus de sa tête. Sa main droite se positionne à cinq centimètres d'écart de sa jumelle pour assurer la stabilité de sa prise sur la barre maintenant à la verticale. Les muscles de ses bras se bandent à l'extrême, ce qui laisse présager que l'estocade prochaine va être d'une violence inouïe…

Elle est prête, déterminée. Et avant d'exécuter son geste, son regard noir comme la nuit remonte soudain et se plante dans le mien. Il flamboie de colère, d'une lueur assassine. Elle ne me lâche plus et c'est donc plongée dans mes yeux qu'elle perfore et démolit le crâne de sa dernière victime.

Les doigts toujours recroquevillés sur son bâton, elle ne bouge plus, ne dévie plus de moi, et je l'imite. Le temps s'égrène. Notre colère vibre dans chacun de nos atomes et pourrait créer de l'électricité dans l'air si l'orage au-dehors ne s'en chargeait pas déjà.

Les membres aussi contractés qu'elle, je finis toutefois par détendre mes poings, bouger mes phalanges endolories et recommencer les gesticulations infimes de mes doigts pour emporter ce dernier corps. Le vent répond derechef à mon appel et vient envelopper l'homme, tandis que la vampire déloge son arme de sa boîte crânienne.

Alors l'arrêt sur image n'est plus et tout autour, nos camarades s'activent et nous rejoignent.

— Allan ?

Sander s'approche de moi à pas mesurés, une expression prudente sur son visage taché de sang par endroits.

— Tu vas bien ? m'interroge-t-il lentement, et je comprends très vite que cette question ne s'intéresse pas à mes éventuelles blessures.

Je hausse les épaules, peu désireux de m'étendre en paroles vaines et incertaines sur mon état. Gillian arrive alors près de lui et jauge chaque parcelle de mon corps, l'air inquiète et surprise à la fois.

— Tu ne sembles pas avoir été blessé, me dit-elle en continuant son inspection. Sauf peut-être aux mains ?

Je suis son regard cristallin sur ces dernières et y découvre du sang plus ou moins séché. Je les tourne et les retourne, observe les coulures qui s'étendent jusqu'à mes coudes.

— Ce n'est pas mon sang, déclaré-je d'une voix plate. Je n'ai rien. Ça va.

L'un comme l'autre contredit silencieusement mon ultime parole, toutefois je ne tique même pas. J'oblique sur le côté, vers la pluie battante qui entre et mouille le parquet, et écoute les bruits de la nuit.

— On devrait partir. D'autres pourraient venir.

— Je ne pense pas, mais tu as tout de même raison. Mieux vaut être prudent.

Sander pose une main hésitante sur mon épaule puis tourne les talons pour prévenir les autres de notre départ immédiat. Les plus

épuisés marchent en tête pour retrouver leur cheffe, les épaules basses et le souffle encore un peu court. Leurs combats ont dû être les plus longs et éprouvants, ils ont besoin de repos et de quelques soins complémentaires en urgence. Malgré leur état, ils parviennent tout de même à ralentir conséquemment à mon niveau et à me lancer des œillades apeurées et respectueuses à la fois.

Je les laisse passer sans rien dire. Ils se pressent tous de rejoindre Eleuia et je les observe faire froidement. Comme détaché de tout.

Le vide interne que j'ai dû réaliser plus tôt continue de peser sur moi, de me garder dans son cocon d'indifférence et d'analyse factuelle. Aucune émotion autre que la colère n'a refait surface pour l'instant. Alors j'essaie de me l'approprier sans réserve, de la laisser s'exprimer sans nouveau débordement. Elle m'envahit, se rigidifie à l'instar de la glace dans mon être, et me donne cette allure imperméable et placide. Cela interpelle et inquiète mes amis, je le sais. Mais je ne suis pas prêt à autoriser une autre forme de sensation à me parcourir.

— Allan ?

— Dren ? fais-je en me tournant vers le propriétaire de la voix qui m'interpelle.

L'incube sort de sa cachette, une alcôve au bout du couloir, et marche avec hésitation jusqu'à moi.

— C'est fini ? Les sbires de Jarlath sont vaincus ? demande-t-il, ses yeux clairs et angoissés en train de fureter de tout côté.

— Oui. Mais il ne faut pas que l'on reste là. D'autres pourraient venir.

Il blêmit légèrement à cette idée.

— Où étais-tu ? le questionné-je à mon tour.

— Je suis descendu par l'une des sorties de secours pour voir si certains employés et clients ont survécu.

— C'est le cas ?

— Oui. Beaucoup ont fui à temps, me répond-il, soulagé. Je leur ai dit de passer par les venelles à l'est du bâtiment puis de filer en direction de notre solution de repli, une bâtisse qui se situe à cinquante kilomètres de Seattle.

— C'est sans danger pour eux ? vérifié-je.

— Je ne pense pas qu'ils aient été suivis. Cela fait trente bonnes minutes qu'ils ont pris la tangente, Blair m'aurait appelé s'ils avaient rencontré un problème.

Je hoche la tête. C'est une bonne chose que toutes ces personnes s'en soient sorties. Ce n'est malheureusement pas le cas de tout le monde…

— Tu sais combien de gens sont morts ?

— Je suis remonté prudemment par l'un des accès et en débouchant dans une autre chambre, j'ai vu des corps…, murmure Dren, l'air

abattu. D'après moi, une dizaine n'a pas survécu.

— Je suis désolé. Pour ça et pour les nombreux dégâts qui ont été causés ici…

Son regard se promène dans le corridor, catalogue en vitesse tout ce qui a été renversé, brisé, ou détruit.

— J'imagine que c'est pour ce genre de choses qu'existent les assurances…

Je lui offre un bref sourire puis l'entraîne à ma suite vers le groupe rassemblé en cercle. Sander nous y accueille et donne une accolade affectueuse à l'incube.

— Je suis content de voir que tu en as réchappé, lui dit-il avec un sourire réconfortant.

— Moi aussi, mon mignon.

— Et les autres ? s'informe l'homme-montagne.

— La plupart ont pris la fuite. Certains… n'ont pas eu cette chance.

— Je suis désolé…

— Et chez vous ? Est-ce qu'il y a des pertes ?

— Non. Seulement quelques blessés.

Les traits du berserker sont moins tendus en prononçant ces mots. C'est un vrai soulagement pour le guerrier et meneur qu'il est. Il nous adresse un sourire rapide, mais franc avant d'accorder toute son attention à la nouvelle arrivante. Eleuia se poste près de lui, le visage fermé et son arme toujours au poing.

— Dren, ravie de constater que tu vas bien, déclare-t-elle avec un coup d'œil pour le gérant de *L'Emprise*. J'ai entendu pour l'évasion des tiens et les quelques pertes que vous avez subies. Je suis navrée.

— Merci, Eleuia.

— Pourrais-tu nous indiquer la meilleure voie qui soit pour fuir à notre tour ? Nous doutons qu'il y en ait d'autres à nous attendre dehors, mais il serait plus sage que personne ne s'attarde ici pour autant.

— Il faut emprunter l'une de nos issues. Suivez-moi.

— As-tu besoin que l'on te dépose quelque part ? lui demande Sander avec sollicitude.

— Pas la peine. Il reste encore une voiture de disponible en bas. Une superbe Porsche dont je suis l'heureux propriétaire, sourit l'incube avec un clin d'œil vantard.

Les uns derrière les autres, nous nous mettons à suivre Dren et prenons garde de ne pas marcher sur quelques membres éparpillés sur notre passage. Pendant qu'une majeure partie de nos ennemis nous affrontait, l'autre s'en est pris aux amis et collègues de Dren, décimant des morceaux d'eux après s'être nourris dessus. Les mouvements de lutte ont bringuebalé leurs restes, les ont fait atterrir dans le couloir, sur les tentures des chambres et les meubles renversés.

Le sang qui se répand encore sur certaines parties du sol me donne à nouveau faim, mais je résiste et empêche son odeur puissante et capiteuse de franchir mes barrières internes. Je me suis assez comporté en monstre sans cœur pour aujourd'hui…

Dren entre dans l'une des chambres qui a été relativement épargnée – aucun cadavre martyrisé ne repose sur le lit ou ailleurs –, puis il se dirige vers l'armoire et la déplace sur le côté pour laisser apparaître une trappe au sol. Il l'ouvre, nous fait signe de lui succéder dans la descente, puis attrape les barreaux de l'échelle. Un à un, nous l'imitons et une poignée de minutes plus tard, nous posons le pied sur le goudron frais des sous-sols.

L'incube les traverse, ouvre une lourde porte qui donne accès à un garage, où sa fameuse Porsche l'attend.

— Il y a une sortie qui vous mènera à votre point d'arrivée sur le côté du garage, nous dit-il en faisant le tour du véhicule. Vous devriez rejoindre vos voitures en moins de dix minutes en courant vite.

Nous le remercions chaleureusement alors qu'il s'installe au volant de son bolide. Il actionne l'ouverture du portail métallique donnant sur la rue, puis replonge ses prunelles couleur whisky dans les nôtres.

— Bonne chance à vous. Dès que le calme est revenu, on se recontacte.

Nous opinons du chef et au moment où nous nous détournons pour repartir, Dren m'appelle une dernière fois.

— J'ai été heureux de faire ta connaissance, Allan. Tu es un homme vraiment particulier !

— Toi aussi, Dren.

— Prends bien soin de toi, chéri. J'espère qu'on se reverra bientôt.

Je lui adresse un sourire doux, le plus sincère que j'ai à ma disposition.

— J'espère aussi, lui fais-je, honnête. J'espère vraiment…

— Et n'oublie pas une chose, ajoute-t-il en se penchant vers moi. Si tu le veux vraiment, tu peux obtenir tout ce que tu désires. Il te suffit juste de te rendre compte d'à quel point tu es exceptionnel.

Je fronce les sourcils. Je ne suis pas sûr de bien saisir là où il veut en venir, cependant il ne me laisse pas la possibilité d'en discuter davantage. Coiffant ses cheveux en arrière, l'incube met en marche le moteur qui vrombit fort dans l'espace entre nous.

— À bientôt, bel hybride ! J'ai hâte à notre prochaine rencontre !

Puis il met les gaz, sort du garage et disparaît en trombe au coin de la rue. Je regarde les particules d'eau de pluie s'élever derrière lui, pensif et songeur, avant de me détourner de l'endroit où il s'est éclipsé. Poussé par le vent et la trace olfactive de mes compagnons, je décampe à mon tour à la vitesse de l'éclair, l'orage et l'averse dans mon sillage.

Chapitre 28

Au moment de poser nos pieds sur le sol pierreux du hall d'entrée, un même soupir de soulagement et de fatigue mêlés nous échappe. Nous voilà de retour au domaine. Tout est calme et silencieux autour de nous, l'heure très tardive expliquant l'absence des autres habitants dans les parages. Très éreintés, Darcy, Brett et Zola s'affalent immédiatement sur les premières marches du grand escalier. Leurs yeux se ferment d'eux-mêmes et leur souffle devient plus léger, ils sont aux portes du sommeil.

D'un commun accord, Eleuia et Sander décrètent qu'ils doivent être accompagnés dans leur chambre au plus vite. Un passage à l'infirmerie ne serait pas du luxe aussi, afin de juger de leur état général.

Alors que Brett, le moins fatigué des trois, et Joris prêtent main-forte aux filles pour se déplacer, le reste du groupe atterrit dans l'un des salons attenants et s'écroule sur les fauteuils.

Le silence entre nous, qui a été notre compagnon phare durant tout le trajet, est toujours écrasant. Personne n'est d'humeur à le rompre, les épreuves de cette nuit et les états d'âme de chacun nous rendent plus taciturnes que jamais. Peter va jusqu'à remplir des verres de bourbon qu'il tend à mon mentor pour les faire circuler entre nous. Le tableau de la morosité est complet cette fois.

Je décline l'offre, peu désireux de m'enivrer. Les autres portent à leurs lèvres le breuvage, le savourent quelques longues secondes, puis comme un déclic, des conversations à voix basse s'élèvent entre eux. Les personnes présentes sont des habitués des excursions et missions de ce genre : sans doute est-ce là un rituel qu'ils pérennisent à leur retour et qui leur permet de se décoincer et de libérer la parole.

Adossé à l'un des pans de la cheminée, je ne prends pas part aux discussions, j'y prête à peine attention. Je suis happé par mes propres pensées, par les images de cette nuit… Je devrais peut-être être effrayé comme mes amis par ce qu'il s'est passé, ou par toutes les choses affreuses que j'ai accomplies, mais ce n'est pas le cas. J'ai fait ce que j'avais à faire pour survivre et veiller à la survie de mes camarades. Agir autrement n'était pas envisageable. M'enfuir, comme me l'a ordonné Eleuia, n'était pas une option.

Je suis un hybride. Je suis devenu un soldat. Je suis capable de me défendre et de les défendre. Et tant pis si je laisse de côté une part de mon humanité dans ces moments-là. Si je dois me montrer cruel et sans pitié pour nous sauver… alors je le referai sans hésitation.

La terreur qui m'habitait à l'idée de devenir un monstre sanguinaire

a transmuté, elle s'est changée en quelque chose avec lequel je suis plus en phase. Cette monstruosité est en moi, quoi que je dise, quoi que je fasse ; c'est l'une des premières choses que l'on m'a apprises ici. Et dans ce bordel, j'ai su la mettre au service d'une cause qui me tenait à cœur, à mon seul et unique service. Je l'ai employée comme on emploie une arme ou un bouclier pour se battre. Elle m'a envahi, mais pas dépassé, elle n'a pas pris le contrôle de mon corps. C'est moi qui avais le contrôle sur elle.

Je ne suis plus le jeune apprenti qui ne savait pas se maîtriser ou gérer ses pouvoirs ou sa force, comme ça avait été le cas avec Onyr. De jour en jour, je m'approche d'un équilibre dans ma nature. De jour en jour, je suis plus en accord avec celui que je suis – en témoigne d'ailleurs l'absence de plus en plus fréquente de ma voix interne : elle n'a plus besoin de se manifester pour que je m'écoute pleinement, elle ne réclame plus à cor et à cri ce que je suis disposé à *me* donner. Mes actes de cette nuit sont une étape supplémentaire vers cette symbiose parfaite. La part bestiale en moi s'en est délecté, et celle plus rationnelle a su achever mes ennemis et protéger mes amis.

C'est l'équilibre qui s'impose dans le monde dans lequel je vis. Et l'accepter est une délivrance.

Des pas légers sur le tapis me détournent de mes réflexions internes. Mon regard pensif croise celui vert émeraude de Gillian. La jeune femme blonde a l'air préoccupée alors qu'elle se poste devant moi.

— Tu n'as pas dit un mot depuis que l'on est rentré, Allan. Tu vas bien ?

Elle penche un peu la tête de côté pour m'analyser sous un autre angle et déterminer mon état d'esprit.

— Ça va bien, Gillian. Ne t'en fais pas, lui réponds-je sur un ton pondéré qui j'espère la contentera.

Ses sourcils se froncent sous son front délicat.

— Tu n'es pas… éprouvé par cette soirée ?

— Pas vraiment, dis-je laconiquement.

Je suis fatigué, mais pas autant qu'eux, c'est assez singulier. Disons que mon esprit l'est, mais mon corps, lui, me paraît bien éveillé. Rasséréné. Je pourrais aisément courir un marathon.

Une pause s'instaure durant laquelle la sorcière semble surprise. Elle finit par embrayer en s'inclinant vers moi :

— Tu devrais peut-être te nourrir un peu. Tout ce sang et cette chair ont dû être difficiles à gérer…

À cette évocation, les flots d'hémoglobine qui se déversaient hors des corps passent devant mes yeux. Cela m'avait tenté, beaucoup tenté même, mais là aussi j'ai su faire preuve de retenue. C'est ce qui me pousse à mentir à mon amie en lui assurant que je n'ai pas faim. Évidemment, ma réponse l'étonne.

— Tu en es vraiment sûr, Allan ?

J'acquiesce et ignore le crépitement du manque brûler dans mes veines. Je meurs de faim, de soif surtout, j'ai l'impression que mon être entier s'assèche de seconde en seconde… toutefois je n'arrive pas à me résoudre à me sustenter à l'aide d'une poche de sang ou d'un morceau de chair fraîche. En réalité, même si j'en ressens aussitôt les bienfaits, je déteste en passer par là. Ça ne me plaît pas et ne me convient pas totalement. Boire du sang me revigore sans me rassasier…

Par chance, mon improbable nature d'hybride fait qu'il est rare que je me nourrisse de cette manière peu ragoûtante. J'aurais pourtant pensé que ce serait le contraire, mais très vite je me suis rendu compte que si l'appel du sang ou de la chair me rend aussi fébrile que mes semblables, combler son besoin n'a pas à être régulier.

Bien souvent, la communion et les échanges de flux avec les éléments de la Nature m'aident à tenir le coup et à ne pas me montrer trop… gourmand.

— Ne t'en fais pas pour moi, Gill. Je ne me laisserai pas mourir de faim non plus, lui assuré-je avec plus de conviction encore.

— Bien, si tu le dis…

Elle n'est pas convaincue, mais elle n'a pas le temps de protester davantage. L'apparition de Sander l'en empêche.

— On n'a pas eu le temps de se parler après… les attaques, débute l'homme-montagne en se plaçant près de Gillian, comme pour faire front commun. Pourtant j'ai deux choses très importantes à te dire, Allan.

— Je t'écoute, dis-je en expirant le plus calmement possible.

Je pressens déjà que ce qui va suivre ne va pas me plaire tout du long…

— Tout d'abord, je tiens à te remercier pour ce que tu as fait. Tu as défendu Gill, tu n'as pas laissé ces crétins s'en prendre à elle…, déclare mon ami sur un ton reconnaissant et respectueux qui me touche. Tu nous as défendus, nous aussi. Tu as aidé les tiens, tu t'es comporté comme un véritable frère.

Sa large main s'abat sur mon épaule et nous rapproche l'un de l'autre. Son front cogne contre le mien et ses prunelles glacées, ancrées dans les miennes, brillent d'une lueur de fierté.

— Alors merci, mon frère. Merci d'avoir sauvé les membres de notre famille. Tu es un homme courageux et droit.

Je m'arrime à ce que dégage son regard, ému au point de sentir une boule se former dans ma gorge. J'attrape moi aussi son épaule et m'accroche un long moment à lui, à ce qu'il m'offre en cet instant qui me revigore de l'intérieur.

Sander est mon mentor, mon meilleur ami… mon frère. Celui que

j'ai pris pour modèle à mon arrivée, celui à qui je voudrais ressembler. Il est le premier à m'avoir accueilli et offert son affection ici.

Je respire fort, soutenu par le meilleur homme qui soit… puis je lâche un glapissement de surprise et de douleur au moment où ses doigts bourrus frappent l'arrière de mon crâne.

— Mais tu es aussi un sacré imbécile. Tu peux m'expliquer ce qui t'est passé par la tête, bon sang !

Notre moment de fraternité s'achève trop tôt à mon goût. Soudain, le berserker s'éloigne et croise les bras sur son torse en me vrillant d'un regard enragé.

— Tu es fou ou inconscient, ou peut-être même les deux ! Te lancer comme ça dans la fosse aux lions !

Les reproches, que je devinais arriver, sont salés. Sander me les balance au visage de sa voix la plus courroucée. Son aura est chargée en électricité ; sa foudre va bientôt la déchirer en deux, si je ne parviens pas à l'apaiser.

— Sander…, tenté-je tout en frottant l'endroit où sa baffe a échoué.

— Non, n'essaie même pas de m'interrompre, Allan ! Tu as agi comme le dernier des idiots.

— Sander…

— Tu aurais pu y rester ! Tu n'as pas l'habitude des combats, des vrais combats à mort où les deux partis ne sont pas sûrs de se relever ! continue-t-il d'éructer sans m'écouter.

— Sander…

— Est-ce que tu as pensé une seconde aux risques que tu prenais ? Ou bien tu as juste foncé bêtement dans le tas ?

— Bien sûr que j'ai pensé aux risques ! Je n'ai fait que penser à ça d'ailleurs, parviens-je à crier à mon tour, ce qui l'arrête dans ses invectives. J'ai fait tout ce que tu m'as appris, Sander. J'ai évalué les forces de nos ennemis, leurs faiblesses, leur nombre, leur position, leur façon de combattre… Je n'ai pas agi sur un coup de tête.

Je m'interromps une seconde, la main agrippée à mes cheveux pour ne pas me laisser dépasser par le venin de la colère qui se répand en moi.

— Tu t'affirmes et deviens plus sûr de toi de jour en jour, s'interpose Gillian avec un regard dur. Mais j'ai peur que tu sois allé trop vite ou trop loin, cette fois.

— C'est faux.

— Non, Gill a raison, Allan ! Je pense vraiment que tu as été trop loin, assène encore le géant.

— Non. Si j'ai agi comme je l'ai fait, c'est parce que j'ai intégré l'autre facette de la pièce, maintenant !

Je riposte sans dévier mon regard franc de mon mentor. Celui-ci fronce les sourcils, sans tout de suite comprendre ce à quoi je fais

allusion, puis une lueur passe dans ses iris glacés. Il se souvient, il se rappelle de ses propres mots, ceux qu'il a choisis pour me décrire, lors de ce premier matin au manoir.

« Tu es les deux versants d'une pièce de monnaie à la fois. Indissociables, mais jamais réellement en phase l'une avec l'autre… »

Aujourd'hui, les deux versants n'existent plus. Ils ne forment plus qu'un, car je sais enfin qui je suis et ce que je dois faire. Ce que j'ai déjà commencé à faire.

— Même si je n'ai pas beaucoup d'expérience en la matière, je me devais de lutter à vos côtés, reprends-je en voyant que mon guide n'a plus les mots pour me contredire, cette fois. Et j'ai bien fait, car, grâce à moi, une dizaine de nos adversaires sont morts. Quand j'ai été le seul à capter leur ascension sur la façade du bâtiment, je m'en suis débarrassé et ai empêché qu'ils soient en surnombre pour vous attaquer.

Le silence accueille ma déclaration, alors j'en profite pour continuer :

— Je suis un hybride qui a été entraîné par vos soins. Je ne vais pas m'excuser d'avoir appliqué vos leçons à la lettre et de vous avoir aidés. Si c'était à refaire, je le referais de la même façon et sans hésiter.

Je conclus avec assurance et imite la posture de Sander, les bras croisés devant moi. J'attends de voir ce qu'ils comptent répondre à mon plaidoyer.

Au début, rien ne vient. Ils ne s'attendaient pas à ce que j'avance tous ces arguments et semblent tous assez abasourdis. Puis, je vois mes meilleurs amis papillonner plusieurs fois des yeux et, une fois qu'ils ont rassemblé leurs idées, leur bouche s'ouvre pour protester à nouveau…

Mais aucun des deux ne s'exclame. Ils sont coupés par la voix dure et autoritaire d'Eleuia.

— Sortez.

Toutes les têtes se tournent vers elle et la découvrent dans une pose rigide, les épaules raidies par une fureur innommable. Les traits fermés, elle lance un regard qui fait froid dans le dos à notre assemblée.

— Sortez. Tous. J'ai à parler seule à seul avec Allan.

Ses mots ont la consistance de la glace tant ils sortent de manière abrupte et hostile. Ses prunelles noires font un nouveau tour d'horizon pour marquer le sérieux et l'irréfutabilité de son ordre, ce qui porte immédiatement ses fruits avec Maxence. Les deux hommes posent leur verre et quittent les lieux sans un mot et d'un pas rapide.

Évidemment, Sander et Gillian hésitent à mes côtés, ils s'interrogent sur le bien-fondé de cette requête… Toutefois, la Maya ne leur laisse

pas le choix : en plus d'être leur amie de longue date, elle est le bras droit de leur chef. Elle les commande aussi, ses consignes doivent être respectées.

— Partez, leur répète-t-elle avec un signe vers la sortie. Et veillez à fermer derrière vous.

Ils échangent tous les trois un long regard, mes deux guides la suppliant silencieusement de garder son calme, puis le géant attrape la main de la sorcière et marche avec elle jusqu'à la porte. Arrivés à l'extérieur de la salle, ils me sondent, m'envoient leurs encouragements muets, puis font ce que leur a demandé la vampire : ils referment la porte derrière eux et nous laissent tous les deux à la merci de l'autre.

Statufiés, nous nous observons en chiens de faïence, enveloppés par la froideur qui s'est abattue sur nous. La température a chuté de plusieurs degrés dès l'instant où nos camarades sont partis. Tout est gelé, à commencer par notre façon de nous dévisager.

L'explosion de colère tarde à se déclencher cependant. Nous sommes en suspens l'un comme l'autre, même si au fond de moi et malgré l'aigreur qui me traverse, je préférerais me trouver loin d'elle en ce moment. Ironique, n'est-ce pas ? Quand on sait à quel point auparavant j'ai souvent rêvé et désiré une discussion franche avec Eleuia, un de ces échanges où l'on aurait pu tout se dire et réussir à aplanir les choses entre nous…

De plus en plus agacé par son silence pesant, je me branche sur ses pensées, cherche à en comprendre la tournure, – après tout, c'est elle qui souhaite cette discussion –, mais la jeune femme a dressé des barrières mentales solides. Je ne perçois que des bribes confuses et indistinctes qui ne m'apprennent rien.

Je souffle par le nez, ne comprenant pas ce mutisme prolongé. Si j'osais, je porterais mon poignet sans montre jusqu'à mon nez et ferais semblant de regarder le temps défiler. Sérieusement, qu'est-ce qu'elle attend ?

Et comme si ça ne suffisait pas, je sens la chaleur caractéristique de notre lien impossible monter du tréfonds de mes entrailles ; ce lien a une volonté bien à part de la mienne et ne peut résister à notre proximité. Il est toutefois hors de question que je le laisse faire ! Je ne suis pas d'humeur pour ça.

Je suis à cran désormais, et c'est au moment où je me sens atteindre ma limite qu'Eleuia se décide enfin à parler.

— Alors comme ça tu ne regrettes rien ? Tu estimes avoir fait ce que tu devais faire ? me balance-t-elle avec autant d'amertume que de cynisme dans la voix.

Ma mâchoire se contracte devant cette attaque éhontée.

— C'est exactement ça, craché-je sans vergogne. Je n'ai rien fait de

mal. Plus encore, je vous ai sauvé la mise.

Ses iris brillants se plissent un peu plus sous l'effet de la colère.

— Tu n'es qu'un idiot… Un véritable imbécile.

— Et pourquoi donc ? Quel est le problème exactement, Eleuia ? m'énervé-je en la vrillant d'un coup d'œil aussi sombre que le sien. Qu'est-ce qui t'est le plus insupportable ? Le fait que tu t'es imaginé que mon inexpérience allait engendrer un fiasco total et qu'il n'en a rien été au final, que tu t'es donc trompée ? Ou bien est-ce le fait que ce n'est pas toi, la grande guerrière, qui nous as sortis de ce traquenard, mais moi, le pauvre petit hybride fraîchement débarqué qui ne connaît rien à rien ?

Elle reste stupéfaite, la bouche ouverte sur une syllabe de protestation muette. Elle ne s'attendait pas à une rebuffade de ma part, moi qui ai toujours été si réservé et si prudent avec elle.

Notre manière de marcher sur des œufs l'un avec l'autre est morte ce soir ; nous nous éveillons, nous nous révélons dans notre honnêteté la plus crue et acerbe. Oubliée la timidité. Balayée la distance calculée. Cette nuit, nous nous affrontons enfin.

Je jubile de la trouver si incapable de me répondre. Cela me procure la même joie perverse que celle de cette nuit, lorsque j'ai défié ouvertement son autorité. J'enchaîne donc avec vigueur :

— Non, je sais ce qui te dérange le plus. Je viens de m'en souvenir à l'instant. Tu m'en veux de ne pas avoir exécuté tes ordres à la lettre. Tu ne supportes pas « l'affront » que je t'ai porté en refusant de m'enfuir comme tu l'avais exigé. C'est ça, Eleuia ? C'est ça qui te gêne tant ?

— Sander a raison : tu es aussi fou qu'inconscient ! Tu es aussi plus stupide que ce que je pensais ! crie-t-elle à son tour. Bon sang, mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

Je ne comprends pas le sens de son dernier rugissement, mais elle ne me laisse pas la possibilité d'y réfléchir plus avant ou même d'y répliquer. Le ton continue à monter entre nous, l'un reprochant à l'autre sa bêtise et son entêtement. Nos hurlements de rage sont couverts par intermittence par le fracas du tonnerre au-dessus de nos têtes, alors nous nous égosillons plus fort, ayant cure de réveiller toute la bâtisse.

— Tu es un impulsif doublé d'un imprudent ! Ce n'était qu'un coup de chance cette nuit, s'il y avait eu ne serait-ce que deux opposants de plus, tu te serais fait dépecer en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! gronde la vampire en même temps que l'orage dehors.

— Mais ça ne s'est pas produit ! Et ça ne serait pas arrivé parce que j'avais le contrôle de la situation !

— Le contrôle ? Parce qu'étriper ses victimes ou leur envoyer des éclairs dans la gueule, c'est avoir le contrôle de la situation ?

— Tu es vraiment en train de me reprocher de les avoir tués, là ? Toi qui as sans doute dû faire preuve d'autant de cruauté pour arracher leur cœur ou les planter avec ton arme ?

J'émets un rire narquois sans quitter son visage furibond des yeux. Non, mais on croit rêver !

— Tu n'es qu'une hypocrite, Eleuia ! Arrête tout de suite ce petit numéro avant de t'enfoncer davantage, la préviens-je en avançant vers elle.

La guerrière ne se laisse pas démonter et bientôt, ses pas rageurs se joignent aux miens et la font se camper bien droite sous mon nez.

— Moi, je fais un numéro ? Mais c'est l'hôpital qui se fout de la charité, là ! vocifère-t-elle, un bras en l'air. Et toi alors, ce matin, dans les champs du domaine, tu ne nous en faisais pas un peut-être ? Un grand classique, il me semble : celui de l'homme éconduit pour la énième fois qui ne sait pas gérer son ego blessé !

Je reste sans voix devant cette pique horrible qui se loge directement dans mon plexus solaire et m'ébouillante de l'intérieur. Elle n'a pas osé… ?

Meurtri, la douleur soudaine me met en furie ; je vois plus rouge que jamais. J'agrippe sa main levée et m'en sers pour la projeter en arrière, contre le mur près de la porte. La vampire grimace en me l'arrachant brutalement, mais elle ne parvient pas à se déloger de là où je l'ai acculée. Mon corps plus massif la garde à ma merci, ce qui la fait encore plus sortir de ses gonds.

— Mais avoue-le ! crache-t-elle avec violence. Avoue qu'au-delà de ton désir de jouer les héros, tu as perçu à quel point j'étais en rage de te voir prendre part au combat et que tu as voulu me contrarier ! Juste parce que je t'avais encore repoussé. Avoue que c'est ton orgueil qui a parlé !

— Je me demande bien pourquoi tu étais si en colère, grincé-je, non sans retenir un nouvel éclat acide. Toi qui n'en as rien à faire de moi !

— Je n'en ai pas rien à faire de toi ! C'est tout le contraire, merde !

Ses mains bien à plat sur mon poitrail me bousculent, tentent de la libérer, sauf qu'elle n'a pas assez d'espace pour manœuvrer. J'attrape l'une de ses paumes au vol avant qu'elle s'abatte à nouveau sur moi, et la regarde bien en face, sourcils froncés.

— Tu peux répéter ?

— Quoi ? Que tu es le dernier des imbéciles ? Ou que tu es un inconscient ? fulmine Eleuia en cherchant à récupérer son membre. Ça n'était pas très clair tout à l'heure ? Eh bien, tu es un inconscient et le dernier des imbéciles !

— Arrête de t'agiter et de faire l'idiote, la sermonné-je, mes doigts remontés sur ses poignets pour l'entraver. Maintenant, réponds-moi : qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Comment ça, tu n'en as pas rien

à faire de moi ?

— Lâche-moi !

— Réponds !

— Lâche-moi ou je vais être obligée de te démolir, argue-t-elle sur un ton venimeux.

Sa jambe se plie et se lève entre nous, mais j'esquive son attaque et cloue fermement son corps sous le mien. Je la surplombe et sens ses muscles se contracter dans un nouvel effort de ruade.

— Ça suffit, assez ! éructé-je en la plaquant rudement contre le mur. Arrête de te débattre et parle, bon sang ! Qu'est-ce que tu as voulu dire ? Explique-toi.

— Tu es un idiot !

— Ça, tu l'as déjà dit.

— Tu sais quoi ? Tu n'as qu'à continuer à te mettre en danger, s'emporte la jeune femme, ses yeux emplis de courroux. Je m'en fiche. Meurs, si ça te chante.

— Tu recommences, l'avertis-je en resserrant mon étreinte sur ses poignets.

— Je n'y peux rien si ce que je dis lorsque je m'explique ne te plaît pas ! C'est pourtant la vérité : j'en ai plus qu'assez de toi. La prochaine fois que tu chercheras à être preux et courageux, quitte à y rester pour de bon, je n'en aurai rien à faire. Et si tu y passes par la même occasion… bon débarras.

Son regard plus dur que le silex plongé dans le mien, je sens sa poitrine se lever et s'abaisser rapidement sous l'effet de son ire. Son souffle est haletant, son corps rigide et déterminé à repasser à l'offensive d'une seconde à l'autre… et pourtant, je ne crois pas un seul de ses mots.

Son ressentiment baigne dans ses prunelles, sa tempête interne n'est pas loin de se déchaîner plus efficacement que celle à l'extérieur, mais il y a trop de violence dans ses intentions pour que j'y croie. C'est un raisonnement qui peut paraître stupide, mais je sens que c'est le bon. Et ce n'est pas tout : ce raisonnement, qui tient plus de la simple sensation, de cette espèce de sixième sens si compliqué à expliquer, est accompagné par le souvenir de la supplique d'Eleuia, plus tôt aujourd'hui, de l'air désespéré qu'elle arborait alors… Cet écart, cette incohérence dans ses attitudes me pousse à croire qu'elle n'est pas sincère, qu'elle me cache quelque chose d'essentiel derrière ses barrières mentales et ses vociférations haineuses.

Alors, après une bonne inspiration, je décide de le vérifier.

— Tu mens, lâché-je sur un ton bas, mais puissant.

Elle se pétrifie, déconcertée, mais se reprend très vite malgré la surprise.

— Non, assure-t-elle, le menton relevé.

— Si. Tu mens. Et très mal.

Sa mâchoire se contracte, émet un petit craquement sec que nous ignorons tous les deux. Le feu de ses iris me pénètre, cherche à incendier et réduire à l'état de cendres tout ce qui me compose, toutefois je ne me laisse pas faire. Je n'écoute pas cette colère sourde qui gronde en elle. Je n'y pense même plus. Je ne vois que ses mensonges écrits sur son visage et respire enfin.

— Tu mens, répété-je encore une fois, ma tête penchée vers la sienne. Tu dissimules la vérité sous une couche d'agressivité et de fureur.

— Tu dis n'importe quoi.

— Mais la question que je me pose maintenant, enchaîné-je sans m'arrêter sur sa protestation, c'est de savoir quelle est cette vérité précisément.

— Va te faire voir !

Son bras jaillit, déterminé à me mettre une claque retentissante sur la joue, mais je l'intercepte et le ramène contre son flanc. Un instant de flottement nous saisit après cela, durant lequel nous ne quittons pas nos prunelles. Lentement, je me rapproche de son corps, capte l'inspiration brusque qui joint une longue seconde nos bustes, puis m'arrête. Un pas nous sépare désormais.

— Tu voulais parler, tu as demandé à être seule avec moi pour le faire et je suis sûr que ce n'était pas juste pour échanger des insultes, reprends-je sans la lâcher du regard. Alors, vas-y, parle et fais-le franchement.

Ses obsidiennes me jaugent avec agressivité. Notre proximité l'incommode beaucoup, mais je ne ferai rien pour y remédier. Elle serait encore capable de chercher à détaler. Alors à un souffle d'elle, j'attends qu'elle se recentre sur autre chose que son envie de me frapper. J'attends qu'elle m'explique les choses… Et ça ne tarde pas.

— J'étais furieuse… tellement furieuse après toi, débute Eleuia d'une voix qui transpire encore l'agacement. Je le suis toujours d'ailleurs. Tu ne pouvais tout simplement pas faire ce que je te demandais ? Il a fallu que tu n'en fasses qu'à ta tête et que tu te jettes dans la gueule du loup.

Elle souffle et lève les yeux au ciel, l'air profondément affligée par mes choix.

— Je te rappelle que je l'ai fait pour vous aider. Sans moi, il y aurait peut-être eu plus de dégâts. Peut-être même des blessés graves.

— On a appris à les gérer, les dégâts et les blessés graves ! On sait ce qu'il faut faire dans ces moments-là !

Je hausse un sourcil, à la limite de la consternation. Elle est vraiment en train de dire que ça n'aurait pas été si dramatique s'il y avait eu des blessés ?

Eleuia semble comprendre mon effarement interne, car elle pousse un autre soupir en baissant les yeux.

— Je me suis mal exprimée. Je n'aurais pas dû dire ça…, s'excuse mon interlocutrice sans plus me regarder. C'est juste que…

Elle s'interrompt, et je crois la voir se mordre la lèvre inférieure. Ce simple geste réveille une myriade de fourmillements sous ma peau, cela me distrait une seconde du cœur de notre discussion. Je dois me reprendre et me retenir.

Faisant abstraction autant que possible de ces sensations douces-amères, je presse le haut de l'une de ses mains pour la forcer à relever le visage.

— C'est juste que quoi ? murmuré-je sur un ton plus doux pour l'inciter à aller jusqu'au bout de sa pensée.

Je l'observe hésiter, ravaler le début d'une phrase avant même qu'elle la formule et regarder nerveusement autour de nous. Je souffle son nom, désireux de l'apaiser un peu, puis resserre ma prise sur les manches de son haut. Un dilemme confus semble se jouer dans son esprit – tout est embrouillé là-dedans, les vagues fragments que je captais tout à l'heure sont soudain chaotiques, sans queue ni tête. Jamais je n'avais vu la guerrière dans un état pareil.

Je suis à deux doigts d'abandonner, de laisser tomber cette discussion invraisemblable et qui la malmène tant, lorsque des mots heurtés fusent d'un coup d'entre ses lèvres.

— J'ai eu peur ! C'est juste que j'ai eu peur… pour toi.

Ses prunelles brillent d'un éclat torturé après cette déclaration qui me coupe le souffle. Je ne respire plus, ne tente même plus de trouver de l'air. Je reste là, à la scruter, à enregistrer ses paroles improbables… qui font crépiter une flamme rougeoyante dans ma poitrine.

— Quoi… ?

Mon cœur recommence à pulser dans mes tempes. Je ne suis même pas certain d'avoir prononcé cette seule syllabe. La jeune femme, elle, paraît m'avoir entendu cependant, et ses orbes incertains me jettent de brefs coups d'œil durant la suite de son discours.

— Je ne voulais pas que tu t'immisces dans la lutte parce que j'avais peur pour toi. Je ne voulais pas qu'il t'arrive quelque chose… de grave. J'étais effrayée à l'idée que tu sois blessé, ou pire encore.

Elle retient un frisson, réellement horrifiée par cette perspective.

— J'ai tout fait pour te rejoindre, pour t'écarter du champ de bataille, mais dès que je me débarrassais d'un ennemi, un autre apparaissait dans la seconde. Ça m'a rendue plus folle de rage…

Eleuia fronce les sourcils à ce souvenir. Alors qu'elle replante son regard dans le mien, une nouvelle lueur le traverse et son expression change.

— Allan… Ce que je t'ai dit ce matin, les excuses que je t'ai présentées par rapport à mon attitude de la semaine passée… C'était vrai. Je suis profondément désolée. Tellement désolée…

Ma flamme interne est attisée par cette réminiscence, ce qui entraîne une pointe au cœur familière. Mes doigts relâchent ses poignets alors que j'effectue une petite marche arrière, comme pour laisser plus d'espace à ma souffrance. Mes traits fermés attirent une grimace attristée sur ceux de la Maya.

— Je t'ai fait du mal et de la peine… Tu ne peux pas savoir à quel point je me suis sentie misérable toute cette semaine. J'en étais malade. Je n'aurais jamais dû partir comme une voleuse… comme une lâche, déclare-t-elle sur un ton piteux. C'est tellement bas et honteux comme comportement.

— Ce n'est…

— Non, ne dis pas ça, me coupe la vampire en secouant énergiquement la tête. N'essaie pas de me défendre. Je ne le mérite pas.

Je referme la bouche, une partie de moi d'accord avec ses propos. Une courte pause s'installe alors, durant laquelle le visage d'Eleuia devient plus tourmenté que jamais. De nouvelles barrières tombent entre nous.

— Toi comme moi, nous n'avons pas choisi ce qui nous arrive… ce qui tente de nous rapprocher, reprend-elle après avoir inspiré un long moment. Et pourtant, j'ai voulu te le faire payer à travers mon silence, ma distance et ma froideur. Je ne voulais pas de ce lien alors j'ai reporté toute la faute et cette frustration sur toi.

Ses yeux se ternissent sous le poids de son affliction réelle.

— De nous deux, c'est moi la plus grande idiote, ajoute-t-elle de sa voix basse tandis que ses jambes se meuvent vers moi.

— Eleuia…

— Parce que, même si j'ai pris conscience de ma bêtise il y a de cela des semaines déjà, mais que j'ai tout fait pour nier l'évidence, ce qui s'est passé ce matin dans les champs m'a ouvert les yeux…

Nous revoilà dans notre position de départ, à converser accolés au mur, mais cette fois c'est elle qui semble dominer la situation. C'est elle qui me retient captif de l'intensité de son regard et de la ferveur de sa voix.

— Je suis rentrée plus tôt et je n'étais pas loin, aux abords du domaine, lorsque tu… lorsque ça s'est produit. Et je les ai senties : ta colère, ta déception… ta souffrance. Je sais que tu peux toi aussi ressentir certaines de mes émotions, mais cette fois-là a été très différente des autres pour moi. Elles se sont incrustées sous ma peau, se sont infiltrées dans mon souffle. Elles se sont enfoncées trop profondément en moi pour que ça ne soit pas différent. Elles sont

devenues miennes, aujourd'hui. J'ai ressenti ce que tu ressentais… et ça m'a ébranlée.

Encore une barrière érigée qui s'effondre. Ses yeux brillent, reflètent les larmes qui les humidifient, et c'est à mon tour d'être ébranlé. Cette femme n'est pas censée être aussi mal et vulnérable. Elle est tenace, intrépide, elle ferait ployer n'importe qui grâce à sa force de caractère. Eleuia ne peut pas être atteinte par quelque chose d'aussi… futile que mes états d'âme. Ce n'est pas possible, je suis sans doute en train d'imaginer ses dires.

Ma chimère se poursuit sous mes prunelles écarquillées et elle va plus loin encore dans l'absurde.

— Ça a sans doute été l'un des moments les plus intenses de toute mon existence, et il a fallu qu'il soit empli de noirceur et de douleur… par ma faute.

Le sommet de sa tête, avec ses boucles brunes qui cascadent très bas, est la seule chose qui m'est visible lorsqu'elle abaisse son visage vers le sol.

— Toutes les excuses que je pourrais te présenter n'y changeront rien, à présent, mais… je tiens à te les réitérer. J'ai commis une grave erreur. Je t'ai laissé souffrir sans tenter quoi que ce soit pour te soulager. Je suis navrée…

— Est-ce seulement ta pitié et ta culpabilité qui parlent en ce moment ? l'interrogé-je, après un long moment de silence où j'ai dû lutter contre mon hébétude pour retrouver ma langue.

Eleuia redresse la tête pour me faire face et fronce les sourcils.

— Ma pitié ? Allan, je n'ai pas pitié de toi. Certes, je me sens coupable – comment pourrait-il en être autrement après ce que je t'ai fait d'ailleurs –, mais je n'ai jamais eu pitié de toi.

— Je suis dépassé par tout ce que tu me dis là. Je ne suis pas sûr de bien saisir…, avoué-je, hésitant et plus perdu que jamais.

La combattante pousse un soupir et secoue le menton.

— Je crains de n'être pas aussi claire que je l'escomptais…

Elle se replonge dans le silence, en quête de nouvelles paroles, et tout ce temps je sens mon cœur battre douloureusement dans ma poitrine. Et ses pulsations deviennent plus incoercibles quand Eleuia plaque mes mains ballantes en dessous de ses clavicules et qu'un autre pas nous rapproche encore. Le bas de nos corps s'effleure, la chaleur de sa peau m'enrobe à chaque nouveau souffle qu'elle libère.

— Ce que j'essaie de te dire avec si peu de réussite, c'est que je ne supporte plus ta souffrance. Je ne supporte pas non plus l'idée de te voir disparaître… de te perdre.

Ma respiration se bloque. Mes membres tremblent soudain d'un mélange de peur… et d'espoir ; ce sentiment que je croyais avoir enterré la semaine dernière.

— Et que j'en ai assez de te fuir, ajoute Eleuia dans un murmure fervent. J'arrête.

Nouvelle barrière qui s'échoue à nos pieds. Le feu de mon être redouble d'ardeur, devient plus puissant au contact de sa chaleur à elle. Son regard d'onyx descend puis remonte sur mes traits abasourdis, et décide finalement de se focaliser sur ma bouche entrouverte. Son propre rythme cardiaque accélère tandis qu'elle se dresse à ma hauteur, sans relâcher son attention sur mes lèvres sèches.

— Je n'aurais jamais dû le faire, de toute façon…

Mais ses mots meurent à la seconde où nos bouches entrent en collision et se goûtent pour la première fois.

Chapitre 29

Au début, ce n'est qu'effleurement et légèreté. Nos lèvres coulent les unes sur les autres, se testent, se découvrent avec lenteur, mais abandon. Nos bouches se meuvent avec délice, elles sont brûlantes d'envie et de douceur mêlées. Les mains d'Eleuia serrent plus fermement les miennes dans leur étau, toujours ramenées sur sa poitrine vibrante. Je réponds à cette étreinte simple, transporté par le crépitement ténu de mon corps.

La lave qu'est devenu mon sang dans mes veines coule avec langueur, se combine au bien-être incommensurable qui se diffuse dans tout mon être. C'est vraiment en train de se produire. Je sais que c'est vrai, parce que je ne suis jamais parvenu à rêver des sensations aussi merveilleuses toutes les fois où nous nous retrouvions ainsi enlacés, Eleuia et moi.

Nos lèvres se séparent une première fois, nous permettant de nous replonger dans le regard de l'autre. Un éclat troublant habite le sien, un de ceux qui me remuent aussi efficacement que le baiser que nous venons d'échanger. Un même frémissement nous saisit à cet instant précis, indescriptible tant il véhicule de nouvelles sensations chaleureuses et explosives dans nos deux êtres. Son effet est grisant, il éveille en une déflagration la puissance de notre lien qui était presque resté en sourdine jusque-là.

Ancré à ses iris couleur nuit, je libère mes mains des siennes, porte la droite sur sa joue chaude et laisse mon pouce dévier vers sa lèvre inférieure. La foudre aux reflets bleuâtres éclaire la partie de la pièce où nous nous trouvons, et expose le désir incandescent qui se consume en Eleuia. Je réfrène un gémissement et pose mon autre main sur le mur près de sa tête, mes doigts agrippés à la pierre.

Je meurs d'envie de recommencer, je meurs d'envie aussi de la serrer dans mes bras pour ne plus jamais la lâcher, mais je ne sais pas comment me comporter à présent. Malgré ce qu'elle a dit, elle pourrait encore me rejeter et se détourner de ce que l'on partage… Depuis notre rencontre, elle a été seule à mener cette danse chaotique et imprévisible. Alors au lieu de prendre des initiatives, de peur de les constater infructueuses, j'alterne entre ses prunelles tentatrices et ses lippes plus tentantes encore, et j'attends. Au bord du précipice.

Eleuia semble remarquer mon trouble et mon hésitation. Un petit sourire incongru étire sa bouche tandis qu'une lueur plus douce attendrit son regard sur moi. Elle se hisse sur la pointe des pieds, avance son visage à quelques centimètres du mien, puis tourne la tête

afin de rencontrer mon oreille.

— Je te promets que je ne partirai pas, susurre-t-elle, son souffle chaud me faisant frémir. Alors n'hésite plus…

Un nouvel éclair zèbre le ciel, son halo éblouissant passe la barrière de mes paupières closes. J'absorbe les mots séducteurs de la belle brune en cherchant mon air. Sa bouche frôle mon lobe, descend ensuite sur le contour de ma joue, de ma mâchoire, et s'arrête à la commissure de mes lèvres. Je bande tous les muscles de mon corps et contracte ce satané poing resté sur le mur, alors que le bout de sa langue effleure ma peau chauffée à blanc.

— Moi, je n'hésiterai plus désormais, assure sa voix basse.

Le tonnerre gronde, prêt à faire trembler la terre, et la bouche impatiente d'Eleuia s'écrase sur la mienne, prête à me faire perdre la raison.

Son baiser est précipité, heurté, rempli d'une passion dévorante qui me rend fébrile. La légèreté et la douceur n'ont plus lieu d'être ; la jeune femme perd toute mesure, toute retenue pour mon plus grand plaisir.

Automatiquement, mes mains viennent enserrer sa taille et cambrer son dos sur la paroi afin de souder davantage nos lèvres fiévreuses. Les doigts d'Eleuia palpent de manière incontrôlable le roulement des muscles tantôt de mon dos, tantôt de mon torse, égarée dans son désir grandissant. Et je suis aussi perdu qu'elle. Aussi délicieusement perdu dans la tourmente…

Je sursaute et pousse un grognement dans le même temps lorsque ses dents attrapent ma lèvre pour mieux me torturer. Elles la mordillent, puis sa langue sort pour apaiser les petites morsures, m'excitant complètement. Cela fait un moment que je suis dur, mais chaque seconde plongé dans cette nouvelle étreinte m'envoie une décharge électrique, qui se propage jusque dans mon entrejambe tendu. Resserrant mes bras autour de son corps vibrant, je stoppe son petit jeu et l'embrasse avec encore plus de fougue. Je fais taire le gémissement éperdu qui lui échappe, l'avale avec ma bouche.

Ma langue trouve la sienne et un ballet d'un autre ordre débute entre nos lèvres. Nos langues se mélangent, se cherchent avec déraison puis se séparent un court instant avant de se retrouver avec la même intensité. Nos plaintes sont étouffées, notre abandon est mutuel et total… au point qu'un nouveau dérapage devient inévitable.

Eleuia arrache ma veste de mon dos, incapable de se maîtriser plus longtemps. J'imite son geste et balance son vêtement dans la pièce, tandis que ses doigts vifs s'accrochent au bas de mon t-shirt. Dans sa hâte, elle en déchire un morceau, mais cela l'indiffère : elle tire même plus fort sur le tissu malmené, désespérée de le voir disparaître.

Toutefois, le bruit d'étoffe déchirée me ramène un instant sur terre

et me pousse à éloigner un peu mon visage du sien. Soupirant fébrilement, ma liée enfonce sa tête dans mon cou, inspire mon odeur avec extase et commence à le semer de baisers ardents. Mon pouls palpite sous ses lippes, mais ma lucidité retrouvée ne me quitte pas malgré ces caresses déconcertantes.

— Eleuia, soufflé-je afin d'attirer son attention.

Elle ne me répond pas, trop occupée à embrasser puis lécher cette parcelle de peau sensible. Je grogne, fort, des images prolifiques de cette même langue plus bas sur mon corps, mais me ressaisis bien vite. Nous sommes dans un des salons du domaine, au rez-de-chaussée. N'importe qui pourrait arriver et nous surprendre. Il faut que nous bougions et allions ailleurs avant que nous n'ayons plus la volonté de le faire.

— Eleuia, répété-je en redressant son visage vers moi. Nous devrions monter.

Son regard sombre croise le mien, hanté par un éclat concupiscent qui m'assèche la bouche. J'en perds le souffle.

— Tu as peur qu'on nous surprenne ? demande-t-elle d'une voix traînante.

— Pas toi ?

Ses mains remontent sur mon corps pour finir dans mes cheveux courts qu'elle tire pour me rapprocher un peu plus. Sa respiration lourde échoue sur mes lèvres rougies, et ses yeux fouillent les miens une longue seconde en silence.

— Je suis terrifiée, chuchote la vampire sur un ton qui me laisse envisager un double sens à ses mots.

Je fronce les sourcils, déconcerté, mais le mouvement de son corps me distrait de la tournure de sa phrase. Elle ramène une de ses jambes fuselées entre nous, puis l'enroule au niveau de mes hanches. Nos bassins se touchent et un même gémissement de plénitude nous échappe à ce contact suprême. Mes mains descendent jusqu'à ses hanches pour l'intensifier, et le halètement d'Eleuia grille un peu plus mes neurones malmenés.

— Cours, souffle-t-elle d'une voix rauque. Vite.

Et sans plus attendre, elle replonge sur ma bouche offerte et enroule sa seconde jambe à ma taille, se hissant parfaitement à ma hauteur. Serrée entre moi et le mur, ma belle brune s'abandonne dans un nouveau baiser avide qui me fait chavirer. Je réponds à son ardeur et me précipite à sa demande hors du salon, usant de ma vélocité pour nous mener à vitesse grand V jusqu'à l'étage de ma chambre. La course ne dure que quelques secondes pendant lesquelles je savoure le poids et sa silhouette exquise tout contre moi.

Arrivés devant la porte close, les lèvres d'Eleuia migrent à nouveau dans le creux de mon cou, là où mon sang bat fort dans mes veines, et

un profond soupir d'envie remonte de sa gorge.

— C'est ça que tu veux de moi ? l'interrogé-je, alors que ses dents se dégainent sur mon épiderme brûlant. C'est ce que tu désires ?

Son souffle heurté quitte ma carotide, son menton se redresse jusqu'à ce que son regard s'arrime au mien.

— Tu n'imagines pas tout ce que je désire de toi, répond-elle avec une honnêteté crue qui me laisse songeur.

Ses doigts se faufilent dans son dos pour tourner la poignée et elle fait quelques pas en arrière dans la chambre en m'attirant avec elle. Le battant claque après nous, le son atténué par la pluie diluvienne qui tonne dehors.

— Je veux ton sang, ton odeur enivrante, tes mains, ton corps, ta bouche, énumère la femme fatale qui attrape mes hanches et plonge ses yeux de braise dans les miens. Je veux tes mots, tes soupirs, ta langue, tes râles de plaisir.

Je suffoque, gagné par une fièvre qu'elle est seule à déclencher, et suis hypnotisé par les caresses qu'elle dessine langoureusement sous mon t-shirt. Des caresses qui s'égarent plus bas sur mon corps, toujours plus bas…

— Je veux tes cris, ta jouissance, ton…

Je l'interromps en plaquant mes lèvres sur les siennes, un geignement de plaisir coincé au fond de la gorge lorsque sa main effleure mon sexe tendu dans un geste succinct, mais grisant.

Je la fais basculer avec moi sur le lit, la surplombe sans trop peser sur elle, mais j'enfouis bien vite ma tête dans son cou lorsque je comprends qu'elle n'a pas fini de torturer mon aine. Ses doigts restent à la surface et me malaxent à travers le tissu, et c'est déjà tellement bon… Je pousse mon sexe plus loin dans sa main en grognant, puis je parsème sa gorge de baisers enflammés. Sa peau se recouvre de chair de poule après chaque passage de mes lèvres, et des vibrations mélodieuses de contentement remontent sous ces dernières.

Je suis au cœur de sa fragrance divine, ce mélange d'épices, d'agave et de dahlia. Elle m'enivre, est entêtante, au point que j'y promène ma langue avec lenteur dans l'espoir d'en récolter quelques bribes. L'eau me monte à la bouche et incendie ma propre gorge : ma soif de sang est à son apogée, elle m'obsède soudain autant que le corps sulfureux qui ondule sous moi. Les deux faims qu'éveille Eleuia me prennent en tenaille et m'arrachent un long gémissement d'envie qui la fait frissonner.

L'une de ses mains se faufile jusqu'à l'arrière de ma tête et me force à la redresser pour croiser à nouveau ses orbes incendiaires.

— Tu vois ce que je veux dire ? souffle-t-elle, haletante, avec un sourire de connivence sur sa bouche enflée.

Pour seule réponse, je me jette sur elle, mets toute mon ardeur et

mon désir dans ce nouveau baiser. Ma liée gémit dans ma bouche, tandis que je fais dévaler mes mains empressées sur sa poitrine, son ventre plat, jusqu'à en nicher une sur sa chute de reins afin de la coller contre moi. Sa poigne se resserre dans mes cheveux lorsque nos corps transis se joignent et se réclament. Mon bassin se frotte contre le sien, cherche à soulager une partie – une infime partie – de mon envie d'elle ainsi. Je quitte son visage crispé par le désir et plante mon regard dans le sien.

— Je t'ai désirée à la seconde où l'on s'est rencontré, lui fais-je avec ferveur en inspectant ses traits parfaits.

Et je t'ai aimée de toute mon âme le jour où tu m'as enseigné la maîtrise du feu.

Je ne le dis pas à voix haute, mais je sens que ce message passe dans mes yeux, parce qu'il est impossible que je la regarde autrement qu'avec amour et adoration en ce moment. Pas alors que nous allons laisser exprimer notre passion l'un pour l'autre. Pas alors que je la touche et la serre dans mes bras comme j'ai toujours rêvé pouvoir le faire.

Eleuia ancre ses iris sombres aux miens, sans mot dire. Elle m'observe en silence, le souffle aussi court que le mien, et caresse distraitement les mèches hirsutes sur mon crâne. Ses doigts retombent sur la naissance de ma mâchoire, parcourent lentement ma joue et ma pommette, l'arête de mon nez… Mes sens décuplés s'exaltent à ce contact plus doux que les précédents. Je ferme les paupières et lâche un faible soupir au moment où ils s'attardent sur le dessin de mes lèvres, passant et repassant dessus.

— Eleuia…

J'exhale son nom comme on prononce celui de son foyer après une trop longue absence loin de ce lieu chéri ; comme un croyant invoque le nom de Dieu. Elle est à la fois mon foyer et mon seul et unique dieu, celle à qui je donnerai tout ce qu'elle exigera de moi.

Elle est tout ce que je désire, corps et âme.

Ses lèvres pleines reviennent sur moi, m'incitent à m'installer à nouveau à quelques millimètres de sa chaleur enveloppante. Je m'allonge donc une nouvelle fois, garde une prise délicate sur son dos tandis que je plonge l'autre main dans sa chevelure bouclée et soyeuse. Je joue avec ses mèches de cheveux tout en l'embrassant, émerveillé par leur texture souple.

Mon cœur est en déroute, le sang qui rugit sans cesse à mes oreilles me plonge encore un peu plus dans un état qui tutoie les étoiles. Je caresse ses mèches sur toute leur longueur, frôle souvent sa poitrine ronde du dos de ma main. Eleuia tressaille, geint plusieurs fois avant de se lasser de ce petit jeu et d'en exiger toujours plus.

— Déshabille-moi.

Je m'exécute avec joie tandis qu'elle en fait de même de son côté en tirant sur mon t-shirt pour le faire passer par-dessus ma tête. Ses doigts fébriles tracent les contours de mes muscles, se délectent de la fermeté qu'ils palpent, tandis que je tire doucement sur le lacet noir qui maintient son haut en place. Je le desserre le long de son buste, dévoile ainsi par strate le galbe de ses seins, la contraction de son ventre plat, puis la souplesse de ses hanches fines. Elle ne porte rien en dessous, aucun sous-vêtement, ce qui me permet de l'admirer elle. Pure, belle… parfaite.

— Tu es magnifique.

Mon imagination ne rendait pas justice à sa beauté. La voir là, en vrai et quasiment nue dépasse tout ce que je m'étais figuré dans mes rêves ou mes moments de solitude en quête d'évasion sensuelle.

Ma main s'arrête au-dessus du renflement de son sein gauche, là où son cœur bat à tout rompre, et mes yeux admiratifs suivent le même chemin. Son grain est chaud, doux, aux mêmes effluves floraux que sa bouche ou sa gorge. C'est divin. Et une vraie torture tant que je ne l'aurai pas goûté là aussi. J'essaie de me pencher dessus, d'atteindre la pointe dure et foncée du mamelon dressé pour moi, mais Eleuia ne m'en laisse pas l'occasion. Elle s'affaire déjà plus bas pour me retirer mon pantalon et son regard me supplie de l'imiter.

Le sang afflue dans mon pénis et le gorge complètement lorsqu'il se retrouve à l'air libre et que ma liée le découvre pour la première fois. Rivée sur lui, elle balance mon pantalon et mon caleçon dans un coin de la pièce, et je m'enflamme un peu plus en la voyant passer sa langue sur ses lèvres.

— C'est mieux comme ça, non ? me taquine-t-elle, son index dévalant sur ma peau bouillante.

J'acquiesce, en feu, et fais subir le même sort à son propre pantalon et suis aussi ravi qu'elle lorsqu'elle m'apparaît totalement nue. À califourchon sur elle, je savoure notre contact peau à peau et retiens un juron devant ses cuisses serrées l'une contre l'autre, en dessous de son delta brillant d'excitation.

Nom de Dieu. C'est moi qui lui fais cet effet-là.

Enhardi, le cerveau en vrac, je me penche sur Eleuia et effleure enfin de ma bouche la naissance de sa poitrine. Très vite, je viens laper son mamelon, jouer avec puis l'aspirer, et un premier cri de plaisir de sa part répond à cet attouchement.

— Allan ! Continue…

Je grogne contre son sein et fais tournoyer ma langue plus vite. Mes dents la mordillent ensuite, doucement puis de plus en plus fort lorsqu'un nouveau gémissement s'élève dans la chambre. Eleuia tremble des pieds à la tête et ramène avec difficulté ses mains sur mon crâne afin de me maintenir en place. L'une de mes paumes agrippe

l'autre rondeur délaissée et la titille, la cajole avec vigueur, comme me le réclame sa propriétaire. Cette dernière geint et empoigne plus férocement ma tignasse, m'arrachant un son guttural.

Ma verge tendue entre nous me fait mal et ne demande qu'à être soulagée à chaque halètement d'Eleuia. Ses doigts restent plantés dans mes cheveux, son plaisir monte encore d'un cran me rendant fou et accro aux bruits de gorge qu'elle émet. Mon nom chuchoté meurt plus d'une fois sur ses lèvres tremblantes, ses suppliques pour que je ne m'arrête pas passent autant par ses mots décousus que son dos arqué vers ma bouche gourmande. Je suis le plus heureux des hommes, mais perdue dans ses sensations, elle ne doit pas s'en rendre compte.

Elle est enfin à moi.

Mon corps se consume à l'instar du sien, déjà rendu au bord du précipice alors que je ne l'ai pas encore pénétrée. Eleuia semble elle aussi s'en apercevoir, car ses déhanchements reprennent, plus vifs et désespérés qu'avant, tandis que l'une de ses mains descend entre nous pour saisir mon sexe. Mes lèvres relâchent son sein et cherchent de l'air pour mes poumons vides. Je croise son regard aux pupilles dilatées, plus brillant et irrésistible que jamais, et râle au-dessus d'elle quand ses doigts vont et viennent durement.

— J'ai envie de toi, là, maintenant. Viens, m'ordonne-t-elle presque en attirant mon sexe jusqu'à sa fente trempée.

Je me sens grossir dans son poing, mon membre palpite aussi dangereusement que mon cœur plus haut. Nos peaux, moites de sueur et de notre excitation, glissent l'une sur l'autre, nos bassins s'entrechoquent sans s'unir, et cette situation enrage la femme fatale sous moi.

— Fais-le ! Je n'en peux plus sans toi, gémit-elle.

Ses mouvements lascifs s'accélèrent. Je trouve sa bouche, plonge ma langue à l'intérieur et l'embrasse à en perdre haleine. Elle me rend fou. Je suis enivré d'elle, parti très loin déjà, et le meilleur reste à venir.

Mon prénom lui échappe une nouvelle fois, sur un ton si implorant et ébranlé que je vrille définitivement. Ses doigts qui me branlent sont vite rejoints par ma propre main qui se pose par-dessus, les serre, puis les aide à me guider en elle. J'embrasse le bas de son visage avec dévotion lorsqu'elle rejette la tête en arrière et que je plonge dans ses chairs tendres offertes.

— Oui…, exulte Eleuia dans un souffle saccadé.

Elle replie sa jambe sur mes hanches, agrandissant mon passage, puis nous laisse le temps de nous familiariser l'un à l'autre. L'une de mes paumes vient se nicher sous ses fesses pour la sentir pleinement, et je suis obligé de développer des trésors de volonté pour ne pas jouir dès l'instant où ses parois se resserrent sur moi.

C'est plus incroyable encore que ce que j'avais imaginé.

Mue par le même désir de rapprochement extrême, ma liée place ses bras autour de ma taille et s'enflamme un peu plus. Jusque-là, je n'avais pas encore bougé, mais son abandon total et ses yeux révulsés déclenchent mes propres ondulations. J'étouffe un grognement dans son cou, puis embrasse plusieurs fois ce dernier avant d'allonger progressivement mes coups de reins. Eleuia m'accompagne avec autant d'ardeur. Ses gémissements emplissent la pièce, deviennent presque aussi bruyants que l'eau qui dégouline toujours sur les carreaux.

Une énergie puissante et dévorante s'abat sur nous, prend plus de place dans nos ventres de seconde en seconde… jusqu'à se transformer en tsunami incontrôlable et frénétique. Notre rythme accélère, notre fusion nous ravage de l'intérieur, et quelque chose d'intangible chauffe, calcine nos peaux, fait bouillir notre sang.

La douleur est aussi forte que notre jouissance, et ces deux sensations dévalent en nous. Elles brisent nos os un à un avant de les ressouder, plus solides que jamais. Elles s'arrachent nos tripes, nous éventrent avec hargne, puis nous remplissent d'une chaleur salvatrice dans la seconde qui suit. Elles nous percent, nous étranglent, nous broient, nous détruisent tout à la fois… avant de nous faire renaître, de nous arrimer à la vie dans un même cri de plaisir.

Nous continuons à nous mouvoir l'un dans l'autre, nos visages séparés de quelques centimètres à présent, et nous nous observons avec la même intensité. Nous aurions dû rendre les armes après cette explosion mutuelle, mais au lieu de cela, un nouvel élan indescriptible nous habite. La connexion entre nos deux êtres est vibrante et réclame d'être assouvie. Ce qui vient de nous emporter n'était que le début. Nous le sentons, nous le comprenons sans même avoir besoin de nous parler.

Yeux dans les yeux, nous nous approprions encore au rythme de nos respirations suspendues. Le temps et le monde autour ont perdu toute substance pour nous. Il n'existe plus que nos corps passionnés, nos baisers transportés, nos mouvements ardents et nos âmes qui se frôlent.

Enfin.

Je souffle son nom d'une voix rauque et émerveillée en poursuivant mes efforts. Elle y répond par un glapissement. Je me fonds un peu plus dans sa moiteur, et un spasme incandescent traverse mon échine. Son bassin part toujours à la rencontre du mien tandis que je laisse ma tête dériver sur sa gorge. Son sang m'appelle, tentateur et battant sous sa membrane fine, aussi implorant que je le prenne qu'Eleuia dans ses soupirs d'extase. Ma langue darde, capte le flux rugissant dans une veine saillante. Mon souffle devient plus laborieux. Ma liée le sent, ses

ongles se plantent plus férocement dans ma taille enfiévrée. Je grogne, elle gémit, mais j'oscille toujours, indécis.

Au fond de moi, je sais que nous le voulons tous les deux. C'est le meilleur moyen pour nous, alors que nous faisons encore l'amour, de ressentir pleinement ce lien mystique qui nous unit. Se nourrir l'un de l'autre serait la consécration de ce lien, l'apothéose de notre relation. Et je brûle de pouvoir la goûter et connaître la saveur délicieuse qu'elle a.

Toutefois, je n'arrive pas à m'y résoudre encore. Cette réserve ne répond à aucune logique pourtant. C'est ce que nous désirons tous les deux, c'est ce qui nous attend tôt ou tard. Et la nouvelle vigueur d'Eleuia, qui calque ses frottements à mes coups de boutoir plus virulents, me pousse à y céder. Tout de suite.

— Allan.

Sa voix au bord du gouffre me fait serrer la mâchoire. J'ai de plus en plus de mal à ignorer les pulsations de son cœur, le bruit de sa respiration erratique, le claquement de nos peaux plus bas… Je n'en peux plus.

Sans me détacher d'elle, je soulève Eleuia dans mes bras, nous fait changer de position, la maintenant assise à califourchon sur moi, et moi assis sur le matelas, les jambes repliées sous elle. Ses prunelles s'écarquillent, une lueur de surprise et d'incompréhension côtoie le flamboiement extatique qui ne les quitte plus.

— Prends les rênes, lui soufflé-je sur un ton impétueux, non sans reprendre mes va-et-vient impatients.

Ses paupières s'abaissent une seconde en me sentant la remplir dans cette nouvelle posture, puis elles papillonnent furieusement lorsqu'elle replante ses iris dans les miens. Je la laisse prendre les commandes de notre danse sulfureuse. Je suis incapable de prendre une décision, alors je la laisse faire à ma place. Et je pressens que si c'est elle qui domine la situation, je chavirerai pour de bon cette fois et me libérerai complètement. Cette torture a assez duré.

Eleuia ne se fait pas prier plus longtemps ; ses hanches se balancent d'avant en arrière, puis ondulent avec langueur au-dessus de moi. Je rejette la tête en arrière jusqu'à la coller au montant du lit, les yeux fermés pour absorber la fièvre qui monte dans mon corps. Mes paumes se placent sur ses hanches voluptueuses et suivent leurs ondulations provocantes.

— Je sens que… je vais venir, la préviens-je.

Eleuia gémit en réponse et accélère la cadence. Mon regard se reporte sur elle, sur sa peau caramel légèrement rougie par l'effort, sur sa poitrine qui monte et descend, sur son visage aux joues roses et aux prunelles brillantes… L'avoir sur moi et en moi, en train de rechercher la délivrance dans l'orgasme, ses traits arborant un air à la fois

concentré et déchaîné, est la plus belle chose que j'ai jamais vue. Elle est la plus belle femme sur cette terre, je m'en étais déjà rendu compte lors de notre première rencontre, et aujourd'hui, tout me le crie haut et fort.

Mes lèvres plongent sur ses seins offerts et les embrassent délicatement, puis partent à l'assaut de sa clavicule, de son épaule, de sa gorge… avant de revenir sur ses tétons dressés. Je répète ce cheminement trois fois avant que ma liée passe une main sur ma nuque et réclame ma bouche sur la sienne pour un baiser qui me fait perdre le peu de raison qu'il me restait encore. Sa langue s'enroule sur la mienne, effectue les mêmes va-et-vient sensuels que ses muscles internes autour de mon sexe.

Je pousse un profond soupir lorsqu'elle me libère et que ses lippes affamées glissent plus bas sur mon visage, pour finir leur course dans mon cou. Sa tête s'y niche, son bras se replie sur ma nuque tandis que le second dévale mon dos. Ses doigts s'enfouissent dans mes cheveux trempés de sueur et ne lâchent plus leur prise. Eleuia goûte ma peau, la lape, la lèche lentement et passe ses dents effilées sur mon pouls battant.

Son souffle tremble sous mon oreille, plus brûlant qu'auparavant. Sa bouche ne quitte plus la zone de ma gorge où les pulsations cardiaques sont les plus fortes. Je plante mes ongles courts dans sa taille, anticipant ce qui va se produire. Et c'est sans interrompre ses mouvements entêtants de hanches que la vampire enfonce ses dents, tranche le derme fin avec, et me mord jusqu'au sang.

Sa bouche atteint ce nectar aussi facilement que le ferait un couteau dans une motte de beurre. Et à la seconde où elle plonge en moi, mon corps arrête de bouger, mon esprit se fige alors que mon cœur cogne sourdement dans ma poitrine. L'air se bloque dans mes poumons, une plainte qui tient plus de la surprise que de la douleur meurt sur mes lèvres… Tout se met sur pause en moi, le temps de comprendre ce qui se passe et de réaliser l'importance de cet acte. Eleuia boit mon sang. Alors que nous faisons encore l'amour, elle s'abandonne et se nourrit de moi à grands traits, ses bruits de plaisir étouffés par le flux épais et chaud qui coule dans sa propre gorge.

D'après ce que je sais, boire le sang de son/sa partenaire pendant l'acte sexuel est grisant pour les vampires. Combiné à l'orgasme, cette pratique assure au vampire d'atteindre un état de plénitude et d'extase parfaite. C'est quelque chose d'assez courant dans leurs rapports entre eux et avec les représentants des autres espèces. Les deux partis concernés ne sont pas en reste lors de ces ébats spéciaux, le sexe avec les vampires permettant de connaître une jouissance presque aussi puissante que celle avec des incubes/succubes.

Mais le sexe et l'échange de sang entre liés est la meilleure chose

qui soit. Le lien qui réunit deux êtres transcende tout. Cela provoque des sensations inimaginables pour tous ceux qui n'ont pas de liés. C'est tout à la fois : explosion, chaleur, caresse, vibration, merveille, jouissance, plaisir, force, effusion… La connexion est ultime entre les partenaires. Les sensations de l'un deviennent celles de l'autre. Le désir et le plaisir sont souverains chez l'un comme chez l'autre. Les sens sont décuplés à un degré exponentiel, impossible à obtenir en temps normal.

Lorsque vous partagez un lien avec quelqu'un, vous ressentez et sentez tout plus puissamment. Vos aptitudes extraordinaires font soudain pâle figure devant la suprématie de cette union. Et si vous êtes en plus comme moi, amoureux fou de votre partenaire, la fusion dépasse votre entendement. Elle vous transperce de part en part, vous avilit à elle et à la personne qui l'a provoquée.

Mon hébétude disparaît, le foudroiement de notre lien est passé. Mon corps reprend peu à peu de sa vigueur, il n'est plus ankylosé par le poids de cette alliance. Lui et mon esprit refont surface et sont alimentés par le courant ténu qui les relie à l'être exalté d'Eleuia. Cette dernière continue de se nourrir, elle n'a d'ailleurs pas l'air d'avoir remarqué mon… absence passagère. Étourdie par mon sang, elle déglutit goulûment, plante plus loin ses dents dans ma chair, et poursuit ses balancements sans se fatiguer.

Au contraire, notre connexion augmente son ardeur, la rend plus fougueuse qu'avant. Elle me pilonne toujours plus vite et en la découvrant plus investie que jamais, je ne mets pas long pour la rejoindre dans son endurance. Grisé, je râle et grogne à mesure que la tension entre nos deux corps grimpe. Loin d'être affaibli par ma perte de sang continue – une particularité fascinante qui ne retient qu'un millième de seconde mon attention cependant –, j'avance et recule mon bassin au rythme de ses coups robustes et fébriles.

Je sens mon pénis grossir encore en elle, mon bassin se soulève brusquement pour la marteler plus loin et plus fort… Je donne tout, sauf qu'au final, c'est elle qui me prend.

— Eleuia.

Je halète son nom pendant que mes cuisses se contractent. Je gémis une fois, la pénètre deux fois en des poussées virulentes qui me font voir des étoiles, puis je crie son prénom et me déverse en elle. Des spasmes incandescents me parcourent alors que je m'effondre sur le matelas, le corps gracile de ma liée emporté dans ma chute vertigineuse.

Chapitre 30

Souffle court et vision un peu trouble, j'atterris et quitte lentement mon nuage de bonheur. Le cocon de chaleur qui m'étreint depuis plusieurs minutes ne me relâche plus, comme un constant rappel du bien-être et de l'extase que j'ai su atteindre.

Je pousse un profond soupir et me sens flotter encore un peu. Des sensations divines parcourent en ondes fluides mon corps.

C'était… Il n'y a pas de mots justes pour le décrire avec précision. C'était trop bon et trop beau pour se contenter de ces termes. Et je meurs d'envie de recommencer au plus vite. L'endurance surnaturelle est un gros avantage à ma condition habituelle, mais là, elle risque de m'être plus précieuse que jamais.

Mes mains reposent sur le dos d'Eleuia qu'elles caressent puis serrent distraitement lorsque je tente de me surélever un peu. Toutefois, je ne parviens pas à mes fins, car la jeune femme reste allongée sur moi, ses jambes fines continuant à enserrer ma taille, et sa tête toujours enfoncée dans mon cou. Ce n'est qu'en reprenant conscience de nos positions et de sa force que je comprends que ma liée s'abreuve encore aux veines de mon cou. Quelques bruits de succion viennent entraver celui permanent de l'orage au-dehors, et je sens pour la première fois quelques coulures de sang glisser sur mon omoplate et tacher les draps.

Perdu dans le plaisir fou qu'elle m'a procuré, j'avais oublié qu'Eleuia était toujours accrochée à moi. Je souris à l'entente d'un gémissement de contentement étouffé contre ma gorge, et porte l'une de mes paumes sur l'arrière de sa tête pour lisser ses belles boucles emmêlées.

Étrangement, je ne me sens pas mal ou anémié par cette perte de sang ; ça m'avait déjà frappé tout à l'heure et cette sensation ne s'est pas évaporée. Elle semble même se renforcer. Si j'avais été un simple humain, je serais sans doute déjà tombé dans les pommes. Je n'aurais peut-être même pas survécu… Mais le fait d'être surnaturel, de surcroît un hybride lié à une autre hybride, m'en préserve.

Quelques secondes passent, durant lesquelles je médite sur cette nouvelle information, puis je me décide à ramener Eleuia à la réalité en attirant son attention ailleurs que sur ma carotide. Je m'en veux presque de l'arracher au plaisir intense qu'elle éprouve, mais nous ne pouvons pas rester ainsi indéfiniment.

— Eleuia ?

Elle grogne sur ma peau. Un son bas et sexy qui se répand dans tout mon être, et en particulier jusque dans mon entrejambe qui n'a pas

encore quitté son vagin. Je ne me suis pas retiré et les sons qu'elle produit m'en dissuaderaient presque.

Je mords ma lèvre inférieure, puis ouvre le poing dans ses cheveux et reprends mes caresses.

— Eleuia. Il faut que tu arrêtes maintenant.

Sa nuque se tend sous mes doigts, signe qu'elle m'a entendu.

— S'il te plaît, Eleuia. Reviens, lui chuchoté-je près de son oreille.

J'embrasse son lobe pour mieux faire passer ma requête. À contrecœur, ma liée me relâche, rentre ses dents et lèche la plaie et les traînées dégoulinantes. Je la laisse faire en silence et poursuis mes cajoleries sur son corps souple. Le grain satiné de sa peau est envoûtant, tout comme l'odeur florale qui l'enveloppe. Elle est la créature la plus belle et ensorcelante que je connaisse. Et elle est enfin à moi.

Son regard de braise rencontre mes yeux lorsqu'elle redresse la tête. Le bas de son visage est un peu barbouillé de sang, ce dont elle se rend compte en passant sa langue dessus.

— Désolée, murmure-t-elle, en quête de quoi se nettoyer. Les draps doivent être tachés, eux aussi.

— Ce n'est rien.

Je lui donne un coin de ces derniers pour qu'elle fasse un brin de toilette. Ils sont foutus de toute façon, autant qu'ils lui servent jusqu'au bout.

— Je devrais peut-être aller me laver…

Eleuia fait mine de vouloir se relever, mais je la plaque sur mon torse.

— Non, ne bouge pas, lui fais-je, une main coulée sur sa chute de reins. Ça m'est complètement égal, je t'assure.

C'est la stricte vérité. Il y a plusieurs mois de ça, j'aurais sans doute été horrifié par son apparence et ce qu'elle vient de faire ; mais aujourd'hui, après tout ce que je sais et ai moi-même fait, je ne suis pas choqué ou dérangé. C'est tout l'inverse : je suis émerveillé.

Le sexe, sa bouche refermée sur mon cou, ses bruits de succion, mes sentiments de plus en plus forts pour elle… tout a contribué à me faire vivre la meilleure nuit de ma vie. Je n'y changerai rien.

Eleuia semble lire ma détermination et mon assurance sur mon visage, car elle se détend et mollit entre mes bras. Ses doigts fins et colorés montent sur ma joue râpeuse et la caressent, tandis que sa bouche esquisse un petit sourire de connivence. Je le lui retourne, secrètement ébahi de la voir me sourire avec autant de sincérité, et prolonge notre tendre étreinte.

Elle soupire et je l'imite. Je me sens bien et savoure la chaleur de son corps nu sur le mien. Je ne me lasserai jamais de cette position, j'en suis certain.

— Tu sais qu'on ne s'est pas séparés, me fait remarquer la belle brune, avec une œillade à nos bassins imbriqués.

— Je sais, oui. Je n'en ai pas eu envie, avoué-je en traçant des cercles sur son grain dénudé.

— Je comprends.

L'ombre d'un nouveau sourire flotte sur ses lèvres charnues. Je me penche dessus pour les embrasser lentement, ce qui fait monter un autre soupir dans sa gorge rougie.

— C'était fabuleux, Eleuia. *Tu* es fabuleuse, lui soufflé-je sur un ton bas et dévot qui lui arrache un frisson. Est-ce que c'était… bien pour toi aussi ?

Ses yeux brillants scrutent mes traits, tandis que ses dents mordillent sa lèvre inférieure.

— Ton sang a un goût merveilleux, débute la guerrière alanguie. Meilleur que ce que je m'étais imaginé… Plus puissant et euphorisant que tous ceux que j'ai goûtés. C'est incroyable.

— Et… pour le reste ?

Ma liée reste la bouche entrouverte, prête à donner une réponse qui ne vient pas. Un éclair traverse la fenêtre et illumine brièvement son expression incertaine.

— Je… c'était bon, mais je… enfin, je crois que je ne m'en souviens pas parfaitement.

— Quoi ? m'exclamé-je, les yeux écarquillés.

— J'étais absorbée par ton sang, par les sensations qu'il me procurait, explique-t-elle, les sourcils de plus en plus froncés. Ça m'a submergée et distraite… Je pense que quand tu as joui, je l'ai senti, mais…

— Tu n'as pas joui, complété-je dans un chuchotement atterré.

Eleuia acquiesce prudemment. Le rose gagne ses joues, la gêne prend possession d'elle au point qu'elle détourne un instant le regard. Je l'observe recommencer à mordre ses lèvres, aussi abasourdi par son aveu que par l'air affligé qu'elle prend. Ses prunelles perdent de leur éclat, et à cette vision, une idée qui me déplaît me traverse. Est-ce qu'elle… s'en veut ?

Quelques bribes de ses pensées éparses me donnent raison lorsqu'elles percutent mon esprit troublé. Les bras m'en tombent. Sa culpabilité me déroute, et pendant une longue seconde je reste pétrifié et incapable de dire ou faire quelque chose.

C'est insensé. Ma vague déception d'apprendre qu'elle n'a pas joui en même temps que moi est balayée par la préoccupation et l'agacement qui naissent en elle. Avec douceur, je me retire d'elle, entraînant une grimace sur son beau visage, puis la replace sur mon torse afin que sa tête soit bien en face de la mienne.

— Eleuia, regarde-moi, lui demandé-je d'une voix que j'espère la

plus douce possible.

Ma liée m'obéit et plonge ses iris dépités dans les miens.

— Pourquoi tu réagis comme ça ? Ce n'est pas grave. Je… je ne vais pas t'en vouloir, balbutié-je gauchement sans trop savoir comment faire pour la réconforter.

La jeune femme soupire et ferme les yeux un instant.

— J'en avais envie autant que toi. Je voulais me perdre en toi et avec toi, me confie-t-elle. C'est pour ça que je me sens si stupide et nulle. Je ne voulais pas me laisser dépasser par ma soif de sang au détriment de mon désir pour toi.

Mes yeux s'écarquillent plus encore, en même temps qu'une flamme de désir se ravive dans mon bas-ventre. Je suis aussi étonné que fasciné par la profonde sincérité dont elle fait preuve ; il paraît soudain si loin le temps où elle fuyait mon simple regard !

Eleuia n'use plus de faux-semblants, elle a changé en l'espace de quelques heures. Tout comme moi. Nos luttes acharnées et le renforcement de notre lien cette nuit y sont pour beaucoup dans nos transformations respectives… et cela fait un bien fou d'être enfin nous-mêmes l'un avec l'autre.

Touché par ses paroles, je ramène une longue mèche de cheveux derrière son oreille et croise son regard intense.

— Tu es la plus captivante de toutes les femmes, lui soufflé-je avec ferveur. La plus forte et la plus belle aussi.

— Je ne vois pas ce que…

Je l'interromps en plantant un baiser impétueux sur ses lèvres. Je la retiens prisonnière de ma bouche et de ma langue, tandis que mes mains parcourent à nouveau son corps gracile.

— Tu ne devrais pas te tracasser avec des choses pareilles. Surtout pas quand on peut les corriger sur-le-champ…

Sa respiration se bloque sur mes lèvres, et un bref coup d'œil jeté à ses prunelles noires m'informe que ses pupilles sont à nouveau dilatées par le désir. Je mordille sa bouche, baise le bas de son visage puis sa gorge lorsqu'elle m'en offre l'accès dans un soupir, et mes bras la serrent fort sur mon torse. Une boule de chaleur naît entre nous, terriblement incandescente en quelques minutes, puis plonge dans nos entrailles et réchauffe nos poitrines collées.

Nos battements de cœur résonnent à nos oreilles, et un bref gémissement me saisit lorsqu'un courant électrique me traverse de part en part. Surpris, j'éloigne ma bouche de sa peau et cille plusieurs fois. Quelque chose… est en train de s'éveiller en moi. Une chose que je n'ai jamais expérimentée avant. Pendant une poignée de secondes, je me coule dans l'être d'Eleuia, entrevois un chatoiement interne proche de l'aspect d'un brasier qui s'enflamme. C'est ardent, rouge, chaud et doux… Très vite, ça s'inscrit sur ma rétine, s'imprègne dans

mon esprit et pénètre mon cœur. Je respire plus fort et sens mes doigts frémir lorsque cette part d'Eleuia passe d'elle à moi, laissant se consumer un chemin de feu invisible dans son sillage.

Mes paupières se ferment au moment où un nouveau son guttural enflamme ma trachée. Et une seconde plus tard, tout ce qui compose la partie absorbée d'Eleuia implose à l'intérieur de moi et explose en un halo chatoyant autour de la jeune femme. Bouche bée, j'observe cet étrange phénomène alors que ma liée, elle, ne semble pas le remarquer. Les caresses de ses mains et de ses lèvres se poursuivent comme si de rien n'était.

Des langues de feu hypnotiques l'entourent pourtant, la magnifient dans leur luminosité éclatante. Redressé sur les coudes, je reste captivé par cette singularité qui rougeoie. Est-ce dû à notre lien ? Ou est-ce une de mes particularités propres qui parvient à s'exprimer enfin ? Instinctivement, je penche plus pour cette seconde hypothèse. Dans le premier cas, Eleuia l'aurait ressenti/vu aussi… Alors quoi ?

— Allan, halète-t-elle. Ça va ? Pourquoi tu t'arrêtes ?

Ses yeux d'onyx cherchent les miens et lorsqu'ils se trouvent, l'évidence me frappe. L'incube. C'est l'incube en moi qui s'éveille ! Cette part de mon être prend possession de mon corps, se coule dans ma peau et investit mes sens. Elle veut me guider, m'apprendre tout ce que je dois savoir des envies de ma partenaire et me montrer comment les explorer au mieux pour elle comme pour moi.

Je souris à ma liée, passe une main dans sa chevelure pour la dégager de son visage rayonnant. Elle me scrute en silence, dans l'attente d'une réponse, sa poitrine gonflée recommençant à rougir. Le feu au-dessus d'elle crépite plus fort, dévoré par la passion et l'appétit qui l'embrasent.

Je sais ce qu'elle veut, je lis dans sa chair ce qu'elle attend et suis disposé à le lui offrir sur un plateau d'argent. Ses désirs et fantasmes n'ont plus aucun secret pour moi et je compte bien tous les concrétiser.

— Je ne m'arrête pas, la rassuré-je après un temps, mes doigts sous son menton. Je ne fais que commencer.

Après ça, je ne la laisse plus rien dire. Je fonds sur sa bouche et l'embrasse comme elle le souhaite. Je fais dévaler mes mains chaudes et avides sur son corps comme elle l'attend. Je passe ma langue sur sa mâchoire contractée comme elle me supplie intérieurement de le faire. Je lui donne mon corps, mon cœur et mon âme comme elle les exige.

Je récolte les plus beaux sons du monde en retour et me délecte de la fièvre qui l'enveloppe toute entière.

— Retourne-toi maintenant, murmuré-je à son oreille, mes paumes désormais sur ses hanches.

Elle papillonne des paupières en m'observant, ses prunelles chargées

d'envie, et elle s'exécute dès que je relâche sa bouche. Toujours aussi somptueusement nue, ma liée s'allonge sur le ventre et me permet de contempler les courbes de son côté pile, à commencer par ses fesses fermes et galbées. Sa respiration s'accélère lorsque mes mains viennent caresser leur naissance. J'explore ses muscles tièdes plus haut, effleure et suis sa colonne vertébrale du doigt, puis fais redescendre mes phalanges jusqu'à sa taille.

Eleuia déglutit, la face tournée dans ma direction, et ne dévie pas son regard brûlant de moi. Je lui souris avec tendresse, les mains toujours occupées à la dorloter, puis je me penche sur elle.

— Redresse un peu les fesses.

Elle expire vivement et fait ce que je lui demande. Mon bras gauche se faufile sous elle, arpente son buste pour venir la tenir par devant, et mon bras droit, lui, se dirige vers le sud pour caresser ses cuisses satinées.

Un tracé enflammé se dessine sur ses hanches, m'incite à apposer mes lèvres dessus et à le semer de baisers. Je me laisse guider par ce nouveau brasier, et une fois ce chemin terminé, un autre apparaît, plus intense, sur le haut de son dos. Je l'embrasse avec lenteur, teste le soyeux de son derme avec application, tandis que ma main droite remonte sur le sommet de ses jambes.

J'atterris dans sa nuque chaude au moment où son ventre se contracte sur mon bras gauche. L'ascension de mes doigts vers son intimité ne lui a pas échappé. Un premier halètement rauque la saisit lorsque je ne suis plus qu'à deux centimètres de son sexe. Je continue de l'embrasser dans le cou, plus sensuel et tendre, et m'enivre autant de son odeur que de son souffle haché. Je la respire une longue seconde, puis plonge mes lèvres sur sa bouche offerte en même temps qu'un premier doigt en elle.

J'avale le gémissement qui lui échappe, m'éloigne ensuite de sa langue et recommence à embrasser sa nuque puis sa colonne. Son visage s'enfonce un peu dans le matelas en sentant mes caresses langoureuses sur son clitoris gonflé. J'insère un autre doigt et le porte plus loin pour entamer de légers va-et-vient dans son vagin. Des frissons incontrôlables prennent possession du bas du corps d'Eleuia, la tension commence à s'accumuler en elle. Satisfait de ses premières réactions, mon majeur rejoint naturellement mon index dans sa moiteur, et je laisse mon pouce s'occuper de son clitoris avec la même langueur.

Ses muscles se raidissent contre mon bras, une fine pellicule de sueur couvre la peau que je continue d'embrasser plus haut. Ma liée aime ce que je lui fais, et le mouvement soudain de ses hanches me pousse à poursuivre et à augmenter le rythme. Son corps suit les allers-retours que j'impose en elle, ondulant sur ma main, montant et

descendant ses fesses vers le matelas.

— Allan…

Mon nom soupiré embrase mes sens, me fait me pencher un peu plus sur elle au point de coller mon bassin avide contre son fessier contracté. J'expire à fond pour ne pas aller trop vite ou céder à mes impulsions. Même si mon sexe tendu et frottant contre elle ne m'y aide pas, je maintiens mon doigté et plaque ma bouche sur son lobe. Je titille ce dernier de la même manière que je malmène son intimité, laissant ma langue sucer cette bande de peau.

Le cœur d'Eleuia palpite à la même vitesse que son clitoris, ses plaintes essoufflées et mon nom souvent scandé composent une musique excitante à mes oreilles. Mes cercles sur son bouton deviennent plus appuyés, mes va-et-vient plus profonds. Ma liée mord ses lèvres pour étouffer un lourd gémissement. Le feu autour d'elle gagne encore en intensité, signe qu'elle est au bord de la jouissance. Elle bouillonne de désir, les mouvements de son bas-ventre prennent plus d'ampleur.

— C'est bien, Eleuia. Continue.

Elle geint en réponse à mes encouragements et ses fesses se frottent durement à l'arête de mon sexe érigé. Je râle à mon tour et enfonce mon annulaire pour qu'il accompagne mes autres doigts dans leur danse effrénée.

— Oui !

L'orgasme est tout proche cette fois. Ses flammes se consument, jaillissent plus vivement au-dessus de sa tête. Son pouls dans sa gorge est endiablé, les pulsations de son sexe impossibles à compter. Elle crie une fois, mais ce n'est pas encore fini. Ses parois internes enserrent mes doigts dans leur étau, tandis qu'elle gémit encore, plus fort.

Remuant plus vite sous moi, elle roule furieusement des hanches. Une boule de feu brillante dévale son dos et va se nicher entre ses jambes trempées alors qu'elle se cambre et rejette la tête en arrière.

— Lâche-toi. Vas-y, lui sommé-je, mes lèvres passées sur le côté de sa mâchoire.

Les braises explosent autour et en elle au moment où son plaisir la gagne. Elle jouit dans un cri puissant en appelant mon nom et menace de me faire dérailler avec elle. Je garde mes doigts à l'entrée de son sexe et continue de la caresser lentement, appréciant de sentir sa sève mouillée. Je pousse un soupir heureux alors qu'elle mollit entre mes bras. C'est moi qui lui ai procuré cet orgasme. Je l'ai fait décoller cette fois.

Eleuia s'alanguit dans le lit, comblée. Sa respiration est plus lente, plus apaisée sous moi. Je m'allonge de tout mon long sur son dos et embrasse ses épaules, sa nuque, ses cheveux, ses vertèbres avec toute

la force de mon désir et de mon amour pour elle.

Elle est tellement belle.

Ses muscles bien chauds roulent à chaque passage de mes lèvres dessus. Mon poids pèse sur elle, ma verge dressée appuie toujours sur son derrière. Ma bouche devient plus pressante, mes bras se déplacent et se postent sur ses flancs, et mon souffle accélère sur sa nuque. Ma liée frémit, attentive à ce qui se passe, puis tourne son visage vers moi.

Son regard est voilé, encore aux prises avec la volupté qui l'a assaillie, mais alerte et intense aussi. Elle me dévore des yeux et entrouvre la bouche en percevant une nouvelle friction de mon bassin contre ses fesses.

— J'ai envie de toi, lui soufflé-je sans stopper mon mouvement.

Eleuia arque le dos, son corps répond d'instinct à mes caresses. J'esquisse un sourire.

— Toi aussi, tu en as encore envie.

Elle acquiesce, le feu aux joues, et porte une de ses mains jusqu'à mon visage. J'embrasse sa paume, récolte un nouveau frémissement de sa part, puis place ses bras le long de son corps. Mon buste s'allonge, mes lèvres retrouvent le chemin de son cou gracile et le butine avec ardeur. Un son de gorge la fait vibrer au moment où j'entends sa respiration s'emballer.

— Écarte les jambes, lui intimé-je d'une voix basse et chaude qui fait naître des frissons sur sa peau.

Elle bouge sous moi, laisse un espace important pour que je puisse passer entre ses cuisses. Ma paume migre sur ses fesses et empoigne doucement l'un de ses globes, le malaxant et le cajolant. Elle siffle, reboostée par ma hardiesse, et presse son bassin vers l'arrière, prête à m'accueillir. Je positionne ma verge, puis entre centimètre après centimètre en retenant mon râle d'extase. Elle est toujours aussi douce et étroite. Son corps se tend, devient aussi dur que mon sexe enfoui en elle, puis il se relâche et suit les mouvements profonds et lents que je lui impose.

Ma liée soupire, transportée par ce que je brûle de lui donner une nouvelle fois. Mes mains enfoncées dans sa taille accompagnent mes roulements et autres allers-retours serrés. J'embrasse avec fièvre son épaule, m'arrête sur l'os saillant qui tombe sous mes lèvres. Les mêmes flammes lumineuses que tout à l'heure nous auréolent, chauffent encore un peu plus nos êtres en fusion.

Le ventre d'Eleuia se contracte lorsqu'elle expulse un nouveau son de plaisir du tréfonds de son corps en sueur. Ses doigts se plantent tantôt dans les draps froissés pour s'accrocher à quelque chose, tantôt dans l'arrière de mon crâne. J'écoute le bruit de nos peaux moites qui claquent l'une contre l'autre, nos respirations en berne et le sang rugir

à nos tympans. Je ferme les yeux sous le trop-plein de sensations et incite Eleuia dans le même temps à se redresser complètement, jusqu'à s'asseoir sur moi. À genoux tous les deux sur mon lit, ses fesses reposent sur mon ventre tendu alors que je continue de la remplir de coups de reins vigoureux. Je vais plus vite, plus loin en elle, déterminé à nous perdre ensemble.

— Encore, s'il te plaît, réclame ma liée dans un murmure erratique.

Je m'exécute, tourne mon bassin et l'entends geindre d'une voix éraillée par le plaisir. Moi aussi je m'étrangle, je m'égare lentement, toujours poussé et stimulé plus haut grâce à elle. Le parfum de sa peau me percute de plein fouet lorsque je passe sans réfléchir mes dents sur le derme enfiévré de sa gorge. La course de son sang m'appelle à nouveau. Il file à une vitesse folle dans ses vaisseaux sanguins qui ressortent sous l'effet de la tension.

Ses veines se gonflent sous l'afflux vif de ce liquide si tentateur. Mon regard rivé sur nos corps qui s'emboîtent allègrement, puis sur les sublimes rougeurs de sa peau, je me sens privé de ma raison. Tout s'emballe en moi, devient sauvage et intenable. Je perds contenance ainsi que le peu de souffle qui me restait encore.

Ma bouche planant toujours au-dessus de son cou offert, je relance plus férocement mes assauts dans le sexe bouillonnant d'Eleuia. Elle suit le mouvement avec vigueur et abandon, elle aussi déboussolée par la passion qui nous dévore.

— Allan !

Elle crie, se cambre jusqu'à remonter sa poitrine vers le ciel… et sa gorge pulsante sous mes dents. Alors je ne réfléchis plus et détruis la barrière de sa peau avec ces dernières, les plante à l'intérieur et avale frénétiquement le sang qui coule à flots dans ma bouche. Un même cri étouffé nous saisit, Eleuia et moi, aussi chargés en désir et en délectation d'un côté que de l'autre.

À l'instant où son sang divin atterrit sur mes papilles, j'ai l'impression d'être au nirvana. Rien ne m'a jamais paru plus délicieux et plus… affolant que ce que j'ai enfin sous la langue. C'est chaud, épais… ça a exactement le même goût d'épices et de fleur que le reste du corps torride d'Eleuia. Un râle intense vibre dans ma poitrine et se répercute du dos aux hanches déchaînées de ma liée, vite suivi par un autre, et encore un autre…

C'est le paradis, un mélange d'interdit et de pureté qui me fait tourner la tête. Je m'accroche à ma compagne et la rapproche encore de moi pour être sûr que le flux sous mes lèvres ne se tarisse pas. Je bois avec autant de gloutonnerie qu'Eleuia tout à l'heure et sens tous mes autres appétits se décupler. À commencer par celle de posséder la jeune femme haletante sur moi.

J'avais pourtant toujours cru que, si j'avais la chance de goûter à

son sang, je serais bien incapable de désirer autre chose avec. Or, ce n'est pas le cas. C'est tout le contraire même. À l'instar de la guerrière plus tôt, je suis habité par une véritable frénésie. Et elle exige d'être contentée entièrement.

Obéissant à mes impulsions, j'avale toujours plus de sang, sans cesser d'enfoncer mon sexe au supplice plus rapidement. Le matelas tremble sous l'élan et la force que je mets, menace presque de rentrer dans le mur à chaque nouveau coup de boutoir en Eleuia. Chaque poussée la fait rebondir sur mes cuisses, la mène de plus en plus haut. Ses parois se resserrent, sa colonne se tend, ses membres se raidissent sur moi. Elle va venir, ce n'est plus qu'une question de secondes.

Alors, pour être sûr de l'accompagner jusqu'au bout, je relâche son cou, lèche les traînées de sang, puis m'enorgueillis de toute la puissance de notre lien pour nous conduire au point de non-retour. Le feu autour de nous devient incontrôlable, ses teintes se parent du plus beau des rouges.

Nous nous figeons ensemble, la bouche ouverte sur un même cri libérateur, puis nous nous effondrons sur le lit en absorbant l'orgasme violent qui nous fauche.

Le halo de flammes d'Eleuia explose au-dessus de moi. De fines particules planent dans les airs avant de chuter et se dématérialiser lentement sous mes yeux. Puis la chambre retrouve peu à peu son calme, l'atmosphère électrique commence à la déserter. L'orage dehors s'est lui aussi apaisé, ne subsiste de lui plus que la pluie tombant dru sur le toit et les fenêtres du manoir. Le souffle toujours un peu saccadé, j'écoute la respiration de ma compagne se mêler au son de l'eau sur les carreaux.

Emboîtés en cuillère, nous ne parlons pas durant de longues minutes, savourant l'impact vibrant de notre désir l'un pour l'autre. Mes mains caressent les parcelles de peau d'Eleuia qui sont à leur portée, son ventre, ses bras, son sternum, pour intensifier notre contact doux et tendre. Ses doigts à elle enserrent les muscles détendus de mes avant-bras, puis se nichent dans mon cou pour le câliner.

— Ça va ? l'interrogé-je, sans rompre le contact de mes lèvres sur ses omoplates. Tu te sens bien ?

Eleuia se retourne dans mes bras pour me faire face et ses beaux yeux couleur charbon accrochent les miens.

— Merveilleusement bien, me répond-elle avec un sourire rêveur.

J'esquisse le même rictus et plonge sur sa bouche pour un baiser lent, mais passionné. Elle me le rend avec joie en insérant ses mains dans mes cheveux. Mon cœur se gonfle de bonheur et d'amour, aussi comblé que mon corps par cette nuit d'abandon et de trouvailles. La langue de ma liée vient titiller ma lèvre inférieure, joueuse, ce qui

entraîne mon grognement. Je la relâche, à nouveau à bout de souffle, et pose mon front contre le sien.

— Je pense… que l'on a besoin d'un peu de repos, toi et moi, argué-je, mon regard plongé dans le sien. Tu ne crois pas ?

Eleuia fait la moue, pas vraiment convaincue. Je ris doucement, l'attire plus près sur mon torse et embrasse ses cheveux. Elle se laisse faire et replace ses mains autour de mon cou.

— Tu n'as pas mal ? me demande-t-elle après quelques nouvelles secondes de silence.

La pulpe de ses doigts trace la plaie qu'elle m'a laissée et qui commence déjà à cicatriser.

— Non, je n'ai pas mal. Et toi ? lui retourné-je en posant moi aussi mes doigts sur sa propre morsure.

— Non plus.

— Bien.

Et je ponctue le tout d'un nouveau baiser sur son front un peu moite. Eleuia lâche un bref soupir, ses mains à présent dans mon dos pour y imprimer des formes avec ses ongles. Elle trace, caresse, dorlote cette partie de mon corps, et j'adore ça.

— Je suis tellement bien, là… On devrait dormir un peu, Eleuia. On en a besoin, lui murmuré-je encore.

— D'accord.

Ses lèvres pleines se penchent sur les miennes avant qu'elle me tourne le dos pour reprendre notre position initiale. Mes bras autour de sa taille et ses mains accrochées à ceux-ci, je plonge mon nez dans sa chevelure, hume sa fragrance divine, puis y dépose un nouveau baiser. Ma liée se détend, son corps chaud moulé contre moi, et une profonde expiration lui échappe lorsque sa tête rencontre l'oreiller.

Je me relaxe moi aussi, garde mon visage à proximité de la chaleur de son cou et ferme les paupières. La torpeur me gagne lentement, mon souffle devient plus profond. Entouré par l'odeur de dahlias et d'épices, j'accueille avec quiétude le sommeil, m'abîme dedans… et rêve déjà à mon réveil futur et à la prochaine fois où nous nous aimerons intensément, Eleuia et moi.

Chapitre 31

Depuis que je suis en âge de m'intéresser aux relations hommes/femmes – un âge tardif dans mon cas –, je n'en ai vécu que trois.

La première a eu lieu à la fin de mes années lycée. Elle s'appelait Kristen et, malheureusement pour nous deux, notre brève histoire a été catastrophique. Nous sommes restés ensemble quatre mois et notre première fois désastreuse a signé notre perte. Nous avons été… très maladroits, incapables de nous satisfaire un tant soit peu pour cette première vraie expérience. J'en ris volontiers aujourd'hui, mais à l'époque je m'étais senti minable. Je ne comprenais pas encore que ce genre de choses est courant, que rater sa première fois n'est pas dramatique et ne présage pas que toutes les autres à venir le seront tout autant.

Mes deux autres relations, je les ai vécues à la fac, puis lors de mes débuts dans le monde professionnel. Deborah et Quinn. Nos idylles ont été simples, faciles à vivre et à contenter. J'ai nourri un petit attachement, une certaine tendresse pour l'une et l'autre, à plusieurs années d'intervalles. J'ai fait un petit bout de chemin avec chacune d'elles, passé de bons moments et connu les premières vraies joies du sexe avec elles. C'étaient des femmes gentilles et drôles. Elles se ressemblaient, tant physiquement que caractériellement. Ma relation avec Quinn a duré un peu plus longtemps que celle avec Deborah – près d'un an ensemble –, mais, au final, nous n'avons pas su faire tenir nos couples.

Je me sentais assez bien avec elles, mais je n'en suis pas tombé amoureux. Je n'éprouvais pas de sentiments assez forts pour l'une ou l'autre. Je ne nous voyais pas un avenir commun et durable dans ces conditions. C'était d'autant plus vrai avec Deborah, laquelle a été à l'origine de notre rupture, quand j'avais une petite vingtaine d'années et que je finissais mon cursus universitaire. Concernant Quinn, cela fait presque deux ans que nous nous sommes séparés ; j'ai été l'instigateur de notre séparation, cette fois-là. J'ai préféré couper court à quelque chose qui, je le sentais, n'aboutirait jamais à plus… d'investissement de mon côté. Mon attachement n'était pas assez fort, pas assez profond. Et cela était en partie dû à ma nature de surnaturel, celle qui rejetait mes relations avec le seul genre humain et recherchait plutôt la compagnie de mes semblables, je l'ai compris aujourd'hui.

Je n'ai pas su aimer ces femmes… Parce que j'étais clairement destiné à en aimer une autre. Une femme qui surpassait toutes mes

attentes, tous mes rêves et de loin.

Allongé dans mon lit, plongé dans un demi-sommeil, je me repasse les moments langoureux que j'ai partagés toute la nuit avec Eleuia. Je revis nos baisers, nos caresses, le son de ses halètements et cris pendant l'orgasme, son toucher sur ma peau… Je me suis abandonné à elle, et elle à moi. Notre lien a mis en exergue ce que nous étions, tout ce que nous désirions être pour l'autre, et tout ce que nous voulions obtenir de l'autre.

Dans mon cas, les choses n'ont jamais été aussi claires que maintenant : je veux être le seul compagnon de sa vie. Je veux être chaque jour à ses côtés et lui prouver que je suis à la hauteur. Je n'aspire qu'à être digne d'elle, lui montrer toute l'étendue de mon désir et de mes sentiments pour elle.

Eleuia m'a rendu fou. Fou de sa peau, de son odeur et de son goût. Obsédé de ses yeux noirs, de son corps et de sa chaleur. Ivre de sa douceur, de son éclat et de sa beauté. Je perds la tête en l'entendant rire, en la voyant se cambrer sur ou sous moi et en la sentant se lover contre moi après l'amour.

Cette nuit, chaque fibre de mon être a vibré à l'unisson du sien, et ces sensations au goût de paradis nous ont propulsés plus d'une fois vers ce dernier. Elles ont été accompagnées par toutes ces choses que j'ai apprises et découvertes au fil des mois sur son compte. Les facettes d'Eleuia que je connais, celles de la guerrière, de l'hybride, de la femme forte, de la battante, ou encore de la femme au tempérament sûr, se sont ajoutées à des nouvelles en cours de nuit, comme celles de l'amante voluptueuse et de la femme éperdue de désir pour moi. Et elles me font toutes le même effet démentiel.

Eleuia est ma liée, la seule qui me fera éprouver tous ces sentiments puissants qui m'étaient inconnus jusqu'alors. J'aimerais en faire de même pour elle, pouvoir lui faire connaître le même degré de félicité qui me saisit depuis hier. Alors, pour m'y aider, à l'instant où j'ouvrirai les yeux, je lui offrirai mon cœur en plus de mon corps et de mon âme.

Les poings serrés et un peu tremblants sur les draps, j'inspire en chassant au mieux la boule de peur qui se forme dans ma gorge, et pose mon regard sur l'autre oreiller près de moi. Aucune tête n'y repose cependant. Je me redresse, sans pouvoir réfréner une petite grimace de douleur dès que quelques courbatures tardives s'éveillent et pulsent dans mon corps. Je balaie la pièce du regard. En dehors d'une partie des draps qui se retrouve par terre à tenir compagnie à mes vêtements jetés pêle-mêle, nulle trace de la présence d'Eleuia. Je souffle bruyamment et retiens un juron sonore. Trop obnubilé par mes pensées et songes, je n'ai pas remarqué plus tôt son étrange absence.

Une main passée dans mes cheveux en bataille, je sens une montée

de panique m'étreindre. Aurait-elle pris une nouvelle fois la fuite ? Serait-elle encore capable de le faire après ce que nous avons partagé cette nuit ?

Une partie de moi se nécrose sur elle-même. Si j'avais l'impression d'étouffer, de suffoquer lorsqu'Eleuia était au loin avant que notre lien soit renforcé, aujourd'hui, je risque fort de me flétrir et d'être réduit en lambeaux.

Où est-elle allée ? Pourquoi est-elle partie ?

Elle ne peut pas nous faire ça. Pas encore. Pas après ce que nous avons vécu ensemble…

Aux portes de l'affolement, je me relève complètement, attrape quelques pièces de tissu pour m'habiller et courir après Eleuia, mais un grincement sur ma gauche m'interrompt à mi-chemin. C'est elle ! Ma liée entre dans ma chambre, sans détacher son regard sombre du mien, et referme bien la porte derrière elle.

— Je pensais revenir avant que tu te réveilles, chuchote-t-elle à mon intention.

— Où es-tu allée ?

— Dans ma chambre afin de me laver et d'enfiler une tenue propre, répond-elle avec calme en repoussant en arrière une mèche de cheveux encore humide.

Je la regarde marcher vers moi, ses longues jambes recouvertes par l'un de ses pantalons fétiches, ses hanches fines superbement redessinées par la ceinture à la boucle métallique qui les saille, et ses seins ronds cachés sous l'étoffe vaporeuse d'un haut que je ne l'ai jamais vue porter. Elle est magnifique.

— Tu aurais pu rester, tu sais. Je n'aurais pas vu d'inconvénient à ce que tu reportes les mêmes fringues qu'hier. Tu aurais même pu ne rien porter du tout pendant que nous restions toi et moi dans ce lit, ça aurait été encore mieux, lui fais-je part en attrapant sa main pour venir la coller à mon buste nu.

Un sourire espiègle orne ses lèvres que j'ai envie de me réapproprier.

— Ça n'aurait pas été très raisonnable, me rétorque ma belle brune, ses doigts chauds plaqués sur mon torse. Il est déjà midi passé.

— Ça m'est égal. Je voulais me réveiller avec toi et prolonger ce moment qui n'appartient qu'à nous.

Je ponctue mon aveu d'un baiser souple et léger sur sa bouche. Je vois ses prunelles s'écarquiller un petit peu avant qu'elle réponde avec la même douceur à mon baiser. Ma franchise l'étonne, elle ne pensait pas que je continuerais à être aussi direct et honnête avec elle quant à mes désirs et pensées. Eleuia a été beaucoup plus habituée à ma réserve et à mon silence qu'à cette attitude plus libérée. Or, je ne me voyais pas me comporter autrement : après notre mise au point de la

veille, puis nos étreintes sans pudeur dans ce lit, il était inenvisageable que je me montre à nouveau si… timide avec elle. Cette nuit a tout changé entre nous, et je l'ai visiblement mieux intégré que ma compagne pour le moment.

Je me sépare de ses lèvres au goût si exquis et replonge avec extase dans l'éclat envoûtant de ses iris.

— Tu es sublime. Tu m'as manqué au réveil.

— Désolée. Tu dormais profondément lorsque je suis partie, je ne voulais pas te réveiller, me dit ma liée, le menton bien haut pour me regarder en face.

— Mmh… J'ai pourtant souvenir que mon sommeil de plomb ne t'a pas retenue de me réveiller une ou deux fois durant la nuit…, lui rappelé-je d'une voix chaude et basse sans arrêter de toucher son visage.

Ses joues chauffent légèrement sous la pulpe de mes doigts, et un sourire en coin lui échappe à cette mention coquine. Je lui retourne son rictus en me remémorant le cheminement de sa bouche brûlante sur mon corps, et les baisers plus appuyés qu'elle y laissait et qui m'ont sorti du sommeil au moment où ils se concentraient sur mon aine. Eleuia avait pris son temps, s'appliquant à apposer sa langue et ses doigts jusqu'à me faire décoller du lit. Après cela, nous sommes restés éveillés un moment encore, et chaque bruit, chaque mouvement que nous faisions l'un dans l'autre ont contribué à notre implosion enfiévrée.

Un peu étourdi par la puissance de ces souvenirs, je me penche sur ses lèvres pour retrouver leur douceur bouleversante. La belle jeune femme sous moi se hisse un peu plus haut pour approfondir la délicieuse danse de nos lèvres, et son empressement fait écho à l'ardeur électrique qui circule en moi. Une de mes mains va se plaquer sur sa taille pour la rapprocher, jusqu'à ce qu'elle sente mon corps nu et au garde-à-vous frôler son ventre. Elle se raidit immédiatement à ce contact, puis se colle davantage, disposée à se fondre en moi. Ses doigts viennent crocheter ma nuque, souder nos visages l'un à l'autre, tandis que ma langue sort l'embrasser à son tour. Son goût délicat envahit ma bouche, déclenche un nouvel incendie bienvenu dans mes entrailles. Elle me fait déjà tourner la tête ; un simple baiser suffit.

La paume pressée sur ses reins, j'envahis sa bouche, me délecte de la saveur sucrée de sa peau et de ses petits soupirs étranglés qui trahissent son désir pour moi. Son buste se presse contre le mien, sa poitrine s'y écrase et me distrait presque du reste de notre étreinte. Je les sens lourds, fermes, réclamant mon attention. Les mains d'Eleuia tirent sur mes cheveux, comme indécise elle aussi de ce qu'elle désire pour la suite. Son envie de me voir m'occuper d'elle est aussi grande que la mienne, mais le plaisir qu'elle tire de ce baiser la comble d'un

autre côté et la plonge dans le même état de contentement que moi. Nous pourrions continuer ainsi des heures comme passer à la vitesse supérieure, ces deux options nous rendraient aussi fébriles et exaltés que maintenant.

Je mordille ses lèves suaves, réprime à grande peine un grondement de plaisir en la sentant me rendre la pareille. Puis, lorsque mon envie de la faire mienne et de l'entendre crier mon nom devient plus forte, je desserre mon étreinte et recherche l'air qui me manque. Ma liée soupire et garde ses doigts enfoncés dans ma tête, afin de m'empêcher de trop m'éloigner d'elle.

— Tu n'aurais pas dû partir. Je ne te laisserai pas faire la prochaine fois, lui soufflé-je entre deux inspirations sifflantes.

— Je n'aurais pas dû partir.

Elle répète mes mots sans s'en rendre compte, encore un peu pantelante, ce qui dessine un autre sourire sur mon visage. Je plante un nouveau baiser sur ses lèvres, puis plus loin sur sa joue avant d'attraper sa main.

— Je dois aller prendre une douche, tu m'accompagnes ?

— J'en ai déjà pris une, j'en sors même, rétorque-t-elle, les sourcils froncés.

Je porte ses doigts à mes lèvres pour les embrasser lentement, et la seconde d'après, son air confus disparaît.

— Et alors ? Tu pourrais très bien en prendre une deuxième et me laisser m'occuper de toi.

Ma bouche remonte sur sa main, effleure son poignet, trace une ligne de feu sur son avant-bras puis s'arrête sur son épaule pour la picorer.

— Je suis sûr que tu as besoin d'attention et d'un moment relaxant, murmuré-je entre deux baisers sur sa peau dénudée. Tu dois avoir quelques marques et autres courbatures persistantes que je me ferai un plaisir d'apaiser.

— Quelque chose me dit que si je viens avec toi, la douche ne sera pas aussi reposante que tu le prétends, contre-attaque-t-elle sur un ton aussi vibrant que le mien.

Je dégage les mèches qui entravent l'accès à son cou, puis applique ma bouche et ma langue sur la chair de poule qui la fait frissonner.

— C'est mal me connaître, Eleuia. Je peux te garantir que cette douche te fera le plus grand bien…

Son pouls bat plus fort et devient visible lorsqu'elle bascule la tête sur le côté. Elle halète en sentant la caresse de mes lèvres se poursuivre, puis ses yeux se révulsent dans leurs orbites lorsque je laisse mes dents venir jouer sur sa peau. Enhardi, j'attrape les boutons de son haut et en fais sauter quelques-uns sous mes doigts, libérant ainsi peu à peu sa poitrine gonflée.

— Allan…

Je garde mes lèvres rivées à la peau chaude de sa mâchoire tandis que j'écarte le tissu de ses seins.

— Allan, attends. S'il te plaît…

Ses mains agrippent mes poignets pour tenter d'attirer mon attention. Avec un soupir de déception, je m'écarte de sa pommette, résiste à mon envie de plonger ma bouche en piqué sur la sienne, et croise ses prunelles fauves. Sa poitrine engoncée dans son soutien-gorge se lève et s'abaisse à toute vitesse contre mon torse brûlant, menaçant à tout moment de me faire craquer.

— Quelque chose ne va pas ? l'interrogé-je en portant la main à sa joue.

Par réflexe, sa tête s'incline sur ma paume et ses paupières papillonnent lorsque mon pouce effectue des cercles doux.

— Je… je crois…

La guerrière ferme les yeux et inspire par le nez pour se recentrer.

— Il faudrait que l'on parle, toi et moi, dit-elle après une pause, ses iris sombres à nouveau dans les miens. Je pense que c'est important que l'on parle…

Il y a tant d'hésitation et de confusion dans ses mots que je fais un pas en arrière pour la dévisager plus intensément.

— Qu'est-ce qui se passe, Eleuia ? Je ne comprends pas…

— Je m'étais juré ce matin, en me levant, que je ferais preuve d'un peu plus de sang-froid avec toi, et au lieu de cela, il ne m'a pas fallu cinq minutes pour être prête à te sauter dessus à nouveau, s'agace-t-elle soudain.

Si je ne la sentais pas aussi tendue et préoccupée, je m'autoriserais un petit sourire heureux. Mais l'heure n'est pas à la taquinerie. Ma liée appréhende la suite de notre discussion, et les raisons ne me sont pas claires : elle a remonté ses barrières internes durant la nuit, et même notre lien ne me permet pas de venir à bout des loquets scellés. Eleuia est une créature bien plus vieille que moi qui a toujours su contrôler ses émotions et ses débordements ; ce n'est donc pas demain la veille que j'accéderai en illimité à sa psyché.

Alors, tout ce que je peux faire pour tenter de lire en elle, c'est observer ses postures et expressions. Et plus je m'attelle à cet exercice, plus je deviens doué pour la comprendre – et les quelques indications instinctives et sensorielles que m'envoie notre lien par moments m'aiguillent sur la bonne piste. Là, tout de suite, je peux assurer que, malgré ses traits lisses et son regard franc, sa nervosité profonde n'est pas loin. Son cœur bat plus vite, le rouge de la gêne monte à ses joues, ses mains dans le dos cachent leurs faibles tremblements, et ses lèvres sont légèrement pincées. Elle est sur le point de dire quelque chose que je vais juger désagréable et elle le redoute. Ça n'augure rien de

bon…

— Tu… voudrais bien que l'on s'asseye sur le lit ?

J'acquiesce et m'exécute en silence, sans la lâcher du regard. Un long soupir qu'elle veut discret grâce au bruit du sommier, quitte ses lèvres, mais mes oreilles hypersensibles le perçoivent à la perfection. Mes poils se hérissent sur ma nuque et mon rythme cardiaque s'emballe un peu.

Eleuia s'installe à mon côté, détourne ses yeux couleur charbon des miens, et les garde obstinément fixés sur le sol un long moment. C'est donc quelque chose de très grave.

— Je t'écoute, finis-je par souffler après un silence pesant. Qu'as-tu à me dire ?

Ma liée redresse la tête, cherche le courage nécessaire d'aller plus loin en se replongeant dans mes orbes alertes, puis reprend la parole.

— Je voudrais mettre au clair ce qui s'est passé entre nous, cette nuit. Ce qui se passe toujours entre nous et qui vibre dans l'air qui nous sépare.

Sa main balaie l'espace entre son corps et le mien pour souligner les vibrations ténues que nous ressentons tous les deux. Dans le même temps, de nouvelles vibrations, beaucoup moins agréables, me saisissent de toutes parts à l'intérieur.

— Nous avons couché ensemble plus d'une fois. Notre lien s'est renforcé. Et nous en redemandons encore, résumé-je la situation en veillant à ne pas m'impliquer émotionnellement parlant.

Je ne lui dis pas que nous avons fait l'amour. Je ne lui dis pas que je l'aime et qu'il n'y avait donc pas que notre désir viscéral l'un pour l'autre qui est entré en jeu cette nuit. Elle n'était pas prête à l'entendre il y a quelques heures, et elle ne l'est toujours pas maintenant…

Eleuia opine et mordille une seconde sa lèvre inférieure.

— C'est ça, oui… Nous avons pris beaucoup de plaisir, et crois-moi quand je t'assure que je ne veux pas que ça s'arrête.

Je la détaille dans l'attente de la suite. Ses prunelles rencontrent les miennes et j'y lis de la sincérité en plus d'un sentiment plus négatif, d'une sorte d'ombre et de retenue qui me taraude l'esprit.

— Mais ? relancé-je en camouflant ma détresse, parce qu'il s'agit forcément de ce genre de discussion à base de « Un pas en avant, trois pas en arrière ».

— Mais je ne voudrais pas que tu croies que c'est plus que ça, termine Eleuia, un minimum d'aplomb retrouvé une fois sa bombe lâchée.

Je me fige, les yeux ronds et la respiration plus laborieuse qu'avant. Elle l'a dit. Elle l'a vraiment dit… Elle a vraiment fait ça. Fait ces fameux nouveaux trois pas en arrière.

Encore une fois.

Le choc n'est pas si grand dans le fond, mais la douleur, elle, si. Elle me glace de l'intérieur, s'étend pour rigidifier tous mes membres. Le bloc de glace qui enveloppe mon cœur pèse une tonne dans ma poitrine. Le froid mordant qui s'installe dans mon être est omniprésent, au point qu'il en deviendrait presque brûlant. Il va me nécroser, ronger mes muscles, mes tendons, mes terminaisons nerveuses… Il risque à tout moment de me faire disjoncter ou de me faire hurler à tue-tête, tant il me ravage de l'intérieur.

Ma transformation en statue n'a pas échappé à ma liée qui se rapproche de moi et grimpe sur mes genoux pour venir encadrer mon visage gelé de ses doigts tièdes. Cette entreprise a au moins le mérite de me détourner un instant de cette congère interne. Je capte la lueur vive et brillante dans le regard d'Eleuia et m'y raccroche afin de me reconnecter à ce qui ne constitue pas ma déchéance.

— Écoute, Allan… Ce que l'on a partagé cette nuit était incroyable, fabuleux. Et comme toi, je ne suis pas disposée à y renoncer, je te l'assure ! Mais je ne voudrais pas que ça aille trop vite, que tu te figures que désormais, toi et moi, nous sommes… plus.

Ses mots m'égarent, me font l'effet de coups de pic à glace enfoncés dans le bloc qui me sert de cœur.

— Je ne veux pas te blesser, poursuit la brune en caressant fébrilement mes joues et mes pommettes. Mais je ne veux pas te mentir non plus. J'aimerais que l'on continue de se retrouver comme hier, que l'on se fasse du bien. Je voudrais te laisser profiter de moi, de ce que j'ai à t'offrir, et moi que je profite de ce que tu as à m'offrir. En clair, notre sang, notre corps avant toute autre chose.

Je ne bronche pas et la laisse continuer à me briser de l'intérieur. Ses mains, passées sur l'arrière de ma tête, serrent entre elles mes mèches de cheveux, tandis que son buste chaud et toujours en partie dénudé se colle au mien.

— Toi comme moi, nous n'arriverons plus à nous passer de l'autre désormais. Tu l'as dit toi-même, nous en redemandons. Nous voulons continuer à nous perdre l'un dans l'autre… Et je ne veux pas lutter contre cette envie. Je n'en ai ni la force ni la volonté.

Ses lèvres embrassent ma tempe, le coin de mon œil, puis ma mâchoire avant de se soustraire à ma peau.

— Il y a une partie de moi toutefois qui tient aussi à te connaître un peu mieux, qui ne veut pas que se contenter d'instants charnels, me confie la vampire dans un chuchotis qui fait fondre une petite parcelle de givre. Et j'ai aussi envie de l'écouter, de la satisfaire… seulement, je ne veux pas que ce que nous vivons aille au-delà de quelques petites confessions sur l'oreiller. Je ne veux pas que tu croies que ce que j'ai à te proposer constituera une relation sérieuse et… amoureuse.

Des petites confessions sur l'oreiller… De tout son discours,

étrangement, c'est ce point-ci qui me dérange le plus. Comme si ce que nous vivions devait rester dans la gamme « léger et marrant »… Comme si nous ne nous attachions pas déjà.

Je lâche la jeune femme du regard et lutte contre la profonde amertume qui me saisit.

Si je suis parfaitement honnête à mon tour, je ne peux nier que je me doutais qu'Eleuia n'allait pas assumer à cent pour cent ce qui s'est passé. Je commence à bien la connaître, et je ne pouvais pas m'attendre à ce qu'elle me propose une relation basée sur des sentiments amoureux. Pas alors qu'elle n'en éprouve pas vraiment à mon égard ou bien qu'elle n'en a pas conscience. Même si je rêve que ma liée veuille autant que moi d'une vraie relation, je ne peux pas me voiler la face pour autant.

Mais nous retrouver dans des coins sombres et à l'abri des regards pour faire notre petite affaire, et de temps en temps lâcher une information sur nous-mêmes entre deux séances d'habillage ou de déshabillage, ne correspond pas non plus à ma vision des choses. Je ne veux pas de quelque chose de juste « léger et marrant ». Je ne veux pas être son défouloir et elle le mien. Je veux un peu plus d'authenticité dans ce que nous partageons. Un peu plus de profondeur…

Plus nous nous intéresserons à l'autre en passant du temps ensemble, plus nos sentiments – les siens surtout – auront des chances de se développer, de s'étoffer. Eleuia ne sera jamais une fille comme les autres pour moi, mais je veux pouvoir m'assurer que je ne serai pas un garçon comme les autres pour elle. Ça me détruirait si c'était le cas…

Les yeux clos et la respiration lourde, j'en suis là dans mes réflexions et constate avec appréhension qu'Eleuia et moi sommes dans une impasse. Nous ne sommes pas prêts pour les mêmes choses, et nous apprenons tout juste à communiquer ensemble, alors comment faire pour trouver un compromis ? Comment faire pour ne pas la faire fuir ?

L'hybride sur mes genoux sent toute la tension et la détresse qui m'enveloppent et font tambouriner mon cœur trop fort dans ma poitrine. Elle perçoit ma lutte interne et se penche plus près encore, ses lèvres fougueuses parcourant mes traits tendus.

— Je ne veux pas renoncer à toi, Allan, chuchote-t-elle de sa voix onctueuse. S'il te plaît… Essayons comme ça. Essayons ce que je te propose. Et voyons ce que ça donne.

Sa voix vibre de ferveur lorsqu'elle poursuit ses suppliques, glisse comme une plume sur moi et en moi. Son corps chaud accapare mes sens, sa bouche délicate ravive le courant électrique dans mes veines. Elle me fait l'amour avec ses mots, avec ses requêtes déchirantes, et n'attend plus que ma reddition pour être contentée à nouveau.

— S'il te plaît… Je veux pouvoir encore te toucher comme je l'ai fait cette nuit et le refais maintenant. Je veux sentir ta force et ta chaleur se répandre en moi et ne faire plus qu'un avec les miennes. Je veux que l'entièreté de ton être entre en communion avec le mien.

Les doigts crispés sur sa taille, je respire plus vite et plus fort à chaque nouvelle parole qu'elle formule à voix basse. Toute l'ardeur qu'elle y met m'électrise, me fait oublier petit à petit mes réticences à lui céder. Elle bouge doucement sur moi, ondule ses hanches sous mes mains et joint son souffle de plus en plus heurté au mien.

— Je veux que tu me prennes avec force, avec douceur, avec brutalité… mais toujours avec le même abandon, avec la même passion. Je veux pouvoir diriger parfois, et *te* laisser me mener à l'orgasme à chaque fois. Je te jure que j'en ferai autant pour toi.

Ses promesses murmurées détaillent encore durant quelques minutes toutes les choses qu'elle rêve de faire, tout ce qu'elle prévoit pour nous deux. Nos corps réagissent, se tendent et imitent les gestes qu'elle évoque. Mon excitation rendue à son comble, Eleuia lâche un gémissement brut lorsque mon sexe dénudé pointe entre nous et caresse son bas-ventre gainé de cuir. Ses ongles se plantent dans mes cuisses, à quelques centimètres de ma verge qui réclame toute son attention, et une fois bien accrochée, ses mouvements de balancier reprennent de plus belle. Je grogne, glapis à chaque va-et-vient lubrique qu'elle effectue et ne résiste donc pas à mon besoin d'aller à sa rencontre. Mon sexe dressé frotte furieusement contre son pantalon serré. Décidé à aller jusqu'au bout avec elle, je l'accompagne dans ses poussées frémissantes. Son dos part en arrière, sa poitrine ronde, elle, se porte en avant et menace de s'échapper à tout moment de son soutien-gorge bleu roi. La tête rejetée et les paupières crispées, Eleuia poursuit ses efforts, et je suis hypnotisé par l'intensité qu'elle dégage et nourrit en moi.

— Oh, bon sang… Je suis sur le point de jouir alors que tu n'es même pas en moi, lâche-t-elle en rouvrant ses prunelles incendiaires sur moi. Et que je suis toute habillée.

Ses yeux aux pupilles dilatées s'écarquillent de surprise. Ce n'est que pure folie. Ce qui se passe entre nous, à chaque fois que nos peaux entrent en contact et que notre lien s'anime, n'est que pure folie et abandon. Je doute que je me lasse un jour de tout ça, de tout ce qu'elle me provoque… et de la regarder, elle, si belle et si parfaite en train de remuer jusqu'à l'extase en invoquant mon nom.

Les mouvements de ma liée ralentissent, ses bras se déplacent plus haut sur mon corps pour venir m'enlacer plus sagement. Elle pousse un faible soupir tandis que je remonte son menton vers moi pour presser ma bouche sur la sienne. Du bout de la langue, je prends possession de ses lèvres, de son souffle saccadé, anéantissant au

passage les ultimes réserves qui m'habitaient encore. Parce que tout n'est que folie et déraison entre Eleuia et moi. Et que ces deux poisons aux saveurs d'Éden me poussent à les laisser s'infiltrer en moi jusqu'à la moelle. Aussi efficacement que ce qu'a déjà accompli la vampire.

Eleuia gémit un peu et ramène ses mains douces dans ma tignasse désordonnée, avant de se détacher de mes lèvres.

— Pardon. Je me suis laissée emporter, murmure-t-elle, les joues roses.

— J'aime beaucoup quand tu te laisses emporter, la rassuré-je en frôlant à nouveau la courbe de ses lippes.

J'incline sa tête pour avoir un meilleur accès encore à ces dernières, et vrille complètement quand la vampire explore à son tour chaque parcelle de ma bouche brûlante. C'est tellement bon et grisant… Je gémis, prolonge cette étreinte pour savourer chaque pression de ses lèvres, chaque expiration laborieuse sur mon visage, chaque bruit que nous effectuons en nous embrassant avec langueur.

— Tu es d'accord, alors ? parvient à me demander Eleuia. Tu veux les mêmes choses que moi ?

Elle parsème une pluie de baisers sur le bas de mon visage, incapable de se passer très longtemps de notre contact direct. Je la laisse faire et garde une main plaquée dans ses cheveux soyeux.

Non, Eleuia. Non, je ne veux pas les mêmes choses que toi. Je veux plus que ça… Plus, et en même temps quelque chose de si simple quand on y pense… Je veux t'aimer, Eleuia. Simplement t'aimer.

Mais si pour y parvenir, je dois en passer par tes exigences, te faire croire dans un premier temps que la légèreté est aussi ce que je souhaite dans notre relation, alors… je suis prêt à le faire. Je suis prêt à autoriser la grande folie qui nous étreint à mener la danse entre nous. Quitte à y perdre quelques plumes. Quitte à attendre le déclic qui te fera réaliser toute l'absurdité de cette entreprise.

Je mets au placard pour un temps ma lucidité et mes espoirs, si cela veut dire t'avoir et te garder près de moi.

— Oui, je suis d'accord, soufflé-je au bout de quelques secondes.

— Tu en es sûr ? vérifie-t-elle, pantelante en s'agrippant à mes épaules pour poursuivre ses assauts.

À quoi bon tenter de résister ou de la raisonner ? Eleuia et moi avons l'objet de notre désir juste sous la main et nous ne savons plus nier l'évidence. Nous nous voulons, nous nous offrons l'un à l'autre, c'est là, la seule chose qui nous guide et nous dirige pour l'heure. Je penserai à l'avenir et aux complications plus tard. Je m'inquiéterai de cette folie un autre jour.

Je ne peux rien refuser à ma liée. Encore moins lorsqu'elle est brûlante, aussi affamée de moi que je le suis d'elle à cet instant.

— Je suis sûr, dis-je avant de ramener sa bouche avide sur moi.

Elle témoigne de son ravissement dans un long râle que j'avale, comme le reste de ses inspirations. Son corps se colle davantage au mien, s'y moule à la perfection alors que je nous redresse et me remets sur mes pieds.

— Et maintenant, on peut aller se doucher ? lui demandé-je, son souffle chaud sur ma bouche. Si je ne m'abuse, tu en as besoin toi aussi.

Je frôle son nez et souris alors qu'elle acquiesce à mon idée. Ses mains passées dans mes cheveux, elle s'accroche à moi et embrasse mon oreille et ma mâchoire.

Je ne me fais pas prier plus que ça et file jusqu'à la salle de bain, semant quelques pièces de ses vêtements dans notre sillage.

Chapitre 32

— Tu es sérieux ?

— Chut. Pas si fort, Sander, s'il te plaît.

— Ça s'est vraiment produit ? crie encore mon ami, en faisant fi de mon avertissement. Eleuia et toi, vous avez vraiment…

— Sander !

Je regarde tout autour de moi, scanne les coins heureusement vides de toute présence de la terrasse. Une aubaine miraculeuse, car depuis quelque temps, le manoir est de plus en plus investi par de multiples hôtes et amis de Necahual. Il devient difficile de trouver un endroit reculé, où la discrétion peut régner en toute quiétude.

Je suis des yeux le mouvement d'ombres en contre-bas, dans la cour et le jardin, puis reporte mon regard agacé sur mon ami.

— Arrête de crier, bon sang. Déjà qu'à voix normale, les autres sont susceptibles de nous entendre…, grincé-je, lèvres pincées.

Sander peine à me croire et continue son cirque. Il avance même l'idée que j'ai pu rêver ce qui s'est passé cette nuit. J'essaie de le convaincre du contraire, sa profonde surprise est à deux doigts de me vexer.

— Admets que j'ai de quoi m'interroger tout de même ! Eleuia s'est battue bec et ongles contre votre lien. Et hier, elle semblait vraiment remontée contre toi : elle donnait plus l'impression de souhaiter t'écorcher vif que de te sauter dessus.

Je lâche un rire bref, amusé par sa comparaison, même si dans le fond, je comprends sa surprise. Moi-même j'ai encore du mal à le croire…

— C'est un sacré virage à cent quatre-vingts degrés !

Je souris encore, quelques bribes d'images lascives plein la tête alors qu'il évoque ce fameux virage. Dans notre cas, le concept des montagnes russes serait peut-être plus adapté : entre extase et saisissement, nous gravissons les lentes montées d'endorphines, et nous euphorisons dans les descentes plus vertigineuses encore.

Mon expression sans doute un peu toquée chasse l'étonnement et le scepticisme relatif de mon compagnon et lui tire un large rictus. Il se penche sur moi, et son énorme cuisse bute sur mon genou.

— Alors maintenant elle et toi, vous êtes… ? souffle-t-il, le regard pétillant.

Sander laisse volontairement sa phrase en suspens, dans l'attente que je lui confirme ce qu'il sous-entend à demi-mot : que nous sommes ensemble, un couple… Mon sourire se fane et mon regard fuit celui

troublé de mon ami. Un silence lourd de sens s'abat entre nous. Silence durant lequel je tente de faire refluer l'horrible sensation de déchirure qui menace de rouvrir les points sommaires et grossiers empêchant ma poitrine de devenir un gouffre béant… Tout ça en veillant à ne pas l'inscrire en lettres de feu sur mon front, à la vue de mon guide. Je ne supporterai pas sa pitié.

— Allan ?

— Quoi ? fais-je sur un ton que j'espère aussi posé que possible.

— Tu es sûr de ce que tu fais ? me lance le géant, ses traits marqués par l'inquiétude et l'incrédulité.

Avec une inspiration, je reporte mon regard dans le fond de ses prunelles claires. Je ne dois plus plier. La question de mon ami m'a pris au dépourvu, mais l'effet de surprise est passé à présent. Je sais ce que je dois dire et comment le dire. Paraître aussi confiant qu'avec Eleuia. Parce qu'il est impératif que mes mensonges prennent aussi avec Sander.

— Oui, bien sûr. Pourquoi ne le serais-je pas ? répliqué-je donc en allant jusqu'à basculer ma tête sur le côté, l'air faussement interrogateur.

— Tu es sérieusement en train de me dire que toi et Eleuia n'entretenez qu'une relation… basée sur le sexe ? s'emporte-t-il presque, de plus en plus ébranlé.

— Pourquoi ça t'étonne tant ? C'est ce que nous voulons tous les deux.

— Mais parce que tu l'aimes ! Ce n'est pas *vraiment* ce que tu veux, je le sais !

J'essaie de rester stoïque alors que Sander est plus remonté encore. Ses mots ont beau fendiller ma résistance, je ne cède pas. Je ne peux pas.

— Quand bien même, c'est une décision que nous avons prise ensemble. Nous ne voulons pas arrêter ce qui vient de se mettre en place, alors nous ne le ferons pas. Nous allons en profiter.

Même à moi, mes dires me semblent robotiques, exprimés avec trop de hachure… Toutefois, pour contrebalancer cette impression, je m'assure que mes yeux ne se détournent jamais de mon interlocuteur et lui transmettent toute la fermeté et la résolution de cet écran de fumée.

— Arrête, Allan, tu ne me feras pas avaler ça. Pas à moi ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Elle n'a pas assumé votre nuit ensemble et a choisi une solution de repli ? Elle a pris peur et toi, tu lui as menti pour la rassurer ? Je suis sûr que c'est l'une des raisons que j'avance ! Peut-être même un peu de toutes combinées, argumente Sander d'une voix implacable.

La discussion ne prend pas du tout la tournure que je voulais. J'ai

sous-estimé à qui j'ai à faire… Je pensais pouvoir le berner, lui faire entendre mes mensonges, mais Sander ne s'y laisse pas prendre. Le semblant d'ascendant que je croyais avoir s'évapore.

Je serre les poings, contrarié cette fois. Je sais qu'il s'inquiète, cela dit il n'a pas à se montrer aussi dur et corrosif avec moi. Il s'agit de mon histoire, de ma vie.

Décidé, je fais un pas dans sa direction, le menton redressé pour ancrer mes orbes mauvais dans les siens.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire, à toi, ce qui m'a poussé ou non à prendre cette décision ? Tu as beau être mon ami, Sander, ce qui se passe entre Eleuia et moi ne te regarde pas. Et si je t'en parle, ce n'est certainement pas pour me prendre ta pitié ou ton désaccord en pleine poire.

— Et te prendre mes mises en garde et avertissements, ça passerait mieux, ça ? embraye-t-il sur-le-champ, son corps aussi tendu que le mien. Tu es en train de faire une énorme connerie, là !

— Mais qu'est-ce que tu en sais à la fin ! Qu'est-ce que tu en sais ? m'énervé-je pour de bon.

— Je le sais parce que c'est exactement ce que j'ai fait ! crie-t-il à son tour en me dominant de toute sa hauteur.

Le souffle court, nous nous regardons dans le blanc des yeux pendant que ses mots me percutent de plein fouet. Je cille plusieurs fois pour tenter d'en comprendre le sens et quand ce dernier s'infiltre insidieusement en moi, j'ouvre grand la bouche… sans qu'aucun son n'en sorte. Le Norvégien s'affaisse un peu sur lui-même et passe une main à l'arrière de son crâne. Un sourire, qui ne reflète pas la joie, étire ses lèvres avant qu'il reprenne la parole.

— Tu comprends mieux maintenant pourquoi c'est à ce point compliqué entre Gillian et moi…

— Sander, je…

— J'ai passé des années à la courtiser, à lui courir après sans qu'elle ne donne suite à mes avances. La culpabilité qu'elle ressentait d'avoir scellé mon sort et celui de mes semblables, et le fait que nous étions de deux espèces différentes qui apprenaient tout juste à cohabiter ensemble, ont beaucoup contribué à ses réticences… En plus de son côté tête de mule.

Une lueur taquine rallume une seconde son regard de glace à cette mention, mais elle disparaît aussi vite qu'elle est apparue. Il m'explique ensuite qu'il n'a jamais renoncé, qu'il sentait qu'il était dans le vrai et que Gillian éprouvait le même genre d'attirance et de fascination à son égard. Et un jour, elle a fini par craquer, leur a donné ce qu'ils désiraient tous deux… jusqu'à ce qu'elle panique et estime que ce qu'ils avaient fait précipitait les choses.

Un éclat de rire désabusé lui échappe, ici.

— Précipiter les choses… J'ai passé des décennies à lui prouver que ce que nous ressentions était plus que de l'amitié, à lui ouvrir mon cœur et à prendre tout ce qu'elle m'offrait du sien… Mais cette nuit ensemble précipitait les choses, selon elle. Cela changeait trop notre relation.

Accoudé à la rambarde du balcon, il secoue la tête plusieurs fois, les yeux clos, comme pour encore digérer les mots apeurés de la femme qu'il aime.

— Il m'a fallu encore un long moment pour la rassurer et trouver… un compromis acceptable à ses yeux, mais beaucoup moins aux miens.

Le guerrier se tait après ça, contemplant, sans le voir j'en suis sûr, le paysage arboré qui s'étend à l'horizon. J'observe ses traits fermés et rongés par la peine alors qu'il continue à fixer le vide, et cille une fois au moment où sa voix plus basse qu'à l'accoutumée s'élève.

— Parfois, je m'en mords les doigts d'avoir fait une offre aussi insensée. C'était désespéré parce que je ne voulais pas la perdre… Mais ce n'est qu'un pis-aller qui finira sans doute par nous faire plus de mal que de bien. C'est une comédie que nous nous jouons depuis près de trois siècles à présent.

— Tu regrettes ? lancé-je dans un chuchotement qui me tord le ventre.

— Oui… Parfois. Souvent… Et ensuite, elle rit ou me sourit, et dans ces moments-là… je ne regrette plus.

Ses iris bleus électriques se plissent et sont habités par la confusion que seuls des sentiments forts peuvent induire.

— Je l'aime, Allan. Je donnerais ma vie pour elle et sacrifie un peu plus chaque jour ces attentes et rêves qui l'effraient tant… Je ferais n'importe quoi pour son bonheur au détriment d'une partie du mien s'il le faut.

— Je sais, Sander. J'en suis persuadé.

— Mais ça n'est pas la bonne chose à faire, complète-t-il, plus direct que jamais. Ça n'est juste ni envers elle ni envers moi. Nous nous y sommes mal pris, nous nous blessons l'un l'autre presqu'aussi souvent que nous nous faisons du bien. Ce n'est pas normal. Ce n'est pas la bonne manière de procéder lorsque l'on aime quelqu'un. Et tu es en train de commettre la même erreur, Allan.

— Sander…, tenté-je de protester, le dos raide.

— Tu le sais aussi bien que moi. Je le lis dans tes yeux ; je l'ai même lu avant que je commence à t'exposer ma situation.

— Mais je ne peux pas renoncer à elle, moi non plus, Sander ! Tu es bien placé pour le savoir. Pas là, pas maintenant que j'ai enfin une vraie chance !

— C'est exactement ce que j'ai pensé à l'époque, réplique l'homme-montagne avec un rictus amer. Et tous les jours, je me dis que je

n'aurais peut-être pas dû, au final… Même si ça me déchire le cœur et me brûle les entrailles.

Je grogne en me détournant de lui. Excédé, je frappe dans la surface en granit, mais pas assez fort pour l'ébranler.

— Tu souhaites te retrouver dans la même position que moi, Allan ? Être pris de remords parce que, pour ton malheur, tu es tombé amoureux d'une femme qui ne veut pas ressentir la même chose que toi ? Être désespéré à l'idée que rien ne change, malgré tes efforts, malgré votre complicité, malgré votre passion l'un pour l'autre ?

— La ferme !

— Tu ne te rends pas encore pleinement compte de ce que ça implique, mais…

— Si ! Si, je m'en rends compte ! éructé-je en faisant volte-face et en me portant sous ses prunelles surprises. Je sais très bien ce que ça implique, ce que ça fait, comme tu dis. Parce que je ne suis pas qu'amoureux d'une femme qui ne veut pas m'ouvrir son cœur et son âme : je suis lié à elle ! Je ne fais pas que voir ou sentir ses réserves et son hésitation à me donner ce que je veux, je le *ressens*. Dans ma chair, dans mes os, dans mon esprit, dans mon âme… ça fait partie intégrante de moi désormais. Tout ce qui fait d'elle, Eleuia, est en moi, sa réticence à mon encontre ne déroge pas à la règle. Et ça me bouffe.

Hors d'haleine, je retiens les soubresauts de mon corps en bandant mes muscles. Le visage de Sander me surplombe et balaie ma silhouette agitée de tremblements de douleur, ceux que je cherche à endiguer depuis qu'Eleuia a écrabouillé mon palpitant sous sa botte, ce matin.

— Ça me ronge, poursuis-je, une main maintenue sur ma poitrine écartelée. Ça grouille sous ma peau comme de l'acide. Comme du poison. Quand elle m'a dit qu'elle ne voulait pas de relation sérieuse entre nous, j'ai cru que…

Je m'interromps et expire avec force. J'ai tout simplement cru que j'allais mourir, que c'était le coup de trop porté. Le coup de grâce, oui.

— J'ai plongé, Sander. Et je vais me noyer avec application, conclus-je avec un haussement d'épaules qui n'a rien de blasé dans le fond.

— Jusqu'au jour où tu n'en pourras plus et que tu rechercheras l'air de toutes tes forces, me prévient mon vis-à-vis, la voix résolue et les sourcils froncés.

— Ce jour n'est pas encore arrivé, finis-je par répondre après une pause. J'aviserai en temps et en heure voulus.

— C'est une erreur.

— C'est une fatalité, le contré-je encore. Je ne peux pas agir autrement, et tu le sais. Je ne peux pas lutter contre mes sentiments et mon lien associés… Je ne veux plus le faire.

Le berserker tarde à répondre. Il n'est pas convaincu, mais mon espoir, lui, est plus résistant. Ses larges paumes s'abaissent sur mes épaules.

— Je souhaite que ça marche entre vous, Allan. Je l'espère vraiment, mon frère… Mais garde mes avertissements en tête. Et n'oublie pas non plus que je t'aiderai toujours. Autant que je le pourrai.

— Je serai là aussi pour toi, mon frère, affirmé-je à mon tour. Toujours.

Son sourire s'élargit alors qu'il nous mène vers l'intérieur du manoir.

— Je le sais aussi.

∞ ∞ ∞ ∞

Allongé sous les draps quelques heures plus tard, je repense à ma discussion avec Sander. Mes yeux dans le vague, j'analyse longuement l'expression affaissée de son visage, la lueur attristée dans son regard, le timbre résigné de sa voix… Ces visions me hantent, me font craindre pour mon devenir. Son désespoir et sa peine ont fait écho aux miens avec une facilité si frappante ! Alors j'ai peur. Peur de ce qu'il m'a dit, peur qu'il ait raison, peur de perdre la femme que j'aime. Tous les doutes que m'a décrits Sander m'assaillent avec violence, rebondissent à l'infini dans ma chair et la perforent à l'instar de balles de revolver. Ils n'avaient fait que m'effleurer, me titiller presque gentiment avant cette conversation ; à présent, ils sont tels des boulets de canon propulsés à pleine vitesse en plein dans la pathétique cible que je suis.

Ma poitrine se resserre un peu plus, et je lâche un profond soupir. L'ignoble sensation d'être pris au piège ne me quitte plus.

Un mouvement léger attire mon attention sur mon torse. Une main chaude aux doigts fins serpente dessus puis s'arrête sur mon pectoral, tandis que les yeux noirs d'Eleuia tombent dans les miens.

— Quelque chose ne va pas ? souffle la belle brune en se redressant un peu.

En partie étendue sur moi, ma liée presse son corps nu recouvert d'un bout de drap contre moi, et replace ses longs cheveux désordonnés derrière ses épaules.

— Tu ne dormais pas ? la questionné-je sur le même ton de voix bas et intimiste.

— Mmh… Pas vraiment. Je somnolais à peine, à vrai dire.

Ses lèvres charnues déposent un rapide baiser là où se trouvent ses doigts avant qu'elle se hisse un peu plus haut sur ma poitrine. Son souffle est plus profond et plus calme lorsqu'il frôle mes traits, et ses

délicates rougeurs commencent à s'estomper sur ses seins et ses pommettes. La quiétude revient dans nos corps après un nouvel épisode où abandon et concupiscence étaient les maîtres-mots.

— De ton côté, tu m'as semblé plongé dans tes pensées plutôt que dans le sommeil, reprend-elle une fois à bonne hauteur. Tes sourcils étaient très froncés.

Elle les lisse avec douceur tout en me disant cela. J'intercepte sa main et la ramène sur ma bouche pour l'embrasser.

— Ce n'est rien d'important, ne t'en fais pas, mens-je avec un sourire rassurant. Désolé si je t'ai inquiétée ou si j'ai gâché ce moment.

J'ignore l'élan révolté de mon cœur et continue à sourire à ma liée, comme si tout allait bien dans le meilleur des mondes. Ma douleur et ma déception doivent rester au placard ; si je veux garder Eleuia, même si cela correspond à ne l'avoir qu'en partie, je suis obligé de continuer à adopter une attitude sereine et détendue.

La guerrière dépose un nouveau baiser sur ma peau, à l'orée de ma barbe floue, et l'odeur de ses cheveux me vrille les sens, m'incite à passer pour la millième fois mes doigts dedans.

— Tu n'as rien gâché du tout, Allan. Il n'est jamais question de gâchis avec toi, bien au contraire !

Je lui souris plus franchement cette fois, appréciant l'honnêteté de son compliment. Je prolonge mes caresses dans sa chevelure d'ébène et m'attendris alors qu'elle ferme les yeux pour les savourer. Elle expire longuement, au rythme de mes gestes graciles, puis rouvre ses prunelles brillantes. Ses lèvres s'avancent à nouveau sur mon visage et se plantent à la commissure de ma bouche. Instinctivement, mes phalanges se resserrent sur ses mèches souples. Chaque contact entre nous déclenche une réaction plus ou moins vive et primale, signe de notre interdépendance.

Mais très vite, sa bouche me quitte et mes doigts relâchent leur pression en réponse.

— Je crains fort que moi, par contre, je vais gâcher ce moment…, soupire ma liée, une ombre dans son regard.

— Comment ça ? fais-je en reculant la tête pour mieux la voir.

— Crois bien que je n'en ai pas du tout envie et que j'aurais préféré le repousser ou trouver quelqu'un d'autre, mais…

— Eleuia, de quoi tu parles ?

Elle pousse un autre soupir à fendre l'âme, puis quitte sa position avachie sur mon torse pour une assise, ce qui me laisse une impression de vide et de froid.

— Je dois repartir dès demain.

— Quoi ?

C'est à mon tour de me surélever sur le matelas. Les yeux

écarquillés et le cœur battant, je toise avec affolement l'hybride.

— Comment ça, tu repars demain ? Pourquoi ? m'écrié-je.

— Un important groupe allié a eu vent de notre mésaventure à *L'Emprise* et a pris peur. Les nombreuses attaques essuyées par les autres clans l'avaient déjà pas mal refroidi, mais cette fois il refuse catégoriquement de venir nous rejoindre et de se battre à nos côtés, estimant que le risque et le danger sont trop gros…, m'explique-t-elle en secouant la tête de contrariété.

— Mais aucun d'entre nous n'a été sérieusement blessé. Nous sommes tous revenus sains et saufs, c'est insensé !

— Je suis d'accord. Mais leur chef, Griffin, a toujours rechigné à la confrontation directe. N'importe quel prétexte est bon à prendre afin de lui éviter la guerre… Au fond, c'est un grand froussard qui s'illusionne et se convainc qu'il est en totale sécurité.

— C'est ridicule. Personne n'est en sécurité.

— Je sais.

— S'il ne veut pas nous aider, pourquoi perdre notre temps avec lui, dans ce cas ? m'enflammé-je, mes poings enfouis dans les draps froissés. Ne sommes-nous pas déjà assez nombreux pour la lutte ? Toute l'aile ouest est occupée par nos alliés ! Les deux groupes que l'on attend dans une semaine vont devoir s'installer dans l'aile sud pour trouver de la place… Sans compter tous les autres qui ne demeurent pas au manoir, mais dans des maisons amies à cent kilomètres à la ronde.

— Plus nos forces seront importantes, mieux ce sera. Le clan de Griffin est très étendu, lui aussi, en toute logique donc, nous ne pouvons pas nous permettre de nous en passer…

— Eleuia, nous sommes déjà plus de mille, d'après Sander et ceux en charge du recensement ! m'entêté-je. Que changerait une trentaine ou une quarantaine d'autres recrues ?

Nos effectifs ont explosé en quelques semaines, beaucoup d'amis de Necahual, venant de tous les États-Unis et d'une partie d'Amérique du Sud, ont répondu présents à notre appel et se sont déplacés pour combattre et éradiquer la grande menace qu'est Jarlath. Tous ces groupes de surnaturels ont connu des pertes et d'incommensurables souffrances à cause de cet être, au cours de ces derniers siècles. Leur désir de vengeance et de justice s'est réveillé lorsque notre ennemi commun a repris ses méfaits dans nos contrées. Et plus notre nombre augmente, plus ils croient en la réalisation de leur plus grand souhait : voir Jarlath réduit à l'état de poussière et de lointain souvenir.

— Peut-être rien, peut-être beaucoup, déclare Eleuia pour répondre à ma question. Nous n'en savons rien… Mais je ne suis pas disposée à le découvrir sans avoir essayé une dernière fois de convaincre Griffin de changer d'avis.

— Je croyais que tu ne voulais pas y aller.

— C'est le cas, j'aurais préféré rester ici. Seulement je n'ai pas le choix : mon père a essayé par tous les moyens d'influencer ce chef, mais le faire à distance n'aide pas. Il faut qu'il se rende sur place pour parlementer avec lui. Et comme je suis son bras droit…

— Ne devrais-tu pas plutôt rester au domaine justement, en qualité de seconde du maître des lieux ? argué-je, les sourcils froncés.

— D'habitude, c'est ainsi que cela se passe, c'est vrai. Sauf que les conseillers de mon père estiment plus judicieux que les meilleurs guerriers l'accompagnent pour le protéger durant le voyage.

— Et tu es la meilleure guerrière du domaine, complété-je en voyant là où elle veut en venir.

Elle acquiesce sans mot dire. Je passe une main sur l'arrière de mon crâne et retiens un souffle lourd de frustration.

— Combien de temps dois-tu partir ? demandé-je après une courte pause.

— Je ne sais pas vraiment… Plusieurs jours. Plus d'une semaine sans doute, répond Eleuia en détournant le regard.

Ce coup-ci, je soupire franchement. Plus d'une semaine ! Ce n'est pas possible, je ne tiendrai jamais sans elle aussi longtemps. Plus maintenant.

— Laisse-moi venir avec toi, lancé-je, mon corps plus près du sien. Je veux t'accompagner. Je pourrais me montrer utile aussi, j'ai beaucoup progressé, tu le sais.

— J'y ai pensé. Je voudrais que tu sois du voyage. Plus par égoïsme que réel pragmatisme, ajoute-t-elle avec un petit sourire en coin qui me réchauffe de l'intérieur. Mais tu ne peux pas venir, Allan. Pas encore.

— Pourquoi ?

— Tu n'es pas encore prêt à affronter le monde extérieur à nouveau. Je sais que tu es plus fort et que tu sais mieux te contrôler, mais ça ne suffira pas pour ce périple. Entre les humains sur la route, la tension omniprésente, ta nature d'hybride, l'incertitude, ton extrême jeunesse, la pénibilité de la tâche, les négociations qui nous attendent et… ce qui se passe entre nous, tout risque fort de te monter à la tête, cette fois. Tu as besoin d'un peu plus d'endurance et d'entraînement avant de t'occuper de ce genre de missions.

— Je me suis déjà confronté au monde extérieur. Par deux fois et la deuxième date d'à peine quarante-huit heures ! Je suis parfaitement capable d'y retourner.

— Tu n'es jamais sorti plus de quelques heures d'affilée. Là, il est question de plusieurs jours, me rappelle la jeune femme, son regard buté à l'appui. La tentation de déraper sera plus grande, Allan.

— Tu sais me canaliser, contré-je sans vouloir en démordre. Tu l'as

déjà fait, sans avoir eu besoin de dire ou faire grand-chose pour !

— Notre lien n'était pas le même que maintenant.

— Exact, il est plus fort.

— Et plus susceptible donc de nous faire perdre la tête à tous les deux, plutôt que de nous contenir, rebondit-elle d'une voix assurée.

Je reste sans voix et la bouche entrouverte devant cet argument auquel je ne m'attendais pas. Qu'entend-elle par-là ?

La Maya lit sans difficulté mes interrogations sur mon visage et esquisse un sourire sans joie avant de clarifier sa pensée.

— Nous pourrions ne plus avoir de limites et nous pousser mutuellement à user et abuser de l'énergie qui circule entre nous lorsque nous sommes ensemble. Nous pourrions perdre le contrôle, d'une façon indomptable, brutale… et mortelle pour ceux qui nous entoureront.

— Eleuia… C'est là un scénario très pessimiste et négatif, tenté-je d'alléguer à mon tour. Rien ne nous dit que ça se passera comme ça.

— Et rien ne nous garantit le contraire non plus, réplique ma liée avec un regard grave.

— Mais enfin…

— *Je* ne me sens pas assez forte pour prendre le risque tout de suite, avoue-t-elle en me coupant la parole. Quand je suis avec toi, je perds toute raison et toute réserve. Je suis vulnérable face à toi, Allan. Et j'ai peur qu'en dehors de ces murs, cette vulnérabilité et cet abandon ne se muent en quelque chose de plus toxique.

Je retiens avec peine ma mâchoire de s'ouvrir en grand tant je suis stupéfait. Qu'est-il advenu de la jeune femme secrète qui, en plus de me barrer l'accès à son esprit, s'empêchait de livrer le fond de sa pensée librement ?

Je ressens que l'épanouissement de notre lien n'est pas étranger à ce changement. L'un et l'autre avons modifié nos comportements, devenant plus francs, plus ouverts, plus bruts. C'est incroyable ! Il va me falloir du temps pour appréhender ces perpétuelles évolutions entre nous. Et secrètement, ce phénomène nourrit un peu plus mon espoir : si nous poursuivons dans cette voie, si nous nous ouvrons plus à l'autre… alors peut-être que notre relation prendra enfin la bonne tournure.

Ma liée me scrute avec prudence, le menton posé sur le sommet de ses genoux recouverts. Elle ne bouge pas, seuls ses iris aux reflets d'obsidienne détaillent ma personne en attendant que je réponde à ses propos. J'inspire alors profondément par le nez, relègue dans un coin de ma tête l'explosion d'allégresse et d'espérance que ses dires m'inspirent, et verrouille mon regard bleu au sien.

— D'accord, je comprends, Eleuia. Et je vais faire un effort pour respecter tes appréhensions. Je ne t'accompagnerai pas si tu estimes

que c'est pour le mieux.

La salve de douleur qui remonte dans ma poitrine est brutale ; si je ne m'y étais pas attendu, je me serais trahi aux yeux de la guerrière. Mais ce n'est pas le cas, car je me contiens. Je la laisse me lécher les os et inonder mes entrailles sans broncher. Et Eleuia n'y voit que du feu, au final.

— C'est vrai ? Tu vas rester ici ? vérifie-t-elle, une lueur étonnée et soulagée dans le fond de ses prunelles hypnotiques.

— Oui. Ça va être compliqué et difficile de tenir – je pense que tu en as autant conscience que moi –, mais je ne te suivrai pas.

— Oui, ça va être très difficile…, chuchote en écho ma liée, son regard sur un point fixe derrière moi. Plus d'une semaine sans se voir. Sans se toucher…

Je ne réponds rien à ça, et la bouche d'Eleuia se referme sur ces ultimes mots aussi, le même désespoir dans le creux de l'âme. La connexion entre nous vibre, s'anime de nouveau. Elle envoie des décharges, rallume ce courant puissant circulant entre nos deux êtres. C'est lourd, déchirant et brûlant, à l'image de ce que nous réserve notre séparation future.

Chapitre 33

— Allez, les gars, bougez-vous un peu !

Un grognement sourd accueille les réprimandes désagréables de Gillian. Postée sur ses deux pieds fermes, la jeune blonde nous observe tour à tour, les bras croisés sur sa poitrine.

— Je vous avais prévenus de ne pas vous lancer dans un entraînement aussi rude ce matin. Vous saviez que j'allais avoir besoin de vous, poursuit-elle, les yeux levés au ciel d'exaspération.

Nouveau grommellement dans l'assemblée. Sander, affalé sur ma droite, ses mains pressées sur son front transpirant, se redresse un peu pour toiser la sorcière.

— Au lieu de nous houspiller, laisse-nous récupérer tranquillement, halète-t-il. On viendra t'aider après. On est bon à rien là, de toute façon.

— La faute à qui ?

Les ronchonnements de Reun accueillent cette nouvelle pique, ce qui motive davantage la sorcière à nous faire la leçon.

— Vous vous comportez comme des abrutis aujourd'hui.

Son regard émeraude s'arrête une seconde de plus sur moi, tandis que mon autre mentor retrouve lui aussi sa verve pour défendre notre comportement.

— Je vous rappelle quand même que nos invités ne vont plus tarder à arriver ! s'écrie encore Gillian, indifférente à nos protestations.

Ah, oui… Les invités. Enfin, les deux clans alliés qui doivent investir l'aile sud, aujourd'hui ou demain au plus tard. Gillian nous a engagés pour le restant de la journée et attend de nous que nous nettoyions et préparions les dernières chambres en quelques heures. Lorsque son regard revient plus longuement sur moi, je le soutiens sans broncher et commence un combat silencieux contre ma guide.

Elle comme moi savons que c'est de ma faute si les gars et moi nous trouvons dans cet état de fatigue. Reun, Sander et Kalon n'ont fait que suivre le mouvement. Pour se défouler, mais surtout pour me soutenir dans mon acharnement sportif.

Depuis le départ d'Eleuia, il y a neuf jours de cela, je suis tout le temps sur les nerfs et d'une humeur exécrable.

Je passe mes journées soit enfermé dans ma chambre à ruminer, soit dans une des nombreuses salles de sport pour me vider et la tête et le corps. Tout le monde sait pourquoi j'agis de cette manière, mais personne n'en parle franchement. Sander a d'ailleurs été le premier à m'épauler, prétextant vouloir intensifier ses entraînements en ma

compagnie. Les autres se sont glissés dans notre duo d'acharnés avec ces mêmes excuses bidon.

Le pire dans toute cette histoire, c'est que rien, pas même le dessin, ne me soustrait à mon malheur et à mon impatience de revoir ma liée. Les heures, les minutes qui passent sans nous rapprocher de nos retrouvailles me rendent à cran, presque trop violent. En à peine deux jours, j'ai bousillé une paire de gants, une caisse d'accessoires et des anneaux d'élévation. Dieu soit loué, je sais encore me maîtriser un minimum face à mes compagnons. Aucun n'a subi directement ma mauvaise humeur.

Cela dit, la donne va peut-être changer avec Gillian…

La sorcière n'apprécie pas mon comportement de cette dernière semaine. Bien qu'elle entende et comprenne ma peine, elle ne supporte pas de me voir m'enfoncer ainsi. Ça l'effraie, la met en colère… parce qu'elle ne sait pas quoi faire pour m'aider. Ou plutôt, parce qu'elle a conscience qu'elle ne peut rien faire pour m'aider. Et, pour ne rien arranger, mon attitude à la limite du je-m'en-foutisme – comprendre ici que j'essaie de sauver la face le plus puérilement du monde en faisant comme si je n'avais aucun souci, qu'il ne se passait rien – lui fait perdre patience à force…

Sauf que cette fois, je vais continuer à me morfondre dans ma bulle de morosité. Cette fois, je vais conserver mon attitude de profond égoïste qui se languit de la femme qu'il aime, mais qu'il a peur de perdre à tout instant…

Je choisis d'ailleurs de conjurer cette peur par un coup d'œil flegmatique dans la direction de la sorcière, lèvres scellées, tandis que je fais semblant de m'étirer consciencieusement les muscles. Gillian souffle, mécontentée, puis me tourne le dos pour s'adresser à Sander d'une voix encore plus cassante qu'avant.

— Je vous laisse dix minutes pour vous réhydrater. Ensuite, je vous veux tous frais et dispos.

Sa tête pivote exprès vers moi pour terminer ses directives, ses orbes verts aux reflets électriques vrillés aux miens.

— Et sans exception !

Puis elle se dirige vers la sortie et claque la porte dans son dos. Le guerrier aux yeux bleus lâche un profond soupir en observant le battant vibrer sur ses gonds. Il secoue la tête à plusieurs reprises, comme dépassé par l'énervement de sa maîtresse, puis il va redresser Reun et Kalon sur leurs pieds, avant d'arriver à ma hauteur.

— Bon ! Allons nous mettre au travail, mes amis… Et puisse le sort nous être favorable, comme on dit.

∞ ∞ ∞ ∞

La voix autoritaire de Gillian résonne dans l'une des chambres, tandis que ses yeux de lynx suivent avec précision nos mouvements et déplacements. Un petit lot d'entre nous râle dans sa barbe, fatigué par les invectives toujours plus catégoriques les unes que les autres, mais aucun ne moufte pour autant. Tous, nous exécutons ses ordres, pressés d'en finir au plus vite avec cet instant tortueux.

Plus de deux heures se sont déjà écoulées depuis notre arrivée dans l'aile ; il nous a fallu une bonne demi-heure pour finir de désencombrer, puis une heure pour apporter une partie des meubles, éléments de décoration, etc. depuis d'autres zones du manoir. Et plus d'une personne présente fait comprendre sa fatigue et son mécontentement à grand renfort de soupirs et râles.

— Si vous cessiez de vous plaindre et travailliez plus fort, nous en aurions déjà terminé ! s'exclame la sorcière sur un ton ferme et irrité. Je conseille à tout le monde de mettre les bouchées doubles plutôt que de geindre inutilement. Le travail doit être fait, vous vous êtes tous engagés pour !

Pendant une seconde, les corps se figent, l'étonnement flotte dans l'air et vient percuter l'écho brutal des paroles de Gillian. Puis, les activités reprennent, les mains et les jambes bougent et se déplacent en rythme, sous l'œil dur de mon amie.

Resté à mon poste depuis le début – à savoir, transbahuter les meubles d'une pièce à une autre –, je reprends moi aussi mon occupation, sans plus m'attarder sur la détresse de mes compagnons. Ça ne m'atteint pas, dans le fond. Charger puis décharger des pièces plus ou moins lourdes ne me dérange pas. Ça m'indiffère. Tout m'indiffère.

Heureusement, le pilotage automatique de mon corps fonctionne à merveille, et comme je ne me suis pas transformé en parfait monstre d'égoïsme en l'espace de neuf jours, il est mis à contribution et ne possède aucune limite. Un moyen comme un autre de me « racheter » aux yeux de Gillian qui, depuis que j'ai posé les pieds dans cette pièce, me laisse tranquille et semble apprécier le travail que je fournis sans rechigner.

Devenu un véritable petit robot, je poursuis mes efforts, fais d'innombrables va-et-vient dans le manoir avec mes fardeaux, et déplace de-ci, de-là ce qui doit être déplacé. Rapide, consciencieux, efficace… et sans âme.

— Allan ! m'apostrophe soudain la commandante en chef des opérations. Pourrais-tu commencer à t'occuper des canapés de la salle de bal ? Il en faudrait cinq en tout pour l'un des petits salons.

Je hoche la tête pour lui signifier mon accord, dépose le buffet bas près de ses paires, et tourne les talons afin de me diriger vers l'autre salle.

— S'il en manque, prends ceux de la bibliothèque à l'étage, précise-t-elle alors que je m'éloigne.

Mmh… On dirait que je ne suis pas encore totalement pardonné. Je sais que je devrais en être attristé et m'en préoccuper un peu plus, mais j'en suis incapable pour l'heure. Ça n'équivaut qu'à une pique légère dans le brasier étouffant et destructeur qui me sert de cerveau.

Mes pas me mènent dans le couloir, me le font traverser pour atteindre la salle de bal, là où les sièges m'attendent, mais je suis subitement freiné dans ma course par une silhouette en approche. Il ne me faut pas plus de deux secondes pour identifier l'homme qui, en sentant ma présence, s'est stoppé net à mon instar.

Conrad.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? me lance-t-il sur un ton bourru et froid que je ne lui connais que trop.

— Je prépare les chambres avec les autres, lui réponds-je sans me formaliser.

Le vampire ricane et croise les bras sur sa poitrine.

— Donc, tu t'es fait enrôler par la sorcière comme le bon petit toutou obéissant que tu es. Pourquoi n'en suis-je pas étonné ?

Je ne réplique rien, peu surpris par son hostilité. S'il y a bien une personne auprès de qui je n'ai jamais trouvé grâce, c'est Conrad : depuis le premier jour, son inimitié à mon égard est prégnante et profondément enracinée. Il ne cherche même pas à s'en cacher d'ailleurs ; chaque nouvelle rencontre entre nous – phénomène qui, Dieu merci, reste plutôt rare – donne lieu à ce genre de réflexions et autres piques blessantes.

— Tu n'as rien à dire ? Je sais depuis longtemps que tu ne brilles pas par ton éloquence, mais là quand même c'est un peu fort, raille encore le soldat, une lueur mesquine dans le regard.

Resté en effet de marbre, je continue à le dévisager sans rien dire et retiens un soupir blasé. Je n'ai jamais bien compris ce que Conrad a à me reprocher, et son attitude revancharde et réfrigérante n'a pas franchement réussi à me donner envie de le faire jusqu'à présent. Pas même en fouillant ses pensées.

D'habitude, cela m'exaspère et m'interpelle un peu, mais aujourd'hui je désire juste passer mon chemin et classer cette entrevue décevante. Cependant, alors que je tente de poursuivre ma route jusqu'aux escaliers, Conrad ne semble pas vouloir me lâcher de suite. Bloquant le passage de son corps, il fait même un pas de plus vers moi, les épaules redressées et le menton relevé.

— Tu as une sale tête, Hybride. Si tu n'étais pas aussi insignifiant, tu pourrais faire peur à voir. Quelque chose ne va pas ?

Que cherche-t-il ? Pourquoi faire montre d'autant d'insistance et de virulence, soudain ? Avant aujourd'hui, Conrad n'a jamais tenté

d'allonger nos rencontres, pas même pour me dédaigner un peu plus ou étendre ses reproches. Quelque chose a changé, la dureté de ses traits me démontre toute la nouvelle animosité qu'il alimente à mon encontre depuis peu. Sans que je ne sache comment, je l'ai froissé et il me tient rancœur.

— Laisse-moi passer, Conrad, dis-je plutôt que de répondre à ses provocations. Je n'ai pas fini de préparer les lieux, alors si tu permets, j'aimerais bien le faire sans plus perdre de temps.

— Eh bien non, je ne permets pas, réplique-t-il en s'accoudant à la cloison. Quel imbécile tu fais à me tendre une perche pareille ! Sincèrement, tu pensais que j'allais te laisser partir bien gentiment ?

— Qu'est-ce qui te prend, à la fin ? m'agacé-je, les sourcils froncés.

— Oh, il sait s'énerver ! À la bonne heure ! Pendant un instant, j'ai cru que tu n'étais qu'une chiffe molle qui adore se faire marcher dessus.

J'ai un léger mouvement de recul, qui correspond aussi bien à une réaction de surprise qu'à une tentative de rejet face aux sentiments négatifs que le vampire réveille en moi. Une colère sourde commence à gronder dans mon ventre, et chaque regard haineux trop appuyé ou sourire torve la nourrit.

— Conrad… Je ne sais pas où tu tentes de nous mener, mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Passe ton chemin, l'avertis-je, le dos contracté et les poings serrés.

— Ou sinon quoi ? Tu vas me régler mon compte ?

« C'est le plus improbable des abrutis que j'ai rencontrés. Une erreur de la nature qui fait honte à toutes nos espèces réunies… »

Ma mâchoire craque et tout mon corps se tend. La première salve de ses pensées m'atteint et sa frappe ressemble à celle d'une batte de baseball envoyée en plein estomac. C'est douloureux, mais ce n'est rien comparé à la rage qui lèche mon échine dorsale et investit chaque centimètre carré de mon être.

— Tu es un tel gâchis. Une telle médiocrité ! Je ne comprends vraiment pas Necahual et ses hôtes qui te soutiennent, crache-t-il. Tu es peut-être né avec un patrimoine génétique puissant, mais tu ne lui fais pas honneur. Tu n'as rien de puissant, toi. Tu es faible. Juste faible.

Sa bouche articule méthodiquement ces derniers mots, y met l'accent à dessein. Et ses pensées sont tout aussi assassines que le reste. Tout ce qui sort de lui veut me blesser, me mettre plus bas que terre. Alors mon rythme cardiaque s'emballe, pompe mon sang dans mes veines afin de l'acheminer partout et le faire rugir à mes oreilles.

— Tous t'accordent beaucoup de crédit, font tes louanges du soir au matin, grince encore l'homme au bord de l'explosion. Comment peuvent-ils être aussi aveugles ? Comment peuvent-ils se leurrer autant

sur ton compte ? C'est aberrant !

« Il est la plus grande imposture qui soit. Les mérites qu'on lui prête, les exploits qu'il a faits… foutaises ! »

La fureur bouillonne en moi, risque de déborder d'une seconde à l'autre si Conrad ne finit pas par se taire.

— Dernier avertissement, Conrad…

— Tu leur as retourné le cerveau, avec ton odeur, ton essence et tes aptitudes à la con ! éructe le soldat, les yeux remplis de noirceur et de fiel. Tu les as tous dupés ! Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien te trouver ? Dans le fond, qu'est-ce que tu as de plus que les autres ?

« Qu'est-ce qu'Eleuia peut bien lui trouver ? »

À la seconde même où cette ultime pensée me percute, je me fige telle une statue. Je suis paralysé, engourdi, dans l'incapacité la plus totale de bouger, de cligner des yeux, voire de respirer. Tout se met sur pause en moi pour mieux assimiler ce que je crois avoir compris… ce que je redoute d'avoir compris.

La glace remplace l'incendie, elle congèle mes entrailles. Mais ça ne dure pas : aussi rapidement qu'était apparue cette sensation de froid intense, le brasier afflue à nouveau, brûle et enflamme mes os, mes articulations, mes muscles, mon sang, mes poumons, mon cœur. Il pulse, renaît plus fort qu'avant et me donne l'impulsion nécessaire pour la suite.

Sans plus écouter un seul mot de la part de Conrad, je plonge sur lui, m'empare de son avant-bras que je serre entre mes doigts, et m'arrime à ses prunelles, forçant ainsi un passage plus direct dans ses pensées. Il se statufie sous mon emprise, ne quitte plus mon regard perçant. Alors je l'oblige à me laisser entrer dans sa tête, repousse toutes ses réticences une à une et m'accapare son esprit, en particulier tout ce qui concerne ma liée. Et pour mon plus grand malheur, un nombre infini d'images et de pensées lui sont dédiées.

Je la vois à travers les yeux de Conrad, lorsqu'elle est au combat, bravant ses ennemis, massacrant tous ceux qui attentent à sa vie. Elle m'apparaît ensuite apaisée, le sang maculant son visage et sa tenue ayant disparu, troqués contre une apparence plus sereine alors qu'Eleuia observe la nuit par une fenêtre. Je la vois rêvasser, puis essoufflée, intrépide, rieuse, fatiguée, en colère, mélancolique, ensommeillée… Et je comprends enfin la véritable raison de tous les griefs de Conrad. Le vampire est amoureux d'Eleuia depuis des années. Il l'aime et chérit chaque souvenir qu'il a d'elle. Ils sont tous là, aucun n'a échappé à son attention.

En allant plus loin encore, j'apprends qu'il les revisite souvent, très souvent, ses préférés étant ceux qui mettent en avant l'idylle qu'ils ont connue. Ceux-là sont les plus détaillés : l'amour et le désir que le soldat éprouve pour sa supérieure se mêlent et confèrent plus de

puissance à leur respiration emballée, leurs gestes saccadés, leurs gémissements de plaisir.

La vague de colère que déclenchent ces images menace de me faire lâcher prise. Voir Eleuia avec un autre homme, même si ce n'est qu'à travers un esprit, est déchirant. C'est comme si l'on versait de la nitroglycérine à même mon cerveau ou ma peau écorchée. Ça pourrait me tuer plus efficacement qu'un cœur arraché. Si je ne me contiens pas, si je ne prends pas garde, je vais disjoncter dans la seconde et éclater le crâne de Conrad sur la pierre.

Je déploie des efforts surhumains pour m'en empêcher et poursuivre mon enquête plus avant. Je prends le risque de devenir fou et de faire payer ma mauvaise humeur et ma douleur de la plus ignoble des façons à Conrad, car maintenant que j'ai commencé, je veux tout savoir. Je *dois* tout savoir sur eux, sur ce qui les a reliés et les relie peut-être encore. C'est une opportunité que je ne peux pas laisser filer, aussi cruelle et dévastatrice soit-elle.

Je me concentre donc, sonde les pensées de ma victime, étends mon contrôle plus loin dans ses méandres, jusqu'à mettre le doigt sur un autre élément. Un qui parvient à me faire moins grincer des dents.

Pendant longtemps, Conrad a espéré que ses sentiments soient réciproques, sauf que le tempérament libéré et la franchise crue d'Eleuia lui ont vite prouvé le contraire. La Maya lui a assuré au fil des années qu'elle ne le désirait que ponctuellement, et jamais ailleurs qu'en dehors d'une couche.

Si cette première forme de rejet a été difficile à avaler pour le soldat, elle n'est toutefois rien comparée à celle plus récente qu'il a essuyée. Mon souffle se bloque dans ma trachée sous l'effet de surprise. Eleuia a repoussé Conrad. Deux fois. La première, il y a déjà des semaines de cela, la seconde il y a tout juste deux jours, lorsque le jeune homme l'a rejointe en mission. Et la guerrière n'y est pas allée avec des pincettes, d'après ce que je peux lire : aussi franche qu'à son habitude, elle a refusé tout net de poursuivre leur idylle et lui a fait comprendre que sa décision était prise depuis quelque temps, sans qu'elle ait l'intention de revenir dessus.

Eleuia a éconduit Conrad et ce dernier m'impute toute la faute. Il est persuadé que le désintéressement de l'hybride m'est dû, et que si je n'avais jamais mis les pieds ici ou s'il s'était débarrassé de moi cette fameuse nuit, comme il l'avait suggéré à la Maya, rien de tout cela ne serait arrivé.

Conrad m'exècre au plus haut point, et sa haine immodérée est depuis peu alimentée par un sentiment de jalousie bien plus dévastateur encore. Et moi, alors que je découvre ses plus secrètes pensées, je sens mon cœur caracoler d'allégresse dans ma poitrine. Cela me met en joie, fait exploser une bulle de soulagement et de

bonheur dans ma gorge, qui se diffuse jusqu'à mes orteils tant elle est puissante. Après neuf jours en Enfer, j'aperçois enfin une lumière fervente d'espoir au bout du tunnel.

Là où tous les autres ont échoué, je réussirai. Parce que ce que j'éprouve pour Eleuia transcende leurs sentiments trop faibles et pas assez résistants. Parce que ce que nous partageons est un sérieux avantage sur eux. Ma liée m'a donné plus à espérer qu'à n'importe lequel de ses soupirants passés, qu'elle en ait conscience ou pas. Et je vais m'y accrocher fermement !

Grisé par ce trop-plein d'émotions positives, je ferme les paupières et respire profondément par le nez. Je me délecte de l'air qui s'infiltre dans mes poumons, de la chaleur qui se diffuse dans mes cellules… mais fronce bien vite les sourcils en sentant un mouvement sec sous mes doigts.

Ayant repris partiellement ses esprits, Conrad se débat pour échapper à mon emprise, tant mentale que physique. Ses yeux clairs sont obscurcis par une lueur de colère pure et ses traits sont crispés par la haine. Il me foudroie du regard, lâche la bride sur ses pensées meurtrières, grimace aussi avec cette épine de jalousie enfoncée dans ses chairs à vif. L'homme qui me fait face est à la limite de l'explosion. Sa rage et sa peine combattent avec acharnement à l'intérieur de lui pour prendre le contrôle et déterminer qui des deux dirigera ses actes futurs. Il est aux abois, fou de douleur et de fureur. Il veut me le faire payer et hurler sa peine à la face du monde. Il est perdu et accablé par toutes ces sensations controversées…

Face à ce spectacle de déchéance, je ne moufte pas durant un long moment et m'imprègne des nuances de l'aura de Conrad en cet instant. Je l'observe, je décortique avec soin ce qu'il m'inspire… et une vague d'étonnement me frappe à nouveau une seconde plus tard.

Jamais je n'aurais cru que des émotions aussi négatives pourraient me causer une aussi grande satisfaction… Mais c'est le cas. Et au lieu d'en avoir honte, au lieu de la refouler, je la laisse supplanter tout le reste. J'esquisse un sourire en coin qui entraîne un étranglement outré chez mon adversaire, et après cela, tout va très vite.

Usant de ma force, je fais pivoter le corps rigide de Conrad sur lui-même, puis le projette contre le mur derrière nous. Il étouffe un grognement de douleur au moment où sa tête heurte – et effrite – les pierres dans son dos. Il s'ébroue et me décoche un coup d'œil mauvais, prêt à me foncer dessus pour des représailles, sauf que je ne lui en laisse pas l'opportunité. Je me tourne vers l'une des portes ouvertes qui laissent passer un courant d'air frais, amplifie cette bourrasque, la fais devenir vent à l'intérieur même du manoir, et la lance droit sur ma victime. Cette fois, il est piégé.

Fou de rage, le soldat tente de s'en défaire, avançant tantôt le buste,

tantôt les jambes, mais le souffle d'air est plus fort que lui. Il le plaque à la paroi et avale même les quelques cris de protestation qu'il pousse.

— Relâche-moi ! parviens-je toutefois à l'entendre proférer. Arrête ça tout de suite, sale hybride !

Mais ses menaces ne prennent pas une seconde. Je le regarde lutter en vain contre mon attaque, s'échiner à se décoller du mur. Il est pris comme un rat et je ne compte pas le libérer immédiatement. Après tout, c'est lui le premier qui a voulu jouer avec moi, tentant de me coincer dans ce bout de couloir afin de me confronter. Conrad ne s'attendait pas à perdre… Et je compte bien profiter encore un peu de son échec cuisant.

Je redresse le menton jusqu'à tomber sur la fenêtre au-dessus du vampire. Inspiré, j'envoie une petite partie du vent sur cette dernière pour l'ouvrir en grand, puis je me concentre sur le lierre et autre plante grimpante présents sur la façade du bâtiment. Je les visualise nettement courir dessus, puis se déplacer selon mon bon vouloir. Je les pousse à s'arracher de leur cocon pierreux pour mieux le longer et rejoindre l'ouverture prévue à cet effet. Je les fais grossir, accroître leurs tiges et leurs branches, les rends plus robustes à l'instar de cordages.

Les plantes serpentent et prennent vie sous mon commandement, basculent du bon côté un moment plus tard, puis s'entortillent autour des bras contractés de Conrad. Elles le retiennent prisonnier, se resserrent sur lui à chaque geste brusque sous leur entrave. Elles descendent sur son buste, sur ses hanches qu'elles agrippent entre leurs serres faites de sève. Elles le maintiennent en place, l'empêchent de se mouvoir comme je le souhaitais. Une fois assuré que le vampire ne peut se défaire de mon piège, je renvoie le vent et m'approche d'un pas mesuré.

La respiration sifflante et le visage écarlate, Conrad me jauge d'un regard fou alors que je me poste droit devant lui. Il ouvre la bouche en grand, prêt à hurler une nouvelle fois des menaces de mort, mais je suis fatigué de l'entendre s'époumoner. C'est à mon tour de parler. Alors je guide mentalement une des branches jusqu'à son orifice pour qu'elle le bâillonne. Je souris et apprécie le silence contraint qu'il m'offre soudain. Sa voix grinçante commençait vraiment à me taper sur le système.

— Ton manque de pondération aura fini par te jouer de mauvais tours, Conrad, lui lancé-je d'une voix presque douce. Tu devrais apprendre à te modérer et à mieux juger tes semblables.

Derrière son bâillon, l'interpellé baragouine quelque chose d'inintelligible. Ses ongles se plantent dans les végétaux et tirent dessus avec hargne pour se libérer. Mais chaque nouvel assaut contre ma cage de verdure resserre l'étau autour de lui. Il ne pourra pas s'en

échapper avant que je le décide.

— Tu m'as toujours sous-estimé, poursuis-je avec calme. Et vois maintenant le résultat de ce mauvais calcul ! Tu es à ma merci et non pas l'inverse. Je pourrais ordonner à ces lianes de ceindre ton crâne vide, et de serrer, serrer encore… jusqu'à ce que ton semblant de cervelle explose.

Un grondement étouffé répond à mes menaces. Sa colère domine toujours sa peur, mais ce n'est plus qu'une question de temps avant que cette dernière l'étreigne dans sa froideur oppressante.

— Tu as commis cette erreur dès le début et à aucun moment ces derniers mois tu n'as cherché à vérifier si tu étais ou non dans le vrai. Inutile, je pense, de souligner l'évidence aujourd'hui ? De te dire que tu avais tort et que tu n'aurais jamais dû rester dans cette ignorance ?

Je fais un pas de plus vers lui et colle mon visage à son oreille dégagée.

— Tu vas payer ton ignorance, Conrad, et apprendre à te méfier… C'est une leçon que tu n'oublieras pas de sitôt.

Ses pupilles s'écarquillent à mes mots ; elles se voilent d'une ombre qui me ravit, reflètent une sincère crainte et prise de conscience de ce dont je suis réellement capable. C'est comme si mon ancienne panique se transférait à cet autre en mon pouvoir. Depuis cette soirée macabre à *L'Emprise*, je suis plus en accord que jamais avec celui que je suis. J'accepte toutes mes parties, toutes mes facettes, même les plus sombres et cruelles, parce que j'ai compris que je ne pourrai jamais avancer sans elles. Alors, au lieu d'en avoir peur, j'ai choisi d'en faire une force, un levier sur lequel je tire lorsque j'ai besoin de m'affirmer, de me faire entendre, de me libérer…

Et j'ai aussi appris qu'il était inévitable que certains en fassent les frais lorsque cela s'impose. Parce qu'ils ne m'entendent pas, ne m'écoutent pas, voire me menacent franchement. Et c'est intolérable. L'attitude de Conrad est intolérable. Et il va devoir l'intégrer.

— Plus aussi faible et chétif, l'hybride que tu raillais au départ, hein, Conrad ? souris-je en ouvrant grand les bras sur les côtés. Tu ne t'attendais pas à ça, lorsque tu m'es tombé dessus. C'est une sacrée surprise pour toi !

Ma victime continue à me contempler de son regard brûlant, mais n'émet plus aucun son. Mon rictus faussement joyeux s'atténue un peu, le sérieux me gagne à nouveau alors que je l'observe et que la suite de mon discours se forme dans ma tête.

— En réalité, je sais ce à quoi tu t'attendais en venant me trouver. Tu pensais que tu allais arriver à me coincer dans ce couloir un peu reculé de l'agitation alentour. Que tu allais pouvoir m'adresser tous tes griefs et reproches en toute tranquillité, après m'avoir asséné quelques coups bien sentis pour me mettre K.O. Tu étais même persuadé que tu

ne mettrais pas plus de deux minutes pour m'envoyer au tapis : après tout, je n'étais qu'un hybride bien trop faible et lâche. Je n'aurais pas su me défendre correctement contre un soldat aussi aguerri que toi. Les échos que tu as perçus de mes « prouesses » te paraissant improbables et hautement embellis, et déblatérés, selon toi, dans le seul but de me protéger contre d'éventuelles attaques comme la tienne, tu étais sûr de ton coup. Je n'étais pas le supra hybride qu'ils décrivaient. Je n'étais pas capable d'arracher des cœurs des poitrines, de commander aux éléments, ou encore de lire dans les pensées des autres. Je n'étais que le jeune homme apeuré que tu avais trouvé dans cette ruelle, à l'odeur spéciale, certes, mais toute ma particularité s'arrêtait là…

À mesure que je débite ces paroles sur un ton posé, je vois le visage de Conrad perdre de ses couleurs, ses traits se pétrifier et n'esquisser plus qu'une expression horrifiée et consternée. L'étendue de mes pouvoirs lui apparaît enfin, il a compris que tout ce qui est raconté à mon propos est vrai.

— Je sais faire toutes ces choses et bien plus encore, confirmé-je en lisant le désarroi et l'effarement dans ses yeux. Alors je vais te donner un petit conseil maintenant, et tu ferais bien de l'appliquer : garde tes distances avec moi.

La pomme d'Adam du vampire monte et descend lentement alors qu'il déglutit. Au moins il me prend au sérieux, à présent. Je dois juste m'assurer que ça dure.

— Je me suis bien fait comprendre, Conrad ? Je ne risque plus de te trouver en travers de ma route ?

L'homme hoche du mieux qu'il peut la tête. Il a vraiment peur cette fois. Cependant, je ne suis pas encore satisfait… Il reste un point en suspens, le plus important de tous.

Les liens autour du soldat reprennent de la vigueur, et lui arrachent un borborygme muselé. Une veine proéminente se met à battre furieusement sur son front alors que je mets toute la puissance des plantes dans cette entrave. Le cœur de Conrad pompe plus vite le sang dans ses artères, tente de faire cheminer l'air dans l'ensemble de ses organes pour le maintenir en vie. Certain d'avoir toute son attention, je frôle son thorax comprimé et me hisse à la hauteur de ses yeux injectés de sang.

— Une dernière chose : ne t'approche plus d'Eleuia, grondé-je d'une voix sans appel. Tu stoppes dès à présent tes avances pathétiques. Tu ne recherches plus son contact. Tu l'évites. Tu ne la regardes même plus. Tu ne penses plus à elle. Si jamais je te revois rôder autour d'elle, ou tenter quoi que ce soit pour la reconquérir, je ne me contenterai pas d'un simple avertissement.

Toujours terrifié, mais avec une pointe de fureur retrouvée dans le

regard, Conrad ne cille pas et enregistre mes ordres. J'entends son palpitant tressauter plus bas, un son équivoque de rébellion que je ne connais que trop bien. Chaque fois que ma liée s'éloignait de moi, mon propre cœur l'émettait au point de me faire mal à la poitrine.

— Eleuia est à moi, martelé-je, déterminé à tuer dans l'œuf sa rebuffade futile. Nous sommes liés, Conrad. Elle n'a jamais confirmé tes soupçons, mais moi je le fais. Nous partageons un de ces liens qui nous pousse toujours à nous rejoindre. Et sa manière de t'éconduire est la preuve qu'elle l'accepte de plus en plus. Quand elle reviendra, c'est vers moi qu'elle se tournera, et toutes les prochaines fois aussi. Votre histoire est révolue, Conrad. Tu ne peux pas lutter contre notre lien.

La rage bouillonne en lui, mais elle est vite éclipsée par la peine qui se diffuse plus vite encore dans son être. Les mots « liés » et « lien » résonnent à n'en plus finir dans sa tête ; ça le lamine, lui retourne l'estomac. Et même s'il ne s'avoue pas encore vaincu, qu'il persiste à vouloir nier l'évidence, il sait que j'ai raison et que mes mises en garde sont justifiées.

Ce n'est pas juste pour lui faire du mal, ce n'est pas juste une question de rivalité entre hommes qui aiment la même femme. C'est bien au-delà de tout ça. La profondeur de ce que c'est, nous le lisons très bien dans le regard de l'autre. Et ça ne tient qu'en une phrase, si simple et pourtant si infiniment cruelle : si, au final, je ne parviens pas, moi, le lié d'Eleuia, à ravir son cœur, alors aucun autre ne le pourra.

C'est indéniable, aussi certain que le fait que le soleil se lève vers l'Est.

— Abandonne, et vite, dis-je avec moins de rudesse qu'avant. Tu sais que j'ai raison et qu'il n'y a que ça à faire.

L'expression qu'affiche Conrad n'est toujours pas très avenante, mais le sens de mes mots commence à faire mouche, je le vois dans ses iris clairs. Tôt ou tard – et je m'étonne à lui souhaiter que ce soit le plus tôt possible –, il acceptera sa défaite.

Nous nous observons encore un très long moment en chiens de faïence, imprégnés à la fois de notre inimitié mutuelle et de l'ébauche de compréhension qui naît entre nous… jusqu'à ce que des exclamations terrifiées et ébranlées retentissent derrière moi.

— Bordel, Allan ! Non !

Je fais volte-face et découvre Sander et Darcy à quelques mètres de là, figés par l'incrédulité. Mon meilleur ami me fixe, l'air ahuri et vaguement en colère, tandis que la vampire presse ses mains devant sa bouche béante d'horreur.

— Allan ! crie-t-elle à son tour, sans oser faire un pas en avant. Arrête !

— Mais enfin qu'est-ce qui te prend ? Relâche-le !

Moins intimidé, l'homme-montagne marche jusqu'à moi, ses prunelles glacées balayant l'enchevêtrement de branches autour du corps sans défense de Conrad.

— Qu'est-ce que tu fais ? continue-t-il à s'égosiller.

— Une mise au point, réponds-je enfin avec un coup d'œil entendu à mon prisonnier.

Les yeux de Sander s'agrandissent un peu plus et il ne trouve plus à rien à répliquer pendant quelques secondes. Le choc lui a coupé l'herbe sous le pied. Darcy, restée un peu plus loin, hoquette de surprise et recule inconsciemment.

— Tu…, bafouille mon mentor avant de secouer la tête. Relâche tout de suite Conrad, bon sang ! Ça suffit maintenant ! exige-t-il après s'être repris.

Sans m'offusquer de son ton vindicatif, je me tourne vers la cage de plantes et focalise mon attention dessus jusqu'à obtenir les premiers relâchements des liens. Avec lenteur, les branches et racines se détachent, libèrent le vampire et le laissent enfin choir au sol, essoufflé et meurtri de courbatures et contusions.

— Ça va aller, Conrad ? s'inquiète le berserker en le jaugeant du regard.

— Oui, réplique le concerné. Ça ira.

— Darcy, accompagne-le à l'infirmerie pour plus de précautions.

La jeune femme acquiesce et se précipite pour soutenir le blessé. Un grognement de douleur franchit les lèvres de Conrad tandis qu'il claudique et passe tout près de moi. Le soldat me décoche une œillade amère, où j'y lis à la fois sa crainte et sa retenue, mais il se tait. Le message est passé entre nous.

Je hoche discrètement la tête à son intention, puis le regarde disparaître à l'angle du couloir.

— Putain de merde… Mais ça ne va pas dans ta tête en ce moment, Allan ! éructe Sander, la mâchoire crispée par la fureur. Tu te rends compte de ce que tu as fait ? Bon sang ! Tu peux m'expliquer ce qui t'a pris, là ?

— Je te l'ai déjà dit : j'ai fait une mise au point avec Conrad, répété-je sobrement, refusant de m'énerver à mon tour. Tout est clair entre nous, cette fois.

Le géant jure dans sa barbe, de plus en plus agacé par mon attitude indolente.

— Si tu crois que tu vas t'en sortir comme ça, tu te fous le doigt dans l'œil ! Conrad va vouloir se venger, il va t'en faire voir de toutes les couleurs.

— Aucun risque.

— Quoi ?

— Il ne me fera rien. Il a compris, cette fois.

— Compris quoi ?

J'avise l'expression perdue de mon ami et hausse un sourcil devant son absence de compréhension.

— C'est évident, non ? Il a compris que je suis intouchable pour lui. Que j'ai gagné, assuré-je avec un petit sourire en coin. Et tu sais très bien de quoi je parle, ne fais pas semblant de ne pas comprendre que je le remettais à sa place concernant Eleuia, argué-je dès qu'il fait mine de riposter. Il m'a cherché, il a fini par me trouver.

Cela horripile et fait grogner mon guide de contrariété. Sa paume claque avec rudesse l'arrière de mon crâne avant de passer sur son visage grimaçant.

— Tu n'es qu'un imbécile… Un foutu imbécile. Ne refais plus jamais ça. Tu m'entends ? Si tu t'en prends à la mauvaise personne, tu y laisseras ta peau la prochaine fois. Espèce de crétin.

Peu désireux d'empirer la situation, je retiens un nouveau rictus sur ma bouche et préfère plutôt le fixer en silence jusqu'à ce qu'il se calme. Sander souffle comme un bœuf, passe une main fatiguée dans ses cheveux sales et en bataille, puis verrouille son regard dur au mien.

— On devrait retourner à la préparation de l'aile. Il y a encore du boulot, finit-il par lâcher d'une voix bourrue. Et pour la peine, tu resteras deux heures de plus que nous autres !

— Si tu veux.

— Et demain, tu te lèveras aux aurores pour aller donner un coup de main en cuisine. Ensuite, tu rejoindras les salles principales pour aider Gillian aux dernières dispositions, ajoute le Norvégien, soudain inspiré.

— Tu me donnes toutes ces corvées pour me punir ou t'en débarrasser ? vérifié-je après une seconde d'hésitation.

Un même sourire torve fleurit sur ses lèvres, qu'il fait mine de refouler pour conserver son air mauvais. Et alors qu'il poursuit ses invectives comme l'a fait la sorcière quelques heures plus tôt, il m'attrape fraternellement par l'épaule et m'entraîne avec lui jusqu'à la salle de bal.

Chapitre 34

Une bonne heure s'est écoulée depuis mon altercation avec Conrad, durant laquelle je me suis échiné à transporter toujours plus de meubles. Un travail plus physique que mental, qui a tout de même eu le mérite d'apaiser l'échauffement de mon esprit. La brûlure dérangeante qui enfumait mes pensées s'est déplacée à mes muscles. Mon corps ressent les premiers signes de fatigue, de courbature. Lâchant le canapé d'angle que je soulevais jusque-là, je pose mes mains sur mes reins avant de m'arc-bouter vers l'arrière. Mon dos craque, mes vertèbres demandent grâce, hélas, je ne peux pas m'arrêter tout de suite. Sander et Gillian m'ont à l'œil.

Je soupire tout en me détournant de mes geôliers. Depuis que l'homme-montagne a raconté ma « folie passagère » à la sorcière, tous deux veillent au grain et à ce que je fasse mes corvées dans le plus grand calme. J'ai ployé devant leur regard inquisiteur et abandonné toute attitude revêche pour leur faciliter la vie… Au moins le temps que je me consacre à ces frivolités sous leur surveillance. Ensuite, je me ferai un plaisir de retourner dans ma chambre, seul avec mes pensées troubles et mon humeur massacrante.

Mon allure apathique et maussade, qui me tient toujours compagnie en société, est de retour. Elle dessine une moue tombante sur mes lèvres et m'octroie un regard vitreux et lointain, que rien ne saurait y rallumer une flammèche d'intérêt.

La tête baissée sur le chargement brunâtre et en cuir, je m'apprête à le reprendre sur mon dos, lorsque j'entends à l'étage inférieur, dans l'entrée, des bruits de pas et de premiers murmures de discussion. Vaguement intrigué, je me redresse, me tourne vers l'escalier menant au vestibule et tends l'oreille. Des sacs sont déchargés, quelques soupirs de lassitude sont poussés, et une voix, aux accents bruts qui me transpercent de part en part, s'élève et donne quelques recommandations à ses compagnons.

Cette voix…

Cela fait plus de neuf jours que je ne l'ai pas entendue. Neuf jours de souffrance, d'alanguissement, d'attente, de torture… Et il me suffit du lointain écho de son ton clair et maîtrisé pour qu'ils soient balayés d'un simple revers de main. À leur place, il n'y a plus qu'impatience, empressement, joie, et cette brûlure, toujours cette brûlure qui prend racine dans ma poitrine puis s'étend à tout mon être. Notre lien a ressenti sa présence et s'est réactivé en un claquement de doigts. Il grandit et se déploie à vitesse grand V, aussi véloce que le sont mes

pieds à l'instant même, alors qu'ils foulent à peine le sol pour la rejoindre.

Arrivé aux abords de l'entrée, je m'arrête pour laisser passer deux des acolytes d'Eleuia – ils sont tellement épuisés que c'est à peine s'ils remarquent ma présence d'ailleurs –, puis je me poste dans l'embrasure du large vestibule, le cœur battant à tout rompre. Elle est là.

Dos à moi, ma liée semble absorbée par ses réflexions. Elle ne prête pas attention au départ de ses derniers compagnons, qui se glissent dans un dédale adjacent. La respiration posée et les bras ramenés sur ses hanches, la belle brune ne bouge pas, perdue dans quelque contemplation interne. Elle sursaute seulement au moment où je viens me nicher contre elle et passer mes propres bras autour de sa taille.

— Allan…, m'accueille-t-elle en inspirant en profondeur. C'est toi.

Le haut de son corps se laisse aller et se presse contre mon buste. Ses paupières s'abaissent lorsqu'elle coule l'arrière de sa tête contre mon cou. Et ses mains remontent sur moi jusqu'à se déposer sur ma nuque, qu'elles caressent presque tendrement tandis que j'embrasse l'épiderme chaud sous ses longs cheveux.

— Je ne t'ai pas entendu arriver.

— J'ai cru comprendre, oui, acquiescé-je, non sans savourer sa douceur sous mes lèvres. Tu vas bien ?

— Oui. La délégation a été épuisante et plus longue que ce que je pensais… Mais nous sommes parvenus à faire changer d'avis Griffin. Lui et les siens devraient se présenter au domaine d'ici quelques heures, me répond-elle, installée plus confortablement contre moi.

— Bien. Tu n'es pas partie pour rien au moins, soufflé-je tout près de son lobe.

Eleuia se retourne dans mes bras, permettant ainsi à mes paumes de descendre sur ses reins et à ma bouche de baiser sa joue, puis sa mâchoire. Ses yeux noirs et brillants me scrutent de sous ses longs cils recourbés.

— Je t'ai manqué tant que ça ? croit-elle me taquiner avec une moue espiègle et joueuse.

— Et plus encore, affirmé-je du tac au tac, le plus sérieusement du monde.

Son air frivole s'évapore de ses traits. Le sérieux la gagne à son tour, et son rythme cardiaque s'emballe délicieusement quand mon visage se rapproche encore du sien. Son menton pointe sans hésitation pour que sa bouche rencontre plus vite la mienne dans un baiser profond, et de plus en plus urgent à mesure qu'il s'éternise.

Ma langue s'insinue entre ses lèvres, l'oblige à ouvrir la bouche. Elle caresse la sienne, l'enlace et la serre avec dévotion, comme le font mes mains le long de sa colonne vertébrale. C'est pressant, rempli d'une

fièvre qui monte et monte encore dans nos chairs. J'embrasse Eleuia avec fougue, laquelle pousse un long soupir en réponse. Comme à chaque fois que nous nous retrouvons aussi proches, nous nous abandonnons l'un à l'autre, réclamant toujours plus d'étreinte, toujours plus de passion, toujours plus d'électricité. Ça court, ça circule entre et en nous, ça nous démange la peau, nous rend plus fébriles.

Ses doigts graciles vont et viennent partout sur moi, comme s'ils ne savaient pas où se poser, où me toucher. Puis finalement, ils s'accrochent à mes cheveux et poussent ma nuque en avant. J'émets un râle qui est avalé dans sa bouche et redouble d'ardeur dans mes baisers afin de récolter ses sons de gorge que j'aime tant. Ça ne loupe pas : éperdue de plaisir, l'hybride gémit et s'appuie sur moi, faisant se frôler d'un peu plus près nos poitrines aux mouvements saccadés.

La seconde suivante toutefois, je dérive vers son cou, repars sur sa mâchoire pour y déposer des baisers enflammés et rapides. Mes dents s'ajoutent à la partie et viennent mordiller les veines alléchantes qui battent dans sa gorge délicate. L'excitation est à son comble, le souffle de ma liée se tarit brièvement pour repartir plus hachuré et désordonné l'instant d'après.

Je la veux, je n'ai fait que rêver de ce moment pendant neuf jours… mais avant d'aller plus loin, il reste un point que je tiens à éclaircir. Et vu l'état de la jeune femme entre mes bras, l'absence de contrôle et le profond sentiment de débauche qui l'assaillent, elle ne pourra pas se défiler.

— Je ne suis toutefois pas le seul à qui tu as manqué, chuchoté-je à son oreille avant de la mordre avec douceur.

— Quoi ?

Un simple halètement distrait, qui n'est pas parvenu à percer la brume d'endorphines qui l'enveloppe. Je souris fugacement, me délecte de l'effet que je lui procure, puis repars à l'assaut de sa peau sensible.

— Tu as beaucoup manqué à Conrad aussi. Il semblait aussi perdu et abattu que moi, clarifié-je entre deux baisers langoureux au creux de son cou.

— Pardon ?

Cette fois, j'ai attiré son attention. Sa tête part un peu en arrière et ses prunelles dilatées se plantent dans les miennes. Un air surpris apparaît sur ses traits, son front se plisse alors que la couleur plus foncée de ses joues crée un contraste saisissant entre sa perplexité et son euphorie sensuelle. Je passe mon pouce sur ses rougeurs, fasciné par la chaleur qui s'en dégage, puis reprends avec une désinvolture que je suis loin de ressentir.

— Ton amant avait besoin de s'épancher, il m'a fait part de

l'intolérable manque de toi qui le taraudait… au point de s'être précipité à tes pieds et de ne plus réfréner son besoin de toi, deux jours plus tôt.

Eleuia est perplexe et pétrifiée sur ses longues jambes fuselées. Elle se décale d'un pas en arrière et ramène ses mains sur mes avant-bras pour mieux m'observer.

— Conrad… t'a parlé ? s'enquiert-elle avec hésitation, comme si elle ne croyait pas elle-même en sa phrase.

— Sur le moment, il ne se rendait pas compte qu'il avait autant à dire… mais ça a fini par sortir tout seul.

— Tu as lu en lui, déclare la Maya après une courte pause, les yeux écarquillés et la bouche ronde. Tu as vu…

— Oui, j'ai tout vu, confirmé-je avec un geste pour rejeter en arrière ses longues mèches folles.

— Tu t'es mis très en colère quand tu l'as découvert ? chuchote-t-elle en perdant un peu de ses belles couleurs rosées.

— Pourquoi ? Tu as peur ? Tu t'inquiètes pour lui ? demandé-je tout en laissant mes doigts dériver sur son doux profil.

— Je ne veux pas que tu attentes à sa vie.

Ce nuancement dans sa réponse me déplaît. Je retiens une grimace de mécontentement et me penche plus près d'elle, de sa chaleur divine.

— Pourquoi ? répété-je plus fermement et sans ciller.

— Parce que ça ne rimerait à rien. Parce qu'il n'est pas une menace. Et tu le sais, embraye Eleuia avec un regard plein de franchise. Tu m'as vu mettre un terme à notre relation. Tu m'as vu lui dire de repartir et de ne plus rien attendre de moi.

— C'est vrai… J'ai aussi vu ça.

Elle soupire et agrippe mes membres.

— Donc tu ne l'as pas tué…

Son soulagement est audible. Et je le trouve aussi déchirant que son inquiétude. Après une autre seconde à savourer cette bonne nouvelle, ma liée redresse la tête et s'ancre à mes iris indéchiffrables.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, au juste ?

Je hausse négligemment les épaules, ce qui la fait tiquer.

— Une simple mise au point. Tu pourras obtenir de plus amples détails auprès de Sander ou de Conrad, si tu le souhaites, l'informé-je pour tuer toute forme de protestation dans l'œuf. Là, j'ai moi aussi des questions à te poser.

— Lesquelles ? réclame la guerrière, les sourcils un peu froncés par l'incompréhension.

Sans crier gare, je la pousse dans le renfoncement de mur à quelques pas derrière nous, puis l'épingle à la paroi fraîche. Je me rapproche d'elle jusqu'à ce qu'aucun espace ne vienne séparer nos

deux corps connectés. Malgré notre discussion houleuse, la chaleur circule entre nous. Notre lien a repris tous ses droits et nous attire comme des aimants l'un sur l'autre.

Ma liée frémit et abaisse une fraction de seconde les paupières, avant de reprendre ses moyens et de m'affronter.

— Tu tiens toujours à lui ? soufflé-je à deux centimètres de son visage, sur un ton de voix plus fébrile.

Il n'y a pas qu'à elle que notre proximité fait de l'effet.

— Pas comme tu le penses.

— C'est-à-dire ?

— Je n'entretiens plus de relations charnelles avec lui, mais il reste l'un de mes lieutenants. J'ai confiance en lui.

Je hoche le menton pour lui montrer que j'ai compris et que j'en prends note. Mes phalanges montent sur sa joue et la caressent, appâtées par le soyeux et la pureté de son derme. La tête d'Eleuia s'incline sur mes doigts pour prolonger ce contact simple qui nous procure pourtant des sensations tout sauf sages…

— Tu sais qu'il est amoureux de toi ? poursuis-je sans la quitter des yeux.

— Je n'éprouve pas ce genre de sentiments pour lui, réplique-t-elle aussi lentement que moi.

Nous sommes autant hypnotisés l'un que l'autre par notre proximité retrouvée. Cette séparation a été une torture insupportable pour tous les deux, je le vois dans les prunelles d'onyx de ma liée. Nos respirations s'emballent de plus belle, et une tension familière vibre dans l'air et l'espace étriqué des lieux.

— Pourquoi tu ne veux plus de lui comme amant ? reprends-je mon interrogatoire, sans réussir à contrôler les frémissements empressés de mes lèvres.

— Tu sais pourquoi, élude la jeune femme avant d'essayer d'apposer sa bouche sur ma peau échauffée.

— Non. Dis-le-moi.

— Allan…

Je m'éloigne de quelques centimètres et l'empêche de me rejoindre en la maintenant par les épaules. Eleuia grogne, dépitée, et étouffe un juron.

— Dis-le-moi, exigé-je encore, mes mains désormais en coupe autour de sa mâchoire rigide.

— Je te veux toi. Seulement toi. Tout le temps, tous les jours, finit-elle par lâcher avec précipitation.

Soulagé et satisfait, je dépose mon front contre le sien et respire à pleins poumons sa fragrance.

— Ce que tu peux être têtue, parfois, dis-je en baisant son front puis sa tempe.

— Tu peux parler, me fait-elle remarquer avec un demi-sourire sur les lèvres.

Puis elle miaule lorsque ma bouche atteint sa pommette et s'y attarde plus que de raison.

— C'est fini les questions, maintenant ? s'enquiert la combattante, à deux doigts de mollir et de voir ses jambes céder sous son poids.

— Presque…

— Allan !

Je souris et refoule à grande peine le pic d'excitation que me provoque sa complainte. Sa voix est à la fois torturée et empreinte de désir, comme lorsqu'elle est prête à jouir. Je suis déjà dans tous mes états et la bosse qui s'est formée dans mon pantalon n'a pas non plus échappé à Eleuia. La friction de nos hanches s'intensifie lorsqu'elle ramène son bassin vers l'avant. Ses dents mordent sa lèvre inférieure tandis que je râle tout bas et réponds très légèrement à son mouvement d'invitation. L'air siffle entre ses lèvres lorsqu'elle l'aspire plus fort.

— Allan…, redit ma liée dans un halètement qui me rend dingue. S'il te plaît…

— Est-ce que moi, je t'ai manqué ?

Ma voix a encore baissé d'une octave, elle est plus profonde et fait courir une chair de poule délicieuse sur son décolleté. Sa poitrine monte et descend plus vite dans le corset bien ficelé qui l'entrave. Captivé par cette vision, je ne résiste pas à son appel et me penche dessus afin de promener mon nez puis mes lèvres sur cette parcelle de peau délicate et gonflée. Eleuia geint plus fort au-dessus de moi et plante ses ongles dans les manches de mon pull fin.

— Allan.

— Est-ce que je t'ai manqué, Eleuia ? Je veux savoir.

— Oui ! Oui, tu m'as manqué ! assure-t-elle avec ferveur et urgence alors que j'embrasse sa clavicule.

— Beaucoup ?

— Beaucoup !

— Mais encore ? m'amusé-je à la tourmenter en laissant se perdre mon rictus de salaud sur sa gorge palpitante.

— Je n'ai pas arrêté de penser à toi, admet ma liée, suffocante, et la tête rejetée en arrière pour savourer mes baisers. À ton odeur, à ton goût, à ton corps.

Je m'imprègne de ses mots, de son désespoir passé, et approfondis les marques que je laisse sur elle en mordillant de-ci, en suçotant de-là. Ses mains un peu tremblantes reviennent d'autorité contre ma nuque et passent dans mes mèches courtes comme pour mieux s'arrimer à moi. Les miennes dévalent ses courbes jusqu'à s'arrêter à l'orée de la boucle de son pantalon. Avec légèreté et rapidité, elles le

déboutonnent et l'entrouvrent un peu.

— Tu m'as imaginé plusieurs fois en train de te faire l'amour ? la questionné-je encore, rivant son attention sur ma bouche qui continue de la cajoler, plutôt que sur mes doigts plus bas.

— Oui.

— Tu voulais que je te prenne avec douceur ? Avec brutalité ?

— Oui. Les deux.

— Et toi, comment voulais-tu me prendre ?

— De la même façon, pantelle Eleuia sans plus aucun filtre pour la contenir.

— Tu t'es touchée en pensant à moi ? vérifié-je après avoir dégluti.

— Oui…

— Combien de fois ?

— Deux ou trois.

— Et tu le faisais… comme ça ? la relancé-je, mon index et mon majeur en crochet dans sa féminité.

La jeune femme glapit et retient son souffle. Ses parois humides se referment sur mes doigts et accueillent mes mouvements de haut en bas. Son bassin décolle du mur où je la tenais prisonnière, et oscille de lui-même contre moi. J'abaisse un peu plus son sous-vêtement sur ses cuisses pour avoir un meilleur accès à sa moiteur et accentue mes va-et-vient en elle.

— Oui, encore…

Mon pouce roule sur son clitoris gonflé, le stimule plus fort que mes autres doigts plus loin, ce qui entraîne de nouveaux gémissements d'extase chez ma liée. Ses hanches accélèrent, cherchent plus de friction. Je dépose de légers baisers mouillés dans son cou, puis n'y tenant plus, je remonte vers ses lèvres et plonge enfin ma langue dans sa bouche.

Nous gémissons ensemble, affamés et affolés par la puissance de notre désir. Je ne réfléchis plus, je ne pense plus qu'à l'intense délectation que je ressens à la sentir contre moi, à la posséder de mes doigts et à accompagner ses allers-retours avec mes hanches. Je la prends avec ma main, je la rends folle grâce à mes baisers, je capture tous ses sons déroutants dans ma bouche… mais de nous deux, c'est toujours moi le plus éprouvé et bouleversé par nos jeux de rapprochement.

J'ai affreusement envie d'elle et elle en a conscience, car une seconde plus tard, ses lèvres se décrochent des miennes.

— On ne peut pas faire ça ici… On pourrait nous surprendre, chuchote-t-elle de sa voix rauque et suave.

— Tu avais moins de scrupules la première fois. Tu étais prête à le faire dans le salon à côté, lui répliqué-je avec un sourire sardonique qui la fait rougir.

— Je sais, mais…

— Tu tiens vraiment à ce que je m'arrête maintenant ? la coupé-je en la pénétrant encore et encore, jusqu'à l'entendre retenir son souffle.

Ce n'est pas très fair-play, je le sais bien, mais j'ai trop envie de m'enfoncer définitivement en elle. Je suis autant au supplice qu'elle, mon sexe est douloureux et parcouru des mêmes pulsations que son clitoris. Je n'en peux plus.

Alors je repars à l'assaut de ses lèvres, de son cou ; je mets plus d'ardeur dans chacun de mes baisers, dans chacun de mes touchers intimes. Son corps me répond, m'enjoint à continuer même si une partie de son esprit tente de rester à la surface et de m'échapper. C'est d'ailleurs celle-ci qui lui ordonne de se décrocher de ma bouche pour parler.

— Tu as… vraiment changé, affirme-t-elle dans un souffle erratique. Parfois, je te reconnais à peine.

— Est-ce une si mauvaise chose ?

— Je ne sais pas.

Interpellé par son ton plus distant et incertain, je quitte le sommet de sa poitrine pour river mon regard au sien. Je lis dans ses prunelles la confusion qu'elle ressent, cette même forme d'ébahissement qui l'avait saisie lors de notre confrontation nocturne, après la bataille de *L'Emprise*. Elle ne sait plus bien quoi penser du retrait de ma réserve passée et de l'affirmation constante de mon assurance d'hybride. Ma liée a du mal à savoir comment réagir – et elle est loin d'être la seule dans mon entourage à se poser cette interrogation –, et l'audace dont je fais preuve encore aujourd'hui ne l'aide pas vraiment.

Moi, de mon côté, ma religion est toute faite : tous ces changements en moi sont les bienvenus. Ils me montrent qui je suis au plus profond de moi et me guident pour me fortifier. Avant d'arriver au manoir, j'étais quelqu'un d'effacé, toujours dans la retenue et l'hésitation. Ces derniers mois de ma vie m'ont révélé, m'ont fait découvrir que je n'étais pas si discret et renfermé. Qu'il y avait une autre facette qui attendait son heure pour faire son apparition.

Désormais, je sais être fort, stratège, combatif, vif, hardi, fougueux. J'ai une utilité, un but précis, une appartenance vraie qui trouve un équilibre entre le monde des hommes et le monde des surnaturels. Je le constate, le vois et le ressens dans toutes les fibres de mon être.

Je n'ai pas peur. Je n'ai plus peur… Je m'accepte.

Avec un sourire, je replonge sur les lèvres entrouvertes d'Eleuia et l'embrasse. Ma bouche se presse contre la sienne avec douceur et volupté, comme lors de notre premier baiser. Les mains de ma guerrière se resserrent sur moi, et un soupir vibrant lui échappe. Quand je me détache d'elle quelques minutes plus tard, l'expression de ses iris s'est modifiée : elle semble plus émerveillée et comblée, bien

que la surprise ne l'ait pas encore désertée.

— Je suis juste plus moi, Eleuia, reprends-je avec une caresse affectueuse sur sa joue. Et lorsque je suis avec toi, c'est encore plus puissant… Tu me donnes envie d'être totalement moi-même.

Elle déglutit tout en replaçant ses doigts dans mes cheveux courts.

— Ça te déplaît ?

Cette fois, sa réponse n'est pas longue à venir et est beaucoup plus assurée.

— Non. Ça me surprend, c'est tout.

— Je suis un homme plein de surprises, lui affirmé-je avec un grand sourire joueur. Tu ne risques pas de t'ennuyer avec moi.

Ses lèvres esquissent un même rictus, puis se portent sur la commissure de mes lèvres.

— J'avais cru comprendre, en te rencontrant, qu'effectivement l'ennui et l'oisiveté étaient proscrits…

Je ris, mon buste collé au sien, ce qui lui déclenche un frisson ténu. Je la plaque plus encore contre la paroi rocheuse et me coule davantage contre ses formes tentatrices, ma bouche ramenée sur la sienne.

— Tu n'as pas répondu à ma dernière question, Eleuia, lui rappelé-je en savourant les nouveaux sons gutturaux qu'elle émet inconsciemment. Désires-tu que je m'arrête maintenant ?

La respiration haletante, elle me regarde droit dans les yeux et fait un signe négatif de la tête. Enfin muni de son assentiment, je ne m'arrête donc plus. Mes bras encerclent sa taille et la hissent plus haut contre le mur afin que ses jambes s'enroulent dans mon dos. Je tire sur ses vêtements du bas, puis défais mon propre pantalon que je laisse choir sur mes chevilles, accompagné par mon caleçon. Mon sexe tendu effleure son ventre dénudé, tandis que je mords sa lèvre inférieure tremblotante.

— Tu me rends fou, lui soufflé-je d'une voix rendue rauque par mon désir trop longtemps contenu.

Eleuia soupire, en écho avec ma plainte, et m'attire à elle pour mieux me sentir sur toute ma longueur. Ses yeux se révulsent dans leurs orbites lorsque ma verge taquine son entrée, capte son humidité. Puis c'est un râle bas qui franchit la barrière de sa gorge à l'instant où je la pénètre pour de bon. Mes va-et-vient commencent, adoptent dès le début un rythme soutenu qui fait se cambrer ma liée. Elle m'accueille et ondule son bassin au diapason du mien. Eleuia est aussi impatiente que moi, aussi sauvage et désespérément prête pour moi.

Tous ses muscles sont durs et contractés, liés aux miens. Sa peau est brûlante, consumée par le même feu ravageur qui croît dans nos poitrines. Nous gémissons de plaisir et intensifions nos mouvements, nos lèvres scellées dans un baiser sulfureux. Mais ça n'est pas assez, ça

ne sera jamais assez pour moi. J'en veux plus. Alors je remonte mes mains sur son corps pour trouver les siennes plantées dans mes épaules, et dresse nos doigts entremêlés au-dessus de nos têtes. Je les plaque fermement au mur. L'équilibre de mes jambes et la position des siennes autour de moi sont les seules choses qui nous font tenir désormais.

Le regard brillant et étonné d'Eleuia se plante dans le mien, plein d'interrogations muettes.

— Laisse-toi faire, chuchoté-je sans stopper mes coups de reins en elle ni mes baisers enflammés.

Ses orbes ne me quittent pas, ne flanchent pas même lorsque je vais plus loin en elle. Elle nous observe nous mouvoir dans cette nouvelle position, les pupilles dilatées et le souffle de plus en plus court à mesure que l'extase se rapproche. Je halète tout contre ses lèvres, hypnotisé par notre fougue commune, et sans réfléchir, je retire une de mes mains de leur enchevêtrement pour la guider sur la naissance des fesses de ma liée. Paume bien à plat dessus, j'accentue la cambrure de son corps et change l'angle de mes poussées en elle.

Les effets ne se font pas attendre. Paupières à nouveau closes, la belle brune rejette la tête en arrière en miaulant. Sa respiration se coupe, puis reprend plus sifflante que jamais dès qu'elle encaisse un nouvel assaut de ma part. Je gagne en vigueur, transporté par la plus large ouverture que m'offre cette position, et l'emplis plus brutalement encore. Son corps tremble contre le mien, s'agrippe et se maintient à la seule force de ses cuisses chauffées par nos efforts.

J'avance d'un seul coup mes hanches et nous retenons un même cri en chœur. Nous nous étranglons dans notre propre plaisir. C'est trop et pas assez à la fois. Nous ne pourrions être plus proches qu'en cet instant, et pourtant… pourtant, mon être tout entier recherche un moyen pour se fondre parfaitement dans le sien, pour ne faire plus qu'un avec elle.

Le manque, la distance, la peur, la colère, la jalousie, l'amour, le désir… tout se mêle soudain dans mon esprit et dans mon cœur alors que mes yeux tombent sur ceux brillants de ma liée. L'énergie et la vigueur de notre étreinte n'ont jamais été aussi puissantes et intenses ; elles m'ébranlent, me rendent plus brutal encore, comme pour être sûr de marquer à jamais la femme magnifique qui succombe devant moi.

Je la fais mienne, la laisse me faire sien en conjurant mon nom, encore et encore. Je la pilonne, insatiable, et récolte ses halètements hachés contre mes lèvres. Eleuia se contracte, ses cuisses se raidissent autour de ma taille, et les battements de son cœur deviennent effrénés. Elle y est.

— Tu n'es comme ça qu'avec moi. Tu ne veux que moi, martelé-je à voix haute sans faiblir dans mes mouvements.

La guerrière chuchote un « Oui » à peine audible tout en assimilant la déferlante de sensations qui la saisit. Mes dents attrapent sa lèvre inférieure et tirent dessus avec sensualité, avant de lécher les petites morsures que j'y ai formées.

— Je suis le seul à te faire vibrer. À te faire ressentir ce que tu ressens.

— Oui !

— Tu as oublié tous les autres. Ils ne comptent plus.

— Oui !

Mes coups de boutoir lui arrachent ces cris autant que mes paroles directes. Tout tremble en nous et autour de nous. De la poussière chute depuis la paroi qui nous soutient ; j'ai l'impression que si nous ne jouissons pas très vite, le mur pourrait s'effondrer. Je gémis aussi fort qu'elle, incapable de me retenir… ne désirant pas me retenir.

— Tu es à moi, soufflé-je encore, éperdu. Et je suis à toi.

— Oui !

Je prends une profonde inspiration et pousse un même cri sourd lorsque l'orgasme nous fauche. La jouissance parcourt ma colonne vertébrale, excite toutes mes terminaisons nerveuses, et des spasmes violents s'étendent d'elle à moi et de moi à elle. Je suis défait et comblé. Mes muscles se détendent d'un coup, me font m'écraser contre la poitrine frémissante d'Eleuia.

Je contemple son visage rougi et rayonnant, ses prunelles fauves et un peu voilées. Elle est magnifique. Son odeur unique, mélangée aux effluves du sexe, m'enveloppe et se répand sur ma langue. Dans un état second, je relâche ses mains et plonge les miennes dans ses cheveux longs afin de lui redresser la tête.

— Ne repars plus jamais sans moi, la sermonné-je en ponctuant ma phrase de baisers sur sa mâchoire.

— Oui… C'est promis, m'assure-t-elle d'une voix éthérée, ses doigts graciles en train de caresser mes omoplates.

Soulagé, je ferme les yeux et l'embrasse tendrement sur les lèvres. Je me retire sans qu'elle ne lâche ma bouche chaude et enflée. Je souris tout contre ma liée, envahi par un sentiment de bien-être qui m'était devenu étranger ces neuf derniers jours, et lui rends son baiser. Puis, nous nous aidons à nous rhabiller avant de sortir de notre cachette pas si discrète que ça.

Le regard d'Eleuia balaye les lieux et semble rassuré de ne voir personne traîner dans les parages. Je ne réagis pas, secrètement déçu de mon côté. Mon instinct primal et possessif aurait aimé savoir que nous avions été surpris et entendus par d'autres… mais surtout par Conrad. Si, par le plus pur des hasards, il s'était trouvé dans cette galerie, il n'aurait pas pu échapper à nos gémissements et cris de plaisir. Ça aurait été là la preuve ultime et parfaite pour lui de

comprendre que toutes ses chances de séduire à nouveau Eleuia étaient réduites à néant. Très cruellement, j'aurais aimé qu'il la voie s'abandonner à moi, qu'il capte la lueur de sauvagerie et de désir mêlés qui illumine son regard au moment où elle crie mon nom. De cette manière, le soldat n'aurait plus jamais convoité ce qui m'appartient.

Je chasse toutefois bien vite ces pensées peu charitables et me tourne vers ma liée en lui caressant le bras de haut en bas afin d'attirer son attention.

— Tu es fatiguée ?

— Un peu, oui, me dit-elle avec un demi-sourire.

— Ton séjour a été éreintant. Et mon accueil n'a pas été de tout repos non plus.

J'ai du mal à réfréner le rictus salace qui monte sur mes lèvres à cette dernière remarque. La Maya fronce les sourcils et m'envoie une tape rude sur le bras. Je laisse libre cours à ma joie en réponse et agrippe à nouveau sa taille fine. Je plante ensuite un autre baiser tendre sur sa joue rosée.

— Tu n'es qu'un idiot, Allan Ford, déclare-t-elle, les yeux levés au ciel. Je vais monter maintenant.

— Bien, fais-je en laissant mes lèvres s'attarder sur sa peau soyeuse. Si tu as besoin d'aide pour te border, n'hésite pas.

— Ça suffit, me gronde la jeune femme, avec un sourire toutefois. Tu es irrécupérable !

Je ris et la serre plus fort contre moi avant de la relâcher et de la regarder s'engager dans les escaliers menant à ses appartements. Elle n'a pas monté trois marches qu'elle s'arrête déjà et fait volte-face.

— Allan ? Je…

Elle s'interrompt et semble chercher ses mots quelques secondes, l'air troublée et peu sûre d'elle. Interloqué, je gravis les quelques marches qui nous séparent et me plante devant elle. Je porte une main à son visage pour en écarter quelques mèches rebelles et plonge mon regard dans le sien.

— Qu'y a-t-il, Eleuia ?

— Il m'est venu une idée, durant mon séjour…, débute-t-elle avec une pointe d'hésitation dans la voix. Et j'aurais aimé te la soumettre et voir ce que tu en penses.

— Quel genre d'idée ?

Son cœur dans sa poitrine s'emballe un peu plus alors que ses dents mordillent sa lèvre inférieure. Devant son trouble évident, j'effleure du revers de la main sa pommette chaude.

— Eh bien… accepterais-tu de… dîner avec moi ?

Il me faut quelques secondes pour réaliser le sens de sa question. Mais ensuite, mon sang s'embrase dans mes veines et un son de

bonheur pur s'étrangle dans ma gorge. Elle nous fait avancer. Eleuia oublie ses réserves, sa volonté de ne pas s'ouvrir à moi, et nous fait avancer dans la direction tant convoitée : celle qui mène droit à son cœur.

Plus légère qu'un effleurement, ma bouche prend la place de mes doigts sur son visage rougi, tandis que mon regard brûlant s'arrime au sien.

— Un dîner en tête-à-tête ? C'est ça l'idée qui t'a traversé l'esprit ?

— Oui…

Ses paupières s'abaissent brièvement, et son souffle se bloque dans ses poumons. Un court silence tombe entre nous, durant lequel nos corps se cherchent, se frôlent dans cette tension lourde. Ses mains délicates, mais fermes rejoignent mes hanches puis mes avant-bras pour se soutenir.

— J'aimerais passer du temps avec toi et en profiter pour… parler. Mieux nous connaître, explicite-t-elle, ses yeux d'obsidienne plongés dans les miens.

Je suis fébrile. Nerveux et transporté tout à la fois. L'allégresse m'envahit, ainsi que l'amour considérable que j'éprouve pour cette créature de rêve. Mes bras la serrent contre moi, et mon cœur menace d'exploser alors que je me penche sur ses lèvres pour lui chuchoter :

— Ce serait un honneur, Eleuia… J'accepte avec joie.

Chapitre 35

Mes jambes font des allers-retours sur le dallage du sol, et mes pas claquent et résonnent aussi sourdement que l'affolement de mon cœur plus haut.

Clac clac clac.

Boum. Boum. Boum.

La musicalité n'est pas tout à fait la même, alors que le rythme, lui, est précipité. Il cavalcade, bondit en avant, plus déterminé de seconde en seconde.

Mon dîner avec Eleuia va bientôt commencer. En parallèle, quelques habitants du domaine, dont Gillian et Sander, font une petite fête dans le réfectoire, en comité restreint, afin de détendre les corps et les esprits. J'entends d'ailleurs le début des festivités être lancé depuis le pied des escaliers.

Invisible pour eux, je m'acharne à refaire encore et encore mon nœud de cravate. Si le reste de ma tenue, qui se compose d'un smoking noir deux-pièces et d'une chemise blanche, est impeccable, ce satané nœud refuse de se placer comme il faut autour de mon cou !

— Allez…, grommelé-je, agacé.

Je savais que m'habiller pour cette occasion allait être une épreuve. La seule motivation que j'y ai trouvée, c'est que tout dans mon costume, de sa couleur sombre aux finitions satinées, fait honneur à ma liée. Je l'ai choisi à dessein, certain que les teintes et le tissu plairaient et mettraient en valeur la guerrière de l'ombre au visage d'ange qu'est Eleuia. Quand je me regarde dans le miroir, je la vois elle. Tout me rappelle ses yeux d'onyx, sa peau douce et scintillante au soleil, son élégance, sa légèreté, sa pureté… Elle est là, à chaque instant, dans mon corps et mes pensées. Mais cette cravate risque de tout gâcher.

Je fulmine et me stoppe net lorsqu'une voix tendre s'élève dans mon dos.

— Besoin d'un peu d'aide ?

Je pivote sur mes talons et observe Gillian descendre élégamment les marches de l'escalier. Vêtue d'une robe couleur lavande qui rehausse sa fraîcheur et sa beauté, la sorcière n'a jamais été aussi distinguée qu'aujourd'hui. Passant en revue sa silhouette, mes yeux s'écarquillent lorsque j'aperçois des chaussures à talons délicates habiller ses pieds. Gill ne porte jamais ce genre de chaussures. Jamais. Pourtant, elle devrait le faire plus souvent, car, en plus de savoir parfaitement marcher avec, elles allongent son corps et ses jambes

fines. Ces dernières sont d'ailleurs découvertes sur l'avant : l'arrière de la robe a beau être long, ce n'est pas le cas du recto qui s'arrête au niveau des genoux.

Je ne savais pas qu'ils s'étaient aussi imposé un *dress code* pour leur sauterie, mais on peut dire que l'initiative réussit très bien à mon amie. Elle est splendide !

Toujours aussi calme et posée, Gillian finit par me rejoindre et se poster devant moi. Ses talons la font atteindre le bas de mon visage, et nous échangeons un sourire de connivence.

— Tu es magnifique, Gillian, la complimenté-je alors que ses doigts graciles se sont déjà portés à mon secours. Et tes cheveux ! Ils sont… impressionnants.

Elle rosit tandis que j'admire la longueur improbable de sa chevelure. Si je m'attendais à ça ! La princesse Raiponce a de la concurrence ! D'ordinaire, mon amie attache ses cheveux en tresse ou les entortille sur eux-mêmes, impossible donc d'en estimer la longueur ou le volume. Mais là… ils sont détachés. Seules les mèches du dessus sont liées les unes aux autres, créant un dessin tout en courbes et entrelacs dorés. Le reste dévale jusqu'au milieu de ses fesses, soyeux et brillant de vitalité.

— On dirait une vraie princesse, murmuré-je en la couvant d'un regard émerveillé.

— Cesse tes âneries, Allan, souffle ma guide en réponse, les yeux levés au ciel. Et tiens-toi tranquille. Je termine.

— Ce ne sont pas des âneries. Tu es vraiment très belle et tu as l'allure princière. Tu es ravissante.

— Merci… Tu es très beau toi aussi, me dit-elle tout en resserrant le nœud et en l'ajustant à la bonne place. Voilà ! Cette fois, tu es parfait.

Je lui souris et la remercie avec chaleur pour son aide. Ses mains lissent les pans de ma veste de soirée, puis ses yeux émeraude dévalent sur ma personne avec approbation. Gillian approuve mon ensemble.

— Tu penses que ça lui plaira ? vérifié-je, une petite boule de nervosité dans ma gorge.

— Bien sûr. Et elle sera très touchée par ta boutonnière et ton cadeau.

— Tu crois ? soufflé-je en me mordant la lèvre inférieure.

— Oui ! Aucun doute là-dessus.

Je soupire un bon coup, rassuré par les paroles bienveillantes de mon amie. Je frôle du pouce la fleur épinglée à ma veste, m'assure ainsi que ses pétales sont toujours bien ouverts. Puis je reporte mon regard vers mon interlocutrice.

— Sander te rejoint ici ?

— Ça aurait dû être l'inverse : moi le retrouvant en haut de

l'escalier, mais j'avais envie de le taquiner un peu, me répond Gillian avec un rictus espiègle.

— Ça compte pour lui de t'avoir à son bras et de te faire vivre une belle soirée, argué-je sur un ton doux, désireux de prendre la défense de mon ami sans la brusquer, elle.

Son rictus s'évapore, un air plus grave imprègne ses traits.

— Pour moi aussi, ça compte…

Son murmure est lointain, mais empreint d'une sincérité implacable. J'hésite quelques secondes devant la mine de mon amie qui se fane petit à petit, et le chuchotis misérable de ses pensées.

— Gillian… Tu as si peur que ça de l'aimer ? me risqué-je, attaquant là le cœur du problème.

Les orbes de la jeune femme s'écarquillent et le rose de ses joues se ternit. Mes mains caressent avec lenteur la chair de poule de ses bras, alors que je tente de poursuivre avec une voix douce et délicate :

— Excuse-moi. Tu as sans doute l'impression que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais c'est dur pour moi de voir mes deux meilleurs amis souffrir et se faire souffrir. Vous le faites depuis longtemps… Trop longtemps.

— Sander t'a parlé, déclare-t-elle d'une voix blanche.

— Oui. Et j'aurais aimé que tu le fasses, toi aussi. Parce que je vois que ça te ronge, j'entends que ça t'inquiète… Tu te sens mal, et j'aurais voulu que tu me laisses t'aider. Je ne supporte pas de te voir dans cet état.

— Je ne…

— On se ressemble, toi et moi : réservés, pudiques même sur les bords, et déterminés à garder pour nous nos plus grandes blessures… Mais nous sommes loin d'être insensibles, et nos dilemmes et meurtrissures internes finissent toujours par se lire sur notre visage. Et dans notre cœur.

La commissure de ses lèvres s'affaisse lorsque je dépose un baiser affectueux près d'elle. Les iris de la sorcière brillent soudain de larmes refoulées qui me fendent un peu plus le cœur alors qu'elle fait tout pour les retenir.

— C'est l'homme de ta vie, Gill. Tu le sais aussi bien que moi, murmuré-je. Tu ne devrais pas être effrayée par ce qu'il représente à tes yeux ni par vos sentiments. Mais je comprends pourquoi dans le fond. Il n'y a rien de plus beau et de plus terrorisant à la fois que de tomber pour quelqu'un…

— Je… n'arrive pas à… passer outre, confirme-t-elle, des trémolos déchirants dans la voix.

— Parce que tu essaies de le faire seule. Mais tu n'es pas seule, Gillian. Sander est là, il n'attend qu'un signe de toi pour t'apprendre à ne plus avoir peur, raisonné-je, sûr de moi et de mes mots. Laisse-le le

faire. Aie confiance en lui.

Quelques larmes s'échappent de sous ses cils, et je m'empresse de les sécher et les faire disparaître avec mes pouces.

— Ne reste pas seule avec tes démons. Domptez-les à deux.

Elle acquiesce, le menton encore un peu tremblant, puis remonte ses yeux mouillés jusqu'à croiser les miens.

— Je l'aime.

Son ton, bien que bas et bancal à cause de ses sanglots, est franc, il contient autant d'amour que de ferveur. Un vaste sourire envahit mon visage.

— Ça aussi, dis-le-lui, ne manqué-je pas de souligner.

Un faible éclat de rire franchit ses lèvres frémissantes, tandis que ses doigts dispersent les résidus d'eau sous ses yeux. Pour parfaire cet échange, j'ouvre grands les bras pour y accueillir son corps svelte et les referme dans son dos une fois qu'elle s'est blottie dans mon étreinte. Je presse ma bouche sur son front et passe une main apaisante dans ses longues mèches.

— Merci, chuchote-t-elle à mon oreille, sa tête nichée dans mon cou. Tu es le meilleur homme que la Terre ait jamais porté.

— Tu es ma meilleure amie, Gill. Je serai toujours là pour toi.

— Oula ! Que d'effusions ici ! Quelqu'un serait-il mort ?

La voix profonde de Sander résonne avec malice dans l'escalier, nous pousse à nous retourner et lui faire face. Les prunelles glacées du géant font la navette entre moi et sa cavalière, un voile d'inquiétude entachant un peu leur amusement. Son sourire goguenard reste en place sur ses lèvres, mais se fige. Sa descente aussi se suspend au beau milieu des marches lorsqu'il examine plus attentivement la frimousse chiffonnée de sa dulcinée.

—Gilly ? Mais… tu as pleuré !

À nouveau, son regard interloqué nous observe tour à tour. Se précipitant au bas des marches, il s'enquiert de la santé de la belle blonde et attrape ses mains entre les siennes. Cette dernière se laisse faire, effectue même quelques pas sur le côté en entraînant Sander, et lui sourit.

— Je vais bien, ne t'en fais pas, le rassure mon amie, ses doigts serrés entre les siens. Je vais très bien maintenant.

Ses émeraudes brillent alors qu'elles balayent la silhouette élégante qui se tient devant elles. Elles détaillent avec ravissement le costume clair de l'homme-montagne, qui fait ressortir la couleur tout aussi limpide et lumineuse du regard de ce dernier. Sa carrure est valorisée dans cette pièce, rendue plus distinguée qu'inquiétante, comme c'est si souvent le cas lorsque l'on croise un être aussi grand et musclé que lui. Même la manière dont il a rassemblé sa tignasse longue sur sa nuque est raffinée et proprette. Sander respire la classe et la dignité ce soir.

Gillian, charmée par cette vision, se rapproche davantage de son prétendant et passe une main sur sa veste, la fait remonter sur les contours de sa chemise bleue, pour finalement la déposer sur sa nuque. Ses doigts glissent avec tendresse dans les mèches et effleurent le cordon qui les retient, tandis qu'un nouveau sourire radieux illumine son beau visage.

— Tu ne l'as pas oublié cette fois encore, souffle-t-elle, une émotion contenue dans la voix.

— Non… Ça m'est impossible de le faire.

La sorcière sourit plus encore, sans rien dire. Un soupir, intense et pénétrant, remonte dans sa poitrine et se libère de sa gorge. L'ayant mal interprété, son vis-à-vis fronce les sourcils et son rythme cardiaque tressaute.

— Quelque chose te déplaît ? lui demande-t-il, en s'inspectant sous tous les angles possibles. La chemise ? Ou le pantalon ?

Mais la jeune femme a vite fait de le rassurer.

— Non, non. C'est parfait… Tu es parfait, Sander.

Les iris de l'interpellé s'arrondissent sous ce compliment inattendu. Il bat des cils très vite, pas sûr d'avoir bien entendu. Puis, au bout de quelques secondes de stupéfaction, son expression change, devient tendre et débordante d'adoration.

— Rien ni personne n'égalera jamais *ta* perfection, Gillian.

À l'instar de sa compagne plus tôt, le berserker étudie son allure.

— Et tu es divinement belle, ce soir, ajoute-t-il sur un même ton fervent.

Les joues de la sorcière rougissent, allument une étincelle pétillante et bouleversante dans ses prunelles vertes. Elle se hisse sur ses talons, s'accroche du mieux qu'elle peut aux vêtements de son cavalier, et lui chuchote avec la même tendresse :

— Merci.

Puis elle l'embrasse. La surprise est grande pour Sander : figé sur place, les yeux grands ouverts, son souffle se suspend sur les lèvres de Gillian.

Presque aussi secoué que lui, je mets un petit moment avant de me détourner d'eux, pour leur laisser toute l'intimité possible ; mais avant cela, j'ai le temps d'apercevoir mon guide se reprendre, encadrer le visage de Gillian avec ses mains et prolonger ce baiser. Dos au couple, je me permets un petit sourire ravi, fier de la sorcière et heureux pour le berserker. Ils avancent enfin… Ils vont peut-être bien sortir de l'impasse dans laquelle ils s'étaient enfoncés, tout compte fait.

Plusieurs minutes passent ainsi, sans que moi ou qui que ce soit d'autre ne les interrompe, les laissant savourer cette nouvelle proximité. Je finis toutefois par me racler la gorge pour rappeler ma présence et mettre fin à cette situation. J'ai beau me tenir éloigné

d'eux et de dos, l'intimité n'est pas totale, alors que la gêne, elle, s'impose de plus en plus.

— Hum… je suis désolé de perturber votre moment ensemble, mais je pense que vous êtes attendus au réfectoire, bredouillé-je, tourné à demi dans leur direction.

Du coin de l'œil, je les vois se séparer lentement, leurs regards toujours ancrés l'un dans l'autre. Son bras passé autour de la taille de sa cavalière, Sander pivote vers moi, les yeux brillants et un sourire à tomber par terre sur la bouche. Je n'ai jamais vu mon meilleur ami aussi heureux que maintenant.

Inséparables désormais, les amoureux reviennent vers moi, leurs doigts enlacés. Après avoir déposé un autre baiser sur la joue de la jeune femme, le Norvégien s'adresse à moi :

— Eleuia n'est pas encore prête ? Ça ne lui ressemble pas de prendre autant de temps pour se préparer…

— Elle m'avait prévenu qu'elle ne serait pas en avance. Et qu'elle souhaitait que je l'attende ici, plutôt que d'aller la chercher devant sa chambre.

Je refoule tant bien que mal une montée de stress. Et si elle avait changé d'avis ? Si elle me posait un lapin ?

Je peux m'attendre à tout avec cette femme, au pire comme au meilleur… Mais j'espère toujours que le pire est derrière nous, qu'il ne pourra plus nous atteindre. Me serais-je encore une fois trompé ?

— Je peux aller jusqu'à sa chambre voir si tout va bien, me propose la blonde avec sollicitude, le haut de son corps déjà tourné vers les escaliers. Je reviens ici dans quelques minutes te tenir informé, Allan.

— C'est inutile, Gill. Je suis là.

D'un bloc, nous faisons face tous les trois à la propriétaire de la voix, et dirigeons nos regards vers le haut, le sommet des marches, là où elle s'est arrêtée. Personne ne l'a entendue s'approcher, mais la voilà, ici ; une apparition soudaine et précieuse que l'on attendait presque plus.

Et quelle apparition ! Quelle vision… !

Une main posée sur la rambarde et le dos bien droit, Eleuia nous regarde calmement, ses prunelles hypnotiques rehaussées par un maquillage léger, tout comme le reste de son visage. Ses cheveux relevés en chignon font valoir sa carnation foncée et le port altier de son cou. Mon souffle se coupe, mon cœur s'affole déjà alors que je n'ai pas encore osé baisser les yeux sur son corps…

C'est à mon tour d'être pétrifié, statufié. Muet d'admiration et d'hébétude. L'inertie me gagne en même temps qu'une émotion vive, plus intense que tout ce que j'ai connu en dehors de notre lien. Ça ne peut pas se décrire avec des mots tellement c'est puissant et aussi redoutable qu'un coup porté en plein cœur. Comme pour la beauté

d'Eleuia en cet instant, je ne saurais en faire une description précise : tout ce que je parviens à comprendre de ce qui me saisit, de ce qui m'enveloppe dans ce cocon de stupeur et d'émerveillement mêlés, c'est que je n'avais jamais envisagé que mes sentiments pour ma liée deviennent plus forts. Or, c'est ce qui est en train de se produire alors que je suis en bas des marches à la contempler.

Mon amour, mon désir… tout devient plus imposant, plus grandiose à l'intérieur de moi. Ça ne devrait pourtant pas être possible – n'avais-je déjà pas atteint le seuil maximal de dévotion et d'ardeur que l'on peut nourrir pour un autre être, des mois plus tôt ?

Ça n'est pas humainement possible. Mais je ne suis pas qu'humain, je suis plus que ça… Et ce n'est qu'aujourd'hui que je comprends que la profondeur de mes sentiments pour Eleuia n'a pas fini de s'amplifier et de se creuser une place plus chaleureuse encore.

Sans plus pouvoir résister, je laisse mon regard dévaler ses courbes embellies par une robe près du corps, couleur pourpre. Ce que je vois est sublime : le décolleté est sage, permettant de deviner l'arrondi engageant de sa poitrine ; la jupe enserre à merveille sa taille et son bassin avant de s'évaser au bas de ses cuisses fines ; et le choix de la dentelle pour tissu majoritaire pare la jeune femme de classe et d'éclat.

Ma liée s'approche de nous, marche après marche. Ses doigts accrochent le tissu pour le soulever un peu, et cette manœuvre fait apparaître la coupe fine et gracile de ses chaussures à talons gris clair. Durant sa descente, ses orbes couleur charbon font des allers-retours entre moi et mes compagnons, puis ils s'arrêtent sur ma personne et me détaillent longuement.

Une lueur envoûtante au fond de l'œil, Eleuia esquisse un sourire léger à mon intention, et cela me permet enfin de revenir à moi. Je retrouve l'usage de mes membres, le brouhaha lointain des habitants reprend à mes oreilles, et une rougeur familière réchauffe mes pommettes. Je reprends vie et m'empresse donc de me ruer aux côtés de ma belle lorsqu'elle atteint la dernière marche.

Encore un peu sonné, je mets quelques secondes avant de retrouver ma langue et poursuis ma contemplation rêveuse et extatique. Mais, à l'instant où je trouve le courage et l'audace d'affronter cette beauté ravageuse en lui tendant la main, cette dernière élargit son sourire et place ses doigts chauds dans ma paume.

— Bonsoir, me salue-t-elle dans un souffle.

— Bonsoir, répété-je sur un ton bas et rauque qui la fait tiquer.

— Tu es si surpris que ça ? demande-t-elle, un sourcil arqué.

— Ça va bien au-delà, je suis… émerveillé.

Eleuia bat des cils une fois à l'entente de la ferveur tendre dans ma voix, puis fait un pas de plus vers moi. Sa divine odeur m'enveloppe

et, comme à chaque fois, déclenche un élan de soif et de faim incontrôlable. Je remonte sur son bras, veille à ne pas trop déranger les quelques bracelets qui l'ornent, et laisse ma main parcourir son cou, sa joue, là où son sang palpite plus vite et plus fort à l'instar du mien dans mes veines.

Ma liée cille encore et incline instinctivement sa tête dans ma main afin de prolonger ce contact si doux et si grisant à la fois.

— Tu es… divine, Eleuia, murmuré-je avec ravissement et déférence. Absolument sensationnelle. Je crains que les mots ne suffisent pas pour te rendre justice. Tu les transcendes.

Son expression s'éclaire un peu plus à ces mots, et ses orbes – ses merveilleux orbes – se mettent à briller de la plus incroyable des manières. L'émotion la submerge, elle aussi. Ce que nous vivons en cet instant lui fait éprouver la même joie, le même ébranlement…

Je me penche doucement sur son front et y dépose un baiser lent et profond, tout en caressant la peau satinée de son visage d'ange. Je lâche un autre baiser sur sa joue cette fois, puis passe mon bras autour de sa taille. Je sursaute et écarquille les yeux lorsque ma paume rentre en contact avec sa peau nue, de la naissance de ses hanches jusqu'au sommet de sa nuque. Mon air stupéfait déclenche le rire de ma liée alors que je palpe avec hésitation le décolleté vertigineux de son dos. Bon sang ! En dehors de la ligne de boutons le long de sa colonne vertébrale, elle ne porte pas un gramme de tissu sur le verso de son corps !

— Ça te plaît ? s'enquiert-elle avec malice, tandis que mes doigts réveillent sa chair de poule.

— Je… Je ne sais pas, déclaré-je, perdu dans mes sensations.

Elle retient un frisson au moment où je retrace le chemin de fine dentelle, encore et encore, mais pas la moue déçue qui se peint sur ses traits.

— Je risque de l'aimer un peu trop…

Ma réponse semble la satisfaire. Ses prunelles perdent de leur gravité, et ses propres mains viennent caresser les muscles soudain tendus de mes bras.

— C'est ce que j'espérais entendre.

— Eleuia…

— Calme-toi, Allan, m'interrompt-elle, trop espiègle à mon goût. Respire.

— Si je te demandais d'aller te changer, tu le ferais ? tenté-je en sentant une nouvelle vague d'émotion plus néfaste refaire surface.

— Non.

Je grogne et elle sourit. Mon lien et mes sentiments pour Eleuia me rendent plus intense, plus enclin à la jalousie et à la peur panique de la perdre au profit d'un autre – si ce n'est à la perdre tout court…

J'essaie de me ressaisir, de laisser de côté ce débordement passager, mais me rapprocher toujours plus d'Eleuia, devenir intime et goûter aux délices que me prodigue continuellement sa personne, empire cette situation, cette impulsivité… Cependant, elle ne semble pas rebuter la jeune femme. Au lieu de l'éloigner de moi, l'hybride redresse mon menton et encadre mon visage de ses mains douces, ses yeux dans les miens.

— Détends-toi, Allan. Nous serons seuls, à l'abri de tout autre regard que le tien ou le mien.

Eleuia me décoche un sourire ravissant alors que je me relaxe enfin à ses mots. Effectivement, nous serons en tête-à-tête. Je n'ai pas à m'inquiéter ou à me montrer impulsif.

— Tu as raison, acquiescé-je en me ressaisissant.

— Nous allons donc pouvoir profiter de notre soirée et nous amu… ?

Sa phrase se suspend, ses lèvres se figent sur ce mot incomplet, mais elle n'en a cure : toute son attention est portée sur mon torse, ses prunelles sont rivées sur ma veste et ne s'en détachent plus. Une lueur de nostalgie et d'incrédulité éclot dans son beau regard, tandis qu'un sourire s'épanouit sur mes lèvres.

Son index droit hésite, se tend puis se rétracte à quelques millimètres de la robe claire des pétales. Ses autres doigts se mettent à trembler au moment où elle ose enfin effleurer la fleur souple épinglée à mon vêtement.

— *Cocoxochitl*[16]…, souffle la voix douce et captivée d'Eleuia.

— C'est un dahlia Maya, dis-je simplement tant je suis absorbé par l'expression pure de son visage.

— Où l'as-tu trouvé ? Il n'en pousse pas par ici, surtout en cette période de l'année, s'exclame-t-elle, ses iris ronds remontés dans les miens.

— J'ai reçu un peu d'aide de la part de ton père pour le faire venir jusqu'à nous, répliqué-je avec un sourire de plus en plus large à mesure que l'ébahissement de ma liée s'intensifie.

Une exclamation franchit la barrière de ses lèvres et fige ces dernières en un o halluciné.

— Il te plaît ? vérifié-je avec la même fausse candeur qu'elle plus tôt.

— Bien sûr ! Il est absolument splendide…

Elle ne quitte plus des yeux les pétales blancs, purs, qui s'assombrissent jusqu'à tirer sur le jaune. Le bouton, lui, est d'un rose tendre.

— Petite fille et adolescente, je m'extasiais devant les massifs qui en arboraient. Il y en avait partout à l'intérieur de notre cité. Et de toutes les couleurs aussi, rit-elle sans cesser de toucher le dahlia. Des

mauves, des rouges, des jaunes… Ils embaumaient et coloraient le paysage et nos demeures.

Alors qu'Eleuia se replonge dans ses souvenirs, je veille à ne pas respirer trop fort, à ne pas effectuer de mouvement brusque, de peur que la magie de cet instant ne se rompe. Je bois silencieusement ses paroles, je la dévore amoureusement des yeux et je souris. Débordant d'enthousiasme, je souris comme un bienheureux. Mon cœur exulte de joie pendant qu'elle s'épanche sur ce morceau de sa vie et y voit là un autre signe encourageant.

La donne change entre nous. Ça devient profond et réel pour elle. C'est plus vrai, c'est plus sérieux de jour en jour, et sans s'en rendre compte peut-être, elle me le prouve une nouvelle fois aujourd'hui.

— Vraiment, c'est une chance que tu aies réussi à en faire venir un jusqu'ici. Et dans un aussi bon état, qui plus est ! poursuit la jeune femme sur un ton allègre.

— Je suis heureux de voir qu'il te plaît, réponds-je le plus posément possible tout en faisant un pas en arrière.

Eleuia hausse un sourcil et m'observe reculer jusqu'à l'escalier sans comprendre. Elle me scrute alors que je reste face à elle et ramasse dans mon dos une boîte que j'avais placée là depuis le début.

Le souffle de la brune se coupe lorsque je reviens à elle, un petit colis transparent devant moi, et j'ai l'immense satisfaction de percevoir l'accélération de son rythme cardiaque sous sa membrane fine.

— Parce que ce n'est pas le seul dahlia que j'ai fait importer, terminé-je, mon regard ancré au sien.

J'ouvre la boîte et sors la même variété de fleurs que celle de ma boutonnière. Saisie, Eleuia se focalise sur ce que renferment mes mains, les yeux arrondis par la stupeur. Je m'approche encore et, avec des gestes lents, je porte la fleur à ses cheveux ramassés et la fixe au-dessus de son oreille. M'écartant de quelques centimètres, j'examine le tableau et suis soulagé de constater que les teintes fraîches et claires du végétal s'accordent bien à la splendeur pure des traits de ma liée.

— Je n'ai pas trop mal choisi, on dirait, me complimenté-je, tandis que mon âme sœur passe ses doigts tremblants sur le bouton.

— Allan…

— Un bouquet doit être amené dans tes appartements au cours de la soirée. Cette nuit, quand tu iras te coucher, leur parfum se sera diffusé dans toute la pièce, chuchoté-je près de son lobe.

J'inspire la fragrance qui se dégage d'elle et suis vite transporté par le déploiement olfactif qu'offre une simple fleur sur sa tête. Son odeur naturellement florale est sublimée, accentuée par cet ajout qui me fait l'aimer davantage.

— Tu sens si bon… Le dahlia, c'est vraiment ton odeur, je ne m'étais

pas trompé.

— C'est ce que tu sens chez moi ? Depuis le début ?

— Depuis le premier jour, acquiescé-je en la respirant encore une fois. La meilleure odeur au monde…

Interdite, Eleuia me jauge sans rien dire, mais l'effervescence de ses pensées ne m'échappe pas. Elle adore le cadeau que je viens de lui faire et, comme me l'avait assuré Gillian, elle est profondément touchée par mon geste. La reconnaissance, la félicité, la surprise, l'attendrissement dominent dans le maelström de ses émotions, et chacune d'elles m'atteint en plein cœur.

— Allan, c'est… Je te remercie. C'est tellement attentionné, formule-t-elle avec une vibration touchante dans la voix. Merci infiniment.

Je hoche la tête puis l'incline jusqu'à rencontrer ses lèvres dans un baiser tendre que je fais durer plusieurs secondes. D'abord figée, Eleuia finit par poser les mains sur mes épaules et les serre fort, alors que plus haut, sa bouche s'abandonne à la mienne. Elle se noie dans ma tendresse, elle se délite dans mon amour, elle s'oublie dans mon désir. Tout son corps se relâche, semble vouloir se fondre dans le mien. Je recueille son gémissement de plaisir, suivi de son soupir, et continue mes caresses passionnées sur ses lèvres.

Le courant de chaleur entre nous s'intensifie, notre lien nous relie plus étroitement l'un à l'autre. C'est grisant, exaltant, aussi brûlant que le dos de ma liée lorsque je fais courir mes doigts sur ses vertèbres. Hélas, tous les bons moments ont une fin et celle-ci se matérialise sous le reniflement exagéré d'une personne non loin de là.

Ramenés à la réalité, Eleuia et moi nous séparons et avisons nos amis, le couple d'amoureux qui n'a pas quitté le corridor comme je le croyais.

— Avant que vous alliez plus loin, je voulais vous rappeler qu'une fête est en train de débuter à quelques mètres de là et que vous avez un dîner à honorer de votre côté, déclare Sander en ravalant son rictus grivois. Il faudrait peut-être songer à bouger de ce couloir, maintenant.

Je soupire, mais acquiesce en silence à ses dires. Tout le reste m'était sorti de la tête, je ne peux pas dire le contraire… Bien souvent, plus rien n'existe en dehors de ma liée lorsque je suis avec elle, je n'ai pas d'autre excuse. Mais cette fois, notre batifolage va devoir être reporté.

Avec galanterie, je présente mon bras à ma cavalière, qu'elle saisit bien vite, puis lui adresse un sourire avant de nous diriger vers la salle de réception qui nous a été réservée. Du coin de l'œil, je vois Sander attraper sa compagne par le bras et la mener dans l'autre direction.

— La soirée s'annonce mémorable, lance le berserker avec entrain,

la voix pétillante d'excitation.

Je souris une nouvelle fois, d'accord avec mon ami, puis franchis le seuil avant ma liée.

Chapitre 36

Le repas que les cuisiniers nous ont préparé est succulent. Le vin a du corps et tient en bouche. Et pour mon plus grand bonheur, les discussions entre Eleuia et moi s'enchaînent sans heurt depuis plus d'une heure déjà. Cultivée et enflammée sur bien des polémiques, j'ai eu le droit à une autre facette de ma liée. Elle m'a paru investie, fine dans ses argumentations et excellente conteuse d'histoires aussi. La Maya a beaucoup voyagé, ce qui lui assure mille et une anecdotes à relater, tantôt avec humour, tantôt avec émerveillement. Et tandis qu'elle me détaille les paysages qui ont peuplé ces périples, je la dévore du regard et laisse un sourire d'adulation s'épanouir sur mes lèvres.

Intelligente, courageuse, belle, fougueuse, et sage. Qui aurait pu dire qu'un être aussi incroyable me serait un jour destiné ? Parfois, j'ai encore l'impression que ce n'est pas vrai, que c'est une espèce de songe que je fais et dans lequel je me complais.

Mais dès que ses prunelles couleur nuit plongent dans les miennes, comme c'est le cas maintenant, je me souviens que tout, qu'*elle* est réelle, tangible. Alors mon cœur se gorge d'un trop-plein d'émotions que j'ai fini par cerner. Du désir, de l'émerveillement, de la joie. Et avant tout, de l'amour.

Les iris d'Eleuia me jaugent un instant, brillants d'un éclat interrogateur, mais je me contente de caresser son bras découvert sans dévier d'eux. Un sourire flotte sur sa bouche ronde, et la lueur se transforme en quelque chose de plus doux qui me traverse de part en part.

— Tu as donc visité toutes ces contrées ? vérifié-je quelques secondes plus tard, épaté. Et tu as appris à chaque fois la langue dominante de la région pour te fondre dans le décor ?

— Oui, et avec un grand plaisir, m'assure-t-elle après avoir bu une gorgée de vin. Ces voyages ont nourri ma passion pour les langues. Et comme tu l'as bien relevé, étendre mes connaissances en la matière était indispensable aussi, si je voulais interagir aisément avec le plus grand nombre.

— Saurais-tu me dire combien tu en parles ? demandé-je en souriant à mon tour.

— Une quinzaine je dirais… Enfin, sans compter certaines variantes mayas et aztèques qui ne sont plus parlées aujourd'hui.

— Wow ! Ça aussi, c'est très impressionnant !

Malicieuse, ma liée incline sa tête vers l'avant et baisse le regard

sans se départir de son sourire.

— Ça ne te manque pas parfois ? Tous ces échanges linguistiques plus diversifiés ? l'interrogé-je en précisant ma pensée devant son haussement de sourcils.

— Plusieurs habitants du domaine échangent en espagnol, italien, grec, et même en français. C'est très agréable d'ailleurs… Et puis, j'ai la chance d'avoir mon père pour parler en maya et Gill pour le breton.

— Mais ? reprends-je lorsqu'elle marque une légère pause.

— Mais… j'ai la sensation parfois que nous devenons plus fainéants et que nous nous cantonnons à l'anglais par facilité. C'est vrai que c'est un peu dommage…

— Tu n'as pas assez de compagnons qui parlent les mêmes langues que toi, conclus-je, empathique.

Eleuia hausse une épaule avec un petit sourire contrit. Je médite ses propos et l'expression triste qu'ont pris ses traits et ses prunelles. C'est quelque chose qui lui tient à cœur. Et je peux comprendre pourquoi : les langues représentent des passerelles de son passé, de ses rencontres à travers les âges. Elles ont contribué à forger la femme qu'elle est aujourd'hui, elles font autant partie de son histoire que les membres de sa famille. Son implication et la manière dont elle en parle montrent bien toute l'importance qu'elle leur accorde.

Une idée se met à germer dans mon esprit au fil de mes réflexions. Une idée… qui aurait le mérite d'être concrétisée dans un avenir proche, je pense. Une idée qui pourrait lui faire plaisir. Je me demande si…

Je ne peux toutefois pas la soumettre à ma liée, car celle-ci reprend la parole sur un ton doux et rêveur qui ramène toute mon attention sur elle.

— Je pense que tu as dû remarquer que j'avais une affection particulière pour le breton. Comme Gill.

— C'est le moins que l'on puisse dire, souris-je. Et je m'interroge un peu, d'ailleurs : pourquoi cette langue en particulier, toi qui en connais et en pratiques une bonne quinzaine d'autres ?

— C'est parce qu'elle me rappelle la Bretagne et tout ce que j'y ai vécu, me répond ma liée avec un sourire tendre. J'ai dû y passer les meilleurs moments de mon existence. Les plus sereins et agréables… Je n'y ai connu aucun conflit, aucune guerre. Chaque séjour dans ses différentes régions m'a permis de toucher du doigt un train de vie allègre que je n'ai jamais retrouvé ailleurs. Bien sûr, il y a eu des difficultés, quelques barrières à surmonter, mais au final, j'en tirais toujours plus du positif que du négatif.

Eleuia s'interrompt un instant, ses yeux flamboyants perdus dans quelques souvenirs. Puis sa voix s'élève à nouveau dans la quiétude des lieux :

— C'est une belle langue pour un beau pays, et *vice versa*. J'aime la poésie qu'elle dégage, le rythme et la musicalité différents qu'elle prend selon ses pratiquants. J'aime ses jeux de mots et ses tournures imagées. Ça me parle, ça rend le monde plus… brut, mais abordable en un sens.

Ses prunelles remontent sur moi, qui suis suspendu à ses lèvres, et s'arrêtent dans mon regard.

— Je suis désolée, ça ne doit pas avoir beaucoup de sens ce que je raconte là, déclare-t-elle en rougissant un peu.

— Non, continue ! Ça m'intéresse vraiment ! J'ai envie d'en entendre plus sur le sujet.

Ma liée me sourit avec tendresse puis exauce mon souhait sans plus attendre. Une nouvelle heure passe, durant laquelle elle me décrit la Bretagne, sa culture, son panorama riche, ses habitants. Elle retrace quelques journées qu'elle y a vécu, à l'aide de moult détails qui me ravissent. Elle me brosse le portrait de certains Bretons, humains comme surnaturels, qu'elle y a rencontrés. Et elle s'épanche sur les fêtes, la musique, les danses qui y sont pratiquées. C'est ce qui explique pourquoi, alors qu'elle est en train de me dépeindre les *festoù*[17], elle se lève de table et esquisse des pas de danse précis.

— Dans une suite *plinn*[18], les danseurs sont accrochés aux avant-bras de leurs voisins et tournent ensemble vers la gauche. Ils font des petits sauts à pieds joints comme ceci, puis alternent pied gauche et pied droit pour avancer. C'est la première partie qui s'appelle le *ton simpl*.

Enjouée, Eleuia m'explique ensuite les pas de la partie bal et la manière dont la ronde se sépare en couples mixtes. Elle me montre comment le rythme change à l'intérieur de ce bal, ce qui pousse les danseurs à accélérer d'un pas sauté, puis à décélérer en revenant à une marche tranquille.

— Enfin, le *ton doubl* prend le relais du bal, et accompagnés d'un rythme bien plus soutenu, les couples reprennent leur ronde en tournant dans la même position qu'au départ, termine-t-elle ses explications.

Le sourire aux lèvres, je me lève à mon tour et tente de reproduire les enchaînements qu'elle effectue avec aisance. Nous rions en chœur lorsque je m'avère peu doué pour cet exercice, mais ma compagne m'assure qu'un bon entraînement suffira à me faire intégrer ces danses.

— J'ai eu du mal, moi aussi, au début. Mais j'ai appris que le soutien de bons guides et de personnes bienveillantes permet de surmonter bien des obstacles.

Je hoche la tête et lui souris encore, touché par la ferveur dans ses mots. Ma liée est attachée à toutes ces transmissions et profondément

marquée par l'impact qu'elles ont eu sur sa conception de la vie et des gens. En captant l'émergence de nouveaux souvenirs et réflexions en elle, je découvre pour la première fois la confiance réelle qu'elle nourrit pour le genre humain. Eleuia a foi en l'homme, en cette souche qui nous est commune à tous et qui nous permet d'être indulgents et tournés vers l'autre.

Aux temps où elle n'aurait pas dû être acceptée, parce qu'elle était mate de peau, parce qu'elle était une femme, ou encore parce qu'elle était étrangère à son pays d'accueil, des hommes et des femmes lui ont ouvert leur porte, l'ont tolérée sans hésitation, et ont fait preuve de plus de gentillesse et d'humanité que n'importe qui d'autre. Surnaturels ou simples humains, ces gens ont choisi de se tourner vers elle et de lui tendre la main.

Et cette leçon de vie s'est répétée plus d'une fois, pour son plus grand bonheur et sa plus grande gratitude.

— À quoi penses-tu ? s'enquiert-elle au bout de quelques secondes silencieuses.

— Je me disais…

… que tu es une femme remarquable. Et que tomber amoureux de toi est la meilleure chose qui pouvait m'arriver.

Je retiens un soupir. Je meurs d'envie de le lui dire, mais même si nous avons fait des progrès énormes ces derniers temps – et encore plus ces dernières minutes –, je pressens que cette déclaration ne passera pas encore. Je dois aller à son rythme et non pas au mien, sinon je suis sûr de la perdre.

— … que j'aurais aimé connaître quelques-unes de ces soirées, complété-je à la place. Enfin, je n'aurais peut-être pas apprécié de danser le menuet ou le quadrille.

Je plisse exagérément le nez comme pour faire une grimace de dégoût, et suis récompensé par un nouvel éclat de rire.

— Oui, je peux comprendre ! Ce ne sont pas des danses faciles. Elles sont très strictes et assez ennuyantes en plus de cela. Celles datant du Moyen-Âge étaient plus vives et enjouées. On tournait, claquait dans nos mains, se souriait, se donnait le bras… C'était chaleureux. Mon frère en était féru.

— Il aimait danser ?

— Beaucoup, confirme Eleuia avec un large sourire. Il était excellent danseur même. De nos danses traditionnelles à celles des autres cultures qu'il a pu découvrir, il s'essayait à tout et réussissait avec brio. C'est lui qui a fait figure de maître à danser pour moi, et par la suite j'ai transmis son savoir à nos plus jeunes frères et sœurs avec son concours. Il corrigeait tout ce qui n'allait pas, s'exclame-t-elle avec effusion, happée par ces temps anciens. Il ne cessait aussi de comparer les styles, les pas, les démarches… Il adorait ça !

L'amusement et la mélancolie se disputent la place principale dans son regard. Les images dans sa tête se multiplient, deviennent plus vivaces, au point de me faire découvrir avec clarté le visage de ce frère qu'elle chérit tant. Les yeux marron de Necahual, un nez plus empâté que la moyenne, des cheveux noirs et une forme de visage douce et ovale, bien que marqué par quelques traits plus virils… Eleuia et son frère se ressemblent, mis l'un à côté de l'autre il est impossible de ne pas voir le lien de parenté.

Et c'est accompagné de ce portrait que je continue d'écouter les anecdotes de ma liée.

— Il était aussi un sacré farceur, me confie-t-elle encore, une lueur nouvelle dans les yeux. Il savait s'amuser et encore plus nous rendre chèvre. Un jour, alors qu'il m'enseignait les rudiments d'une danse, il m'a fait faire tout et n'importe quoi ! Des sauts à pieds joints, des bonds sur place, des ronds de bras improbables, des mouvements de tête… et il était si sérieux au moment de me donner toutes ces indications ridicules que je n'y ai vu que du feu pendant un long moment. Quand j'ai fini par comprendre son jeu, je l'ai poursuivi en lui criant dessus, lui jurant que je me vengerais, et lui, il riait et riait encore…

La flamme attrayante dans ses prunelles s'éteint aussi brusquement que sa voix. Soudain, seule la mélancolie brille en elle, affaisse ses traits et tourmente son esprit. Une tristesse sourde circule d'elle à moi à travers notre lien. Ses souvenirs se font moins joyeux et entreprenants, leurs scènes prennent une tournure tragique et macabre qui file à une vitesse folle sous son crâne. Le noir, le feu, du sang, des cris d'agonie et des terres ravagées. Puis Eleuia, couverte de sang qui se détache dans l'horizon… elle n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Avec lenteur, je la ramène à notre table et la fais asseoir sur sa chaise, pour qu'elle puisse se ressaisir et s'éloigner de ses pensées noires. Lorsque ma liée relève enfin son beau minois dévasté vers moi, je caresse sa taille en des gestes doux et lents, et murmure simplement, pour faire céder un autre de ses barrages :

— Il te manque.

— Plus que tu ne peux l'imaginer…

— Comment s'appelait-il ?

— Yaotl, finit-elle par répondre au bout de longues secondes douloureuses. C'était mon aîné, celui de toute la fratrie même… Il était incroyable. Mon modèle.

Sa voix est à peine audible, ses mots sont soufflés très bas, mais l'émotion qu'ils contiennent me percute plus efficacement qu'un cri porté hors du cœur.

Un rictus, qui n'atteint pas ses yeux, remonte les commissures de ses lèvres au moment où elle me dévoile le reste de son âme.

— Ce qu'il faisait avec son corps dans la danse, il le réutilisait au combat. Il était le guerrier le plus furtif et agile que j'ai jamais rencontré. Nos ennemis ne le voyaient pas venir : il se glissait au plus près de leurs rangs avant de leur porter le coup de grâce. Il était doué, vraiment doué… Jusqu'au jour où il est tombé sur plus rusé que lui.

— Eleuia…

— J'ai eu beau me précipiter sur lui quelques secondes après, je n'ai rien pu faire, poursuit-elle sans m'écouter. Le coup était fatal, la régénération impossible. Une poignée de secondes supplémentaires, pendant lesquelles il se vidait de son sang, a suffi à venir à bout du meilleur guerrier et du meilleur frère qui soit.

Sa respiration est plus courte, ses orbes de nuit étincellent plus que de raison, mais je ne vois aucune larme couler sur ses joues. La guerrière qu'elle est se contient, ne souhaite pas se laisser aller à l'émotion qui la submerge. Elle lutte et souffre tout à la fois, et la vibration ténue de notre lien se consume de douleur. Cette souffrance est ancrée en Eleuia, et à présent elle s'arrime à moi et réveille une sensation similaire que je me dois de lui partager à mon tour.

Un courant passe entre nous. Eleuia redresse ses prunelles interrogatrices dans les miennes en ressentant ce flux. J'embrasse sa joue avec délicatesse, décidé à aller au bout de mon idée, puis la caresse du pouce avant de me lancer.

— Ma mère adorait la nuit et les étoiles. Les soirs où j'avais du mal à m'endormir, elle me prenait avec elle et nous menait jusqu'à une large fenêtre dans le salon. Et installé confortablement sur ses genoux, elle me parlait des étoiles et m'incitait à les regarder briller dans le ciel. Elle me racontait quelques contes qui sortaient tout droit de son imagination, et parfois elle s'épanchait plus sur des faits concrets concernant ces corps célestes. Je ne me rappelle pas de ses discours avec précision, mais je n'oublierai jamais sa voix. Douce, tendre… passionnée. C'est l'élément de ma mère dont je me souviens le mieux. Plus encore que son odeur ou la forme de son visage. Sa voix m'a bercé dans ma jeune enfance et elle a continué à m'accompagner tous les jours depuis sa disparition.

Je reporte mon attention sur l'instant présent et m'aperçois en un coup d'œil que la physionomie d'Eleuia a encore changé. Elle a remonté ses mains près de mon visage, son front s'est plissé sur une barre d'inquiétude, et ses orbes sombres se sont eux aussi étrécis sous le coup de sa préoccupation à mon endroit. Comme moi plus tôt.

Je tente un sourire rassurant sur mon visage, sauf que le froncement de ses sourcils persiste. Je me remets vite les idées en place et reprends la parole.

— J'avais quatre ans lorsque ma mère et mon père sont morts. À partir de ce moment-là, ce que j'aimais le plus en eux, à savoir la voix

de ma mère et le rire de mon père, n'a plus jamais résonné en dehors de ma mémoire. À l'inverse de toi, je n'ai pas vécu suffisamment de choses avec eux pour appréhender la moitié de ta peine… Mais cette dernière existe bel et bien. Et là, tout de suite, elle fait écho à celle que tu ressens.

Le voile de chagrin et de douleur revient opacifier le regard de ma liée.

— Mes parents me manquent. Ils m'ont manqué durant les plus grandes étapes de ma vie. C'étaient de bonnes personnes, des gens simples qui désiraient mener une vie paisible pour pouvoir y élever leur fils sereinement.

Je m'interromps à nouveau, plongé dans mes souvenirs flous et mes sensations à vif.

— Mes parents me manquent plus souvent que je ne suis prêt à l'admettre… Comme toi pour tes frères et sœurs. Je ne sais pas quoi penser du sens à donner à leur disparition… Comme toi pour tes frères et sœurs.

— Allan…, fait-elle d'une voix plus chevrotante.

— Le deuil est une affaire complexe qui n'a pas de date d'expiration prédéfinie. C'est un mal délicat, parce qu'avec le temps qui passe, il revient par vagues, par à-coups difficiles à gérer. Et lorsque la culpabilité ou encore la colère le dirige, la souffrance est accrue. Et devient intolérable.

Les traits de ma liée se referment, ravagés par une douleur mal contenue, tandis qu'elle me murmure de m'arrêter là. Mon cœur saigne de la voir aussi mal en point et de deviner ses nouveaux sanglots et larmes refoulés. Eleuia est une battante, et aussi éprouvants que soient ses sentiments en ce moment, elle ne se laissera pas aller. C'est ce que je lui chuchote en réduisant totalement l'espace entre nous, ma main sous son menton pour lui redresser la tête.

— Mais si un jour, tu as besoin de parler d'eux, ajouté-je avec douceur, tu sauras où me trouver. Je suis là pour toi, Eleuia. Je suis ton lié, ton ami, ton apprenti, ton amant, je peux aussi être ton confident.

La jeune femme resserre sa prise sur mes épaules, baisse la tête et expire un souffle tremblotant qui échoue dans mon cou.

— Tu peux continuer à me faire confiance, susurré-je encore. Je ne te trahirai jamais.

— Je sais, lâche-t-elle, les paupières baissées sur son regard torturé.

J'embrasse profondément sa tempe.

— Merci de partager avec moi des pans de ton histoire…

La guerrière se dégage de mon cou et affronte mes prunelles claires et remplies d'émotion. Les siennes me scrutent, fouillent comme bien souvent mon âme qui lui est entièrement dévouée, puis elle guide sa

bouche jusqu'à mes lèvres.

— Non…, souffle ma liée à un centimètre. Merci à toi.

Son ton fervent se meurt à l'instant où nos bouches se rejoignent. Le baiser que nous échangeons alors est aussi explosif et électrisant que d'habitude, mais une connexion nouvelle, quelque chose de plus profond s'établit dans cette étreinte. Une connexion qui vient d'Eleuia, qui prend racine dans sa chaleur, dans le feu qui la consume de l'intérieur, dans son être tout entier… et peut-être aussi dans ses sentiments naissants à mon endroit.

Chapitre 37

— Hum… Pardon de vous déranger !

La voix gênée de Sander retentit dans mon dos, ce qui m'oblige à me détacher des lèvres d'Eleuia. Le berserker se tient dans l'embrasure, l'air vraiment désolé de nous couper dans ce moment d'intimité. Je pousse un soupir tout en m'écartant de ma liée. Au vu de la sincérité sur ses traits, j'envisagerais presque de lui pardonner son intrusion fortuite au pire moment qui soit. Presque…

— Qu'est-ce que tu fais là, Sander ? lui demandé-je, une fois remis debout.

— Les autres ont insisté pour que je vienne vous proposer de boire un coup avec nous, à côté. On aimerait trinquer tous ensemble à notre future victoire.

Je ne réponds pas tout de suite. J'ai encore du mal à bien comprendre cette tradition qui veut que des combattants fassent la fête avant une guerre. Je veux bien qu'ils aient besoin de se donner un peu de baume au cœur, mais tout de même… C'est assez particulier, en soi !

— Tu voudrais y aller ? fais-je en me tournant vers Eleuia. On pourrait revenir terminer notre repas après.

— Pourquoi pas ? acquiesce-t-elle avec un petit sourire. Je suppose que nous ne pouvons pas négliger cette coutume…

— Tu m'ôtes les mots de la bouche, Ele ! s'exclame notre ami avec un clin d'œil. Allez, venez ! Un verre et ensuite, vous serez libres comme l'air.

Je lève les yeux au ciel, amusé par l'état un peu pompette de mon meilleur ami, puis tends la main à la belle brune pour l'escorter jusqu'à la sortie. Laissant Sander nous passer devant, je pivote vers Eleuia.

— Tu es sûre de vouloir y aller ? vérifié-je une nouvelle fois, préoccupé. Les autres risquent de comprendre que nous étions…

— Ce n'est pas grave, assure-t-elle. Ne t'en fais pas.

— Mais je croyais que…

Je ne vais pas au bout de ma pensée, car déjà Sander annonce notre arrivée à la quinzaine de personnes présentes dans le réfectoire.

— Hé ! Ça fait plaisir de vous voir ! nous accueille Reun en levant la bière qu'il a en main.

— Vous êtes plus beaux que nous ! Vos tenues sont magnifiques, s'extasie Darcy avec un sifflement appréciateur.

— Qu'est-ce que vous buvez ? nous lance en même temps mon

mentor.

Nous lui répondons une bière, comme les autres. Il nous la sert et lève bien haut son propre breuvage pour trinquer.

— À notre réussite ! À la guerre que nous allons gagner !

Les convives approuvent et crient les mêmes phrases à sa suite, survoltés.

— Et à notre avenir plus heureux, conclut le géant avec un coup d'œil tendre pour Gillian, non loin de lui.

La sorcière sourit et rosit en même temps, puis elle entrechoque son verre aux nôtres. Mon regard parcourt l'assemblée, s'attarde sur les différentes personnes qui rient ou discutent à grand renfort de gestes du bras. J'entends des bribes de conversations à droite et à gauche, les vagues jurons en espagnol de Joris, ainsi que l'éclat de rire profond d'Elias. La bonne humeur est au rendez-vous, tout le monde semble apprécier et profiter de ce temps d'accalmie. Darcy et Trent vont même jusqu'à monter le son de la musique pop qui se déverse depuis les enceintes, puis se mettent à danser au milieu de la pièce. Nous les applaudissons et les encourageons gaiement, sans arrêter de siroter nos boissons.

Au bout de quelques minutes, je reporte mon attention sur Eleuia, à quelques pas de moi, et échange un sourire avec elle lorsque ses prunelles fauves s'ancrent aux miennes. Elle paraît heureuse et détendue, l'air de passer une bonne soirée aussi, ce qui accentue mon sourire. Le pétillement de ses yeux fait plaisir à voir, il met encore plus en valeur leur teinte. Mais très vite, un nouvel éclat s'allume dans ses orbes et semble gagner en intensité à mesure que nous nous observons. Il m'interpelle, me retient captif de sa puissance… Et il finit par m'avaler tout entier au moment où ma liée franchit la distance qui nous sépare et plonge ses lèvres sur les miennes.

Leur goût et leur contact souple s'éternisent délicieusement, m'envoient dans cette bulle de chaleur et d'extase qu'Eleuia est la seule à déclencher. Je pars très haut, la réalité s'échappe, loin de ma portée. Son corps ramené contre moi, moulé à mon torse et retenu par les battements rapides de mon cœur, est l'une des sensations suprêmes que mon âme sœur me fait vivre.

Mais en ouvrant vaguement les yeux, la lumière et les sons alentour me frappent en un instant, et me rappellent aussi sec que l'on se trouve dans le réfectoire, entouré de gens… et que notre laisser-aller a sans doute attiré quelques regards.

— Eleuia, soufflé-je tout près de sa bouche. On devrait peut-être se séparer… Nous ne sommes pas seuls.

— Aucune importance, réplique-t-elle sans cesser de m'embrasser.

— Mais… on nous regarde, l'avertis-je encore, troublé par son attitude.

Je n'exagère pas : tous nos amis nous observent, mi-curieux, mi-surpris.

Ses orbes de feu plongent dans les miens, perplexes.

— Encore une fois, ça importe peu, répète ma liée sur un ton appuyé.

Cette fois, le choc est total. J'éloigne ma tête de la sienne pour la dévisager plus franchement. C'est insensé. Où est passé son désir de nous voir tenir une relation secrète et « légère et marrante » ? Qu'est-il arrivé à sa volonté de ne pas ébruiter ce qui se passe entre nous ?

Mon incompréhension doit se lire sur ma face, car la jeune femme passe ses paumes sur mes joues, et ancre un regard sérieux et légèrement agacé dans mes iris écarquillés.

— Je n'en ai rien à faire, Allan. Je sais ce que je t'ai dit avant mon départ, je me souviens de notre arrangement… Mais il ne compte pas, il n'a aucune valeur à mes yeux, là, maintenant. Tout ce que je veux, c'est être proche de toi.

— Même si ça inclut plusieurs œillades constantes braquées sur nous ?

— Même si ça inclut cela, confirme-t-elle avec un hochement de tête sûr.

— Pourquoi ?

Je ne peux m'empêcher de lui poser la question. De tenter de comprendre ce qui la pousse à changer d'avis si subitement.

— Parce que c'est ce que je veux. Ce dont j'ai besoin, répond-elle sans hésitation.

Une pointe de vulnérabilité inédite entame cependant un peu sa voix claire et son regard franc. Alors je comprends, le fond de ses pensées s'impose à moi au moment où elle décide de s'ouvrir assez pour. C'est inhabituel pour elle. Il n'y a jamais eu de précédent dans son existence. Eleuia découvre pour la première fois ce que cela implique de vouloir garder un partenaire, de vouloir partager plus qu'une étreinte avec… D'apprendre à être en phase avec lui. À désirer une part plus conséquente de sa personne, de son âme.

Un large sourire, empli de fierté et de tendresse, éclot sur mes lèvres. Le cœur d'Eleuia pulse plus vite et achemine son sang dans sa gorge délicate, mais je suis bien trop obnubilé par sa prise de conscience pour m'attarder sur ma soif qui s'éveille.

Agrippé à sa taille fine, je dépose plusieurs baisers fougueux sur son visage. Ses mains s'accrochent à moi, autant pour garder l'équilibre que pour intensifier encore et toujours notre contact. De vagues sifflets et clameurs s'élèvent autour de nous, mais je n'en ai cure.

L'espoir gonfle en moi, il irradie aussi fort que le soleil d'un jour d'été. D'un seul coup, il surpasse la chaleur grisante du lien qui m'unit à Eleuia. Et c'est si fort que mon allégresse redouble. Je replonge sur

elle, lui donne un baiser qui nous étourdit l'un comme l'autre, et alimente notre lien de mon exultation pour la lui transmettre. Ma liée la sent, elle gémit contre mes lèvres au moment où je souris sur les siennes et l'attire toujours plus près.

Mon amour se mêle à mon désir, et l'envie d'elle me reprend et fait circuler son pouvoir envoûtant dans nos sangs en ébullition. Tout s'emballe à nouveau, devient plus brusque et plus urgent, jusqu'à ce que…

— Vous n'allez tout de même pas nous rejouer la scène de l'escalier ? Non parce que là, primo il y a déjà plus de témoins, et deuzio vous risquez de déraper complètement cette fois…

La voix forte de Sander dans mon dos m'oblige à me retourner. Le berserker est accompagné de Gillian, qui arbore un sourire un peu contrit, et il nous adresse un regard à mi-chemin entre la moquerie et l'avertissement. Rappelés à l'ordre, Eleuia et moi nous détachons et laissons une distance plus sage entre nous, tandis que de nouveaux sifflements se font entendre.

— Il fait chaud tout à coup, vous ne trouvez pas ?

Sur ces mots, Darcy s'évente exagérément, ce qui déclenche l'hilarité des autres.

— On ne savait pas que c'était ce genre de rendez-vous que vous viviez, ce soir, nous nargue Reun à son tour.

— Fermez-la, bougonne Eleuia, le rose aux joues tout en les affrontant du regard.

— Oui, soyons sympas ! On est en train de lui casser son coup, là, rebondit Joris, une moue narquoise sur la bouche.

La guerrière réplique en lui balançant un tire-bouchon, qu'il esquive avec adresse. J'attire derechef la jeune femme contre moi et baise le sommet de son crâne pour la calmer. Les autres rigolent encore, mais décident bien vite de ne pas nous chambrer plus et de passer à autre chose. Ils se plongent dans une nouvelle conversation, comme si de rien n'était, mais je remarque néanmoins quelques traces de jubilation persistantes dans leurs expressions. Ils paraissent surtout contents pour nous, et ce constat fait chaud au cœur. Presque autant que la manière qu'a eue Eleuia de nous assumer au grand jour.

Une nouvelle heure s'écoule en compagnie de nos acolytes, où nous les écoutons plus que nous participons réellement à leurs échanges. Le torse plaqué contre le dos de ma liée, je garde mes bras autour de son corps chaud et me délecte de notre proximité. Eleuia a l'air elle aussi de savourer cette position : ses doigts longent mes bras en de légères caresses. Néanmoins, la tendresse cède petit à petit la place à quelque chose de plus impérieux au fil des minutes. La présence de nos amis nous pèse et un simple échange de regards nous suffit pour comprendre que la soirée est terminée pour nous. Il est temps de nous

retrouver, seuls, mais pas non plus dans la salle de réception que nous avons désertée. L'œillade soudain plus fiévreuse d'Eleuia est en accord avec mes désirs : retour à la case chambre à coucher pour nous. Et sans plus attendre…

Nous prenons donc congé de nos compagnons, puis nous dirigeons vers les escaliers, sous leurs remarques grivoises. Pas dupes pour un sou, ils ont très bien compris ce qui nous poussait à quitter cette fête. Ma liée et moi n'en tenons pas compte, nos pensées sont déjà toutes tournées ailleurs. Arrivés à mon étage, je ne me retiens plus et me jette sur elle comme un affamé. Je n'arrive plus à être patient.

Je la dévore avec bestialité et ses gestes répondent sans hésiter à mon empressement. Nos bouches, brutales, ne se quittent plus, elles se réclament sans commune mesure. Alors, j'écoute ses soupirs, lui donne toute ma fébrilité dans ce baiser… et commence à défaire les boutons à l'arrière de sa robe.

Un à un, ils sautent, relâchent leur étau sur les seins et la cage thoracique de ma belle brune. Ils laissent nue la peau si souple et si douce de son dos, que je me hâte de caresser, de palper, de griffer. Eleuia geint, accrochée à mes épaules telle une forcenée ; elle se projette contre moi, refuse de voir un centimètre nous séparer. L'euphorie est là, invitée de notre sauvagerie commune.

— Retourne-toi. Je dois t'enlever cette robe.

La femme de feu s'exécute, des frissons d'impatience dévalant son échine à mesure que je la découvre. Le vêtement rejoint le sol en pierre, suivi par ma chemise et mon pantalon. Un soupir d'exaltation franchit mes lèvres dès que nos peaux en fusion se retrouvent enfin. Nos baisers enflammés reprennent, notre besoin de nous toucher accélère nos battements de cœur, nos bruits de succion et de plaisir emplissent l'espace autour de nous.

La folie reprend ses droits, le tumulte de notre relation s'élève, telle une vague, puis s'abat avec rage sur nous. Tout n'est que déraison et emportement soudain. Et tandis que je nous fais glisser contre le mur, ma bouche possédant la sienne, mon sexe à un mouvement de s'enfoncer en elle, je m'imprègne de cette fièvre aliénante et espère ne pas y perdre plus que la tête.

Chapitre 38

— N'oublie pas ce que je t'ai dit : en breton, l'élément le plus important ou l'information nouvelle de ta phrase doit la débuter. Puis la particule verbale, le verbe conjugué – généralement à l'impératif/troisième personne du singulier – et le reste. Vas-y, maintenant Allan, m'incite Gillian, ses mains placées bien à plat sur ses genoux.

Assis en tailleur en face de mon mentor, je rassemble les quelques mots qui me sont nécessaires pour cet exercice, j'inspire, puis me lance comme elle le souhaite.

— *Allan eo ma anv. Ganet on bet e Willow Creek. Ha pemp ploaz warn ugent on*[19].

— C'est bien, approuve la sorcière avec un sourire. Prêt à essayer de répondre à quelques questions maintenant ?

— On peut essayer, oui…, acquiescé-je timidement.

— Réponds bien à l'élément interrogatif de la question en premier, puis réapproprie-toi le reste de la formulation.

— En conjuguant le verbe à la première personne, complété-je avec un hochement de tête entendu.

—*Gant piv ez peus desket brezhoneg* [20]*?*

— *Gant Gillian… em eus desket brezhoneg,* déclaré-je lentement, le temps pour moi de traduire les mots dans ma tête.

— Formidable ! C'est très bien. Une question plus difficile maintenant : *Piv zo da stummer muiañ karet etre Sander ha Gillian*[21]*?*

Je bats des cils, confus.

— Je ne vois pas bien comment répondre, là…

— Parce que la réponse n'est pas assez évidente à tes yeux ? me demande la blonde, avec un clin d'œil joueur.

— Non, ce n'est pas ça, répliqué-je en réfrénant un sourire amusé. Je sais que je dois répondre par le prénom en premier, mais après… je suis perdu. Je sens qu'il y a un piège.

— En quelque sorte. Nous n'avons pas encore vu les possessifs comme « mon, ton », *et cætera*, sourit mon interlocutrice. Mais ils ne sont pas très difficiles à retenir, rassure-toi. Ici, remplace juste le « *da* » par « *ma* » et lance-toi.

— *Gillian zo ma… stummer muiañ karet etre Sander ha Gillian*[22], fais-je donc, ce qui déclenche le rictus fier de la sorcière.

—*Evel just!*

Je m'esclaffe. Gillian rebondit ensuite sur les autres possessifs et je m'efforce de les mémoriser eux aussi, comme le reste des mots et expressions qu'elle m'a enseignés. De nouvelles minutes s'écoulent

ainsi, elle me transmettant avec patience et lenteur ses leçons ondulant sur sa langue, et moi qui répète ce qu'elle me dit.

Sander nous rejoint alors au milieu de ce cours improvisé et passe ses énormes bras autour de la taille de la jeune femme, qui se met à rosir, mais sans le rejeter. L'homme-montagne, après avoir déposé un baiser dans sa chevelure tressée, s'enquiert du contenu de notre leçon du jour. Il me faut une petite poignée de secondes pour lui répondre, car durant ce laps de temps ma bouche reste figée dans un sourire immense et satisfait. Voilà trois semaines que la soirée a eu lieu et où Gillian a fait un grand pas en avant pour Sander et leur relation. Depuis, le couple s'affirme et se montre au grand jour. Ils sont métamorphosés, plus en phase et heureux ainsi. Je ne me lasse pas de voir leur bonheur.

Mon air goguenard n'échappe pas au berserker. Ses prunelles d'un bleu limpide brillent alors que ses membres se resserrent affectueusement sur le corps de sa… compagne.

Ses lèvres s'approchent du visage de sa bien-aimée, mais la réserve légendaire de cette dernière reprend le dessus et la pousse à tourner la tête pour lui présenter sa joue plutôt que sa bouche. Sander ricane devant ses pommettes colorées, puis embrasse la zone de peau qu'elle lui concède. Ses doigts se déplient, ouverts, paume vers le ciel, comme une invite qu'il lui laisse décider d'accepter ou non. Et pendant que je babille sur les premiers points que nous avons déjà évoqués, Gillian et moi, je vois la main fine de cette dernière se saisir des doigts calleux et se refermer dessus.

Je réprime un sourire en même temps que le Norvégien, puis reporte l'attention générale sur la langue bretonne.

— Alors… quelles sont les autres choses que je dois connaître pour parler couramment breton ?

Mon interrogation relance l'entrain collectif. L'un après l'autre, les deux êtres surnaturels m'abreuvent d'explications et de conseils en tout genre. Conjugaison, grammaire, déclinaisons des adverbes… le temps file à nouveau, ma gorge fait vibrer les syllabes instruites à tout va et mon cerveau emmagasine scrupuleusement toutes les informations.

— Et en ce qui concerne… ma première demande, ma première question, relancé-je entre deux interventions avisées de mes formateurs, tout en me tournant vers Gillian, tu pourrais m'expliquer ? Me décomposer la phrase ? Pour que je la comprenne bien.

Mon amie esquisse un tendre sourire à mon évocation, se rappelant la façon dont j'ai initié ce cours. La raison qui m'a poussé à solliciter cette belle Anglaise, adoptée au dix-neuvième siècle par un village breton entier. L'élément crucial, l'envie obsédante qui me trotte dans la tête depuis des semaines et que je veux réaliser très bientôt grâce à

son aide.

— C'est vrai que cette formulation est spéciale. En fait, il y a plusieurs manières de former cette phrase, comme tant d'autres en breton d'ailleurs. Là, je t'en ai donné une, celle que j'affectionne le plus ou que je trouve plus plaisante à dire. Plus naturelle presque.

— En quoi celle que tu m'as proposée est spéciale ? l'interrogé-je, les sourcils un peu froncés.

— Eh bien, elle met principalement en avant l'interlocuteur, le destinataire du message. C'est lui – ou elle – l'élément le plus important dedans. À l'inverse de ce que l'on trouve en anglais, en allemand ou encore en français. La structure rappelle l'espagnol et l'italien, pour le coup.

— Gilly, ne t'égare pas plus et réponds enfin à la question d'Allan, intervient le géant près d'elle, les yeux levés au ciel.

L'interpellée lui donne un coup de coude et lui décoche une grimace. Railleur, Sander rit et lie davantage ses doigts aux siens.

— Donc, s'exclame la blonde, à la fois vexée et désabusée par l'intervention de son voisin, le « *da* » de la phrase désigne la…

— Tiens, il y a une leçon aujourd'hui ?

D'un même bond de surprise, nous nous retournons vers la silhouette d'Eleuia. Un sourire au coin des lèvres, cette dernière s'avance tranquillement jusqu'à nous, l'air curieuse.

— Ça doit être assez passionnant vu qu'aucun de vous ne m'a entendue arriver, ajoute l'hybride.

La sorcière est la première à réagir et je ne retiens pas un discret soupir de soulagement en écoutant ses excuses.

— Oui, nous étions un peu trop absorbés par mon discours édifiant sur les différents types de méditation.

Elle prononce ces mots sur un ton badin, presque taquin, et hausse une de ses épaules dans le même temps. Le rire de ma liée s'élève alors qu'elle rejoint le pied de la colonne de pierre que nous occupons. Je me lève et m'approche d'elle.

— Salut, murmuré-je d'une voix basse.

— Salut, fait-elle à son tour.

Nos lèvres s'ourlent du même sourire et nos prunelles dévalent sur le corps de l'autre avec la même intensité.

— Tu es parti tôt, ce matin.

Une bulle d'allégresse éclate dans ma gorge alors que la guerrière déclame cette phrase avec autant de surprise que de déception. Elle aurait voulu que je reste plus longtemps. Mon sourire s'élargit.

Ces trois dernières semaines n'ont pas juste été bénéfiques à l'idylle de mes meilleurs amis ; elles ont aussi permis à ce que certaines évolutions s'établissent dans notre relation, à ma liée et moi. Nos confessions mutuelles lors de notre dîner ont remodelé notre

attachement. Cette soirée a su changer la donne, car à peine nous étions-nous séparés, comblés et heureux, pour reprendre notre souffle, que la jeune femme m'avait demandé de passer la nuit avec elle dans sa chambre pour la toute première fois. Depuis, toutes les autres nuits ont été similaires : nous nous retrouvons soit dans sa chambre, soit dans la mienne, sans plus pouvoir retenir notre désir constant d'être ensemble.

Et pour mon plus grand bonheur, chaque étreinte passionnée se conclut toujours par des discussions, un partage tout aussi intime sur nos vies, notre passé, nos valeurs… Ça s'est fait par petites touches ; si progressivement que la différence ne saute pas encore aux yeux de mon âme sœur. C'est devenu naturel, évident pour l'un comme pour l'autre que notre relation ne s'en tient plus qu'à l'aspect charnel. Il me semble bien loin le compromis obscur que m'avait offert Eleuia après notre première nuit à deux !

Aujourd'hui, je touche enfin du doigt la connexion, la liaison que j'ai toujours espérée pour elle et moi. Je la goûte sur ma langue, en palpe ses contours même. Il ne manque plus grand-chose pour qu'elle se concrétise, désormais.

— Je suis désolé, j'aurais aimé rester, tu le sais, reprends-je à l'intention de la belle brune qui ne me quitte pas du regard. Je devais voir Gill pour ce petit… cours.

Eleuia esquisse une moue dubitative, ce qui fait ressortir sa bouche ronde et tentatrice. Une flamme de désir s'éveille dans mon bas-ventre lorsque je revois cette même bouche glisser avec gourmandise sur mon torse, mes côtes, mon ventre… Le grognement que j'avais émis alors, remonte et menace de jaillir de ma gorge serrée.

Le cœur battant un peu plus vite, je me penche vers l'oreille de la vampire, hume l'odeur capiteuse qu'elle dégage avant de lui chuchoter :

— Je te promets que je ne partirai pas demain matin. Je ne commettrai pas deux fois la même erreur.

— Tu pourrais le regretter cette fois encore, oui. Je n'avais qu'un drap fin pour me recouvrir ce matin. Tu aurais pu me l'arracher comme mes vêtements la veille au soir… Vêtements parfaitement irrécupérables au demeurant : tu n'as pas mesuré ta force.

Sa voix adopte un timbre cajoleur, emplie d'une passion dévorante que je ressens moi aussi. Ses ondulations sont basses et rauques, comme lorsqu'elle m'a supplié de la prendre plus vite sur mon lit. Mes neurones grillent, surchauffent, et il me faut me faire violence pour ne pas gémir ou la plaquer sur la roche dure et la ravager.

Mon regard doit me trahir cependant, car un frisson incontrôlable saisit le corps sensuel de ma liée. Un nouveau pas en avant colle mon entrejambe bandé à elle, mais je suis vite rappelé à l'ordre.

— Hé oh ! Vous n'êtes pas seuls !

L'avertissement de Sander me fait soupirer et lever les yeux au ciel à la fois. Eleuia, elle, m'adresse un sourire suffisant. Mais ses yeux ne me trompent pas : sa petite joute verbale et mes réactions ne la laissent pas indifférente. Bien au contraire. Elle aussi doit se retenir de ne pas me sauter dessus devant témoins.

Avec un nouveau soupir de dépit, je pose mes lèvres sur sa joue durant une longue seconde, ce qui fait affluer un peu plus de sang sous cette dernière. La chaleur envahit le visage angélique de la Maya alors que je me recule prudemment.

— Tu nous cherchais ? l'interrogé-je alors, pour reprendre contenance et reléguer dans un coin de mon esprit mes envies folles.

— Oui. Il y a du nouveau, annonce-t-elle d'un ton beaucoup plus sérieux.

Mes amis se redressent à leur tour, alertes et attentifs à ce qui va suivre.

— Ça concerne le mouvement des troupes de Jarlath ? vérifie le géant, sourcils froncés et visage fermé, concentré.

— Le groupe de Gale a déniché un repère lors d'une patrouille dans le secteur ouest de la ville. Elle et ses hommes sont restés dans les environs pour y détecter une potentielle activité et ils n'ont pas été déçus. Moins de deux heures plus tard, dix recrues en sortaient. Elles sont parties dans trois voitures différentes. Gale a envoyé cinq hommes en filature, mais ils n'ont pas encore donné de nouvelles.

— C'est inquiétant ? s'enquiert Gillian, la bouche crispée dans une grimace de nervosité.

— Pas forcément, non. Ils ont fourni l'itinéraire global que prenaient les voitures avant que ce soit le silence radio. D'après ce que l'on sait, ils se dirigent vers le *Lacey V. Murrow Bridge,* il n'y a pas grand-chose là-bas. Ils rappelleront sans doute une fois arrivés à destination, tempère la combattante. Gale est du même avis que moi, il n'y a pas raison de s'angoisser.

— Pas encore, souffle le berserker, tendu comme un arc.

Eleuia ne fait aucun commentaire, mais le coup d'œil qu'elle lui jette parle pour elle. La guerrière n'est pas inquiète, ce que je peux comprendre. La route jusqu'à ce pont peut être longue, tant qu'ils ne l'ont pas faite et n'ont pas en plus traversé ce dernier, ils ne peuvent pas savoir où ils vont précisément. Qui plus est, *Mercer Island* est vaste : s'il s'écoulait encore une heure ou deux, voire trois, sans qu'ils ne fournissent de nouvelles informations, je n'en serais pas étonné.

— Comment ça se passe pour Gale et les autres ? demandé-je en captant le regard de ma liée.

— Bien. Ils patrouillent près du nid pour voir s'il n'y aurait pas d'autres arrivages ou départs. Mais ça fait plus de trente heures qu'ils

sont en poste. L'équipe commence à être fatiguée, elle a besoin de rentrer pour recharger les batteries.

— Donc il faut envoyer un groupe pour prendre le relais, déduit Sander avec un hochement de tête. Je peux aller chercher Alys, Brendt et…

— Ce n'est pas la peine, le coupe Eleuia. Le groupe est déjà formé. Il n'attend plus que ses deux derniers adhérents pour se mettre en route. Tout est en place, nous partons à onze pour être sûrs, répartis dans deux voitures et des motos. La première partie est déjà à mi-chemin.

— Nous ? Tu veux dire que tu en fais partie ? m'exclamé-je, tandis que mes traits s'affaissent.

— Et toi aussi, complète ma liée en souriant timidement.

— Quoi ?

La surprise est générale. Mes compagnons écarquillent les yeux et moi, je me fige.

— Tu viens avec nous, répète Eleuia. C'est une première mission pour laquelle je te sais prêt.

— Vraiment ?

— Oui. Elle n'aura sans doute rien de très palpitant, malheureusement. Elle va se cantonner à la surveillance des lieux.

— Vous ne pensez pas les explorer ? fais-je, un peu déçu.

— Ça n'est pas dans le plan immédiat… Nous verrons bien sur place.

— Ele ? Tu es sûre que c'est sans danger ? intervient la blonde, sa main posée sur l'avant-bras de l'interpellée.

— Ça ira, Gill. Ne t'en fais pas. Au moindre couac, nous appelons les renforts, le clan de Fred qui est à moins de vingt minutes de là, ou nous décampons. Mais il n'y a pas de raison que ça tourne mal. Gale est formelle : le coin est tranquille maintenant, aucune troupe ennemie n'a été repérée ou ne s'est manifestée. Nous aurons l'avantage sur eux s'ils reviennent.

Mon amie hésite puis finit par opiner du chef, un tantinet rassurée par les propos et la confiance de notre leader.

La guerrière nous englobe du regard, satisfaite, puis s'exclame :

— Bien ! Si tout est clair, on va pouvoir se mettre en route alors.

J'acquiesce, le cerveau tournant déjà à plein régime sous le coup de l'excitation. Eleuia a beau tempérer mes ardeurs en assurant qu'il n'y aura pas beaucoup d'action, je vais tout de même être enfin en première ligne ! On fait appel à moi. Je vais me rendre utile, et surtout, on me juge prêt à l'être.

Après une rapide accolade et quelques autres conseils de la part de mes meilleurs amis, je leur fais un dernier signe de main avant de m'éclipser avec ma liée. Nous rejoignons le garage en une poignée de minutes, puis nous prenons place sur les sièges d'un break. Eleuia

enfonce la clé dans le contact et croise mes prunelles.

— Prêt ? vérifie-t-elle une dernière fois.

— Paré, assuré-je avec un fin sourire aux lèvres.

Elle m'imite avec chaleur, se reconcentre sur le pare-brise et démarre à pleine blinde. La puissance du moteur vibre dans tout mon torse alors que la conductrice accélère encore. En moins de trois minutes, nous avons quitté les abords du domaine, déjà lancés sur la route boisée de cette parcelle du comté du King.

J'arque un sourcil, aussi bluffé qu'amusé par sa tendance à foncer au volant, mais en réponse, elle ne fait que hausser nonchalamment une épaule. Sourire en coin, je secoue la tête et reporte mon attention sur le paysage qui défile à toute vitesse à travers la vitre.

Les arbres se changent en arbustes plus clairsemés, la terre en bitume froid et sombre, et bientôt nous voyons apparaître des buildings et autres bâtisses si caractéristiques de Seattle.

— Tu as battu ton record, aujourd'hui, ne puis-je m'empêcher de faire remarquer à ma voisine. Tu n'as mis qu'une petite heure à rallier la ville.

— La ferme, répond-elle les yeux au ciel, alors que je réprime un rire. Je déteste la lenteur.

— Ah, parce que tu connais ce mot ? la taquiné-je encore. Tu fonces tout le temps, c'est à peine si tu marches en réalité.

Eleuia pouffe, mais ne surenchérit pas. Elle sait que j'ai raison.

— On devrait arriver dans vingt minutes. Il faudra que l'on prenne la relève du premier duo, à cinquante mètres de l'entrée du repaire environ.

— Tu connais le secteur en question ?

— Pas bien. D'après Gale, c'est une zone assez éloignée de l'agitation de la métropole. Beaucoup d'entrepôts, la plupart désaffectés apparemment. C'est de l'un d'eux que seraient sortis nos ennemis.

— Donc c'est un endroit assez désert, si je comprends bien ?

— Plutôt oui.

Je hoche lentement la tête.

— À ton avis, qu'est-ce qu'ils y font ? À quoi leur sert ce hangar ?

— Il y a plusieurs possibilités. Un dépôt d'armes, un point de ralliement de nouvelles recrues, une réserve de véhicules…

— On pourrait peut-être subtiliser leur armement si c'est bien de cela qu'il s'agit, dis-je, inspiré par cette perspective.

— Peut-être, oui. On sera vite fixés, je pense, ajoute la jeune femme, pensive.

Les minutes passent très vite. En un clin d'œil, nous nous arrêtons d'abord près du véhicule de Tristan, l'un des membres de notre équipe, afin d'obtenir les dernières informations en date. Après s'être

assurés de ne pas être en vue de l'entrepôt visé, à deux cents mètres de là, les deux conducteurs baissent leur vitre pour communiquer.

— Comment ça se présente pour l'instant ? attaque ma liée, le visage grave et sérieux.

— Toujours aussi calme qu'au moment du départ du groupe de Gale, affirme Tristan, appuyé par ces trois coéquipiers. Les deux autres équipes n'ont rien à signaler non plus. Aucun mouvement, rien.

— OK. Tout le monde est bien en position ?

— Oui. On attendait plus que vous au poste nord.

— Entendu. Gardez bien l'œil ouvert et à la moindre nouveauté, vous vous branchez sur le canal deux pour la transmission, conclut notre leader en désignant le talkie-walkie sur le tableau de bord.

— C'est noté. Bon courage à vous !

— À vous aussi.

Elle leur lance un sourire d'encouragement puis redémarre en direction de l'angle de la rue pour faire le tour. Elle se gare dans une ruelle dissimulée par l'ombre d'un haut bâtiment, qui donne juste sur l'une des faces du hangar.

— Bon. Il y a deux issues : l'entrée principale que l'on ne peut pas louper, et l'issue de derrière que surveillent Milton et Hélène à moto.

Eleuia décale son siège et abaisse un peu le dossier pour se mettre plus à l'aise. De mon côté, j'inspecte les environs, aux aguets, mais bien vite je me lasse de cette activité. Il faut dire qu'il n'y a rien à observer, si ce n'est les murs délavés des bâtisses ou la saleté des caniveaux.

— Tristan ne plaisantait pas : c'est vraiment calme, soupiré-je, une main passée sur mon front.

— Déjà déçu d'être venu ? me nargue la vampire, un demi-sourire railleur sur sa bouche pulpeuse.

— Sûrement pas !

Ses yeux abyssaux sourient avec autant de force et de plaisir que ses lèvres.

— On pourrait peut-être… discuter un peu pour passer le temps ? suggéré-je en pivotant sur mon siège.

— Pourquoi pas ? approuve-t-elle, après avoir lancé un coup d'œil à l'entrepôt toujours aussi silencieux et inoccupé.

Je m'apprête à enchaîner lorsque, sans crier gare, mon estomac gronde bruyamment sous mon sweat.

— Un petit creux ?

Une lueur de malice brille dans ses iris au moment où elle laisse échapper sa pique.

— J'ai peut-être négligé le déjeuner…

— Pauvre de toi ! Un hamburger te ferait-il plaisir ?

— Je ne pense pas qu'il y en ait dans le coffre, allégué-je avec un

froncement de sourcils incertain.

— Effectivement, mais à, à peine deux kilomètres d'ici, il y a un excellent resto rapide qui livre à tout moment de la journée, m'informe mon âme sœur. Ils font les meilleurs hamburgers de la ville.

— Ah oui ?

— Oh que oui ! Une vraie tuerie.

Son enthousiasme soudain déclenche un nouveau rire chez moi. À nous voir détendus et souriants, on ne dirait pas que l'on est en mission. Toutefois, je fais confiance à l'expérience et aux sens aiguisés d'Eleuia : si elle estimait qu'il fallait rester sur nos gardes constamment, elle n'agirait pas ainsi. De plus, la présence des autres alliés dans les environs change aussi la donne. Après tout, nous ne sommes pas seuls à assurer cette tâche. Et le coin est tellement tranquille et désert…

— Va pour des hamburgers, lâché-je donc en souriant à ma liée. Mais si ce ne sont pas les meilleurs de la ville comme tu l'affirmes, tu auras un gage.

Une étincelle s'allume dans ses prunelles sombres alors que sa bouche esquisse une moue intéressée.

— Un gage ? Et de quel genre ?

— Je ne sais pas encore, mais je trouverai le moment venu, lui confié-je avec un clin d'œil.

— Très bien ! Mais je sais d'avance que je n'en aurai pas.

Sur ces mots, elle porte le téléphone à son oreille.

Quinze minutes plus tard, alors que je mords dans mon burger, je ne peux que m'avouer vaincu. Comme l'avait promis Eleuia, ce sandwich est une tuerie : gras à souhait, la viande est délicieusement bien cuite et fondante sur ma langue, et la sauce qui la nappe stimule mes papilles qui en redemandent à chaque bouchée. Je n'ai jamais mangé d'aussi bons burgers avant celui-ci et quelque chose me dit qu'en effet, je n'en goûterai pas de plus fameux ailleurs que dans ce restaurant.

J'ai cependant la chance de ne pas avoir à assumer ma défaite dans l'immédiat, car la belle Maya s'est lancée depuis quelques instants dans le récit de ses cabrioles et acrobaties de l'époque de son enfance, lorsqu'elle vivait encore au Mexique, entourée de sa famille et de ses amis. Elle s'esclaffe de bon cœur entre deux anecdotes et je la suis dans son hilarité.

— Attends, tu as vraiment fait ça ? vérifié-je en lui lançant une œillade à la fois incrédule et admirative.

— À cet âge-là, j'avais le grand défaut de penser n'avoir peur de rien, alors oui : j'ai évidemment escaladé le plus grand arbre de notre cité.

— Tu étais une vraie casse-cou, ma parole !

— Je ne réfléchissais pas beaucoup à l'époque… Je ne voyais pas

plus loin que le bout de mon nez. Je voulais me montrer intrépide et forte aux yeux de tous, explique-t-elle encore, avec un sourire indulgent à l'égard de cette version plus jeune d'elle-même. Ça n'a bien sûr pas eu l'effet escompté : une fois redescendue sur la terre ferme, tout le monde y est allé de sa petite remontrance.

— Qu'a dit ton père ? Lui aussi t'a passé un savon ?

— Disons qu'il a fait comme si devant les autres. Mais je voyais une flamme d'espièglerie et de fierté briller dans son regard tout le long de son laïus pseudo moralisateur.

Elle retrousse les lèvres en secouant la tête.

— Inutile de se demander de qui je tiens mon côté aventureux.

— Je crois que ce n'est effectivement pas nécessaire, ris-je encore, de plus en plus enthousiasmé par ce qu'elle m'apprend. En revanche, tu as dû causer une vraie frayeur à ta mère.

— Ah, ma mère…

Eleuia s'interrompt, un sourire doux et rêveur à la commissure de ses lèvres, et suspend l'intonation caressante de ces simples mots.

— Elle était à la fois folle de rage et bien effrayée, reprend-elle après une courte pause. Elle m'a interdit de quitter ma chambre pendant trois jours après ça, sauf pour les repas et la toilette bien sûr. Aucune de mes suppliques ne la fait fléchir avant ce délai qu'elle avait choisi et imposé.

Le regard doux, elle sourit un peu plus.

— Même dans la colère, ma mère restait belle. C'était incontestablement la plus belle femme de notre cité…

— Ça ne m'étonne pas, soufflé-je sur le même ton bas et déférent qu'elle.

Ma liée se tourne vers moi, les sourcils haussés et le regard interrogateur.

— Il suffit de te regarder, Eleuia. Tu lui ressembles. Tu tiens tes yeux de ton père, mais pour le reste… Tu es sans doute aussi belle que ta mère aujourd'hui. Si ce n'est plus…

Prise au dépourvu, Eleuia a les prunelles arrondies et le souffle coupé. J'entends son cœur caracoler dans sa poitrine alors que je lui décoche un petit sourire. Je l'observe ciller plusieurs fois pour se reprendre, ravi de parvenir à la déstabiliser un tant soit peu. Le silence s'étire doucement entre nous, se charge d'une tension basse et chaude qui hérisse quelques poils sur mes bras, puis la guerrière déporte son regard sur mes mains.

— Alors ? m'interroge-t-elle, un peu hésitante et troublée. Ton verdict sur ces burgers ?

— Tu as gagné, soupiré-je en relâchant mes muscles et en m'affalant à nouveau dans mon siège. Ce sont les meilleurs de la ville.

J'avale la dernière – grosse – bouchée qui me reste entre les doigts,

puis essuie ces derniers avec les serviettes en papier.

— C'était excellent, ajouté-je en plaçant ses propres déchets dans le sac du restaurant. Je déclare forfait.

— Donc pas de gage ? souligne la femme de feu, la tête sur le côté.

— Un marché est un marché, assuré-je avec un haussement d'épaules.

De la buée s'est formée sur les vitres du véhicule et commence à envahir le pare-brise. Je me penche dans l'habitacle pour augmenter la climatisation, mais suspends bien vite mon geste lorsque le murmure d'Eleuia s'élève entre nous.

— C'est dommage. J'avais pourtant deux ou trois idées de gage possible en tête…

Je me fige et pivote le menton vers elle afin de capter son regard perçant. La tension de tout à l'heure revient alors au triple galop, plus puissante, plus magnétique. Je me redresse sans lâcher ses prunelles, hypnotisé par leur éclat et leur profondeur soudaine.

Mon souffle se perd entre ma gorge et ma bouche au moment où ses fameuses idées me frappent de plein fouet. Les mots et les images sont explicites et volontaires : la belle brune a consenti à m'ouvrir son esprit, elle a fait le choix de laisser s'infiltrer ses désirs en moi. Je ne retiens donc pas la vague d'excitation qu'elle alimente à cet instant, ni même le début d'érection qui tend mon jeans alors qu'elle me couve d'un regard tentateur et dévorant. Au lieu de cela, je m'humecte les lèvres, frissonne dès que son coup d'œil gourmand s'attarde dessus et prononce d'une voix rendue rauque par le désir :

— Viens là.

Chapitre 39

Eleuia ne se fait pas prier. La seconde suivante, elle enjambe la console qui nous sépare et s'installe à califourchon sur mes genoux, de telle sorte que nos yeux entrent en collision. La lave en fusion coule et ondoie avec la même intensité chez l'un comme chez l'autre. Des flammes, crépitantes et aux braises ardentes, semblent courir sur et sous notre peau au moindre contact entre nos deux corps. Nos souffles anarchiques fouettent notre visage et deviennent plus incontrôlables avant même que nos bouches les étouffent définitivement.

Ma liée se pend à mon cou pour intensifier notre baiser, et la chaleur que dégage sa bouche se répand dans toutes les cellules de mon être. Un vertige me saisit alors que je laisse mes mains divaguer sur les muscles souples de son dos, de sa taille. Je les pose finalement sur ses hanches et la serre un peu plus fort contre moi.

La frénésie et la passion sont là, elles accélèrent les battements de nos cœurs, libèrent l'ardeur de nos gestes, de nos caresses. Eleuia murmure mon nom en lâchant mes lèvres, et elle le souffle encore alors qu'elle enfouit son visage dans mon cou pour le bombarder de baisers et morsures mêlés. Je rejette la tête en arrière avec un grognement, le souffle court. Ma liée trouve la fermeture éclair de ma veste, la descend en vitesse, puis pousse la fringue sur mes épaules. Dans le même mouvement, elle me l'enlève, la jette sur son siège et s'attaque à mon pull ensuite.

— Eleuia ?

Elle ne me répond pas, préférant reposer sa bouche gourmande le long de ma clavicule jusqu'à l'arrière de mon oreille.

— Eleuia ? Qu'est-ce que tu fais ? insisté-je, ma voix retrouvée.

— J'ai besoin de te sentir.

Je retiens ma respiration au moment où l'air climatisé entre en contact avec la peau nue de mon torse, vite remplacé cependant par la fournaise de son corps à elle. Ses lèvres descendent sur mon poitrail, lèchent le derme hypersensible qui se hérisse sous ses coups de langue. Une vague de chaleur déferle dans mon bas-ventre. Mon sexe pulse, tout mon sang afflue dans cette partie de mon anatomie. Je ne semble pas être le seul à l'avoir remarqué : les pupilles plus dilatées que jamais, Eleuia plonge son regard brûlant dans le mien et pousse un profond gémissement en appui sur mon érection. J'émets un cri étouffé quand son bassin s'y frotte langoureusement.

— Eleuia… On ne peut pas faire ça. Les vitres…

— Elles sont surteintées, me coupe-t-elle sans arrêter ses

balancements plus bas. On ne peut pas nous voir. Personne ne le saura. Allan…

À mon insu, mes hanches se sont mises à onduler avec les siennes pour répondre à leur fougue. Essoufflés l'un comme l'autre, elle arque le dos, rapproche sa poitrine pleine de mon nez, et je sens mon sexe durcir encore plus et étirer la toile de mon pantalon. J'ai envie et désespérément besoin d'être en elle.

— Déshabille-moi, s'il te plaît, chuchote ma liée à un centimètre de ma bouche.

Je m'exécute et caresse ensuite le satiné de sa peau nue.

— Tu es tellement belle, Eleuia.

Elle est parfaite même.

Ma belle brune me décoche un sourire doux, mais la tendresse sur ses traits s'évapore dès que je passe une main sous ses fesses pour mieux basculer son bas-ventre vers moi. Rien ne nous arrêtera plus, à présent.

Enhardi, je passe un bras en travers de sa taille, la soulève un peu avant de nous transporter sur la banquette arrière, plus large et plus confortable. J'allonge la guerrière sur cette dernière, dépose de nombreux baisers sur ses lèvres, juste pour l'enflammer un peu plus.

Sa chevelure étalée en collerette sur l'un des sièges, l'hybride se redresse sur les coudes afin d'atteindre ma propre braguette et la descendre en même temps que mon caleçon. Je l'aide à m'en débarrasser et frissonne lorsque ce sont ses mains qui remplacent le tissu sur mes fesses. Je plonge ma langue dans sa bouche et recueille le son excité qu'elle émet. Nos mouvements reprennent.

Tout un incendie se déclenche dans mon être et je crois bien que les mêmes flammes ravagent la poitrine vibrante d'Eleuia.

— Allan, je n'en peux plus d'attendre.

Centimètre après centimètre, je l'emplis à ma façon, avec lenteur et langueur, ce qui la fait s'arc-bouter contre moi. J'embrasse sa mâchoire alors qu'elle rejette sa tête en arrière, et me niche allègrement dans son antre, avec un râle rauque.

J'entame de premiers va-et-vient, les plus profonds possible. Je l'entends hoqueter sous l'impulsion puis gémir sourdement en adoptant le rythme avec ses propres hanches. Je me dévoue corps et âme à elle tout en lui demandant de me regarder. L'instant ne peut pas être parfait si ses prunelles d'onyx ne sont pas plongées dans les miennes.

Eleuia s'exécute et je dois me faire violence et bander fort mes abdominaux pour m'empêcher de jouir devant les ombres séductrices qui y dansent. Elles se nomment Luxure, Obsession et Folie – *notre* folie –, et elles sont un hymne silencieux au lien qui nous unit.

Le regard de mon âme sœur ne me lâche plus, et tout ce que j'y lis

me fait perdre les pédales pour de bon. Ma bouche fond sur la sienne pour l'embrasser vraiment, profondément. Je plaque nos mains jointes loin de nos corps en ébullition, au-dessus de sa tête. Et la seconde suivante, je me déchaîne entre ses cuisses. Mes mouvements font tanguer la voiture alors que j'accélère la cadence.

Eleuia crie mon nom, réclame toutes les parcelles de mon être. Possédée autant que moi, elle me rend chacune de mes caresses, chacun de mes coups. Notre bulle d'intimité n'a jamais été aussi opaque qu'aujourd'hui. Elle nous préserve de tout… sauf de ce qui se passe à l'intérieur de moi.

À la nouvelle complainte de plaisir de ma partenaire, je détache mon visage de son cou et arrête de l'embrasser avec fougue. Je la contemple plutôt, admire nos corps joints dans la plus débilitante des passions, et prends conscience pour la millième fois peut-être de l'ampleur de l'amour que je lui porte. Ce sentiment me consume autant que l'air extatique qu'affichent ses traits purs. Il me comble plus que l'orgasme qui se profile à l'horizon et qui, je le sais, va me retourner tout entier. Cette émotion est si ardente qu'elle me fait ralentir. L'espace d'une seconde interminable, elle me fait me déconnecter de l'instant présent, elle me submerge tant que j'ai l'impression que je vais exploser par et pour elle.

C'est trop. C'est brûlant. C'est trop peu. C'est étouffant. C'est ce dont j'ai toujours rêvé. Ce n'est que pure folie. C'est tout et rien à la fois. Je nais et meurs dans la même seconde, suis et ne suis plus en un battement de cils.

Eleuia m'a changé à jamais. Ses yeux, sa voix, son odeur, son corps, son tempérament, son âme… La rupture entre le *moi* d'avant et le *moi* de maintenant est plus nette à présent que je sais, que je ressens franchement.

Alors je lâche tout. Envoûté. Pris de frénésie.

Pris de cette si terrible, cette si douce folie…

Ma vigueur reprend le dessus, mes oscillations regagnent en énergie. Je bouge contre elle, je bouge en elle avec abandon, au point qu'elle remonte jusqu'à la portière. Je l'embrasse, fais taire ses gémissements, mais ses murmures voluptueux, eux, ceux qu'elle glissait à mon oreille tout ce temps, n'arrêtent pas de résonner dans ma poitrine battante.

Un cri vibrant m'échappe l'instant d'après. Eleuia jouit elle aussi, avec autant de désespoir que de plénitude, et tout son corps se tend sous la violence de son orgasme. Je la suis dans sa chute, les poumons transpercés et le cœur en miettes.

C'est fini. C'était incroyable.

Ce n'est que le début.

C'est la nourriture de mon âme.

Et il faut qu'elle le sache.

Nous restons indéfiniment accrochés l'un à l'autre, l'esprit encore tapissé de brume. Nous ne parlons pas, ne bougeons pas et expérimentons ce nouveau genre de câlin post-coïtal plein de langueur et d'affection. C'est la première fois que nous nous comportons de cette manière après l'amour. Nous testons cette autre forme de rapprochement, cette manière bouleversante et ténue de vivre notre lien jusqu'au bout. Et c'est sans doute possible, la chose la plus étrange et la plus merveilleuse que j'ai vécue avec mon âme sœur.

Une heure ou un siècle passe ainsi, puis Eleuia recherche mon regard et ramène l'une de ses mains sur mon visage détendu.

— C'était parfait, murmure-t-elle en suivant la courbe de ma mâchoire. Vraiment, vraiment parfait…

Les mots me manquent devant son ton fervent et émerveillé. Elle profite donc de mon mutisme pour rapprocher ses lèvres des miennes, mais le baiser qu'elle me donne n'est pas habituel lui non plus. Il est léger, très doux. Eleuia m'embrasse du bout des lèvres, sans langue et sans précipitation.

Saisi, je la regarde, sans vraiment la voir, se redresser puis se détacher de moi pour partir à la recherche de ses vêtements semés aux quatre vents dans la voiture. Ma bouche s'assèche et mes mains tremblent sur le cuir alors que ma liée s'empare de son soutien-gorge et le remet en place.

— C'est parce que c'était toi et moi, lâché-je dans un souffle qu'elle ne semble pas percevoir, malgré son ouïe surdéveloppée.

Elle continue à s'habiller, passant une à une ses couches de vêtements, inconsciente de l'hébétude qui m'a saisi. Dos à moi, je l'observe passer son pantalon et le reboutonner, avant qu'elle pivote la tête vers moi pour me jauger.

— Tu comptes rester nu ? m'interroge-t-elle, un sourire taquin sur les lèvres. Non pas que ça me dérange dans l'absolu… Mais il est temps que l'on se remette au travail.

Je ne réponds rien, trop perdu dans mes pensées et ma contemplation. Toutefois, mon corps, lui, s'exécute : mon bras se tend vers mon tee-shirt resté en travers de l'accoudoir, puis j'attrape mon propre jeans et l'enfile dans un état second.

Durant toute l'opération, je ne lâche pas le dos et les cheveux d'Eleuia du regard, puis n'y tenant plus, je glisse jusqu'à elle sur la banquette et approche mon buste frémissant de sa chaleur. Ma liée se retourne, les prunelles pétillantes, et se penche légèrement vers moi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? souffle-t-elle d'un ton curieux.

Le tremblement de mes doigts reste diffus, ce qui me permet de lever ma main et de la mêler dans ses boucles sans qu'elle ne le perçoive. Son sourire est toujours là, tendre et un peu espiègle à la fois, il me trouble et m'émerveille comme tout ce qu'elle est et fait.

Le moment est venu.

J'entrouvre la bouche, le cœur au bord de l'explosion, l'émotion enserrant ma gorge, et me lance :

— Toi et moi, Eleuia. Voilà ce qu'il y a…

La Maya fronce les sourcils, déboussolée.

— Comment ça ?

Je prends une grande inspiration et fais virevolter quelques cheveux autour de son visage tant nous sommes proches.

— Ce que nous sommes l'un pour l'autre, ce n'est ni léger ni marrant. Ce n'est pas juste des caresses et du désir. Ce n'est pas juste du sexe. C'est encore moins juste quelques confidences sur l'oreiller ou quelques instants d'intimité volés…

Je fais une pause et avise l'expression agitée qui se peint de plus en plus sur ses traits. Elle se crispe au point de créer une barre profonde sur son front et des plissements tout aussi prononcés autour de son nez.

— Je t'ai offert plus que mon sang et mon corps, Eleuia. Et la réciproque est vraie aussi.

— Allan…

— Non, écoute-moi jusqu'au bout s'il te plaît, l'interromps-je, mon autre main sur son bras nu. Tu n'imagines même pas à quel point c'est dur pour moi d'oser te dire toutes ces choses…

Je sens un début de rougeur s'emparer de mes joues, alors que je détourne brièvement le regard du sien. Je déglutis et cherche à nouveau mes mots et mon souffle pour poursuivre mon plaidoyer.

— J'ai essayé, j'ai vraiment essayé de suivre tes conditions, de tenter de vivre notre relation à ta manière, mais ça n'est pas suffisant. On a franchi nous-mêmes tes limites, et ce à plusieurs reprises, parce que ça ne nous correspond pas. Parce que ce n'est pas ce que nous attendons l'un de l'autre.

Une étincelle de peur s'allume dans ses iris et sa progression me fend le cœur une longue seconde. Elle ébranle mon courage, elle émousse mon cran… Mais elle ne parvient pas à les abattre. Je suis allé trop loin pour me taire, à présent. Je ne peux pas renoncer ou faire machine arrière.

— On ne supporte pas de voir d'autres personnes nous tourner autour. On devient jaloux, limite violent avec ceux et celles qui s'intéressent d'un peu trop près à l'autre, reprends-je en réfrénant un demi-sourire sur la fin de ma phrase. On passe notre temps à se chercher, à vouloir sentir le regard de l'autre se poser sur nous. On n'arrive pas à se lâcher après nos étreintes. On ne se comporte pas comme deux personnes qui ne font que coucher ensemble. Sans attache ni… sentiments.

Ma voix baisse de plusieurs octaves, ne devient plus qu'un faible

murmure pour nommer ce qu'il y a vraiment entre nous.

— On ne sait pas faire ça. On n'en a même pas envie, dans le fond… Ça ne nous correspond pas, répété-je avec tout autant de douceur.

L'affolement ne quitte pas son regard alors qu'elle me fixe intensément. J'entends la chamade de son cœur plus que je ne la vois dilater ses pores et enfiévrer son sang dans ses veines. Et plus les secondes passent, plus la jeune femme prend l'apparence d'un petit animal sans défense qui se sent pris au piège dans les filets d'un plus gros prédateur que lui.

La pression dans ma nuque s'accentue, la tension de mes muscles les rigidifie et les rend plus durs que l'acier. Ma mâchoire se bloque, mais ma langue, elle, ne peut plus s'arrêter.

— Il n'y a pas que le lien entre nous. C'était peut-être le cas au tout début, c'est sans doute ce qui nous a guidés, ce qui *m'*a guidé dans cette ruelle le soir de notre rencontre, au-delà de mon seul instinct de survie… Seulement aujourd'hui, ce lien, cette connexion n'est plus la seule « excuse » qui nous pousse l'un vers l'autre. Moi en tout cas ce n'est pas le seul élément qui me donne envie d'être avec toi. D'être *vraiment* avec toi.

Un son étranglé lui échappe, une espèce de trémolo dont le sens, la motivation m'est inconnu. Le chaos qui règne dans l'esprit d'Eleuia ne me le permet pas.

— Eleuia… Je sais que je te prends au dépourvu et que ce que je te dis là te perturbe, mais je t'en prie, j'ai besoin que tu me dises ce que tu en penses. Ce que tu ressens au fond de toi, quémandé-je, l'air misérable et aux abois.

Sa bouche est résolument fermée tout comme le reste de son visage. Je retiens un gémissement de dépit et humecte avec nervosité ma lèvre supérieure.

— On ne peut pas continuer comme ça. Tu le sais aussi bien que moi… Et je… je… Je crois que j'arrive à mes limites de ce que je peux supporter, avoué-je douloureusement.

Ses yeux s'écarquillent d'un coup, la surprise entame un instant la force de sa peur, mais aucune autre réaction ne vient.

— Je veux me montrer honnête. Je ne peux pas user de faux-semblants. Je veux que cette relation évolue, ou plutôt qu'elle soit plus vraie, qu'elle n'ait plus de contraintes. J'aimerais pouvoir t'embrasser quand bon me semble ; te prendre dans mes bras en dehors d'un lit ou d'une plage arrière de voiture ; ne plus me cacher, ne plus *nous* cacher…

Mes réserves en oxygène s'épuisent, je n'arrive pas à renouveler l'air dans mes poumons. Un bruit strident siffle à mes oreilles alors que j'en arrive au point le plus crucial, le plus sensible…

— Et j'aimerais pouvoir te dire à quel point je peux t'admirer,

t'idolâtrer… te chérir.

Je me tais encore une fois, plus nerveux que jamais. C'est si compliqué à dire ! Je ne pensais pas que j'aurais autant de mal à poser les mots, je ne parviens pas à…

Je soupire et ramène une main dans mes cheveux pour les tirailler. Non, je ne pensais vraiment pas que ça serait aussi compliqué… Mais sans doute aussi que l'absence de réception favorable à mes déclarations ne m'aide pas à mieux les formuler. L'expression des traits d'Eleuia ne varie pas. Elle reste figée, comme hermétique alors qu'à l'inverse je sens encore un véritable tumulte tempêter dans son esprit.

— Dis quelque chose, s'il te plaît, finis-je par l'implorer, n'y tenant plus.

Son silence m'effraie. La rigidité de son visage m'effraie. Le manque soudain de chaleur dans ses prunelles m'effraie. Pour la première fois depuis notre rencontre, j'ai une peur bleue de ce que ma liée pourrait me faire.

Eleuia détourne le regard, le laisse se perdre sur la vitre près d'elle au moment où ses dents derrière ses lèvres bougent et pincent la peau de ses joues.

— Je ne sais pas quoi dire, Allan…, murmure-t-elle d'un ton morne et bas, si bas.

— Tu ne sais pas ?

— Non… Je suis…

Elle referme la bouche, cherche comment terminer sa phrase, puis reprend.

— Je suis perdue. Je ne m'attendais pas à ce que tu me dises tout ça.

Ma respiration se coupe, ce qui ramène l'attention d'Eleuia sur ma personne. Les yeux exorbités et la face blême, j'ai l'impression très nette de m'être pris un violent uppercut en pleine tête, combiné à un coup tout aussi dévastateur dans le foie.

— Tu… ne t'y… attendais pas ?

Mon élocution est laborieuse, la stupeur prend possession de mes cordes vocales. Et la colère, cette venimeuse colère remonte mon échine et me fait subitement voir rouge.

— Tu ne peux pas sérieusement penser ça… Tu ne peux pas croire que je n'aurais rien à redire là-dessus ! m'exclamé-je en tentant de ne pas laisser la rage trop imprégner ma voix.

— Si, je t'assure que je suis vraiment surprise, réplique la jeune femme en clignant des yeux.

— Oh, Eleuia enfin… ! Comment peux-tu dire ça ? me lamenté-je, aussi dépité qu'énervé.

Qu'elle ne s'attende pas à ce que je lui exprime mes réserves et

sentiments réels aujourd'hui, à cet instant précis, n'est bien sûr pas le problème. Mais qu'elle se figure au plus profond d'elle-même que je n'aurais jamais osé les lui dire, qu'elle était donc prête à conserver encore longtemps ces faux-semblants que je ne supporte plus, là réside le problème…

— Tu ne peux pas me dissimuler tes réticences, Eleuia. C'est d'ailleurs l'une des seules choses limpides et franches que je lis en premier en toi, l'avertis-je devant l'air vaguement coupable qui l'habite à mes mots. Pourquoi tentes-tu toujours de prendre la fuite devant moi ?

— Je ne fuis pas, là.

— Mais tu ne m'affrontes pas pour autant.

— Je ne savais pas que nous menions un combat, toi et moi, rétorque ma liée, les sourcils froncés.

— C'est pourtant vrai. Depuis que je te connais, je mène une lutte sans merci contre toi. D'abord pour que tu m'acceptes dans ta vie, ensuite pour que tu apprennes à ne pas me rejeter continuellement, et enfin pour que nous obtenions ce que nous voulons l'un de l'autre.

— Je n'aime pas quand on me dit ce que je dois faire, ou pire, ce que je dois vouloir.

Son timbre est sec et intraitable, ce qui me calme un peu.

— Je ne voulais pas te froisser ou me montrer présomptueux, l'informé-je, mes inflexions de voix modelées pour les rendre plus douces et conciliantes. Ce n'était sans doute pas très… délicat de ma part de le formuler ainsi… Il n'empêche que je sais que ce que j'avance est vrai. J'ai quelques atouts qui me permettent de l'affirmer.

Ce disant, je tapote ma tempe pour lui signifier de quel genre d'atouts je parle. Eleuia se rembrunit, détestant quand j'utilise – sciemment ou non – mes dons de télépathe.

— Mais même si je n'avais pas eu ses atouts qui te déplaisent tant, continué-je sur un ton ferme, je m'en serais remis à mon instinct, à mes sensations… et à ce que je lis dans ton regard ou dans ton sourire quand tu me les adresses.

Une nouvelle fois, ses prunelles couleur nuit se détachent des miennes pour aller se réfugier du côté de la glace teintée.

— Tu ne peux plus le nier, Eleuia. Ce qui se passe entre nous…

— Allan…

— C'est plus fort, plus puissant maintenant.

— Je ne sais pas…

— J'en veux plus.

— Mais…

Ma liée ne finit pas ses phrases, incapable d'y trouver une conclusion juste et sensée. Elle s'embourbe dans son malaise et ses craintes, et la voir ainsi me fait autant pitié que mal. Ça ne devrait pas

se passer comme ça. On ne devrait pas se retrouver au bord de la dispute – ou pire… – alors que nos attentes convergent.

L'horrible réalité est toutefois tout autre et tient en deux faits cruciaux : Eleuia n'est pas prête pour ce *plus* que je réclame à cor et à cri ; et je ne suis plus disposé à continuer le simulacre de comédie qu'elle nous impose.

Le mur est là, droit devant, je perçois déjà sa rugosité s'éclater sur mes os et mes chairs…

La panique affole mon cœur et tord mes entrailles. Non, ça ne peut pas… On ne peut pas en rester là ! On ne peut pas se retrouver dans une impasse ! Pas nous !

Dans un élan d'espoir et d'accablement mêlés, j'attrape la main inerte d'Eleuia et la serre entre les deux miennes.

— Eleuia… Je t'en prie… Réponds-moi. Dis-moi que c'est ce que tu veux toi aussi. Dis-moi… que tu vas me laisser une vraie chance, cette fois.

Ma voix n'est plus qu'un souffle heurté et incertain sur la fin. Mes doigts forment un étau sur les siens, cherchent vainement à la raccrocher à moi, à mes espoirs, à mes aspirations. Je me sens m'enfoncer, dépérir de seconde en seconde, mais avec cette connexion farouche, je tente de me maintenir à flot. Misérablement. Pitoyablement.

Mais la fin est proche, si proche à présent…

Eleuia reste à me regarder dans le blanc des yeux, le visage trop lisse, le regard à la fois trop franc et trop fuyant. Et muette, irrévocablement muette.

Elle. Ne. Dit. Rien.

Ça y est. On y est. C'est terminé.

Alors mes mains la relâchent.

Mes paupières se ferment, mes oreilles se bouchent, plus aucune sensation ne me parcourt durant… je ne sais pas, je ne sais plus. Le temps perd aussi de sa consistance. Il s'étiole à l'instar de mon cœur bousillé dans ma poitrine.

Tout se suspend sous l'assaut étourdissant de ma douleur. La souffrance suinte par tous mes pores, la déchirure de mon être semble trop profonde, trop lancinante pour me laisser respirer… Et pourtant, si j'ai la nette impression de mourir, là, sur cette banquette de voiture, mon corps n'est pas du même avis. Tout s'effondre à l'intérieur, tout s'écroule dans mon cœur, mais mon enveloppe charnelle, elle, résiste.

D'un coup, je maudis ma condition d'hybride qui m'empêche d'en finir… Mais peut-être que je suis supposé achever le travail ; il me suffirait de peu, de si peu désormais pour m'effacer. Le cou rompu ou une balle en pleine tête… et tout ne serait plus qu'un lointain souvenir.

Simple. Méthodique.

Avec une lenteur infinie, je perçois chaque morceau de mon cœur se fissurer puis chuter, et chuter encore au plus profond de mes entrailles. Je tends un instant l'oreille pour m'imprégner du son de chair découpée, lacérée qui résonne entre mes côtes, puis celui mat et creux lorsque les fragments rejoignent l'antre froide et figée plus bas.

Et cela dure, et dure… Tout le temps où ma liée, ma terrible liée m'observe en silence, sans plus bouger ni ciller. Les morcellements de mon palpitant ont quitté ma cage thoracique, plus aucun ne subsiste. Réunis en tas informe dans le tréfonds de mes entrailles, ils pèsent lourd et poussent plus bas mon centre de gravité. L'envie de m'enterrer très loin sous terre me saisit.

Soudain, quelque chose change, quelque chose se forme à l'intérieur de moi. La masse pesante dans mon ventre bouge, s'assemble et se durcit. Elle gronde en sourdine, comme le ferait une tempête qui se rapprocherait lentement de son point de mire. Elle se tord dans tous les sens, s'étire puis se rétracte tel un élastique entre des doigts vifs et furieux. Elle vibre, remue tout ce qui est à sa portée pour mieux la chasser et lui laisser toute la place.

Elle est dangereuse, nuisible et perfide. Plus dur que le roc, rien ne peut l'ébranler. Plus sombre que la nuit, aucune lumière ne peut la traverser pour l'amadouer. Plus nocive que le pire des poisons, elle ne connaît aucun antidote. Et tandis qu'elle pousse et remonte comme le magma en fusion, je la sens prendre possession de mes membres, de mes muscles, de mon visage et de ma poitrine désertique.

Cette chose a un nom. Elle s'appelle fureur, et elle n'a jamais été aussi féroce qu'en cet instant.

— C'est là ta réponse… Le silence, feulé-je à l'intention de l'hybride, sur un ton aussi tonique que bas, qui la fait se redresser devant moi.

Une sorte de ricanement amer suit ma courte déclaration, et retrousse ma lèvre supérieure sur mes dents.

— Eh bien… Je ne pense pas trop m'avancer en disant que ça a l'air de te faire ni chaud ni froid. Tu es si indifférente à tout ça, alors ?

Toujours pas de réponse, même si Eleuia ouvre la bouche. Je la jauge encore une longue seconde, mais rien ne change sur ses traits. Elle est toujours gelée sur place, les yeux agrandis, le teint un peu plus pâle.

Mes doigts tremblent sur mes cuisses contractées, et mon sang circule trop vite et trop fort dans mes veines. Les tendons dans mon cou se tendent à outrance, et à l'instar de mes articulations et de mes jointures, ils sont prêts à exploser sous la pression.

— Comme toute cette situation ne te pose pas de problème, le choix va être vite fait pour toi.

— Quel… choix ?

Elle reparle ! D'une voix incertaine et un peu rouillée, mais elle reparle quand même. Dommage qu'elle n'ait pas retrouvé ses cordes vocales avant, quand j'en avais le plus besoin… Une vague de chaleur inconfortable longe ma colonne vertébrale à cette pensée. Elle me brûle et accentue la rage qui couve dans mes mots.

— J'en ai plus qu'assez. Ça m'insupporte, toute cette « relation » n'est qu'une immense fumisterie que je ne peux plus mener. Alors, c'est très simple : soit tu acceptes ce qui se passe vraiment entre nous, ce qu'on éprouve l'un pour l'autre et on brise nos mensonges ensemble ; soit on arrête.

Les prunelles de ma liée m'interrogent alors que ses lèvres peinent à formuler la question.

— On arrête tout. Absolument tout, assené-je donc avec rudesse, sans la quitter des yeux. À partir de ce soir, il ne restera plus rien de notre lien, de notre complicité ou de nos moments passés ensemble.

Le souffle de la panique envahit à nouveau ses iris sombres. Sa respiration siffle puis se coupe à mi-chemin entre sa gorge et ses poumons, faisant monter involontairement des larmes dans ses yeux.

— Voilà pour mon ultimatum, Eleuia. Que décides-tu ?

Chapitre 40

« Non. »

C'est là le seul mot qui résonne sans discontinuité sous le crâne de la guerrière. Une litanie de « Non » improbable, un peu déroutant même, car elle n'est accompagnée de rien d'autre pour m'aiguiller sur son sens.

Non à quoi au juste ? À mon ultimatum ? À ma première proposition ? À la seconde ? Je ne sais pas, et l'incohérence tant mentale que verbale d'Eleuia ne me met sur aucune piste solide.

— Allan… Je…

Elle ouvre puis referme la bouche comme un poisson sorti de l'eau, sans jamais réussir à prononcer plus de deux ou trois syllabes. L'air choqué, ma liée ne s'attendait pas à ce que les choses prennent cette tournure.

Il existe une partie de moi qui, devant son attitude, rêverait de rire aux éclats. Parce que comment aurait-il pu en être autrement ? Comment peut-elle croire que ça n'allait pas déraper ?

Parfaitement inconcevable. Et pourtant…

Eleuia s'humecte nerveusement les lèvres, trois fois, puis laisse son regard agité se perdre de droite à gauche avant de revenir sur moi. Le retour de son affolement est accompagné d'une pointe de désespoir qui m'aurait occasionné un pincement au cœur, si ce dernier n'avait pas été brisé et n'avait pas transmuté en abomination rude et colérique.

— Je suis désolée, vraiment désolée… Je ne voulais pas que ça se passe comme ça, souffle la jeune femme. Je…

Elle serre les paupières, les rouvre et plonge un regard brûlant dans le mien.

— Ça n'est pas une réponse, dis-je en refermant plus fort mes mains tremblantes en poings. Et j'en exige une nette et précise cette fois, Eleuia.

Il y a quelque temps de cela, elle se serait montrée revêche et n'aurait pas souffert ni mon ton sec et exigeant, ni de devoir me rendre des comptes. Mais il n'y a rien de combatif en Eleuia aujourd'hui : elle se sent prise au piège et elle panique.

Ça me rend fou, me donne envie de tout casser autour de moi.

Elle n'assume pas, ne s'assume pas, ne nous assume pas ! Encore et toujours !

Ma douleur est engloutie par ma rage ; ça me dégoûte de voir autant de couardise chez une femme aussi brave à l'accoutumée. Toute cette

situation loufoque m'écœure et me fait vriller. Et elle continue de me saborder alors même qu'Eleuia me scrute et appréhende, aussi perdue qu'un animal sans défense.

Nous luttons, nous nous affrontons alors que l'un comme l'autre, nous sommes persuadés de ne pas disposer d'armes suffisantes pour mener cette ultime bataille. Elle, parée de son silence et de son désespoir, moi de ma colère et de ma douleur, nous nous observons en chiens de faïence… jusqu'à ce que le cessez-le-feu soit sonné.

Des coups frappés à la vitre avant de la voiture nous détournent de l'autre. Plus réactif que ma liée, j'ouvre carrément la portière arrière et passe la tête à l'extérieur pour voir ce qui se passe. Tristan hausse les sourcils de surprise en me voyant l'accueillir à l'arrière et non à l'avant du véhicule, et se penche un peu pour tenter de voir plus loin derrière mon épaule.

— Qu'est-ce que vous faites là ? nous apostrophe-t-il, sans se départir de son air interloqué.

— Rien, répliqué-je avec tant de force et de froideur que cela inhibe toute tentative de protestation chez lui. Il y a du nouveau ?

Là encore, sa surprise ne m'échappe pas. Tristan marque un temps d'arrêt en m'entendant, *moi*, poser cette question, alors que je ne suis pas le maître des opérations. J'attends tout de même qu'il me réponde, sans ciller ni même me tourner vers ladite cheffe dans mon dos.

— Euh, oui, il y a du nouveau, déclare-t-il après s'être ressaisi. Un groupe de trois hommes et une femme viennent d'investir l'entrepôt. On les a vus passer par la porte dérobée il y a cinq minutes à peine.

— Trois hommes et une femme, tu dis ? Vous avez remarqué des armes sur eux ?

— C'est la guerre, Allan. Je pense qu'il n'y a aucun doute sur le fait qu'ils en portent, argue le berserker. On ne sait pas bien ce qu'ils fabriquent dans cet entrepôt, mais ça ne peut être rien de bon.

— Alors tant qu'ils sont si peu nombreux, il faut les prendre à revers et leur extorquer des informations, déclaré-je à mon tour, avec un coup d'œil pour la bâtisse défraîchie. Il faut sauter sur l'occasion.

La perspective d'apaiser ma colère, ou mieux de pouvoir la faire exploser sur nos ennemis, m'inspire ces phrases et mon ton déterminé.

— Je suis d'accord. On ne sait pas combien de temps cette fenêtre d'intervention restera ouverte. On doit profiter de notre supériorité numérique maintenant, affirme Tristan, désireux de s'adresser davantage à Eleuia qu'à moi.

Cette dernière nous regarde tour à tour, l'air pas tout à fait revenue de notre précédente dispute. Ses prunelles bloquent plus longuement sur mon profil fermé, en quête d'une chose que je ne suis pas sûr de pouvoir lui donner.

— Eleuia ? Qu'est-ce qu'on fait ? l'interpelle le soldat.

L'hybride ne répond pas tout de suite – c'est à croire qu'elle a réellement perdu sa langue –, mais bloque ses yeux dans ceux plus clairs de son vis-à-vis.

— Je suppose qu'on devrait foncer, lâche-t-elle un peu hésitante toutefois.

Le froncement de sourcils de Tristan creuse un sillon sur le haut de son nez. À coup sûr, il n'a jamais dû entendre la guerrière s'exprimer avec difficulté ou retenue.

Immanquablement, sa tête fait la navette entre nous deux, convaincu qu'il trouvera ainsi en un clin d'œil les raisons de ces bizarreries. Cependant, son attention est vite accaparée par le mouvement dans mon dos. La Maya semble enfin reprendre vie et contenance : le dos droit et la tête relevée, elle ouvre la portière de son côté, s'extirpe du véhicule, puis en fait le tour pour nous rejoindre.

— Bien, on va pouvoir agir maintenant, énoncé-je, focalisé sur le berserker devant moi.

Je dois regagner un semblant de calme et de maîtrise pour l'instant, alors évincer l'objet de tous mes tourments de ma vue est déjà une première étape pour y parvenir. Une fois dans l'entrepôt, je pourrai sans doute laisser libre cours à ma rage afin de neutraliser nos adversaires, mais dans l'immédiat il faut que je recouvre une partie de ma lucidité et de ma réserve.

Quelques minutes. Juste quelques minutes encore à faire comme si je n'étais pas fébrile et bouillonnant de rage. Quelques minutes à ne laisser deviner qu'une attitude renfrognée et dure avant de pouvoir être moi-même.

Nos ennemis seront le réceptacle d'une fureur qui ne leur est pas entièrement dévouée, mais il est clair qu'il vaut mieux que ce soit eux que quelqu'un d'autre.

Les tessons de courroux dans le creux de mon abdomen grondent, déjà emportés par le déchaînement que je leur promets.

C'est donc les poings serrés le long de mes flancs que je commence à emboîter le pas de Tristan, lorsque la voix basse d'Eleuia m'interpelle.

— Allan, attends…

Ses doigts tentent de se poser sur mon bras, mais je le dégage bien vite. Son toucher, d'ordinaire si euphorisant, me brûle. Je m'assure que le berseker soit quelques mètres devant pour me retourner et faire face à la figure triste et anéantie de ma liée.

— Tu as eu tout le temps pour t'exprimer dans cette voiture, Eleuia, assené-je en croisant brièvement ses iris affligés. Il est trop tard désormais. Les autres nous attendent.

— Non, Allan… Il faut que je te dise…

— Tes hommes attendent tes ordres, martelé-je avec plus de fermeté. Une bataille est sur le point d'avoir lieu.

Mon ton sec et impatient ne la surprend pas, elle s'y attendait, mais il lui occasionne encore plus de peine. Mon sang ne fait qu'un tour et mes jointures blanchissent sur mes poings. De la peine ? Elle a de la peine ? Bon sang, c'est moi qui viens de me faire jeter pour la centième et dernière fois, mais elle éprouve quand même de la peine ! Je vais vriller.

— Concentre-toi plutôt sur les situations que tu n'as pas encore sabordées, rétorqué-je, acerbe, en réaction à son cheminement de pensée. Il est trop tard pour la nôtre.

La mort dans l'âme, je fais volte-face à nouveau et serre les mâchoires.

— Vraiment trop tard…, soufflé-je en ultime réplique.

Sans plus faire cas de la vampire, je suis le sillage de Tristan, veille comme lui à me rendre invisible depuis l'entrepôt au cas où nos ennemis surveilleraient les alentours, puis me poste derrière la façade où toute notre troupe est réunie.

Une minute plus tard, le bras droit de Necahual nous rejoint et semble avoir retrouvé son pragmatisme martial.

— Toujours rien à signaler ? s'informe-t-elle en parcourant des yeux l'assistance.

Sa voix rêche et autoritaire est de retour, de même que sa posture féline de véritable combattante prête à mener l'assaut. L'éclat de ses prunelles n'est pas aussi téméraire que d'ordinaire. Certains se rendent compte de la légère différence qui existe entre la Eleuia des autres missions et celle-ci, mais aucun ne s'autorise une quelconque remarque.

— Toujours rien, non, intervient Helen, la *biker* qui gérait l'observation de la porte arrière. Et il n'y a aucun bruit qui filtre depuis l'intérieur.

La leader hoche le menton et reprend les rênes des opérations.

— Très bien. Tant que la voie est à peu près libre, nous allons entrer dans le bâtiment. Visiblement, personne d'autre que ces quatre individus ne s'y trouve ou ne les a rejoints, donc nous sommes plus nombreux qu'eux. On se scinde en deux groupes : le premier passe par la porte principale, le second par l'arrière. On se couvre les uns les autres et notre priorité est de neutraliser toute personne qui se présentera à nous. Veillez à en laisser au moins un en vie et en état de nous donner des informations sur le mouvement des troupes ennemies.

Chaque recrue acquiesce avec sérieux, concentrée sur les étapes progressives qui les attendent désormais. Je me glisse dans le premier groupe tandis qu'Eleuia suit le second, et franchis le seuil dans un état d'alerte maximale. Plaqués contre la paroi interne, la bande et moi avons les muscles bandés, prêts à la riposte, et nos regards furètent

dans toutes les directions à la recherche d'un signal de danger. Plusieurs caisses de chargement sont disposées çà et là à l'intérieur, certaines d'une envergure démentielle, d'autres d'une plus modeste, mais c'est tout. Rien d'autre, mis à part de la poussière et l'obscurité.

Les murs sont rasés, longés centimètre par centimètre par nos deux troupes, jusqu'à ce que nous nous rejoignions deux minutes plus tard.

— Rien.

— Il n'y a pas un chat ici.

— Où ont-ils pu aller ?

Plusieurs exclamations lancées sur un ton nerveux, mais modéré s'élèvent. Les quatre individus ont disparu et le pire c'est qu'il ne subsiste aucune trace de leur passage.

— Comment est-ce possible ? s'agace Helen en tournant sur elle-même.

— Par où sont-ils passés ? Il n'y a que deux entrées !

— Calmez-vous, décrète Eleuia, ses yeux abyssaux posés sur chaque tête un brin paniquée. Il doit exister une autre issue que celles que nous avons repérées. Et elle est ici, dans l'entrepôt même…

La leader sonde les lieux sur ces mots, puis revient sur nous.

— Il faut le fouiller… Mettez-vous en duo pour ouvrir et inspecter ces caisses, commande-t-elle avec un large geste du bras vers les objets en question. Et je veux aussi deux sentinelles devant les issues, au cas où. Restez tous bien sur vos gardes et découvrez le fin mot de l'histoire.

Sous ses ordres, notre cercle se disperse et chacun trouve un partenaire afin d'appliquer les consignes données. Je me mets avec Tristan et me dirige avec lui vers l'une des plus grosses boîtes présentes. À l'aide d'une de ses barres télescopiques, l'homme fait levier sur le couvercle et sourit de satisfaction quand il finit par céder. La caisse est profonde, mais vide : on n'aperçoit même pas le fond à proprement parler.

Perplexes, mon coéquipier et moi nous redressons et nous tournons de trois quarts afin d'avertir les autres de notre absence de trouvailles. Mais les mots ne sortent pas, ils n'atteignent jamais notre bouche. Un bruit sourd, suivi d'un mouvement vif en provenance de la caisse, nous font dégringoler de son sommet. Atterrissant à quatre pattes sur le sol sale, nous relevons la tête juste à temps pour voir nos ennemis envahir les lieux, armés jusqu'aux dents.

Ils nous surpassent en nombre. Un à un, ils traversent la large ouverture qu'ils ont créée dans le bois de la fausse marchandise, et foncent sur mes alliés en hurlant leur désir de sang. C'était un leurre. Tout n'était que piège depuis le début. Et nous le comprenons trop tard, bien trop tard…

— Tristan, sur ta droite !

Mon acolyte se retourne pile avant qu'un adversaire lui enfonce sa masse dans le crâne. Il esquive cette attaque, bondit sur ses jambes et braque son bâton sur le vampire qui lui fait face. De mon côté, je me précipite à plat ventre pour éviter un coup de hache perdu. Passant sur le dos, je me relève par degrés et observe avec une pointe d'horreur le carnage qui s'amorce alentour.

Trois des nôtres sont déjà tombés, la poitrine écartelée ou la tête fracassée. Un quatrième s'écroule dans un dernier cri d'agonie alors que je pare les poings et la tentative de strangulation d'un berserker. Je l'envoie valser sur plusieurs mètres, puis me mets à slalomer entre les combattants. Je parviens à terrasser deux autres ennemis en chemin, arrache leur cœur avant qu'ils réussissent à infliger le même sort à mes compagnons.

— Allan, attention !

L'avertissement crié m'atteint hélas en même temps qu'un corps musculeux. On me plaque rudement au sol et mon dos est labouré de coups vicieux. J'étouffe un grognement qui tient plus de la rage que de la douleur, serre les dents quand c'est au tour de mes reins d'être malmenés et me tortille en tous sens pour me libérer. Rien à faire, l'homme est trop lourd.

Soudain, il émet un râle sonore et me retourne face à lui. Le vampire qui me surplombe doit faire cent trente kilos pour presque deux mètres, le visage déformé par un rictus sadique et morbide. Ses battoirs s'approchent avec lenteur de mon visage, le sang d'autres victimes dessus, prêtes à me briser la nuque – ou pire.

— Non ! On doit le ramener vivant ! s'écrie une voix à quelques mètres de là.

Quoi ?

Je me fige. Cette voix… parle de moi ?

Ils savent. Bon sang, Jarlath et ses sbires savent qui je suis !

Mon assaillant fixe un instant la personne derrière moi et résigné, il hoche la tête en resserrant plutôt la prise de ses jambes sur moi. Sauf que mon propre moment de flottement est passé lui aussi ; alimenté par ma peur pour ma survie, je dégage mes bras, enserre mes doigts sur sa large face et lui éclate le nez à coups de tête. Déséquilibré, l'ennemi se renverse en arrière, ce qui me permet de changer nos positions. Et une seconde plus tard, accroupi sur son torse, je fais craquer sa nuque de droite à gauche jusqu'à l'entendre se briser. Un autre tour de main sépare son crâne de sa base.

En me redressant, je cherche des yeux la propriétaire de la voix de tout à l'heure – car j'en suis sûr, c'était une femme –, mais je suis interrompu par deux nouveaux attaquants. Deux berserkers déterminés à me donner la raclée de ma vie.

Leurs assauts pleuvent, fracassent mes côtes, font gicler mon sang

de ma bouche abîmée. Je ne suis pas en reste, je réussis aussi à les atteindre… mais en quelques minutes, ils ne sont plus deux, mais trois. Puis quatre. Je les déloge de ma route, fais deux pas en avant, mais une cinquième combattante me saute sur le dos. Elle me fait tomber à genoux devant ses partenaires qui en profitent pour redoubler d'ardeur et de force. Mes oreilles se mettent à bourdonner et mes membres tremblent. Cette fois, ils me dominent… Je n'arrive pas à me délivrer. Mon énergie s'affaiblit, ma virulence me quitte. Leur frappe m'étourdit de douleur.

Je crois entendre mon nom, rugi dans le lointain, toutefois je n'en suis pas certain : le sifflement de mon audition ne s'est pas assez atténué pour ça. Par contre, ce que je parviens à bien capter, c'est une dernière directive bramée au-dessus de moi.

— Maintenant !

Après cela, un bruit de verre brisé retentit sous mon nez embrassant le sol, et un voile cotonneux m'enveloppe. Une puissante odeur envahit mes narines et un vertige me saisit. Du chloroforme…

J'entrouvre un œil pour découvrir une bouteille éparpillée en morceaux. Une dose de cheval de chloroforme.

Mes yeux papillonnent lorsque je sens mon corps être ballotté puis soulevé de terre. Les dernières choses que je perçois avant de sombrer sont le faible écho de la lutte acharnée autour de moi, le son de voix de plus en plus indistinctes…

Et enfin, le noir et le néant.

Chapitre 41

Avant même d'avoir ouvert les yeux, je sais que je ne me trouve plus dans l'entrepôt. L'air est tiède, un feu semble brûler non loin de moi, et une odeur de métal et de vieux bois englobe l'atmosphère. L'inconfort de ma couche ne m'échappe pas non plus, au point que je retiens une grimace lorsque je remue légèrement le bassin. Quelque chose m'entrave à ce niveau-là, un lien froid qui pèse sur mes hanches et les meurtrit.

Quand je me mets à ciller, je remarque que des entraves plus petites retiennent mes bras nus en l'air – l'espace d'une seconde, je me demande où est passé mon pull – ainsi que mes chevilles. Elles sont épaisses et solides, faites dans un acier robuste. Si j'avais été dans mon état normal peut-être serais-je parvenu à m'en libérer, mais je sens que des drogues – des tranquillisants – circulent dans mon organisme. Elles sont fortes elles aussi : elles m'alourdissent, je suis à la limite de l'apathie.

Ma respiration est profonde et lente, mes membres gourds… c'est à peine si je réussis à garder les yeux ouverts plus d'une minute. Au prix d'un effort colossal, je tente de focaliser toute mon attention et le peu d'énergie qu'il me reste sur mon audition. Je l'étends le plus loin possible, en quête d'autres bruits que le crépitement des flammes, de n'importe quelle voix qui pourrait me délivrer quelques informations précieuses.

Je sais pertinemment que je suis dans un des antres de Jarlath, mais où se trouve-t-il ? À quelle distance sommes-nous du domaine exactement ? Et qu'est-il arrivé à mes compagnons ? Qu'est-il arrivé à Eleuia ?

Où sont-ils ?

Où est-elle ?

Mais aucune réponse à ces questions n'est soufflée ou même murmurée. La seule source de bruit que je capte est celle de pas sur la pierre. Ils résonnent et se répercutent dans un espace confiné… un genre de couloir ? Non, le son est plus vibrant que ça… Un tunnel ? Un souterrain ?

Oui c'est ça, je me trouve sous terre. Sans doute dans un complexe très étendu.

Le mouvement se rapproche encore, la personne tourne sur plusieurs angles et chemine d'une démarche assurée. Je m'affaisse et capitule à poursuivre mon investigation une fois certain que l'ennemi se dirige vers moi.

Je ne suis bon à rien dans l'immédiat. Mes paupières s'abaissent encore, et lorsqu'elles se rouvrent, mon regard entre en contact avec une silhouette postée près de la porte.

— Tu parais si inoffensif ainsi, Allan, m'interpelle-t-elle sur un ton doux et vaguement railleur.

Cette voix… je la connais.

Puisant encore dans mes réserves, je m'oblige à faire le point sur le visage de sa propriétaire. Se pourrait-il vraiment… ?

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette… Il faut dire aussi que tous ces sédatifs sont très costauds. Ils pourraient même venir à bout d'un éléphant !

Elle rit et contourne la… table ? sur laquelle je repose afin d'atteindre un de mes flancs.

— Ne t'en fais pas, je vais t'injecter un petit requinquant pour que tu puisses suivre la conversation qui va avoir lieu. Les effets ne dureront que quelques instants, le temps de te parler, ensuite tu redeviendras aussi inactif qu'un légume. Il ne faudrait tout de même pas que tu arrives à nous fausser compagnie encore une fois !

Sur ces mots, elle plante une seringue dans ma cuisse, pousse sur le piston pour libérer le liquide, mais c'est à peine si je m'attarde dessus. Parce que cette fois, je l'ai reconnue.

Natalia. Mon ancienne collègue de travail.

Je fais le point sur son visage et écarquille un peu plus les yeux de stupeur face à son sourire.

— Ça faisait longtemps, n'est-ce pas Allan ?

— Natalia…

Ma diction est hachée, ma voix rauque et frêle, mais la concernée a très bien perçu la pointe d'horreur et de choc mêlés dans son nom.

— C'est une sacrée surprise que je te fais là ! s'exclame-t-elle presque joyeusement.

— Tu es une…

— Vampire ? Tu l'as senti ? finit-elle à ma place en constatant que mes cordes vocales n'iront pas plus loin. Ah, je ne me lasse pas de voir tous tes progrès, tu sais. Rends-toi compte : il y a plusieurs mois de cela, tu me prenais pour une simple illustratrice, aussi banale et terne que ces balourds de Craig et Morris. Et aujourd'hui, non seulement tu sais qui je suis en réalité, mais mieux encore, tu sais qui *tu* es !

Natalia semble se retenir de taper dans ses mains tant elle est… ravie, survoltée par ses conclusions. Moi par contre, j'ai la sensation de me noyer ou de m'être fait renverser par un camion. Je suis perdu, complètement déboussolé, ce que paraît comprendre la vampire.

— Ta tête un peu ahurie me laisse penser que tu as des questions, beaucoup de questions !

Elle pouffe et glousse à la fois, ce qui accentue ma perplexité.

Natalia s'est bien jouée de moi dans ma vie d'avant. Elle s'est jouée de tout le monde même en s'inventant un personnage timide, assez taiseux et réservé, au sourire doux et aux intonations tout aussi légères. Désormais le masque n'est plus, la vampire se laisse aller à sa véritable nature, à sa véritable personnalité plus expansive.

— Sois sans crainte, je vais te faire un récit détaillé. Ça fait des mois que j'attends cette opportunité ! affirme mon interlocutrice, une lueur vive et inquiétante dans les yeux. Tu sembles plus éveillé et attentif à présent, donc je peux y aller ! Eh bien, pour commencer, autant t'expliquer ma présence dans cette boîte d'édition. L'une de mes fonctions ici est d'être une sorte d'éclaireur, si tu veux : je m'insère dans une entreprise, de préférence une assez grosse qui brasse des centaines d'employés, et laisse mon flair opérer pour dénicher nos semblables. Plutôt des pas encore éveillés comme toi au début, afin de pouvoir les rallier plus vite à notre cause. C'est un travail qui demande du temps et un excellent développement de notre sensibilité surnaturelle afin de repérer les meilleures recrues possible. Et je peux t'assurer qu'il y en a des tas dans ton genre !

Natalia s'interrompt pour expulser un rire qui me fait froid dans le dos. Cette fille est toquée.

— Mes collaborateurs et moi avons toutefois des ordres précis : ne pas prendre le premier venu qui atteste de son appartenance surnaturelle. Il faut trouver l'élite de l'élite, ceux et celles susceptibles de nous mener loin dans nos objectifs communs… Ce n'est pas toujours évident, ça nous demande de la patience. On doit aussi user de ruses par moments pour bouger d'un département à un autre dans l'entreprise – une pratique qui étend ainsi notre périmètre de chasse, en quelque sorte. C'est ce que j'ai dû faire pour te trouver enfin, je me suis fait muter dans ton service dès que j'ai senti tout le vrai potentiel qui t'habitait.

Je retiens un hoquet en apprenant à quel point je me suis fait duper. Natalia savait depuis le début ce que j'étais et elle n'a pas tardé à faire part de sa découverte à son maître. Ils savent donc depuis toujours qui je suis… Et ils m'ont chassé, traqué pour se servir de moi.

Les prunelles trop brillantes de la vampire me scrutent. Un air aussi satisfait qu'avide prend possession de ses traits, la transforme non plus en cette jeune femme douce que j'ai toujours cru qu'elle était, mais en un être exalté, à la limite de l'aliénation.

— J'ai parlé de toi à Jarlath peu de temps après et il a exigé que tu sois amené à lui dès que tu aurais atteint tes vingt-cinq ans, moment de ta pleine maturité cérébrale et physiologique. C'est donc trois semaines après ton anniversaire, lors de ce pot dans ce pub, que je devais agir pour te ramener dans notre repaire et t'initier au monde surnaturel et aux objectifs de Jarlath. Mais tu ne t'es pas laissé faire.

Un éclat de contrariété incrédule remplace une seconde son expression extatique.

— Alors, j'ai dû te suivre dans les rues et mettre au point un autre plan pour t'attirer, reprend l'usurpatrice sur un ton plus rude, comme si tout cela se déroulait aujourd'hui. Sauf que là encore, tu as tenté de te sauver et tu as atterri dans cette fameuse ruelle sordide. Je pensais pouvoir te rattraper avant que tu te fasses massacrer, mais les vampires avaient laissé un autre corps quelques rues plus loin, un corps encore suffisamment chaud et alléchant…

Son regard trop intense me sonde encore. Et alors qu'elle me paraît de plus en plus affamée, Natalia avance dans ma direction, jusqu'à se pencher sur mon visage contracté.

— Je ne sais pas comment tes « amis » parviennent à rester aussi calmes en ta présence, chuchote-t-elle à deux centimètres à peine. Déjà à l'époque, passer autant de temps auprès de toi et de ton odeur divine était un véritable défi… mais maintenant que tu es éveillé et que tu t'es formé et développé, c'est un supplice de ne pas te goûter.

Je déglutis et le mouvement de ma pomme d'Adam attire toute l'attention de Natalia sur ma gorge et mon pouls filant.

— Il y en a tout de même une qui a pu te tester. Cette petite salope a dû bien en profiter… Quelle chanceuse !

Je me tends et serre fort les poings en m'imaginant la cogner avec. Elle est secouée d'un nouveau rire sardonique.

— Tu ne sembles pas apprécier qu'on l'insulte, pourtant c'est bien ce qu'elle est ! Une chienne qui se donne des allures de sainte nitouche ! Elle me débecte… Elle ne méritait pas l'honneur que tu lui as fait, Allan. Crois-moi, c'était un gâchis, une erreur de ta part…

La vampire secoue la tête, affligée par ma conduite. Ses iris sont toujours aussi fous, lui confèrent un air d'illuminée qui accélère malgré moi les battements de mon cœur. Un gémissement sourd remonte dans sa gorge lorsqu'elle perçoit mon rythme cardiaque.

— Dire que ça aurait pu être moi… J'ai joué de malchance sur ce coup-là.

Natalia soupire puis caresse la peau frémissante de peur de ma gorge.

— Mais peut-être que tout n'est pas perdu, murmure-t-elle, la tête inclinée sur le côté pour m'observer sous un autre angle.

Quoi ?

De nouveaux frissons me gagnent et les muscles de mes cuisses se raidissent à l'extrême.

— J'avais extrêmement faim, ce soir-là, déclare Natalia en reprenant le fil de ses explications. Je me suis laissé distraire en somme, ce que j'ai payé plus tard, en revenant bredouille auprès de Jarlath.

C'est à son tour d'avoir un frisson.

— Après cette soirée donc, j'ai perdu ta trace pendant quelque temps, dit-elle encore après s'être raclé la gorge. Tu t'étais évaporé peu de minutes après que tu sois entré dans cette ruelle, et la piste olfactive que tu avais laissée n'allait pas au-delà de celle-ci. J'ai supposé à raison, sans trouver ton corps exsangue, que d'autres personnes t'avaient pris sous leur aile avant moi. J'étais… tellement en colère ! J'avais peur de ne plus jamais mettre la main sur toi, que tout ce travail n'allait servir à rien !

Mon ennemie passe ses deux mains sur son visage et tire dessus, aussi dépassée et dévastée qu'au moment des faits.

— J'ai fait surveiller ton appartement sous la directive de Jarlath, continue-t-elle d'une manière saccadée, marquée par sa colère rentrée. Et pendant des jours, rien ne s'est passé. Plus aucune trace de Allan Ford ! Puis un matin, un homme, un géant s'est présenté à l'immeuble avec tes clés. Un berserker évidemment, un de ceux à la solde de Necahual… Il ne nous en a pas fallu plus pour comprendre que tu étais dans le camp opposé, toutefois impossible de savoir sur l'instant dans quel clan au juste. Les groupes de Necahual sont très étendus, autant que les nôtres, il y en a aux quatre coins des États-Unis.

La vampire pousse un profond soupir, une main balayant les longues mèches de cheveux qui tombent devant ses prunelles contrariées.

— Tu aurais très bien pu être à Atlanta ou Manhattan… Alors j'ai encore patienté un peu, et envoyé de-ci de-là quelques-unes de nos troupes massacrer les alliés de Necahual, afin de faire bonne mesure – j'étais passablement énervée par cet échec. Et un autre jour, enfin, ma patience a été récompensée ! Le même berserker est revenu à ton appartement, et comme j'étais présente cette fois-là, je l'ai reconnu. C'était l'un des bras droits de Necahual : ainsi, tu te trouvais dans le quartier général du vieux Maya, à quelques kilomètres de Seattle.

Le contentement prend la place de la contrariété sur ses traits fins à cette annonce.

— Hélas, il était hors de question de prendre le domaine d'assaut, temporise Natalia par la suite. Trop d'ennemis sur les lieux, territoire trop étendu et inconnu, *et cætera*. De ce fait, il a fallu remanier encore une fois nos plans et redoubler de patience… Nos attaques se sont multipliées, afin de distiller peur et rage dans les troupes adverses et aussi afin de te faire peut-être sortir de ton trou le moment venu.

Son regard se repose sur moi à l'instant où son buste s'incline à quelques centimètres du mien.

— Je savais à quel point tu pouvais être spécial et que je ne pouvais pas, que *nous* ne pouvions pas passer à côté de toi, me confesse-t-elle encore dans un murmure qu'elle espère intime. Je devais te récupérer pour Jarlath et faire de toi le soldat parfait pour notre armée.

L'œillade qu'elle me jette me donne autant envie de trembler d'effroi que de cracher de dégoût. Elle est complètement folle.

— Je ne l'ai su que bien plus tard, mais tu nous as échappé une première fois à San Francisco ; ça a été une véritable surprise d'apprendre après coup que tu te trouvais chez *World Community*. La seconde fois, c'était quelques semaines plus tard, dans cette maison close. Nous savions que tu y étais et nous nous pensions bien mieux organisés ce coup-ci pour arriver à nos fins. Nous étions persuadés que nous allions réussir à te cueillir, seulement nous avons sous-estimé ta force et ta ruse. Et quel fabuleux massacre tu as perpétré ! Ah, j'en ai encore des frissons !

Si j'en avais la force, j'écarquillerais davantage les yeux et lui balancerais une ou deux insultes bien senties, mais la torpeur assommante qui court dans mes veines est bien trop puissante.

— Mais aujourd'hui, tout est enfin rentré dans l'ordre ! Tu es là, prêt à devenir notre arme ! conclut Natalia, aux anges.

Un sourire de démente lui mange le bas du visage, et l'une de ses mains vient caresser mon bras. Dans l'impossibilité de me dérober à son contact, je serre les dents dans une furieuse envie de crier et bande les muscles sous ses doigts pour lui faire comprendre ma répulsion. Évidemment, Natalia s'en moque. Sa paume remonte même sur mon triceps, longe mon deltoïde, frôle ma clavicule et finit par s'arrêter sur l'encolure de mon tee-shirt. Ses doigts passent et repassent dessus, comme captivés par la texture sous leur pulpe.

— Si tu savais à quel point je suis contente que tu sois là… Je te voulais à plus d'un titre dans nos rangs.

Une bile âcre se loge dans ma gorge alors que Natalia franchit la barrière de tissu. Rebuté, je tourne la tête de côté pour fuir ses prunelles folles et voraces.

— Jarlath m'a promis une récompense pour tous les efforts que j'ai développés pour te ramener ici, fredonne la vampire en palpant avec langueur mes pectoraux contractés. J'en rêve depuis des mois.

— Pas avant qu'il soit complètement des nôtres, Natalia, tu le sais, l'interrompt une voix de baryton dans son dos.

Trop absorbés, moi par ma répugnance à son égard, et elle par sa concupiscence, nous n'avons pas perçu l'arrivée de l'homme qui se tient à côté de la porte. La vampire sursaute et se décale de moi, la tête basse.

— Pardon, Maître… Je n'ai pas su résister, chuchote-t-elle tandis que je respire mieux, soustrait à son contact et à son regard sur moi.

— Donne-lui une autre dose de stimulant, veux-tu Natalia ? Notre ami ici présent aura besoin d'énergie pour ce qui va suivre. Ce serait fâcheux qu'il s'endorme dans les cinq minutes.

La disciple s'exécute, une nouvelle injection est envoyée dans le

muscle de ma cuisse. Le brouillard qui m'embrumait s'évapore, et je parviens à observer Jarlath, le « maître » autant des lieux que de Natalia.

L'homme est de taille moyenne, assez trapu. Une longue crinière châtaine dévale ses épaules, et quelques mèches libres encadrent un visage ferme aux traits marqués par l'austérité. Sa bouche ronde et pulpeuse est la seule touche de douceur sur cette figure. Elle étonne d'ailleurs, car ses lèvres pleines sont moins communes chez la gent masculine. Le contraste avec ses yeux froids et ternis par la soif de pouvoir est saisissant. Si le bas du visage donne une impression de chaleur et d'accessibilité, le haut, lui, fait bien comprendre qu'un sourire ne vaut rien s'il ne se reflète pas dans le regard.

Je parcours lentement des yeux mon ennemi, celui qui a décimé des centaines de mes pairs à travers les âges, et je ressens une vague de haine mêlée à une crainte légitime m'envahir. L'aura qui l'englobe m'apprend l'essentiel de ce que je dois savoir sur son compte, et tout comme Necahual, cet être-ci est vieux et hautement dangereux.

— Vous êtes un vampire. Presque aussi vieux que Necahual, lâché-je d'une voix creuse.

— C'est exact, acquiesce-t-il sans s'émouvoir. Vos amis ne vous l'avaient pas dit ?

— Je n'ai jamais posé la question non plus, argué-je sur le même ton que lui. J'avais des informations sur vous plus importantes à traiter que celle de votre nature.

— De quel genre d'informations s'agissait-il donc ?

— Celles qui vous dépeignent comme un mégalomane tortionnaire, imbu de sa personne, aux mœurs et idéaux réactionnaires au possible, répliqué-je en le vrillant du regard.

Un franc sourire prend naissance sur ses lèvres charnues tandis que son aliénée préférée pouffe d'un rire vibrant.

— Necahual et ses pairs ne semblent pas nourrir une haute estime à mon égard, constate le chef ennemi sans relâcher ses zygomatiques.

— À raison. Je peux en attester moi aussi, désormais. Votre aura est la plus sombre qu'il m'ait été donné de lire… Vous avez causé nombre de morts et de souffrance autour de vous. Et vous en êtes fier.

Je conclus sur une grimace écœurée qui paraît beaucoup ravir mon interlocuteur.

— Est-ce là tout ce que vous apprend mon aura ou encore mon esprit ?

— Je connais vos idéaux et vos plans, réponds-je sans soutenir ses orbes inquisiteurs, cette fois. Vous voulez asservir ou détruire tous ceux qui ne vous suivent pas. Vous voulez établir un nouvel ordre sur Terre en tant que seul maître à bord. Vous voulez dominer l'Homme en imposant votre suprématie sur son monde. Vous voulez créer l'élite

de l'élite dans vos rangs et la voir engendrer cette nouvelle ère pour vous.

Nos regards se verrouillent l'un à l'autre alors que je reprends mon souffle.

— Vous êtes un despote. Un de ces tyrans qui ont tenté de faire tourner le monde en fonction de leurs *desiderata*. Un de ces monstres qui croient que le seul équilibre valable, c'est celui qu'ils auront créé de toutes pièces et qui n'existe pas. Parce qu'il n'y a pas d'équilibre entre chaos et destruction. Parce qu'il n'y a pas d'équilibre là où on ne fait que tuer et non pas vivre.

Un silence suit ma déclaration. Mon cœur bat plus vite sous l'effet de la colère et mes poings serrés font grincer le bois sous eux. Ma force revient, malheureusement elle n'est pas encore suffisante pour me libérer.

— Vous êtes un être assez remarquable, je dois bien l'admettre, déclare Jarlath après cette pause.

— Je ne marcherai jamais dans vos pas, lui annoncé-je, toute ma conviction et ma révolte dans mes mots.

— C'est bien dommage, c'est sûr… Mais ce n'est pas non plus nécessaire, révèle mon vis-à-vis sans être ni contrarié ni embêté. Ça viendra peut-être avec le temps, qui sait…

— Je ne comprends pas, articulé-je, le front plissé.

— Je veux faire de vous une arme, Allan. Celle qui m'aidera à obtenir tout ce que je désire dans un premier temps. Et les armes ne pensent pas, ne ressentent pas.

J'écarquille les yeux. Une franche panique m'envahit désormais.

— Vous allez être une machine de guerre, aussi redoutable et hermétique qu'un tank, poursuit Jarlath en avançant vers moi. Vous éliminerez les cibles que je vous désignerai sans état d'âme. J'ai de beaux projets pour vous, Allan… et pour les mener à bien, ils doivent s'initier dès à présent.

Mon cri de protestation meurt dans ma poitrine comprimée. La terreur me submerge dès l'instant où je comprends vers quoi vont me conduire ses projets : la mort. Celle d'innocents. Celle de mes amis. Celle de ma famille.

Je vais les tuer.

Je me débats alors, rue en tous sens et tente de faire ployer mes liens d'acier. Quelques crissements se font entendre, mais mes tortionnaires interviennent avant que je puisse faire s'écraser au sol la ferraille. Natalia monte à califourchon sur moi, enserre mes mains dans sa poigne redoutable, déchire mon tee-shirt et le jette au loin. Un autre subalterne se précipite dans la pièce avec d'autres fers. Une seconde plus tard, je suis garrotté, ligoté sur la table, dans l'incapacité totale de bouger cette fois. Les étaux sur mon corps me compriment,

me brûlent même tant ils se moulent à ma peau nue.

Aussi enragé qu'affolé, je décoche une œillade à Jarlath, qui est resté les bras ballants tout du long et le sourire aux lèvres. Il se poste aux côtés de Natalia, à quelques centimètres de moi, et tend le bras vers une sorte de chariot que je n'avais pas remarqué jusque-là. Cependant, lorsque je découvre les instruments qui reposent dessus, je ne peux m'empêcher de penser que j'aurais préféré ne pas les voir…

— Qu'est-ce que vous allez faire ? parviens-je à formuler, en laissant mes iris faire la navette entre le chef ennemi et les ustensiles en inox et autres alliages.

— Vous révéler à vous-même, répond l'hybride, le même rictus en coin vissé sur sa bouche. La douleur est la sensation la plus élémentaire qui soit. C'est elle qui nous maintient en vie, car si nous la ressentons, nous ne sommes pas morts et puisons dans nos réserves, dans notre énergie pour la combattre. Et c'est ce combat que nous visons, Allan.

— Quoi ? balbutié-je, perdu et le cœur en déroute.

— Vous êtes un être exceptionnel, votre seuil de résistance à la douleur est donc bien plus élevé que la moyenne. Mais une fois que votre niveau maximal de souffrance sera atteint, une fois que vous serez à la merci totale de votre douleur, vous allez tenter de la combattre. Et pour ce faire…

Il fait une pause dans son discours afin de s'emparer d'un objet, une espèce de fourche à deux têtes qu'il attache à mon cou. L'une des extrémités est placée sous mon menton, et la seconde broche, elle, sur mon sternum. La fourche m'oblige à lever haut la tête et à la garder dans cette position inconfortable. Si je baisse le menton, mon visage finira embroché.

Rien que le fait de déglutir fait râper la pique métallique sur ma pomme d'Adam.

— … Vous aurez besoin de la part la plus sombre en vous. Car c'est la seule qui est en mesure de vous sauver, de vous *libérer,* poursuit mon bourreau en appuyant sur le dernier mot.

De la sueur dégringole depuis le sommet de mon crâne et se forme sur mon poitrail, mais Jarlath ne se formalise pas de mon horreur manifeste.

— Le moment venu, ce sera instinctif, aussi nécessaire et évident que de respirer. Vous verrez…

Un mouvement sur le côté détourne une partie de mon attention de mon actuel supplice. Mes prunelles épouvantées se braquent sur Natalia qui, les traits soudain impassibles, s'est retournée pour attraper un tisonnier chauffé à blanc dans la cheminée avant de me refaire face. La seconde suivante, Jarlath se penche sur mon torse et manipule l'instrument de torture qu'il a installé.

— En attendant, je vous prie de m'excuser pour les moments pénibles qui vont suivre, déballe-t-il au moment où il enclenche un mécanisme sur la fourche. J'ai conscience que cela va être… insupportable pour vous.

Je respire de plus en plus fort à mesure que les broches bougent, la première se rétractant sur mon cou. Je bouge, me débats, et du sang coule déjà sur mon torse. Un premier cri de surprise et de douleur franchit ma gorge malmenée, alors que la perforation continue et gagne en amplitude.

— Mais vous me remercierez plus tard pour ça, conclut mon ennemi.

Il fait un signe à Natalia, et une atroce chaleur se répand plus bas sur mon corps. Je hurle à pleins poumons. Le tisonnier se presse sur moi, déchire ma chair par endroits avant que le processus de cicatrisation opère, puis revient à la charge encore et encore. Mes cris se succèdent, incohérents et précipités, quand bien même leur puissance est bloquée par la fourche dans mon cou et par le sang qui remonte dans ma bouche.

Tout se colore de rouge devant mes yeux vitreux et révulsés. Le son de mes rugissements à l'agonie est le seul qui m'atteint et crève mes tympans. Mon cerveau explose sous la douleur, mon corps prisonnier vibre, bouillonne et convulse.

C'est intolérable. Insupportable. Intenable.

L'Enfer existe et il se propage dans mes veines, dans mon cœur pour le briser, l'étriper. Il me ravage et de nouveaux fléaux s'ajoutent bien vite aux précédents. Alors je disjoncte, j'enraye mes cordes vocales et je sens des larmes incontrôlables se mêler aux traînées de mon sang.

C'est un gouffre sans fond, aussi noir que le charbon qui m'attend. C'est un supplice au camaïeu de rouge qui m'étreint.

Et ça ne fait que commencer…

Epilogue

— Ele ? Ele, tu m'entends ? m'appelle vivement une voix inquiète.

Je ne peux pas répondre, je suis bien trop occupée à tenter de ravaler mes cris de douleur.

— Accroche-toi, Eleuia. On ne va plus tarder à arriver.

Recroquevillée sur la banquette arrière d'une voiture, je capte les paroles à la fois rassurantes et angoissées de mes amis, mais ne surenchéris pas à ces dernières. Les bras tantôt pressés sur mon ventre, tantôt enserrés sur ma tête, je ferme les paupières sous les assauts répétés de cette douleur inqualifiable. Elle tord mes entrailles, incendie mon crâne, fait vibrer tout mon être d'un supplice que je ne peux pas contrôler… pour la simple et bonne raison que je n'en suis pas la cible principale. Seulement le dommage collatéral.

Allan.

— Ele ? Serre ma main si ça peut t'aider, me somme Gillian en plaçant ses doigts froids entre les miens brûlants.

Je ne résiste pas à cette invite et broie en quelques secondes ses phalanges. La sorcière ne bronche pas, mais si j'avais un aperçu de son visage, je le verrais grimaçant et contracté.

— Sander, accélère encore, réclame-t-elle à notre conducteur.

Et le moteur vrombit plus fort lorsque ce dernier s'exécute sans attendre. Quelques kilomètres supplémentaires sont avalés avant que je parvienne à rouvrir les yeux et à prendre une profonde inspiration pour calmer mes nerfs et muscles mis à rude épreuve. Le tsunami de souffrance ne déferle plus en masse sur moi, ce qui veut dire qu'il ne doit plus infliger les mêmes sévices à Allan. Toutefois, au fond de moi, je ne suis pas dupe : il ne s'agit là que d'une accalmie… Quand et comment la torture va reprendre, je ne sais pas, mais elle reprendra, c'est une certitude. Ils n'en ont pas fini avec lui.

Oh, Allan…

— Ele, tu m'entends ? m'interroge à nouveau ma meilleure amie. Ça va ? Tu tiens le coup ?

Je coasse d'une voix râpeuse en réponse, désireuse de comprendre comment ils ont fait pour arriver aussi vite. Ils n'étaient pas avec nous lors de la mission. Ils étaient censés être au manoir, c'est là que nous nous sommes quittés. En quelques phrases concises, Sander m'explique qu'ils ont rejoint le groupe de Fred après notre départ. Et qu'à l'instant où la situation a dégénéré, Milton leur a envoyé un S.O.S pour les avertir. Ils sont arrivés peu de temps après.

— Tu ne t'en souviens pas ?

— Comment ça ? balbutié-je, surprise.

— Tu… Lorsque l'on est arrivés sur les lieux, tu étais dans une rage folle. Tu avais déjà tué une dizaine d'assaillants et tu étais – tu es toujours d'ailleurs – couverte de sang. Tu les as écharpés, Eleuia.

Le sang et les cris me reviennent en mémoire avec le bref exposé du berserker. Tout n'était que rouge sang, rouge fureur, autour et en moi, une fois que j'ai remarqué la disparition d'Allan.

Je me redresse sur mon siège tout en écoutant la voix grave du conducteur qui me relate mes méfaits et tortures à l'encontre d'un des sbires rescapés de Jarlath. C'est ainsi que j'apprends que je suis parvenue à lui extorquer l'endroit exact où Jarlath comptait accueillir Allan.

Mon cœur frappe à coups redoublés dans ma cage thoracique. Le soulagement m'envahit. J'ai réussi, j'ai au moins fait ça de bien. Une partie du poids imposant qui croule sur mes épaules s'envole. Puis mon regard se fixe dans celui brillant de Sander avant qu'il décrispe les lèvres pour continuer.

— Tu l'as dépecé, morceau après morceau. Il n'avait même plus ses yeux pour pleurer sur la fin !

Cette fois, je m'en souviens nettement. Je me souviens de la tête maculée d'hémoglobine de ma victime ; je me souviens aussi de ses hurlements de douleur avant qu'il finisse par me dire ce que je voulais entendre… et il m'a fallu vingt précieuses minutes pour cela. La seule chose que je regrette, c'est qu'il n'ait pas craqué plus tôt.

— J'ai fait ce que je devais faire, répliqué-je au géant, froide et implacable.

— Bon Dieu, Ele ! C'était une boucherie !

— Et alors ? Il était hors de question que je les laisse filer après ce qu'ils nous ont fait. Après qu'ils ont emmené Allan !

— Je sais que c'est dur pour toi, mais…

Le rugissement suivant sort des tréfonds de mon âme tourmentée. Son écho résonne et implose en moi. C'est un cri du cœur, un cri d'une âme esseulée qui se rend compte avec horreur d'à quel point sa moitié

lui manque. Et que ce manque la fait vriller…

— Non tu ne sais rien, putain ! Si je devais perpétrer à nouveau un massacre et user du même sadisme, si je devais tout recommencer pour obtenir cette chance infime de le retrouver, je le referais sans hésiter ! Ne me reproche pas une attitude que tu emploierais le premier si jamais il arrivait malheur à Gillian, Sander. Ne te montre pas hypocrite, pas aujourd'hui.

Mes mots s'entrechoquent avec véhémence dans ma bouche, ce qui assombrit plus encore le regard glacé du Norvégien.

— Ce n'est pas le jour pour une leçon de morale, conclus-je, toujours tendue comme un arc.

Sander bougonne, puis lève ses battoirs, paumes en avant en signe de reddition. Il lâche le morceau.

Avec un soupir, j'enfonce mon crâne dans l'appui-tête et referme mes mains en poings.

— Comment tu te sens ? me sollicite la sorcière, sur un ton doux et sagace que je lui sais gré.

— La douleur est latente pour l'instant, soufflé-je, une main passée sur ma poitrine engourdie. Je me suis évanouie après mon forfait, c'est ça ? Je me suis effondrée sur le sol…

— Oui, acquiesce mon amie. Tu n'es restée inconsciente que quelques minutes, le temps pour nous de te porter dans la voiture. Ensuite, tu ne faisais que hurler… et te tordre de douleur.

Je ne réplique pas, préférant regarder un bref instant le paysage défiler derrière la vitre. C'est notre lien qui fait ça. Je ressens ce qu'il ressent, comme cette fois-là, dans les champs, où j'ai eu l'impression que j'allais devenir folle de chagrin et de colère…

— Est-ce que tu… sens Allan ? hésite Gillian, les traits marqués par l'inquiétude.

— Non, me lamenté-je. Pas vraiment.

— Ça veut dire qu'il est…

— Non, assuré-je avec plus d'aplomb. Je sais qu'il est toujours en vie, notre lien est là… un peu étouffé, comme mis en sourdine, mais il est là.

Je ne précise pas que si Allan était à l'agonie, je serais dans un état aussi lamentable que lui. À deux doigts de la mort et du néant, comme mon lié.

— Est-ce que tu sais s'il s'en sort ? demande Sander en tâchant de garder son sang-froid.

Je ne veux pas répondre à cette question… Si, grâce à la distance, je parviens à reprendre doucement du poil de la bête et si, grâce à ma longévité plus importante, je réussis à compartimenter certains maux, Allan, lui, ne le peut pas. Il est dans la première ligne de mire, c'est *son* corps qui est aux mains des ennemis. Et il est jeune… Je ne doute

pas une seconde toutefois qu'Allan fera preuve d'un grand courage et d'une force mentale admirable, cependant l'épuisement le guettera bien assez tôt… Tout comme l'ambivalence de sa nature.

Et c'est de ma faute.

Mon mutisme alourdit un peu plus l'atmosphère entre nous, alors que je vois tour à tour les visages de mes acolytes se crisper.

— C'est encore loin ? finis-je par formuler, les cuisses raidies par la tension.

— Trois minutes. Armez-vous, répond Sander.

Je ne perds pas de temps pour suivre ses indications et fouille dans les valisettes sur la banquette et dans le coffre. J'attrape mon bâton télescopique, trois flingues, plusieurs séries de balles et de couteaux, et une poignée d'explosifs – juste au cas où.

Gillian, de son côté, s'arme plus légèrement, puis passe ses deux bras en travers du siège conducteur afin de parer le berserker.

— Deux minutes, nous informe-t-il, tout en aidant la sorcière à fixer holters et autres sangles pour son arsenal personnel.

— Le comité d'accueil est déjà là, grincé-je, un doigt pointé droit devant nous.

Une vingtaine de soldats, bien équipés et entraînés, sont debout droits comme des I et protègent l'accès à leur QG.

— Un vol plané, ça te tente Ele ? m'apostrophe le géant, un sourcil haussé dans ma direction.

— Seulement si tu leur fonces dessus après, déclaré-je après avoir pris deux secondes pour réfléchir à sa proposition.

— C'est comme si c'était fait !

— Très bien, alors vas-y. Gillian, cramponne-toi.

La sorcière s'exécute et se cale contre le siège passager. Ses bras sont écartés sur les parois au moment où la voiture fait une brusque embardée. Lancée à toute vitesse, elle part sur le côté droit afin que je sois placée pile en face de nos assaillants lorsque je m'expulse, tel un boulet de canon. Éjectée de l'habitacle, je vole quelques secondes dans les airs, le temps de prendre au poing un revolver et mon bâton, puis frappe de plein fouet deux berserkers qui se tenaient trop près l'un de l'autre. Je les achève en un tour de main et me tourne déjà vers d'autres sbires pour leur faire la peau. Les suivants se ruent sur moi, l'air aussi rageur qu'horrifié par mon entrée en scène, mais leurs plans sont vite mis à mal : mes amis nous ont rejoints. Sander et Gillian les abattent dans le dos, tandis que la jeep écrase trois ennemis dans son sillage mortel.

Mon mode combat activé, je cours pour échapper à des tirs de balles, effectue une boucle entre la végétation jusqu'à prendre à revers deux vampires, et leur perfore le crâne avant qu'ils aient eu le temps de répliquer. Sans décélérer, je poursuis ma route, plante trois

couteaux dans des bras ennemis afin de les désarmer.

Gillian me sauve d'une tentative de riposte en envoyant une rafale de vent impressionnante sur des adversaires afin de les déséquilibrer. Et c'est finalement Sander qui les achève d'une torsion du cou, avant de se retourner sur un berserker. Ce dernier parvient à mettre deux belles trempes à Sander avant que le guerrier propulse son poing puis son pied dans son thorax. Celui-ci se fracture dans un bruit d'os cassés à faire crisser des dents.

Un poignard, que je n'avais pas vu venir, se plante dans mon bras alors que j'observais Sander arracher le cœur de sa victime. Je fais volte-face, récupère le couteau dans ma chair et le renvoie à l'expéditeur, une vampire au rictus mauvais.

Un combat plus éreintant que les autres s'en suit, durant lequel la vampire et moi nous envoyons coup sur coup, tentons d'enfoncer nos dents dans le cou opposé afin d'étêter l'autre. Un de ses acolytes s'invite dans notre bal sanglant pour m'épuiser un peu plus, griffant ma peau, claquant des mâchoires à un centimètre de ma gorge. Je finis toutefois par venir à bout de ce duo infernal en les attrapant tous deux, puis en les envoyant valdinguer dans le décor… à deux pas d'un cours d'eau. Concentrée sur cet élément, je puise l'énergie suffisante pour l'invoquer et la diriger vers mes cibles. Et, au bout de quelques secondes, l'eau s'infiltre en eux, entre dans leur bouche ouverte sur un cri sourd, imbibe leurs poumons et bronches, remplit la cavité thoracique… jusqu'à ce que leur cœur lâche.

Frémissante, je me retiens à un arbre derrière moi et inspecte les différentes blessures sur mon corps. Certaines commencent déjà à cicatriser, mais d'autres, plus profondes et vicieuses, laissent s'échapper une dose de sang importante hors de mon organisme.

— Ele !

La silhouette massive de Sander court jusqu'à moi ; lui aussi est marqué par la lutte.

— Tu vas bien ? m'interroge-t-il, le regard posé sur mes plaies. Il te faut une compresse pour ton bras, il est salement amoché.

Ce disant, il déchire un bout d'étoffe de son propre haut maculé de terre et de sang pour m'en créer une.

— Les renforts viennent d'arriver. Ils vont nous aider. Toi, tu dois entrer et retrouver Allan. On te suivra dès que l'on pourra.

— Mais Sander…

— Il n'y a aucune protestation qui tienne, me coupe-t-il, ses yeux bleus ancrés dans les miens. Il faut que tu le retrouves et que tu l'aides. Tu es la seule qui puisse le faire. Tu dois le sauver.

Ses paroles sont précipitées, mais sérieuses, aussi graves que les traits de son visage de géant.

— Pars tout de suite pendant qu'on retient et s'occupe de ceux à

l'extérieur. Dépêche-toi !

Il me redresse après avoir serré une dernière fois mon bandage, puis plaque une main lourde sur mon dos pour me pousser en avant.

— Pars ! Retrouve-le !

Je pivote pour ne pas le lâcher du regard tandis qu'il marche à reculons, vers là où la guerre des troupes fait rage.

— Sauve mon meilleur ami, s'il te plaît, souffle-t-il, les yeux étincelants. Vas-y !

Alors sur ce dernier cri autoritaire, je bande mes muscles et m'élance droit vers l'entrée sombre du QG. Je cours, et tout ce que j'avais mis en sourdine jusque-là me rattrape.

On va arriver trop tard. Je *vais arriver trop tard…*

La panique enserre ma poitrine. Mon souffle est heurté, plus à cause d'elle que de l'effort que je fournis.

Cours encore. Ne te retourne pas. Cours plus vite.

L'étau autour de mon cœur se referme encore d'un cran. Toutes mes erreurs, toutes mes hésitations et tous mes doutes l'alimentent, le rendent plus solide. Il est forgé à partir de l'acier le plus indestructible qui soit : la culpabilité.

Comment ai-je pu être aussi bête ? Aussi têtue et stupide ?

Tout est de ma faute.

L'odeur de sang frais et de l'humidité tapisse mes narines et soulève un petit peu plus mon cœur déjà si malmené. Une sueur poisseuse accompagne mes efforts. Le courant d'air que provoque ma cavalcade farouche fouette mon visage, balaye mes cheveux en tous sens.

Tiens bon, s'il te plaît. Tiens bon, j'arrive !

Mais soudain, le vent n'est plus, il est remplacé par la force brute de mes ennemis qui me broient les membres dans leurs serres. Je crie, me débats, sans parvenir à échapper à leur poigne… ni même au spectacle épouvantable qui se joue devant moi.

Non… Non…

C'est intolérable.

Accroche-toi, s'il te plaît. Accroche-toi.

À genoux, à la merci totale de mes ennemis, j'absorbe le malheur qui nous guette à nouveau, Allan et moi. Nos regards brûlants ne peuvent plus se quitter, et tout ce que nous éprouvons passe de l'un à l'autre.

Manque. Regret. Souffrance. Culpabilité. Désir. Détresse. Peur…

… Amour…

La peur domine soudain, annihile toute autre forme de pensée de mon esprit. Je réalise brutalement que je risque de le perdre pour de bon cette fois.

Il m'est vital. Indispensable. Plus précieux que tout autre être au monde.

Je suis tellement désolée. Pardonne-moi…

— Allons-y, s'exclame soudain une voix basse à proximité de mon lié.

À ces mots, la croix bascule en arrière pour se retrouver à l'horizontale, entraînant son supplicié avec elle.

— Arrêtez ! beuglé-je encore, affolée pour de bon. Arrêtez ! Laissez-le !

Je m'époumone par-dessus le cri de douleur de mon lié, incapable de supporter son écho vibrant.

Un rire, plus strident que les autres, éclate quelque part au-dessus de ma tête. Il est vite suivi par le bruit de pas s'approchant de ma carcasse ; des pas légers, presque flottants… comme si la situation n'était pas critique.

— Relevez-la, je vous prie, messieurs-dames.

Mes geôliers s'exécutent promptement. De retour en position debout, je tombe nez à nez avec…

— Jarlath, soufflé-je la mâchoire serrée.

— Ça faisait longtemps, Eleuia, me salue-t-il avec ce sourire débonnaire qui me hérisse toujours les poils. Tu sembles bien te porter… si on omet les bleus et autres blessures qui malheureusement entachent ta beauté légendaire.

— Laissez partir Allan. Sur-le-champ.

— Tu n'es pas vraiment en position d'exiger quoi que ce soit, Eleuia.

Le même rire que tout à l'heure se fait entendre, mais je refuse de tourner la tête pour voir qui l'émet.

— Il n'est pas un sang pur, m'exclamé-je en lançant un regard acéré à mon vis-à-vis. Vous enfreignez vos propres règles et principes. Quel genre de « chef suprême » fait ça ?

— Le genre prêt à tout pour sa réussite, pour obtenir le monde qu'il souhaite.

Jarlath pivote de côté pour jauger l'homme brisé à quelques mètres.

— Il est la meilleure arme que j'aie à ma disposition. Je ne vais pas faire une croix dessus, personne ici ne le ferait d'ailleurs. Nous avons tous conscience de l'atout véritable que représente Allan pour notre cause.

Fulminante, je scrute si férocement le visage ennemi en face de moi que je pourrais presque lui perforer un trou énorme entre les yeux.

— Je suis navré, ma chère, mais notre timing est assez strict, reprend Jarlath avec un coup d'œil au-dessus de son épaule. Et comme il est hors de question d'accéder à ta requête… Je pense pouvoir dire que le sujet est clos.

Il adresse ensuite un geste du menton aux sbires qui me retiennent, ce qui a pour effet de leur faire raffermir leur poigne sur mon corps.

— Mais comme tu es là maintenant, tu pourrais… être aux

premières loges pour assister à la suite des événements.

Son rictus joyeux s'étire un peu plus alors que ses prunelles restent froides et lugubres. La seconde suivante, je suis traînée sur le sol, mes gardes enfoncent leurs doigts dans ma peau meurtrie et pincent le bord de mes plaies à vif. D'un seul coup, ils me relâchent, me laissent me vautrer dans la poussière. Seulement je n'en ai rien faire : le visage d'Allan est juste là, à cinquante centimètres, et ses magnifiques orbes bleus s'ancrent dans les miens.

— Allan…

Mes mains montent vers ses joues creuses en même temps que son nom m'échappe dans un souffle lent et torturé. Une chaleur diffuse se répand en moi lorsqu'il s'appuie sur ma paume.

— Je suis tellement désolée, murmuré-je encore, la respiration difficile. Pour tout…

— Ne t'excuse pas, exhale mon lié d'une voix souffreteuse.

— Si. J'ai tout gâché. J'ai été si stupide… Je m'en veux, Allan. Si tu savais comme je m'en veux !

Le public qui ne rate pas une miette de notre échange m'indiffère. Je suis à deux doigts de m'effondrer, dévastée par ma honte et mon désespoir.

— Eleuia… S'il te plaît.

Je presse mes doigts un peu plus fort sur sa figure et remonte mon regard dans ses prunelles lumineuses.

— Je suis heureux de te voir, déclare-t-il sur un ton moins cassé, plus caressant alors que l'éclat tendre de ses iris luit.

Un mélange de rire et de sanglots naît dans ma poitrine. Cette dernière me brûle aussi fort que l'arrière de mes yeux.

— Je pensais que… c'était la dernière fois, dans cet entrepôt.

— Je sais. Mais je suis là, je ne te laisse plus désormais.

Un faible sourire s'esquisse sur les lèvres d'Allan à l'entente de ma détermination farouche.

— Je vais te sortir de là, ajouté-je avec la même conviction. Je ne te lâcherai plus jamais.

— Eleuia, je…

Mon lié n'a pas le temps de finir sa phrase : je suis à nouveau entre les pattes de berserkers et de vampires qui m'éloignent de lui. Je hurle et lutte de toutes mes forces, mais rien n'y fait.

— Le moment est venu, s'exclame Jarlath d'une voix forte et claire. Mila, si tu veux bien te donner la peine…

Alors que la dénommée s'avance, un grand crissement résonne depuis le plafond. Levant la tête, je vois avec stupeur ce dernier s'ouvrir en partie ; la luminosité déclinante du dehors s'infiltre dans la pièce quasi souterraine. Des ombres se profilent sur les parois et au sol, et celle de Mila se dessine sur le corps éreinté d'Allan. Avant

même que je puisse faire un geste dans leur direction, mes gardes me compriment contre eux et l'un d'eux plante un objet métallique dans mes reins. Je grogne en sentant mes jambes trembler et de nouvelles traînées de sang se former sur ma peau. La manœuvre va m'immobiliser assez longtemps pour permettre à ces fous d'opérer. Et les autres qui n'arrivent pas encore…

Désespérée, je reporte mon attention sur mon lié, cherche ses prunelles et expire en les trouvant dans l'instant. Mila, quant à elle, se place aux pieds d'Allan et lève les bras et le menton vers la voûte à ciel ouvert. Tout bas, si bas que je ne comprends que la moitié des mots qu'elle profère, elle se met à réciter de vieilles invocations, les paupières closes. C'est une sorcière, une de l'ancien temps qui, pour invoquer les forces de la Nature, psalmodie avec ferveur. Elle se concentre intensément, poursuit ses récitations sans plus s'intéresser au monde autour d'elle… et je sens mon cœur déraper en réaction. Quelques secondes plus tard, l'atmosphère s'épaissit, le vent s'engouffre et mugit à nos oreilles, et la terre et le ciel se chargent en électricité.

Ma bouche s'ouvre sur un cri muet lorsque je comprends ce qui va se passer, lorsque je capte enfin quel est l'ultime recours de Jarlath pour faire d'Allan sa machine à tuer. L'air me manque, la terreur me pousse à essayer et essayer encore de me libérer. Une pointe de pure hystérie se mêle à mes mouvements empressés, mais je reste bloquée et entravée malgré tout.

— Il ne vous obéira pas pour autant, Jarlath ! crié-je à l'interpellé en dernière tentative. Il tuera sans distinction ! Vous, vos hommes, tout le monde !

— Je n'en suis pas si sûr… Vois-tu, Allan et moi avons passé un peu de temps ensemble. Nous avons vécu un genre de moment très privilégié rien que lui et moi…, réplique mon ennemi en se tapotant le bras.

Je reste focalisée sur l'agitation lente de ses doigts et m'empêche de hurler et gémir à la fois quand je comprends. Un échange de sang… Il l'a nourri de son sang pour installer une connexion entre eux… Ça, en plus de la torture et des boniments que ce tortionnaire a dû souffler à mon lié…

Si Allan survit à ce qui va suivre, il va changer. Il ne sera plus que sauvagerie et brutalité. Une arme de destruction massive… contrôlée en partie par Jarlath. La part la plus belle et la plus noble en lui aura disparu, ou au mieux, sera en sommeil. Et qui peut savoir s'il existera un moyen pour le ramener ?

J'émets un geignement accablé, le cœur au bord des lèvres, tandis que le tonnerre se met à gronder près de nous. Des éclairs émergent du ciel sinistre et dévalent en rafale au-dessus de nos têtes. Mila les

commande à la perfection, les fait traverser les nuages et atterrir au gré de ses envies.

— Eleuia…

La voix d'Allan n'est qu'un chuchotis en comparaison du bruit tonitruant que projette l'orage, mais je l'entends tout de même. Elle semble s'adresser à cette part en moi qui lui est entièrement dévouée.

— Ne prenez pas de risques inutiles, les autres et toi, m'enjoint-il avec douceur. Fuyez d'ici le plus vite et le plus loin possible.

— Non, Allan !

Un sanglot s'invite sur la fin de ma supplique. Notre lien est en surchauffe, il se met au diapason de l'horrible souffrance qui me vrille soudain la poitrine. Au même moment, je perçois des pas de course précipités dans les couloirs dans mon dos.

— Ne les laisse pas m'approcher, s'il te plaît. Et fais ce qu'il faut, continue mon lié en ayant lui aussi entendu l'arrivée des secours.

— Je ne peux pas t'abandonner, soufflé-je sur un ton brisé, aussi fêlé que mon être alors que les cieux s'ouvrent sur un nouvel éclair puissant.

— Tu es magnifique même lorsque tu es triste… Tu es la plus belle femme au monde, sourit Allan en parcourant mes traits de ses prunelles tendres.

— Allan…

La terre semble s'ouvrir. Elle tremble, tonne et frémit à l'instar de la voûte céleste. Un nouvel éclat de foudre s'abat à proximité de la croix de Saint-André et marque le sol d'un sceau noir et fumant.

— Eleuia.

Il m'appelle à nouveau, me force à le regarder lui, plutôt que l'entrée de nos amis. Le bleu océan de ses yeux m'engloutit toute entière alors que ses lèvres tressaillent une dernière fois.

— Da garout a ran[23].

Plusieurs choses se produisent ensuite : ma respiration meurt, mes larmes jaillissent, mon cœur explose… et un éclair frappe Allan en pleine poitrine.

Mon hurlement et le sien résonnent à l'infini, puis s'encastrent ensemble dans les parois rocheuses. Ils se joignent à l'unisson, plus déchirants que jamais. Arc-bouté sur la croix, le torse d'Allan absorbe l'énergie dévastatrice. Ses yeux sont grands ouverts sur le vide. Quand l'éclair meurt, mon corps s'affaisse en même temps que le sien, aussi inerte et brisé que mon lié. Abattue, je regarde son menton tomber sur sa poitrine fumante et le relâchement angoissant de tous ses muscles.

Rendue aphone par la terreur, je reste prostrée au sol alors même que mes gardes se sont reculés au moment de l'impact. Autour de moi, le silence se fait, plus aucun mot ou geste n'est esquissé. Je ne me retourne pas pour jauger les réactions tant de mes amis que de mes

ennemis. Je ne fais que le regarder, lui, et cherche inlassablement un signe de sa part. Un signe… de vie.

Son cœur s'est arrêté à l'instant où la douleur a explosé en lui – en nous –, et depuis il n'est pas reparti…

Il est si immobile, si statique… Aucune mimique ne passe sur ses traits fermés. Aucun de ses membres ne fait mine de tressauter. Et ce cœur qui reste silencieux… si atrocement silencieux…

Mon palpitant, lui, n'a jamais battu aussi vite et aussi fort. Il attend, il redoute et il espère tout à la fois. Mais rien ne vient durant d'interminables secondes. Secondes qui se transforment amèrement en minutes… Puis, au bout d'une éternité de souffrance, un son ténu se fait entendre. Il est lent, rythmé, comme enrobé dans du coton.

Le souffle court et sur le qui-vive, je redresse la tête.

Chaud, épais et fort, le bruit continue à pulser. Sa cadence est toujours la même : lente et méthodique. Rien ne semble pouvoir le faire accélérer. Ce bruit m'attire, me fait soudain… saliver ?

Chaleur, épaisseur et force… Et c'est là que je comprends : c'est un cœur qui bat. *Son* cœur ! Il repart !

L'intensité de la joie que j'éprouve me prend par surprise, cependant elle n'a pas l'opportunité d'éclater, car un mouvement attire toute mon attention ailleurs.

Tout le monde retient sa respiration lorsque la tête d'Allan se relève. Paupières toujours closes, son crâne se colle sur la surface boisée. Son nez frémit alors qu'il inspire et expire avec maîtrise. Pendant ce temps-là, les blessures et plaies marbrant son corps svelte disparaissent les unes après les autres. La peau couleur ivoire d'Allan retrouve toute sa netteté : plus aucun hématome ou aucune contusion ne la strie. L'espèce de cratère qu'avait laissé l'éclair s'est évaporée, tout comme la tache noirâtre autour. C'est comme si rien ne s'était produit… Comme s'il n'avait jamais souffert.

Il se décide à rouvrir les yeux quelques secondes plus tard. Et peut-être n'aurait-il jamais dû le faire.

Lorsque ses prunelles entrent à nouveau en collision avec le monde, elles ont changé. Leur éclat coutumier, ce mélange de vitalité et de curiosité qui me fait vibrer, a disparu. Les ténèbres l'ont englouti, à l'instar de la couleur si pure de ses iris. Le bleu océan n'est plus ; il a été remplacé par des ombres. L'obscurité l'a gagné tout entier. Son allure, sa posture, son faciès, ses expressions… ont été annihilés, balayés.

Le Allan que j'estime, celui que j'aime et que le destin m'a choisi… n'est plus.

Le monstre est venu et a pris sa place.

L'ombre a entamé la lumière.

Ha lonket eo bet e ene gant e anien don[24].

Remerciements

Il y a quelques mois de cela, ma charmante éditrice, Lucille – ou comme j'aime à l'appeler, « Ma moule » –, m'avait gentiment taquinée sur le fait que je puisse appréhender cette étape-ci de mon livre. Après tout, qu'est-ce qu'une page de remerciements après des centaines d'autres sur fond d'aventures, d'émotions, de péripéties et de complications ?

Seulement, voyez-vous, à mes yeux, cette conclusion est d'une importance capitale. Car, même lorsque c'est mérité, il est parfois difficile de remercier. Car, cette page, c'est la part la plus déférente, la moins égoïste de l'ensemble de mes écrits… et de ma personne. C'est la partie la plus humble de mon âme que je mets à nu. Ici et maintenant.

Toute ma reconnaissance va à mon amie, Nolane, qui, grâce à son enthousiasme, à sa passion pour l'univers d'AD, m'a touchée au-delà des mots. No', tes retours au fil des chapitres ont été une véritable bouffée d'air frais. Du plus profond de mon cœur, merci…

Merci aussi à mon amie, Énora, avec qui j'ai passé beaucoup de temps à déblatérer sur mes histoires et qui m'a toujours encouragée à poursuivre mes efforts. On dirait que toutes ces heures ont finalement porté leurs fruits, ma chérie !

Un millier de mercis pour les lectrices et lecteurs qui ont découvert le premier jet de cette histoire sur Wattpad, et qui ont su être disponibles, encourageant.e.s et adorables dans leurs commentaires. Si certain.e.s d'entre vous lisent à présent ces lignes, mon livre en main, sachez d'ores et déjà que cela me comble de joie.

Je tiens également à remercier toute l'équipe des Edelweiss Éditions pour leur travail… et leur confiance en moi et ma plume. Lucille et Loréna, je vous suis infiniment reconnaissante de m'avoir offert cette chance de réaliser ce rêve, que j'étais pourtant certaine de ne jamais voir concrétisé. Merci de croire en moi quand j'en suis incapable ; merci d'écouter mes peurs (si nombreuses) et de prendre le temps de m'expliquer et de me seconder ; merci d'être des éditrices attentives, des auteures de talent et des amies sincères.

Un grand merci aussi à la correctrice, au graphiste pour leur implication dans ce projet, et au le comité de lecture qui a contribué, grâce à ses bonnes critiques, à pousser Lu' et Lo' à se pencher sur AD pour l'édition.

Je remercie ma famille, qui, même si elle n'a su que tardivement pour ma passion pour l'écriture, me soutient aujourd'hui. J'ai de la

chance de vous avoir à mes côtés, et de savoir que vous me soutiendrez toujours, dans l'échec comme dans la réussite, dans la joie comme dans le malheur…

Maman, Papa, Gael, Tata, Tonton, et mes chères cousines… Du plus profond de mon âme, merci…

Enfin, j'adresse de chaleureux remerciements aux lectrices et lecteurs qui, en voyant mon livre, se sont dit : « Pourquoi pas ? », ou qui ont écouté les conseils de leurs proches. Merci de m'avoir lue jusqu'au bout. Merci de vous être prêté.e.s au jeu. Merci d'avoir tenté l'aventure – et un million de fois merci si, en plus, vous avez aimé et en redemandez !

Ça n'a pas de prix…

À bientôt pour la suite, j'espère !

Je vous embrasse toutes et tous.

A. H.

RETROUVEZ EDELWEISS EDITIONS SUR LES RÉSEAUX :

www.edelweisseditions.com
www.facebook.com/edelweisseditions
www.instagram.com/edelweisseditions

NOS COLLECTIONS

Plumes d'or
Nos univers fantastiques

Plumes noires
Nos univers SF et fantasy

Plumes écarlates
Nos univers réalistes

Notes

[←1]
« Ma fille » en maya dans le texte.

[←2]
« Mon père » en maya dans le texte.

[←3]
cf. note 2

[←4]
— Tu luttes trop contre lui, c'est ce pour quoi c'est trop dur.
— S'il te plaît, Gill. Ne commence pas.

[←5]
— Où est-ce que tu vas aller ?
— Je ne sais pas. Loin, ça, c'est sûr…

[←6]
— Ce n'est pas la solution, Eleuia. Tu le sais, n'est-ce pas ?

[←7]
— Oui. Je le sais. Mais ça ne changera rien.

[←8]
Citation de Jean Barbeau.

[←9]
Tactique martiale consistant à détruire ressources, moyens de production, habitations, infrastructures, etc. de manière à les rendre inutilisables par l'adversaire. Elle préconise aussi, dans le cas présent, de couper la guérilla de la population civile en internant cette dernière dans des camps de concentration.

[←10]

Référence au *Cauchemar* (1781)

[←11]
cf. note 1

[←12]
— Et ne cherche pas à le ménager. Il doit apprendre plus vite à présent.
— Je comprends… Mais je ne ferai pas non plus les choses à ses dépens.
— Je ne t'ai pas demandé cela.
— Tu en es sûre ?

[←13]
— Excuse-moi. Je ne voulais pas…
— Ne t'en fais pas. Je vais bien.

[←14]
— C'était difficile ?
— Comme à chaque fois…

[←15]
« Menteuse. » en breton dans le texte

[←16]
« Canne d'eau » en aztèque dans le texte, ce qui correspond au nom donné au dahlia

[←17]
« Fêtes » en breton dans le texte

[←18]
Danses traditionnelles bretonnes

[←19]
« Allan est mon nom. Je suis né à Willow Creek. Et j'ai vingt-cinq ans. »

[←20]
— Avec qui as-tu appris le breton ?
— Avec Gillian… j'ai appris le breton.

[←21]

« Qui est ton formateur préféré entre Sander et Gillian ? »

[←22]

— Gillian est mon formateur préféré entre Sander et Gillian.
— Évidemment !

[←23]

« Je t'aime. » en breton dans le texte

[←24]

« Et son âme a été avalée par sa nature profonde. » en breton dans le texte